Revue de l'académie du Var
Année 2019

Nouvelle série

Tome XX

La *Revue de l'académie du Var* paraît depuis 1833
grâce à une importante participation financière
du Conseil départemental du Var

Toulon, académie du Var, 2019

Académie du Var
(association loi 1901 reconnue d'intérêt public)

416 passage de la Corderie
83000 Toulon - France
Téléphone 04 94 92 62 67
Site Internet : http ://www.academieduvar.fr
Mél. : acadvar@free.fr
Permanence le lundi de 14 h 30 à 16 h 30
Gilbert Buti, président
André Fourès, secrétaire général
Patrick Buffe, secrétaire des séances
Jean-Pierre Aubry, trésorier

Directeur de la publication : Gilbert Buti
Rédacteur en chef : Gérard Delaforge

Comité de rédaction : Roland Billault (commission de littérature), Rémi Monaque (commission d'histoire et d'archéologie), Anne Sohier-Meyrueis (commission des sciences), Monique Bourguet (commission des beaux-arts), Michel Heger (conservateur des beaux-arts), Ellen Ayoun, Bernard Brisou, Jean-Paul Meyrueis, Jacques Keriguy, André Bérutti.

Imprimeur : Imprimerie SIRA - 960 route de Bandol - 83110 Sanary-sur-Mer

Parution : juin 2020
Dépôt légal : 3e trimestre 2020
ISSN : 1148-7852

Les opinions émises dans cette revue n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.

Droits de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

La loi n° 57-298 du 11 mars 1957 sur la propriété littéraire et artistique, article 41 alinéas 2 et 3, n'autorise que « les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » ainsi que « les analyses et courtes citations ». L'article 40 alinéa 1er de la même loi prévoit que « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droits ou ayants cause est illicite ».

En une de couverture :
De vieille souche provençale, originaire du Broussan
(le domaine d'Orves est situé sur la commune d'Évenos, ouest-Var),
Honoré d'Estienne d'Orves est un officier de marine évadé de l'escadre d'Alexandrie.
Il rejoint les Forces françaises libres à l'été 1940. Il est le premier officier français parachuté
en France occupée. Capturé et condamné à mort par les Allemands,
Honoré d'Estienne d'Orves est fusillé le 29 août 1941.

Timbre-poste honorant sa mémoire, gravé par l'artiste varois Albert Decaris en 1957.

© Académie du Var, 2020.

ISSN : 1148-7852

SOMMAIRE

PREMIÈRE PARTIE

DISCOURS DE RÉCEPTION

Jean Le Rond d'Alembert, Patrick Penel....9
Afrique du Sud : nation arc-en-ciel aux huit prix Nobel, Antoine Carvalho....23
René Ier et la Lorraine, Jean-Pierre Aubry....35
En Algérie, du temps d'Henri d'Orléans, duc d'Aumale, Jean Renaud....45

LES HEURES DE L'ACADÉMIE DU VAR

La Famille des Scipions ou la naissance de l'impérialisme romain, Geneviève Nihoul....57
Histoire de l'Univers, Daniel Hauser....69
Charles-François Beautemps-Beaupré, le père de l'hydrographie moderne, Gérard Gachot....77

SÉANCES MENSUELLES

COMMUNICATIONS

1832-1835, Deux journées toulonnaises dans la vie de Joseph Proudhon, André Fourès....87
Sherlock Holmes : l'homme qui n'a jamais vécu et qui ne mourra jamais, Bernard Sasso....92
Des Cailloux au bout des doigts, Philippe Deverre....97
La Thyroïde : un organe polémique, Jacques Le Vot....104
L'Adoration du Saint-Sacrement, Jacques Volaire, 1745. Une restauration exemplaire, Rémy Kertenian....110
Sur le Devoir de mémoire, Yves Stalloni....114
Cocteau, l'illusionniste inspiré, Huguette Thélot....118
La Quête du passage du nord-ouest, approche historique et géographique, Benoît Chomel de Jarnieu....122
Le Commissaire de la marine Jacques Vergier, prosateur et poète du siècle de Louis XIV, Pierre Lasserre....127
Maria Gaetana Agnesi, une « femme savante » au siècle des Lumières, Geneviève Nihoul....132
Une Villa palladienne égarée dans le Haut-Jura, Lucette Maigre....136
Les Navettes maritimes de la rade de Toulon, Gérard Gachot....141
Heurs et malheurs d'un bandit au grand cœur : Gaspard de Besse (1757-1781), Jean Dufer....146
Le Livre jaune : témoignage de la peste à La Valette (1721), Gilbert Buti....150
Le Peintre Willy Einsenschitz à La Valette-du-Var, Jean Perreau....156
François Fabié à La Valette : les poèmes des Troènes, Michèle Gorenc....162
L'Énergie électrique en France, bilan et perspectives, Guy Herrouin....168
Défense et sécurité : le renversement de la hiérarchie des concepts, Christian Girard....176
Enrico Fermi, père de l'énergie nucléaire, Geneviève Nihoul....181
Opération Southern Breeze*, le déminage des eaux du Koweit. Chasse en eaux troubles,* Jacques Fourniol....185
À Votre bonne santé ! André Giraud....190
André Gide et l'Angleterre, Bernard Sasso....193
Espaces sonores, cloches et déplacements des hommes et des bêtes dans le Var, Philippe Hameau....197
Sparsa Colligo*, épistémologie et psychologie,* Dominique Amann....202
Réduire la pauvreté, utopie réaliste… ou non ? Hervé Truchis de Varennes....205
Jean Étienne Marie Portalis (1746- 1807), artisan de la paix religieuse en France, Pierre Lasserre....211
« Au Quatrième top, il sera exactement… », Benoit Perthuisot....216

ESPACE CRÉATIVITÉ

L'Instant, Josette Sanchez-Pansart 221
Rondel pour une petite fille, Josette Sanchez-Pansart 221
L'Arbre de vie, Josette Sanchez-Pansart 211
Les Femmes de Lune, Patrick Buffe 223
Arrête ton Char, René ! Yves Stalloni 225
Mes Ombres, Daniel Gisserot 226
Remarquable petit tourbillon : éloge de la chevelure des pappi, Patrick Penel 227
Amiral de la nuit, Michel Heger 230

DEUXIÈME PARTIE

TRAVAUX DES COMMISSIONS SPÉCIALISÉES

COMMISSION DE LITTÉRATURE

JEAN GIONO : TERROIR, IDÉALISME ET VEINE ROMANESQUE

Introduction, Roland Billault 235
Giono au Contadour : quatre années d'utopie, André Bérutti 236
Le Hussard sur le toit : une épopée du bonheur, Yves Stalloni 241
Jean Giono et les femmes dans ses écrits, Brigitte Sabatier 245
Les Rendez-vous manqués de Giono avec le cinéma, Jean-Yves Bry 248
Conclusion générale, Roland Billault 252

COMMISSION D'HISTOIRE

L'IRRUPTION DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE DANS LA MARINE À TOULON

Introduction, Rémi Monaque 253
La Révolution française à Toulon et les mouvements populaires : chronologie comparée, Yves Borrini 255
Quelques acteurs des journées révolutionnaires à Toulon : les clubs et les femmes, Monique Bourguet 262
1789-1794. Rôle des ouvriers de l'arsenal de Toulon au cours des épisodes révolutionnaires, Michel Colas 269
La Révolution dans le commandement maritime et à bord des navires, Rémi Monaque 274

LITTÉRATURE ET HISTOIRE

Introduction, Bernard Sasso 281
Balzac et l'histoire, Yves Stalloni 282
Émile Driant : un personnage oublié de l'histoire de France, Rémi Monaque 286
Propagande et identité nationale : la littérature d'invasion dans l'Angleterre fin de siècle, Bernard Sasso 292
Romain Gary : la France dans les veines, Antoine Carvalho 297

COMMISSION DES SCIENCES

LES VACCINATIONS

Introduction, Anne Sohier-Meyrueis 302
De la Génération spontanée aux microbes, d'Aristote à Pasteur, André Bérutti 304
La Variole éradiquée par la vaccination, Bernard Brisou 309
De la Nécessité vaccinale en santé publique, Jacques Le Vot 313
Le Refus des vaccinations, Jean-Paul Meyrueis 319
Conclusion générale, Anne Sohier-Meyrueis 323

L'INTELLIGENCE

Introduction, Anne Sohier-Meyrueis....324
Le Cerveau, bases anatomiques et histologiques, Jean-Paul Meyrueis....326
Intelligence et neurosciences, Anne Sohier-Meyrueis....333
Ruée vers l'intelligence artificielle et les technologies qui y sont liées : réalités et fantasmes ? Patrick Penel....337
Le Jules Verne des robots, Isaac Asimov, Geneviève Nihoul....345

COMMISSION DES BEAUX-ARTS

FEMMES ET CRÉATIVITÉ

Introduction, Monique Bourguet....349
La Beauté est-elle féminine ? Philippe Granarolo....351
Mode et liberté : le vêtement comme élément de liberté dans la mode féminine en Occident du XIX^e^ siècle à la fin du XX^e^ siècle, Rémy Kerténian....354
Un Grand couturier, Jeanne Lanvin (1867-1946) : l'invention d'un style, Colette Gluck....358

EFFETS DE LUMIÈRE

Introduction, Monique Bourguet....362
Lumières de Londres sous les pinceaux impressionnistes, Bernard Sasso....365
Picasso, métamorphoses lumineuses, Patrick Triboux....369
La Lumière au théâtre, Patrick Borrini....375

TROISIÈME PARTIE

REMERCIEMENTS À FRANÇOIS TRUCY

Adresse à un ami, Antoine Carvalho....385

JOURNÉE DU PATRIMOINE
À L'OPÉRA DE TOULON

MUSIQUE ET THÉÂTRE À TOULON (1860-1965), hommage à Isabelle Andréani

Introduction, Jacques Keriguy....387
Le Théâtre de Toulon en 1914-1915, Dominique Amann....389
Félix Mayol, 1872-1941, Magali Bérenger....392
Gaston Coll, un directeur atypique, Monique Dautemer....394
Le Casino de Toulon, Évelyne Maushart....397

COMPTE-RENDU
DE LA CONFÉRENCE NATIONALE DES ACADÉMIES

Colloque parisien, octobre 2019, Jean-Paul Meyrueis....402

HOMMAGE

Claude Langlois, par Jean Perreau....403

PREMIÈRE PARTIE

Discours de réception

Heures de l'académie du Var

Séances mensuelles
- Communications
- Espace créativité

DISCOURS DE RÉCEPTION

JEAN LE ROND D'ALEMBERT
1717 – 1783

Patrick Penel

Le 6 mars 2019

En un temps où les observations astronomiques, la mécanique et la géométrie étaient encore très imparfaites, « ce grand philosophe imagina, pour expliquer les mouvements des planètes, l'ingénieuse et célèbre hypothèse explicative des tourbillons ». Cet écrit[1] de notre héros Jean Le Rond dans ses œuvres parlait de René Descartes. À ces tourbillons introduits à dessein d'expliquer les comportements dans le cosmos, tout jeune j'avais souri. D'autres tourbillons au temps des Lumières se sont élevés en tournant dans l'esprit de notre héros, et dans l'esprit de ses contemporains. Je leur dois d'avoir inspiré la plupart de mes propos devant votre assemblée aujourd'hui. Je voudrais aussi porter une attention particulière pour éclairer la contribution de notre héros sur ces nombres sophistiqués au carré négatif[2] chers à Rafael Bombelli dans son *Algebra opera*.

Les tourbillons du XVIII^{e}, le progrès scientifique porteur

J'en viens à évoquer l'époque qu'a connue Jean Le Rond d'Alembert, nettement moins pacifique, cette époque, où l'on n'allait pas tarder à menacer et le trône et l'autel, où l'on allait puissamment s'attacher à la liberté, au développement des recherches, et aux grands débats en perspective d'un bouleversement général.

Un tourbillon « lumineux » nous entraîne, le XVIII^{e} siècle, où divers prodiges, comme monsieur d'Alembert, comme d'autres parmi ses contemporains, ont impulsé de nouvelles contributions passionnées au débat philosophique et au progrès scientifique porteur. À cette époque, dans la science mathématique, la France venait de conquérir la première place. L'Angleterre l'occupait au temps d'Isaac Newton, et l'Italie au temps de Galileo Galilei. En Suisse vivait celui qui allait devenir le plus grand mathématicien du siècle ; il s'agit de Leonhard Euler. En France, deux noms ont dominé l'école française, deux mathématiciens de premier ordre, Alexis Clairaut, et Jean Le Rond d'Alembert, tous deux avec « un attrait invincible pour cette science mathématique », pour la mécanique et pour l'astronomie aussi. En un certain sens, ils avaient succédé avec bonheur à René Descartes et Pierre de Fermat décédés au milieu du XVII^{e} siècle.[3]

Le talentueux d'Alembert

En fait, le tourbillon de l'époque des Lumières fut très pluridisciplinaire ; il est impossible à résumer en quelques mots. Permettez-moi, à défaut, cette liberté d'utiliser le mot tourbillon aux mille sens, sans que l'un d'eux m'emporte trop. Comme mathématicien, c'est la vorticité des fluides qui m'a fasciné, tourbillon-passion, tourbillon éventuellement turbulent qui fascinait aussi mon collègue et ami de l'Académie des sciences tchèque, Jiri Neustupa. Ensemble nous avons cherché à comprendre et à établir le rôle de cette vorticité sur la régularité des solutions aux célèbres équations des fluides. À la vérité, le sujet nous dépassait, mais c'était comme si d'Alembert, Euler, Navier[4], Stokes[5] et nos aînés du XX^{e} siècle nous soufflaient de nous lancer dans l'épreuve (dans les preuves).

1 D'Alembert, *Discours préliminaire de l'Encyclopédie* (1751).

2 Une quantité négative sous un radical : existe-t-il ce nombre ? Toute une histoire sur seize siècles. Au premier siècle de notre ère, Héron d'Alexandrie est certainement un des premiers à avoir rencontré la question, *Algebra opera* de Bombelli date de 1572…

3 *Bulletin de l'académie du Var* 2005, p.51-64, *La Princesse Mathilde, une Européenne amie des arts et des lettres*, discours de réception de Y. Artru.

4 Henri Navier (1785-1836), mathématicien et ingénieur français, introduisit la viscosité pour représenter la perte d'énergie dans le fluide modélisé par les équations dont il est co-auteur.

5 George Stokes (1819-1903), physicien-mathématicien irlandais, confirma en 1852 la modélisation proposée par Henri Navier.

Quant aux tourbillons du talentueux d'Alembert, nous ne saurions en réduire les fréquences ou les dimensions ; ils signent un spectre à très large bande disciplinaire, de la mathématique à l'histoire, de la littérature à la philosophie, etc. Il y a aussi la musique, la mécanique céleste, toute la mécanique, une multitude d'autres thématiques et une encyclopédie…

Nous sommes là en présence d'un homme aux capacités hors normes et devant une œuvre considérable, la raison dicte d'aller à l'essentiel sur certains thèmes seulement, autour de trois développements : (1) une naissance peu banale, un patronyme longtemps peu clair, une jeunesse intellectuelle, une orientation pour devenir juriste ou médecin ou mathématicien, (2) une deuxième naissance pour d'Alembert, une grande espérance de succès, ses premières nominations académiques à Paris et à Berlin, (3) un tourbillon d'activités, scientifiques et littéraires, pour lequel viser un bilan serait une tâche immense. Dégager quelques contributions décisives de d'Alembert sera mon objet, montrer comment il est devenu un des porte-parole intellectuels de son siècle sera mon second souci, avant de tenter une conclusion.

Petit Jean et l'église Saint-Jean-le-Rond

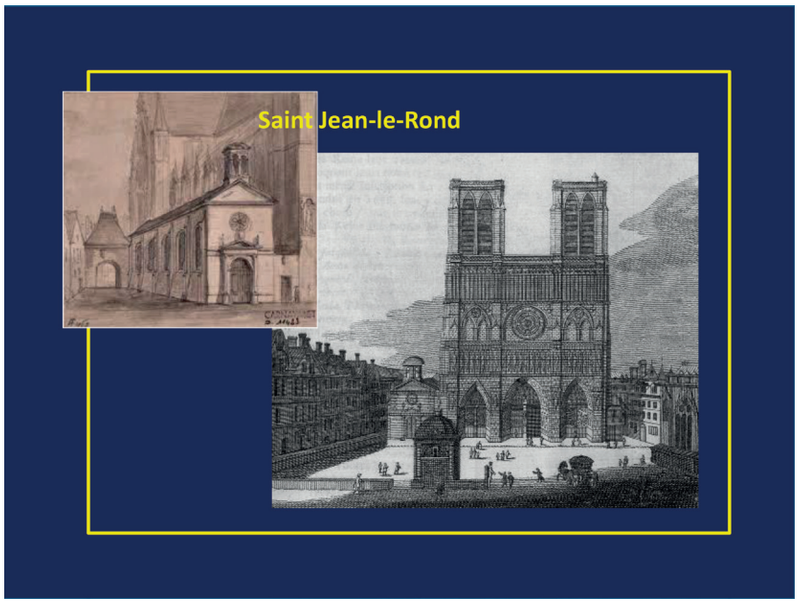
La naissance de petit Jean et son enfance furent longtemps entourées de mystères, cent cinquante années de recherche et de fouille des actes administratifs ont levé presque tous les mystères. Grâce aux documents retrouvés, il nous est permis d'évoquer sa naissance, sa nourrice, sa famille adoptive, son adresse à Paris et d'expliquer la conquête chaotique de son identité, enjeu personnel vital conditionnant rapports affectifs et liens sociaux[6].

Libertinage et distractions badines chers à l'époque n'étaient pas sans risque potentiel ! La rue Saint-Honoré était un des axes du Paris libertin. Madame de Tencin, femme du monde et sœur du cardinal de même nom, baronne de Saint-Martin de l'isle de Ré, y était salonnière de grande renommée : au nombre de ses fréquentations et de ses habitués, Fontenelle, Marivaux, l'abbé Prévost, Montesquieu, et bien d'autres. Mais son salon n'était pas que littéraire et politique, quelques beautés passèrent par lui avant leur première apparition à la cour, la marquise de la Tournelle, Marie-Anne de Châteauroux, et Jeanne Poisson, la future Pompadour.

Madame de Tencin.

Un dîner dans l'intimité terminait presque régulièrement les réunions chez Claudine-Alexandrine de Tencin. Un soir d'hiver 1717, le dîner mit un militaire face à elle. Officier d'artillerie distingué, le chevalier Destouches était, je cite Sainte-Beuve, « homme d'esprit certes mais dissipé et adonné aux plaisirs ». De leur liaison naquit l'enfant, à la mi-novembre très précisément.

6 Faux *cogito*, *non ergo sum*, il y aurait danger !



Aux XIII[e] et XVII[e] siècles, la façade de l'église Saint-Jean-le-Rond, deux fois reconstruite, était alignée avec celle de Notre-Dame ; au bas-côté nord de la cathédrale, elle abritait le baptistère. Ses prêtres et chanoines n'appartenaient pas à la hiérarchie de la cathédrale. Ils avaient recueilli l'enfant naturel. Le bébé n'avait pas deux jours, abandonné par sa mère sur les marches de l'église : seul signalement distinctif, « le boette de sapin » dans lequel il était[7]. Il fut baptisé dès le lendemain 17 novembre 1717. Nous retiendrons que, de grande force intérieure, le saint protecteur de l'église lui avait donné son prénom, Jean, et son nom, Le Rond, et lui avait promis la survie. Par contre le saint ignorait que son église serait bientôt condamnée. Elle disparut en 1748, victime de la réorganisation des paroisses de l'île de la Cité et du percement de la rue du Cloître Notre-Dame…

Auprès d'Étiennette Gabrielle Gérard, devenue M[me] Rousseau

Mais qui était le père du petit Jean parmi les amants de madame de Tencin ? Une plume bien ou mal intentionnée (René Vaillot) a écrit : « d'Alembert a la solidité d'esprit de Dubois, la générosité de Destouches, la clarté et l'aisance de Fontenelle ! ». Pour information, Dubois était corrézien et cardinal, considéré comme le génie politique du Régent Philippe d'Orléans, il était premier ministre de Louis XV, troisième cardinal-premier ministre. Qui, des bonnes ou mauvaises fortunes, ferait le plus pour le petit Jean ? Sa mère biologique n'aurait jamais voulu ni le voir ni le revoir[8].

Au-delà de novembre 1717, on peut compter six mois d'incertitude pour le bébé, entre sa première affectation à la maison dite de la Couche des enfants trouvés et son recueil par Étiennette Gabrielle, femme d'un artisan-vitrier, Jean Baptiste Gérard. Cette femme le nourrira, puis l'aimera, et d'un bel amour maternel l'élèvera comme son fils, bien au-delà des six mois. Dès son retour à Paris, Louis Camus Destouches[9] fera tout pour la prospérité et l'éducation du petit. Il subviendra plus ou moins secrètement aux besoins financiers et plus tard lui fera un legs que complèteront probablement d'autres legs. De quatre à douze ans, le petit Jean fut mis en pension au faubourg Saint-Antoine. Son éveil et sa curiosité y ont été bien soignés, son appétence à l'étude aussi. Le maître de pension, un certain monsieur Bérée, le déclarait à dix ou onze ans fort d'un déjà riche bagage, apte à entrer en seconde des collèges. Il ajoutait : « situation bien préférable pour ne pas risquer ennui et temps perdu à rester à la pension ».

« Avant de devenir grand de corps et d'esprit, puis littérateur, mécanicien, géomètre, etc. »[10], l'adolescent vécut de nombreuses années rue Michel-le-Comte chez Étiennette Gabrielle devenue madame Rousseau.

7 Un procès verbal en atteste, édité par Nicolas Delamarre, commissaire et conseiller royal qui, le 16 novembre à six heures du soir, « a esté levé un garçon nouvellement né abandonné dans un boette de bois de sapin, exposé dans le parvis de Notre-Dame sur les marches de l'église Saint-Jean-le-Rond… ».

8 Sauf si un jour, sorti des archives, un document révèle que l'abandon ne fut pas total, comme c'est le cas avec son père.

9 Louis Camus Destouches (chevalier, 1668-1726), lieutenant d'artillerie, est maréchal de camp des armées du roi.

10 La citation est de Denis Diderot, cf. *Diderot studies, volume 27*, publié par la librairie Droz (1998).

Veuve du vitrier Gérard, elle avait épousé un second vitrier, Alexandre Rousseau. Pour d'Alembert, la chaleur réciproque des relations dans les familles modestes Gérard et Rousseau ne se démentit jamais. Il conserva la même reconnaissance à monsieur Bérée, son maître d'études élémentaires, et à madame Rousseau pour les années « les plus douces de sa vie ».

Jean Baptiste Louis Daremberg

Toutefois une grande et profonde question demeure, « comment devient-on d'Alembert ? », de même « comment le petit Denis, de quatre ans son aîné, devint-il Diderot ? » ou « comment le petit Jean-Jacques, orphelin de mère dès sa naissance, devint-il Rousseau ? » ou « comment François-Marie Arouet est-il devenu Voltaire ? ». De leurs enfances, de leurs adolescences à leurs vingt-cinq ou trente ans, comment s'étaient-ils formés ? Comment apprenaient-ils à apprendre en grande confiance ? Qu'y avait-il de prodigieux caché en eux qui ne pouvait qu'émerger un jour ? « Sur le bateau des vies passionnées pour viser la vérité et la raison, la philosophie et la science ! ». À défaut d'être en mesure de répondre de façon détaillée à ces questions absolument fondamentales, je voudrais m'attarder sur cette histoire originale qui imposa au jeune d'Alembert une multiplicité de patronymes, de prénoms aussi, jusqu'à ses dix-huit ans, « mais enfin appelez-moi de mon nom de baptême ».

Jean ou Jean-Baptiste ou Louis, souvent les trois prénoms ensemble, mais quel prénom en vrai ? Et quel patronyme ? Gérard, Camus, Destouches, Rousseau, Daremberg ? Plus d'une fois, l'enfant et l'adolescent en eurent le tournis. Je n'ai pas trouvé les informations appropriées sur l'origine de Daremberg[11], pourtant ce nom ne peut pas n'être que fantaisiste, il apparut dès 1723, anoblissant le petit Jean pour ses six ans. Après 1726 et le décès du père Louis Camus Destouches, fort soucieux de la réussite promise au petit surdoué, c'est l'oncle Michel Destouches qui prenait le relais généreux en faveur de l'adolescent Jean-Baptiste Louis Daremberg, bientôt inscrit avec cette identité comme externe en classe de philosophie au collège Mazarin. Réservé à la noblesse, plus connu alors comme le collège des Quatre-Nations[12], il dépendait de la Sorbonne.

Une identité dix-huit ans incertaine, et l'orientation mathématique

Les rectifications de nom n'étaient pas rares à l'époque. Voici comment notre surdoué se sortit de dix-huit années d'incertitude sur son identité, apparemment sans traumatisme. On a retrouvé la supplique qu'il déposa auprès de l'administration du collège pour qu'en 1735 son diplôme de maître ès arts soit délivré au nom de Jean Le Rond.

Jean Le Rond compléta sa formation en droit, diplômé en 1738. Un très court passage en médecine suivit. Déçu et quelque peu critique, passionné pour les mathématiques, il préféra s'orienter vers la rigueur de la logique et vers la science, avec conviction et un attrait invincible. Mais comment s'assurer un peu de fortune ? était pourtant une vraie question d'avenir pour lui, peut-être « ne choisissait-il pas la meilleure voie ».

Point de faculté des sciences alors ! Pas davantage de faculté des lettres, restait la théologie, mais là, pas question !

Un académicien-géomètre, l'abbé de Gua[13], faisant la connaissance du jeune homme de vingt-et-un ou vingt-deux ans, l'aurait persuadé de clarifier définitivement son nom en conservant Jean Le Rond et en transformant Daremberg en d'Alembert. Concluons ici l'histoire de son patronyme, et l'histoire de son choix de n'être qu'un « étudiant-géomètre pauvre ».

Deux premières interventions à l'Académie des sciences

Engageons-nous dans mon deuxième développement… Il faut savoir qu'à l'époque la plupart des savants-géomètres avaient appris les mathématiques par eux-mêmes, précieusement aidés ou dans un cadre familial,

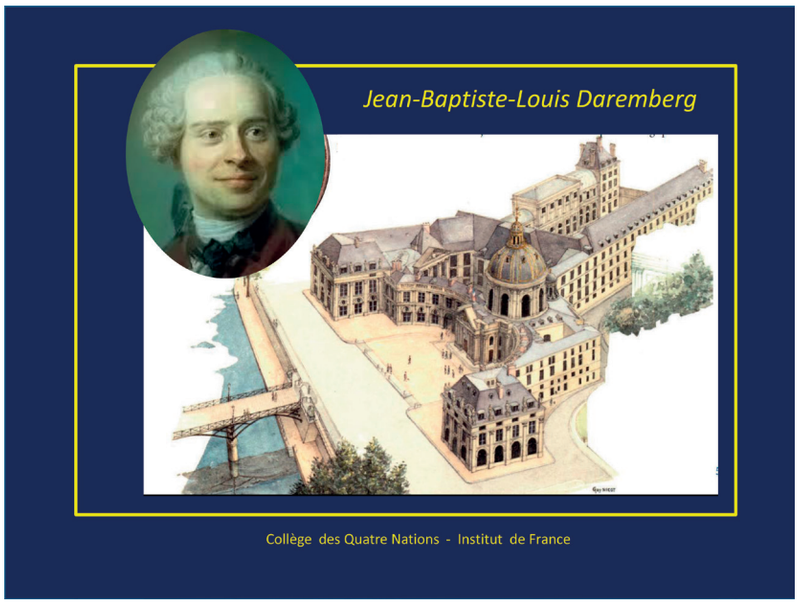
11 Il y a des Daremberg au XII^e^ siècle et une famille Darenberg au XVII^e^, haute noblesse du Saint- Empire romain germanique, mais point de lien validé avec le petit Jean-le-Rond.

12 Collège Mazarin ou collège des Quatre-Nations à Paris, il fut fondé en 1661, il est aujourd'hui le palais de l'Institut de France, quai Conti.

13 De Gua, baron de Malves (1710-1786), prêtre et mathématicien géomètre du sud-ouest français, fut titulaire de la chaire de philosophie au collège des Quatre-Nations, et devint membre de l'Académie royale des sciences et des lettres.

ou dans un cadre relationnel bienveillant. D'Alembert sut cela, il devait donc se prendre en mains, il devait aller s'informer des sujets traités par les principaux membres de l'Académie des sciences, et s'acharner sur eux, travailler dur sans compter les heures, beaucoup d'efforts en perspective, un travail de Romain.

Il lui fallait étudier et approfondir un des sujets « à la mode », pouvoir soumettre un mémoire apprécié par ses aînés mathématiciens-géomètres et être en mesure de tenir un discours lui correspondant. Aussi ses deux premières interventions à l'Académie des sciences de Paris, dès 1739 : « Quelques remarques de calcul intégral », et en 1740 : « Du mouvement d'un corps qui s'enfonce dans un fluide » remplirent complètement cet objectif. Louanges et encouragements d'Alexis Clairaut, suivis de sa nomination en 1741, adjoint astronome à l'Académie.



Ses GAM, géométrie, astronomie, mécanique

Lui restait à gagner ensuite « la clarté et l'aisance de Fontenelle », reprenant ici la citation de René Vaillot. Amené à instruire, en 1699, du renouveau à l'Académie royale des sciences, dont il était le secrétaire, Fontenelle avait plaidé pour mettre les découvertes scientifiques les plus récentes à la portée de tous. En soulignant la portée philosophique des avancées dans la connaissance et en propageant l'idée de progrès, il avait été l'un des premiers à provoquer un engouement pour les sciences exactes, un emballement culturel pour la lumière apportée à l'homme par le savoir, et les premiers pas irréligieux.

Comment épouser ces orientations de Fontenelle, un souci d'être résolument dans le camp des modernes et un choix délibéré en faveur de l'émancipation de la société ? Dès les années 1740, d'Alembert voyait bien en lui l'homme de transition entre le siècle de Louis XIV et le siècle nouveau, de même qu'il voyait bien les mécontentements sociaux grandissant en parallèle. Comprenait-il qu'une opinion publique naissante allait se politiser ? Peut-être. Comprenait-il que les rois divorceraient d'avec les philosophes ? On peut le penser. Plus tard, quand la réalité confirma ce fait, il en fut désanchanté. Mais pour l'heure, tandis qu'il réfléchissait aussi à s'exprimer sur des éléments de musique, l'important à ses yeux était ailleurs dans ses G A M, géométrie, astronomie, mécanique.

La mécanique céleste hypnotisait le regard des hommes depuis des temps immémoriaux. Tout ce que Hipparque de Nicée avait compris, 135 ans avant notre ère, il l'avait expliqué aux Grecs, tout, y compris son idée sur le mouvement de l'axe de rotation de la Terre, car cet axe paraissait en position différente par rapport aux étoiles. Pas facile alors d'imaginer un comportement tout cyclique, quand les étoiles étaient comme fixées sur une sphère céleste.

On avait appris depuis que l'orientation des études en ce domaine, comme leur réussite, était du côté de la mathématique, les objets célestes associés à des points, et leurs trajectoires dans le cosmos comme des courbes mathématiques suivies par ces points. Eh oui ! Les géomètres n'y avaient pas vraiment pensé. Et un célèbre astronome avait été condamné par l'absolutisme religieux. En 1727, Newton était mort.

Les mouvements de l'axe de rotation terrestre

La mathématique de la fin des années 1730 enthousiasmait d'Alembert. Mathématiser un peu plus les sciences naissantes était devenu une tâche excitante, en astronomie en particulier où les sujets ne manquaient pas. Clairaut et d'Alembert étaient aux premières loges : le décalage observé des ellipses décrivant l'apogée de la Lune restait théoriquement inexpliqué !

Ce doit être un problème de dynamique à résoudre, pensait d'Alembert. Suffirait-il d'étudier le mouvement de l'équateur sous les attractions solaire et lunaire ? Dans un angle de 23°26' qui entraîne la succession des saisons, l'axe de rotation de la Terre s'incline par rapport à la normale au plan orbital des planètes autour du Soleil ou plan écliptique[14]. Dans l'analyse du système d'équations qu'il écrivit, d'Alembert obtint la preuve du mouvement en longitude de la position moyenne de l'axe de rotation terrestre, parallèlement au plan écliptique. C'est la conquête de la précession ou variation de l'obliquité de la Terre. Quelques dix années plus tard, d'Alembert ajouta un autre chef-d'œuvre théorique pour cette même position moyenne de l'axe, son oscillation périodique observée en latitude, la nutation, elle aussi rigoureusement établie et calculée par lui[15].

Une grande révolution en physique-mathématique

La mécanique du mouvement était rapportée à l'analyse et non plus à la géométrie : désormais « le mouvement définirait la force, non plus l'inverse ». Cette voie était tracée, les lois décriraient espace, temps, matière, et mouvement, la « force induite ne traduirait qu'un effet mathématisé », d'Alembert s'appuyait sur le principe dynamique qu'il avait conçu en 1743 pour considérer toutes les lois à l'équilibre, son premier traité d'hydrodynamique. Trois années, de 1741 à 1743, avaient suffi pour porter une grande révolution en physique-mathématique. À 26 ans d'Alembert triomphait.

La cause générale des marées ou des vents

La vraie place de Jean Le Rond d'Alembert se dessinait. Il avait bien trouvé « son sujet », dirait-on avec les mots d'aujourd'hui, « représenter la vitesse d'un écoulement de fluide, ou de gaz comme l'air, par ses composantes définies fonctions de trois variables d'espace et d'une variable de temps », cela ne s'était jamais tenté. Le cadre d'un concours à l'Académie des sciences et des lettres de Berlin lui permit de présenter ses travaux sous le titre *Réflexions sur la cause générale des vents*. 138 pages en latin, 194 pages en français qu'il conclut ainsi : « Le sujet demanderait une dissertation bien plus longue, je pourrai en faire un jour l'objet de mes recherches quand les travaux dont je suis occupé m'en auront laissé le loisir. »

Il gagna le prix (1747), et en même temps sa « seconde naissance académique et internationale ». Le petit Jean Baptiste Louis Daremberg s'était définitivement effacé, le grand Jean Le Rond d'Alembert s'était affirmé en cinq ou sept ans. Invité à devenir membre de l'Académie des sciences de Berlin, il accepta aussitôt la proposition. Il devenait un des meilleurs « géomètres » européens de son temps.

Ce succès des années 1743 à 1747, il le voulait absolument, il l'avait construit, c'était le fruit de ses travaux. « Il avait 30 ans, pouvait laisser libre cours à son génie inventeur, à sa capacité à faire avancer la connaissance », voici exprimé très simplement le bilan de mon deuxième développement.

Les équations d'un genre inédit, aux différences partielles

Mais quelle est donc la démarche propre au mathématicien théoricien ? Si possible progresser en maturité sur son sujet, d'un premier triomphe sur la cause des vents à une innovation géniale, ce que fit d'Alembert. En son for intérieur, le sourd désir d'être à la hauteur d'une logique révélée, plus forte que sa propre logique humaine, le conduisait à creuser et recreuser le sujet traité, pour comprendre et isoler LE passage fondamental qui donnait le poids rigoureux à son approche. Il resta concentré trois ans au moins sur son sujet. À la vérité sept années ! Alors d'Alembert s'aperçut que les équations auxquelles il parvenait, non seulement étaient d'un genre

14 Obliquité de l'écliptique, l'inclinaison du plan de l'équateur par rapport au plan écliptique et l'inclinaison de l'axe de rotation sont égales, d'Eratosthène à Ptolémée et à Tycho Brahé, les valeurs sont connues.

15 Le rapport des masses de la Terre et de la Lune l'intéressait également, Newton avait trouvé 39,8, Bernoulli trouvait 70, et d'Alembert 78, plutôt bien car la valeur exacte est proche de 81.

inédit, mais appelaient d'en proposer des solutions et exigeaient d'inventer des calculs rigoureux adéquats pour tout justifier : les premières équations aux différences partielles venaient de voir le jour, pour décrire la propagation des ondes, pour décrire le mouvement des cordes vibrantes, équations pionnières d'un très grand champ des mathématiques, très belles équations tant du point de vue de l'esthétique (mathématique) que du point de vue physico-mathématique.

Euler n'est pas le fondateur de la théorie des équations aux dérivées partielles, la paternité de leur invention revient à d'Alembert, « un succès des plus heureux » finira par dire Euler après des années de controverse. La possibilité d'imaginer de simples et profondes beautés théoriques à partir seulement d'idées et d'arguments de logique déductive est fascinant, c'est bien là le jeu et l'art du mathématicien.

Outillage révolutionnaire de la créativité mathématique

Comme le calcul ordinaire, le calcul infinitésimal ici concerné porte sur des quantités parfaitement déterminées. Autre belle idée nouvelle, une différence infinitésimale n'est jamais nulle. Les variations instantanées seules sont la raison d'être du calcul infinitésimal. Commandant un intervalle de temps allant d'infiniment petit à sa nullité, ces variations cachent un passage à la limite sous-jacent. Cette idée capitale est toute neuve à l'époque de d'Alembert. Toute sa vie, d'Alembert approfondira et élargira systématiquement le calcul différentiel et intégral. Cet outillage révolutionnaire de la créativité mathématique ne cessera d'ouvrir des perspectives en physique, son efficacité est remarquable. Entre les mains de d'Alembert, nombreux sont les problèmes-sources de mécanique et les problèmes d'intégration des formes différentielles qui profitent de cet outillage, et il en établit les bases solides. Ce sont des progrès très précieux.

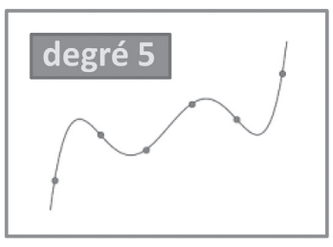
Mathématicien-encyclopédiste, philosophe et homme de lettres

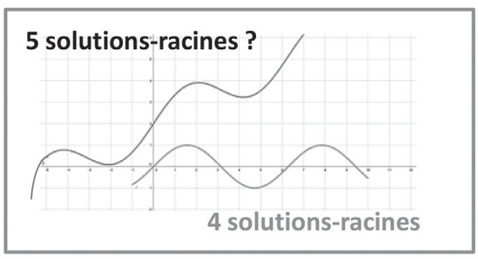
Voici maintenant mon troisième et dernier développement, un tourbillon d'activités scientifiques et littéraires, pour celui qui devint un des porte-parole intellectuels de son temps. Quel est le trésor des mathématiques de d'Alembert ? Quel est le trésor littéraire et philosophique de d'Alembert ? Nous allons tenter de répondre à ces deux questions.

Jean Le Rond d'Alembert, conscient qu'au fond ses découvertes en mathématique dataient des années 1740-45, s'était convaincu qu'il pourrait trouver du temps pour d'autres sujets. Plus jeune, il avait marqué aussi un goût certain pour les belles-lettres. Des amitiés durables le lui rappelaient. Et Gua, Chambers et Diderot n'étaient pas loin… Il est plein de candeur et de sincérité, d'Alembert, attentif aux débats, très aimable dans l'art de la conversation chère aux salonniers… Encyclopédiste ou mathématicien-encyclopédiste, philosophe et homme de lettres, il y pensait sérieusement dès 1745.

Mais la science restait prioritaire dans ses préoccupations, et dans son tourbillon d'activités, il n'y avait d'autre choix qu'un sujet qu'il traitait et approfondissait en parallèle des suites-à-donner à la « cause des vents ».

Une conjecture extraordinaire





La théorie avait peu progressé depuis Descartes. Sur cette conjecture extraordinaire, « une équation algébrique (polynomiale) de degré n admet précisément n solutions, n racines, réelles ou imaginaires », il y avait absence de consensus à cause des imaginaires. Connue, répétée, la conjecture n'était pas encore démontrée, donc pas encore établie comme un théorème. « Comment avancer sur la preuve rigoureuse de la conjecture ? ». D'Alembert fixa son intérêt dans deux connaissances-clés qui restaient inconnues, la première interrogeant le sens à donner à la racine carrée d'un nombre (réel) négatif, la seconde interrogeant l'existence des solutions-racines sans aucun *a priori* formel sur leur forme imaginaire.

Deux siècles auparavant, Jérôme Cardan et un illustre inconnu, Tartaglia, faisaient des calculs astucieux, ils semblaient savoir que des compositions chiffrées avec des radicaux pouvaient parfaitement résoudre des équations algébriques de degré 3.

Mais le statut et le sens à donner à une composition chiffrée avec des radicaux de nombres négatifs échappaient complètement à l'entendement. Un radical de nombre négatif ? Sorti de l'imagination de ces calculateurs, était-ce un nombre ou non ? En définitive le problème pourrait n'être pas que calculatoire !

À vouloir prolonger aux nombres négatifs cette racine carrée en conservant ses propriétés opératoires, quelque chose ne marchait vraiment pas…

$\sqrt{-1} \times \sqrt{-1} = \sqrt{(-1) \times (-1)} = 1$

bien sûr car $\sqrt{+1} = +1$

mais totalement incompatible avec

$\sqrt{a^2} \times \sqrt{a^2} = \sqrt{(a^2) \times (a^2)} = a^2$ ou encore $a \times a$ *lorsque a est positif*

Mettre (-1) à la place de (a^2) était impossible, autrement dit, il est impossible qu'un nombre négatif ait une racine carrée au sens de l'opérateur classique. D'Alembert parmi les tout premiers comprit que « racine carrée de (-1) » n'existait définitivement pas, il fallait inventer son équivalent *ex-nihilo*, comme « i » défini par l'équation $i^2 = -1$.

Le théorème de d'Alembert-Gauss

Là encore, d'Alembert va inventer la mathématique théorique d'avenir, où sont les questions fondamentales à formuler, justes et fécondes : savoir si des objets bidimensionnels nouvellement construits comme a + i b à partir des nombres réels a et b se comportaient comme des nombres. Avec rigueur démonstrative et avec des arguments nouveaux, il répondit oui à cette exigence de complétude algébrique[16]. Pour un polynôme de degré n en x, d'Alembert démontra de façon analytique qu'il y avait forcément pour x un nombre du type a + i b qui annulait le polynôme. La preuve de l'existence des racines était une première, la preuve certes était incomplète. Il en sera de même pour une autre preuve, différente, donnée par Euler, incomplète également.

Leur mérite à tous deux est d'avoir voulu produire une preuve d'existence des solutions-racines. Leur apport pour la science fut considérable. Gauss un peu plus tard ne s'y trompa pas, souhaitant d'autres études de nature plus algébrique. Il s'affaira cinquante ans durant avant de réussir.

D'Alembert et Gauss ont donc démontré la véracité de la conjecture. Elle est devenue le théorème de d'Alembert-Gauss[17]. L'occasion était trop belle de souligner la conquête mathématique des nombres imaginaires, et la conquête de la décomposition en produit de facteurs premiers des polynômes, deux conquêtes réussies sur quatre siècles, du XVI^e au XIX^e. Les applications des nombres complexes aujourd'hui sont légion.

Le trésor des mathématiques de d'Alembert

Un bilan très simple. Interrogez un mathématicien aujourd'hui, il vous citera sept éléments, dont voici la liste : (1) le critère de d'Alembert pour la convergence des séries à termes positifs, (2) le principe dynamique de d'Alembert pour considérer à l'équilibre toutes les lois du mouvement, son premier triomphe portant une grande révolution en physique-mathématique, (3) le théorème de d'Alembert-Gauss ou théorème fondamental de l'algèbre, (4) la résistance de la part d'un fluide sur un corps s'y déplaçant, et le paradoxe de d'Alembert, (5) la théorie des cordes vibrantes, là où est une de ses grandes inventions ouvrant la voie toute nouvelle des recherches sur les systèmes d'équations aux dérivées partielles, et (6) et (7) des questionnements profonds sur des objets mal définis, ainsi le concept de fonction mathématique qui était

16 En s'assurant de la stabilité des lois opératoires, c'est-à-dire en s'assurant qu'addition, multiplication et division sur ces nombres conduisaient toujours à des nombres de même type, il établit la complétude algébrique.

17 L'écriture $i^2 + 1 = 0$ en justifiant « i » racine symbolique du polynôme $x^2 + 1$ sera légitimée par Cauchy en 1847 (Académie des sciences Paris). Pour dominer tous les aspects du sujet, il faudrait consulter Hamilton pour une démarche purement algébrique (1833, Académie royale d'Irlande) et réunir les travaux de d'Alembert, Gauss, Euler, Lagrange, Moivre et Cauchy.

encore trop vague alors, et le concept de continuité sérieusement inexistant, ainsi les doutes de d'Alembert sur les calculs des probabilités, sur leurs extensions relatives à la vie socio-économique ou juridique.

Le trésor littéraire et philosophique de d'Alembert

En lister les éléments n'est pas chose aisée tant le champ culturel embrassé fut vaste. D'Alembert, optimiste, brillant, familiarisait avec le progrès des sciences, dérivait souvent au débat politique et philosophique. Sa production littéraire est une œuvre complète.

Le premier élément de son trésor littéraire est certainement le *Discours préliminaire de l'Encyclopédie* (1751, il avait 34 ans). Il y délimitait le cadre des connaissances humaines, il spécifiait entre elles les liens naturels ou historiques. John Locke avait promu cette philosophie de l'entendement. D'Alembert, inspiré par Francis Bacon, présenta un modèle arborescent fondé sur un triplet : la raison, la mémoire, l'imagination.

Il était plus que jamais concerné par le grand enjeu de répandre la faculté de connaître, dès 1747, il s'était clairement tourné vers la philosophie et l'histoire. 1747, c'était aussi l'année de signature du contrat pour l'*Encyclopédie*. Triple gloire pour notre savant-géomètre, Berlin pour rappel, c'était la même année.

Philosophisme, progrès rationnel, « certitude expérimentale » valorisée, d'Alembert était très disert de commentaires. On peut penser qu'il procédait à l'écrit en étant parfaitement conscient de l'importance de la circulation des idées, sans craindre vraiment les polémiques, les conflits. Douter des doctrines théologiques et métaphysiques, bien douter de ces idées que l'on disait garanties par la vérité divine, cela ne va pas sans conséquence. D'Alembert avait le sentiment qu'un point de bascule sociétale était atteint.

Ephraïm Chambers et la *Cyclopaedia*

Petit détour anglais et origine de l'*Encyclopédie*… Deux années d'une révolution dite « Glorieuse » (1688 -1689) menèrent à la Déclaration des droits qui établissait une monarchie parlementaire et en particulier la liberté des élections à la Chambre des communes, élogieuses libertés parlementaires disait Voltaire. L'accession au trône, était d'autre part interdite à un catholique. Était ainsi réaffirmé par Guillaume III le caractère protestant de la monarchie anglaise. Les premiers signes de libéralisme s'étaient diffusés depuis l'Angleterre.

Les premières confréries de franc-maçonnerie moderne et spéculative, c'est-à-dire porteuse de symboles censés éclairer l'esprit et la vie de ceux qui maniaient les outils, naquirent vers 1717 en Écosse et en Angleterre. À partir de la loge unie d'Angleterre, l'extension fut rapide dans toute l'Europe. Pourquoi évoquer ici la franc-maçonnerie ? Pour un simple clin d'œil de ma part sur l'année 1717, date de naissance de d'Alembert, et d'autre part, pour signaler le travail important d'un de ses membres, Ephraïm Chambers.

À Londres, en 1728, Chambers avait publié la *Cyclopaedia ou Universal Dictionary of Arts and Sciences*, deux volumes privilégiant donc la forme dictionnaire. Apprécié à la Société royale de Londres, l'ouvrage récolta un franc succès, un succès qui donna l'idée aux libraires parisiens associés sous la houlette d'un dénommé Le Breton, de le faire traduire en français, éventuellement adapté et corrigé. Le contrat de 1747 avec Diderot et d'Alembert visait une réalisation toujours ordonnée par l'alphabet, mais collective et bien différente, bien structurée.

Diderot et d'Alembert, la première encyclopédie française

La première encyclopédie française était un projet gigantesque, attirant bientôt un réseau de collaborateurs savants de toute l'Europe. Sur dix-sept volumes, les dix derniers parurent avec retard. Il y en eut trente-cinq au total. Crises, interdictions et brouilles marquèrent l'aventure, d'où des imprévus, des articles instrumentant des querelles, et des idées expliquées sous des titres non thématiques, voire sur plusieurs lettres de l'alphabet, mots contournés ou noms de villes par exemple (à la lettre « G », le célèbre article « Genève », scandale sur les spectacles et sur la religion, à la lettre « V », « Vitry-le-François » et le scandale de l'Édit de Nantes révoqué). Même si parfois il dit avoir le malheur d'être un des principaux auteurs de l'*Encyclopédie*, d'Alembert n'abandonna pas. Pour l'*Encyclopédie* il écrivit essentiellement les articles scientifiques.

La satire anticléricale et les idées contestataires avaient certes des effets publics, ils reflétaient la crise morale de l'époque, le bandeau de la foi qui aveuglait. L'infâme, autrement dit l'intolérance pratiquée par les Églises organisées, était la grande affaire de Voltaire : lutte contre l'obscurantisme et les préjugés, dix-huit siècles d'un imposant édifice qu'il voulait abattre. D'Alembert était proche de Voltaire, et Voltaire soutenait l'encyclopédiste.

Le frontispice de l'*Encyclopédie* mérite que l'on s'y arrête, où la gravure de Bonaventure-Louis Prévost est magistrale à redéfinir la notion de connaissance, muses ou allégories sacrées représentent tous les savoirs. La raison triomphante et la philosophie dominent et arrachent le voile de la Vérité, nouvelle divinité, à qui l'imagination offre sa guirlande de fleurs. En haut la lumière chasse les nuages, en bas à gauche avec une offrande on reste sous les nuages.

Une pépinière de jeunes talents scientifiques, littéraires

D'Alembert en 1753.

À Paris, « D'Alembert est partagé entre deux académies », citons Jean Dhombres : « Véritable patron des sciences » à l'Académie des sciences où sans doute il voulait créer une pépinière de jeunes talents, Lagrange, Laplace, Condorcet…, et « militant prudent, soucieux plus des résultats que de l'éclat » à l'Académie française dont il devint secrétaire perpétuel, en 1772. Il rédigea soixante-dix-huit éloges en une dizaine d'années. Il se serait bien vu mécène pour les jeunes littéraires.

À l'Académie française, d'Alembert était entré en 1754, à 37 ans. Un an auparavant, il avait publié un *Essai sur la société des gens de lettres et des grands*, appelant à un rôle accru des philosophes dans la société. Comment rehausser ce rôle et le tenir éloigné des milieux aristocratiques et de la courtisanerie ? Une vraie question.

À l'Académie, ses intentions de littérateur semblent assez bien maîtrisées, il arbitra des questions littéraires pour le *Dictionnaire*, et outre les éloges, il se tourna effectivement vers l'histoire et la philosophie. À 48 ans, en 1765, il écrivit un essai sur la destruction des jésuites en France, choix idéologique voltairien.

Écrits et éditions des *Mélanges*

En trente ans, de 1753 à 1783, on compte quatorze éditions des *Mélanges de littérature, d'histoire et de philosophie*. Les écrits et les éditions des *Mélanges* correspondent aux phases de crise de l'*Encyclopédie*. Pour les contenus, les *Mélanges* reprennent les débats avec Rameau, Rousseau ou Bernoulli, reproduisent souvent tel ou tel discours introductif de tel ou tel volume de l'*Encyclopédie* ou font le lien avec ses travaux suivis et approfondis dans *Opuscules mathématiques*, encore huit ou neuf tomes et des éditions multiples.

Tous les travaux de d'Alembert font depuis plusieurs décennies l'objet d'un travail bibliographique et archiviste admirable. Toute une équipe, soutenue notamment par l'Académie des sciences et le CNRS, vise une édition de référence, la phase de publication est engagée depuis 2008, édition papier, et édition numérique (ENCCRE [18]).

D'Alembert chez madame du Deffand, chez madame Geoffrin

Au sein de la République des lettres du XVIII[e], comme au sein des salons, les enjeux étaient toujours les mêmes, confrontations littéraires, manœuvres marginales pour les élections à l'Académie, débats scientifiques et discussions politiques. Chez madame du Deffand, rue Saint-Dominique, d'Alembert avait achevé son apprentissage mondain.

Salon de Madame de Geoffrin peint par Anicet Charles Gabriel Lemonnier (1812)

Chez madame Geoffrin, la « génération d'Alembert » avait succédé aux habitués des années précédentes, une véritable génération car, pour assurer le succès de l'*Encyclopédie*, Diderot et d'Alembert avaient beaucoup recruté, et des spécialistes dans tous les domaines, et des contributeurs qui avaient offert spontanément leurs services… Avec un entregent remarquable, madame Geoffrin s'était démarquée de ses rivales salonnières, jouant tout à la fois, les arts, les lettres, les sciences, la politique, invitant aussi des financiers, car elle était devenue femme d'affaires (héritière de François Geoffrin et actionnaire principale de la Manufacture des glaces) et femme d'influence européenne.

Nous en sommes presque parvenus au temps de conclure… Et rien n'a été dit de Julie de Lespinasse, seulement parce que c'était un sujet pour une conférence entière, une amitié ou un amour inavoué qui changea neuf années de la vie de d'Alembert, entre 1765 et le décès de Julie en 1776. N'a pas été développée, non plus, l'aura européenne de d'Alembert, à Berlin, à Saint Pétersbourg, à Vienne, à Turin, etc[19].

18 L'ENCCRE pour Édition numérique collaborative et critique de l'*Encyclopédie* se veut un nouveau lieu de partage et d'échange sur l'*Encyclopédie* de d'Alembert et Diderot.

19 *Et cœtera*, il faut entendre les académies de Norvège, de Suède, du Portugal, et la société philosophique de Boston.

La « pensée par soi-même », la « liberté » et la « raison »

Sur tant de sujets dont il s'était saisi, il a fallu opérer des choix, en oublier certains, et à peine effleurer certains autres dans des propos simplificateurs. J'ai fait confiance à Pascal qui disait « trop de brièveté ici et trop de longueur là auraient empêché ou obscurci la vue ».

Jean Le Rond d'Alembert était authentique et vrai, très indépendant. Il préserva comme inviolable, jusqu'en 1765, son lien d'enfance avec sa famille adoptive pour en goûter le meilleur, la modestie et la simplicité. Il sut s'assurer un équilibre subtil entre le tourbillon modeste de la vie chez les vitriers et le tourbillon « lumineux » de la vie dans l'arène mondaine des salons et des académies.

La « pensée par soi-même » et la « liberté », auxquelles d'Alembert était profondément attaché, se diffusèrent, bien sûr dans l'*Encyclopédie*, en dépit des discrédits politiques ou religieux, dans les salons, dans l'enseignement, dans les bibliothèques, dans la presse. La philosophie pour d'Alembert exerçait et traduisait l'application de la raison sur tous les sujets traités, et la recherche de la vérité. En science, mathématique pure et physique mathématique, il a été le travailleur acharné génial pour préparer toutes les batailles scientifiques savantes qu'il livra. Il fit progresser l'art de la logique démonstrative et l'art de la modélisation.

Peut-on dire qu'autour de d'Alembert et des tourbillons du siècle, s'est dégagée une unité de vues sur l'importance de la pensée, sur la philosophie, sur les sciences, sur la promotion de la raison, donc aussi sur les libertés politiques et économiques et sur la réforme de la monarchie ? Je crois que oui. L'inventivité de Jean Le Rond est empreinte d'esthétique mathématique et de réponses aux exigences de la pensée de d'Alembert : une nécessité essentielle de l'être qui, trois cents ans après, nous touche.

Réponse d'Yves Stalloni au discours de réception de Patrick Penel

En acceptant, monsieur, de vous apporter la réponse de notre académie à ce beau discours de réception que vous avez consacré à l'un des plus grands esprits du siècle des Lumières qui nous en a donné tant, je ne puis m'empêcher de penser au dialogue fictif qu'imagina l'un des contemporains, ami et pair de d'Alembert, le maître d'œuvre de *L'Encyclopédie*, Denis Diderot. Trois textes nous restent pour témoigner de cette confrontation d'idées qui s'accorde bien à nos aspirations académiques : *Entretien entre Diderot et d'Alembert*, *Le Rêve de d'Alembert*, *Suite de l'entretien*, le tout rédigé, comme l'indique une lettre adressée à Sophie Volland, autour de l'année 1769. Nous lisons dans cette lettre : « J'ai fait un dialogue entre d'Alembert et moi : nous y causons assez gaiement, malgré la sécheresse et l'obscurité du sujet. » Dans une fiction idéalisée fort éloignée de la réalité, vous seriez, monsieur, la réincarnation du grand mathématicien qui, à vingt-deux ans signa un *Mémoire sur le calcul intégral*, et votre interlocuteur, imprudemment désigné par le président de notre compagnie, jouerait le rôle de l'auteur de *Jacques le Fataliste*. Et nous deviserions joyeusement, oubliant la solennité du moment et la gravité du propos. Hélas, si vos compétences et vos talents peuvent vous rapprocher du fils naturel de M^me^ du Tencin, le modeste littéraire qui vous parle ne peut avoir la prétention de se comparer au génial natif de Langres.

Si donc l'analogie est risquée, il n'est pas interdit de retenir, pour le parodier, le titre choisi par Diderot pour le plus célèbre de ses dialogues avec le mathématicien, *Le Rêve de d'Alembert*. Sans préjuger du contenu de cet ouvrage posthume, nous pouvons dire, en forçant légèrement le trait, que nous vivons un peu ce soir le « *Rêve de Penel* ». Nous savons d'ailleurs qu'au début de ce texte, d'Alembert apparaît soucieux, pensif, sortant d'une nuit agitée peuplée de cauchemars. Nous sommes en droit d'imaginer de même que, étant donné la redoutable épreuve que représente le rite du discours de réception, et le peu de temps que vous avez eu pour le préparer, la nuit qui l'a précédé, n'aura pas été pour vous, monsieur, bercée d'un sommeil réparateur et serein. Ajoutons, pour donner plus de sérieux à la comparaison, que vos routes se rencontrent autour d'un sujet dont le nom seul évoque son caractère insaisissable, les « fluides », d'Alembert étant l'auteur, en 1752, d'un *Essai sur la résistance des fluides*, et vous-même, étant devenu, au fil de votre carrière, un spécialiste de la « mécanique des fluides mathématiques ». Ce qui nous autorise à dire que le rapprochement coule de source.

Votre exposé, et votre rêve dont nous venons avec beaucoup de recueillement d'être les témoins, méritent d'être jugés à l'aune de ce que nous dit Diderot de ses intentions dans la lettre à Sophie Volland déjà citée : « Cela est de la plus haute extravagance et tout à la fois de la philosophie la plus profonde ; il y a quelque

adresse à avoir mis mes idées dans la bouche d'un homme qui rêve : il faut souvent donner à de la sagesse l'air de la folie, afin de lui procurer ses entrées. » Nous avons bien là un aperçu de ce que visent les philosophes des Lumières, un peu d'Alembert, beaucoup plus Diderot ou Voltaire et quelques autres, à savoir une pensée accessible au plus grand nombre, une volonté pédagogique, une parole claire et piquante à la fois. Et sur ce chapitre, nous pouvons vous retrouver.

Car vous êtes, monsieur, dans votre vie professionnelle, personnelle et, depuis peu, académique, un homme d'ouverture, un esprit brillant et éclectique mais aussi un rebelle qui aime à faire bouger les lignes. Vous auriez eu sans mal votre place dans un de ces nombreux salons de l'époque, ceux de Madame de Lambert, de Madame Geoffrin, de Madame du Deffand ou de Julie de Lespinasse après qui soupira Jean Le Rond pendant vingt-deux ans. Là, dans un bouillonnement d'idées, on débattait de sciences physiques et naturelles, de religion et de morale, de métaphysique et de morale ; là se retrouvaient les beaux esprits ; là se préparait la transformation du monde.

Les temps ont changé, mais cette ambition humaniste, dont nos sociétés savantes, y compris à Toulon, aimeraient récupérer l'héritage, se rencontre encore parfois, et vous en illustrez la volonté. D'Alembert, homme de science, ne méprise pas les arts et dit de la musique, dans le *Discours préliminaire de l'Encyclopédie*, qu'elle « parle à l'imagination et aux sens ». Vous-même êtes convaincu des bienfaits des arts et vous vous intéressez à la musique, vous peignez et dessinez, et auriez aimé être archéologue ; d'Alembert veut abolir l'opposition entre le manuel et l'intellectuel, demandant à la société de « ne pas avilir les mains qui la servent », position qui vous convient également ; le petit Jean possèderait, comme vous l'avez mentionné, « la clarté et l'aisance de Fontenelle » et vous venez de nous administrer la preuve de la qualité de votre verbe ; le grand mathématicien plaide en faveur d'une ouverture du savoir à tous, ce qui correspond à votre engagement dans le sens d'une vulgarisation intelligente, comme se le propose l'association que vous présidez, l'HARPS, un acronyme qui veut réunir l'histoire, les arts, la philosophie et les sciences. Nous pouvons ajouter que, comme d'Alembert, vous aimez entreprendre, créer, prendre des risques, approfondir, vous battre, vous laissez entraîner par le « tourbillon » pour reprendre une image récurrente de votre discours.

C'est par cet angle, monsieur, que nous pouvons essayer d'entrer dans votre vie personnelle bouillonnante et hyperactive qui confirme les qualités d'énergie et d'initiative déjà relevées. Vos origines sont modestes, comme vous aimez à le rappeler, loin des chaires universitaires, et non provençales, puisque vos racines plongent dans cette généreuse terre du Nord, où vous voyez le jour, et dans ce rude terroir des Ardennes d'où est originaire votre maman, que votre père, revenu de sa captivité en Allemagne, a rencontrée à Sedan. Vous êtes l'aîné d'une fratrie de quatre et vous passez votre adolescence à Nevers où la famille s'est installée pour raisons professionnelles. Le lycée Jules-Renard sera pour vous le premier tremplin ; vous êtes un brillant élève, surtout en mathématiques, remarqué par ses enseignants pour sa précocité, féru également de latin, ce qui justifie l'invitation de votre professeur à passer trois jours à Gergovie pour revivre sur place la *Guerre des Gaules* que vous lisez dans le texte. L'étape suivante, liée à un nouveau déménagement, sera le lycée Lakanal à Sceaux où vous continuez à vous illustrer en mathématiques, avec un peu de naïveté parfois, puisque vous vous proposez, sans y parvenir évidemment, de démontrer le postulat d'Euclide, ce qui provoque l'hilarité de votre professeur qui accepte, avec indulgence, de vous expliquer le sens du mot « postulat ». Vous découvrez aussi le grec, et votre appétit d'hellénisme vous vaut d'être choisi pour passer une journée par mois au Louvre au département d'archéologie. De là une vocation que la raison et l'autorité paternelle vont contrarier.

Vous abandonnez en effet les vieilles pierres mais refusez de préparer Polytechnique comme le souhaiterait votre père : on peut faire des mathématiques autrement que sous l'uniforme, lui répondez-vous. Votre indépendance d'esprit commence à s'affirmer. Vous rejoignez alors, à moins de dix-huit ans, l'université d'Orsay et allez y faire vos preuves, obtenant successivement, et au pas de course, la licence, la maîtrise, le doctorat de troisième cycle, en attendant la thèse d'État qui sera bouclée en trois ans. On vous offre immédiatement un poste d'assistant, de maître assistant, et votre carrière semble tracée. Sauf qu'il vous faut remplir vos obligations militaires, ce que vous faites à la base de l'air de Balard, à Paris, Boulevard Victor, tout en continuant de mener vos recherches et de donner des cours, et que Michelle est entrée dans votre vie.

Celle qui deviendra votre épouse et qui vous accompagne ce soir, a été rencontrée à l'occasion de vacances en Espagne, séduite sans doute plus par votre 2 CV que par votre maîtrise du calcul différentiel et intégral. Elle vous donnera trois beaux enfants, trois filles, et vous communiquera son amour du sud et du soleil qu'elle a rapporté de son Algérie natale. Cet attachement au Midi aura son importance au moment de choisir votre lieu d'enseignement, ce sera Toulon où, muni de votre titre de docteur et ébloui par la lumière méditerranéenne, vous arrivez en 1976, dans une université qui sort de terre, où tout reste à faire et où vous allez pouvoir laisser libre cours à votre dynamisme, votre créativité et votre talent d'organisateur. Je ne peux détailler le détail de vos activités en tant que professeur des universités, intervenant à tous les niveaux d'étude, assurant la

préparation au concours du Capes, au doctorat de mathématiques, créant des unités de recherche comme l'ETMA, acceptant un mandat de directeur-adjoint de l'IUFM, établissant des passerelles avec le monde économique grâce au forum SPORE, offrant votre expertise à l'État malgache en vous rendant pendant plus de dix années à Antananarivo, créant un partenariat scientifique avec l'université de Prague. Vous êtes, parallèlement, directeur ou codirecteur de quinze thèses de doctorat en « mathématiques et applications » et signez, seul ou en collaboration, plus de soixante-dix publications.

Si Jean Le Rond d'Alembert, ce prestigieux savant que vous nous avez présenté, a préféré éviter l'agitation et se retirer, après l'impulsion originelle, de la vaste entreprise encyclopédique pour continuer ses recherches dans la tranquillité d'un cabinet, il n'en est pas de même pour vous, monsieur, dont le sujet principal de thèse porte sur « la théorie de la turbulence », formule dont le sens m'échappe mais qui vous correspond bien. En effet, vous ajoutez à vos multiples charges professionnelles un investissement associatif et culturel en devenant, notamment, administrateur du centre Châteauvallon où vous accueillez Fernand Braudel, en organisant un congrès international à Bendor où l'on note la présence d'Ilya Prigogine et d'Isabelle Stengers, et en imaginant de transformer le château Saint-Michel, contigu à l'université et aujourd'hui disparu, en lieu d'échange et de rencontre culturelle.

Comme vous n'arrêtez jamais, que vous êtes curieux de tout, animé d'un insatiable appétit, y compris pour découvrir le monde, de préférence le grand Nord, la Laponie par exemple pour y contempler des aurores boréales, vous eûtes peu de temps pour profiter des charmes de Six-Fours où vous avez habité pendant quinze ans, ni de la sérénité du beau village du Beausset, votre nouveau lieu de résidence, où vous faites venir des personnalités de renom pour de très courus « rendez-vous culturels ». Vous avez tout récemment honoré un enfant de votre village d'adoption, le Beaussétan Jean-Étienne-Marie Portalis, illustre juriste, ministre de Napoléon, autour duquel vous avez, en novembre dernier, organisé, en partenariat avec l'université de Toulon, un colloque au succès retentissant.

Dans le tourbillon de cette vie bien remplie vous avez enfin trouvé le temps, monsieur, de rejoindre notre plus que bicentenaire compagnie qui fut heureuse de vous ouvrir ses portes en 2015. En moins de quatre années, vous avez pu nous montrer la richesse et la variété de votre savoir en nous parlant d'un homme d'exception, Gerbert d'Aurillac, du rêve romain de l'an 1000 et du phénomène de l'écriture – pour en venir, seulement aujourd'hui, à aborder indirectement ce qui semble être votre spécialité, les mathématiques.

Vous venez de le faire, monsieur, tu viens de le faire, cher Patrick, avec la fougue, l'irrévérence et l'originalité qui te caractérisent, en te cachant derrière un personnage à l'esprit universel, un honnête homme auquel tu ressembles et qui illustre les valeurs d'humanisme que tu as toujours défendues. Nous te remercions de les mettre au service de notre académie où tu siègeras désormais au fauteuil n° 15. Te connaissant, je devine que tu ne resteras pas souvent assis dessus. Et puisque d'Alembert nous a permis de t'accueillir parmi nous, je lui rends la parole pour expliquer la tiédeur relative de mes louanges en citant l'article « Éloge » de *l'Encyclopédie*, l'un des 1 488 dont il est l'auteur : « La vérité simple et exacte devrait être la base et l'âme de tous les *éloges* ; ceux qui sont outrés et sans vraisemblance, font tort à celui qui les reçoit, et à celui qui les donne. » En me gardant de tout éloge excessif, je vous souhaite la bienvenue parmi nous, monsieur l'académicien.

DISCOURS DE RÉCEPTION

AFRIQUE DU SUD : NATION ARC-EN-CIEL AUX HUIT PRIX NOBEL

Antoine Carvalho

Le 3 avril 2019

L'Afrique du Sud est un pays particulier par son histoire, l'évolution de sa situation, et sa position sur l'échiquier africain et international. Pays riche, aux multiples ethnies, avec de grandes disparités économiques et sociales ; pays surprenant par ses pôles de développement et des infrastructures dignes des pays dits développés, ses paysages contrastés allant de la savane désertique à l'océan, où l'on peut emprunter une route des fleurs semblable à la Côte d'Azur, une route des vins digne du Bordelais, et faire du bateau ou de la planche à voile comme en Californie. En un mot : un pays attachant qui mérite que l'on s'y arrête, ne serait-ce que le temps d'une courte escale comme dans cette communication qui n'a, bien entendu, pas la prétention de vous le livrer dans son intégralité.

Cette présentation suivra un fil historique, politique, économique et culturel.

Découverte - Les premiers colons

Embarquons donc, près de six siècles en arrière, sur la caravelle du navigateur portugais Bartolomeu Dias qui, le premier, atteindra cette pointe de l'Afrique australe qu'il nommera cap des Tempêtes avant que le roi du Portugal ne lui donne le nom de cap de Bonne-Espérance en priant qu'il ouvre la route vers l'Inde et ses épices. Précisons que le cap de Bonne-Espérance n'est pas la véritable extrémité sud du continent africain. Cette dernière se trouve quelques kilomètres à l'est, à la délimitation des deux océans Atlantique et Indien. C'est le cap des Aiguilles ou *cabo Agulhas* de son nom portugais. Nous sommes en 1488.

L'histoire de la colonie du Cap commence alors. Elle se poursuivra en 1497, quand Vasco de Gama en franchira la pointe pour ouvrir la route des Indes. Durant tout le XV^{e} siècle et le début du XVI^{e}, la zone est l'objet de contacts réguliers entre les Européens et les Khoï – nom des habitants de la région. Le contournement de l'Afrique ne demandait pas moins de six mois par bateau. À chaque voyage, le manque de produits frais entraînait la mort de nombreux marins. Or, le cap de Bonne-Espérance est situé à mi-chemin du voyage entre l'Europe et l'Inde. La baie de la Table, dominée par le massif du même nom, duquel descendent plusieurs cours d'eau, apparaît alors comme une zone propice pour le ravitaillement et le commerce avec les populations locales. Les contacts avec ces dernières tournent souvent mal et connaissent parfois des issues sanglantes.

Durant la seconde moitié du XVI^{e} siècle, les Néerlandais, qui ont supplanté les Portugais sur les voies commerciales menant vers l'Asie, tentent à leur tour d'établir des contacts avec les Khoï. Il faudra cependant attendre plus d'un siècle avant qu'une puissance européenne n'envisage d'y implanter un établissement permanent.

En mars 1647, les rescapés du naufrage du navire néerlandais *Nieuwe Haarlem* sont les premiers Européens à s'installer durablement en terre sud-africaine. Après avoir été secourus au bout d'une année, certains d'entre eux, à leur retour en Hollande, parviendront à convaincre la compagnie néerlandaise des Indes orientales d'y installer un établissement permanent chargé d'approvisionner les navires de la compagnie. Le 6 avril 1652, au commandement de cinq navires de la compagnie, le capitaine Jan van Riebeeck atteint la baie de la montagne de la Table près de la péninsule du cap de Bonne-Espérance. Après avoir perdu quelque 130 personnes au cours du voyage, c'est avec seulement 90 pionniers qu'il fonde Le Cap, cité-mère de la future République d'Afrique du Sud, qui deviendra rapidement un comptoir commercial, une station de ravitaillement maritime d'importance géographique et politique sur cette fameuse route des Indes. La station sera pleinement opérationnelle en 1659, avant que Van Riebeeck ne quitte Le Cap en 1662 pour repartir vers les Indes orientales. À son départ, l'embryon de colonie compte 134 salariés de la compagnie des Indes Orientales, 35 colons libres, 15 femmes, 22 enfants et 180 esclaves.

En 1679, la ville de Stellenbosch est fondée en hommage au nouveau commandeur du Cap, Simon van der Stel, artisan du développement économique de la petite colonie. En 1685, le nombre de ces colons est de 800. Ce sont essentiellement des fermiers, des artisans ou des manutentionnaires. Leur éducation est sommaire. Ils sont rejoints en 1688 par 238 huguenots chassés des villages du Sud-Luberon par la révocation de l'Édit de Nantes. Ils sont installés par le commandeur Simon van der Stel pour développer la viticulture sur des terres riches en alluvions. Ces nouveaux colons sont cultivés et vont marquer très fortement de leur empreinte la culture blanche sud-africaine. On la retrouve aujourd'hui encore, enracinée dans les noms des vignobles et grandes propriétés viticoles qui font la renommée du vin sud-africain.

L'arrivée des huguenots au Cap, de 1688 à 1689, fut certainement un des faits marquants du mandat de Van der Stel. Il leur réserva des terres pour leur implantation à Franschoek (« Le Coin français »), et dans la région de Drakenstein où se trouve aujourd'hui la ville de Paarl, l'un des grands centres de production vinicole. Van der Stel ordonna également que l'on dispersât les Français parmi les autres fermiers hollandais. Il pensait que l'intégration serait ainsi plus rapide et que les nouveaux venus apprendraient plus vite la langue et les coutumes locales, prenant ainsi leur place dans la nation hollandaise. Cela peut surprendre avec le recul car la plupart des huguenots avaient déjà séjourné aux Pays-Bas.

Les Néerlandais, les Britanniques et, dans une moindre mesure, les Français, s'affronteront pour le contrôle du Cap. Les Britanniques l'emporteront en 1806. Pour échapper à la domination britannique, les Boers néerlandais se replieront vers l'arrière-pays où ils feront face à la résistance des Africains. À la fin du XIX^{e} siècle, l'Afrique du Sud est encore faiblement peuplée. Elle dispose de richesses limitées et exporte surtout de la laine, de l'ivoire et des peaux. Jusqu'en 1848, le réseau routier restera embryonnaire ; le pays ne comptera pas de grande banque avant 1860, et très peu de voies ferrées jusqu'en 1880.

Richesse et exploitation minière - Naissance de l'Union sud-africaine

La découverte et l'exploitation des diamants, à partir de 1866, changent totalement la donne. La ville de Kimberley se crée à proximité des champs diamantifères. La construction de chemins de fer s'impose. La De Beers Consolidated Mines, fondée en 1888 par l'homme d'affaires britannique Cecil Rhodes devient la plus importante société propriétaire de mines de diamants du monde. Rappelons au passage que c'est ce même Cecil Rhodes qui donnera son nom à l'ancienne Rhodésie, aujourd'hui le Zimbabwe. La découverte de l'or s'ajoute aux diamants. L'Afrique du Sud entre dans l'ère industrielle.

Le XX^{e} siècle verra la fin de la guerre d'Afrique du Sud (connue sous le nom de seconde guerre des Boers) qui eut lieu de 1899 à 1902, puis la création de l'Union d'Afrique du Sud, en 1910 par la réunification des colonies du Cap, du Natal, du Transvaal et de l'Orange qui s'étaient établies sur le territoire. Le général boer Louis Botha en sera le premier chef du gouvernement qui siègera à Pretoria, la capitale.

En 1912, l'ANC (Congrès national africain), parti politique bantou est fondé. Et nous entrons dans l'histoire politique moderne de l'Afrique du Sud.

En 1928, le premier drapeau national est adopté, constitué de trois bandes horizontales orange, blanche et bleue. La bande centrale blanche intègre trois autres drapeaux : celui de l'ancienne République sud-africaine du Transvaal, celui de l'État libre d'Orange et enfin celui de l'Union Jack. Ce drapeau sera l'emblème du pays jusqu'en 1994.

En 1948, le parti national remporte les élections et met en place la politique d'apartheid. L'apartheid est à l'origine un mot afrikaans signifiant « séparation, mise à part ». C'était un système politique organisé à partir d'une discrimination raciale rigoureuse qui promeut « le développement parallèle et séparé des races ». L'adoption de cette politique officialisait la discrimination en vigueur dans le pays. L'apartheid prévoyait également une séparation territoriale systématique entre les différents groupes ethniques. Il s'agissait de pérenniser la domination économique, politique et culturelle de la population blanche sur le territoire sud-africain.

Le système prévoyait quatre groupes raciaux hiérarchiquement distincts :

- **Les Blancs** : parmi eux, les Afrikaners d'origine néerlandaise, et les anglophones en majorité d'origine britannique. Ils représentaient un peu plus de 21 % de la population en 1950.

- **Les Indiens** : descendants des coolies recrutés dans les régions de Madras et de Calcutta à partir de 1860. Ils étaient employés dans les plantations de canne à sucre du Natal. Leur nombre ne dépassait pas 3 % de la population.

- **Les Coloured (ou métis)** : représentant 9 % de la population.

- **Les Noirs ou Bantous** : près de 67 % de la population au moment de la mise en place de l'apartheid, qui vivaient en majorité en zone rurale. Ils se répartissent en une dizaine d'ethnies dont les plus importantes sont les Xhosas et les Zoulous.

Un mot sur les bantoustans créés pour établir la séparation territoriale. Établies en 1951, ces régions sont la traduction concrète du concept de développement séparé : elles ont été instaurées pour accueillir séparément les différents groupes ethniques. Les bantoustans - le terme signifie « terre des peuples » (c'est-à-dire « terres des peuples non-Blancs ») - occupaient environ 13 % de la superficie du pays, le reste étant réservé à la population blanche. Le but était de rendre cette dernière majoritaire dans le pays. En conséquence, plusieurs millions de Noirs furent déplacés vers les bantoustans entre 1960 et 1980, qui se sont vus, du même coup, retirer leur citoyenneté sud-africaine pour leur imposer celle de leur bantoustan. À partir de quoi, ils étaient considérés comme étrangers dans leur propre pays, déchus de leurs droits civiques et avec obligation de posséder un passeport ou un sauf-conduit pour se déplacer en dehors des bantoustans.

Le township - quartier populaire- très connu de Soweto, près de Johannesburg, est ainsi une pure création du régime de l'apartheid, peuplé par le ministère des Affaires indigènes en 1955, à la suite de l'expulsion de 80 000 Noirs des quartiers de Johannesburg.

La politique de l'apartheid, menée de 1948 à 1991, entraînait, comme on pouvait s'y attendre, de fortes tensions sociales et limitait le développement du marché intérieur de façon inhabituelle pour un pays industriel moderne. La moitié de la population noire, majoritaire dans le pays, subvenait à ses besoins grâce à l'économie parallèle. La croissance économique de l'Afrique du Sud s'appuyait donc, à ce moment-là et pour l'essentiel, sur des échanges internationaux très intenses. Toutefois, cette situation la rendait très sensible aux sanctions internationales imposées à partir de 1986.

La situation deviendra vite intenable ; le besoin de changement inévitable. Quatre ans plus tard, deux hommes changeront radicalement le cours des choses : Frederik De Klerk et Nelson Mandela.

Nelson Mandela

Si l'on interroge nos contemporains sur ce pays, la plupart vous répondront « apartheid » et « Mandela ». Comme si venait spontanément à l'esprit que l'Afrique du Sud est le pays de Nelson Mandela, qui a mis fin à l'apartheid en devenant président de la république. Ce raccourci est l'image que nous avons de l'histoire contemporaine de l'Afrique du Sud. Il est réducteur, certes, mais il montre bien l'importance du personnage. La vie de Nelson Mandela ressemble à un roman et, comme souvent, la réalité dépasse la fiction. Dès son entrée dans la vie adulte, l'homme s'engagera dans un combat pour la justice et l'égalité. Il ne se détournera jamais de cet objectif.

En 1944, avec Walter Sisulu et Oliver Tambo, il crée la Ligue de la jeunesse du Congrès national africain (ANC), organisation née en 1912, comme déjà mentionné. L'ANC décide d'entrer en dissidence armée en 1961. Mandela dirige alors le groupe dénommé « La lance de la nation », branche militaire de l'organisation. Il est arrêté par la police en 1962 et condamné à la réclusion à perpétuité en 1964. Il passera vingt-sept années de sa vie en prison, à Robben Island, une île au large du Cap. Cette détention fera de lui le prisonnier le plus célèbre de la planète, mais elle ne lui fera pas perdre, selon ses propres mots : « ni sa foi en son pays, ni son rêve de liberté et de justice ». Nelson Mandela sera libéré le 11 février 1990, par la volonté du président Frederik De Klerk qui était arrivé au pouvoir six mois plus tôt. De Klerk avait compris que la minorité blanche ne pouvait pas diriger indéfiniment le pays en opprimant la majorité noire.

Sans négociations, point de salut : celles-ci seront menées au pas de charge. L'apartheid sera officiellement aboli le 30 juin 1991. Trois ans après la libération de Mandela, le pays disposera d'une constitution intérimaire et se préparera aux premières élections multiraciales.

La nouvelle Afrique du Sud

Mandela restera la figure tutélaire de la transformation de l'Afrique du Sud et de son entrée dans le concert des nations démocratiques. Il y œuvrera en compagnie de Frederick De Klerk avec qui il partagera le prix Nobel de la Paix en 1993. La constitution provisoire de 1993 réorganise l'État sud-africain autour des valeurs-clés de liberté, d'égalité, de dignité. Elle place en son sommet une Cour constitutionnelle, organe suprême chargé de veiller au respect de ces valeurs.

Le 27 avril 1994, le processus de transition démocratique, âprement négocié, aboutit aux premières élections multiraciales de l'histoire du pays. Elles sont remportées par l'ANC. Nelson Mandela devient alors le premier président noir du pays. Par la même occasion, signe évident de son projet d'ouverture, l'Afrique du Sud réintègrera le Commonwealth.

Une autre étape importante dans ce nouveau départ pour le pays sera la mise en place, en 1995, d'une commission appelée « Vérité et Réconciliation », que présidera l'archevêque du Cap, Mgr Desmond Tutu. Création originale et preuve incontestable du désir des nouveaux dirigeants de garantir une transition et un renouveau pacifiques, elle permettra, malgré les oppositions qu'elle a suscitées, de faire la lumière sur la douloureuse et sanglante période de l'apartheid, et de tracer une voie d'avenir pour le pays, exempte de toute velléité de vengeance inutile. Je cite Mgr Tutu : « Il ne s'agit pas d'effacer ni d'oublier ; il s'agit de faire face à la vérité, reconnaître ses erreurs, tourner la page et aller de l'avant. » Difficile, en effet, d'oublier le massacre de Soweto du 16 juin 1976 où 576 jeunes lycéens et écoliers trouvèrent la mort pour s'être soulevés contre les inégalités. Il nous faut ici évoquer le nom de Steve Biko, ce jeune étudiant fondateur du *Black Consciousness Movement* (Mouvement de la conscience noire), l'un des organisateurs des manifestations de Soweto, qui sera assassiné en 1977. Le mémorial Hector Pieterson, nom d'une jeune victime du massacre, âgée de 12 ans, rappelle cette sanglante répression. Ce monument, ainsi que le Musée de l'Apartheid sont érigés au cœur de Soweto.

Le 10 décembre 1996, une nouvelle constitution sud-africaine est adoptée, qui tournera définitivement la page des années noires de l'apartheid. Nous entrons alors dans ce que certains appellent la période post-libération de l'Afrique du Sud. La « nation arc-en-ciel », comme l'a qualifiée l'archevêque Desmond Tutu, restera comme un exemple de la lutte contre l'oppression et d'un passage pacifique à la démocratie.

Avec le renouveau politique, un nouveau drapeau sera officiellement adopté en mars 1994, comme symbole et représentation de l'histoire sud-africaine. Ses six couleurs ont une signification précise : le bleu représente le ciel et les fleuves ; le vert, la terre africaine et l'agriculture ; le blanc les natifs à la peau claire partisans de la paix ; le noir, la population noire et la force du pays ; le jaune, la richesse aurifère et les minéraux en abondance, et enfin, le rouge qui rappelle le sang versé lors des affrontements entre Noirs et Blancs. Les six bandes de couleurs sont alignées en un motif horizontal en forme de Y suggérant la jonction des divers éléments de la société formant l'unité de la nation.

La nouvelle politique instaure une diplomatie axée sur la promotion des droits de l'homme, la démocratie et la justice dans le système international, basée sur l'expérience sud-africaine en matière constitutionnelle et de réconciliation nationale. Dans le même temps, c'est une politique centrée sur le respect de la souveraineté nationale et l'attachement à l'autodétermination des peuples qui est appliquée. La gestion de la transition pacifique vers la démocratie et la mise en place d'institutions représentatives d'une société de droits restent un exemple pour l'Afrique et d'autres régions.

Politique, économie et société

Si bien des progrès ont été réalisés depuis la fin de l'apartheid, notamment dans l'amélioration des conditions de vie de la population, la facilitation de l'accès à l'eau et à l'électricité, la hausse de la scolarisation, l'Afrique du Sud reste un pays où les inégalités sociales sont encore très marquées. Les multiples townships et bidonvilles de la périphérie des grandes villes, notamment Le Cap, sont là pour rappeler que le besoin urgent de protection des plus faibles et de meilleure redistribution des richesses existe toujours. Malgré tout, on note l'émergence d'une classe moyenne qui a plus que doublé au cours des vingt dernières années. Elle est estimée à près de 12 millions d'individus issus de la population noire, grâce au développement des grandes entreprises, notamment dans les mines. Cette avancée résulte, entre autres, de la bonne santé de la bourse de Johannesburg, un élément clé de l'émergence économique du pays qui lui a ouvert, en 2011, les portes du G20 dont il est le seul pays africain membre, et des BRICS - groupement des pays émergents comprenant le Brésil, la Russie, l'Inde et la Chine.

Le moment est peut-être venu de porter un regard plus détaillé sur la géographie, la population et les ressources du pays.

Située, nous l'avons vu, à l'extrémité australe du continent africain, l'Afrique du Sud a pour capitale administrative Pretoria qui compte 1 700 000 habitants. Elle est frontalière au nord avec la Namibie, le Botswana et le Zimbabwe, et au nord-est avec le Mozambique et le Swaziland. Le Lesotho est un État indépendant enclavé dans le territoire sud-africain. Position originale…

Les autres villes principales sont :

- Le Cap : 3 700 000 habitants, et sa région berceau du pays comme nous l'avons vu ;
- Durban : 3 400 000 habitants, où s'est installée la majorité de la population d'origine indo-pakistanaise ;
- Johannesburg, la capitale économique, moteur du développement du pays avec 2 200 000 habitants.

Le pays comptait près de 57 millions d'habitants en 2017, dont 80 % de Noirs, et 8,5 % de Blancs, le reste étant composé de métis et d'Asiatiques originaires du sous-continent indien.

L'économie s'est développée autour de l'exploitation de ressources naturelles abondantes. Le pays est le plus grand producteur et exportateur mondial d'or, de platine et de chrome, et le 4e plus grand producteur de diamants. Avec 70 % des réserves mondiales de platine et d'importantes réserves d'autres minerais tels que l'uranium et le cuivre, le secteur minier demeure l'un des secteurs clés de l'économie nationale. Même si sa part est aujourd'hui légèrement réduite, la production minière représente encore la moitié des exportations. Le gouvernement souhaite à présent opérer une transition de l'économie minière vers une économie plus diversifiée et plus compétitive.

Concernant l'agriculture, les céréales et les grains sont les cultures les plus importantes. Elles occupent plus de 60 % des surfaces cultivées. Les programmes gouvernementaux d'aide à l'agriculture ont joué un rôle crucial dans l'autosuffisance du pays. Le maïs, culture la plus importante, est un aliment de base, une source d'aliments pour le bétail et une culture d'exportation. Les fruits, y compris les raisins pour le vin, représentent 40 % des recettes à l'exportation. Les fruits à feuilles caduques, dont les pommes, les poires et les pêches, sont cultivés principalement dans les régions du Cap où les hivers froids et les étés secs fournissent des conditions idéales de production. Plus de 1,5 million de tonnes de raisins sont produites pour une industrie vinicole réputée. Ces vignobles remontent donc au XVIIe siècle, introduits par les immigrants huguenots français. Ils représentent plus de 100 000 hectares, principalement dans la région du Cap occidental, pour une production considérée comme la 16e du monde pour la superficie et la 7e en volume. Les vins sud-africains connaissent une notoriété mondiale de plus en plus grande, grâce à l'excellence de la production et leur volume croissant d'exportation. Grâce, surtout, au talent des huguenots et de leurs descendants qui auront transporté – et légué – un peu de la France en Afrique du Sud. Ces quelques noms familiers à nos oreilles en sont la preuve (Grande Provence, Chamonix, Haute Cabrière…).

Toujours dans le domaine économique, on observe également l'émergence d'un puissant secteur des services, notamment bancaire et financier. La bourse de Johannesburg, déjà citée, première du continent et 17e dans le monde, ainsi qu'un secteur bancaire solide constituent dorénavant des atouts majeurs de l'économie. Enfin, n'oublions pas les sept ports de commerce répartis sur les 2 900 km de côtes sud-africaines, notamment East London, Port Elizabeth et Le Cap. Au service d'un vaste et riche arrière-pays et connectés à des routes maritimes fréquentées, ils forment une véritable façade portuaire. Une industrie diversifiée s'est développée autour de ces ports. À Port Elizabeth et East London, l'industrie automobile domine ; à Durban et à Cape Town, c'est la pétrochimie, l'agroalimentaire, le textile et la papeterie.

Distribution des richesses

Si la consommation intérieure constitue toujours l'un des principaux moteurs de la croissance, l'égalité des revenus entre les différents groupes de populations n'a pas beaucoup progressé depuis la fin de l'apartheid. De nombreuses disparités de ressources existent. Elles sont parmi les plus élevées du monde. Malgré sa force économique, le pays reste, pour le moment, incapable d'assurer une plus forte réduction de la grande pauvreté.

La recherche prioritaire d'une forte croissance, au détriment d'autres progrès, explique cette situation. Il faut maintenant réorienter les priorités. L'urgence est là, car le pays connaît un taux de chômage de 27 % dans une crise économique qui entraîne une récession avec une forte dévaluation du rand, la monnaie nationale. Malgré ces difficultés conjoncturelles, l'Afrique du Sud reste la première puissance économique d'Afrique subsaharienne. Elle continue d'assurer 20 % des exportations du continent. Avec sa première place d'exportateur mondial d'or et de platine, et quatrième pour le charbon, elle est un véritable réservoir de matières premières.

Elle dispose, comme nous venons de le voir, de nombreux atouts : ressources naturelles abondantes, forte insertion dans le commerce mondial, environnement législatif sophistiqué et opérationnel, infrastructures performantes. Autant d'éléments qui en font, sur la scène internationale, un acteur économique important dont le premier partenaire est l'UE, zone d'échanges indispensable pour ses exportations.

Culture et société

Ce chapitre, ainsi que la conclusion de ce voyage en Afrique du Sud, permettront d'expliciter les termes du titre de cette présentation, et notamment sa seconde proposition : outre le fait que la mention des huit prix Nobel crée toujours la surprise, il nous a semblé, en effet, qu'ils pouvaient constituer un critère d'appréciation des avancées d'un pays tout aussi intéressant que les statistiques, les mesures et autres indicateurs économiques ou sociaux auxquels nous sommes habitués.

Mais, avant les Nobel, quelques mots sur la culture. La culture sud-africaine est l'un des attraits majeurs du pays. Elle attire les passionnés d'histoire des quatre coins du monde. Empreinte de mixité, fortement métissée, elle s'exprime notamment à travers les langues, la cuisine, les arts en général et la musique en particulier. Le théâtre a toujours présenté un grand intérêt en ce qu'il permet de véhiculer et de transmettre un message politique. Ainsi le Market Theatre de Johannesburg était - et reste - la plus célèbre salle de spectacle du pays. La musique sud-africaine se caractérise par son aspect culturel, rigoureux, mélodieux et original. Il existe plusieurs genres de musique traditionnelle propres aux diverses régions du pays. Elle est omniprésente, permanente. Allez sur le front de mer au Cap et vous trouverez, chaque jour, orchestres et troupes musicales offrant un spectacle dès la sortie des bureaux. Elle est également le fruit d'influences variées, de métissages de genres provenant d'autres continents. Il y a, en Afrique du Sud, d'excellents musiciens de jazz, de musique classique et d'art lyrique de réputation internationale. Qui ne connaît Myriam Makeba et Johnny Clegg pour ne citer que ces deux-là ? La peinture et l'architecture ne font pas exception. Les peintres, sculpteurs et architectes jouissent d'une renommée internationale de plus en plus grande.

Dans tous les domaines artistiques, vous trouverez des créateurs originaux dont les noms sont connus bien au-delà des frontières du pays. C'est le cas de la chorégraphe Dada Masilo découverte en Europe en 2011. Symbole du métissage culturel et de l'ouverture vers l'extérieur, elle incarne ce que l'ancien président du Sénégal, Léopold Senghor - un autre académicien- appelait « la civilisation du donner et du recevoir ». Avec ses relectures des classiques européens, Dada Masilo a bousculé notre vision d'Ophélie dans *Hamlet*, d'Odile dans *Le Lac des Cygnes* et de *Carmen*. Voici l'extrait d'un commentaire de sa présentation de *Giselle* en décembre dernier à La Villette à Paris : « Irréductible, virulente et d'une trempe à toute épreuve : Dada Masilo [...] transforme le chagrin de Giselle en révolte et confirme la maturité de son engagement. Avec Dada dans le rôle-

titre, entourée d'une troupe brillante et explosive, Giselle se venge et tue Albrecht pour l'avoir trahie. L'histoire de la frêle ingénue passe du froid au chaud, grâce à l'énergie débordante de ce manifeste chorégraphique ».

Les infrastructures culturelles : salles de spectacle et de concerts, musées, centres dramatiques, etc. sont nombreuses et réparties dans tout le pays. L'opéra du Cap, qui n'a rien à envier à nos salles modernes, offre des saisons de grande qualité. Le souvenir d'une *Tosca* me fait encore vibrer quinze ans plus tard… Deux remarquables musées ont vu le jour en 2017 et 2018, tous deux au Cap ou dans sa région : le MOCAA – Musée d'art contemporain africain et la Fondation Norval. Le MOCAA, inauguré en septembre 2017, est un projet original et ambitieux. Voulu et pensé par l'Allemand Jochen Zeitz, il se concentre sur les collections d'art contemporain africain. Le silo à grains emblématique du port du Cap va désormais accueillir les fruits de la nouvelle génération d'artistes africains. L'architecte a choisi d'intégrer l'histoire du bâtiment dans la conception du nouveau musée. Ainsi, il a rappelé la fonction première du lieu par un hall principal en forme de graine géante. L'investisseur immobilier, Louis Norval a, quant à lui, installé sa fondation d'art moderne et contemporain à Steenberg dans la banlieue du Cap. Ouverte en avril 2018, avec ses 10 500 m², la *Norval Foundation* est le plus grand musée d'art contemporain et moderne d'Afrique du Sud.

Les prix Nobel

Terminons ce survol culturel par la littérature qui nous offrira une transition parfaite vers les prix Nobel. La littérature sud-africaine a accédé à la notoriété mondiale grâce aux livres publiés en anglais, écrits soit originellement par des auteurs anglophones, comme Nadine Gordimer, prix Nobel, soit par des auteurs afrikaners qui se sont traduits eux-mêmes en anglais, tels André Brink ou Breyten Breytenbach. Les écrivains noirs restent moins connus sur la scène internationale mais cette situation est en train d'évoluer.

Allons maintenant à la rencontre des prix Nobel. Ils sont huit, deux de littérature, deux de physiologie et médecine et quatre de la paix.

Nadine Gordimer

Lauréate du Nobel de littérature en 1991, elle a été la première sud-africaine à recevoir le célèbre prix. Connue pour ses romans analytiques, sensibles et témoignant de la vie pendant et après l'apartheid, ses romans ont été largement salués. *The Conservationist* et *July's People* sont parmi les plus connus. Ayant grandi dans une famille blanche de classe moyenne dans une petite ville minière près de Johannesburg, Nadine Gordimer fut témoin des injustices du système d'apartheid. Ces expériences seront le matériau de ses nombreux romans et nouvelles. Dans une interview publiée par *Télérama* en mars 2013, elle disait d'elle-même et de son rôle en tant qu'écrivain : « J'étais une enfant de la minorité blanche, ancrée dans les privilèges à l'aide des œillères d'une éducation conditionnante. Mais parce que j'étais écrivain - car c'est une condition précoce, avant même qu'un mot ait été écrit, et non un attribut de la publication -, je suis devenue témoin de ce qui n'était pas dit dans ma société. »

J.M. Coetzee

Né en 1940, ayant vécu en Afrique du Sud jusqu'à l'âge de soixante-deux ans, John Maxwell Coetzee aura passé l'essentiel de son existence sous l'apartheid. Toute son œuvre, depuis *Terres de crépuscule* jusqu'à *Disgrâce*, est tournée vers son pays. Honoré par les prix littéraires les plus prestigieux, Booker 1983 et 1999, prix Femina étranger 1985 en France, jusqu'au prix Nobel de littérature qui lui sera décerné en 2003. Parmi ses œuvres les plus marquantes, nous citerons *Vers l'âge d'homme*, *En attendant les barbares* et *Au Cœur de ce pays*. L'œuvre de Coetzee tisse des variations sur la réalité de l'Afrique du Sud dans une langue dépouillée à l'extrême. *En attendant les Barbares* est une fable d'une grande cruauté qui montre l'échec de toute velléité humaniste dans un système colonial.

Max Theiler

Il est médecin et chercheur, né à Pretoria le 30 janvier 1899. Il recevra le prix en 1951 pour sa mise au point d'un vaccin contre la fièvre jaune. Il a été le premier Africain à recevoir le prix. Longtemps chercheur à la Division internationale de santé de la Fondation Rockefeller, il fut également professeur d'épidémiologie et microbiologie à l'école de médecine de l'Université Yale.

Sydney Brenner

Sydney Brenner, né le 13 janvier 1927 à Germiston, petite ville d'Afrique du Sud, est un biologiste qui a obtenu le prix Nobel de physiologie ou médecine en 2002 pour ses contributions importantes dans le champ de la biologie moléculaire.

Albert Luthuli

Fils d'un pasteur évangéliste, Albert Luthuli est né en Rhodésie en 1898. Toute sa vie, comme enseignant ou homme politique au sein de l'ANC qu'il présidera en 1933, il aura mené un incessant combat – pacifique et non violent – contre la politique d'apartheid. Il recevra le Nobel de la paix en 1960.

Desmond Tutu

L'archevêque Desmond Tutu est avec Nelson Mandela l'un des deux visages les plus connus de l'Afrique du Sud. Né en 1931, il sera d'abord enseignant avant de démissionner en 1957 pour protester contre la mauvaise qualité de l'enseignement réservé aux Noirs. Il s'oriente alors vers la théologie et sera ordonné prêtre de l'Église anglicane en 1961. En 1975, il occupera les fonctions de doyen du diocèse de Johannesburg avant d'être nommé archevêque du Cap. Il est le premier Noir à occuper ces deux postes. M^{gr} Tutu n'a jamais cessé de faire passer son message de paix et de non-violence au cours de sermons et de prédications qui rassemblaient des foules immenses et furent des temps forts de la lutte pacifique menée contre les gouvernements afrikaners. Il reçut le Nobel de la paix en 1984.

Il semble pertinent de clore cette galerie de portraits en réunissant **Frederick De Klerk** et **Nelson Mandela**. Le premier a libéré le second parce qu'il avait compris toute l'absurdité de la politique d'apartheid et l'impasse dans laquelle elle entraînait le pays. Il ne pouvait y avoir de progrès sans un renversement pacifique de la situation et des négociations qui permettraient de créer un système égalitaire et démocratique. « La rigidité est mauvaise [...], je crois en la négociation », disait De Klerk. C'est ensemble que les deux hommes en apporteront la preuve trois ans plus tard, et c'est ensemble qu'ils se rendront à Stockholm en 1993 pour recevoir le prix Nobel de la paix.

Il est difficile de clore ce chapitre sur les prix Nobel sans évoquer le professeur Christiaan Barnard, figure mondialement connue, pionnier de la chirurgie cardiaque, qui effectua la première transplantation le 3 décembre 1967 à l'hôpital Groote Schuur du Cap. Prouesse médicale pour l'époque, l'opération a duré neuf heures et demie et mobilisé une équipe d'une trentaine de personnes. Le P^{r} Barnard aurait mérité de figurer sur cette liste.

Conclusion

Le pays dispose de nombreux atouts qui en font une force émergente de première importance. La volonté politique d'accélérer la transformation du pays vers une répartition plus équitable de la richesse économique est bien présente. Aujourd'hui le défi est majeur : relancer l'économie et réduire les inégalités tout en assurant l'équilibre des comptes publics. La volonté affichée de Cyril Ramaphosa, actuel président de la République, de trouver une voie modérée dans les réformes de gouvernance nécessaires, la gestion et la redistribution des revenus, sera un des tests de la nouvelle méthode du gouvernement dans la prise en compte de la nécessité d'accélérer la transformation socio-économique du pays tout en attirant les investissements, notamment étrangers et en évitant les tensions toujours présentes.

J'étais en Afrique du Sud en novembre dernier. Ce voyage avait un double objectif. Je tenais, tout d'abord, à effectuer quelques recherches pour actualiser mon propos d'aujourd'hui. Je voulais également revoir ce pays que je connais bien pour y avoir effectué plusieurs visites dans l'année et rencontré ses dirigeants, entre 1991 et 1996. J'étais alors en poste à Nairobi, à la direction régionale de l'UNICEF pour l'Afrique de l'Est et australe et j'avais pour mission officielle de préparer le premier programme de coopération des Nations unies en Afrique du Sud. À ce titre, j'ai eu la grande chance d'être témoin de la renaissance de ce pays et de l'avènement de Nelson Mandela.

En y retournant fin 2018, j'étais impatient de voir l'évolution, les avancées (les reculs ?) de ce pays si remarquable et particulier. J'ai été heureux de constater les progrès accomplis, malgré les difficultés sociales et la récession économique. Après cette visite, je crois pouvoir dire – opinion toute personnelle – que l'Afrique du Sud a réussi son entrée dans la modernité et, surtout, qu'elle semble avoir atteint un point de non-retour dans l'instauration d'un État de droit et de justice malgré les soubresauts à l'abri desquels aucune société, aucun pays ne peut se prétendre aujourd'hui.

Elle aura à cœur de préserver la démocratie et la liberté durement conquises, de consolider le développement qui se construit méthodiquement, de préserver ses richesses naturelles et celles qu'elle est en train de bâtir, de promouvoir la beauté de ses paysages et de son environnement, et de poursuivre la recherche d'une certaine harmonie et d'un art de vivre dans la diversité de ses composantes.

Elle nous réservera sans doute d'autres surprises dans l'avenir. La protection de la nature est une priorité affichée ; le développement des infrastructures est en cours comme un réseau de trains à grande vitesse, l'exploitation de nouvelles richesses telles que le pétrole offshore et le gaz, la recherche avec le développement du nucléaire civil et la construction d'un observatoire astronomique semblable à celui de la Silla au Chili. Sans oublier le tourisme, déjà mentionné, qui offre de belles perspectives. La beauté du pays et la qualité des services en feront une destination de plus en plus recherchée.

Mgr Desmond Tutu a surnommé l'Afrique du Sud « la nation arc-en-ciel ». C'est un terme choisi pour désigner la diversité de la nation sud-africaine et remplacer le concept de société et de développement séparés précédemment utilisé par les tenants de l'apartheid. Au-delà de cette explication, le choix de cette appellation ne pouvait être plus heureux : je ne puis m'empêcher de penser que Monseigneur Tutu, témoin et acteur de premier plan de l'histoire tumultueuse de son pays, sait bien que c'est toujours après les gros orages que brillent les arcs-en-ciel.

Réponse de Jacques Keriguy au discours de réception d'Antoine Carvalho

Monsieur,

Voilà plus de deux siècles que l'académie du Var poursuit son activité, indifférente aux modes aveugles, aux exaltations éphémères, aux entraînements collectifs. Depuis deux cent vingt ans, elle se régénère sans cesse telle la salamandre, si l'on en croit la sagesse populaire et l'avis d'éminents savants. À cette étonnante longévité, je propose l'explication suivante : à l'instar de l'animal amphibien, notre compagnie est dotée d'un mécanisme biochimique particulier qui assure sa survie. Au risque d'encourir les foudres de nos consœurs, qui, à juste titre, remarquent, pour la déplorer, leur faible représentation en son sein, j'appliquerai à notre académie la comparaison de Paracelse : semblable à l'urodèle, elle se présente comme une belle jeune femme surgissant des flammes, celles qui illuminent le cœur et l'esprit, bien sûr. Ou, poursuivant la métaphore avec Cyrano de Bergerac, je proclamerai que ses yeux éclairent la nuit comme des soleils et font l'effet de lampes perpétuelles, celles qui illuminent le discernement et la conscience, évidemment. Bref, l'académie est incorruptible. En cela, elle est irremplaçable.

Ce renouvellement permanent est permis par la succession de ses membres. En ce lieu se pressent durablement les fantômes de ceux qui nous ont précédés. La générosité de la postérité est capricieuse, nous le savons,

et beaucoup de noms sont tombés dans l'oubli, mais la complicité intellectuelle et la connivence amicale créées, elles, défient le temps. Voilà une autre marque de l'académie : elle puise dans la diversité de la société varoise les éléments qui la représentent fidèlement et témoignent de son évolution intellectuelle, scientifique et morale. Ayant dès son origine édicté ce principe, le respectant de génération en génération, elle entrelace les expériences de ses membres et les enrichit heureusement. Vous l'avez rappelé, monsieur, en évoquant l'action de notre collègue François Goudard, qui vous a précédé dans le fauteuil que vous occupez désormais, le numéro douze. Ce ne sont pas les caprices du hasard qui ont présidé à l'attribution de ce fauteuil, mais bien la volonté de marquer une filiation, tant les similitudes rapprochent vos carrières respectives. Il en est d'apparentes : la vocation internationale, l'attrait pour l'Amérique du Sud, pour l'Afrique subsaharienne. Mais n'en est-il pas une plus profonde ? Ayant tous deux participé en des lieux différents à la représentation du *Caligula* d'Albert Camus, vous vous êtes reconnus comme « obsédés d'impossible », selon les mots de l'auteur. Mais, loin de libérer la volonté destructrice du successeur de Tibère, vous avez appliqué le message de la pièce et placé l'humain au centre de votre action.

Parlons de cette vocation internationale. Elle s'est naturellement manifestée dès votre naissance, dans la ville de Bissau, capitale de la Guinée-Bissau ; elle s'est poursuivie à Dakar, où s'est déroulée votre enfance. Un souvenir, déjà : c'était le 4 avril 1960, jour de la proclamation de l'indépendance du Sénégal. Vous aviez quinze ans. D'une chorale d'écoliers, réunis pour la circonstance, s'éleva pour la première fois l'hymne national fraîchement composé par Léopold Sédar Senghor. Vous étiez au premier rang de cette chorale et chantiez : « Pincez tous vos koras, frappez les balafons / Le lion rouge a rugi… ». Se trouvait à vos côtés le futur président de la Guinée-Bissau, Luiz Cabral ; il vous rappela plus tard, à l'occasion d'une manifestation très officielle, ces moments de liesse. C'est à l'université de cette même ville, Dakar, que vous avez étudié la sociologie et la littérature, avant de compléter à l'Institut d'études internationales de Genève, plus tard, en 1985, votre formation pour conforter une expérience professionnelle déjà riche.

Cette vocation internationale a guidé et nourri votre carrière, tout entière consacrée à la diplomatie et la coopération pour le développement à l'Organisation des nations unies, plus précisément au Fonds des Nations unies pour l'enfance (UNICEF), dont le siège est à New York. Une parfaite cohérence, une tranquille évidence ont guidé votre itinéraire. Vos affectations vous ont conduit sur trois continents, l'Afrique, l'Amérique latine et l'Europe. Vous aviez pour mission d'établir avec les gouvernements les programmes d'aide au développement et d'aide d'urgence en faveur de l'enfance, puis d'en assurer la mise en œuvre, le suivi et l'évaluation. Depuis 1971, vous avez exercé ces fonctions au Sénégal, en Mauritanie, au Mali, en tant que directeur de la représentation de l'UNICEF, puis, entre 1978 et 1982, en Côte-d'Ivoire, en tant que délégué régional pour l'information et porte-parole pour l'Afrique de l'Ouest. Un grand saut dans l'espace vous a ensuite transporté en Colombie, où vous fut confiée la responsabilité de l'Amérique latine et des Caraïbes.

En 1985, vous occupez les fonctions de conseiller en charge des relations internationales et de la communication, porte-parole de l'UNICEF pour l'Europe. L'année 1992 marque votre retour en Afrique, à Nairobi, au Kenya, pour développer les relations avec l'Afrique de l'Est et du Sud. Enfin, en 1996, à Bujumbura, au Burundi, vous êtes chargé de gérer et de superviser les programmes d'urgence en Afrique centrale.

L'énoncé de ces lieux d'affectation ne révèle ni l'importance ni la complexité des actions que vous avez menées. Les missions dévolues à l'UNICEF sont immenses : s'ils sont l'avenir du monde, les enfants ont besoin d'être protégés contre la malnutrition, la maladie, l'exploitation à laquelle ils sont soumis dans de nombreux pays ; il convient de veiller à leur hygiène, leur éducation, leur insertion sociale ; il faut faire face aux urgences qu'imposent les catastrophes naturelles. Dans des contextes politiques, sociaux et économiques souvent difficiles, comment agir avec un maximum d'efficacité ? Je cite, un peu au hasard, quelques-unes de vos multiples actions les plus emblématiques ou les plus singulières : une participation à la rédaction des Droits de l'enfant et à la création de la Journée internationale des droits de l'enfant sous les auspices de l'ONU ; plus surprenante, avec les studios Disney, l'organisation à Prague, en 1980, d'un colloque intitulé *Communication et santé* sur l'utilisation des dessins animés dans les campagnes de protection sanitaire ; ou encore, entre 1993 et 1995, plusieurs rencontres avec le président Mandela destinées à préparer le programme de coopération entre l'UNICEF et le gouvernement sud-africain.

Comment pouvait-il en être autrement ? Ont alterné succès et échecs dans cette lutte implacable pour promouvoir l'éducation et la santé des enfants. L'impossibilité de déployer vos projets dans un Rwanda aux prises avec une terrible guerre civile vous a marqué. Mais vous avez fait vôtres les mots de Nelson Mandela : « La plus grande victoire de l'existence ne consiste pas à ne jamais tomber, mais bien à se relever après chaque chute. » L'imagination est dans ces circonstances d'un grand secours. Ainsi, lorsque se mit en place, en 1984, une entreprise destinée à vacciner les enfants colombiens, une idée s'est imposée : faire reposer l'action sur des équipes constituées des éléments présents dans chaque village, l'armée, bien sûr, l'Église, évidemment,

mais aussi une troisième composante, plus inattendue, jugée incontournable : la société Coca Cola et ses distributeurs. Ainsi fut fait, avec succès, puisque 92 % des enfants furent vaccinés. Savoureux, n'est-ce pas ? Je parle de l'anecdote, bien sûr.

Voilà ce que vous avez été. Vous voici désormais de retour dans la région d'où est originaire votre épouse, Anny. Il me reste à dire ce que vous êtes aujourd'hui et ce que vous apporterez à notre institution. N'ayons sur ce point aucune inquiétude. Certaines vies sont ternes, désespérément ; d'autres, à l'inverse, sont chargées d'énergie : elles côtoient la détresse, le drame, souvent, pour tenter de faire éclore sinon le bonheur, du moins la quiétude qui, pour beaucoup de nos contemporains, en est un écho fugace. Votre vie, monsieur, relève de la seconde catégorie.

À peine installé dans votre demeure hyéroise, non content de vous consacrer à vos centres d'intérêt longtemps délaissés, la musique, l'opéra, la littérature, la peinture, vous multipliez les activités. Vous voyagez. Vous avez toujours voyagé. La mobilité, à l'évidence, explorer les zones géographiques encore inconnues de vous – il en reste quelques-unes - est une passion inextinguible, inscrite dans les tréfonds de votre être. Une passion, certes, mais auscultée et revisitée par la raison, aiguisée par l'attendrissement papillaire qu'inspire le fumet d'un café révélé sur le lieu de sa production. Bref, vous pratiquez le voyage selon le souhait d'Antoine de Saint-Exupéry : « Le véritable voyage, ce n'est pas de parcourir le désert ou de franchir de grandes distances sous-marines, c'est de parvenir en un point exceptionnel où la saveur de l'instant baigne tous les contours de la vie intérieure ». Vous êtes un voyageur qui, à son retour, accepte d'intégrer à sa sensibilité et à sa compréhension du monde les images, les émotions, les sensations qu'il a rapportées ; un voyageur, aussi, qui se fait un devoir de partager avec ses amis ces impressions.

Comment dans ces conditions auriez-vous pu échapper à l'attention sans cesse en éveil des recruteurs de l'académie ? Vous nous avez rejoints en 2016. Notre institution, comme toute communauté humaine, est emportée par les flots qui agitent nos sociétés : les certitudes se dissolvent, les mutations se succèdent et se contrarient à un rythme de plus en plus élevé, dans tous les domaines, scientifique, social, économique, politique ; les délires du fanatisme avivent les haines. Quelle voie suivre, quelle responsabilité assumer, quelle participation apporter à la vie intellectuelle et culturelle de notre région ? Comment mobiliser raison et conscience autour de valeurs humaines pareillement tombées en disgrâce ? Sur ces questions, essentielles à son devenir, notre compagnie ne manquera pas de solliciter votre expérience. Tout au long de votre carrière, s'est développée une réflexion à partir de laquelle s'est élevée une action. Une grande cause ne peut inspirer que de grands desseins. C'est dans l'élan qui nous porte vers ces enfants, auxquels vous avez consacré votre vie, que réside l'essence même de l'humanité. « Ni roi ni martyr, mais autre et fragile, l'enfant pourrait-il cesser d'être la valeur refuge du sacré pour devenir la pierre de touche du devoir minimum des hommes et des femmes envers leur communauté élémentaire ? ». Cette phrase de Julia Kristeva me paraît cerner au mieux votre ambition, qui n'est pas utopie, mais désir d'instaurer justice, bonheur et responsabilité.

Vous avez glané de précieux souvenirs tout au long de votre carrière. Votre expérience les a magnifiés. L'exposé que vous venez de nous proposer le montre : vous êtes un ouvreur d'horizons. Vous avez évoqué l'histoire d'un pays lointain, demeuré secret. Son histoire récente, telle que vous nous l'avez résumée, ses richesses minières, la vitalité de sa population, la densité de sa vie intellectuelle lui permettent d'espérer un avenir brillant. La perception que l'on a des événements qui composent une vie doit être décantée, filtrée dans le tamis de la mémoire. Le moment est venu : nous attendons désormais que, comme vous l'avez fait de cette écrivaine brésilienne dont vous nous avez récemment présenté l'œuvre, Clarice Lispector, vous traciez le portrait de quelques-unes des grandes figures que vous avez rencontrées, Nelson Mandela, Desmond Tutu, archevêque du Cap, dont je crois savoir qu'il vous a reçu hors de tout protocole, vêtu d'un short et d'une chemisette à fleurs, ou, pourquoi pas, Audrey Hepburn, alors ambassadrice de l'UNICEF, que vous avez accompagnée dans son dernier périple africain.

Nous voici désormais confrères. J'en suis heureux. Ce soir, à l'honneur de vous recevoir, s'ajoute, partagé avec Yves Stalloni, le plaisir d'avoir introduit dans notre compagnie, qui en contient de nombreuses, une aventure singulière et, j'en ai la conviction, utile. Je me fais en conséquence l'interprète de tous les membres de notre assemblée qui vous ont élu pour vous souhaiter la bienvenue.

Vous êtes des nôtres.

DISCOURS DE RÉCEPTION

RENÉ Ier ET LA LORRAINE

Jean-Pierre Aubry

Le 5 juin 2019

Dyptique des Matheron, Musée du Louvre.

La période où René Ier vécut et régna en Lorraine n'est pas la plus connue en Anjou, à Aix-en-Provence et même Nancy où son petit-fils René II est plus célébré. Et pourtant, cette période est longue et importante. Le roi René Ier d'Anjou, connu particulièrement en Provence sous le nom de « Bon roi René », est associé communément à Angers, sa ville natale, ou Aix-en-Provence, où il mourut en 1480, mais où il ne s'était définitivement fixé qu'en 1471. Son nom à Aix est lié à celui de la reine Jeanne, sa seconde femme épousée en 1455, et évoque généralement l'art de vivre en Provence, les belles demeures richement décorées dont peu subsistent et, bien sûr, les calissons. Récemment encore, en mars 2018, le nom du roi René et celui de la reine Jeanne étaient rappelés lors de la pose des cloches de Saint-Jean de Malte puisque les calissonniers furent mécènes de l'une d'elles qu'ils ont baptisée Jeanne.

À Aix, le cours Mirabeau s'orne, depuis 1863 seulement, d'une statue du roi René réalisée par David d'Angers ; cette statue mentionne les titres de René, dont certains purement honorifiques, mais elle occulte complètement ses titres de duc de Bar et prince consort de Lorraine et, très curieusement étant donné son emplacement, son titre de comte de Provence ! On remarque que si cette statue évoque certains titres de René et son goût pour le raisin muscat qu'il affectionnait particulièrement, elle ne représente pas le roi dont on ne reconnaît pas le vrai visage, plutôt ingrat, tel qu'on le voit sur le *Buisson ardent*, sur des pièces de monnaie ou sur le diptyque des Matheron, tous ces portraits étant contemporains de René, donc fiables. Ce visage particulier a d'ailleurs été étudié par des confrères de l'académie de Stanislas. Est-ce Louis XII comme certains le prétendent ? La statue aurait déjà été en partie prête et utilisée par David d'Angers. C'est une piste évoquée que nous avons trouvée. La polémique a été relancée en janvier dernier par un journal local mais ce n'est pas notre propos du jour.

À Aix toujours, dans le triptyque du *Buisson ardent,* il y a trois allusions à cette période lorraine qui nous intéresse. D'abord, figurent sur le tapis en blason, au pied de Jeanne, les armes du duché de Bar. Ensuite derrière la reine, debout, on voit le saint patron de la Lorraine, saint Nicolas et les enfants sortant du saloir ; saint Nicolas est vénéré tout particulièrement par René comme nous le verrons. Il y a une autre référence maintenant disparue, visible seulement sur une maquette et une gravure au musée du vieil Aix. René avait agrandi le palais comtal d'une aile, dite du roi René, et le toit ne ressemble pas aux autres toits classiques déjà en place : c'est un toit bourguignon, très pentu et recouvert de tuiles vernissées ; il ne reste rien de ce palais comtal qui se trouvait en partie à la place de l'actuel palais de justice. Ce style bourguignon avait été remarqué et admiré par René lors de sa captivité à Dijon après un revers sur un champ de bataille lorrain, dont on reparlera.

Angers est riche aussi de souvenirs de ce duc mais, sans minimiser l'importance de René en Anjou et en Provence, l'objet de cette communication est de mettre en lumière la première partie de sa vie, époque où il avait la Lorraine pour port d'attache, sa jeunesse chevaleresque et l'important rôle politique de celui qui fut d'abord et seulement duc de Bar, titre qu'il conserva toute sa vie puis, par son mariage, duc consort de Lorraine, jusqu'en 1453, à la mort de sa femme Isabelle de Lorraine, avant de porter les nombreux titres dont il a hérité peu à peu et d'être, à partir de 1434, le « Bon roi René ». En Lorraine, il a exercé pleinement ses fonctions en étant un duc actif et combatif aux côtés de sa première épouse Isabelle dans une région qui a vu naître ses enfants, où il a été formé, a connu ses débuts politiques, où il a laissé de nombreuses traces et dont il s'est toujours occupé, même lorsqu'il était à Aix, jusqu'à la fin de sa vie, comme en témoignent les documents que l'on peut consulter à Nancy ou aux Archives départementales de Bar-le-Duc ou de Dijon.

Le duché de Bar en héritage

Un peu d'histoire familiale, même abrégée, est indispensable pour comprendre comment René, qui n'est pas Lorrain, est allé d'Anjou dans sa toute jeunesse au duché de Bar, puis du duché de Bar à celui de Lorraine, avant de revenir en Anjou qu'il redécouvre en 1445 et de se fixer en Provence.

Né au château d'Angers le 16 janvier 1409, René est le fils cadet du duc Louis II d'Anjou, roi de Jérusalem et de Sicile, comte de Provence et de Piémont, et de Yolande d'Aragon, descendante par sa mère de la famille de Bar. Il reçoit en 1417, à la mort de son père, le titre de comte de Guise mais en tant que troisième fils, René n'a pas de grandes perspectives de pouvoir ; la stratégie et l'habileté politique de sa mère qui avait des ambitions pour ses enfants et surtout les hasards de la vie, mariages, successions et morts brutales, lui ont donné titres et fonctions auxquels sa place de fils cadet ne lui donnait pas droit, ce qui était fréquent à cette époque.

Il se retrouve en Lorraine grâce aux origines de sa mère. Après la bataille d'Azincourt en 1415, le seul héritier mâle du duché de Bar était le cardinal Louis de Bar, grand-oncle de René, ecclésiastique et donc sans descendants et à la recherche d'un successeur ; le cardinal avait déjà repéré René à la cour de France, aux fiançailles de la sœur de René, Marie d'Anjou, avec le dauphin, futur Charles VII. Yolande d'Aragon, mère de René et nièce de Louis de Bar, obtient que son oncle adopte René alors qu'il a 9 ans ; demande satisfaite mais qui ne plaît pas à tout le monde, comme nous le verrons. Il arrive au château de Bar-le-Duc. La chambre des comptes du duché de Bar note, la « levée d'une aide extraordinaire pour la bienvenue du comte de Guise », ce document est visible aux archives de Bar-le-Duc.

René se retrouve donc dans le duché de Bar pour être éduqué et se préparer à son futur rôle de duc. Très rapidement, à la suite de tractations et d'une entente avec le duc de Lorraine Charles II, réticent au départ, car il ne voulait pas que le duché revienne à un sujet du roi de France, il est fiancé puis marié à Isabelle de Lorraine, héritière du duché de Lorraine ; le mariage a lieu à Nancy le 24 octobre 1420. Malgré leur jeune âge, 11 ans pour René et 10 ans pour Isabelle, le couple formera un ménage uni et aura neuf enfants, la plupart nés à Pont-à-Mousson près de Nancy et dont quatre seulement survivront et auront une importance politique : Yolande d'Anjou, Marguerite d'Anjou, Jean de Calabre et Nicolas. Les époux se complètent, René est combatif et déjà dépensier, Isabelle sera active aux côtés de René ou en l'absence de son époux qu'elle remplace, et fera preuve de réelles qualités politiques et d'autorité sur lesquelles nous reviendrons.

L'évolution du blason de René illustre bien son cheminement de Bar-le-Duc, sa première capitale, à Aix-en-Provence, en passant par la Lorraine et l'Anjou. Premier blason en 1419 avec l'Anjou, fleurs d'azur d'or et Bar, deux bars dos à dos d'or sur fond d'azur. En 1420, après son mariage, il y a ajout de l'écusson de Lorraine, d'or à la bande de gueule avec trois alérions d'argent. En 1434, le blason s'enrichit des nouveaux titres acquis à la mort de son frère (Naples, Jérusalem, Hongrie), duché de Bar et Lorraine sont toujours présents, puis des titres hérités de sa tante Jeanne. À partir de 1453, à la mort d'Isabelle, la Lorraine disparaît du blason mais René gardera les armes de Bar jusqu'à sa mort.

Les années de formation dans les duchés : 1419-1431

Les premières années de René dans le duché sont des années d'apprentissage. Trois personnes ont un rôle important dans cet apprentissage : il est suivi par son grand-oncle le cardinal et par son beau-père Charles II, jusqu'à sa majorité en 1424, à 15 ans, puis il va s'illustrer aux côtés du roi Charles VII son beau-frère.

Son grand-oncle, le cardinal, est un lettré et amateur d'art. On peut penser que c'est lui, après la mère de René, lettrée elle aussi et possédant par exemple les *Riches Heures du duc de Berry*, qui a poursuivi cette initiation au goût des belles lettres et à l'art, goût pour le raffinement que René conservera toute sa vie. Si l'on sait que René a écrit, puisqu'on en a des traces avec par exemple *Le Livre du Cœur d'amour épris* après la mort d'Isabelle et *Le Livre des tournois*, rien ne prouve cependant qu'il ait été lui-même artiste, contrairement à certaines affirmations. Cette thèse, faute de preuves, ne peut être confirmée et lors des tout récents travaux, achevés en 2019, au musée de Dijon et à la Tour de Bar où il fut prisonnier, aucune gravure murale n'a été trouvée, contrairement à la légende. On sait en revanche, par des livres de comptes, qu'il a fait travailler de nombreux artistes, en Lorraine, puis en Provence ou Anjou. Par exemple, la chambre des comptes du duché de Bar note le « payement de travaux à Pierre de Milan, imagier du roi de Sicile », pour le château de Louppy près de Bar-le-Duc dont il ne reste rien, sauf une allusion dans le nom du village qui s'appelle Louppy-le-Château.

Son beau-père, Charles II, homme de cour et chevalier, le forme à la vie de cour, le présente à la noblesse du duché et le forme aussi à la guerre en l'emmenant sur les champs de bataille de la guerre de Cent Ans. En 1429, il est présent à la première guerre de Metz, la guerre des Hottées de pommes, et ne peut donc être présent au sacre du roi de France, Charles VII, son beau-frère. Il accompagne ensuite le roi qui se bat contre les Anglo-Bourguignons vers Château-Thierry et il est fait chevalier cette même année. En 1430, il soutient Charles VII contre les Anglo-Bourguignons, fait raser une forteresse et démolir le château de Chappes près de Troyes, comme le montre une miniature au musée du Louvre. Son caractère fougueux est déjà bien présent. Ses victoires aux côtés de Charles VII et Barbazan lui donnent une assurance qui va très vite le desservir.

Les années de pouvoir : 1431 - 1453

En effet, 1431 marque une étape importante dans la vie de René. Il se trouve très rapidement devant une véritable mise à l'épreuve sur le terrain. Son beau-père meurt, et Isabelle, son épouse, lui apporte comme prévu, le duché de Lorraine. Or, un prétendant au duché, cousin germain d'Isabelle, Antoine de Vaudémont, conteste de façon prévisible cette situation. Il la dit contraire au droit du Saint-Empire selon lequel le pouvoir se transmet par les hommes. La guerre se prépare et les deux camps vont s'affronter à Bulgnéville, à côté de Vittel, le 2 juillet 1431. Charles VII envoie son meilleur chevalier, Barbazan, et Antoine de Vaudémont est soutenu par les Anglo-Bourguignons. La bataille dure seulement deux heures, certains disent moins, mais c'est un horrible massacre. René, impétueux, impatient, « avide de combattre » n'écoute pas les conseils avisés de Barbazan qui va trouver la mort ainsi que 1 500 à 2 000 soldats. Il résiste, se bat, est blessé au visage et en gardera une cicatrice visible toute sa vie, et finit par se rendre. À Bulgnéville, un petit musée perpétue le souvenir de cette bataille sanglante. Il expose quelques objets, dont un impressionnant coupe-jarret, un vouge, de soixante-cinq centimètres, trouvé en 1980, des fers à chevaux, objets authentifiés par le musée de l'histoire du fer de Nancy et provenant du champ de bataille, maintenant traversé par… l'autoroute !

Cette bataille, première et douloureuse expérience, est importante dans la vie de René et d'Isabelle, à bien des égards. D'abord, il va connaître la vie de prisonnier, non pas d'Antoine de Vaudémont mais de Philippe de Bourgogne et il va passer quelques années de sa vie entre le château de Bracon dans le Jura, aujourd'hui démoli, et Dijon au Palais des ducs de Bourgogne, l'actuel musée, dans la tour encore visible et qui a pris le nom de Tour de Bar. René reste prisonnier par intermittence : il obtient une sortie dès 1432 pour s'occuper de ses affaires et récolter la somme exigée en laissant ses deux fils en otage. Prenant goût à la liberté, il ne rentre pas en temps voulu, il est repris et ne sera libéré définitivement que fin 1436, au prix d'une très forte rançon. Cette somme est colossale : elle est fixée en 1437 à 400 000 écus, ce qui représente huit ans de revenus du duché, et à cette somme s'ajoute le dédommagement des combattants qui se sont engagés pour lui. René doit aussi dédommager le comte Antoine de Vaudémont et les seigneurs lorrains qui étaient sur le champ de bataille. Ces documents sont visibles aux archives départementales de Dijon. Cette épreuve morale et physique de la captivité, doublée d'épreuves financières faites de dettes seront le problème de toute sa vie.

Il va être profondément marqué par ce carnage et la mort de Barbazan, carnage dont il va se sentir responsable jusqu'à la fin de sa vie. Barbazan, d'abord transporté à Vaucouleurs, fut ensuite inhumé, sur ordre du roi, à Saint-Denis, dans la chapelle où se trouvait Du Guesclin. Selon un vœu fait pendant sa captivité, il fonda à perpétuité un grand nombre de messes, pour « le repos de l'âme de ceux qui furent occis à son service », à Bulgnéville les

1er et 2 juillet. En 1460 encore, alors qu'il est à Aix-en-Provence, il écrit, dans une lettre conservée aux archives de Meurthe-et-Moselle, que « depuis la journée de Bulgnéville, en laquelle fûmes pris, notre conscience nous point et remord très souvent du grand nombre de gens de divers pays et États qui furent morts et occis à ladite bataille pour nous et notre service ». Il fit construire sur une côte appelée encore aujourd'hui côte Barbazan, une chapelle dite chapelle Barbazan destinée à tous les morts, chapelle dont il ne reste rien actuellement. Une stèle dans le village rappelle le lieu où son corps fut déposé avant d'aller à Vaucouleurs. D'autre part, René fut ébranlé par la fuite rapide de certains de ses compagnons d'armes, seigneurs lorrains qui avaient compris que la bataille était perdue. On lit dans les chroniques, que ses « proches tournent le dos à l'ennemi ». Dure expérience. Enfin, cet épisode a donné une très grande importance à Isabelle qui s'est montrée femme de tête et qui a su s'imposer. Au début de la captivité, en tant que duchesse, elle avait le pouvoir sur les deux duchés et elle tient tête aux Bourguignons qui auraient aimé prendre davantage de terre pour faire le lien entre la Bourgogne et le Luxembourg. Grâce à elle, le duché est finalement sauvé malgré la défaite de René. Durant sa captivité, René hérite des terres familiales à la mort de son frère aîné en 1434. Isabelle, très impliquée dans toutes les affaires de son mari avait donc aussi délégation de pouvoirs sur la Provence, Forcalquier et l'Anjou, et contribuera à maintenir un certain ordre. Du reste, chaque fois qu'il s'absentait d'une capitale, il déléguait ses pouvoirs à des proches, ce qui arrivait souvent. Ainsi la lieutenance générale de la Provence et de l'Anjou fut confiée, outre à sa femme, selon les périodes, à ses enfants ou petits-enfants, véritable entreprise familiale.

De plus, après la mort de Jeanne de Naples en 1435, René hérite du royaume de Naples, Sicile, Hongrie et Jérusalem, mais il est toujours captif. Des états généraux sont réunis à Nancy. L'évêque de Metz, celui de Verdun soutiennent le duc et la duchesse et quatre-vingt chevaliers lorrains font serment de demeurer fidèles. Isabelle part donc pour l'Italie où elle va rester trois ans, sans René, pour gérer. À Naples, son autorité est admirée et respectée mais elle n'a le soutien, ni de Venise ni du Pape. Le transport des troupes depuis Marseille coûte très cher et creuse le déficit. René la rejoint en 1438 mais il perd le trône de Naples en 1442, tout en gardant son titre. Après le désastre de Bulgnéville, ce fut sa seconde défaite militaire et la fin des grands combats. Ses deux engagements sur le terrain n'ont pas laissé de lui le souvenir d'un fin stratège.

Pourtant, pendant la gouvernance de René Ier et grâce à lui, la Lorraine a été témoin et acteur d'événements politiques importants, de décisions prises pendant cette période mais qui vont dépasser le cadre de la Lorraine. Son rôle est loin d'être négligeable. En effet, changements politiques et événements familiaux, comme c'était la coutume, sont évidemment liés et certains mariages, célébrés à Nancy, ont été bénéfiques. La réunification des duchés de Bar et de Lorraine grâce au mariage de René avec Isabelle de Lorraine a mis fin à une rivalité féroce et destructrice entre les deux duchés et a été saluée par tous les habitants, usés par les conflits. Ce fut le début de la paix entre les deux duchés. Le mariage qui a été célébré en l'église Saint-Georges, alors au palais ducal et détruite depuis, fut grandiose.

En 1445, le mariage de sa fille Yolande d'Anjou et de Ferry II, comte de Vaudémont, a pacifié les litiges avec la famille de Vaudémont, après la tristement connue bataille de Bulgnéville. De leur union naîtra René qui deviendra René II, successeur de son grand-père et qui gagnera la célèbre bataille de Nancy contre le non moins célèbre Charles le Téméraire en 1477. René, alors à Aix-en-Provence, a appris et salué cette victoire. À une époque où les mariages avaient certes un but politique, ces deux mariages ont marqué le début positif d'une unification durable des duchés. Ils ont donc apporté une certaine paix.

En revanche, le mariage en 1445 à Nancy toujours, de sa fille Marguerite avec Henry VI d'Angleterre, représenté par le marquis de Suffolk, eut une fin moins heureuse. Ce mariage plein d'espoir, décidé lors de la trêve de Tours le 22 mai 1444 et qui mettait fin provisoirement à la guerre de Cent Ans, conduisit finalement à une catastrophe qui a impacté la Provence. Des péripéties ont conduit Marguerite à faire des allers-retours entre l'Angleterre et la Lorraine, séjours sur lesquels nous reviendrons, jusqu'à la dramatique guerre civile des Deux-Roses qui conduisit à l'emprisonnement de son mari à la Tour de Londres où il sombra définitivement dans la folie et fut probablement assassiné sur ordre d'Édouard IV. Marie fut elle aussi enfermée à la Tour. Quant à leur fils unique Édouard de Westminster, Prince de Galles, il avait été tué (ou assassiné) à la bataille de Tewkesbury (4 mai 1471). René Ier a mis tout en œuvre pour sauver sa fille de la prison. Louis XI accepte de payer la rançon de 50 000 écus d'or ce qui contribua aussi à l'endettement de René.

René Ier était souvent présent aux côtés du roi de France, son beau-frère Charles VII avec lequel il avait de bonnes relations, ce qui ne sera pas le cas avec son neveu Louis XI. Les relations étaient bonnes mais non dénuées d'intérêts pour les deux parties. Après la trêve de Tours, le roi fut appelé à Nancy par René pour les mariages princiers, mais pas seulement, car chacun avait une arrière-pensée. Charles VII resta plusieurs mois à Nancy, de septembre 1444 à avril 1445, avec toute sa cour et ses troupes. Festivités nombreuses, banquets, tournois eurent lieu. Nancy fut pour un temps une capitale. Dans les chroniques de Nancy, des chroniqueurs comme Jean Berry, rapportent que « Nancy présentait alors un aspect tout à fait animé ; tous

les hauts personnages de la Cour vinrent dans cette cité qui jamais, à aucune époque de son histoire, n'a vu un tel concours de princes et de souverains : le dauphin et sa femme Marguerite d'Écosse, la reine Marie d'Anjou ; il y avait à la fois dans nos murs la reine de France, la reine d'Angleterre, la reine de Sicile duchesse de Lorraine et la dauphine sans compter d'autres princesses ». Les chroniqueurs ne se lassent pas de raconter « les bombances de Nancy-le-Duc ». Était présente aussi Agnès Sorel, célèbre maîtresse de Charles VII et une nombreuse aristocratie anglaise. Mais, outre la capitale des festivités, Nancy était aussi une capitale politique. Charles VII travaillait beaucoup et René avait quelques arrières-pensées financières en l'invitant. Charles VII obtint après un siège et de longs pourparlers, un accord de paix avec la ville de Metz toujours en litige avec René. Charles a apaisé les tensions avec les deux autres évêchés de Toul et Verdun. Il a aussi entamé des négociations avec les princes allemands qui se déclarèrent solidaires du roi de France, prêts à marcher avec lui sauf contre le pape et l'Empereur. Charles VII forma ainsi à Nancy une véritable première Ligue du Rhin en quelque sorte, destinée à contrer les projets des Bourguignons qui rêvaient de créer une nouvelle Lotharingie avec un territoire au Nord. C'est la première fois aussi que le roi et ses troupes pénètrent aussi loin vers le Rhin. René obtient donc satisfaction, puisque selon le traité du 7 mars, « il fut décidé que les arrérages des rentes dues par le roi René et ses sujets à la ville de Metz seraient annulés ». Cette décision est importante pour un homme toujours endetté. À Nancy aussi, Charles VII pense à une organisation de l'armée, très vite concrétisée.

Après cette période prestigieuse pour Nancy, Charles VII quitte la ville en avril 1445. René l'accompagne jusqu'à Châlons-en-Champagne, accompagné d'Isabelle, puis se dirige vers l'Anjou, quitté plus de trente ans auparavant ! Il trouve un duché d'Anjou en très mauvais état, sortant juste des conflits avec l'Angleterre et il veut lui insuffler une nouvelle prospérité. À partir de ce départ de Lorraine, il partage son temps entre ses trois capitales, d'abord avec Isabelle, puis avec Jeanne.

En 1471, René se tourne vers la Provence où il se retire jusqu'à sa mort en 1480. Il a donné la gouvernance de la Lorraine à son fils aîné Jean de Calabre qui devint Jean II. Il se déplace surtout entre l'Anjou et la Provence mais il fait des passages attestés en Lorraine avec la reine Jeanne jusqu'en 1464.

Un héritage toujours présent

Donc, la période lorraine a duré longtemps. Le roi René y a laissé des traces. Une partie de son patrimoine immobilier est toujours visible. Lorsque le duché de Bar est cédé à René, il hérite de vingt-huit châteaux qui existent encore en partie. Ces châteaux étaient pour la plupart inoccupés en permanence. Il n'a pas construit comme à Aix-en-Provence ou ailleurs de nouveaux palais mais on sait, par les comptes du duché de Bar, qu'il faisait des dépenses pour l'entretien et la décoration et pour mener un train de vie fastueux. Il venait souvent à Bar-le-Duc ; où on voit encore des restes de remparts, l'entrée du château et le château, très remanié. En 1462, il fait jouer « une farce de pastoureaux » pour son petit-fils et les enfants « des seigneurs de sa cour ». Il s'est occupé du confort de ses sujets, en particulier en faisant venir l'eau, comme plus tard à Ollioules par exemple.

À côté de Bar-le-Duc, dans un château dont il ne reste rien, le château de Louppy, et à Kœur, Marguerite d'Anjou a trouvé refuge lors de ses exils d'Angleterre, entre 1463 et 1470. Il y eut dans ces lieux une importante vie de cour ; le roi René, dont la présence est connue en 1454, puis en 1463 et 1464, dernier séjour attesté, a fait travailler beaucoup d'artistes. On trouve des traces de ces travaux dans les archives de la Meuse ; les métiers du bâtiment, les artisans, les peintres de Bar-le-Duc ont connu une grande prospérité à cette époque, prospérité encore visible par la présence de quelques belles maisons dans cette ville. Historiquement, le château de Louppy est important et n'est pas seulement un lieu de fête. C'est là qu'en 1445, Charles VII, après son séjour à Nancy, fit étape et signa la célèbre ordonnance qui instituait les Compagnies d'ordonnance. Cette ordonnance définit l'organisation, l'équipement, la composition de l'armée. Elle est importante pour l'établissement de l'armée au service du roi, en temps de paix comme en temps de de guerre. On peut voir à Saint-Mihiel une véritable maison que le roi René a achetée en 1428 et qui subsiste encore sous le nom de « Maison du Roi » ; cette maison est toujours habitée et appartient actuellement à des particuliers. Outre ces châteaux habités et confortables, il y avait des gîtes d'étape, relais de chasse et de pêche, entourés d'étangs et de forêts dont on peut voir des restes par exemple à Bouconville. C'est là que séjournèrent le duc, la reine Jeanne et leur suite, dont l'archevêque d'Aix, lors de leur visite en Lorraine, le 7 novembre 1464.

Partie ancienne du château de Bar le Duc.

Château de Kœur.

Mais le roi René n'a pas laissé que des souvenirs immobiliers. En effet, la croix dite de Lorraine a été introduite par René I[er] en Lorraine. Selon les sources, croix de Hongrie ou croix de Jérusalem, visible à Baugé, René a gardé cette croix d'ailleurs gravée sur des pièces de monnaie. C'est sous René II, son petit-fils qu'elle a été plus connue car elle figurait sur les tuniques des combattants lors de la bataille contre les Bourguignons en 1477. Depuis, elle a connu la notoriété que l'on sait. De même, le roi René vouait un culte particulier à saint Nicolas, présent sur le *Buisson ardent*, et dont il a contribué à développer le pèlerinage déjà existant, culte poursuivi par son petit-fils, à Saint-Nicolas-de-Port. Au moment de la captivité de sa fille Marguerite et d'une nouvelle guerre contre les Bourguignons, il avait commandé, depuis la ville d'Aix-en-Provence, un riche reliquaire en joaillerie pour abriter le doigt du saint, mais ce reliquaire fut pillé à la Révolution et il n'en reste qu'un dessin aux archives de Nancy et, dans le Trésor de la basilique, une réplique en bronze avec le doigt de saint Nicolas toujours présent.

Château de Bouconville.

Maison du Roi.

Si Aix a ses calissons, Nancy a ses bergamotes dont l'essence, très prisée en cuisine, fut rapportée d'Italie, dit-on, par René. C'est seulement à la cour du roi Stanislas que le bonbon tel qu'on le connaît fera son apparition.

En Angleterre, les armes de Lorraine sont toujours présentes, à Cambridge précisément. En effet, la fille de René, Marguerite, alors reine d'Angleterre, a fondé en 1448 le Queens' College. L'orthographe inhabituelle de Queens' et non Queen's s'explique par la double fondation de ce collège : fondé par Marguerite d'abord, il le fut ensuite par Élisabeth, épouse d'Édouard IV en 1465 après le départ forcé de Marguerite. Mais le blason, que l'on retrouve aussi sur les cravates, est resté.

Enfin, René est aussi au début d'une grande lignée, restée à l'Est, qui existe toujours et qui deviendra celle des Habsbourg-Lorraine. Par fidélité à cette lignée et à ses origines lorraines, Otto de Habsbourg, qui tenait à son titre de duc de Bar, s'est marié à Nancy en 1951, sur la terre de ses ancêtres. Nancy redevenait une capitale princière. Otto et sa femme sont revenus à Nancy pour leurs cinquante ans de mariage. La tradition persiste puisque tout récemment, en 2012, un petit fils d'Otto, Christoph, prince de Bar, s'est marié lui aussi à Nancy.

Les descendants ont déposé en 2013, en la basilique Saint-Epvre, près du palais ducal, une relique de Charles, père d'Otto, déclaré Bienheureux de l'Église catholique en 2014, perpétuant ainsi la tradition des reliques chère à son illustre ancêtre. C'est chaque fois une occasion de revenir au « Bon roi René », évoqué lors des cérémonies.

En conclusion

On peut donc dire que le rôle de René Ier fut important politiquement en Lorraine et pour la Lorraine. Il y eut, à partir de 1434, après ses héritages, de multiples échanges entre ses trois capitales, sur lesquelles il a toujours veillé, et dans tous les domaines, faisant de nombreux déplacements, à cheval et par voie fluviale, ce qui montre son énergie. Les envois peuvent être anecdotiques comme l'envoi de viande de chevreuil en Anjou en 1445, mais les échanges financiers sont importants pour cet homme toujours en quête d'argent. On note, par exemple, des transferts d'argent attestés dans des comptes provençaux de 1477 : l'argent vient du Barrois jusqu'en Provence pour construire les cuisines, l'escalier et la chambre du château de Peyrolles. Mais en règle générale, l'argent est récolté en fonction du lieu où se trouve la cour et René a jonglé toute sa vie dans ses possessions lorraines, angevines et provençales, pour payer ses dettes de guerre et de train de vie. Parfois aussi ne pas les payer… Mais il n'est pas à cette époque le seul exemple de souverain endetté. Il y eut aussi des brassages humains, échanges moins connus jusqu'alors. Ainsi Baptiste de Pontevès, proche de René d'Anjou, devient sénéchal et grand chambellan du duc de Lorraine. À l'inverse, le Lorrain Philippe de Lenoncourt, devient conservateur et juge des Juifs de Provence en 1473. Dans la suite de René, des familles se sont déplacées hors de leur région d'origine et ont fait souche, comme les Beauvau, qui d'Anjou se sont installés en Lorraine où la famille, sous le nom de Beauvau-Craon, habite toujours.

Certes, la période lorraine, celle de sa jeunesse, fut la plus fougueuse mais dans les trois États, on retrouve des similitudes d'organisation, d'administration, les mêmes désirs de construction, de décoration et de modernisation. En 2009, le 600e anniversaire de sa naissance fut largement célébré à Nancy, Aix-en-Provence et Angers par des expositions et manifestations de toutes sortes, ce qui prouve l'intérêt que cet homme d'État suscite encore de nos jours.

Documentation et bibliographie

Archives départementales de la Meuse.
Archives départementales de la Côte-d'Or.
René d'Anjou (1409-1480) Presses Universitaires de Rennes.
PARISOT R. *Histoire de Lorraine des origines à 1552*. Paris : Auguste Picard, 1919.
AUGUSTE E. *Histoire des Duchés de Lorraine*. Nancy : Bégin, 1833.

Réponse d'André Fourès au discours de réception de Jean-Pierre Aubry

Monsieur ! Après votre discours de réception, il m'appartient, au nom de l'académie, de vous répondre. Vous observerez, chers consoeurs et confrères, que je m'attache à respecter les usages en commençant ma réponse par un « monsieur » et en vouvoyant le nouvel académicien. Mais, paraitrai-je sincère en marquant ainsi une distance avec notre confrère ? Je serai plus à l'aise avec le « tu » et, comme je n'aime rien tant que mon confort, je poursuivrai ainsi.

Le président a rappelé tes mérites académiques, mais il y a une de tes activités pour laquelle j'ai une tendresse particulière : celle du trésorier. Trésorier, je l'ai été. Je serais donc suspect de souligner les qualités nécessaires à un tel sacerdoce ! Le goût de l'ordre, assurément, une forme d'intransigeance aussi, mais aussi une grande patience, une discipline absolue quand il s'agit de payer une dépense pas vraiment anticipée ou que l'on juge superflue. J'ajouterai encore, en tant que secrétaire général, que tu appartiens à cette petite phalange qui accepte de s'occuper des tâches ancillaires, qu'il s'agisse de démarcher nos libraires, de charrier des cartons, de replacer des plinthes et même de fixer des cadres… Je sais, tout cela peut paraître dérisoire, réducteur, mais c'est la marque d'un état d'esprit.

Une sorte de devoir filial t'a conduit à l'académie, toi dont le père fut membre et président de l'académie Stanislas de Nancy. Apprenant aussi que tu étais l'arrière petit-fils d'un membre de l'académie de Rouen et de Bruxelles, j'ai pensé entrevoir ce qui motiva ton implication dans toutes les tâches de la Conférence nationale des académies, lorsqu'il nous revint d'en assurer la présidence pendant deux ans. L'académie t'intéressait, mais je crois que le pilote fut aussi sensible à celui qui l'a piloté dans sa découverte. Le capitaine de frégate de réserve que tu étais devenu fut en effet guidé par un amiral, qui fut un des piliers de notre compagnie : l'amiral Guillou.

Comment es-tu venu de ta Lorraine natale aux étendues salées ? Comme souvent, les souvenirs de l'enfance tiennent de la place dans bien des vocations. Chez moi, ce fut la Vendée qui baigna mes éveils maritimes et pour toi, ce furent, m'a-t-on dit, les vacances que tu passais en Charente maritime, à Saint-Palais-sur-mer. Les sorties en mer sur quelque dériveur, l'odeur des marées, celle du goudron, du goémon, suffisent souvent pour susciter le goût pour les lointains.

Après tes études à Nancy, toutes suivies au lycée Poincaré, tu éprouvas le besoin de bouger. Embarqué comme pilotin, bientôt chef de quart, tu embouquas alors le cursus qui fit de toi un capitaine au long cours. Officier aux Chargeurs réunis, puis à la compagnie Fabre, tu remontas ainsi la rivière de Saigon dans un Vietnam en guerre, à la merci de quelque mine ou de tireurs. Tu naviguas aussi sur les grumiers et les bananiers qui fréquentaient alors les côtes d'Afrique ; ce faisant, je note que tu ajoutas alors à tes compétences celles liées à la tenue de la comptabilité… Je note en passant que tu n'en fis pas état dans ta lettre de candidature à un fauteuil de l'académie… peut-être par crainte de te voir désigné pour devenir trésorier !

Il y eut aussi, en 1968-1970, un service militaire accompli sur un dragueur de mines basé à Toulon. Celui-ci portait un nom de fleur, avait une coque de bois et, pour tout système d'armes, un chalut pour ramasser les mines ! J'ai eu, au début de ma carrière, à administrer ces fiers vaisseaux, en essayant quand même d'éviter les jours de mistral lorsqu'on m'invitait à les suivre au large.

Vient dans la vie du marin le temps où le charme des appareillages le cède à d'autres et tu te marias. L'heure était venue de poser ton sac. D'abord, à la Société provençale de remorquage à Marseille, puis en 1977, en passant le concours des pilotes ouvert pour la station de Toulon-La Seyne. C'était sans doute renoncer aux lointains, mais c'était aussi embrasser une nouvelle carrière.

Mais pourquoi Toulon ? « Parce-que-Toulon » disent les supporters du RCT. C'est déjà une bonne raison. Mais il me semble que tu en as suggéré une autre en 1993 dans ta lettre de candidature à l'académie. Découvrant au musée de la Marine une gravure du port de Toulon, pleine de fantaisie, dessinée vers 1922 par Pierre Le Conte, « imagier de la Marine », tu y avais relevé que le port de commerce portait la mention « toujours vide ». Si tu voulais suggérer par là que l'espérance d'une sinécure avait guidé ton choix, je n'arrive pas à y croire. En effet, le peu que je sache de la corporation à laquelle tu as appartenu, c'est qu'on y aime rien tant que l'incessant va-et-vient des pilotines et la pratique d'un métier où, le temps qu'il fait, les caractéristiques propres à chaque navire et l'âge des capitaines excluent toute routine.

J'ai connu quelques pilotes. Il y a ceux que, pendant trois ans, j'ai croisé tous les midis à la direction du port dans la chaleur communicative d'un déjeuner de carré. Il y eut, aussi, ceux que j'ai côtoyés en passerelle, le temps d'arriver ou de quitter un port, de passer Suez ou de franchir Panama. Mais, avec ces derniers, il n'était pas question de céder aux bavardages ! Étranger à la manœuvre, aux amers, aux balises, aux bouées, au vent traversier, il me fallait rester silencieux.

Le premier pilote dont le nom nous soit parvenu est celui de Phrontis, qui gouvernait la trirème du roi Ménélas et dont Homère nous apprend qu'il revint de Troie pour expirer devant le cap Sounion. Mais Phrontis était un pilote d'avant, un homme qui s'occupait de la navigation pendant le voyage et non pas l'expert indépendant du capitaine qu'il est aujourd'hui. Cette histoire des pilotes, tu nous l'as contée, il y a quatre ans de cela. Tu avais rappelé au passage les sanctions que Colbert avait prévues et auxquelles tu sembles avoir échappé : « Si le pilote échoue volontairement le navire, il sera puni du dernier supplice et son corps sera attaché à un mât planté près du lieu du naufrage ». Le commissaire de la marine que je fus rend grâce à Colbert de ne pas avoir prévu de peine analogue pour les trésoriers qui, eux, plantaient leur comptabilité !

Maintenant, laissons-là la passerelle des bateaux et les livres de compte de notre compagnie et parlons de l'essentiel, de ce discours de réception.

La vie du roi René pourrait porter le nom d'un jeu de société : « Châteaux et donjons ». Car, si les Provençaux aiment à se souvenir de celui dont l'histoire scellera le destin définitif de la Provence, du « bon roi » qui fit

prospérer Aix-en-Provence, Tarascon et Avignon, on oublie souvent qu'il fut aussi un des compagnons de Jeanne d'Arc et que, s'il occupa des trônes et s'entoura d'une cour aimable et cultivée, il connut aussi les geôles du duc de Bourgogne.

Conter comment René pérégrina de la Lorraine jusqu'en Provence, en coiffant au passage les couronnes de Sicile, de Jérusalem et de Naples, n'est pas l'exercice le plus simple auquel on puisse se livrer. De façon générale, l'intelligibilité des questions dynastiques entremêlant d'inextricables liens successoraux me paraît parfaitement illustrée par le propos de Lord Palmerston sur l'affaire des duchés danois. Devant la complexité d'une affaire qui conduisit en 1864 à une guerre entre la Prusse et le Danemark pour la possession de quelques lopins du Schleswig-Holstein, le premier ministre britannique avait confié plus tard : « Il n'y a que trois personnes qui aient eu le courage d'approfondir la question : le prince Albert, qui malheureusement est mort, un homme d'État danois qui est devenu fou et moi, qui l'ai oubliée ». Avec le roi René, c'est une même histoire remplie « d'héritages et de couronnes rebondissantes », comme l'écrivit le commissaire général Ferrier qui consacra une Heure à René d'Anjou en décembre 1970. Cinq siècles après que René ne devienne roi de Provence en 1471, Ferrier avait en effet convié l'académie à une sorte d'anniversaire. Il le fit à sa manière. Dans un style inimitable, avec une éloquence torrentielle, il jongla, comme à son habitude, avec les dates, les analogies ! Et, comme souvent, avec lui, on put avoir le sentiment que tout avait été dit !

Eh bien non ! Il fallait un Lorrain pour nous parler du René d'avant la Provence. Car, si nous savions tous ici qu'un « bon roi » de ce nom avait régné sur la Provence, il nous restait à comprendre comment ce cadet de la maison d'Anjou était venu en Lorraine et avait tenu la barre du duché de Bar. En bon pilote, tu as donc choisi ta route en nous invitant à passer par la Lorraine. Et nous, passagers complices, nous nous sommes laissé guider. En académicien scrupuleux, tu as ignoré les facilités wikipédiennes, prospecté non seulement les archives, mais aussi visité les lieux pour présenter, aujourd'hui, le fruit de patientes recherches. Au bilan, tu as connu l'immense frustration de celui qui avait tant à dire et qui n'a pu tout dire pour respecter le contrat des 40 000 caractères imposés. Tu t'es livré aussi à un exercice bien étranger au métier qui fut le tien, où, en passerelle, la parole se doit d'être brève.

Mon cher Jean-Pierre, depuis la bien nommée rue de la Vigie, sous le patient regard de ton épouse, tu surveilles la rade, en même temps que nos comptes et, comme beaucoup d'entre nous, tes petits-enfants. Tu as posé ton sac, mais il n'est nulle question ici de te reposer dans ton fauteuil n°25. Plus que jamais, en effet, notre compagnie comptera sur toi pour ses appareillages à venir et pour toutes ses aventures académiques où les écueils ne manquent pas.

DISCOURS DE RÉCEPTION

EN ALGÉRIE, DU TEMPS D'HENRI D'ORLÉANS DUC D'AUMALE

Jean Renaud

Le 5 décembre 2019

La maison d'Orléans

Qui est donc le duc d'Aumale, qui vivra en Algérie l'aventure de sa vie ? Il convient d'abord de le situer dans sa filiation historique, avec les Orléans qui plongent leurs racines dans les derniers feux de l'absolutisme monarchique français. La fin du règne de Louis XIV ne laissera que la maison d'Orléans, face à ce que Saint-Simon appellera « la vieille cour ». Pour un pays fatigué, le régent Philippe d'Orléans symbolisera les espoirs de paix retrouvée, de renouveau politique, économique et social, avec des idées souvent très avancées, pour son temps.

Son arrière-petit fils, Philippe-Égalité, député à la Convention, votera la mort de Louis XVI, mais finira lui aussi sur l'échafaud. Le fils de Philippe-Égalité, Louis-Philippe, sera le dernier souverain français de la dynastie capétienne. Comme son père, il sera un partisan de la Révolution française. Il participera aux batailles de Valmy et Jemmapes. Sous la Restauration, il devient populaire, car il incarne une opposition mesurée à la politique des ultras royalistes et ne rejette pas les acquis de la Révolution.

En 1830, la révolution des Trois Glorieuses renverse Charles X, et la Chambre des députés proclame Louis-Philippe roi des Français. Ses fils participeront activement à la conquête de l'Algérie, où nos troupes ont débarqué un mois auparavant.

Henri d'Orléans a alors huit ans. Il est l'avant-dernier fils de Louis-Philippe et de Marie-Amélie de Bourbon-Siciles. Élevé dans la simplicité, Il va bénéficier d'une éducation que l'on peut qualifier de libérale, pour son époque et pour son milieu. Élève au collège Henri IV, il embrasse, à quinze ans, la carrière militaire. Lorsque Winterhalter fait en 1840 son portrait, en capitaine d'un régiment d'infanterie légère, il a dix-huit ans. Carrière fulgurante ! Mais après tout, papa c'est le roi ! Il donnera cependant toute sa mesure en Algérie qu'il rejoint cette année-là.

1830-1840 : une décennie d'incertitude en Algérie

La situation n'y est alors pas excellente, car l'Algérie sort d'une décennie d'incertitude.

Pourquoi l'occupation française ?

Lorsque les armées du roi débarquent à Sidi-Ferruch le 14 juin 1830, il s'agit, pour l'essentiel, d'une opération de prestige conduite à des fins de politique intérieure. Charles X éprouve alors le besoin de restaurer son image, mise à mal par la défiance de la majorité libérale de la Chambre. Mais cette action a également une dimension internationale. Les nations européennes ne peuvent plus tolérer la guerre de course menée en Méditerranée par les navires barbaresques. Elles approuvent l'action de la France, qui y mettra fin *de facto*. Sauf l'Angleterre, qui veut conserver une suprématie stratégique en Méditerranée. Les Espagnols ont alors évacué Oran après presque trois siècles de présence. Les Britanniques sont à Gibraltar et à Malte. Le débarquement de Sidi-Ferruch initie un cycle de lutte pour la maîtrise de la Méditerranée. Ce cycle continuera avec l'ouverture du canal de Suez et ne finira qu'en 1882, avec l'occupation anglaise de l'Égypte.

Un mois plus tard, le roi Louis-Philippe est aussi dans une situation inconfortable, coincé entre extrémistes républicains d'un côté, et royalistes légitimistes de l'autre. Sur la scène internationale, la position de la France est également devenue plus délicate. L'Europe, qui est celle du congrès de Vienne, n'a qu'à demi apprécié l'arrivée d'un prince, fils d'un régicide, hissé sur le trône par un courant populaire.

Ces éléments expliquent la grande prudence de Louis-Philippe à l'égard de l'Algérie, ce cadeau empoisonné. Clauzel, nouveau commandant en chef, ne reçoit qu'une seule mission explicite : conserver Alger. Les instructions données au nouvel ambassadeur à Londres, M. de Talleyrand, résument bien la politique française du moment : « La France a un intérêt pressant à diminuer la prépondérance de l'Angleterre en Méditerranée… L'affaire d'Alger forme la partie la plus délicate de votre mission. L'évacuation serait contraire à notre dignité et à nos intérêts. »

Second élément fondamental : l'administration ottomane, extrêmement dépouillée, s'effondrera immédiatement. En fait, les Français découvriront avec stupeur que l'unique entité politique et sociale en Algérie, c'est la tribu, avec un seul lien permanent entre elles : la religion (et encore !). Le nombre de tribus, à l'époque, est très incertain (estimé supérieur à 500). Cette découverte tardive nous amène à l'interrogation suivante : quelle connaissance les Français avaient-ils de l'Algérie en 1830 ? La réponse est simple : quasiment rien ! Un texte étonnant, publié en 1837 en fait foi : « On n'avait aucune idée claire des différentes races qui l'habitent ni de leurs mœurs, on ne savait pas un mot des langues que ces peuples parlent ; le pays même, ses ressources, ses rivières, ses villes, son climat étaient ignorés : on eut dit que toute l'épaisseur du globe se trouvait entre lui et nous ». L'auteur de ces lignes est un certain… Alexis de Tocqueville. Le reste en découle : la gestion, aussi bien politique que militaire, sera laissée aux armées, avec des directives générales assez vagues pour les commandants en chef. Les grands subordonnés auront une large initiative, pour gérer au mieux les situations locales. L'irruption sur la scène algérienne de l'émir Abd el-Kader va, paradoxalement, introduire progressivement un peu plus de cohérence dans les actions françaises.

L'émir Abd el-Kader

Abd el-Kader est né vers 1808, près de l'oued el-Hammam, en Oranie, à une vingtaine de kilomètres à l'ouest de Mascara. Il passe sa jeunesse dans cette région qui est le berceau de sa famille. Cette particularité s'avèrera très importante : elle fait de lui un homme de l'ouest. Il est le fils de Madhi el-Din, le chef d'une tribu locale qui est aussi un personnage religieux important, chef d'une zaouïa (c'est-à-dire d'un centre religieux) connue. Abd el-Kader s'avère être un enfant indéniablement très intelligent. Élevé dans une ambiance très religieuse, il voit se dérouler sous ses yeux les arcanes mystérieux des politiques tribales.

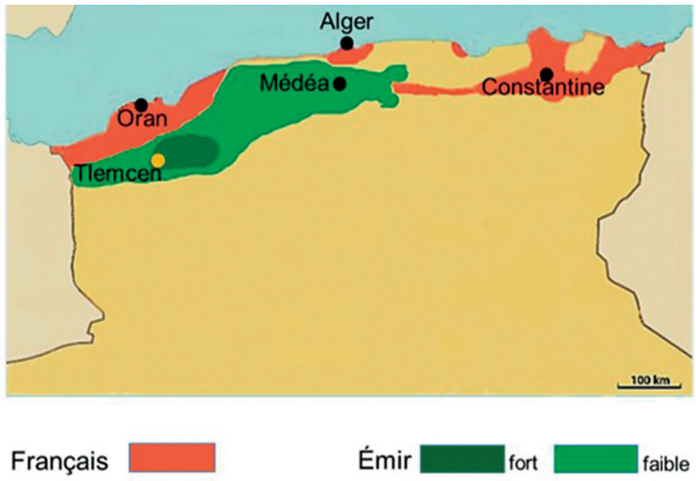
Lorsque les Français occupent Oran, Madhi el-Din, du fait de sa stature religieuse, déclare la guerre sainte et lance une fatwa contre les Français en réunissant quelques tribus locales. Le 21 novembre 1832, son fils, Abd el-Kader, est désigné comme émir, pour prendre la tête de la lutte. Les nombreuses tentatives pour saisir Oran s'avéreront être des échecs sanglants. De plus, la guerre devient générale. Des tribus se révoltent contre les Turcs qu'elles abhorrent. Les garnisons turques de Mascara, Mostaganem, Tlemcen sont assiégées et parfois massacrées. Des Turcs et plusieurs tribus se rallient aux Français. L'émir les châtie férocement. Les combats se doublent ainsi d'une guerre civile.

L'année 1833 est donc désastreuse pour Abd el-Kader. De façon étonnante, il sera « remis en selle » par les Français. Le général Desmichels, commandant à Oran, s'y donne des allures de proconsul. Il y apparaît surtout comme un homme ignorant totalement les us et coutumes locales. Pour récupérer quelques hommes tombés aux mains d'Abd el-Kader, Desmichels prend des contacts directs avec l'émir, qui se précipite dans la brèche. Le 26 février 1834, un accord est signé (avec des versions arabes et françaises qui ne correspondent pas !). Abd el-Kader se voit accorder des représentants auprès des Français. Quelle victoire ! L'émir est intronisé en souverain, ayant traité d'égal à égal, avec le roi des Français par l'intermédiaire du général qui le représente. Desmichels croit avoir obtenu la reconnaissance d'un émir dont il pense qu'il deviendra l'allié des Français. Desmichels a agi seul. Le commandement en chef à Alger désavoue. Paris ne sanctionne pas un accord local considéré comme mineur.

Abd el-Kader a miraculeusement les mains libres pour soumettre, généralement avec la plus grande rudesse, les tribus d'Oranie qui ne se rangent pas sous son autorité. Elles le battront près de Tlemcen. Desmichels l'aidera à se relever. Pratiquement, au printemps 1835, il domine la moitié de l'Algérie. Du côté français, la situation politique à Paris évolue vers le maintien d'une présence française, sous une forme mal définie. L'année 1837 est une année charnière. Bugeaud commande maintenant à Oran. Personnellement, il ne croit pas à une Algérie française. Mais il obéit, en soldat. Le 30 mai 1837, il signe avec l'émir le traité de la Tafna, dont le titre premier stipule que « l'émir reconnaît la souveraineté de la France en Afrique ». En fait la France abandonne l'Oranie à l'émir, en se réservant un petit territoire autour d'Oran. Mais Constantine tombe en octobre 1837.Le commandant en chef, le lieutenant-général Damrémont, pair de France, gouverneur général des Possessions françaises dans le nord de l'Afrique trouve la mort au cours des combats où s'illustre le duc de Nemours.

Le 14 octobre 1839, par décision du ministre de la Guerre, « le pays occupé par les Français dans le nord de l'Afrique sera à l'avenir désigné sous le nom d'Algérie. Les dénominations d'ancienne Régence d'Alger et de Possessions françaises du nord de l'Afrique cesseront d'être employées. »

Ce même mois, le maréchal Valée franchit les Portes de Fer pour rallier Alger. Pour Abd el-Kader, l'occasion qu'il attendait depuis si longtemps est là. Prétextant que cette pénétration est contraire aux accords, il dénonce le traité de la Tafna et proclame le djihad.



Situation schématique en Algérie vers 1840.

La situation en Algérie se présente alors sous un jour extrêmement complexe. Cette carte schématique doit être lue avec une métrique bien particulière. Les latitudes sont de nature géographique. La côte algérienne est constituée, pour l'essentiel, de collines sauf dans le Constantinois où le puissant massif kabyle borde la mer. Plus au sud, une chaîne continue de montagnes, l'Atlas tellien, empêche (grosso-modo de Tlemcen à Constantine) la pénétration dans la profondeur du pays. Cet Atlas a été, de tout temps, occupé par des populations sédentaires, qui y vivaient pratiquement en autarcie, protégées des envahisseurs par le relief.

Au sud de l'Atlas s'étendent les Hauts-Plateaux, vastes étendues recouvertes d'alfa, avec des dépressions salées, les chotts. Elles sont parcourues par des populations nomades. Enfin, l'Atlas saharien barre plus au sud l'accès au Sahara. Par contre, les longitudes sont de nature stratégique. L'émir maintient sous sa coupe l'Atlas tellien sur la moitié ouest de l'Algérie. Son autorité est forte en Oranie : c'est un homme de l'ouest. Elle est plus diffuse dans l'Algérois. Il essaye de l'étendre vers la Kabylie. Sans grand succès. Par contre, bien protégé par le relief de l'Atlas, il interdit, par sa présence, la pénétration française dans la profondeur du pays, et menace, par des razzias constantes, les installations françaises autour d'Oran et d'Alger.

L'arrivée d'Aumale et la prise de Médéa

Le commandant en chef comprend qu'il faut prendre Médéa et s'y installer durablement. Le maréchal Valée introduit des troupes dans la plaine de la Mitidja, au sud d'Alger. La division a été mise aux ordres du duc d'Orléans qui est accompagné de son jeune frère, Aumale. Les troupes se regroupent à Blida, aux pieds de l'Atlas tellien et la grande offensive vers Médéa commence à la fin avril 1840.La division franchit l'oued Chiffa dont les eaux s'étalent à la sortie de gorges impénétrables. « Pays étrange, dit Fromentin, d'ardoise et de marbre, où les hommes n'ont pas la grosseur des fourmis, où les aigles tournoient incessamment dans les cieux ».

La division progresse vers l'ouest, en longeant le versant nord de l'Atlas tellien, au milieu des marécages impaludés de la Mitidja. Les combats commencent sérieusement à El-Affroun, à une vingtaine de kilomètres à l'ouest de Blida. Pour Aumale, c'est le baptême du feu. Une nuée de cavaliers dévale depuis la montagne et prend la division en écharpe. Le duc d'Aumale est envoyé en liaison vers le colonel de chasseurs de Bourjolly pour lui donner l'ordre de se porter en avant. Les chasseurs sont déjà au galop et le prince se joint à la charge, sabre au poing. Un lieutenant de lanciers sera tué à ses côtés. Le duc d'Aumale y enlève une citation pour sa conduite courageuse.

Les Arabes se replient dans la montagne après avoir essuyé des pertes importantes. La division s'engage dans l'Atlas. Les combats sont longtemps incertains mais le lendemain, profitant d'une nappe de brouillard qui les protège un moment, les zouaves enlèvent le col de Mouzaïa par un assaut à la baïonnette. Abd el-Kader a compris qu'il a perdu. Il évacue ses troupes sur Médéa.

C'est une victoire stratégique considérable. En atteignant le pic de Mouzaïa, les Français pourront dégager la Mitidja et verrouiller l'Atlas tellien central. Pour la petite histoire, un siècle plus tard, les moines trappistes fonderont le monastère de Tibharine, aux pieds du pic. Quant aux gorges de la Chiffa, elles seront empruntées par la mythique Nationale 1, qui conduisait d'Alger à Tamanrasset, puis en Afrique noire. Sur la lancée, les Français occupent Médéa, le dernier beylik qu'ils ne contrôlaient pas. L'émir a fait évacuer la ville pour se retirer dans le sud, à la limite des Hauts-Plateaux.

Mais sur le plan militaire le système Valée montre ses limites. Le gouverneur général est un officier de grande valeur, qui a été à Brienne avec Bonaparte et qui a gagné son bâton de maréchal au siège de Constantine. Cet homme, déjà âgé, s'enferre dans une conception très statique de sa mission. Il quadrille l'Algérie de places fortes, comme Médéa, qui deviennent des citadelles assiégées que l'armée française ravitaille avec difficulté.

Thomas Robert Bugeaud entre en scène

À Paris, un homme se manifeste pour proposer une autre politique : Thomas Robert Bugeaud. Caporal à Austerlitz, il est lieutenant-général lorsqu'il commande à Oran, en 1837. C'est donc un homme de terrain qui connaît la troupe. Mais il est aussi un homme politique qui sait se faire entendre, car il est député de la Dordogne depuis 1831. Oubliant ses positions passées, Bugeaud propose : destruction d'Abd el-Kader et occupation totale. Sur la demande de Guizot, Louis-Philippe paraphe le 29 décembre 1840 le décret nommant le lieutenant-général Bugeaud gouverneur général de l'Algérie.

La guerre totale : 1841-1843.

Dès son arrivée, il bouleverse les habitudes locales. On s'enquiert enfin de la santé morale et physique des soldats, on optimise le système des approvisionnements. Mais surtout, Bugeaud vide les places fortes pour constituer des colonnes puissantes, mais très mobiles. Elles doivent rivaliser de vitesse avec l'ennemi. On abandonne l'artillerie et les lourds chariots dans les places. Des mulets transportent les vivres, les munitions et tout le matériel, allégeant la charge des soldats. Bugeaud est le véritable créateur de l'Armée d'Afrique. Il est vite adulé par les soldats qui savent d'où il vient et le reconnaissent comme un des leurs.

Bugeaud met immédiatement en application ses vues stratégiques, en dirigeant personnellement les grandes opérations. Dans l'Atlas tellien central, les troupes de l'émir, mises en déroute, doivent s'éparpiller dans le sud sur les Hauts-Plateaux. Mais surtout, le commandant en chef dirige deux grandes offensives en Oranie. La prise de la capitale de l'émir, Tagdempt, celles de Mascara, de Saïda, de Tlemcen, consacrent la déroute d'Abd el-Kader, ce qui entraîne naturellement un ralliement massif de tribus. Le 2 février 1842, l'émir perd son dernier bordj. Il se résout à abandonner l'Oranie, sa province natale et son ancien fief. Il contourne l'Ouarsenis et pique au sud, vers les Hauts-Plateaux. C'est là que se déroulera le dernier acte.

Mais le coup d'œil du commandant en chef n'explique pas tous les succès militaires. Bugeaud a une autre casquette ! Il est aussi gouverneur général. Il a compris, avant beaucoup d'autres, que la guerre est aussi une guerre économique. Bugeaud ne laisse qu'un choix aux tribus locales : soit se ranger aux côtés des Français –

elles seront alors protégées, soit s'opposer – elles seront alors combattues et l'approvisionnement des colonnes se fera aux dépens de leurs cheptels et de leurs récoltes. Bugeaud vient de réinventer le système des razzias si cher à ces pays ! Bugeaud sera critiqué pour cette politique de guerre totale. Il est vilipendé de nos jours par les déboulonneurs professionnels de statues qui n'oublient qu'une seule chose : Bugeaud appliquait alors exactement la même politique que l'émir !

Pour l'émir, ces razzias se doublent d'une déportation systématique et de l'élimination des chefs des tribus qui ne lui obéissent pas. Les exemples abondent de 1835 à 1845 : les Couloughis en limite orientale de la Mitidja, la tribu Zemla vers Oran, les Bordjias dans la région de Mostaganem, les Angad au sud de Tlemcen, les Attafs sur la rive droite du Chélif, les Ouled-Naïl dans l'Atlas saharien, les Beni-Ouragh dans l'Ouarsenis sont chassés de leurs terres et parfois décimés (plusieurs centaines d'hommes pour les Attafs). Le ksar de la puissante confrérie Tidjanya à Aïn-Madhi près de Laghouat est dévasté après un siège de huit mois ! Les Tidjani voueront toujours une haine tenace à l'égard de l'émir. Ils se vengeront. De plus, l'émir fait évacuer les populations civiles des villes qu'il perd, comme à Médéa. Lorsqu'il en a le temps, il fait détruire ces villes, même sa capitale Tagdempt. Lorsque les Français prennent Saïda, la ville est démolie aux trois-quarts. Cette longue litanie montre que cette guerre fut sanglante, et sanglante pour tous.

Citons un dernier point qui est constamment mis en exergue de nos jours à l'encontre de Bugeaud : celui dit « des enfumades du Dahra ». Bugeaud couvrit loyalement le général Pélissier, son subordonné, pour cette action. Mais on n'évoque jamais le fait que l'émir couvrit ses subordonnés qui, le 24 avril 1845, massacrèrent 280 prisonniers français.

Finalement, qui mieux que l'émir pouvait définir, *ab initio,* son credo politique. Dans une lettre adressée le 25 janvier 1835 au gouverneur Drouet d'Erlon, il déclarait : « Les Arabes de ces pays ne peuvent pas s'habituer à votre forme de gouvernement et en sont fort éloignés. Ces gens-là sont élevés à notre manière de gouverner et ils désirent se retrouver sous notre domination, car ils sont habitués à recevoir et à exécuter nos ordres… »

Un nouveau rôle pour le duc d'Aumale

Mais que devient le duc d'Aumale dans cet imbroglio politico-militaire ? Il apprend tout simplement son métier d'officier de l'Armée d'Afrique.

Le 11 juin 1841, il prend le commandement du 17e régiment d'infanterie légère. Il a dix-neuf ans et vient d'être nommé colonel. On peut s'étonner de l'avancement rapide des princes royaux, mais c'était là monnaie courante dans les maisons régnantes. Ce fut cependant une attitude constante des princes d'Orléans de ne pas apparaître comme des officiers d'opérette et de satisfaire pleinement aux devoirs de leurs charges. Ils furent toujours bien considérés par les officiers de l'Armée d'Afrique. Le 17e est son premier grand commandement. Il se montre immédiatement un bon organisateur, attentif à la fatigue et au moral des troupes. En opération dans le Titteri, il vit simplement au milieu de ses officiers, bivouaquant en plein air, faisant la conquête de tous par sa simplicité et sa bonne humeur. Le 17e s'illustrera lors du dégagement de Miliana. Dans le rapport de Bugeaud sur cette expédition, Aumale est cité avec éloge.

Le 13 juillet 1842, le duc d'Orléans, en congé en France, se tuait dans un accident de voiture. Sa mort priva Louis-Philippe d'un soutien qui lui manquera en 1848. La popularité du prince était un fait insoupçonné. L'abondance de l'assistance populaire durant les cérémonies marqua les contemporains. Une statue équestre du duc sera érigée en 1845 sur une place, qui fut la première réalisée par l'armée française à Alger. Elle est située près de la mosquée dite de « la Pêcherie », Jamaa al Jdid, la nouvelle mosquée, l'un des édifices les plus importants de la période ottomane. Ce qui deviendra la place du Gouvernement sera pendant un siècle le centre de la vie algéroise.

Bien que cadet, et parce qu'il n'a jamais eu de rôle politique, Aumale devient le soldat de la monarchie. Le roi espère que l'Armée d'Afrique reportera sur lui l'affection que lui inspirait son frère aîné. Si Aumale se trouve confiné dans un rôle militaire, celui-ci a brusquement pris une grande importance. Il est fait maréchal de camp (c'est-à-dire général de brigade) quand il rejoint une nouvelle fois l'Algérie. Il a vingt ans !

Aumale commandant du Titteri - La prise de la smalah

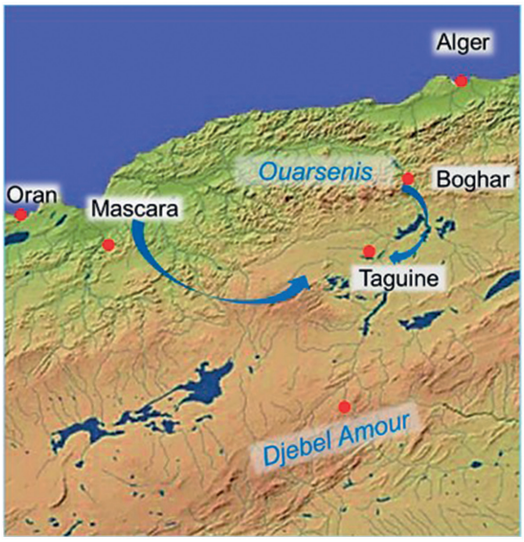
En novembre 1842, Bugeaud le nomme commandant de la province du Titteri, l'Algérie centrale. Il ne cesse de guerroyer pendant tout l'hiver 42-43, autour de Médéa, dans le massif de l'Ouarsenis, vers le Djurdjura.

Mais son commandement est toujours marqué par un mélange de rigueur militaire et d'humanisme. Il ordonne d'aider les tribus ralliées, il rend hommage à ses soldats qui combattent dans la neige mais qui sont aussi des bâtisseurs, défrichant et construisant des routes.

Mais la mission primordiale qui était assignée à Aumale était de surveiller les mouvements d'Abd el-Kader. Nous avons beaucoup insisté sur le fait que l'émir avait été repoussé sur les Hauts-Plateaux. En effet, cette situation présente une double importance. Stratégique d'abord : l'émir n'a plus d'assise territoriale et il est obligé de se déplacer constamment pour ne pas se faire repérer. Économique ensuite : il faut aussi se déplacer pour assurer la subsistance des hommes et des animaux et il est très difficile de lever l'impôt sur des tribus nomades très pauvres.

Aumale occupe alors une position centrale dans ce dispositif. Les Français ont repris Boghar, situé en altitude sur les deniers contreforts de l'Atlas. La place domine le Ksar et le marché de Boghari, les Portes du Sud. Passé la « Source du Lion », Aïn Sba, c'est l'immensité des Hauts-Plateaux.

Des renseignements indiquent alors que l'émir pourrait se trouver dans le sud-ouest de Boghari. Le 10 mai 1843, Aumale quitte Boghar à la tête d'une colonne de près de 2 000 hommes, suivis par une caravane de 800 dromadaires et mulets, chargés du matériel lourd et de 21 jours de ravitaillement.



Opérations combinées dans les Hauts-Plateaux.

La colonne d'Aumale et celle de Lamoricière, partie de l'ouest, devaient constituer une large tenaille au sud de l'Ouarsenis pour encercler l'émir. On apprit alors qu'Abd el-Kader se trouvait en fait beaucoup plus à l'ouest. Mal renseigné, il croyait Aumale toujours dans Boghar. Il ordonna donc à la smalah de s'éloigner de la zone des combats. Elle devait se diriger vers le djebel Amour où elle serait à l'abri et trouverait eau et nourriture.

Aumale se retrouvait donc seul. Son mouvement constituait maintenant une simple opération de diversion pour soutenir Lamoricière, qui affronterait directement l'émir dans l'ouest. Avec un peu de chance, il repèrerait peut-être la smalah.

L'Agha des Ouled-Aïdah avertit alors Aumale que la smalah se rendrait probablement à la source de Taguine. On en eut la confirmation en capturant et interrogeant un jeune garçon noir qui s'était échappé de la smalah où il était prisonnier. Il fallait faire vite. Pour atteindre Taguine, on devait couvrir une longue étape où on ne trouverait pas une goutte d'eau. Le prince prit alors une décision très risquée, mais qui s'avéra fort opportune. Il décida de laisser en arrière le convoi de ravitaillement avec une petite escorte. Puis, le 16 mai au matin, pour accélérer le mouvement, il décida de distancer l'artillerie et les zouaves pour se porter à l'avant avec la cavalerie.

La colonne s'étirait maintenant sur une importante distance, à la grande inquiétude de certains officiers. On n'était jamais descendu aussi loin dans le Sud, en pays hostile, avec des guides connaissant très mal le pays. Le vent du sud s'était levé et soufflait avec force. L'agha des Ouled-Aïdah et le capitaine Durrieu, topographe de l'expédition, partirent en éclaireurs avec Yusuf. Tout trois grimpèrent au faîte d'une colline. Ils revinrent immédiatement à bride abattue. Yusuf était très ému : « Toute la smalah est là derrière », dit-il.

La smalah ! C'est une capitale ambulante, peut-être 20 000 civils et 5 à 10 000 soldats, l'élite des troupes de l'émir. Dans cette capitale, l'émir a érigé un protocole pointilleux que traduit l'organisation du campement, toujours le même. Au centre, sa magnifique tente, sa famille, ses serviteurs. Autour, quatre enceintes circulaires concentriques fédèrent, en une géométrie complexe l'ensemble des tribus. Plus on est important, plus on est proche de l'émir. Chaque douar, chaque famille, chaque individu a une place fixe et marquée, suivant son rang, son utilité, ses fonctions, et la confiance qu'il inspire. Nouveau Roi-Soleil, l'émir avait compris qu'il devait entraîner dans cette migration géante, les tribus qui ne pouvaient plus quitter la smalah. Elles assuraient plus que sa protection : elles étaient le gage de ce qui lui restait de puissance.

Prendre la smalah, c'est donc prendre une ville, et une grande ville. L'agha des Ouled-Aïdah, Ahmar ben Ferrath, en a été effrayé en la découvrant du haut de la colline. Il se jette aux genoux du prince en le suppliant de ne pas attaquer avec d'aussi faibles effectifs. Quelques officiers demandent ouvertement d'attendre l'arrivée de l'infanterie. Mais elle est à plusieurs heures de marche. Il sera trop tard. La smalah sera alors montée et en ordre de défense.

Le duc d'Aumale prend alors une autre décision, très risquée. Elle va le faire entrer dans l'histoire. Il donne l'ordre d'attaquer la smalah. Les Français se forment en deux lignes, Yusuf à gauche avec les spahis, Morris à droite avec les chasseurs d'Afrique, les gendarmes et Aumale à leur tête. Ils déboulent depuis les collines, dans un nuage de poussière. Abusées par les burnous écarlates des spahis, des femmes croient au retour du bataillon rouge de l'émir et les accueillent par des youyous stridents qui deviennent vite des cris d'effroi. Elles refluent vers les tentes. Déjà, la charge est là, balayant tout sur son passage. Yusuf, plus intrépide que jamais, sabre à tour de bras. Les têtes volent sous les coups de yatagans des spahis. Il fonce vers le centre où il sait trouver les proches de l'émir et les otages. Les coups de taille des chasseurs anéantissent les soldats qui prennent les armes et sont gênés par les civils qui fuient de tous côtés, mêlés aux troupeaux affolés et aux chevaux non sellés. Une femme, dont on comprendra plus tard qu'il s'agissait de Lalla Zohra, la propre mère de l'émir, s'accroche aux étriers de Yusuf en l'implorant. Il la rassure. La tribu de l'émir, les Hachems, se bat courageusement pour protéger ses proches. Mais rien ne peut arrêter la cavalerie française qui traverse la smalah de part en part, vire court à son orée et revient parfaire sa victoire. Dans le tumulte général, la garde rapprochée de l'émir extrait sa famille de la smalah dévastée. Ce petit groupe s'enfuit vers l'ouest pour rejoindre Abd el-Kader en Oranie.

Une heure et demie après l'attaque, la victoire est consommée. Trois cents réguliers d'Abd el-Kader sont morts, plus quelques centaines de blessés qui iront mourir, solitaires, autour de Taguine. De grands dignitaires ont été tués ou sont prisonniers avec leurs familles. L'émir perdra 4 000 hommes prisonniers, 60 000 têtes de bétail, ses archives, ses réserves d'armement et de poudre, son trésor. Pour Abd el-Kader, le coup est sévère. Il le frappe personnellement. Il n'a même pas su défendre sa propre famille. Son mythe d'invincibilité a volé en éclats. Avec la prise de la smalah, lourde de symbole, la victoire glisse inexorablement vers la France. Mais la prise de la smalah fut aussi une victoire populaire qui suscita l'enthousiasme dans la capitale. Elle obtint les suffrages des meilleurs juges : les officiers de l'Armée d'Afrique, et surtout de leur chef, Bugeaud.

Le commandant en chef obtient son bâton de maréchal. Il est fait grand-croix de la Légion d'honneur. Il le méritait bien. En deux ans, il avait complétement renversé la situation en Algérie. Le duc d'Aumale est nommé lieutenant-général. Yusuf est fait commandeur de la Légion d'honneur et est promu colonel. Bugeaud lui confie le commandement de l'Algérois. De nombreux soldats musulmans, plus modestes, seront honorés et récompensés. Ils sont les premiers de cette longue et imposante lignée d'Algériens qui choisirent la France.

Aumale commandant du Constantinois : la consolidation

Le 21 novembre 1843, Aumale gagne Constantine où il a été nommé commandant de la province.

L'un des affidés de l'émir, le Khalifa Mohamed Seghir, prêche la révolte autour de Biskra. Les Français décident de réagir en créant un point d'appui, Batna. Il est situé près de Lambèse, qui fut… le siège de la 3e *Augusta,* et le carrefour stratégique des Romains. Par le défilé d'El-Kantara, les Français atteignent Biskra. Aumale rejoint alors la palmeraie. Il est maintenant accompagné de son jeune frère, le duc de Montpensier, lieutenant au 3e régiment d'artillerie. Le prince réussit à convaincre les chefs de tribus de la région de se ranger sous l'autorité de la France.

Mais il faut éliminer l'homme de l'émir, allié pour la circonstance à Ahmed Bey, l'ancien bey de Constantine. Installés dans la pointe sud-ouest des Aurès, ils menacent les liaisons entre Batna et Biskra. Précédés par quelques éclaireurs indigènes, les Français s'engagent dans l'impressionnant canyon de l'oued el-Abbiod et doivent gravir les falaises qui le bordent. Les 2e et 31e de ligne s'emparent du village de M'Chounèche mais

ne peuvent plus progresser vers les sommets du canyon. Aumale décide de prendre la tête du 2e régiment de la Légion pour enlever les dernières positions. Il paiera de sa personne durant le dernier assaut. Le duc de Montpensier sera légèrement blessé. C'est fini ! Mohamed Seghir s'enfuit en Tunisie. Quant à Ahmed Bey, il demandera l'aman et finira benoîtement ses jours à Alger, la capitale, devenu française, de son ancien souverain.

Dès 1844, Bugeaud pense à l'organisation civile du pays. Il organise les bureaux arabes et remplace dans la hiérarchie tribale les hommes d'Abd el-Kader par des chefs ralliés à la France, ce qui, naturellement, fait des heureux… et des malheureux.

Le jeu marocain : de la diplomatie jusqu'à la victoire de l'Isly par Bugeaud

Abd el-Kader erre dans les confins marocains où ses émissaires agitent les populations frontalières pour lutter contre les infidèles à leurs portes. Le sultan Abd el-Rahman n'a pas besoin de ces mouvements dans un pays où les dissidences ne manquent pas. Mais il connaît aussi la longue histoire du royaume chérifien et ses vues constantes de domination sur l'ouest algérien. Pourquoi ne pas utiliser Abd el-Kader, obligé aujourd'hui, vassal demain ! Dans ce jeu de dupes, chacun pense manipuler l'autre.

Les cavaliers d'Abd el-Kader, souvent venus d'Oujda, continuent de faire des razzias en territoire algérien. Lamoricière, qui commande à Oran, installe une garnison à Marnia, en territoire algérien, mais dans une zone contestée par les Marocains. Le sultan réagit comme l'espérait l'émir. Dès le 30 mai, il ordonne à El Guenaoui, le caïd d'Oujda, de chasser les Français de Marnia. Les chasseurs d'Afrique lui infligent de lourdes pertes.

Bugeaud, arrivé en Oranie, tente de convaincre les Marocains de cesser leur aide à l'émir. Tentatives de conciliations, représentations diplomatiques, avertissements restent sans effet sur le sultan qui exige le déplacement de la frontière vers l'est et… que Bugeaud soit sanctionné !

Effet bénéfique des bonnes relations entre la reine Victoria et la maison d'Orléans, la « lettre aux Lords de l'Amirauté » indique clairement que le gouvernement de Sa Majesté n'entend s'opposer en aucune façon à la France au Maroc. Les escadres anglaises ne bougeront pas. Le 6 août 1844, le prince de Joinville peut donc bombarder Tanger.

Les Marocains décident de réagir en force ; 30 à 60 000 combattants se concentrent dans la région d'Oujda : troupes marocaines, combattants d'Abd el-Kader, et une foule de guerriers venus de la région pour répondre à l'appel au djihad. Ils sont commandés par Moulay Mohamed, le fils du sultan. Bugeaud a concentré 10 000 hommes. Malgré la disproportion numérique, le commandant en chef sait pouvoir faire confiance à ses vieux briscards.

Bugeaud pénètre au Maroc. Le 14 août au petit matin, les troupes françaises passent l'Isly à gué. En tête, les chasseurs montent au combat au son des tambours. Les cavaliers marocains chargent. Ils sont décimés par les feux de salve des chasseurs et par l'artillerie. Ils refluent. Les spahis de Yusuf passent à l'attaque et balaient tout sur leur passage. C'est la débandade générale. À midi, la bataille de l'Isly est terminée. La victoire est sans appel. La route de Taza et de Fez s'ouvre devant le maréchal, avec l'élimination définitive de l'émir.

Le gouvernement en décide autrement. Place aux diplomates ! Le traité de Tanger est signé avec les Marocains le 10 septembre. Il stipule que l'émir est mis hors-la-loi dans l'Empire chérifien. Bugeaud est fait duc d'Isly le 18 septembre, mais est prié de repasser en Algérie avec armes et bagages.

La victoire d'Isly consacre la puissance de la France dans le Maghreb. Elle fait aussi du maréchal l'un des principaux personnages du royaume. Il n'en est que plus à l'aise pour dénoncer le traité de Tanger qu'il juge inapplicable quant à Abd el-Kader. L'avenir lui donnera raison. La France paiera très cher ces errements diplomatiques dès l'année suivante. Comme l'avait prévu le maréchal, l'émir considère comme nuls les traitées signés par le sultan avec la France. Il reprend ses razzias dans la zone frontalière algérienne. Le sultan feint de l'ignorer.

De Sidi-Brahim aux derniers soubresauts de l'émir

Mais c'est en septembre 1845 que va se dérouler un épisode d'une autre importance. Il constitue le revers le plus important que l'armée française ait subi depuis le début de la conquête. Un petit poste a été établi au bord

de la mer, à la frontière marocaine, en un lieu qui s'appellera plus tard Nemours, avec une garnison hétéroclite de quelques centaines d'hommes. Elle est commandée par le colonel Montagnac, officier expérimenté mais rongé par l'ambition.

Il part en opération avec des effectifs ridicules à la recherche de l'émir qui serait dans sa région. Il commet d'invraisemblables erreurs tactiques et paiera de sa vie ses inconséquences. Lorsque les cavaliers de l'émir dévalent depuis les collines, la colonne est complétement décimée. On tranche la tête des prisonniers pour les envoyer rouler aux pieds de l'émir, posté au sommet du djebel Kerkour. Une section de 24 chasseurs se réfugie derrière la murette entourant le marabout de Sidi-Brahim. Sans eau, avec peu de nourriture et de cartouches, elle résistera jusqu'au dernier, pendant trois jours. Le 8e bataillon de chasseurs à pied porte aujourd'hui le nom de Sidi-Brahim sur son drapeau.

Les conséquences furent désastreuses. Le téléphone arabe, avec ses enjolivements, a parfaitement fonctionné. L'émir, qui vient d'abattre sa dernière carte, envoie des émissaires aux quatre coins de l'Algérie prêcher le djihad. Pendant plusieurs mois, Bugeaud lancera à ses trousses pas moins de dix-huit colonnes. Yusuf, maintenant général, par sa connaissance du pays, manquera de peu la capture de l'émir à plusieurs reprises. Mais l'émir est finalement un piètre tacticien. Sa petite armée diminue régulièrement au fil des rencontres. Elle est complètement anéantie dans la vallée de l'Isser, à l'été 1846. Toutes les tribus révoltées demandent l'aman. Après Sidi-Brahim, dix mois ont été nécessaires à Bugeaud pour éteindre les incendies. Il pense surtout à l'organisation de la colonisation mais rencontre peu d'échos à Paris.

Bugeaud précipite alors une décision qu'il mûrissait depuis longtemps : il démissionne. Le 5 juin 1847, avant de s'embarquer, il adresse un message ému à l'Armée d'Afrique : « Soldats, comment me séparer de vous sans éprouver de profonds regrets ! Vous n'avez cessé de m'honorer pendant six ans et demi d'une confiance qui faisait ma force et la vôtre. C'est cette union entre le chef et les troupes qui rend les armées capables de faire de grandes choses. Vous les avez faites. Mais ce qui ne doit pas moins vous honorer aux yeux de la France et du monde, c'est d'avoir compris, dès les premiers pas, qu'il ne suffisait pas de combattre et de conquérir, qu'il fallait encore travailler pour utiliser la conquête. »

Aumale gouverneur général - La reddition d'Abd el-Kader

Le vieux chef parti, comment manifester à l'Algérie l'intérêt que le pays lui porte et y instaurer une ère de renouveau ? Le 11 septembre 1847, le duc d'Aumale est nommé gouverneur général de l'Algérie. Il a vingt-cinq ans… Le prince est conscient de la charge qui lui échoit. Il s'entoure de collaborateurs de valeur, souvent saint-simoniens, qu'il choisit avec son discernement habituel. Il se met à la tâche avec ardeur pour organiser le pays.

Pendant qu'Alger vit une révolution de palais, l'émir, refugié au Maroc, hésite. Les Français sont trop forts en Algérie. Par contre le Maroc est un pays fragile. Le sultan ne l'a aidé que pour servir ses propres intérêts. Pourquoi ne pas créer, d'Oujda à Fez, ce territoire islamique qu'il n'a pu établir en Algérie ? Une fois de plus, le sentiment religieux l'emporte sur toute conscience nationale. Le sultan chérifien ne peut plus tergiverser. Il attaque l'émir dont les derniers fidèles désertent. Deux des propres frères de l'émir passent en Algérie, rejoignent Tlemcen et demandent l'aman à Bazaine. Abd el-Kader comprend que c'est fini. Il franchit la Moulouya, gonflée par les pluies d'hiver. Ses derniers réguliers se font décimer pour permettre le passage de la Deïra sur l'autre rive.

Lamoricière, qui commande à Oran, connaît les intentions de l'émir. Il rejoint le secteur. Dans la nuit du 24 décembre, deux émissaires se présentent, porteurs du sceau de leur maître. Ils sont conduits auprès de Lamoricière. Les éléments sont déchaînés et on ne peut rien écrire. En signe d'assentiment, il donne son sabre aux deux émissaires. L'émir sera loyalement reçu. Dans sa demande officielle de reddition, l'émir ne demande qu'à être transporté à Alexandrie ou Saint-Jean d'Acre. Lamoricière lui en donne l'assurance, confirmée par le duc d'Aumale qui vient de débarquer à Nemours. On a fait savoir à l'émir que sa deïra est maintenant protégée par les légionnaires de Mac-Mahon.

Le 24 décembre au matin, l'émir, escorté de quelques hommes, se présente au pied du djebel Kerkour. Le colonel Cousin-Montauban puis Lamoricière se portent à sa rencontre pour le saluer. Ils gravissent ensemble les sentiers qui passent près du marabout de Sidi-Brahim, la même où, deux ans auparavant, les chasseurs à pied avaient livré leur dernier combat. Lorsqu'ils arrivent à Djemaa-Ghazaouet, le duc d'Aumale, entouré de tout l'état-major français, l'accueille. L'émir s'adresse immédiatement au prince : « Tu devais depuis longtemps désirer ce qui arrive aujourd'hui ; l'événement s'est accompli à l'heure que Dieu avait marquée ». Avec son élégance habituelle, le duc lui répond en lui témoignant beaucoup de respect. Il lui renouvelle les

engagements pris par Lamoricière. L'émir ayant souhaité quitter l'Algérie le plus rapidement possible, on lui propose d'embarquer le lendemain avec ses proches pour la France d'abord, puis pour l'exil. Aumale rend compte au ministre de la Guerre Trézel des détails de la reddition de l'émir et des engagements pris au nom de la France. Il écrit également à Bugeaud pour lui faire l'honneur de cette reddition.

L'émir encombrant prisonnier à Toulon

Le 25 décembre 1847, la frégate à vapeur l'*Asmodée*, commandée par le capitaine de vaisseau Gatier, quitte Mers el-Kébir. Elle a à son bord l'émir et 89 de ses proches, choisis par lui. La frégate arrive à Toulon le 29, ainsi que l'annonce *Le Toulonnais, journal du Var et de l'Afrique*. Rien n'a été préparé pour accueillir l'émir qui est conduit avec sa famille au fort Lamalgue. Le reste de sa suite est entassé dans de très mauvaises conditions au fort Malbousquet. L'émir comprendra rapidement qu'il n'est pas un voyageur en transit mais un prisonnier. L'explication est assez simple : la monarchie de Juillet vit ses derniers jours. Le roi demande que la parole de la France, donnée par les militaires à l'émir, soit respectée. Le gouvernement Guizot et les Chambres s'y opposent. Le mois suivant, balayé par la révolution de 1848, Louis-Philippe partira en exil.

Pour la petite histoire, un dessin de Letuaire nous montre l'émir siégeant tranquillement dans ce que certaines feuilles ont appelé les geôles toulonnaises. Pierre Letuaire, professeur de Vincent Courdouan, devint membre de notre académie en 1835. Mais la parole donnée par la France avait été gravement trahie. La Deuxième République ne fera rien pour y remédier, puisqu'Abd el-Kader sera interné à Pau puis à Amboise. C'est Louis-Napoléon qui lui rendra sa liberté.

L'exil anglais

Dès le lendemain de l'abdication de Louis-Philippe, Cavaignac, le général républicain, remplace Aumale comme gouverneur général de l'Algérie. Le prince écrit au ministre de la Guerre : « Fidèle à mes devoirs de citoyen et de soldat, j'étais resté à mon poste tant que j'avais pu croire ma présence utile au service du pays. Aujourd'hui, elle pourrait devenir un embarras. Soumis à la volonté nationale, j'aurai quitté demain la terre française. »

Aumale et Joinville s'embarquèrent pour l'Angleterre avec leurs familles le 3 mars. L'aviso *Solon* fut salué par les canons des forts. Un temps sombre et une pluie fine accompagnèrent les princes pour ce dernier voyage. Aumale regardait défiler les côtes d'Algérie où il ne reviendrait jamais. Exilé à vingt-six ans, au début d'une carrière de soldat et d'administrateur déjà très brillante, il allait vivre vingt-deux ans hors de France.

La reine Victoria accueille les Orléans avec prévenance. La famille d'Orléans se retrouve pour entourer le vieux roi installé au château de Claremont. Il meurt en 1850. L'exil affecta beaucoup Aumale à ses débuts. Puis il fallut bien s'installer dans un provisoire qui risquait de durer un peu. En 1850, il achète, à Twickenham, Orleans House, où son père avait vécu quand il était proscrit. Il s'intègre sans problème dans la haute société anglaise dont il partage la vie brillante. Mais le poids de l'inaction commence à lui peser. Avec sa femme, Marie-Caroline de Bourbon-Siciles, il entreprend alors de nombreux voyages.

Mais il y a aussi un autre Aumale, que bien peu connaissent. Dans son cabinet de travail, il écrit, entouré de livres et de cartes. Les murs sont tapissés de drapeaux et d'étendards de régiments de l'Armée d'Afrique. Aumale écrit leur histoire. Plus tard, il dira : « Nous avons toujours été des militaires, avant d'être des princes ».

Chantilly et l'héritage du Grand Condé

Sur un présentoir, en face de lui, l'épée du Grand Condé, son parrain. Quel symbole !

Louis VI Henri de Bourbon-Condé n'avait pour descendant que le duc d'Enghien fusillé en 1804. À sa mort, il laissa tous ses biens à Aumale, son filleul. Du fait de cet héritage, et plus tard de celui de Louis-Philippe, Aumale deviendra probablement l'un des hommes les plus riches de France. Mais il sera sûrement le plus grand collectionneur d'Europe. Il abritera ses collections dans le château de Chantilly qu'il réussira habilement à protéger de toutes les rapacités, même pendant son exil.

Le retour en France

En 1870, Aumale et Joinville passent en France pour aller se battre, mais ils sont refoulés.

Enfin, en 1871, les lois d'exil sont abrogées. Aumale rentre immédiatement en France. Une vie nouvelle s'ouvre à lui. Vie politique d'abord : il conserve continûment ses charges électives jusqu'à son second exil, en 1886. Vie intellectuelle ensuite : il est élu à l'Académie française. Vie militaire enfin, à son grand contentement. Réintégré, il termine sa carrière comme inspecteur général de l'armée. Il raccroche enfin son sabre en 1883.

En 1886, il est frappé par la loi d'exil, comme tous les chefs de familles ex-régnantes. Il lègue le domaine de Chantilly à l'Institut avant de s'éloigner de nouveau.

Le lien jamais rompu avec l'Algérie

En 1889, il peut revenir en France. Il se consacre principalement à l'organisation du musée Condé de Chantilly. Il en fera le second musée français après le Louvre. Dans l'étonnante confusion de ce stupéfiant musée, il faut suivre, avec attention, le fil d'Ariane secret qu'Aumale déroule pour nous, ce lien jamais rompu avec l'Algérie, à la fois offerte et secrète.

Cet attachement explique aussi pourquoi il aimait son domaine de Zucco, près de Palerme. Lorsqu'il était en Sicile, il retrouvait, avec un plaisir évident, la lumière qui lui faisait oublier l'exil anglais. Il évoquait constamment l'Algérie, ce rude pays qu'il avait appris à aimer, et auquel il avait donné les plus belles années de sa jeunesse. C'est ici qu'il mourut, face à la Méditerranée, ce « lac salé, fabrique de civilisations », selon Valéry. Éternelle leçon de cette mer à la sensualité trompeuse, théâtre de tous les drames antiques. « N'allez pas là-bas », nous dit Camus, « si vous vous sentez le cœur tiède, et si votre âme est une bête pauvre ! Mais, pour ceux qui connaissent les déchirements du oui et du non, de midi et des minuits, de la révolte et de l'amour, pour ceux enfin qui aiment les bûchers devant la mer, il y a, là-bas, une flamme qui les attend. »

Réponse de Geneviève Nihoul au discours de réception de Jean Renaud

Vous avez mentionné, monsieur, des circonstances difficiles : je dirais plutôt que vous m'avez chargée d'une mission impossible, en me demandant de l'accepter au nom de notre amour commun pour la Méditerranée. Remplacer au pied levé notre très regretté confrère Roland Billault est en effet une gageure : lui est littéraire et méditerranéen, je suis scientifique et nordique. Mais j'ai découvert la Méditerranée à vingt ans, sur mon petit bateau à voiles qui m'a entraînée de Gibraltar jusqu'à Rhodes. De plus, avec le zèle de l'adorateur d'une nouvelle divinité, je suis partie travailler en Tunisie et n'ai plus quitté notre mer, *mare nostrum*. J'ai donc accepté par amitié pour vous, monsieur, et pour la Méditerranée.

J'insiste sur la Méditerranée et ses rives car, à travers l'itinéraire du duc d'Aumale, ce prince attaché à prouver que tous ses privilèges étaient justifiés, vous nous avez fait sentir votre amour pour la terre d'Algérie et pour la Méditerranée. Cette mer, je parlerai surtout de sa partie occidentale plus proche de nous, cette mer donc nous a unis autant qu'elle nous a divisés : elle nous est indispensable et nous devons tout faire pour, ensemble, la préserver. Des initiatives d'union ont vu le jour tel cet Arc latin qui unit toutes les communes ou régions du pourtour nord de la Méditerranée, de Gibraltar à la Sicile. Ou plus modestement cette réunion des académies méditerranéennes du nord et du sud, à laquelle participe notre compagnie et qui tente de renouer des liens millénaires qu'il faut réinventer.

Le titre de votre conférence insistait d'ailleurs sur l'Algérie ! Notre président a rappelé que vous étiez né là-bas : vous aimez à préciser que vous êtes un enfant du bled et non pas des villes. Quand vos parents vous ont envoyé faire vos études secondaires à Alger, vous avez attendu, chaque année, avec encore plus d'impatience qu'un collégien normal, les vacances : car vous rentriez alors au bled retrouver les amis, français et arabes. Vous continuez d'ailleurs de vous réunir avec certains d'entre eux une fois par an afin de garder un lien, même ténu, avec ces années de jeunesse en Algérie. Aussi étiez-vous particulièrement qualifié pour comprendre la fascination qu'a exercée l'Algérie sur ce fils de Louis-Philippe, roi des Français, promu aux plus hautes

fonctions militaires de par son rang mais qui a su apprendre sur le terrain et comprendre cette terre encore très étrangère aux Français.

Ce n'est pas par hasard si, ensuite, vous avez fait vos études universitaires à Marseille qui est la ville méditerranéenne par essence tandis que vos parents se sont installés à Toulon. Bon en sciences, vous faites de la physique sans trop bien savoir pourquoi. L'avenir vous semble très flou, m'avez-vous toujours dit. Et puis, au cours de vos déambulations marseillaises vous tombez sur un institut dont le fronton proclame « Mécanique des fluides turbulents ». Vous restez en arrêt, et comme une déferlante, les fluides turbulents vont vous happer. Vous ne quitterez plus la mécanique des fluides, heureusement pas toujours turbulents : vous vous spécialiserez d'ailleurs dans les fluides gazeux, l'air principalement. Après votre licence, vous faites un DEA apparemment suffisamment brillant pour que l'Office national d'études et de recherches aérospatiales (plus communément appelé ONERA) vous propose de faire une thèse en son sein. Hélas, ce prestigieux organisme est situé à Paris, mais vous acceptez et subirez donc quelques années d'exil dans la région parisienne : on peut trouver pire comme exil ! Votre thèse soutenue, l'ONERA vous propose de vous garder pour continuer des recherches en vous offrant une carrière toute tracée, mais le hasard vous est de nouveau favorable. Eurocopter est en train de créer un centre à côté de Marseille et vous propose un poste d'ingénieur : il n'est pas surprenant que vous l'ayez accepté et c'est ainsi que vous regagnez, avec bonheur, la Méditerranée. Ainsi va la vie : vous serez donc ingénieur dans une grande entreprise industrielle au lieu d'être chercheur dans un laboratoire national. J'ajoute que vous ne quitterez plus guère la Méditerranée.

Sauf pour voyager, car, avec votre épouse Marie-Hélène, vous êtes un grand voyageur, un grand baroudeur pourrais-je dire. Les voyages organisés, avec un groupe nombreux, ne sont pas de votre goût : vous préférez vous déplacer en couple ou avec des amis. Nous avons fait un merveilleux voyage avec vous en Iran : vous n'êtes pas de ces voyageurs qui attendent que les guides, plus ou moins compétents d'ailleurs, vous expliquent le pays où vous êtes. Vous préparez le périple que vous allez faire avec une attention soutenue pour son histoire passée et présente : vous vous intéressez autant aux habitants qu'aux ruines et aux monuments. De ce voyage en Iran, il est d'ailleurs sorti, sous la houlette de Rémi Monaque, une commission d'histoire consacrée à l'Iran préislamique où Claude Cesari, vous et moi avons détaillé les trois grandes étapes historiques de ce peuple indo-européen merveilleux : nous avons beaucoup travaillé mais, je crois pouvoir le dire, avec bonheur.

En retraite, vous continuerez à vous intéresser à l'aérodynamique et à la recherche spatiale : cela nous vaudra des communications savoureuses sur les débuts de l'homme dans la troisième dimension en partant du vol animal, où vous ne cachiez pas votre admiration pour les oiseaux, puis en montrant la naissance des avions et en nous expliquant les drones, ces ultimes avions sans pilote ni passager. Vous nous avez aussi parlé de Rosetta, sonde spatiale que vous avez qualifiée d'archéologue infatigable dans le système solaire, encore un clin d'œil au spatial.

Votre métier d'ingénieur dans une grande entreprise internationale vous a aussi fait prendre conscience de l'importance des considérations énergétiques : vous nous avez parlé du pétrole, de l'énergie nucléaire et de la consommation énergétique de la France.

Mais votre retraite vous a surtout permis de revenir à d'anciennes amours, l'histoire. Vous suivez avec intérêt des cours à Marseille sur ce sujet en privilégiant l'Antiquité. Et vous nous avez fait plusieurs conférences sur l'histoire passée du Proche et du Moyen-Orient.

Mais je m'égare et je vois notre président regarder sa montre avec anxiété : tout ceci pour dire, monsieur, que vous êtes un scientifique, certes, mais très pluridisciplinaire. Vous étiez donc tout à fait le candidat idéal pour une académie comme la nôtre dont la devise est « Sparsa colligo » : vous rassemblez en vous beaucoup de savoirs différents et êtes toujours prêt à les partager avec d'autres. Aussi est-ce sans aucune hésitation, mon cher Jean, qu'au nom de l'académie du Var, je te souhaite la bienvenue dans ton nouveau fauteuil que, j'espère, tu trouveras confortable pour tes vieux jours. Quant à nous, nous espérons que ta contribution à nos travaux gardera la qualité à laquelle tu nous as habitués et qui, j'en suis sûre, ne fera que s'amplifier.

LA FAMILLE DES SCIPIONS OU LA NAISSANCE DE L'IMPÉRIALISME ROMAIN

Geneviève NIHOUL

« Se pourrait-il qu'on soit assez borné, assez indifférent, pour refuser de s'intéresser à la question de savoir comment et grâce à quel gouvernement l'État romain a pu étendre sa domination à presque toute la terre habitée et cela en moins de cinquante-trois ans ? » (Polybe)

Je voudrais ici détailler le basculement important qui se produit dans la République romaine vers la fin du III^e^ siècle et dans la première moitié du II^e^ siècle avant notre ère : la création de provinces loin de l'Italie va mener les Romains à étendre leur domination sur le bassin méditerranéen. Cette puissance et l'afflux de richesses en résultant vont modifier profondément les Romains et donc le fonctionnement des institutions de Rome. Peu à peu on verra apparaître des « hommes providentiels », puis des guerres civiles qui entraîneront la disparition de la République et la création de l'Empire quelques cent cinquante ans plus tard. On peut situer cette période de bouleversement, entre le début de la seconde guerre punique en -219 et les prises - et destructions - de Carthage et Corinthe en -146.

Beaucoup des principaux acteurs de ce changement d'orientation appartiennent à la famille des Scipions, une branche de la puissante *gens* des Cornelii : c'est pourquoi mon propos sera centré sur cette famille et surtout sur son membre le plus éminent, Publius Cornelius Scipion l'Africain : il contribua beaucoup à la transformation d'une république italique en puissance méditerranéenne dont l'empire territorial ne cessera de s'étendre.

Nous avons la chance d'avoir une source excellente en la personne de Polybe qui vécut à cette époque : rappelons que cet homme politique grec fut déporté à Rome en -167 avec un millier d'otages exigés par la République comme garantie du bon comportement des Grecs. Heureusement pour lui, il connaissait bien le consul Paul-Émile dont il devint l'ami. Il passa donc ses 17 années d'exil dans une famille unie aux Scipions, où il occupa ses loisirs forcés à devenir historien : il obtint des renseignements de première main, y compris de quelques compagnons survivants de Scipion l'Africain. Son œuvre couvre toute cette période et est une source bien documentée et réfléchie. De nombreuses parties en ont été perdues, hélas, mais existaient encore quand Tite-Live écrira son histoire de Rome, plus de cent ans après.

Nous commencerons par faire un état des lieux au moment de la naissance de Scipion, lorsque Rome s'affirme comme une puissance italienne et vient de battre la puissante Carthage. Puis nous aborderons la seconde guerre punique, celle qui verra l'affrontement de Rome et d'Hannibal et qui rendra Scipion fameux : cette guerre va changer la mentalité des Romains en les rendant maîtres de la Méditerranée occidentale. Enfin nous montrerons comment Scipion et son parti vont inciter la République romaine à se mêler des affaires grecques, ce qui conduira à la création d'un empire romain en Méditerranée orientale.

Comme tous les événements que nous allons évoquer ont eu lieu avant notre ère, Il n'en sera plus fait mention.

Rome dans le dernier tiers du III^e^ siècle

Publius Cornelius Scipion est né vers 235 dans une Rome en pleine évolution : sa famille appartient à la *gens* des Cornelii, riche et ancienne. Ses ancêtres ont participé activement à l'unification de la péninsule italienne qui s'est terminée en 272 avec la prise de Tarente, dernière cité de la Grande Grèce à avoir résisté. Le système de gouvernement de Rome est complexe et a mis deux siècles à s'élaborer. C'est une république, certes, mais la ville est en fait gouvernée par quelques grandes familles patriciennes : à côté des Cornelii, nous rencontrerons les Fabii, les Aemilii, les Quinctii. Le gouvernement est assuré par une série de pouvoirs qui s'équilibrent. Le pouvoir exécutif est assuré par deux consuls, nommés pour un an et non renouvelables immédiatement. Cette collégialité et ce temps limité d'exercice suffisent à empêcher l'installation d'un régime autoritaire. Les pouvoirs judiciaire et législatif sont assurés par les assemblées du peuple et le Sénat qui est formé des anciens magistrats. Durant le IV^e^ siècle, la plèbe a gagné de nombreux droits : par exemple, les consuls pouvant être

plébéiens et des magistrats spéciaux, les tribuns, défenseurs de la plèbe disposant de moyens importants. Mais il est bien évident que seuls les plébéiens riches peuvent en fait assurer ces fonctions et une nouvelle division entre riches et pauvres s'est créée, remplaçant lentement la différence entre plèbe et aristocratie ! On ne compte plus les consuls parmi les ascendants de Scipion.

Nous ne savons rien sur son enfance mais il fut certainement élevé soigneusement et baigné dans la culture grecque : située entre les villes de la Grande Grèce, au sud, et la civilisation étrusque, au nord, Rome ne pouvait qu'être nourrie de cette culture, bien que, dans la seconde moitié du III^{e} siècle, une littérature proprement latine commence à se développer à partir de ces origines grecques. Beaucoup de Romains parlent grec : ce fut certainement le cas du jeune Scipion.

Rome sort à peine d'une longue guerre avec Carthage, la puissante cité qui contrôle toute la côte nord-africaine depuis la Cyrénaïque jusqu'au détroit de Gibraltar, le sud de l'Espagne, la Corse, la Sardaigne. Cette guerre a obligé les Romains à créer, à partir de rien, une marine de guerre afin de disputer à la puissante flotte carthaginoise la maîtrise des mers. En 260, la première action maritime est un désastre : le consul Cnaeus Cornelius Scipion, grand-père du jeune Scipion, se retrouve à la tête de la première flotte romaine et se fait piéger dans le port de Lipara. Les marins paniqués débarquent et le consul est fait prisonnier. Mais, après plus de vingt ans de guerre, la flotte romaine écrase et détruit la flotte carthaginoise, en 241, au large des îles Égades : Carthage demande la paix. Elle doit payer une lourde indemnité et évacuer la Sicile, qui devient romaine dans sa partie ouest : ce sera la première province de la République de Rome. À la suite de cette guerre, les Romains possèdent la maîtrise de la mer que Carthage ne leur reprendra jamais et le tribut que doit leur payer Carthage les enrichit.

Carthage est alors ruinée et ne peut payer ses nombreux mercenaires. S'ensuit une guerre affreuse, dite des mercenaires, qui va durer plus de trois ans : les Carthaginois sortiront épuisés et ruinés de ce conflit. Les Romains en profitent pour envahir la Sardaigne et l'annexer, ainsi que la Corse, de façon totalement arbitraire et peu honorable.

Les Romains se retrouvent alors devant deux problèmes : l'un dans la plaine du Pô, qu'ils appelaient la Gaule cisalpine et l'autre en mer Adriatique où des pirates entravent le commerce.

Au nord, les Celtes avaient occupé dès le V^{e} siècle la plaine du Pô, d'où ils menaient des raids meurtriers, et enrichissants, sur leurs voisins du sud. Les Romains avaient conquis l'Italie vers le sud mais n'avaient pu aller très loin au nord où régnaient les différentes tribus gauloises. À partir de 225, suite à un nouveau raid des Gaulois, il est décidé de soumettre ces remuants voisins. Cela prendra trois ans de luttes difficiles et incertaines au début. Flaminius, puis Cnaeus Cornelius Scipion, l'oncle du jeune Scipion, et Claudius Marcellus finiront par prendre Milan : mentionnons la bataille de Clastidium où pour la dernière fois dans l'histoire romaine, un consul battit en combat singulier un roi gaulois et dédia ses dépouilles à Jupiter Férétrien. Ce combat lui vaudra une grande gloire.

Afin de faciliter la romanisation de la région, Flaminius, devenu censeur en 220, prolongea une voie militaire jusqu'à la mer et jusqu'à Ariminum, l'actuel Rimini : cette nouvelle route qui facilitait l'accès vers la Cisalpine fut nommée via Flaminia. De nouvelles cités de droit latin furent construites en 219, comme Plaisance et Crémone.

En mer Adriatique, d'après Polybe, la reine des Illyriens avait ordonné « d'attaquer tous les navires rencontrés pour faire du butin et de considérer tous les pays comme des terres ennemies ». Les actes de piraterie touchent de nombreux navires italiens et des citoyens romains sont capturés et réduits en esclavage. De plus, en 229, un ambassadeur envoyé par Rome chez la reine pour protester est assassiné. Forts de leur puissance navale, les Romains réagissent rapidement et fortement : la reine doit accepter les conditions dictées par Rome et payer une indemnité de guerre. Les Illyriens doivent libérer les cités grecques qu'ils avaient occupées. Les ports grecs reconnaissants se tournent vers les Romains : Rome est invitée aux jeux Isthmiques dès 228.

Malheureusement, profitant de la guerre en Gaule Cisalpine qui occupe les Romains, les Illyriens occupent de nouveau les cités grecques libérées en 228. Dès la fin des hostilités en Gaule Cisalpine, Rome décide d'en finir : en 219, ils infligent une défaite totale aux Illyriens et leur imposent une sorte de protectorat.

La seconde guerre punique, 219-202

En Italie

La première guerre punique s'était déroulée principalement en Sicile. La deuxième guerre sera très différente et va avoir lieu dans trois pays : l'Italie, qu'Hannibal envahira avec de grands succès mais où il finira par s'enliser, l'Espagne où les Romains, avec difficulté, s'installeront et l'Afrique du nord où les Romains iront porter la guerre sur le territoire de Carthage et où ils obtiendront la victoire finale.

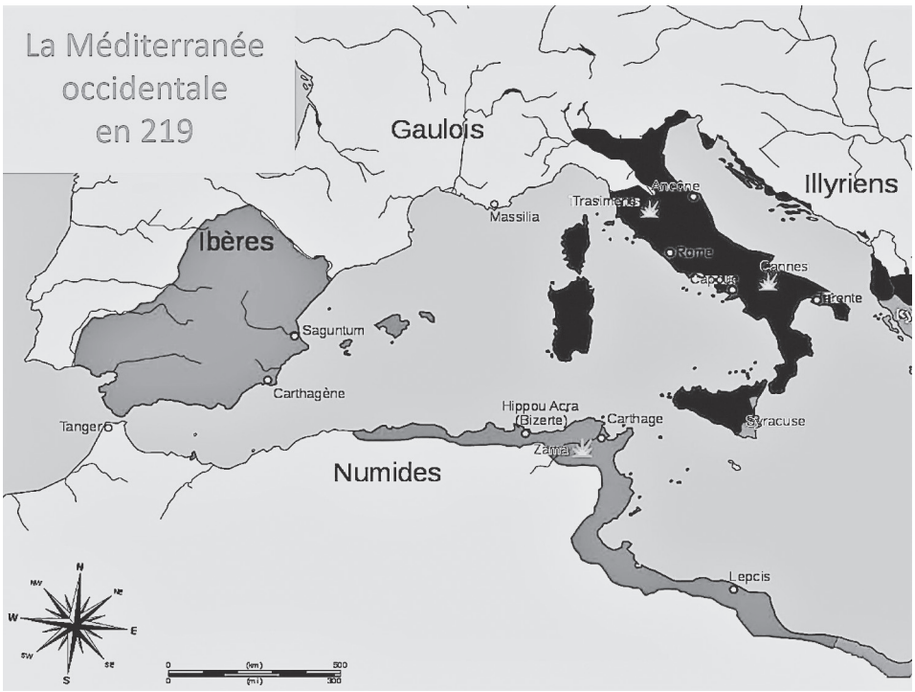


Figure 1 - La Méditerranée occidentale au début de la seconde guerre punique.

En 219, la figure 1 montre le partage du bassin de la Méditerranée occidentale : en noir, le territoire romain. Remarquons en Sicile l'existence du royaume de Syracuse allié de Rome. En gris, les possessions carthaginoises : on voit que Carthage s'est créé un empire en Espagne. Cette conquête, entreprise pour reconstituer l'économie de Carthage ruinée par les conflits, est l'œuvre d'un homme, Hamilcar Barca : l'Espagne avait des terres, des mines d'or, d'argent, de cuivre et de plomb et d'excellents guerriers. Les Barcas vont s'y installer et dominer tout le sud de la péninsule ibérique par un mélange de force et de traités avec les populations ibères. Carthagène, la nouvelle Carthage, est fondée et devient la capitale. En 221, c'est le fils d'Hamilcar, Hannibal, qui est élu par l'armée. Hannibal a alors 26 ans et de grandes ambitions. Il voue une haine intense à Rome qui a vaincu et ruiné Carthage et se veut le successeur d'Alexandre : son but est de rassembler toute la Méditerranée occidentale sous la férule de Carthage. Il a une excellente armée composée d'Ibères et de Numides : il a aussi beaucoup d'argent grâce aux mines du sud de l'Espagne.

En 219, Hannibal prend et pille Sagonte alliée de Rome qui déclare la guerre à Carthage. Hannibal franchit les Pyrénées : il a pris cette route terrestre, vers l'Italie, d'une part parce que les Romains ont la maîtrise des mers, et d'autre part pour rallier des tribus celtes et y enrôler une armée. En 218, Rome envoie à Massilia un des consuls avec ses troupes pour intercepter Hannibal : c'est Publius Cornelius Scipion, père de Scipion l'Africain. Il est accompagné de son frère, Cnaeus, ancien consul qui lui sert de légat. Mais Hannibal a déjà franchi le Rhône et se dirige vers les Alpes. Scipion décide d'envoyer son frère avec une partie de ses troupes en Espagne pour y fixer les armées puniques qui y restent et les empêcher de ravitailler Hannibal. Cette idée va se révéler excellente, à long terme.

Puis le consul part, par mer, attendre Hannibal à la sortie des Alpes, dans la haute plaine du Pô : la première rencontre a lieu sur un affluent du Pô, le Tessin. C'est plutôt un affrontement entre cavaleries, mais les Romains sont vaincus et le consul est blessé et doit se retirer à Placentia près du confluent de la Trebbia et du Pô. Polybe et Tite-Live racontent que le jeune Scipion, alors cavalier dans l'armée romaine, sauva la vie de

son père à cette occasion en ralliant son escadron pour lui porter secours. La seconde rencontre, beaucoup plus importante, aura lieu en décembre sur la Trebbia. L'autre consul, Sempronius, a rejoint avec ses troupes. Il est moins capable militairement que Scipion et surtout veut à tout prix remporter une victoire militaire : Hérédia nous le dit :

> « Car malgré Scipion, les augures menteurs,
> La Trebbia débordée, et qu'il vente ou qu'il pleuve,
> Sempronius consul, fier de sa gloire neuve,
> A fait lever la hache et marcher les licteurs. »

La bataille est un désastre pour les Romains qui laissent de nombreux morts et prisonniers. Les deux consuls doivent fuir et à peine 10 000 Romains, sur les 42 000 engagés dans la bataille, arrivèrent à rejoindre Placentia. Cette terrible défaite, dont Sempronius rejeta la responsabilité sur l'hiver, a pour première conséquence la défection des tribus celtes de la Gaule cisalpine : Hannibal enrôle de nombreux Gaulois et continuera durant toute sa campagne en Italie.

L'année suivante, en juin 217, le long du lac de Trasimène, Hannibal tend une embuscade à une nouvelle armée romaine, commandée par le consul Flaminius, et l'anéantit : 15 000 tués, près de 20 000 prisonniers. Flaminius lui-même est décapité par un cavalier insubre qui venge ainsi les nombreux Insubres massacrés par Flaminius durant la guerre en 222.

Le problème qui se pose au Sénat est qu'un consul, même compétent, doit cesser ses fonctions au bout d'un an et ne peut se représenter immédiatement. Dès 217, il est admis qu'un consul pourra être renouvelé : c'est ainsi que Claudius Marcellus, général très compétent, sera consul cinq fois entre 222 et 208, année de sa mort. De plus, des citoyens romains non consuls pourront être nommés à la tête d'une armée. Après Trasimène, le Sénat nomme un dictateur, mesure d'urgence réservée aux cas très graves : ce sera Fabius Maximius, qui décide de ne plus affronter directement Hannibal mais de le harceler et de pratiquer une politique de terre brûlée devant lui. Il réussira par ces manœuvres à empêcher Hannibal de marcher sur Rome et y gagnera le surnom de Cunctator, le Temporisateur. Hannibal avait espéré que, comme en Gaule cisalpine, le centre de l'Italie allait se soulever contre Rome. Mais les alliés de Rome, depuis longtemps liés à celle-ci, resteront à ses côtés et lui fourniront des hommes pour ses armées.

Hannibal décide alors de descendre vers le sud et l'ancienne Grande Grèce : Capoue en particulier est aux mains de ses partisans. La dictature de Fabius s'achève – elle ne pouvait durer plus de six mois – et sont élus Aemilius Paulus, un allié des Scipions, et Terentius Varro. Malgré les conseils de prudence d'Aemilius Paulus, Varro veut faire ses preuves et se laisse manœuvrer par Hannibal qui l'oblige à livrer bataille, en août 216. C'est le désastre de Cannes où Aemilius Paulus se fait tuer tandis que Varron s'enfuit et se réfugie à Venouse. Plus de 50 000 Romains ont été tués et les légions, difficilement rassemblées par le Sénat, sont anéanties. Conséquence grave, le sud de l'Italie se range dans le camp d'Hannibal, en particulier Capoue. En Sicile, la mort du fidèle allié de Rome, Hiéron roi de Syracuse, avait affaibli le parti pro-romain : après Cannes, le parti pro-carthaginois prend le pouvoir. La perte de ce port important est grave pour les Romains.

Devant l'adversité, on cherche des explications tout d'abord religieuses. On va assister à un retour à des sacrifices expiatoires qu'on aurait pu croire disparus : on enterra vivants un couple de Gaulois et un couple de Grecs, sacrifice qui avait déjà eu lieu, en 226, au moment des invasions de Gaulois. Après consultation des livres sibyllins, on fit venir une divinité étrangère, la Grande déesse de Phrygie, on envoya un ancien sénateur consulter l'oracle de Delphes, on rétablit un ancien rite en l'honneur du dieu Mars et on érigea de nouveaux temples.

Mais parallèlement, la force de Rome et de ses alliés fidèles apparut dans la reconstitution quasi immédiate de troupes : jamais les Romains ne baissèrent les bras, disposant d'un réservoir quasiment inépuisable de soldats dans l'Italie centrale qui resta soudée face aux « barbares » puniques. Rappelons que l'armée romaine est composée de soldats-citoyens et non de mercenaires. Les levées pouvaient se refaire chaque fois qu'il le fallait. Entre 10 et 20 % de la population mâle était sous les armes et malgré les pertes énormes, il y eut toujours des légions pour combattre Hannibal.

En fait, la brillante victoire de Cannes ne servit pas beaucoup Hannibal : on s'est souvent demandé pourquoi il n'avait pas marché sur Rome. Mais il y avait encore trop de troupes qui lui barraient la route : un dictateur avait été nommé nouvellement à Rome, il avait armé des esclaves et les alliés fournissaient de nouveau des hommes et Hannibal décida de consolider sa position en Campanie. Fabius le Temporisateur avait été élu consul et recommençait sa tactique de harcèlement. Peu à peu les Romains reprirent la Campanie : ils mirent

le siège devant Capoue à la fin de l'année 213. Malgré les tentatives d'Hannibal pour la dégager, Capoue tomba et la population fut massacrée ou réduite en esclavage. En parallèle, Marcellus, encore réélu consul en 214, avait mis le siège devant Syracuse qui, malgré la brillante défense d'Archimède, tomba fin 212.

Les Romains avaient donc un peu rétabli leur situation. On assiste alors à un enlisement de la guerre, Hannibal manquant de renforts mais dominant tout le sud de l'Italie et la Gaule cisalpine. Il tenta une alliance avec le roi de Macédoine : mais les Macédoniens avaient des problèmes en Grèce et ne purent guère intervenir.

En Espagne

On se souvient que le consul Scipion avait – en 218 – envoyé son frère Cnaeus en Espagne dans l'espoir d'y fixer les Carthaginois et de les empêcher d'envoyer des renforts et de l'argent à Hannibal en Italie. Cnaeus avait bien rempli sa mission : après avoir repris toute la région côtière au nord de l'Èbre, il s'était avancé dans l'intérieur du pays. Par un mélange de démonstrations de force et de diplomatie il réussit à gagner à sa cause une partie des chefs ibères. Les Puniques, inquiets, envoyèrent une armée qui passa l'Èbre mais fut défaite par les Romains… ce qui finit de faire basculer les tribus ibères de la région. En 217, Cnaeus gagne une importante bataille navale à l'embouchure de l'Èbre : la flotte carthaginoise perd définitivement le contrôle des mers autour de l'Espagne.

Le Sénat romain décide alors de soutenir les opérations en Espagne : il envoie le consul sortant, Publius Scipion, rejoindre son frère avec vingt navires. Pour la première fois, les Romains franchissent l'Èbre et envahissent les contrées du sud. Ils reprennent Sagonte où ils libérent de nombreux otages, ce qui leur gagne les tribus ibères de l'intérieur. Dans les années qui suivent, les deux frères remportent d'importants succès militaires et politiques, parvenant à fixer en Espagne les armées puniques.

L'allégeance des tribus ibères était, hélas, aléatoire, et en 211 une révolte de quelques-unes de ces tribus obligea les Romains à séparer leurs forces : les Carthaginois en profitèrent immédiatement. À un mois d'intervalle, Publius puis Cnaeus Scipion furent tués et leurs troupes vaincues ne durent leur salut qu'à la présence d'esprit et au courage d'un jeune chevalier qui rassembla les troupes en fuite et réussit à leur faire repasser l'Èbre. Au moment où Hannibal s'essouffle en Italie et a besoin de renforts, les Puniques en Espagne commandés par ses deux frères sont libres de les lui envoyer !

Le Sénat décide donc de renvoyer un général en Espagne avec des forces supplémentaires. Aucun candidat ne se présente pour reprendre une succession si difficile et lointaine. C'est alors que se présente le jeune Scipion, fils et neveu des généraux tués : il a vingt-cinq ans, n'a exercé que peu de charges, mais il est déjà connu pour avoir sauvé son père au Tessin et pour avoir rassemblé un groupe de survivants après la bataille de Cannes et les avoir empêché de déserter. Sa jeunesse et son enthousiasme le font élire à l'unanimité par l'assemblée du peuple. Le Sénat lui adjoint tout de même un propréteur plus âgé ! Scipion débarque en Espagne à la fin de l'été 211. Durant l'hiver, il va remonter le moral des troupes et reprendre la formation d'alliances avec les tribus ibères que son père et son oncle avaient si bien su mettre en place. Son nom lui servira car les deux Scipion aînés avaient été appréciés. Tite-Live écrit (XXV, 36) : « En Espagne, on donnait des larmes et des regrets aux généraux eux-mêmes, à Cnaeus surtout, parce qu'il avait commandé plus longtemps dans ces contrées et qu'il y avait le premier conquis la faveur publique, en donnant les premières preuves de la justice et de la modération des Romains. »

Mais les trois armées carthaginoises, bien que dispersées dans toute l'Espagne, sont trop fortes pour être attaquées. Scipion ne veut pas subir le sort de son oncle et de son père et décide donc de changer de méthode : ayant compris l'importance de la ville de Carthagène pour les Puniques, il va s'attaquer directement à cette ville qui contient leurs trésors, de nombreux otages espagnols et qui est le seul grand port sur la Méditerranée. Il étudie la configuration de la ville et en quelques jours il prend Carthagène en se servant d'une particularité de la cité. Ayant appris qu'un côté de la ville donnait sur une lagune marécageuse qui, par vent du nord, s'asséchait assez pour qu'on puisse la passer à gué, il entraîne 500 soldats aguerris et, se prétendant inspiré et protégé par Neptune, il donne l'assaut de ce côté peu défendu, tandis que le reste de l'armée attaque l'entrée principale. Les défenseurs pris en tenaille, la ville est bientôt occupée, ses habitants massacrés et ses richesses pillées. Surtout, il délivre les otages que les Carthaginois avaient exigés des tribus ibères : il les renvoie chez eux « à condition que leurs familles acceptassent de faire alliance avec Rome », nous dit Polybe. C'est là que se situe le fameux épisode de la continence de Scipion qui a inspiré tant d'artistes ! Je cite encore Polybe : « Quelques soldats romains qui avaient trouvé une jeune fille d'une beauté incomparable et qui savaient que Scipion était amateur de femmes, la lui amenèrent en la lui présentant comme un cadeau qu'ils lui faisaient. » Scipion, tout en les remerciant, explique qu'en tant que général, il ne peut accepter : surtout, il rend la jeune fille à sa famille. Ce geste fut fort apprécié, et des Espagnols, et de ses subordonnés.

Après la prise de Carthagène en 210, la situation en Espagne va changer : les tribus ibères impressionnées, tant par la valeur militaire que par les offres d'amitié et d'alliance de Scipion, se rangèrent à ses côtés. Cela les changeait de l'arrogance et de la cruauté des Puniques. En 209, Scipion bat un des frères d'Hannibal, Hasdrubal, à la bataille de Baïcula, mais celui-ci parvient à lui échapper avec son trésor, ses éléphants et une partie importante de son armée et part rejoindre Hannibal en Italie. Scipion ne le poursuit pas car il craint les deux autres armées puniques. Hasdrubal franchira les Pyrénées, puis les Alpes, et arrivera en 207 en Italie où il sera vaincu à la bataille du Métaure en Ombrie. Sa tête sera jetée dans le camp d'Hannibal en Apulie pour lui annoncer la mort de son frère et de tous ses espoirs de voir arriver des renforts.

En Espagne, Scipion poursuivit l'expulsion des Carthaginois : en 206, il les attaqua dans la basse vallée du Guadalquivir. La bataille fut rude et les Puniques avaient encore de nombreux éléphants. Mais les légions savaient maintenant attaquer ces animaux en les criblant de traits ce qui les rendait fous et les faisait piétiner indistinctement les soldats des deux camps. À la fin de la journée, les troupes puniques étaient mises en déroute et quittaient définitivement l'Espagne. Les Romains restaient maîtres de la péninsule ibérique dont les richesses leur appartenaient désormais.

En Afrique

Cependant, Hannibal était toujours en Italie et le Sénat se divisait sur la poursuite de la guerre. Certains, aux côtés de Fabius le Temporisateur, voulaient le combattre en Italie et l'obliger à se réembarquer. D'autres, derrière Scipion, voulaient porter la guerre en Afrique et attaquer directement Carthage, ce qui permettrait d'obtenir une victoire décisive et d'éviter toute nouvelle bataille en Italie déjà ravagée par quinze ans de guerre.

Aux élections de 205, les comices élurent unanimement Scipion comme consul : le peuple suivait les idées de Scipion. Mais au Sénat, Fabius fit un discours virulent contre Scipion qu'il accusait de ne chercher que sa gloire et de lancer sa patrie dans une aventure incertaine. Néanmoins Scipion, soutenu par ses alliés, les Cornelii et les Aemilii, emporta le vote.

En fait, Scipion avait déjà commencé à chercher des alliances en Afrique. À côté des Puniques, les seules forces militaires importantes en Afrique étaient les Numides, qui étaient d'excellents cavaliers. Deux hommes s'en disputaient la royauté, Syphax et Massinissa : le second, qui avait combattu aux côtés des Puniques en Espagne avait été évincé par le premier. Après la bataille d'Ilipa, séduit par l'efficacité de Scipion, Massinissa se rangea du côté des Romains auxquels il restera fidèle le restant de sa longue vie – il mourra en 148. Syphax, par contre, oscillait entre les Romains et les Puniques : en 206, après avoir chassé les Puniques d'Espagne, Scipion fait des offres d'alliance à Syphax et fait même un court séjour chez celui-ci. Mais le général punique survivant, Hasdrubal Gisco, marie alors sa fille, la belle Sophonisbe, à Syphax et celle-ci se chargera de faire basculer l'indécis roi du côté de Carthage. C'est du moins la version de Tite-Live qui écrit : « Syphax reconnut qu'il avait [...] commencé à perdre la raison [...] le jour où il avait pris chez lui une Carthaginoise et l'avait épousée ». Scipion se contentera donc de l'alliance avec Massinissa, ce dont il n'aura pas à se plaindre.

Après le vote du Sénat, Scipion partit préparer son expédition en Sicile, avec très peu de moyens car Fabius ne voulait en aucun cas dégarnir la péninsule de légions. Scipion recruta des volontaires... et ils furent nombreux. En 204, il débarqua en Afrique où son fidèle second et ami, Laelius, avait déjà fait de nombreuses razzias à l'aide de sa flotte. Il battit les armées de Syphax et d'Hasdrubal Gisco à la bataille dite des Grandes Plaines où la cavalerie romaine sous les ordres de Laelius et celle de Massinissa firent des ravages. Syphax fut fait prisonnier et Massinissa récupéra son royaume, celui de son rival et épousa alors Sophonisbe pour la soustraire aux Romains. Mais Scipion fut inflexible malgré son amitié pour Massinissa : Sophonisbe était la femme de Syphax et coresponsable de la guerre avec son époux. Elle figurerait donc à son triomphe aux côtés de celui-ci. Il ne resta plus à Massinissa qu'à envoyer une coupe de poison à sa jeune femme qui se suicida. Épisode qui a inspiré d'innombrables artistes et bien des écrivains, dont Corneille et Voltaire !

Après ces défaites, Carthage était directement menacée et dut rappeler Hannibal pour venir la défendre : la tactique de Scipion s'était révélée la bonne et les batailles se déroulèrent sur le sol de Carthage. À l'automne 203, Hannibal débarqua en Afrique et s'avança à la rencontre de Scipion : Polybe raconte que les deux grands généraux eurent une longue entrevue où ils échangèrent de nobles paroles et essayèrent de trouver un terrain d'entente. Mais il était trop tard : Polybe l'exprime par la bouche de Scipion : « Si au lieu d'attendre que les Romains fussent passés en Afrique, tu nous avais fait ces propositions après avoir, de toi-même, évacué l'Italie, je ne pense pas que tu aurais été déçu dans ton attente. » La bataille de Zama, dans la vallée de la Medjerda, décida de la fin de la guerre. Malgré ses éléphants – qui semblent, une fois de plus, avoir fait des ravages dans les deux camps – et son habileté tactique, Hannibal fut vaincu et laissa sur le champ de bataille plus de vingt mille tués et autant de prisonniers.

Scipion proposa des conditions de paix clémentes, puisque Carthage garda tout son territoire sans aucune garnison et qu'Hannibal resta libre alors que bien des Romains auraient aimé le voir figurer au triomphe de Scipion. Par contre, il réclama de fortes indemnisations pour tous les préjudices causés aux Romains : Carthage devait livrer sa flotte, sauf dix navires. Elle devait rendre à Massinissa tout ce qui avait appartenu à lui ou à ses ancêtres. Elle n'avait plus le droit de faire la guerre hors d'Afrique. Et surtout, en cinquante ans, une somme énorme de dix mille talents, soit plus de 260 tonnes d'argent, devait être versée à Rome. Le traité fut ratifié en 201. Le cauchemar qui avait duré dix-huit ans se terminait pour Rome.

Après la deuxième guerre punique

Les changements

Une fois la victoire acquise, beaucoup crurent que la vie à Rome allait reprendre comme avant la guerre. Mais trop de choses avaient changé pour que cela fût possible. La première évolution concernait le pouvoir exécutif : à Rome, deux consuls étaient élus chaque année et étaient interchangeables. Ils dirigeaient chacun une armée et s'ils étaient réunis pour combattre, ils exerçaient le commandement à tour de rôle : on dit qu'Hannibal choisit soigneusement le jour de la bataille de la Trebbia ou celle de Cannes en fonction du consul qui commandait ce jour-là ! Ce système tournant faisait que tous les sénateurs avaient à peu près exercé les mêmes charges et étaient donc égaux. La deuxième guerre punique changea tout cela : on vit des généraux prorogés. Pour ne citer qu'eux, les deux frères Scipion commandèrent en Espagne plus de cinq ans avant d'être tués ; quant à Scipion l'Africain, il exerça un commandement quasiment sans interruption pendant dix ans. De plus, un consul devait en référer au Sénat avant de prendre des décisions importantes : en Espagne ou en Afrique, cela était impossible et les consuls prirent de plus en plus de responsabilités. Il en résulta au Sénat des inégalités entre ces gens expérimentés et les magistrats qui n'avaient exercé que des magistratures annuelles. Scipion l'Africain est un bon exemple de ces hommes qui, de plus, ne répugnent pas à laisser planer un mystère sur leur relation avec les dieux : qu'on se rappelle la prise de Carthagène où Neptune semble avoir joué un rôle protecteur du jeune Scipion. Il laissera même se répandre l'idée d'une ascendance divine.

Les Romains aussi changent : les pertes en hommes ont été énormes, la population s'est éclaircie et il y a de moins en moins de paysans pour cultiver les champs. Les riches en profitent pour accaparer les terres qu'ils exploitent en pâturages à l'aide d'innombrables esclaves : la Sicile fournissait du blé à profusion, il n'est plus besoin de cultiver des céréales. Parallèlement se développe une nouvelle classe de financiers, commerçants et banquiers, la classe équestre. Le fossé entre riches et pauvres s'agrandit. Enfin, tous les légionnaires qui ont passé des années en Espagne ou en Afrique ont découvert des mondes très différents de leur Italie natale. Ils en ont, de plus, rapporté des butins et ont pris goût à ces guerres lointaines et enrichissantes : le peuple qui vote les déclarations de guerre sera souvent appâté par la promesse d'un riche butin. On voit apparaître des armées bien entraînées qui se battent non plus pour Rome mais pour le butin et, bientôt, pour le général qui les mène à la victoire. Les innombrables esclaves ramenés de ces guerres changent aussi la population. Beaucoup d'entre eux finissent par être affranchis, de nombreux immigrés arrivent en Italie et la population de Rome va très vite évoluer. On le voit en particulier dans l'évolution du fait religieux : à la religion très ritualiste et bien organisée des Romains vont rapidement s'ajouter de nouveaux cultes. À la suite des défaites en face d'Hannibal, le Sénat avait dû accepter une ouverture à des cultes helléniques ou orientaux qui furent officiellement installés à Rome, tel celui de Cybèle, la Grande Mère, mais sans son parèdre Attis ! Par contre le Sénat s'opposa violemment à toute apparition non officielle de rites, en particulier celui de Dionysos qui impliquait l'existence de mystères, ce qui semblait dangereux vis-à-vis de l'ordre établi.

Le Sénat, enfin, est divisé en deux partis distincts, ceux qui veulent conserver à Rome son caractère strictement romain d'autrefois et ceux qui, en général philhellènes, veulent s'ouvrir au monde extérieur et pensent que l'avenir de Rome est dans une expansion vers l'Orient. Les seconds ont bien sûr Scipion comme figure de proue. Les conservateurs, eux, vont se regrouper autour d'un homme nouveau, Marcus Porcius Cato, souvent appelé Caton l'ancien.

Les guerres

Après Zama, le premier soin des Romains fut de reconquérir la Gaule cisalpine qui avait pris le parti d'Hannibal : ce fut accompli en quelques années, de 200 jusqu'à la capitulation finale des Boïens, en 191. Des cités furent fondées, dont Aquilée, et une nouvelle province fut créée pour garder Rome vers le nord. Avec l'arrivée d'Hannibal, les Romains avaient compris que le danger pouvait venir de cette direction.

Cette considération va certainement contribuer à la décision de porter ensuite la guerre en Macédoine : on se souvient qu'Hannibal avait fait une alliance avec le roi de ce pays. Mais ce ne fut certainement pas la seule

raison. Les intérêts des capitalistes, les ambitions des généraux se mêlaient aux craintes de voir se former un empire macédonien qui aurait pu constituer une nouvelle menace.

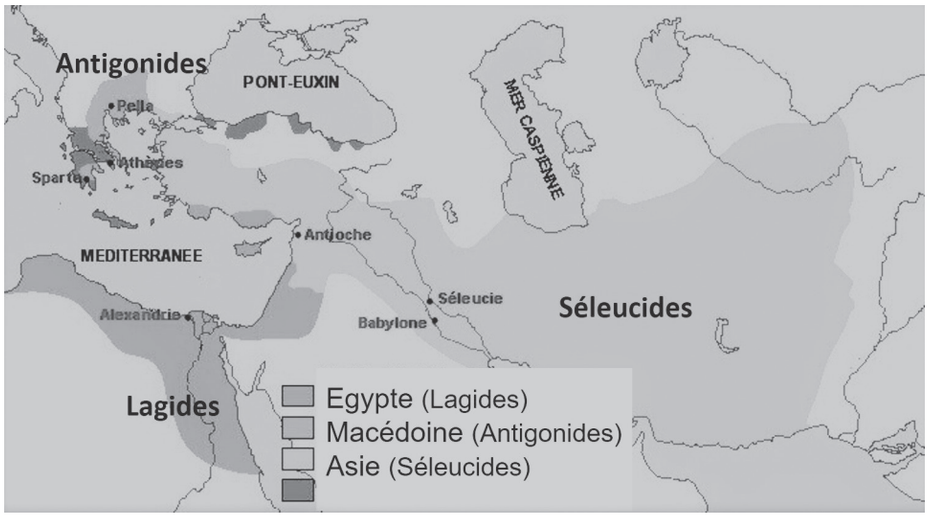


Figure 2 - Le partage de l'empire d'Alexandre.

La figure 2 montre la situation en Méditerranée orientale au milieu du III^e^ siècle. L'empire d'Alexandre avait été divisé en trois royaumes : les Séleucides en Asie, les Lagides en Égypte et enfin les Antigonides en Macédoine et en Grèce. Depuis Alexandre, la Macédoine avait en effet des garnisons dans les villes grecques importantes. Au début du II^e^ siècle, le roi de Macédoine, Philippe V, va essayer d'affermir sa position en Grèce et Athènes appelle Rome à l'aide. Le Sénat finit par accepter et des légions romaines passent en Grèce en 200 : cette deuxième guerre macédonienne va traîner, tout d'abord. En 198, un jeune patricien ambitieux et très philhellène, Titus Quinctius Flamininus réussit à se faire élire consul, bien qu'il n'ait ni l'âge ni la carrière requis. Il est certainement soutenu par Scipion qui se trouve alors dans une situation assez paradoxale : celle d'un homme providentiel à qui conférer de nouveaux honneurs militaires et de nouvelles victoires serait une menace pour l'équilibre aristocratique traditionnel. Ceci expliquerait, d'après l'historien H. H. Scullard, le silence prudent de Scipion au lendemain de la seconde guerre punique et donc le choix de Flamininus. Ce dernier va vaincre Philippe V à Cynocéphales en 197 et négocier une paix avantageuse pour la Grèce : la Macédoine doit évacuer toutes ses garnisons en Grèce et renoncer à toute implication dans les cités grecques. Flamininus fera une grande proclamation, en grec, à Corinthe en 196. Plutarque nous l'a transmise : « Le Sénat romain et le consul Titus Quinctius, ayant vaincu le roi Philippe et les Macédoniens, laissent les Grecs libres, sans garnison, exempts de tribut, en possession de leurs lois traditionnelles ». Effectivement les troupes romaines se rembarquent et rentrent en Italie. L'Hellade semble indépendante, mais reste profondément divisée et anarchique : jamais, à aucun moment de son histoire, elle n'avait pu trouver un équilibre qui lui permit de vivre en paix.

Dès 196, les Grecs avaient soulevé le problème des cités grecques en Asie qui étaient plus ou moins asservies sous Antiochos III : ce puissant roi séleucide avait accueilli de plus Hannibal, exilé par Carthage. Le Sénat envoya en 192 Flamininus pour demander à Antiochos de ne pas interférer avec la liberté des Grecs. En réponse, celui-ci débarqua en Grèce pour libérer à son tour la Grèce. Le Sénat nomma un protégé des Scipions pour diriger la guerre, mais, pour surveiller le consul, deux tribuns militaires conservateurs lui furent adjoints. L'un d'entre eux était Caton, qui montra rapidement que Rome évoluait : il se présenta à Athènes en toge et parla en latin, alors qu'il était parfaitement capable de faire un discours en grec. C'était une manière d'affirmer qu'il était Romain et se refusait à toute concession. Il railla aussi ouvertement la diplomatie subtile, il faut le reconnaître, des Grecs, et rappela avec cynisme que le dernier mot restait à la force.

Les opérations furent menées rapidement : une bataille eut lieu aux Thermopyles où Antiochos fut vaincu. Antiochos dut se rembarquer, prenant en otage le fils de Scipion qu'il traita d'ailleurs fort bien. Sous l'influence des Scipions et de leurs partisans et aussi par peur d'Hannibal, il fut décidé de poursuivre Antiochos en Asie. Mais l'Asie était bien éloignée et il était évident qu'on avait besoin d'un général expérimenté dans ce genre d'expédition lointaine. C'est sur ce quoi comptait Scipion : il venait d'être consul en 194 et ne pouvait donc être réélu, mais ce fut son frère, Lucius, qui fut élu consul et responsable des opérations, avec Publius comme légat. Ce qui n'est pas sans rappeler leurs père et oncle qui avaient opéré ensemble en Espagne pendant cinq

ans ! Antiochos essaya, sans succès, de les empêcher de franchir l'Hellespont : il tenta même des négociations allant jusqu'à offrir personnellement à Scipion de lui rendre son fils sans rançon, de l'associer à son pouvoir et de lui donner une forte somme d'argent. C'était évidemment maladroit : d'après Tite-Live, Scipion fit simplement remarquer que c'était mal connaître les Romains que de penser qu'il pouvait accepter une telle offre. Il acceptait bien sûr le retour de son fils et, d'après Polybe, il donna à Antiochos le conseil « de consentir à tout et d'éviter absolument la bataille avec les Romains ». Les deux frères Scipion passèrent en Asie et firent un pèlerinage sur le site de l'antique Troie où Scipion réaffirma les origines troyennes, donc orientales, des Romains. Ils se portèrent ensuite à la rencontre d'Antiochos. À Magnésie, près de Sardes, Antiochos fut vaincu et dut demander la paix. Les conditions des Romains furent très dures : par la paix d'Apamée, en 188, Antiochos devait abandonner toutes ses possessions en Asie Mineure et payer une lourde contribution de guerre qui acheva de le ruiner. Il devait aussi livrer Hannibal, mais celui-ci eut l'intelligence de se réfugier en Bithynie. Les Séleucides, très affaiblis, seront alors une proie facile pour les Parthes et ne gêneront plus les Romains.

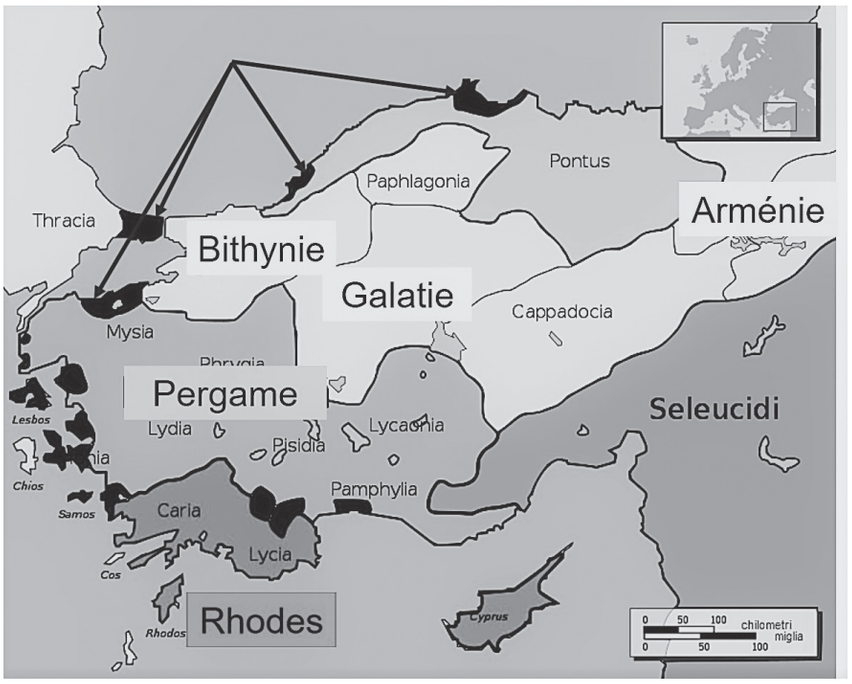


Figure 3 - L'Asie Mineure après le traité d'Apamée en 188.

Les territoires récupérés furent principalement donnés au royaume de Pergame et à Rhodes qui avaient été les fidèles alliés des Romains durant cette guerre. L'indépendance des autres royaumes d'Anatolie fut confirmée et les Romains se rembarquèrent quelques années après.

L'organisation

Disons ici quelques mots de la réticence du Sénat romain à occuper de nouveaux territoires et décrivons l'organisation de ce qu'il faut bien commencer à appeler l'Empire romain. La première île occupée fut la Sicile, en partie en 241, puis en entier à partir de 212. Pour l'administrer, le Sénat désigna chaque année le préteur en charge, dont l'île devint ainsi la « province ». Lorsqu'en 212, suite à la mort de Hiéron II, dernier roi hellénistique en Méditerranée occidentale, l'île devint romaine, l'administration fut copiée sur celle de Hiéron, sauf que le « roi » (propréteur ou proconsul) changeait normalement chaque année suivant la coutume romaine. La gouvernance des provinces va peu à peu se préciser, après l'annexion de la Sardaigne et de la Corse, puis de l'Espagne : peu d'institution provinciale, Rome préférant isoler les peuples et briser leurs anciennes relations politiques et économiques. Le magistrat romain envoyé dans une province dispose d'un pouvoir pratiquement absolu, à la fois civil, judiciaire, et militaire. Il n'y a de contrôle qu'*a posteriori*, à Rome, où le gouverneur, une fois sorti de charge, peut être présenté à la justice.

Mais à Rome, une grande réticence existe à l'égard de cette expansion qui semble dénaturer les vieilles mœurs romaines : l'installation d'un gouverneur, monarque temporaire, déplaît et semble dangereuse. Il va souvent sembler plus simple au Sénat de se créer une clientèle de rois locaux qui est moins chère et n'encourage pas trop les aventures lointaines. C'est ce qui sera fait en Afrique où Massinissa est chargé de surveiller Carthage,

en Grèce où les cités sont censées s'administrer : c'est le système qui va être pratiqué en Asie. Après la paix d'Apamée (voir figure 3), il reste en Asie Mineure le royaume de Pergame, que Rome va surveiller de près et rabaisser quand nécessaire, la république de Rhodes qui sera châtiée dès qu'elle fera preuve d'un peu d'indépendance, et les petits royaumes du nord qui ne sont pas de taille à résister à la pression de Rome. La Bithynie s'est permise d'accueillir Hannibal ? Dès 183, Flamininus, encore lui, est envoyé en mission chez le roi Prusias : Hannibal préfère se suicider, comprenant qu'il n'y a plus de refuge civilisé à l'abri des Romains. La situation des États-clients de la République est admirablement décrite dans la pièce de Corneille, *Nicomède*, où on trouve ces deux définitions des rois-clients :

> « Qu'être allié de Rome, et s'en faire un appui
> C'est l'unique moyen de régner aujourd'hui. »
> ou encore :
> « Tous les rois ne sont rois qu'autant comme il vous plaît. »

Duel Caton contre Scipion

Sous ce titre, résumons les années qui, à Rome, vont marquer le début de cet empire : il a déjà été signalé qu'après la deuxième guerre punique, beaucoup à Rome auraient voulu revenir à l'ancien temps. Ils étaient contre la politique d'expansion, contre l'hellénisation et pour les anciennes mœurs italiennes. Leur chef de file était Marcus Porcius Caton : ce symbole de la *virtus* romaine aux mœurs irréprochables, fils d'un gros fermier du pays sabin, a participé à la deuxième guerre punique, à la conquête de l'Espagne, aux campagnes en Grèce. Lorsqu'il revient à la vie civile, il entre en politique comme on entre en religion et va s'opposer à tout ce qui remet en cause la politique romaine telle qu'il la voit. Contre l'hellénisme et l'expansion en Orient, il défend le *mos maiorum* dans une société qui se modifie trop vite à son gré.

Pierre Grimal écrit : « Au conservatisme moral et politique de Caton s'oppose l'impérialisme pacificateur du philhellène Scipion. » Les deux hommes ne pouvaient que s'opposer. Leurs démêlés datent du premier consulat de Scipion qui préparait son expédition en Afrique : Caton, en tant que questeur, trouva que Scipion dépensait trop d'argent. D'après Plutarque : « Scipion lui répondit qu'il n'avait pas besoin d'un questeur si exact [...] et qu'il devait rendre compte à la république, non des sommes qu'il aurait dépensées, mais des exploits qu'il aurait faits. » L'exploit, ce fut la victoire de Zama.

Après la victoire sur Antiochos, Lucius Scipion obtint un triomphe, mais Caton passa à l'attaque : il chargea deux tribuns de réclamer à Lucius cinquante talents qu'il avait reçus d'Antiochos. Scipion répondit à la place de son frère en se faisant apporter les livres de comptes et en les déchirant publiquement : puis, nous dit Polybe, « il s'enquit des raisons pour lesquelles on exigeait de savoir comment et par qui cette somme avait été dépensée alors qu'on ne se demandait même plus comment et grâce à qui les quinze mille talents qu'on recevait d'Antiochos étaient versés au trésor ». La requête fut abandonnée. Mais cette vanité et cette morgue exaspérèrent Caton qui poussa les tribuns à accuser Lucius d'enrichissement... pour découvrir que Lucius, loin de s'être enrichi, ne pourrait même pas payer l'amende encourue ! Publius Cornelius Scipion l'Africain avait certes gagné moralement, mais il quitta, dégoûté, la scène politique et se retira dans sa campagne à Linterne, en Campanie. Il y mourut peu après en 183, la même année qu'Hannibal en Bithynie. Il demanda à être enterré chez lui, loin de Rome : sur son tombeau, il fit graver cette formule : « Ingrate patrie, tu n'as pas même mes os. »

Caton et le conservatisme le plus réactionnaire triomphèrent momentanément : en 184, Caton devint censeur. Cette période demeura célèbre dans les annales de la République. Tite-Live nous dit qu'elle fut « sinistre et âpre pour l'ensemble de l'ordre sénatorial », car Caton résolut d'attaquer les mœurs nouvelles : on cita longtemps la mésaventure d'un sénateur qui fut rayé des listes du Sénat pour avoir embrassé sa femme en public. Il entreprit aussi, il faut le dire, d'importants et excellents travaux publics. Grimal ne parle que de ces travaux, puis dit : « le reste ne fut bientôt plus qu'un souvenir et une matière inépuisable d'anecdotes. »

Conclusion

Caton et ses amis livraient en effet une bataille perdue d'avance : l'évolution du monde romain était inéluctable. Les nouvelles générations vont s'engouffrer dans cette nouvelle vie, plus ouverte sur le monde, sur l'Orient luxueux et riche. L'impérialisme ne fera plus peur à qui que ce soit. La nouvelle classe de chevaliers, hommes d'affaires, tirera avantage de l'avance des légions et de la conquête. La richesse profitera à tous : les Romains ne vont plus payer d'impôts, la Ville se modernise et les constructions nouvelles s'y multiplient.

La relative modération de Scipion l'Africain et sa vision d'un empire romain s'étendant peu à peu disparurent quasiment avec son exil. Son petit-fils adoptif et neveu, Scipion Émilien, bien que philhellène déclaré, détruira avec sauvagerie - et efficacité - Carthage : Polybe prétend qu'il pleura en voyant les flammes ravager la ville. Mais il avait exécuté sans états d'âme les ordres du Sénat, apparemment toujours pas remis, cinquante-cinq ans après, des frayeurs de la deuxième guerre punique ! Cette fois, les Romains créèrent une province en Afrique, principalement pour empêcher les Numides de devenir trop puissants. C'est avec la même brutalité et bonne conscience qu'en 133, le même Scipion Émilien détruira Numance en Espagne, mettant définitivement fin à la dernière révolte des Celtibères et fondant de nouvelles provinces en Espagne, provinces d'ailleurs promises à une longue prospérité et qui donneront les premiers empereurs non italiens à l'empire romain.

Entretemps, la Macédoine avait essayé de reprendre sa politique d'hégémonie en Grèce : elle fut finalement transformée en province romaine en 148. En Grèce même, les Romains avaient fini par comprendre que la culture grecque et homérique n'avait plus grand chose à voir avec la Grèce décadente existante. Les querelles incessantes entre les villes n'étaient pas nouvelles certes, mais les Grecs venaient maintenant demander au Sénat romain d'arbitrer ces conflits : celui-ci se lassa d'envoyer des missions de sénateurs pour comprendre les problèmes. Le commerce, et donc la prospérité de Rome, souffraient de ces guerres innombrables : après une nième révolte de villes grecques, Corinthe fut brutalement mise à sac, en 146, la même année que Carthage. Les cités grecques seront rattachées à la province romaine de Macédoine… et cesseront de se déchirer en des guerres incessantes.

Scipion et ses amis avaient compris que l'avenir de Rome ne pouvait être uniquement dans la péninsule italienne : ils respectaient l'influence morale des Grecs et avaient bien vu que la force d'expansion de l'hellénisme, ajoutée à la vigueur de la République romaine, augmenteraient la puissance de cette dernière. Face à Caton, voulant n'être qu'un citoyen romain, on peut dire que les Scipion, les Aemilii, les Quinctii apparaissent déjà comme des citoyens du monde méditerranéen.

Certains ont dit que Scipion, visionnaire, tacticien de génie et grand aristocrate, préfigurait César : la comparaison donne envie de s'y attarder mais elle est fausse sur un point important. Les partisans de Scipion auraient peut-être aimé le voir devenir tyran ou dictateur, les Espagnols l'avaient salué du titre de roi, mais il ne semble jamais avoir eu la tentation d'enfreindre les lois de la République : jamais Scipion n'aurait franchi le Rubicon. Il se considéra toujours comme citoyen romain : mais il savait qu'il était inévitable que Rome s'étende hors de l'Italie et qu'elle était faite pour dominer le monde. Quelles qu'aient pu être ses motivations, il est certain qu'après son époque l'impérialisme romain était lancé et ne s'arrêterait plus avant d'avoir conquis toute la Méditerranée… et détruit la République qui ne sut pas adapter ses institutions à son immense empire.

Bibliographie

BEARD M. *S.P.Q.R., Histoire de l'ancienne Rome*. Perrin. 2016.
CORNEILLE P. *Nicomède*.
DAVID J.-M. La République romaine. Nouvelle histoire de l'Antiquité. Coll. Points, Éditions du Seuil, 2000.
GREEN P. *D'Alexandre à Actium*. Bouquins, Robert Laffont, 1997.
GRIMAL P. *Le siècle des Scipion : Rome et l'hellénisme au temps des guerres puniques*. Aubier 1975.
GRIMAL P. *Histoire de Rome*. Mille et une nuits, 2003.
HEREDIA J.-M. de. *Les Trophées*.
POLYBE. *Histoire*. Quarto, Gallimard.
SCULLARD H. H. *Roman Politics 220-150 B. C.*, Oxford, Clarendon Press, 1951.
TITE-LIVE. *Histoire romaine*. Flammarion.

HISTOIRE DE L'UNIVERS

Daniel Hauser

Le 6 février 2019

S'intéresser à l'histoire de notre Univers c'est d'abord accepter de changer de repères : le temps, les distances, les températures, les vitesses, les dimensions sont d'un ordre de grandeur qui ne nous est pas habituel. C'est aussi accepter que les connaissances scientifiques ne donnent pas aujourd'hui toutes les réponses aux questions que nous pouvons nous poser à ce sujet. En un siècle, les scientifiques ont considérablement progressé, mais pas tout résolu. C'est enfin accepter de modifier notre façon de penser : il n'y a pas forcément de point de départ, de centre, de fin, de vision globale stable et finie, et donc de quoi nous situer avec certitude dans le temps et dans l'espace.

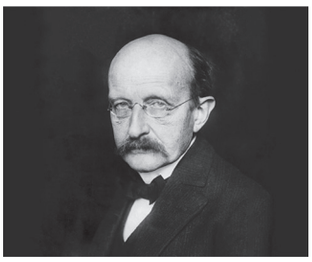
Pour simplifier, l'évolution de l'univers pourrait se caractériser de la façon suivante :

- un système de moins en moins dense,
- un système de moins en moins chaud,
- un système de plus en plus sombre,
- un système en expansion.

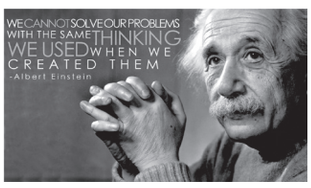
Pour bien comprendre l'évolution de l'Univers, il est nécessaire d'intégrer des notions de physique quantique et de la théorie de la relativité. Nous allons donc faire ces deux digressions qui nous seront nécessaires pour comprendre l'histoire de l'Univers.

À première vue, il peut paraître étonnant d'avoir recours à cette partie de la physique que l'on nomme mécanique quantique, et qui s'intéresse à ce qui est plus petit que l'atome, alors que l'Univers est le domaine de l'infiniment grand. L'explication la plus simple est la suivante : les lois de la physique sont universelles. Il n'y a pas des lois pour le monde terrestre et des lois pour l'univers cosmique : ce sont les mêmes lois ! Or on ne peut pas parler d'histoire de l'Univers sans parler de lumière, d'énergie, d'onde, de force ainsi que de structure de la matière. Et la physique quantique a permis d'expliquer et de prévoir ce que la physique classique ne pouvait ni expliquer ni prévoir. Très longtemps les physiciens ont en effet considéré que l'Univers était statique et de dimension finie. C'est lorsque les scientifiques ont acquis la certitude que l'Univers est en expansion qu'ils se sont posés la question du « retour en arrière », c'est-à-dire comment était constitué l'Univers à ses tous débuts. Les astrophysiciens ont dû inventer un nouveau modèle de l'histoire de l'Univers.

Je ne développerai pas la fonction d'onde, ni l'équation de Schrödinger, ni le spin des leptons, ni la couleur des quarks. Je me contenterai d'indiquer quelle a été la contribution majeure à la compréhension de l'histoire de l'Univers de la physique quantique : la physique quantique tire son nom de l'existence de grandeurs ne pouvant se manifester que par des multiples de quantités fixes, souvent liées à la constante découverte par Max Planck. Ces grandeurs sont par exemple l'énergie ou le moment cinétique des particules.



Max Planck fait en effet l'hypothèse que l'énergie d'un rayonnement ne peut s'échanger que par multiples proportionnels à la fréquence du rayonnement (par analogie, on ne peut échanger des sommes d'argent que par des multiples de la petite quantité d'argent échangeable – le centime pour l'euro-). Planck a montré que l'énergie du photon est proportionnelle à la fréquence du rayonnement associé au photon : $E = h\upsilon$ « relation de Planck », où E est l'énergie du photon (exprimée en Joule ou électronvolt*), υ la fréquence du rayonnement associé (en s^{-1} ou hertz) et h la constante de Planck h= 6, 626 x 10^{-34} J s.



Planck s'intéresse à la quantification de l'énergie dans ce qu'on appelle le phénomène du corps noir. Cette idée a inspiré de nombreux physiciens et notamment Albert Einstein, qui a mis en évidence le modèle corpusculaire de la lumière (ou plus généralement de toute onde électromagnétique) en permettant de calculer l'énergie transportée par un photon (qui est le quanta d'énergie associé aux ondes électromagnétiques). Einstein parvient ainsi à expliquer

l'émission photo-électrique de la lumière en reliant l'énergie du photon, la vitesse de la lumière, la longueur du rayonnement associé et la constante de Planck, ce qui ne pouvait pas être compris dans le cadre d'un modèle ondulatoire classique. Nous verrons tout à l'heure l'importance de cette découverte dans plusieurs phases de la construction de l'Univers.

La contribution d'Einstein à l'explication de l'évolution de l'Univers s'appuie par ailleurs sur la théorie de la relativité :

- Relativité restreinte, qui énonce plusieurs concepts :
    a) L'espace et le temps ne font qu'un, nous parlons d'espace-temps. Le lien entre le temps et l'espace est la vitesse de la lumière.
    b) La vitesse de la lumière dans le vide est invariable, indépendante de la vitesse de l'observateur et de la source lumineuse et cette vitesse est la vitesse maximale de déplacement. C'est la vitesse caractéristique de l'espace-temps. Il existe une équation fondamentale qui lie l'énergie contenue dans la matière d'un corps et la masse de ce corps, la fameuse relation $E = mc^2$ dans laquelle c est la vitesse de la lumière dans le vide (environ 300 millions de mètres /seconde), m est la masse exprimée en kilogrammes, et E l'énergie en joules.
    En relativité restreinte la masse peut être convertie en énergie (chaleur, énergie cinétique ou autres) au cours d'une réaction. À l'inverse il est tout à fait possible que l'énergie soit transformée en masse.
    c) Le même phénomène prend plus de temps, donc paraît plus lent, lorsque l'observateur est en mouvement (phénomène appelé par les physiciens « dilatation du temps »).

- Relativité générale, est une théorie relativiste de la gravitation, qui englobe et supplante la théorie newtonienne de la gravitation Universelle. Pour Einstein, la gravité influence l'espace-temps : plus le champ de gravitation est important, plus le temps ralentit. Einstein met à jour la relativité du temps, la déformation de l'espace-temps et l'influence sur le mouvement des astres de la présence de la matière, et plus généralement de l'énergie, en tenant compte des principes de la relativité restreinte. Les équations de la relativité générale permettent d'expliquer l'histoire de l'Univers et de prévoir son devenir, sans pour autant qu'absolument tout soit expliqué. Einstein nous dit que l'Univers n'est pas régi par une grande horloge Universelle. Chaque région de l'Univers possède son temps propre. Regarder l'Univers, c'est regarder des espaces-temps différents. Les équations de la relativité générale ont permis de mesurer en quatre dimensions la déformation de l'espace-temps généré par l'explosion d'une étoile ou de calculer, au milliardième de seconde près, l'orbite d'une planète autour du Soleil.

Autant dire que la contribution d'Einstein à la compréhension de l'histoire de l'Univers, bien qu'un temps très controversée, apparaît aujourd'hui comme géniale et déterminante.

Pour rendre ces considérations à peu près accessibles et ne pas alourdir ou complexifier ce propos préliminaire, Il a fallu immanquablement simplifier, réduire, voire emprunter une approche forcément un peu tronquée des notions qui sont évoquées. Mais ce passage était nécessaire pour aborder l'histoire de l'Univers avec une base conceptuelle et des outils suffisants.

Revenons donc précisément à l'histoire de l'Univers. En préambule, nous pouvons dire tout d'abord que les différentes étapes qui vont être présentées sont hautement probables, mais pas parfaitement expliquées et que la communauté des astrophysiciens, malgré les progrès réalisés depuis plus d'un siècle, admet volontiers que l'on est loin d'avoir tout élucidé avec certitude quant à l'histoire des premiers âges de l'Univers.

Commençons à présent ce voyage dans le temps qui nous ramène il y a environ 13,8 milliards d'années.

Jusqu'à un instant précis l'Univers était petit, dense, très chaud et très lumineux. C'est alors que s'est produite ce que nous pouvons grossièrement, mais en réalité improprement, appeler une formidable explosion de l'espace. Cette explosion ne s'est pas produite à un endroit précis, mais partout à la fois.

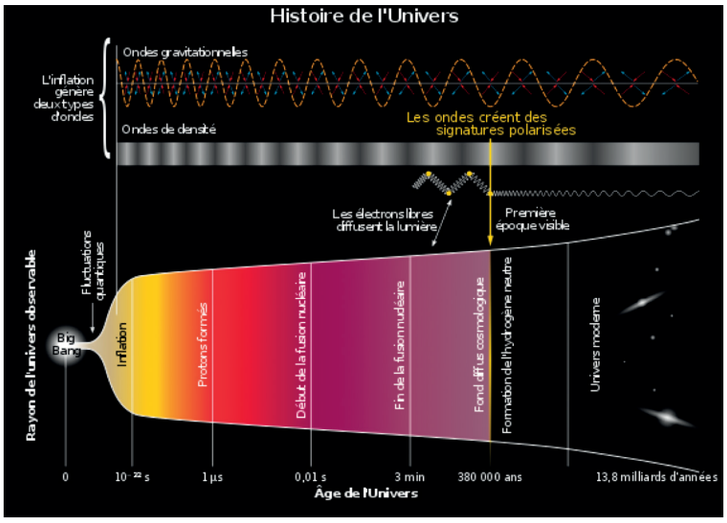
Cet instant précis, qui a été nommé pour la première fois « Big Bang » (ou « Grand Boum ») par le chanoine catholique belge Georges Lemaître marque le début de notre Univers actuel, dont l'évolution a été modélisée par plusieurs astrophysiciens, dont l'américain Edwin Hubble, en 1929, et le britannique Fred Hoyle, en 1949.

À l'instant précis du Big Bang, la dimension de l'Univers est de 10^{-33} cm, soit beaucoup moins que la taille du noyau d'un atome (10^{-13}cm) et la température s'élevait à 10^{32} degrés C. Sa densité était de 10^{94} g/cm^3.

L'existence d'un Univers primordial a été établie en 1965, avec la découverte du fonds diffus cosmologique, que Georges Lemaître avait désigné comme « l'état disparu de la formation des mondes ». De quoi s'agit-il plus précisément ? Le modèle du Big Bang présente les premiers instants de l'Univers comme une période très courte (quelques milliardièmes de milliardièmes de l'histoire totale de l'Univers) durant laquelle, après l'explosion initiale qui s'est déroulée pendant un temps infiniment petit, l'Univers, à peu près uniforme en tout point, était composé de lumière, de matière primordiale et de matière noire qui, quoique très abondante, est encore aujourd'hui de nature mal connue.

Pour comprendre comment s'est formé l'Univers, il est essentiel de comprendre comment s'est formée la matière. La matière s'est constituée par l'assemblage de particules en atomes, d'abord légers, ensuite plus lourds. C'est à partir de ces premiers assemblages de matière qu'ont pu se constituer les étoiles et les corps célestes. Or, aux premiers âges de l'Univers cet assemblage était contrarié par les particules de matière qui s'entrechoquent à des températures encore extrêmement élevées avec les particules de lumière. Environ vingt minutes après le Big Bang commencent toutefois à s'assembler les premiers noyaux d'atomes composés de protons et de neutrons : c'est la nucléosynthèse primordiale.

Ce n'est qu'environ 380 000 ans après le Big Bang que, la température ayant suffisamment baissé, peut s'opérer la première formation d'atomes, c'est-à-dire de noyaux associés à des électrons, donc neutres électriquement : ceci a libéré les particules de lumière et permis la formation d'un rayonnement électromagnétique qui constitue la première trace de lumière que l'on est parvenu à détecter : c'est le fond diffus cosmologique qui marque la fin de ce qu'on appelle l'Univers primordial. La découverte dans les années 1960 de ce fonds diffus cosmologique par les physiciens américains Penzias et Wilson a été déterminante pour confirmer le modèle du Big bang : celui-ci avait en effet prédit l'existence d'un rayonnement électromagnétique très ancien. Celui-ci a été produit environ 380 000 ans après le Big Bang. À cette époque la température de l'Univers était d'environ 3 000°C et le plasma qui composait l'Univers émettait un rayonnement de corps noir (rappelons que le corps noir est un objet qui absorbe toute l'énergie qu'il reçoit : il ne réfléchit pas et ne transmets pas, par contre il s'échauffe et émet un rayonnement dont la longueur d'onde est inversement proportionnelle à la température (loi de Wien revisitée par Planck). En raison de l'expansion de l'Univers ce rayonnement fossile se situe aujourd'hui à une température de – 270 ° C ou 3 K environ et est détectable « aux quatre coins » de l'Univers (milliards d'années-lumière).



Revenons quelques instants sur les premiers âges de l'Univers, ce qui est relatif, parce que l'on parle en réalité de temps infiniment petits :

À une échelle de temps infiniment petite (de 10^{-43} ou dix septillionièmes de seconde après le Big Bang à 10^{-12} ou un X billionième de seconde) se sont succédées plusieurs phases au cours desquelles, selon différentes théories, des particules élémentaires sont soumises à des forces distinctes mais d'abord indissociables puis qui se sont progressivement séparées (électromagnétisme, interaction forte et faible et gravitation).

À mesure que la température de l'Univers diminue (elle est encore de X 10^{28}K, soit environ 10 000 X quatrillons de degré Celsius), l'Univers connaît une expansion exponentielle appelée inflation cosmique. Durant cette

période, l'Univers s'est aplati et est entré dans une phase d'expansion rapide, homogène et isotrope (c'est-à-dire dans un environnement à propriétés physiques invariantes). Il génère deux types d'ondes : des ondes gravitationnelles et des ondes de densité. Les premières sont des oscillations de la courbure de l'espace-temps qui se propagent à grande distance de leur point de formation, et les secondes des ondes de choc qui pourraient être à l'origine de la structure en spirale de certaines galaxies (Bertil, Lindblad, Lin & Shu).

Les apports tout à fait essentiels, aussi bien de la physique quantique que de la relativité générale, permettent de formuler une hypothèse plausible sur ce qui s'est passé après la période d'inflation cosmique.

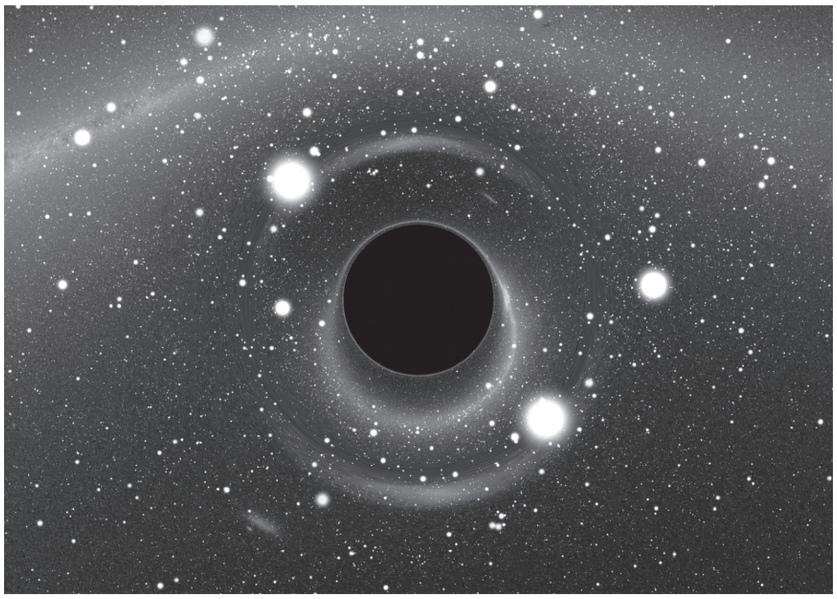
Plusieurs microsecondes après la phase d'inflation, l'énergie potentielle produite pendant la phase précédente provoque la formation d'un plasma de particules, parfois dénommé « soupe brûlante de quarks, d'antiquarks et de gluons », (plasma = quatrième état de la matière). Cet état existe peut-être toujours dans l'Univers, et l'on est aujourd'hui capable de le fabriquer dans les accélérateurs de particules élémentaires (c'est-à-dire des protons et des neutrons situés au centre des atomes). Rappelons au passage que l'atome comprend des électrons qui se déplacent et un noyau environ 100 000 fois plus petit que l'atome, à l'intérieur duquel se trouvent les particules appelées nucléons (protons chargés positivement et les neutrons électriquement neutres). La cohésion de ce noyau est assurée par une force qu'on appelle interaction forte. Les accélérateurs de particules, tels que le Supersynchrotron à protons de Brookhav X en aux États-Unis ou le LHC du CERN près de Genève, qui simulent ce qu'a été l'histoire de l'Univers, peuvent amener la matière à des températures jusqu'à 100 000 fois supérieures à celles du centre du Soleil.

Les astrophysiciens ne s'accordent pas tous sur les différentes phases qui ont suivi celle de la formation du plasma de particules. Pour simplifier, nous dirons qu'entre les premières microsecondes de l'Univers et les dix premières secondes, le plasma de particules élémentaires qui composent l'Univers se transforme en se refroidissant. Sans entrer dans le détail fort complexe de ces transformations, nous savons aujourd'hui que 10 secondes après le Big Bang, l'énergie de l'Univers est dominée par les photons ou quantas de lumière. Présenté de façon simple, le photon est une matière « relativiste », c'est particule de masse nulle, un « grain » de lumière qui contient et transfère des « paquets » d'énergie par rayonnement. L'ère des photons nous amène à une dimension de l'espace-temps complètement différente. On ne parle plus de millionièmes de secondes, ni de secondes, ni même de minutes, mais… d'années.

Pendant près de 400 000 ans, les photons vont interagir avec des protons et des électrons chargés, et finalement avec des noyaux atomiques également chargés. En effet, l'ère des photons correspond à un abaissement de la température de l'Univers à un point où la formation des noyaux atomiques peut commencer : des noyaux atomiques légers commencent à s'assembler pour former un noyau plus lourd selon le processus de la fusion nucléaire. Cette fusion permet de produire une quantité considérable d'énergie. Aujourd'hui ITER, en cours de construction à Cadarache, le réacteur de recherche à fusion nucléaire, se propose, entre autres objectifs, de reconstituer les conditions dans lesquelles se sont constituées à l'origine de l'Univers les premières réactions de fusion nucléaire et qui se produisent toujours dans les étoiles.

À la fin de l'ère des photons, des électrons se lient aux noyaux pour former les premiers atomes d'hydrogène et d'hélium et la densité de l'Univers décroît. À cette époque, la matière de l'Univers consistait en un plasma ionisé sombre : le plasma, rappelons-le, est un des quatre états principaux de la matière, avec les états solide, liquide et gazeux ; c'est un état désordonné constitué de charges électriques libres : on parle d'ionisation de la matière. L'Univers était sombre bien que la lumière ait existé, mais cette lumière était absorbée par l'ionisation. Ce n'est que très progressivement que l'Univers passa de sombre et opaque à clair et transparent, à mesure que, très lentement, la matière s'est dé-ionisée et recombinée, ce qui a permis le libre déplacement des photons.

Les âges sombres font progressivement place à une période au cours de laquelle commencent à se former des structures. Nous nous situons à environ 3 à 4 millions d'années après le Big Bang. Les premières structures à se former sont les quasars, de l'anglais : « quasi-stellar astronomical radiosource ». Ce sont des galaxies très énergétiques et très lumineuses qui comportent en leur centre un trou noir massif (d'une masse supérieure à plusieurs millions de fois celle du Soleil, mais dont la physique interne reste aujourd'hui inconnue), un anneau de gaz et de poussières opaques et des jets de gaz expulsés du disque sous l'effet de champs magnétiques du trou noir et atteignant une vitesse proche de la lumière.



Trou noir, image simulée.

Ce trou noir est un objet céleste si compact que son champ gravitationnel empêche toute forme de matière ou de rayonnement de s'en échapper. Pour s'échapper, il faudrait que la vitesse de libération soit supérieure à l'attraction gravitationnelle (une balle de tennis lancée sur terre à plus de 11 km/s échappe à la gravitation (c'est-à-dire ne retombe pas). Or cette vitesse de libération ne peut être supérieure à la vitesse de la lumière. Un trou noir est donc un astre dont la vitesse de libération est supérieure à la vitesse de la lumière. Le mathématicien allemand Karl Schwarzschild a démontré l'existence d'un horizon du trou noir (ou l'horizon des événements), frontière immatérielle, qui délimite la partie du trou noir à partir de laquelle la vitesse de libération atteint celle de la lumière. Au passage, notons que le trou noir apporte une solution mathématique à la théorie de la relativité générale, mise à mal sur la question de ce qu'on appelle la « singularité », c'est-à-dire le devenir d'une étoile qui, finissant de se consumer, devient un corps de densité et de gravité énormes.

À ce stade les structures qui se forment deviennent moins uniformes et non linéaires et, de ce fait, plus difficiles à étudier. Il est néanmoins hautement probable que les premiers quasars se sont formés à partir d'effondrements gravitationnels, c'est-à-dire la contraction de la masse de gaz qui les composent sous l'effet de leur propre attraction gravitationnelle. À cette époque la majeure partie de l'Univers est composée de plasma comprenant des électrons libres, des ions et des noyaux atomiques.

C'est à partir des éléments chimiques les plus légers (hydrogène, hélium, lithium) que se sont formées les premières étoiles, qui se sont mutées en éléments plus lourds. Une étoile est un objet céleste *a priori* en rotation et *a priori* sphérique, composée de plasma et dont la structure est modelée par la force gravitationnelle. Lors de sa formation, une étoile est essentiellement composée d'hydrogène et d'hélium (qui sont les deux éléments chimiques les plus abondants dans l'Univers). Une étoile rayonne sa propre lumière par réactions de fusion nucléaire.

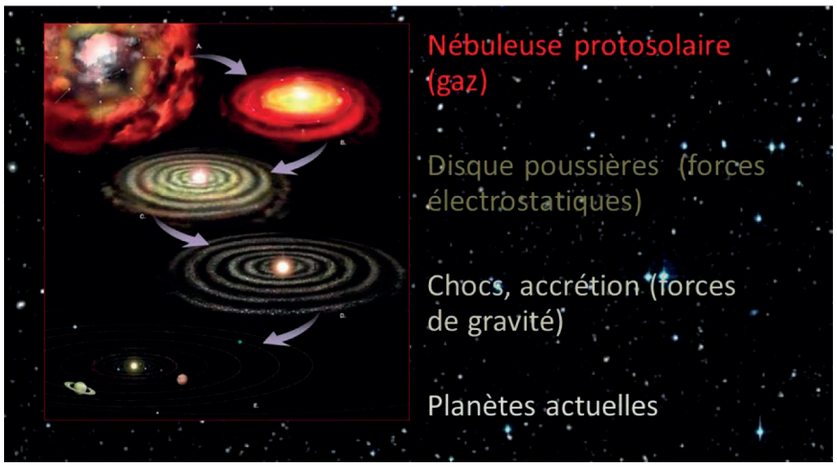
Pendant une grande partie de son existence, l'étoile est en équilibre hydrostatique sous l'action de deux forces qui s'opposent : la gravitation qui tend à contracter et à faire s'effondrer l'étoile, et la pression de rayonnement créée par les réactions de fusion nucléaire, qui tend au contraire à dilater l'astre. Lorsque la totalité de l'hydrogène a été consommée, l'étoile se dilate et évolue en étoile géante et très brillante, c'est ce qu'on appelle une supernova.

On trouve dans l'Univers des étoiles particulières, appelées étoiles à neutrons, ou pulsars, à la fois petites par leur taille, mais extrêmement denses, en rotation très rapide sur elles-mêmes et émettant un fort rayonnement électromagnétique et des signaux périodiques qui ont beaucoup intrigué les scientifiques. Leur découverte est assez récente et due à l'astrophysicienne britannique Jocelyn Bell Burnell, en 1967. Nous allons bien sûr nous intéresser à une étoile particulière, puisque c'est « la nôtre », qui nous procure lumière, chaleur et vie : le Soleil.

Rappelons que notre système solaire fait partie d'une galaxie appelée *la Galaxie* ou « Voie lactée ». Celle-ci comporte au moins 200 milliards d'étoiles et environ 100 milliards de planètes. Son extension est égale à au

moins 120 000 années-lumière. Notre galaxie se déplace à une vitesse d'environ 600 km/s. Sa plus grande partie est composée d'une substance que l'on dénomme matière noire. Le centre de la voie lactée est constitué d'un objet céleste baptisé Sagittaire A dont une des composantes, SagittaireA*, est probablement un trou noir supermassif. Observée de la Terre, la Galaxie ressemble à une bande blanchâtre, en raison de l'accumulation d'une multitude d'étoiles. Le système solaire est situé sur le bord de cette structure en forme de disque. La mythologie grecque attribue l'appellation de Voie lactée à une giclée de lait échappée du sein d'Héra, sœur et épouse de Zeus, qui souhaitait voir son fils Héraclès que lui avait donné Alcmène, devenir immortel. Héraclès chercha le sein d'Héra qui, le repoussant, laissa s'échapper une goutte de lait qui devient la Voie lactée…

Revenons à la science ! Le Soleil s'est formé il y a environ 4,5 milliards d'années. L'hypothèse la plus couramment admise est que notre système solaire est né sous l'effet de l'effondrement gravitationnel d'une partie d'un nuage moléculaire géant (ou nébuleuse de millions d'années-lumière de diamètre). La plus grande partie du nuage initial s'est effondré au centre de cette zone, formant le Soleil, alors que ses restes épars ont formé un disque protoplanétaire composé de gaz et de poussières à partir duquel se sont constitués les corps célestes (planètes et leur satellites, astéroïdes…).



Formation du système solaire.

Dans l'état actuel des connaissances, le nuage géant, composé de masses de plasma, possédant un champ magnétique interne, en tournant sur lui même, est le siège d'interactions de forces gravitationnelles, centrifuges, thermiques et magnétiques. Il se contracte en s'échauffant, en accélérant sa rotation, et il s'aplatit en disque nébulaire. Autour du centre de gravité se développe une condensation massive qui attire la quasi totalité de la matière du nuage composée essentiellement d'hydrogène et d'hélium. Dans le même temps, le disque se refroidit, se rétrécit et prend la forme d'un anneau de corpuscules se déplaçant sur des orbites très variées. Le Soleil est une étoile, de type « naine jaune », qui transforme en son cœur de l'hydrogène en hélium par un processus de fusion nucléaire dont la durée de vie est estimée à 10 milliards d'années. Autant dire que nos jours sont comptés ! En effet, chaque seconde le cœur du Soleil fusionne 620 millions de tonnes d'hydrogène en un peu moins de 616 millions de tonnes d'hélium. Cette perte de masse est lente, mais inexorable, irréversible et nous permet de prédire de façon certaine que le Soleil va évoluer vers une fin de vie très proche… à savoir environ 5 milliards d'années.

La physique quantique a permis d'identifier la chaîne de réactions qui s'opère dans la transformation de l'hydrogène en hélium, ainsi que les caractéristiques du rayonnement solaire qui se propage d'abord du cœur jusqu'à la surface du Soleil, puis dans la photosphère (c'est-à-dire la couche de gaz qui produit la lumière visible des étoiles). Pour le Soleil, la photosphère a une épaisseur d'environ 400 km et une température d'environ 6 000 degrés C. Au-delà de la photosphère, on trouve trois couches à peu près concentriques : la chromosphère, la couronne qui est le siège de températures très élevées (un million de degrés C.) et l'héliosphère qui s'étend jusqu'aux confins du système solaire appelée héliopause, à plus de 50 fois la distance Terre-Soleil (explorée par la sonde Voyager 1). Cette partie du système solaire est le siège de vents solaires, et d'ondes magnéto-hydrodynamiques qui se propagent dans le plasma.

Le Soleil se situe à environ 26 000 années-lumière du centre galactique et effectue autour de celui-ci une rotation en 230 millions d'années environ, à la vitesse de 217 km/s. Il tourne également sur lui-même avec une

période de 27 jours environ. Sa masse représente plus de 99 % de la masse totale de tous les corps célestes de notre galaxie. La température du Soleil est d'environ 15 millions de degrés centigrades en son centre et entre 3 500 et 5 500 degrés en surface. Le Soleil émet un rayonnement, transmet de l'énergie autour de lui, et en particulier sur notre planète : énergie lumineuse et énergie thermique, qui permettent la présence de l'eau à l'état liquide et la photosynthèse des végétaux, et donc la vie sur Terre.

Le titre de cet exposé étant l'histoire de l'Univers, le choix a été fait de s'y tenir, même si à ce stade la tentation est grande d'évoquer dans le détail la structure du système solaire, tant ce sujet est passionnant. Dans cette dernière partie, nous allons donc évoquer… la suite, c'est- à-dire que peut-on prévoir de ce qui se passera dans plusieurs millions d'années quant à l'évolution de l'Univers ?

Commençons précisément par le Soleil. On estime que notre étoile est environ à la moitié de sa vie sous sa forme actuelle. Dans environ 5 milliards d'années, le Soleil aura converti tout l'hydrogène contenu en son cœur en hélium. Le noyau d'hélium se contractera et s'échauffera fortement. Progressivement, le Soleil se dilatera de plus en plus rapidement, jusqu'à devenir une géante rouge. Au terme de ce processus le diamètre du Soleil sera 100 fois plus grand que l'actuel, et celui-ci sera 2 000 fois plus lumineux. Sa température s'élèvera jusqu'à 100 millions de degrés et les planètes les plus proches (Mercure, Vénus, Terre), si elles existent encore, deviendront des déserts calcinés. Le Soleil continuera à évoluer : la fusion de l'hélium en son cœur produira des noyaux de carbone et d'oxygène. La matière des couches externes du Soleil sera répandue dans l'espace et donnera naissance à une nébuleuse planétaire, qui servira de berceau à de nouvelles étoiles. Le cœur du Soleil s'effondrera sur lui-même pour former une naine blanche qui mettra plusieurs milliards d'années à se refroidir. Quand la température sera assez basse, le rayonnement thermique sera si faible que la naine blanche sera invisible. Le Soleil terminera sa vie en naine noire, cadavre céleste si froid qu'il n'émettra plus aucune lumière.

Notre système solaire n'est qu'une infime partie de notre galaxie. Rappelons que notre galaxie, la voie lactée, est une des centaines de milliards de galaxies de taille significative de notre Univers observable. Chaque galaxie est un assemblage d'étoiles, de gaz, de poussière et de matière noire. Elles ont été mises en évidence dans les années 1920 par l'astronome américain Edwin Hubble. Elles sont de formes elliptiques, spirales ou irrégulières. Des dizaines de milliers ont été recensées, identifiées par un numéro et parfois une dénomination, telle que la galaxie d'Andromède, la galaxie du Tourbillon ou celle du Sombrero.

On estime à environ 13,8 milliards d'années la période écoulée depuis le Big Bang. Abordons brièvement deux questions :

Qu'y a t-il eu avant le Big Bang ?

Quel est le destin de notre Univers ?

Sur la première question, avouons-le d'emblée : on cherche encore ! Plusieurs hypothèses, reposant sur la théorie de la relativité générale, suggèrent l'existence d'un espace-temps inversé, ou celle d'un Univers « miroir », ou encore d'un Univers en rebond, ou de la préexistence d'un Univers infiniment petit et infiniment dense. Cela signifierait que plus on remonte dans le temps, plus l'Univers serait petit. Mais sa dimension n'est jamais nulle. L'instant zéro est inaccessible. Ce qui prouve qu'il n'existe pas ! Certains astrophysiciens considèrent même que la question de l'avant Big Bang n'a pas de sens, ou plus exactement est mal posée : chercher un avant Big Bang serait aussi absurde que de chercher ce qu'il y a au-delà du pôle Sud. Vous l'avez compris, nous ne serons pas éclairés ce soir sur ce sujet. Le pape François, reprenant saint Augustin, a proposé aux scientifiques une autre approche : « Vous savez expliquer ce qui s'est passé après le Big Bang. Nous avons une explication concernant ce qui s'est passé avant… ». Mais nous quittons ici le domaine du scientifique…

À la deuxième question, celle qui concerne le destin de l'Univers, nous n'avons pas plus de certitudes. Il est désormais admis que l'Univers est en expansion et que cette expansion s'accélère. L'énergie sombre, qui pourrait être l'énergie du vide quantique, constitue environ les deux tiers de la densité d'énergie de l'Univers, agissant comme force gravitationnelle négative. Elle est nécessaire pour expliquer l'accélération de l'expansion de l'Univers. Cette accélération est constatée par l'observation de supernovas lointaines (étoiles implosées en fin de vie). La nature exacte et l'évolution de l'énergie sombre ne sont pas aujourd'hui parfaitement connues. La constante cosmologique proposée par Albert Einstein dans sa théorie de la relativité générale, pourrait apporter une solution à l'explication de l'énergie noire. Le scénario le plus probable est celui du « Big Freeze », c'est-à-dire de la mort thermique de l'Univers. À une échéance de l'ordre de 10^{14} soit 100 billions d'années, l'Univers continuant son expansion, les étoiles auront brûlé (c'est-à-dire auront consommé la totalité de leur hydrogène), la création de nouvelles étoiles aura cessé et l'Univers deviendra de plus en plus sombre. Les

galaxies s'évaporeront et les trous noirs laisseront échapper un rayonnement (cette prédiction a été faite par Stephen Hawking, célèbre astrophysicien britannique, en 1975). Dans ce scénario, l'Univers connaîtrait une mort thermique, état dans lequel il atteindrait son niveau maximal d'entropie, c'est-à-dire de désorganisation et d'imprédictibilité.

Stephen Hawking, 1942-2018.

D'autres hypothèses, telles que le Big Crush, prévoient au contraire la contraction de l'Univers et un Big Bang inversé, laissant penser à un modèle cyclique, ou encore le Big Rip qui prévoit une expansion illimitée de l'Univers, en même temps qu'augmente de façon illimitée la matière noire. Il serait donc bien présomptueux d'annoncer avec certitude l'évolution de notre Univers.

Au terme de ce propos sur l'histoire de notre Univers, nous pouvons proposer la conclusion suivante :

Ce que nous voyons dans le ciel (qui est en réalité ce qui s'est passé, à l'endroit que nous observons, il y plusieurs minutes ou plusieurs années, ou bien davantage), ce que nous touchons, ce que nous sommes, trouve son origine dans le Big Bang. Nous pouvons retracer l'histoire de l'Univers soit par l'observation, soit par le calcul, soit par les installations telles que les accélérateurs de particules qui recréent les conditions des différentes phases de l'évolution de l'Univers.

Connaître l'histoire de l'Univers nous a permis de mieux comprendre la matière, en découvrant l'infiniment petit, ainsi que la relation de l'espace-temps que la théorie de relativité générale a mise à jour.

L'Univers est comme un pudding aux raisins qui gonfle sans limite et à l'intérieur duquel les grains de raisin que sont les galaxies deviennent de plus en plus éloignées les uns des autres. L'Univers grandit d'environ 20 millions de kilomètres /minute, sans que nous sachions comment il évoluera dans le temps lointain.

La science dispose aujourd'hui d'un récit de nos origines, ce qui a fait dire à l'illustre astrophysicien Hubert Reeves : « Tout notre corps n'est qu'une poussière d'étoiles ».

CHARLES-FRANÇOIS BEAUTEMPS-BEAUPRÉ, LE PÈRE DE L'HYDROGRAPHIE MODERNE

Gérard GACHOT

Tous les marins connaissent Beautemps-Beaupré, ou du moins en ont entendu parler, ne serait-ce que parce que l'un de nos bâtiments hydro-océanographes en activité porte toujours le nom de cet ingénieur hydrographe dont la carrière s'est étalée à cheval sur les XVIII[e] et XIX[e] siècles.

Aucun de nos prédécesseurs à l'académie du Var n'a consacré quelques lignes à celui qui est considéré comme le père de l'hydrographie moderne. Cette présentation entend réparer cette omission.

Bien entendu il n'a pas pour autant été oublié, puisque l'Académie de marine évoquait déjà largement sa mémoire dans une communication sur l'hydrographie française au printemps 1926, avant que la Marine nationale, à son tour, ne décide en 1954 de célébrer le centenaire de sa mort. Ce fut l'occasion d'une exposition organisée au musée de la Marine à Paris, inaugurée le 28 mai 1954 par le chef d'État-major de la Marine, l'amiral Henri Nomy, de la pose d'une plaque commémoratrice sur sa maison parisienne de la rue des Saints-Pères, où il décède en 1854, et bien entendu d'une présentation à l'Académie de marine, faite par l'ingénieur général hydrographe Damiani. Depuis, ceux qui s'intéressent à la vie de notre héros peuvent consulter l'excellent livre d'Olivier Chapuis *À la mer comme au ciel* qui, reprenant la quasi-totalité de la thèse de doctorat d'histoire soutenue en Sorbonne par l'auteur fin 1997, constitue sans nul doute l'ouvrage de référence.

Mais le temps s'est écoulé depuis la dernière présentation « académique » en date, puisque nous avons largement franchi l'espace du demi-siècle. Ravivons donc la flamme du souvenir de celui dont nombre d'entre vous utilisent encore, ou ont utilisé, des cartes marines héritières des techniques qu'il a mises au point il y a plus de 200 ans.

Charles-François Beautemps est originaire de l'est de la France, aux confins de la Champagne, où il est né sur les rives de l'Aisne dans la petite bourgade de La Neuville-au-Pont, proche de Sainte-Menehould, le 6 août 1766 dans une famille de fermiers, quoique son père fût chapelier. Un environnement familial qui, on en conviendra, ne le prédisposait guère, *a priori*, à une carrière à caractère maritime. Mais, alors qu'il n'est âgé que d'une dizaine d'années, son destin va basculer le jour où un de ses cousins, de vingt-cinq ans son aîné, Nicolas Buache, géographe du roi, séduit par la vivacité d'intelligence du jeune garçon, lui offre un poste de commis dans le magasin de cartes qu'il possède à Paris.

Jean-Nicolas Buache (1741-1825) - dit Nicolas Buache de La Neuville pour le distinguer de son oncle - est le neveu et quasiment le fils adoptif de Philippe Buache (1700-1773), cartographe réputé, qui est lui-même le gendre du grand cartographe Guillaume Delisle (1675-1726). Jean-Nicolas a hérité du fonds de cartes géographiques de son oncle et de ses fonctions auprès du roi. Philippe, quant à lui, aura été le précepteur de géographie des petits-fils de Louis XV, trois rois en devenir : le duc de Berry futur Louis XVI, le comte de Provence, futur Louis XVIII, et le comte d'Artois, futur Charles X. Ils sauront tous s'en souvenir, le moment venu, lorsque Beautemps-Beaupré deviendra le maître à penser de l'hydrographie. Constatant rapidement que son cousin possède des capacités remarquables et des dispositions pour le dessin et la cartographie, Buache va l'initier aux mathématiques, à l'astronomie et à la navigation et, bien sûr, à l'art de réaliser des cartes.

À l'époque, l'ancêtre de notre actuel Service hydrographique et océanographique de la Marine (SHOM) est le Dépôt des cartes et plans de la Marine, où Buache accède en qualité d'hydrographe en 1780, avant d'y faire entrer son neveu comme élève en 1783. C'est au Dépôt que Charles-François, qui vient d'avoir 17 ans, va poursuivre sa formation scientifique et cartographique, en participant notamment à la préparation des cartes destinées à La Pérouse pour son voyage de découverte en 1785.

Mais avant de poursuivre, posons-nous la question de savoir comment le sieur Beautemps est passé à la postérité sous le patronyme de Beautemps-Beaupré. Car, son acte de naissance en fait foi, il est né Beautemps, nom que portait déjà son grand-père paternel Hubert Beautemps. Rien n'est avéré quant à l'origine de l'additif Beaupré, mais il a été accolé très tôt à Beautemps, ainsi qu'en atteste une lettre datée du 11 août 1785, de son supérieur direct le comte de Fleurieu au ministre de la Marine où il évoque « le sieur de Beaupré, dessinateur-géographe », lequel n'a alors que 19 ans. On peut donc penser que la modification est intervenue très tôt après l'arrivée du jeune Charles-François dans la capitale en 1776, alors qu'il découvre les premières cartes marines et que se dessine sa destinée maritime. Le surnom de Beaupré, par lequel il sera le plus souvent désigné, est pour le moins évocateur des choses de la mer. Quant au patronyme complet, il a un air d'aristocratie maritime et fleure bon sa noblesse, d'esprit sinon de sang. Peut-être était-ce là aussi une façon de couper les ponts avec son enfance, qu'il renie peut-être, et un père qui a sombré dans l'alcoolisme.

Ainsi, lors de sa navigation avec d'Entrecasteaux à partir de 1791, la plupart des membres de l'expédition ne le désigne plus que comme « monsieur de Beaupré ». Le nom de Beautemps-Beaupré reste pour ainsi dire unique et le fichier de l'état-civil en 1860 ne mentionne que Charles-François et Charles-Jean, son petit-fils, adopté en 1845, qui n'aura pas de descendance. Un siècle plus tard, le nom n'apparaît plus nulle part.

En cette fin du XVIII^{e} siècle, les techniques de cartographie restent plutôt rudimentaires et donc très peu performantes. Le premier atlas moderne, le *Theatrum orbis terrarum*, est dû au géographe brabançon Abraham Ortelius. Il est publié à Anvers en 1477, tandis que les premiers atlas nautiques imprimés paraîtront en Hollande, notamment le célèbre *Miroir de la mer* de Lucas Wagenhaer publié à Amsterdam en 1584. Ces atlas vont se multiplier au XVII^{e} siècle : la *Description de la mer Méditerranée* de Willem Barentzoen, l'*Atlas marin* de Colom, l'*Atlas de la mer* de Pieter Goos ou encore le *Flambeau de la mer* de Nicolas Janszoon Vooght. À l'époque, les ingénieurs hydrographes sont rarement sur le terrain ; ils dressent les cartes à partir des informations contenues dans les journaux de navigation et les observations faites par les marins embarqués. Si le trait de côte est le plus souvent fidèlement restitué, les détails maritimes (sondes, hauts fonds, récifs affleurant, etc.), positionnés à la boussole à partir de points terrestres connus, sont peu fiables.

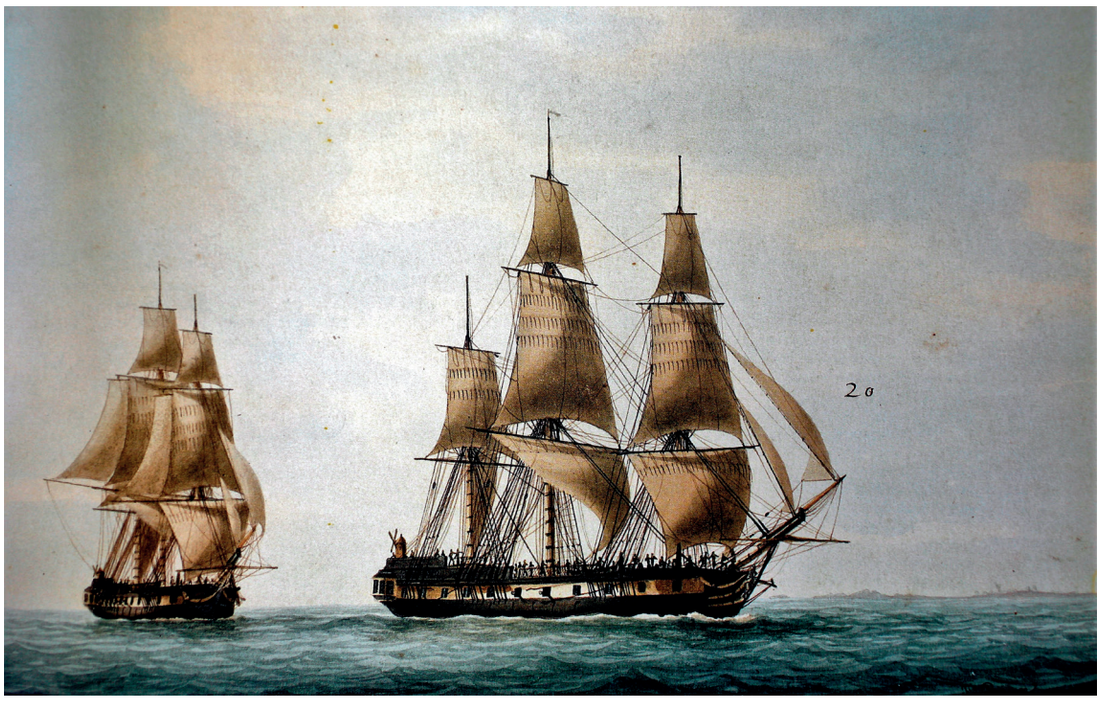
Beautemps-Beaupré, qui a rapidement fait le constat de l'imperfection des méthodes utilisées, aurait – ainsi que le veut la légende, mais sans qu'un document n'en atteste – souhaité alors mettre en pratique ses idées nouvelles dans un cadre plus « opérationnel » et demandé à participer à l'expédition de La Pérouse, ce qui lui aurait été refusé. Quoiqu'il en soit, on ne peut que s'en réjouir pour lui, à moins que la présence à bord du jeune et talentueux hydrographe n'ait alors pu modifier le cours des choses et permis à la *Boussole* et à l'*Astrolabe* d'éviter les récifs de Vanikoro… Impressionné par les qualités démontrées par le jeune homme, le comte Charles-Pierre Claret de Fleurieu, directeur adjoint du Dépôt, va le nommer ingénieur en septembre 1785. Il le prend directement sous ses ordres et lui confie notamment l'exécution des cartes du *Neptune du Cattegat et de la mer Baltique*. Cette mission lui permet de poursuivre son apprentissage auprès de Fleurieu, savant reconnu, auteur du *Voyage fait par ordre du Roi pour éprouver les horloges marines* et qui dès 1773 avait jeté les bases de la « nouvelle gravure ».

À l'été 1788, Beautemps-Beaupré va également travailler quelque temps sur les minutes des cartes des côtes de Normandie et de Bretagne, dressées par l'astronome hydrographe Pierre-François Méchain et destinées à une nouvelle édition du *Neptune françois,* dont les planches seront gravées par Bellin. Toutefois le travail reste très incomplet et l'ingénieur Méchain, peu satisfait par ailleurs des cartes de détail qu'il juge « défectueuses », selon ses propres termes, propose à son ministre d'en rester à une version provisoire. La renaissance du *Neptune* n'est pas pour tout de suite, comme on va le voir.

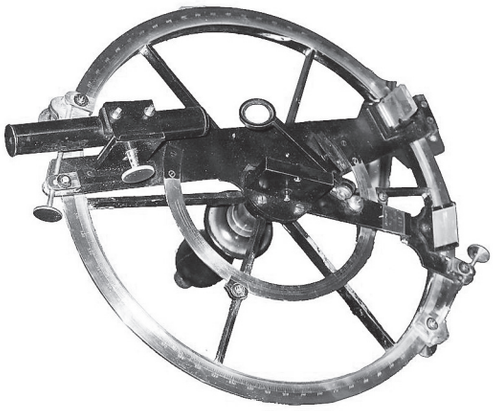
Arrêtons-nous un instant sur la notion de *Neptune*. Il s'agit d'un recueil ou d'un atlas de cartes géographiques dont l'idée avait été lancée dès 1693 par Colbert, excédé de constater que le marché des cartes était dominé par les Hollandais et les Anglais. Il lance alors la conception du *Neptune françois ou recueil des cartes marines levées et gravées par ordre du Roy*, dont il confie la réalisation à l'ingénieur géographe du Roi, Charles Pene. Le calcul de la longitude n'est pas encore connu, faute de disposer d'une connaissance précise de l'heure, et il faudra attendre en France le chronomètre mis au point par les horlogers Pierre Le Roy et Ferdinand Berthoud à partir de 1767 pour que les choses s'améliorent progressivement. Il en est de même pour la triangulation, et les cartes, malgré la présence des méridiens et des parallèles et de quelques sondes, sont très imparfaites. Au nombre de 29, au départ, les cartes du *Neptune françois* concernent surtout les côtes françaises, celles de Bretagne en particulier. Réédité pour la troisième et dernière fois en 1773, sous la direction de Jacques-

Nicolas Bellin (1703 - 1772), il sera, malgré les nombreuses erreurs qui y persistent, utilisé jusqu'au début du XIX[e] siècle. Il existe d'autres *Neptunes*, dont celui de la Baltique, que nous venons d'évoquer, ou encore le *Neptune oriental de la compagnie des Indes* par Jean-Baptiste d'Après, qui sera utilisé par l'expédition d'Entrecasteaux. Le projet d'un *Neptune* des côtes de la Méditerranée ne verra jamais le jour.

Mais revenons à notre héros qui va se trouver au cœur de l'aventure et de la guerre géographique que se livrent la France et l'Angleterre, notamment dans les mers du Sud, où espionnage alterne avec coopération. Il va participer au voyage de l'amiral Antoine Bruni d'Entrecasteaux qui a pour double objectif de rechercher des traces du passage de La Pérouse – quoique l'espoir soit faible de retrouver les disparus dont les dernières nouvelles datent déjà de trois ans et demi – et d'effectuer une reconnaissance hydrographique des côtes visitées. Fleurieu, à la demande du ministre et sur décision du roi, est chargé de rédiger les instructions de l'expédition, qu'il intitule : *Notes géographiques ou analyse de la côte de la Nouvelle Hollande* [l'Australie] *et des archipels situés au nord et à l'est de cette île, dressées pour servir au voyage de M. d'Entrecasteaux*. Il y est précisé : « ...de faire en même temps des recherches relatives aux sciences et au commerce, en prenant toutes les mesures pour rendre, indépendamment de la recherche de M. de Lapérouse, ou même après l'avoir recouvré ou s'être procuré de ses nouvelles, cette expédition utile et avantageuse à la navigation, à la géographie, au commerce, aux arts et aux sciences. » Beautemps-Beaupré, qui est chargé d'illustrer le document, réalise pour l'occasion une synthèse de toutes les connaissances disponibles au Dépôt, publiées ou non. Le 31 juillet 1791 il est nommé ingénieur hydrographe de l'expédition et embarque le 21 septembre à bord de la *Recherche* qui appareille de Brest avec l'*Espérance*. Il va profiter de cette première expérience maritime pour mettre au point des procédés inédits, évitant par exemple de recourir à la boussole pour utiliser le cercle à réflexion conçu vers 1752 par l'astronome allemand Tobias Mayer et amélioré par Jean-Charles de Borda.



La Recherche *et l'*Espérance *par F. Roux.*



Le cercle à réflexion est donc conçu par Borda en 1775, à partir des travaux de Mayer. Il sera construit par Étienne Lenoir à partir de 1777. L'instrument, qui fait appel au principe de la double réflexion, est équipé de deux miroirs. L'angle entre deux objets observés – astronomique, ou géodésique pour l'usage hydrographique qui nous intéresse – correspond à la différence angulaire lue sur le cercle gradué (le limbe) entre les deux alidades (la principale équipée d'une lunette amovible et d'un petit miroir, la petite équipée du grand miroir et d'un vernier à vis sans fin). La version améliorée du cercle, qui apparaît dans la seconde moitié des années 1780, sera celle embarquée pour l'expédition d'Entrecasteaux.

Nous allons nous attarder un peu sur cette expédition, véritable voyage initiatique pour notre jeune ingénieur hydrographe, qui vient d'avoir 25 ans. Après une escale aux Îles Canaries puis en Afrique au Cap, les deux navires doublent le cap de Bonne-Espérance au début de l'année 1792 et atteignent le canal de Mozambique et l'océan Indien. Ils font alors route vers Saint-Paul et Amsterdam. Au passage, la *Recherche* contournant l'ile par le sud, Beautemps-Beaupré fera les 28 et 29 mars le premier levé manuscrit de l'île d'Amsterdam, qu'il confond tout d'abord avec celle de Saint-Paul. Poursuivant cap à l'est, d'Entrecasteaux atterrit un peu plus tard, le 20 avril, dans la partie sud de la Terre de Van Diemen (la Tasmanie). Il jette l'ancre le 21 en baie des Tempêtes, croyant qu'il s'agit de la baie de l'Adventure. Les deux navires vont séjourner sur place trois semaines et s'approvisionner en vivres frais. L'expédition poursuit ensuite vers l'océan Pacifique où elle visite successivement la Nouvelle-Calédonie, qu'elle atteint à la mi-juin – et dont Beautemps-Beaupré cartographie la côte sud –, puis les Nouvelles-Hébrides et les Îles Salomon.

Mais devant l'augmentation rapide du nombre de scorbutiques d'Entrecasteaux, inquiet pour l'état de santé de ses équipages, demande et obtient des Hollandais de faire escale à Ambon, l'île principale de l'archipel des Moluques et comptoir de la compagnie hollandaise des Indes orientales. Il va y séjourner jusqu'à la mi-octobre 1792.

À l'issue de cette première année de navigation, d'Entrecasteaux est plus que satisfait des travaux de son ingénieur hydrographe, dont il écrit en septembre 1792 : « Monsieur Beautemps-Beaupré est un sujet de la plus haute distinction, digne de toutes les récompenses du gouvernement. C'est à lui véritablement que sera dû le succès de cette expédition, parce qu'elle a, par-dessus toutes celles qui ont été entreprises jusqu'à ce jour, l'avantage inappréciable d'avoir un des hommes les plus capables de faire d'excellentes cartes [...] Je ne vous parle plus de Monsieur Beaupré. Il est au-dessus de tous éloges. »

Après son séjour à Ambon, d'Entrecasteaux décide de rebrousser chemin vers la Nouvelle-Hollande (l'Australie) dont il entreprend de faire le tour par le nord. Après quelques difficultés de navigation avec une météo difficile qui l'entraîne trop à l'ouest, il revient finalement mouiller au sud de la Terre de Van Diemen [la Tasmanie], en baie de l'Adventure, qu'il atteint début février 1793 pour en repartir dès la fin du même mois. La Nouvelle-Zélande est rapidement en vue mais l'expédition continue vers les Îles Tonga, où elle se ravitaille fin mars. L'expédition séjourne brièvement en Nouvelle-Calédonie, puis poursuit sa route et arrive le 19 mai 1793 en vue des îles de l'archipel des Salomon et aperçoit une île non identifiée, qui est baptisée Île de la Recherche, aujourd'hui Vanikoro... Mais l'improbable rendez-vous sera manqué. D'Entrecasteaux – probablement gêné par une mer houleuse, des vents faibles et des équipages en mauvais état sanitaire, faute d'avoir pu faire des vivres frais en Nouvelle-Calédonie – n'approchera hélas pas de cette terre inconnue et se rendra sur l'île principale de Santa Cruz (de nos jours Nendö), que La Pérouse avait prévu de visiter. Les indigènes de l'île se révèlent anthropophages et très hostiles, contrairement à l'appréciation qu'en avait faite le navigateur britannique James Cook lors de son premier voyage en 1769. Les deux vaisseaux mettent alors cap sur les îles de l'Amirauté – baptisées en 1767 par le britannique Philip Carteret, le découvreur de l'île de Pitcairn –, puis la Nouvelle-Guinée. Beaupré poursuit bien entendu les levés de toutes ces côtes.

Mais les équipages, toujours privés de vivres frais, vont être décimés par le scorbut. Le commandant de l'*Espérance,* Huon de Kermadec, suivi un peu plus tard par l'amiral d'Entrecasteaux, succombe successivement à la maladie, en mai et en juillet 1793. Le capitaine de vaisseau Alexandre d'Hesmivy d'Auribeau, second de la *Recherche*, qui a remplacé Kermadec à bord de l'*Espérance*, devient alors chef de mission.

À ce stade de notre évocation, s'agissant de monsieur d'Auribeau, il est difficile de résister au plaisir de vous soumettre le texte, de ce qu'il est coutume d'appeler une « phrase tradi », que tous les bordaches ont apprise et récitée à leurs anciens lors de leur arrivée à l'École navale.

« Que fit Monsieur d'Auribeau ?

Trois virements de bord consécutifs ayant successivement échoué, au large des côtes de Nouvelle- Calédonie, qu'un quatrième vint à manquer, c'en était fait de la *Recherche* qui n'était plus qu'à deux encablures des écueils. La frégate était perdue. Monsieur d'Auribeau fit rassembler tout l'équipage le long des galhaubans tribord arrière, larguer la bouline, choquer la boulinette, donner du mou dans l'écoute de misaine, et le quatrième virement de bord s'effectua dans le plus grand silence. »

En octobre 1793, la *Recherche* et l'*Espérance* vont finalement atteindre l'Indonésie et le port de Surabaya où ils sont saisis par les autorités, la France étant alors en guerre contre les Pays-Bas. D'Auribeau décède à son tour en août 1794. Il est remplacé comme chef de l'expédition par le second lieutenant de la *Recherche,* Élisabeth-Paul-Édouard de Rossel. Celui-ci terminera sa carrière comme contre-amiral et deviendra ingénieur hydrographe puis directeur général du Dépôt des cartes en 1827. À sa mort, en novembre 1829, c'est Beautemps-Beaupré qui prononcera l'éloge funèbre de son compagnon de voyage. Les membres valides des équipages sont finalement rapatriés vers l'Europe. Les partisans de la Révolution vers l'Île de France (Maurice) où ils seront échangés contre des prisonniers hollandais, et les royalistes vers Le Cap, dont ils repartent en mai 1795 vers les Pays-Bas où ils demanderont et obtiendront asile. Beautemps-Beaupré, qui a souhaité rester sur place au Cap, n'est pas du voyage.

Le navire qui rapatrie les royalistes et les travaux de l'expédition ne parvient pas à éviter la surveillance des Anglais, avec lesquels la Hollande est maintenant en guerre, en même temps qu'elle a signé un traité d'alliance avec la France ! Il est intercepté au large de Sainte-Hélène le 10 juin 1795 et les Anglais s'emparent des cartes de l'expédition : 36 caisses de documents sont ainsi transférées à bord du *Sceptre* le 27 juin. Ils ne seront restitués à la France – après copie naturellement et pas dans leur totalité – qu'à la paix d'Amiens signée avec l'Angleterre le 27 mars 1802, traité qui mettait fin à la deuxième coalition européenne contre la France.

Beautemps-Beaupré, qui va séjourner près d'une année au Cap, va profiter de cette halte pour copier ses minutes et les faire expédier au représentant de la France aux États-Unis. Il réalise en outre une synthèse de tous ses travaux qui, elle, ne tombera pas entre les mains britanniques. Il parviendra finalement à rallier la France à bord d'un navire suédois à l'été 1796. La relation du voyage, accompagnée d'un atlas détaillé, ne paraîtra qu'en 1808. Beautemps-Beaupré en rédige l'*Appendice au Voyage de d'Entrecasteaux*, dans lequel il expose ses nouvelles méthodes de levé. Cet imposant travail constitue un véritable traité d'hydrographie, entièrement inédit et révolutionnaire pour l'époque.

Arrêtons-nous un instant sur ces nouvelles méthodes de levé. Le positionnement des points de sonde par triangulation est l'apport fondamental de la méthode mise au point par Beautemps-Beaupré. Utilisée dès le début du XVIII^{e} siècle, en France comme en Grande-Bretagne, la méthode dite des « arcs capables » est enseignée par les géomètres français, tel le mathématicien Laurent Pothenot, sans que personne ne songe à l'utiliser pour l'hydrographie. Dès 1771, l'hydrographe anglais Alexander Dalrymple avait estimé qu' « aucune méthode n'est plus rapide ni précise que celle-ci, où chaque point de sonde est déterminé géométriquement ». La mesure, prise à partir du navire, de l'angle entre deux points remarquables – les amers – permet ainsi de tracer la portion de cercle – l'arc capable – sur laquelle se trouve l'observateur. En répétant l'opération, au moins une fois avec deux autres amers, on obtient la position du navire à l'intersection des deux arcs ainsi définis. La méthode est perfectionnée par Beautemps-Beaupré qui va obtenir une densité et une précision inégalées de positionnement des sondes grâce à l'utilisation du cercle à réflexion de Mayer-Borda.

Nous retrouvons notre héros en 1797, tout à la rédaction de son atlas sur l'expédition d'Entrecasteaux. À l'époque, Bonaparte, général en chef de l'armée d'Italie, qui combat avec succès l'Autriche depuis l'année précédente, signe finalement en octobre 1797 le traité de Campoformio qui accorde à la France les Pays-Bas autrichiens et étend les côtes du nord de la France jusqu'à l'embouchure de l'Escaut. En juillet 1799, Beautemps-Beaupré reçoit du gouvernement mission de reconnaître la côte, jusqu'à Flessingue et Anvers, et le cours de l'Escaut pour y établir un port militaire. Il est en particulier chargé de reprendre les levés hydrographiques du fleuve qui ne donnent pas satisfaction. Il va ainsi diriger les travaux d'une véritable

mission fondatrice de l'hydrographie moderne, mettant en application les principes et les méthodes qu'il a mis au point pendant l'expédition d'Entrecasteaux.

Le 20 novembre 1799, moins de deux semaines après le coup d'éclat de Brumaire, Beautemps-Beaupré est à Paris pour présenter à son ministre Decrès une magnifique carte de l'Escaut, qui ne sera officiellement diffusée qu'après la paix d'Amiens (25 mars 1802). Il travaillera sur l'Escaut jusqu'en 1803, et ce sera finalement Anvers qui sera choisi le 21 juillet pour la création d'un vaste arsenal militaire, suite aux conclusions de son étude. Le premier vaisseau de 74 construit à Anvers est lancé en juin 1807 et va mettre quinze jours pour descendre l'Escaut en étant lège, mais, après une meilleure connaissance du fleuve et grâce aux pilotes français formés par Beautemps-Beaupré, ce temps sera rapidement réduit à trois jours pour des navires en charge. Les travaux menés sur l'Escaut constituent les premières cartes marines modernes levées en Europe.

Tout au long des guerres de l'Empire, la vie de Beautemps-Beaupré sera rythmée par ses missions littorales aux beaux jours et les hivers passés à Paris pour rédiger les comptes rendus de ses travaux. Il va continuer à travailler directement sous les ordres de l'Empereur, notamment après ses victoires sur l'Autriche à Ulm et à Austerlitz, le traité de Presbourg (décembre 1805) cédant à la France une large partie de la côte orientale de l'Adriatique. C'est ainsi qu'il reçoit le 6 février 1806 ordre de se rendre en Dalmatie pour effectuer la reconnaissance des côtes de la partie orientale du golfe de Venise. Son ordre de mission précise : « Vous ferez en toute activité la reconnaissance des ports de la Dalmatie et vous vous attacherez particulièrement à les reconnaître sous les rapports des flottes de guerre auxquelles ils peuvent servir d'asile ou de port de construction et d'armement ». La Marine est particulièrement intéressée car elle convoite depuis longtemps les bois de construction navale des forêts d'Istrie et de Dalmatie, la ressource s'épuisant en Europe.

En six mois Beautemps-Beaupré, avec le soutien d'Eugène de Beauharnais, vice-roi d'Italie, va établir les plans des rades et des ports des côtes d'Istrie et de Dalmatie, notamment celui de Pola, dont il estime qu'il est facilement défendable contre une attaque venue de la mer. Il semble qu'à cet égard les travaux de fortification dirigés un siècle et demi plus tôt par son compatriote l'ingénieur Antoine de Ville ne l'aient guère convaincu. Ce port deviendra au cours du XIX^{e} siècle et au début du XX^{e} la principale base navale de l'Autriche-Hongrie. Après un bref retour sur l'Escaut en 1807, il reprend sa mission en Adriatique, à la recherche de « parties de la côte paraissant offrir une position maritime importante ». Il la poursuivra jusqu'en 1810, exprimant, après Pola, sa préférence pour Raguse (l'actuelle Dubrovnik en Croatie) contre Cattaro (au Monténégro) pour l'établissement d'un port militaire. Beautemps-Beaupré reprend ensuite ses travaux plus au nord de l'empire français, qui s'étend désormais jusqu'à l'Elbe et la mer Baltique. C'est ainsi qu'il reconnaît l'Escaut, puis l'Elbe jusqu'à Hambourg, la Baltique jusqu'à Dantzig, et enfin l'embouchure de l'Ems.

Dans le rapport qu'il adresse le 10 janvier 1813 à son ministre, le comte Decrès, il démontre que l'Ems ne convient pas à la création d'un grand port, alors que l'Elbe, dont les passes sont praticables pour de grands bâtiments et qui dispose de mouillages très sûrs, s'y prête parfaitement. Le décret impérial, pris à Dresde le 30 juin, met en place la commission chargée de la construction pour la Marine d'un arsenal à l'embouchure de l'Elbe. L'installation est prévue pour comporter des cales pour trois vaisseaux de ligne et une frégate et des magasins pour une escadre de douze vaisseaux et douze frégates. La commission présente son projet le 12 août avec un arsenal sur la rive gauche de l'Elbe, plus facile à défendre par voie terrestre. Mais les événements, qui vont précipiter l'Empire vers sa fin à partir d'octobre 1813, ne permettront pas à l'empereur Napoléon de réaliser ce vaste projet.

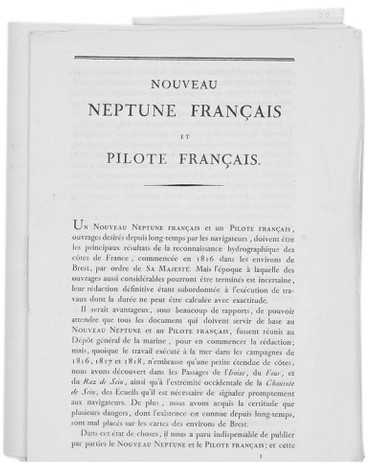
Beautemps-Beaupré, qui a ainsi rendu de signalés services à la cause de l'Empire, en sera récompensé. En 1804, il est nommé sous-chef des ingénieurs hydrographes et va être l'un des premiers à recevoir la Légion d'honneur ; il reçoit les insignes de chevalier dès août 1804. Il recevra également des mains de l'Empereur, au Palais de Schönbrunn en 1809, la croix de la Couronne de fer (ordre fondé en 1808 par Napoléon agissant en tant que souverain du royaume d'Italie). Enfin, en septembre 1810, il est élu membre de l'Institut, où il est reçu par le physicien François Arago. Il n'a que 44 ans et son œuvre maîtresse, le relevé des côtes nord et ouest de la France, n'est pas encore ébauchée… Notons que, ne voulant pas courir le risque de voir tomber ses travaux sur l'Elbe et l'Escaut aux mains de l'ennemi, il va, une fois encore, expédier ses cartes aux États-Unis, à bord d'un navire américain. Elles seront remises plus tard au roi de Hanovre qui le nommera en 1816 membre de la Société royale des Sciences de Göttingen et lui décernera en 1830 la croix de l'Ordre royal des Guelfes.

Avant les Cent-Jours, sous la première Restauration (avril 1814 - mars 1815), brève première partie du règne de Louis XVIII, une ordonnance royale crée le corps des ingénieurs hydrographes, dont Buache et Beautemps-Beaupré seront les deux premiers ingénieurs en chef. Toutefois le privilège de l'ancienneté restera à son cousin, qui sera nommé conservateur du Dépôt de la Marine tandis qu'il n'en sera que conservateur adjoint.

À partir de l'été 1815, dans une Europe apaisée après le désastre de Waterloo, le Dépôt de la Marine et Beautemps-Beaupré vont pouvoir se consacrer à la remise à niveau des cartes des côtes de France, pour lesquelles le *Neptune françois*, dont on a vu qu'il avait été créé en 1693 et réédité pour la dernière fois en 1773, constituait jusqu'alors la référence. La remise à jour entreprise en 1776 par l'officier de marine Louis de La Couldre, vicomte de La Bretonnière (le père du port militaire de Cherbourg) et l'astronome Pierre-François Méchain (qui sera directeur de l'Observatoire de Paris) ne couvrait qu'une faible portion des côtes entre Dunkerque et Granville. Les travaux vont commencer en 1816 et se poursuivre jusqu'en 1838. En 1822 et 1823, lorsque paraissent les premières cartes de la mer d'Iroise, dressées par les équipes de Beautemps-Beaupré, l'hydrographie de la région va passer sans transition de l'ère de Colbert et du *Neptune françois* à la modernité du XIX^{e} siècle. La carte n° 5287 du SHOM des abords de Brest (*De Portsall à la pointe de Saint Mathieu*), restée en service jusqu'en 1989, précisait encore dans son cartouche : « d'après la carte de Beautemps-Beaupré levée en 1816 et 1818 ». Un bel hommage à notre hydrographe dans une zone dont on sait la dangerosité pour le navigateur !

Carte des côtes de Roscanvel.

Beautemps-Beaupré a été laissé libre d'organiser les opérations à son gré, la seule contrainte qui lui est imposée étant de commencer ses travaux par Brest et ses atterrages, pour lesquels les cartes étaient particulièrement insuffisantes voire dangereuses. Il commence donc ses travaux à partir de 1816 avec deux goélettes de cinquante tonneaux, l'*Astrolabe* et la *Recherche* – qu'on peut considérer comme les premiers bâtiments hydrographiques français – un lougre le *Bélislois* et deux gros canots à avirons, auxquels seront associées en fonction du besoin bon nombre de petites embarcations. La Marine mettra également des moyens à sa disposition, notamment la canonnière-brick l'*Alsacienne* en 1824. L'aviso-chaloupe la *Chimère*, premier navire hydrographe spécialement affecté à cet effet à temps complet au Service hydrographique, ne sera lancé qu'en 1881 et participera à sa première campagne autour de l'île d'Oléron dès 1882.


NOUVEAU
NEPTUNE FRANÇAIS
ET
PILOTE FRANÇAIS.

UN NOUVEAU NEPTUNE FRANÇAIS et un PILOTE FRANÇAIS, ouvrages désirés depuis long-temps par les navigateurs, doivent être les principaux résultats de la reconnaissance hydrographique des côtes de France, commencée en 1816 dans les environs de Brest, par ordre de SA MAJESTÉ. Mais l'époque à laquelle des ouvrages aussi considérables pourront être terminés est incertaine, leur rédaction définitive étant subordonnée à l'exécution de travaux dont la durée ne peut être calculée avec exactitude.

Il serait avantageux, sous beaucoup de rapports, de pouvoir attendre que tous les documens qui doivent servir de base au NOUVEAU NEPTUNE et au PILOTE FRANÇAIS, fussent réunis au Dépôt général de la marine, pour en commencer la rédaction; mais, quoique le travail exécuté à la mer dans les campagnes de 1816, 1817 et 1818, n'embrasse qu'une petite étendue de côtes, nous avons découvert dans les Passages de *l'Iroise*, du *Four*, et du *Raz de Sein*, ainsi qu'à l'extrémité occidentale de la *Chaussée de Sein*, des Écueils qu'il est nécessaire de signaler promptement aux navigateurs. De plus, nous avons acquis la certitude que plusieurs dangers, dont l'existence est connue depuis long-temps, sont mal placés sur les cartes des environs de Brest.

Dans cet état de choses, il nous a paru indispensable de publier par parties le NOUVEAU NEPTUNE et le PILOTE FRANÇAIS; et cette

Beautemps-Beaupré consacre cette première campagne, de 1816 à 1828, à effectuer les levés des abords de Brest et de la côte occidentale. Ses travaux sont publiés en octobre 1823 dans les trois premiers volumes du *Pilote français*, appellation qui s'est substituée en 1822 à celle de *Nouveau Neptune français*. De 1829 à 1838, dix campagnes sont consacrées à la reconnaissance des côtes du nord de la France et trois autres volumes seront publiés jusqu'en 1844.

Les travaux hydrographiques français sont bouleversés par la parution des premières cartes dans le *Pilote français*. Elles constituent une véritable

rupture avec les méthodes du Dépôt de la Marine ; dressées par Beautemps-Beaupré et son équipe d'ingénieurs hydrographes elles sont le résultat de gigantesques travaux de levé, de rédaction et de gravure. Le premier volume du *Pilote Français* paraît donc en octobre 1823, Beautemps-Beaupré le présente personnellement au roi Louis XVIII. Le cinquième volume est publié en 1841. Et le 29 septembre 1844 l'ingénieur expose l'ensemble des travaux, réuni en six volumes, au nouveau souverain, le roi Louis-Philippe. Le gigantesque atlas ainsi réalisé comprend quatre-vingt-six cartes, soixante plans, deux cents soixante-dix-neuf vues de côtes et cent quatre-vingt-quatre tables de marées. C'est là un véritable chef d'œuvre que Beautemps-Beaupré qualifie d'« ouvrage capital de sa vie ». Sa qualité exceptionnelle et son classement innovant en font un ouvrage de référence, dont l'assemblage des cartes et plans des côtes de France de notre moderne SHOM s'inspire encore de nos jours.

Aux cartes traditionnelles, qui auparavant servaient à se situer globalement ou à la préparation d'une expédition, va se substituer une cartographie précise et autant que possible exhaustive, qui fera apparaître les isobathes, les alignements et autres aides à la navigation disponibles. En zone côtière, les cartes avaient jusqu'alors été peu ou prou négligées, au profit du savoir pragmatique des pilotes qui étaient systématiquement embarqués. Quant aux vues de côtes, procédé classique que Beautemps-Beaupré avait pendant un temps jugé comme archaïque, elles vont finalement représenter une proportion importante des documents du *Pilote*. Très appréciées par les navigateurs, elles vont atteindre un remarquable degré de finesse grâce notamment au soin des graveurs.

Difficile de résister, avant de conclure, à l'envie de signaler l'attitude de nos voisins britanniques dans cette grande quête de la qualité en matière d'hydrographie. De fait, nos amis anglais, mais comme on sait longtemps adversaires, ont eu quelque mal à reconnaître les avancées et les avantages de la méthode Beautemps-Beaupré. L'anglais Alexander Dalrymple (1737-1808), déjà évoqué, puis l'écossais Murdoch Mackensie (1712-1797), tous deux cartographes et hydrographes de la Couronne, s'ils font dans leurs publications référence à l'expédition d'Entrecasteaux – et donc aux travaux de Beautemps-Beaupré – se gardent bien de citer son nom. Pourtant ils sont en possession de ses cartes depuis la prise de guerre du *Sceptre* en 1795… L'*Appendice au Voyage de d'Entrecasteaux*, dont des exemplaires en français circulent déjà en Grande-Bretagne depuis sa parution en 1808, ne sera traduit en anglais qu'en 1823 par un officier britannique, le capitaine de vaisseau Richard Copeland, qui toutefois, pour atténuer sans doute le constat de supériorité de la méthode de notre hydrographe, ajoutera à sa traduction des extraits des travaux de Dalrymple et du navigateur cartographe Matthew Flinders (1774-1814), pour la plupart obsolètes. Cette traduction devient de facto le premier cours d'hydrographie moderne outre-Manche, alors que les hydrographes français l'utilisent déjà comme tel depuis quinze ans. Le géologue et cartographe Louis-Claude de Freycinet saluera l'événement à sa manière : « Si l'on se rappelle combien les Anglais, et surtout les marins anglais, sont exclusifs, combien leurs préventions sont déplorables et souvent injurieuses pour tout ce qui n'a pas été inventé ou fait en premier en Angleterre, on conviendra que l'espèce d'hommage qu'ils rendent ici aux talents de M. Beautemps-Beaupré, est pour ce savant un titre aussi glorieux que rare. »

Beautemps-Beaupré, qui a succédé en 1825 à son cousin Buache comme conservateur du Dépôt de la Marine, est couvert d'honneurs. Chevalier de Saint-Louis en 1819 et Officier de la Légion d'honneur en 1819, il est chevalier de Saint-Michel en 1826. Il est fait Commandeur de la Légion d'honneur en 1835 et le roi Louis-Philippe lui remet personnellement les insignes de grand-officier en 1844. Le 15 septembre 1848, il est admis à la retraite. Il a quatre-vingt-deux ans. Il va jouir dès lors d'une retraire paisible à Paris, dans sa maison du 54 de la Rue des Saints-Pères, où il s'éteint le 16 mars 1854, dans sa quatre-vingt-huitième année.

Beautemps-Beaupré laissera dernière lui le souvenir d'un homme bon et simple, mais aussi courageux et judicieux dans ses choix comme dans la défense de ses idées. Modeste à l'extrême, il ne sollicitera jamais les distinctions nombreuses qui lui furent décernées. Voici d'ailleurs ce que dit de lui l'amiral duc Denis Decrès, ministre de la Marine de 1801 à 1814 : « Il y a des gens qui, sans droit, sollicitent toujours : ils sont nombreux ; d'autres, en extrême minorité, qui, avec les droits les plus justifiés, ne sollicitent jamais. Il est de fait que, pendant dix-huit ans que j'ai été en rapport avec M. Beautemps-Beaupré, il a constamment fixé mon attention

par ses travaux, mais ne l'a pas appelée une seule fois par une sollicitation. Puisqu'il s'oublie, il faut bien que justice et amitié songent à lui ».

La communauté scientifique s'accorde à reconnaître que Beautemps-Beaupré a sans conteste posé les bases de l'hydrographie moderne, mais qu'il a également su former une nouvelle école de jeunes ingénieurs qui, en France comme à l'étranger, ont prolongé ses travaux en conservant les principes qu'il avait posés, pour satisfaire aux exigences croissantes de la navigation. Certes, les nouveaux procédés de repérage, à l'heure des satellites de navigation et du GPS, associés à l'usage extensif de systèmes de traitement de l'information, rendent caduques l'essentiel des anciens travaux de levé de Beautemps-Beaupré et de ceux qui ont œuvré avec lui. Mais l'hydrographie nouvelle est avant tout, comme il en avait posé et appliqué les principes, une hydrographie de précision et de terrain, et il demeure celui qui a mérité et conserve à jamais le titre de « Père de l'hydrographie ». Son souvenir reste impérissable.

Et la postérité ne l'a pas ignoré puisque quatre navires ont porté ou porte son nom, le dernier en date (2002) étant un très moderne bâtiment de recherche hydrographique. Il existe également un îlot inhabité dans les eaux de la Nouvelle-Calédonie, au nord-ouest de l'atoll d'Ouvéa de funeste mémoire. Cette petite terre de 1 500 mètres de long est la seule partie émergée d'un atoll de 12 km de diamètre, baptisée Beautemps-Beaupré par d'Entrecasteaux, l'îlot proprement dit est aussi appelé Eo, du nom du clan qui l'a jadis habité. Elle fait partie du site UNESCO des lagons de Nouvelle-Calédonie.

Voici, en guise de conclusion ultime, ces quelques lignes que nous a laissées l'amiral Charles Baudin et qui sont, me semble-t-il, le plus bel éloge qu'un marin puisse faire à ce pionnier extraordinaire que fut Charles-François Beautemps-Beaupré : « S'il plaît à Dieu, pendant plusieurs siècles encore, des milliers de navigateurs français et étrangers béniront chaque jour le nom de Beautemps-Beaupré. »

Et si l'envie vous prend un jour de visiter quelques phares de nos côtes, choisissez ceux de Cordouan à l'embouchure de l'estuaire de la Garonne, du Cap Ferret à l'ouvert du bassin d'Arcachon ou encore de Goulphar à Belle-Île-en-Mer. Vous y trouverez les bustes de Charles-François Beautemps-Beaupré, qui perpétuent la mémoire de celui qui a tant fait pour la sécurité et le confort nautiques de ceux qui naviguent.

Bâtiment de recherche hydrographique (2002-...)

SÉANCES MENSUELLES
COMMUNICATIONS

SÉANCE MENSUELLE DU 23 JANVIER 2019

1832-1835,
DEUX JOURNÉES TOULONNAISES
DANS LA VIE DE JOSEPH PROUDHON

ANDRÉ FOURÈS

Un jour sombre de 1942, de Gaulle confia à son aide de camp : « Voyez-vous, le plus beau des métiers, c'est d'être bibliothécaire [...], petit bibliothécaire dans une petite ville en Bretagne [...] ! On est là, on lit tout ce qu'on veut avec une très grande tranquillité et puis à soixante ans brusquement on est pris de frénésie et on pond une biographie de quatre-vingts pages : *Madame de Sévigné est-elle passée par Pontivy ?* Et alors là on embête tout le monde, on se dispute avec le chanoine qui prétend que non, eh bien, croyez-moi, c'est la plus belle vie.»[1]

J'ai eu la tentation de transposer ici cette immense question : madame de Sévigné est-elle passée par Toulon ? Mais Pierre Navarranne avait déjà traité ce sujet en 1997. Heureusement, j'ai découvert un autre voyageur en transit : Joseph Proudhon, qui était, lui, venu dans notre ville un jour de 1832 et dont Pierre Navarranne, cette fois, n'avait pas parlé. Il s'agit d'un événement certes minuscule, mais qui, vous allez le voir, compta dans la vie de Proudhon, à l'image d'un autre, survenu trois ans plus tard, et toujours à Toulon.

On sait la place que Pierre-Joseph Proudhon occupe dans l'histoire des idées politiques et sociales. Mais que connaît-on exactement de sa pensée, plus de deux siècles après sa naissance, le 15 janvier 1809 ? Une formule : « La propriété, c'est le vol ! », mais guère plus. Celui que Sainte-Beuve décrivait comme le plus grand prosateur de son temps, ou Georges Sorel comme le plus éminent philosophe français du XIX^{e} siècle, ne trouve plus asile que dans les librairies libertaires et sur les rayonnages d'érudits. À la différence d'autres penseurs et écrivains de la même époque - Marx, Comte, Michelet, Hugo ou Tocqueville -, les grandes maisons d'édition le dédaignent.

Je ne m'aventurerai pas à décrypter ses thèses. S'opposant à Marx et à sa vision d'un État propriétaire des moyens de production, s'opposant à Bakounine et à sa violence révolutionnaire, récupéré un temps par *L'Action française*, commenté par des jésuites soucieux de questions sociales[2], Proudhon a laissé une œuvre qui récuse les dogmatismes. Elle révèle un logicien rigoureux qui s'efforce de démontrer juridiquement l'iniquité de l'ordre social. Écrivain passionné, son influence sur le mouvement ouvrier du milieu du siècle a été forte, mais, au final, comme il l'a été dit : « s'il occupa le public, s'il inquiéta le pouvoir, il ne fit pas école »[3]. J'arrêterai là un propos qui trouverait davantage sa place à la Bourse du Travail que dans notre académie et je m'en tiendrai à vous rapporter une anecdote et un événement que l'on pourrait juger accessoires. Mais Proudhon ne les jugea pas tels. Il en garda un souvenir précis et les rapporta en détail dans un récit qu'il publia vingt ans plus tard[4].

Le Proudhon que nous allons suivre n'avait encore que 23 ans. Il n'avait rien écrit. Il était un simple ouvrier, d'extraction modeste. Son enfance s'était passée dans les champs à garder les vaches, avant qu'un prêtre ne le

1 LACOUTURE, Jean, *De Gaulle, Le rebelle*, T.1, p. 424, Le Seuil, 1984.
2 LUBAC (de), Henri, *Proudhon et le christianisme,* Le Cerf, 2011 ; HAUBTMANN, Pierre, *Pierre Joseph Proudhon, sa vie et sa pensée*, Beauchesne, Paris, 1982.
3 LANSON, Gustave, *Histoire illustrée de la littérature française*, T. 2, p. 241, Hachette, 1923.
4 PROUDHON, Pierre Joseph, *De la justice dans la Révolution et dans l'Église*, 6^{e} étude, chapitre VI, Garnier, Paris 1858.

fasse entrer comme boursier au collège royal de Besançon. Ayant dû interrompre ses études alors qu'il était en rhétorique, il avait été embauché dans une imprimerie de la ville qui éditait des ouvrages de théologie et de dévotion pour l'Église. D'abord correcteur, puis compositeur, il n'avait dès lors plus cessé d'être au contact des livres, perfectionnant au fil de ses tâches son latin, son grec, et s'initiant à l'hébreu. Mais l'imprimerie était une activité en crise. Un ami qui était à Paris lui avait alors fait signe[5]. Puis, après quelques mois, le travail fuyant toujours, il avait pris le costume et le bâton du compagnonnage pour tenter sa chance ailleurs[6]. Au printemps 1832, il était descendu vers le Midi, nanti du livret que depuis Napoléon tout ouvrier devait détenir, confier à son employeur et faire viser dans les commissariats de police au gré de ses errances.

Écoutons-le raconter la suite : « Après quelques semaines de travail à Lyon, puis à Marseille, le labeur manquant toujours, je me dirigeai sur Toulon où j'arrivai avec 3f 50, ma dernière ressource [...]. À Toulon, point de travail [...]. Une idée me vint [...]. Tandis qu'à Paris les ouvriers sans travail attaquaient le gouvernement, je résolus pour ma part d'adresser une sommation à l'autorité. Je fus introduit à l'Hôtel de ville et demandai à parler à M. le maire ». Le premier magistrat était alors Jean-Antoine François Guieu.

21 juin 1832, le Compagnon éconduit

À en croire Tony Marmottans[7], ni l'histoire ni les Toulonnais n'ont retenu grand-chose du passage de Guieu à l'hôtel de ville, de 1832 à 1836. Ces derniers ignorent ainsi certainement qu'ils lui doivent la création de la Caisse d'épargne de la ville, peu après sa prise de fonctions.

Originaire de Digne, il avait été mêlé à l'administration des Basses-Alpes sous le Directoire avant de devenir en l'an VIII conseiller à la cour de Justice criminelle du département. Resté en poste jusqu'à l'installation des cours d'assises, en 1811, puis brièvement juge au tribunal civil de Digne, il était venu s'installer comme avocat à Toulon en 1812. Réputé libéral, il avait finalement été nommé maire après la Révolution de Juillet. Je dis bien « nommé ». Telle était la règle en ces temps-là. Le premier magistrat était donc un juriste et il est possible que cela ne le rendît pas indifférent à la requête d'un jeune ouvrier qui portait le nom d'un grand jurisconsulte, alors doyen de la faculté de droit de Dijon.

De fait, le professeur Jean Victor Proudhon était un vieux et lointain parent du quémandeur. Mais je n'ai pu établir si ce dernier s'en prévalut auprès de Guieu. Au demeurant, les deux branches de la famille étaient socialement très différentes. Celle du doyen donna des magistrats et même un officier de marine qui devint maire de Besançon. Celle de Pierre Joseph ne donna jamais que notre héros. Elles se méprisaient cordialement, mais Proudhon lui-même reconnut que l'éminent juriste n'avait jamais refusé service ni conseil à ses parents éloignés. Spécialiste du droit des biens et de la propriété, il avait été un des contributeurs actifs à la rédaction du Code civil. Mais il est plaisant de constater que les neuf volumes de son *Traité des droits d'usufruit, d'usage, d'habitation et de superficie*[8], n'ont pas fait passer le professeur à la postérité, alors même que l'apprenti typographe a accédé à une forme d'immortalité par une réponse lapidaire à une question non moins lapidaire : « Qu'est-ce que la propriété ? »

Retrouvons maintenant la relation de ce mémorable entretien faite par Proudhon qui arriva, muni de son livret. Imaginons le face à face. À gauche, ou plutôt à l'extrême-gauche (!), voici Proudhon. À en croire Sainte-Beuve[9], c'était « un homme assez grand, nerveux [...]. Un visage ouvert, un front merveilleusement plastique, des yeux bruns, admirablement beaux, le bas de la figure un peu massif [...], une prononciation énergique, [...], volontiers rustique [...], un langage serré, concis, avec un choix d'expressions d'une justesse mathématique. » À droite ! Voici Guieu, décrit par Proudhon comme « un petit homme, rondelet, grassouillet, satisfait, portant des lunettes à branches d'or. » Tel était Proudhon. Tel était le maire.

Sautillant dans son fauteuil (dixit Proudhon), le maire répondit : « Votre réclamation est insolite et vous interprétez mal votre passeport. Il veut dire que si l'on vous attaque, si l'on vous vole, l'autorité prendra votre défense : voilà tout. »

---

5 Il s'agissait de Gustave Fallot (1807-1836). Bénéficiaire d'une bourse de l'académie de Besançon, Fallot entra à l'École des Chartes et se fit connaître par ses travaux sur la langue française.

6 Le Tour de France de Proudhon ne dura que quelques mois, quand d'autres couraient les routes pendant des années.

7 MARMOTTANS, Tony, *Toulon au fil des jours. Éphémérides*, Amis du Vieux Toulon, 2011.

8 En novembre 1838, Dijon fit au doyen des obsèques solennelles en présence de tous les corps constitués et d'un détachement du 18e de ligne qui rendait les honneurs. Dans la famille Proudhon, on trouve également un oncle, Melchior, prêtre défroqué, puis marié, ancien président du club des Jacobins, ancien Vénérable d'une loge de Besançon.

9 SAINTE-BEUVE, *Proudhon*, M. Lévy, 1873, p.206.

– Proudhon : « Pardon [...], le passeport implique pour l'ouvrier quelque chose de plus, ou il ne signifie rien.»
– Le maire : « Monsieur, je vais vous faire délivrer quinze centimes par lieue pour retourner dans votre pays. C'est tout ce que je puis faire pour vous. Mes attributions ne s'étendent pas plus loin. »
– Proudhon : « Ceci, monsieur le maire, est de l'aumône et je n'en veux pas. »
– Le maire : « Monsieur, cela ne rentre pas dans mes attributions. »
« Il ne sortait pas de là », ajoute Proudhon qui, « repoussé avec perte sur le terrain de la légalité [...] », essaya une autre approche. « Peut-être, se dit-il, l'homme vaut-il mieux que le fonctionnaire : air placide, figure chrétienne, moins la mortification [...]. »
– Proudhon : « Monsieur, repris-je, puisque vos attributions ne vous permettent pas de faire droit à ma requête, donnez-moi un conseil. Je puis au moins me rendre utile ailleurs que dans une imprimerie, et je ne répugne à rien. Vous connaissez la localité : que me conseillez-vous ? »

À quoi le maire répondit : « Monsieur, de vous retirer. »
« Je toisai le personnage », écrivit Proudhon [...] « C'est bien, lui dis-je les dents serrées, [...], je vous promets de me souvenir de cette audience. » Proudhon quitta le bureau et, de fait, ne l'oublia jamais.

À bien y regarder, on peut comprendre que le maire ait été quelque peu surpris par ce jeune ouvrier qui, cherchant à faire valoir un droit qui n'était pas évident, essayait de faire dire à son passeport ce qu'il ne disait pas. En cela, Joseph Proudhon était bien un de ces Proudhon, à la solide réputation de « paysans paperassiers et liseurs de codes. » Mais, si Proudhon fut bien éconduit, son récit de sa mésaventure doit cependant être pris avec précaution. Écrit en 1858, il mêle au contenu vivant de l'entretien des considérations sur la probité d'un Guieu, qu'il dit être parvenu « par le vol et la rapine. » Or, cette assertion, Proudhon aurait bien été en peine de la formuler au moment où il était reçu.

En effet, c'est seulement en croisant le maire en prison, en 1849[10], qu'il apprit les déboires judiciaires de l'ancien édile. Proudhon, devenu député de la Constituante, avait alors été condamné pour deux articles contre le Prince-président. Quant à Guieu, je ne suis pas parvenu à savoir ce qui lui avait valu, à quatre-vingts ans passés, un an avant sa mort, de se retrouver derrière les barreaux. Alors, Proudhon, tant qu'à s'asseoir sur la chronologie, aurait pu aussi bien rappeler la belle attitude de l'ancien maire lors de la grande épidémie de choléra de 1835. Le rapport sur cette tragédie avait souligné que, dans une cité en proie à la panique et à la désorganisation, « il ne manqua pas de cœur, sut, malgré son âge avancé, payer de sa personne et bien se conduire en face de la mort » [11]. À l'heure des récompenses, il avait même été promu officier de la Légion d'honneur, le 26 septembre 1835, moins de deux ans après avoir été nommé chevalier[12].

En l'espèce, Proudhon n'était pas très honnête. Mais l'homme était fier et il s'était senti humilié. Il était parti sur les routes, plein d'allant, fort de son métier : « J'ai un état ! Je puis aller partout ! Je n'ai besoin de personne » et voilà qu'on le renvoyait. Il n'était rien qu'un mendiant de travail. Il est clair qu'en relatant cet entretien, somme toute anecdotique, Proudhon n'avait pas simplement cherché à planter une jolie scène de comédie. D'une part, la lecture qu'il faisait de son passeport professionnel posait de facon pittoresque la question de savoir si le droit du travail n'était qu'un droit théorique sans contenu concret et d'autre part, en promettant au maire de se « souvenir de cette audience », il avait lançé en réalité une déclaration de guerre inexpiable contre la société bourgeoise.

Le typographe éconduit quitta la ville. Il trouva finalement du travail à l'imprimerie Fabre, à Draguignan, où, trois mois après, une lettre lui apprit que son frère cadet, Jean-Étienne, victime du tirage d'un mauvais numéro, devait partir à l'armée, faute de pouvoir payer un remplacant. Après que le directeur de l'imprimerie eut rempli son livret, en soulignant qu'il s'était « comporté d'une manière irréprochable », Proudhon reprit donc son sac et son bâton le 9 septembre 1832 pour regagner Besançon, avant le départ de son frère.

10 *Carnet VII*, décembre 1849, voir P. HAUBTMANN, p.119 (op. cité).
11 FABRE Augustin, CHAILAN Fortuné, *Histoire du choléra morbus asiatique depuis son départ du Gange,* Paris, Marseille, 1836. Le 5 octobre, une ordonnance attribua encore des bourses à ses deux petits-fils pour entrer dans les collèges royaux, un geste que Proudhon ne manqua pas d'utiliser pour souligner la petitesse d'un homme qu'il disait « fort riche ».
12 Guieu avait démisionné de la mairie en décembre 1836. Un temps bâtonnier du barreau de Toulon, il mourut à Ollioules en 1850.

27 janvier 1835, le frère meurtri

Le service militaire, c'était à l'époque six années sous l'uniforme avec, à la clé, la perte d'un métier, l'adieu aux proches et le risque d'être expédié en Algérie dont la conquête commençait à peine. Incorporé au 63e régiment d'infanterie de ligne, le caporal Étienne Proudhon n'alla jamais plus loin que Toulon, où son régiment était arrivé en prévision d'un prochain embarquement pour l'Afrique. Ce fut de là que sa famille apprit, en effet, que le jeune homme avait mis fin à ses jours, le 27 janvier 1835, un mois avant l'appareillage des premiers éléments. Proudhon devait dire de ce décès : « Nous n'avons jamais pu en pénétrer la cause, que nous attribuons toujours à des démêlés avec son capitaine au sujet de la comptabilité. Le capitaine était un voleur ». Il précisa dans une lettre écrite en 1851 : « Les concussions de son capitaine qu'il ne pouvait ni dénoncer, ni empêcher l'étouffaient : il mourut par le fer ou par le poison, je n'ai pas pu le savoir, mais à coup sûr de rage. »[13]

Ainsi, après avoir compris qu'en dépit de sa volonté de travailler, de son instruction et de la possession d'un métier, on l'avait considéré comme un propre à rien, voilà que la mort de son frère achevait d'en faire, selon ses termes, un « irréconciliable ennemi de l'ordre. » Ces deux événements, survenus dans notre ville, avaient participé chez Proudhon d'une prise de conscience qui ne devait toutefois pas se traduire dans son expression publique avant plusieurs années. C'est là qu'intervint une académie de province, notre consœur de Besançon.

Le pensionnaire de l'académie de Besançon

Après avoir essayé sans succès de monter sa propre imprimerie en 1837, Proudhon avait en effet sollicité une bourse auprès de nos confrères qui, tous les trois ans, attribuaient une rente annuelle de 1 500 francs, léguée par la veuve de Jean-Baptiste Suard, un homme de lettres devenu secrétaire perpétuel de l'Académie française. Le bénéficaire était choisi parmi les jeunes hommes du cru, bacheliers ès lettres ou ès sciences, de médiocre fortune, mais de grande espérance.

Proudhon n'était pas encore bachelier, mais avait quelques appuis. Il fit valoir un *Essai de grammaire générale* qui fut apprécié et lui valut de décrocher la bourse. Conditionnée par l'obligation qui lui était faite de produire des travaux qui feraient honneur à l'académie, cette rente allait lui permettre de vivre, d'aider les siens, mais aussi d'acheter, enfin, ces livres de philosophie, d'économie ou de droit, qu'il n'avait pu jusque-là se procurer. Au début, il respecta à peu près ses obligations. Il reprit son *Essai de grammaire*, puis rédigea une nouvelle étude sur *l'Utilité de la célébration du dimanche* qui lui valut une médaille de l'académie. Mais déjà, la lente école de l'autodidacte allait déboucher sur l'ouvrage qui établirait sa réputation. *Qu'est-ce que la propriété ?,* conçu comme un mémoire, fut dédié à l'académie de Besançon. Peu habituée à de tels brûlots, celle-ci faillit bien supprimer la bourse[14] ! Cette fois, Proudhon était entré dans la vie publique.

Le penseur ignoré par l'académie du Var

Ainsi, donc, par deux fois, Toulon était entré dans la vie de Proudhon. J'ai recherché les traces d'un éventuel intérêt que notre académie aurait pu porter à ses travaux et je n'ai trouvé aucune allusion au débat qui agita nos collègues de Besançon au début des années 1840. Je n'ai pas davantage trouvé de communication qui lui aurait été consacrée par la suite. Il est vrai qu'elle avait la tête ailleurs.

Lorsque Proudhon était passé par Toulon, les élites de la cité étaient en effet largement gagnées au saint-simonisme. Ce mouvement d'idées, qui touchait à l'organisation de la vie économique et sociale[15], s'était propagé en particulier parmi les officiers et les ingénieurs issus de Polytechnique, où il était en faveur. L'importance donnée à la question industrielle, la primauté donnée à la fonction de production, séduisaient ces hommes qui se voyaient désignés pour prendre les rênes d'une société dans laquelle l'appareil administratif et politique de l'État serait réduit à un rôle annexe. Mais, depuis la mort de son auteur en 1825, la doctrine en s'érigeant en religion sous l'impulsion de ses disciples, Bazard et Enfantin, autoproclamés « Pères suprêmes », avait quelque peu changé de nature.

13 Et non 1833, comme le mentionne Haubtmann. Son acte de décès figure aux archives municipales de Toulon à la date du 28 janvier 1835.

14 DELMAS Corinne, *L'Affaire Proudhon, lectures croisées de « Qu'est-ce que la propriété ?»*, Revue des sciences sociales du politique, 1995.

15 AGHULON, Maurice, *Une Ville ouvrière au temps du socialisme utopique, Toulon de 1815 à 1851*, Mouton, 1970.

C'est ainsi qu'à l'académie du Var, Honoré Garnier, un jeune commis de marine, poète prolifique devenu le secrétaire de la société, avait lançé en 1831 une véritable prédication en écrivant une *Invocation à Saint-Simon* qui commençait ainsi :

> « O Dieu de Saint-Simon, père de la nature,
> Tu t'es manifesté dans chaque créature,
> Tout est par toi, dans toi, etc, etc. »

D'abord isolé, Garnier fut bientôt rejoint par Édouard Bonnefont de Puycousin. Cet ancien du *Mercure de France* s'apprêtait à prendre la direction d'une feuillle intitulée *Amour à tous, Journal de la religion saint-simonienne* dont le premier numéro devait être édité à Toulon en 1833. Immédiatement, cette nouvelle recrue croisa le fer avec un de ses collègues qui avait procédé à une attaque en règle de la doctrine saint-simonienne. Les échanges furent vifs. Il y avait ceux qui estimaient impossible la réorganisation sociale proposée par les saint-simoniens et qui la jugeaient même inutile, puisque l'essor industriel était déjà en branle. Il y avait surtout ceux qui étaient révulsés par le panthéisme sous-jacent à cette doctrine. De tels débats menacent toujours les sociétés savantes. Ils conduisirent à ne plus admettre *Le Globe*, l'organe des saint-simoniens, parmi les journaux admis à notre bibliothèque. Pour autant, un ancien confrère observa plus tard que, dans une époque particulièrement troublée par des préoccupations politiques, « les discussions philosophiques [...] furent d'une haute tenue qui ne fut en rien diminuée par les remarques parfois acides provenant des différences de tempéraments et de convictions » [16] . C'était déjà beaucoup que notre compagnie, alors en pleine jeunesse, ait eu l'audace intellectuelle de s'intéresser à la première expression de ce que l'on baptiserait bientôt le « socialisme utopique ».

Si Saint-Simon et Proudhon visaient tous deux un idéal de justice sociale, l'académie n'alla pas plus loin que Saint-Simon. Mais, faut-il s'en étonner ? Si certaines des élites qui la composaient se voyaient bien dans le rôle que Saint-Simon voulait leur assigner, les notables de cette même académie n'étaient guère préparés à suivre Proudhon dans sa dénonciation de la propriété, si aisément caricaturable. En définitive, tout laisse à penser que nos illustres prédécesseurs ne lui auraient pas fait meilleur accueil que leurs collègues de Besançon.

16 COUSOT, commandant, *Le saint-simonisme à l'académie du Var*, Bulletin 1977, p. 335 à 341.

SHERLOCK HOLMES : L'HOMME QUI N'A JAMAIS VÉCU ET NE MOURRA JAMAIS

Bernard Sasso

L'étude est déjà ancienne mais les résultats seraient certainement encore plus probants aujourd'hui. On lisait dans une dépêche de l'AFP en février 2008 : « Winston Churchill, premier ministre de 1940 à 1945, puis de 1951 à 1955, est considéré comme un personnage de fiction par 23 % des répondants, tout comme Cléopâtre, Gandhi ou l'écrivain Charles Dickens. Parmi les 3 000 personnes interrogées par ce sondage, 47 % sont persuadées que Richard Ier, dit Cœur de Lion, n'a jamais été roi d'Angleterre mais n'a vécu que dans les livres, alors qu'il a régné de 1189 à 1199. En revanche, 58 % des personnes sondées croient que Sherlock Holmes a réellement existé ».

Le *Times* de Londres, pour sa part, écrivait en 1957 qu'une nécrologie concernant M. Sherlock Holmes n'ayant pas été publiée dans le journal, il fallait en conclure que cet illustrissime Anglais était encore vivant. Il l'est toujours en ce début 2019, puisque le 6 janvier dernier marquait le 165e anniversaire de la naissance, selon la quasi-unanimité des spécialistes, de celui que beaucoup surnomment « L'Immortel détective ». Le Musée de Londres, plus prudent, lui avait consacré une remarquable exposition, d'octobre 2014 à avril 2015 : « Sherlock Holmes, l'homme qui n'a jamais vécu, mais qui ne mourra jamais ».

La naissance en littérature de Sherlock Holmes

L'existence littéraire du personnage commence dans le quartier résidentiel de Southsea, banlieue huppée du grand port militaire de Portsmouth, plus précisément au n°1 Bush Villas. Là y est installé un jeune médecin d'une trentaine d'années, Arthur Conan Doyle. Il est né à Édimbourg, en 1859. Cette année-là voit la publication d'un texte capital, *L'Origine des espèces*, de Charles Darwin, qui va ébranler le paradigme humain de façon décisive. Une partie de l'œuvre du futur écrivain y trouvera une source abondante. Si les héros doylens (professeurs, médecins, étudiants) sont des esprits positivistes, « des explorateurs du savoir [...] confiants dans les pouvoirs illimités de la raison humaine », pour reprendre les mots d'un des biographes de Conan Doyle, ils sont aussi confrontés aux lois de l'animalité, thème qui ne cessera de hanter plusieurs nouvelles du cycle sherlockien, en particulier *L'homme qui grimpait* (1923, *Archives de Sherlock Holmes*).

Les ascendants du jeune médecin sont Irlandais (Doyle est le second patronyme irlandais le plus courant) et catholiques. Dès la naissance, Arthur Conan Doyle appartient donc à deux minorités : la minorité irlandaise méprisée et la minorité catholique ostracisée. Cette appartenance à une minorité nationale et à une minorité religieuse ne cesse de hanter, comme un courant souterrain, les textes doylens comme elle hante les textes d'un ami et compatriote écossais de notre auteur, Robert-Louis Stevenson (qui, quant à lui, appartient à deux autres minorités nationale et religieuse : écossaise et calviniste). Aucun des deux ne cessera de s'intéresser, aux marges de la société, à ses parts d'ombre familières et refoulées, au chaos maléfique qui ne cesse de venir bousculer l'ordre de la raison. Sherlock Holmes ne cessera jamais d'appartenir aux marges de la société victorienne : en marge de la police victorienne (il est détective privé), en marge du modèle familial victorien (il n'est pas marié), en marge de l'ordre moral victorien (il se drogue). Comment, à ce sujet, ne pas soupçonner plus qu'une simple coïncidence de dates dans le fait que Robert-Louis Stevenson publie en 1886 ce chef d'œuvre maléfique qu'est *L'Étrange cas du docteur Jekyll et Mr Hyde* et l'année suivante Conan Doyle publie la première aventure du cycle sherlockien ? Comment ne pas soupçonner plus qu'une simple coïncidence de dates dans le fait que deux ans plus tard (1888) dans les rues sombres de Whitechapel, le plus énigmatique criminel de l'histoire, Jack l'Éventreur, va frapper ? Il y a là un grandiose anneau ténébreux qui semble donner aux créations littéraires leurs couleurs les plus sombres et les plus prémonitoires.

La famille d'Arthur Conan Doyle est fortement artiste. Le grand-père, John, a quitté Dublin pour Londres et deviendra le plus grand caricaturiste de son époque. Comme le note l'un de ses biographes « Avec John Doyle, la caricature politique devient un art ». Il se voudra aussi « un ambassadeur de la nation irlandaise et de la religion catholique ». Fratrie de sept enfants pour John Doyle le grand-père, fratrie de dix pour le père

Charles Altamont. Ce dernier est un dessinateur et peintre de talent, dans une lignée onirique et ésotérique très irlandaise, mais très tôt il va sombrer dans l'alcoolisme et terminera sa vie dans un asile d'aliénés. Pas étonnant, là non plus, de retrouver dans le cycle holmésien, ces crimes enracinés dans la folie. Après des études au célèbre collège des jésuites de Stonyhurst, dans le Lancashire, qui a donné à l'Église catholique trois saints et sept bienheureux, Arthur Conan Doyle entame et termine des études de médecine à l'université d'Édimbourg. Le jeune médecin installé à Southsea a peu de clients. Ils sont si rares que la vie quotidienne est difficile, ce qui va le pousser à l'écriture. Il publie quelques nouvelles avant de faire de l'intelligence d'un détective le signe distinctif de ses enquêtes. Il s'était souvenu de l'un de ses professeurs à l'université d'Édimbourg, Joseph Bell (dont Doyle était devenu l'assistant), dont les méthodes de déduction seront largement reprises par le héros holmésien. Dans son texte autobiographique *Mémoires et Aventures*, Arthur Conan Doyle racontera les méthodes de Bell : « S'il commettait quelques erreurs, il obtenait des résultats saisissants. J'en citerai cet exemple, des plus caractéristiques :
— Ancien soldat, n'est-ce pas mon ami ? dit-il un jour à l'un des consultants.
— Oui, monsieur.
— Libéré depuis peu ?
— Oui, monsieur.
— Sous-officier ?
— Oui, monsieur.
— En garnison aux Barbades ?
— Oui, monsieur.
— Cet homme, messieurs, nous expliqua-t-il, n'entendait pas nous manquer de respect, cependant il avait gardé son chapeau sur la tête : dans l'armée, on ne se découvre pas, c'est un usage civil auquel il se conformerait s'il avait quitté depuis longtemps le service. Ce qui m'a fait penser aux Barbades, c'est son éléphantiasis, qui est une maladie des Indes occidentales et pas d'Angleterre.

[…] Il n'est pas étonnant que, pour avoir vu de près, un pareil homme, j'ai utilisé son système, en l'amplifiant, quand j'ai essayé de créer un détective scientifique qui résout les questions par ses moyens propres, et non point grâce aux folies du criminel. »

En 1887 est publiée la première aventure holmésienne « Une Étude en rouge » (*A Study in Scarlet*) dans le magazine londonien *Beeton's Christmas Annual* (publication en volume, 1888). Elle est inspirée par un texte de Robert-Louis Stevenson « Histoire de l'Ange exterminateur » publié dans le recueil *Le Dynamiteur* (1885) et qui raconte la vengeance d'un groupe de mormons à l'encontre d'un ancien membre qui a quitté la communauté. Le second texte sherlockien paraît, en 1889, à la suite d'un repas à l'hôtel Langham organisé par l'éditeur américain J.M Stoddart. Étaient présents Oscar Wilde et Conan Doyle. Du premier, l'Américain obtient l'écriture de ce qui s'avérera son seul roman *Le Portrait de Dorian Gray,* du second un deuxième roman, *Le Signe des Quatre*, qui lance de manière définitive le cycle sherlockien. Suivront deux autres romans et cinq recueils de nouvelles, écrits entre 1892 et 1927. *Le Chien des Baskerville*, troisième roman publié en 1902, est le plus connu du cycle, le tout formant ce que l'on appelle le « canon » (le fond canonique) composé de quatre romans et cinquante-six nouvelles.

La structure des romans de Conan Doyle

La structure des textes canoniques est souvent la même. Elle a été analysée dès le début du XX^{e} siècle.

Une première scène se déroule dans l'appartement de 221B Baker Street entre Holmes et son ami le docteur Watson. Le contraste est souvent saisissant entre le confort de l'intérieur et le déchaînement des éléments à l'extérieur. L'ouverture des *Hêtres rouges* est la plus célèbre :
« Nous nous étions installés de chaque côté d'un feu vif, après le petit déjeuner, dans notre appartement de Baker Street. Au dehors, un brouillard épais se balançait entre les rangées de maisons sombres ; les fenêtres de nos vis-à-vis se dessinaient très vaguement en tâches noires, informes, loin par-delà de lourdes volutes jaunâtres. Le gaz était allumé ; il avivait la blancheur de la nappe, il faisait briller la porcelaine et nos couverts ».

Dans cette scène introductive sont aussi particulièrement mis en évidence ce qui va constituer la légende holmésienne (goût pour la chimie ou la musique, orgueil), mais aussi quelques déductions à propos d'une personne ou d'un objet rapporté (lettres, télégrammes, etc.). Cette première scène prend fin sur l'irruption brutale d'un client affolé ou terrifié. Le confort et le calme intérieur sont soudain brisés.

La deuxième scène décrit le client (physionomie, vêtements etc.), puis le client aborde son problème par une déclaration spectaculaire. Là aussi, la plus célèbre est sans doute le récit des circonstances de la mort de

Sir Henry Baskerville détaillées par le Dr Mortimer : « Sir Charles était étendu, la face contre terre, les bras en croix, les doigts crispés dans le sol et les traits tellement convulsés sous l'empire d'une violente émotion que j'aurais à peine osé certifier son identité. Le corps ne portait aucune blessure.... Mais la déposition de Barrymore était incomplète. Il a dit qu'auprès du cadavre il n'existait nulle trace de pas.... Il n'en avait pas vu.... Elles ne m'ont pas échappé, à moi... nettes et fraîches... à quelque distance du lieu de la scène !
— Des empreintes de pas ?
— Oui, des empreintes de pas.
— D'homme ou de femme ?
Mortimer nous considéra une seconde d'une façon étrange. Sa voix n'était plus qu'un faible murmure, quand il répondit : "Monsieur Holmes, j'ai reconnu l'empreinte d'une patte de chien gigantesque !" »

La troisième scène laisse place à l'enquête proprement dite. Elle se déroule à Londres, dans ses environs ou dans la province anglaise. Si le crime a eu lieu à la campagne, est souvent évoqué le contraste entre les paysages apaisés et l'horreur des crimes, et par conséquent la méchanceté humaine. Sherlock Holmes est à la recherche d'indices qui vont souligner, le plus souvent, l'incohérence et l'incompétence de la police dans la recherche du criminel. Si Watson reçoit des explications partielles et parcellaires, Sherlock Holmes ne révèle jamais le fond de sa pensée.

La troisième scène est souvent suivie d'un « entr'acte ». Les deux personnages sont de retour à Baker Street. Le docteur Watson part s'occuper de sa clientèle (peu nombreuse, incontestablement, car il a beaucoup de temps libre) et Sherlock Holmes part, quant à lui, à la recherche d'informations complémentaires (consultation d'archives, envoi de télégrammes pour demande de renseignements, etc.). Le détective peut aussi se déguiser pour passer plus facilement inaperçu dans des milieux criminels ou interlopes. La collecte d'informations, souvent décisive, se passe en coulisse. Ni Watson, ni le lecteur n'y sont conviés.

Dans la quatrième et dernière scène, après l'entr'acte, le coupable est souvent attiré sous un prétexte à Baker Street ou sur le lieu du crime pour être démasqué. Le dénouement est mis en scène de la manière la plus spectaculaire possible avant que Sherlock Holmes explicite sa démarche, ses erreurs ou tâtonnements.

« Élémentaire, mon cher Watson... »

Pour élucider les crimes, Sherlock Holmes suit un protocole qui est souvent le même. Il y a tout d'abord l'observation qui vise à la recherche d'indices pouvant être de deux sortes : les éléments matériels et les comportements psychologiques. Les indices peuvent être minuscules comme de la cendre de tabac, mais aussi des objets, des stigmates ou plus généralement des « actes graphiques ». Ces derniers ont fait l'objet d'une communication de Philippe Hameau dans la séance de l'académie du 13 octobre 2016, *Étude des actes graphiques dans l'œuvre de Conan Doyle* (publiée dans la *Revue de l'académie du Var* de 2016, aux pages 154 à 157). Philippe Hameau y souligne chez Sherlock Holmes « une singulière ouverture de la notion d'actes graphiques qui ne se réduit pas à des messages alphabétiques et qui vaut surtout dans sa dimension anthropologique ». Quant au comportement humain, il est décisif dans la résolution finale de l'énigme.

L'observation ayant été accomplie, vient le moment décisif de la déduction qui se fait à partir de l'examen des indices, traces, actes graphiques mais aussi d'un savoir basé sur une vaste « culture du crime » constituée au fur et à mesure par le détective, et qu'a étudié Pierre Bayard (professeur de littérature française à l'université de Paris VIII) dans son essai *L'Affaire du chien des Baskerville* publié en 2008, aux Éditions de Minuit. La meilleure illustration de cette méthode peut être trouvée dans l'ouverture du *Signe des Quatre*, quand le docteur Watson soumet à l'attention de Sherlock Holmes une vieille montre :
« Elle ne dit pas grand-chose, dit-il. Cette montre vient d'être nettoyée et cela restreint beaucoup le champ de mes observations.
— Vous avez raison, répondis-je, elle a été en effet nettoyée avant de m'être envoyée. J'accusais intérieurement mon camarade de couvrir son insuccès d'une bien piteuse excuse. Quelles autres données cette montre aurait-elle pu lui fournir quand bien même elle n'aurait pas été nettoyée récemment ?
— Mes observations, quoique peu satisfaisantes, n'ont cependant pas été absolument infructueuses, ajouta-t-il, fixant au plafond un regard morne et songeur. Sauf rectification de votre part, je serais enclin à penser que cette montre vous vient de votre frère aîné qui en hérita lui-même de votre père.
— Ce sont sans doute les initiales H. W., gravées sur le boîtier, qui vous font croire cela.
— Précisément. Le W. se rapporte à votre nom de famille ; de plus, cette montre a été fabriquée il y a une cinquantaine d'années et le chiffre a été gravé en même temps. Elle a donc été faite pour la génération qui précède la nôtre. Or, si j'ai bonne mémoire, votre père est décédé depuis plusieurs années. Comme les bijoux font généralement partie du lot qui échoit dans l'héritage au fils aîné, et que celui-ci porte souvent le même

nom que son père, j'en conclus que cette montre devait se trouver depuis la mort de votre père entre les mains de votre frère aîné.
— Tout cela est vrai. Et ensuite ?
— Votre frère était un homme insouciant, plus qu'insouciant, désordonné. Il avait son avenir assuré, mais n'a pas su en profiter ; il a passé une partie de sa vie dans la misère, tout en connaissant de temps à autre des jours plus fortunés. En fin de compte, il s'est adonné à la boisson et il en est mort. Voilà à quoi se bornent mes découvertes.
Je bondis de ma chaise et me mis à arpenter nerveusement la chambre avec une mauvaise humeur non déguisée.
— Ceci n'est pas digne de vous, Holmes, m'écriai-je ; jamais je n'aurais cru que vous pussiez vous abaisser jusque-là. Vous avez évidemment fait une enquête sur l'histoire de mon malheureux frère, et vous en profitez maintenant pour paraître ne l'apprendre qu'à l'aide de moyens fantastiques ; car vous n'espérez pas me faire croire que cette vieille montre ait pu vous faire de telles révélations ! »

L'holmésologie

Les méthodes des fictions holmésiennes allaient être mises en pratique dans la réalité des enquêtes criminelles, en particulier par celui que l'on a surnommé le Sherlock Holmes français, Edmond Locard (1877 - 1966), professeur de médecine légale et fondateur du premier laboratoire de police scientifique. Dès les premières publications qui apparaissent dans le magazine *Strand*, les aventures de Sherlock Holmes frappent les imaginations. Peu à peu, elles vont donner lieu à une multitude de pastiches, parodies, mais aussi romans ou nouvelles soucieux d'imiter la forme et les méthodes des textes canoniques. En 1912, était publié le livre fondateur *Études sur la littérature de Sherlock Holmes* de Ronald Knox, prêtre et théologien (1888-1957), qui constitue le point de départ des études holmésiennes et de l'holmésologie, que Christophe Morley a défini comme « l'analyse des sujets d'amusement avec le plus grand sérieux ». En quoi consistent-elles ? Dans son étude *Le Gai savoir holmésien de Ronald Knox* (publiée dans les *Mémoires et Documents* de la Société d'études holmésiennes de la Suisse romande), Benoît Guilielmo en donne la définition suivante : « Le noyau de l'holmésologie est constitué par la théorie loufoque selon laquelle Sherlock Holmes n'est pas un personnage imaginaire, mais un être ayant réellement existé, ainsi que son univers. Les récits du docteur Watson sont lus, considérés et interprétés comme des récits factuels dont il est l'auteur. Un des principes de la critique holmésienne est donc le suivant : on considérera l'ensemble des aventures de Sherlock Holmes comme un texte historique et fragmentaire. À partir de là, on va se demander : que peut-on inférer à son sujet ? [...] Le principe méthodologique allant de pair avec ce type d'enquête littéraire sur la saga de Holmes est bien sûr d'y appliquer les méthodes de Sherlock Holmes lui-même : l'observation des détails énoncés au sein du récit et l'inférence à partir de ceux-ci. »

Ainsi s'est construit tout un corpus autour des « aventures canoniques » et de nombreuses biographies du héros ont été publiées. Les principales étapes de cette vie peuvent être rapidement évoquées :
- Naissance en 1854 dans une famille de hobereaux. Parmi ses ancêtres, l'une des grands-mères de Sherlock Holmes était la sœur du célèbre peintre Horace Vernet.
- Il fait ses études à Oxford ou à Cambridge. Jeune homme de nature très froide, il ne se lie pas facilement et aime l'escrime et la boxe plutôt que les sports collectifs. Il quitte l'université sans avoir achevé ses études, commence une carrière de détective et s'installe à Londres. Il fréquente assidument le British Museum où il fait la connaissance de Karl Marx.
- En janvier 1881, il fait la connaissance du Dr Watson à l'hôpital Bartholomew's. Une plaque marque cette rencontre historique. Les deux hommes louent un appartement au 221B Baker Street.
- En 1888, Holmes découvre les agissements criminels du professeur Moriarty qualifié de « Napoléon du crime », tête pensante du plus grand syndicat criminel d'Europe.
- En 1891, a lieu la rencontre fatidique au village de Meiringen dans l'Oberland suisse et plus précisément aux chutes de Reichenbach, entre Holmes et Moriarty. L'un et l'autre sont bien décidés à en finir. Les deux hommes tombent enlacés dans les profondeurs des chutes. Une statue immortalise la présence de Sherlock dans le village.
- La mort de Sherlock Holmes émeut le monde entier. De fait, il a pu réchapper de la lutte avec son ennemi mortel. Mais il disparaît pendant plusieurs années. On le trouve en Inde et au Tibet, mais aussi à Montpellier. Il réapparaît, le 5 avril 1894, provoquant le quasi-évanouissement de son vieux camarade Watson.
- Au début du XX^{e} siècle, il s'installe dans une petite maison en bord de mer et élève des abeilles.
- À l'approche de la première guerre mondiale, il aide au démantèlement d'un puissant réseau d'espionnage allemand. Et le 2 août 1914, tandis que l'Europe plonge dans une guerre fratricide, il dit à son vieil ami ces paroles immortelles, que l'on ne peut manquer d'interpréter comme un adieu à la Vieille Europe mais aussi à la Vieille Angleterre : « Cher vieux Watson ! Vous êtes le seul point fixe d'une époque changeante. Un vent

d'est se lève néanmoins : un vent comme il n'en a jamais soufflé sur l'Angleterre. Il sera froid et aigre, Watson, un bon nombre d'entre nous n'assistera pas à son accalmie. Mais c'est toutefois le vent de Dieu ; et une nation plus pure, meilleure, plus forte, surgira à la lumière du Soleil quand la tempête aura passé ».

Sherlock Holmes au cinéma

Depuis sa première apparition, Sherlock Holmes a été le personnage le plus souvent porté à l'écran (plus de 260 films), bien plus que Dracula, Frankenstein, Napoléon ou Jésus-Christ. On ne compte plus les séries télévisées, les téléfilms, les pièces de théâtre, les adaptations radiophoniques des aventures du héros-icône. Plus de cent acteurs ont interprété Sherlock Holmes. On peut en citer quelques-uns parmi ceux qui ont marqué leur époque. Du temps du cinéma muet, William Gillette est le premier grand acteur holmésien. Il écrit en 1899 la pièce *Sherlock Holmes* qui obtient un succès considérable et servira à de nombreuses adaptations au cinéma, dont celle de 1916 où Gillette joue le rôle-titre. Il utilise des accessoires comme la casquette ou la pipe recourbée qui ne sont pas évoquées par Conan Doyle mais qui deviendront au fil du temps les accessoires presque indispensables du personnage. Le film de 1916 fut pendant longtemps considéré comme perdu avant d'être retrouvé voilà cinq ans dans les collections de la Cinémathèque française. Restauré, il a été projeté peu après. C'est un film que les autorités projetaient aux soldats pendant la première guerre mondiale. Une photo d'époque montre ainsi des soldats autrichiens, allemands et ottomans devant un cinéma de Bucarest en juin 1917, attendant de voir le film de William Gilette.

À la veille de la seconde guerre mondiale, la 20th Century Fox, puis les studios Universal, produisirent quatorze films (1939-1946) avec dans le rôle-titre Basil Rathbone. La série est marquée par le souci d'enrôler le héros dans l'effort de guerre et la lutte contre les nazis. Enfin, dans le dernier quart du XX^{e} siècle, la télévision privée britannique ITV produisit entre 1984 et 1994 une série de téléfilms où le rôle-titre était tenu par Jeremy Brett, que beaucoup considèrent comme le plus parfait Holmes.

Basil Rathbone.

Jéremy Brett.

Ce début du XXI^{e} siècle n'est pas moins exceptionnel pour le héros de Conan Doyle. On peut même parler d'une véritable industrie cinématographique et télévisuelle, avec pas moins de trois productions d'importance : en 2009, le film *Sherlock Holmes* avec Robert Downey Jr dans le rôle-titre. Une suite intitulée *Sherlock Holmes, Jeu d'ombres* est sortie en 2011. En 2010, la BBC diffusait son *Sherlock* avec Benedict Cumberbatch dans le rôle du détective. Deux ans plus tard, la chaîne américaine CBS diffusait, avec beaucoup de succès, sa série télévisée *Elementary* avec un Sherlock Holmes transféré à New York où il est obligé de cohabiter avec une très féminine Dr Watson.

Plus que jamais, le héros créé presque à la fin de l'ère victorienne par Arthur Conan Doyle est bien vivant et il n'a pas l'intention de mourir.

DES CAILLOUX AU BOUT DES DOIGTS

Philippe Deverre

Il y a environ 12 000 ans prend fin la dernière grande glaciation dite du Würm. Il s'ensuivit une forte remontée des océans. La Méditerranée réalimentée par l'Atlantique franchit le seuil du Bosphore. La mer Noire, jusque-là presque à sec, se remplit d'une manière tumultueuse. Ce fut le déluge que l'on retrouve dans les textes fondateurs de la plupart des religions. On y trouve également décrit le Paradis terrestre. Ce n'est autre qu'une plaine fertile entre deux fleuves : la Mésopotamie qui, riche en alluvions, au climat bien ensoleillé, va offrir aux Sapiens, jusque là nomades et chasseurs-cueilleurs, un lieu idyllique ! Imitant la nature ils ramassent des graines sauvages, en particulier des graminées, et les répandent sur le sol. Pour une graine plantée, ils en récoltent plusieurs dizaines. Ils entassent leur récolte à l'abri des rongeurs pour survivre d'une récolte à l'autre, en prenant soin de conserver la quantité suffisante de graines comme semence pour la plantation suivante. L'agriculture naissait et l'homme se sédentarisait. Simultanément, un chasseur, plutôt que de courir sans cesse après un gibier sauvage, attrape des animaux peu farouches et constitue un petit troupeau. Il construit un enclos et y met le soir ses bêtes à l'abri après les avoir fait paître la journée. Au début, en comptant avec ses doigts, il lui est facile de vérifier qu'aucune bête ne manque. Bientôt le troupeau augmente. Comment faire ? À l'entrée de l'enclos, il met un tas de cailloux et à chaque brebis qui sort, il met de côté un caillou qu'il récupère le soir lorsqu'elles rentrent pour vérifier qu'il ne lui en manque pas !

Le cycle infernal du calcul et de la numération commence. Pendant que l'éleveur augmente son troupeau, les cultivateurs entassent leurs sacs d'épeautre, une des premières graminées à avoir été cultivée, et commencent à vouloir compter et échanger leurs produits. Des siècles passent, pour ne pas dire des millénaires. Les communautés sédentaires commencent à commercer, créant un besoin de comptabilité. La sédentarisation s'accompagne de regroupements créant des hameaux, puis des villages. Apparaît alors une notion jusqu'alors inconnue : la propriété individuelle. L'agriculteur ne veut pas être pillé par le cueilleur-chasseur ni voir « sa » terre occupée par le voisin ou envahie par les troupeaux. D'où le début de l'administration avec le cadastre, la police et autre, nécessitant des ressources donc des impôts. Pour tout cela il fallait décrire et mémoriser les surfaces, les valeurs, les propriétés. Nous allons voir comment a évolué au fil des siècles l'art du calcul : comment l'homme s'y est pris pour écrire les nombres, les triturer et répondre à ses besoins.

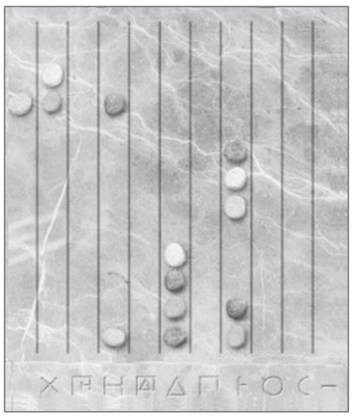
Sumériens

Les premières traces écrites sont des documents cadastraux en Chaldée, partie sud de la Mésopotamie, vers l'an 3 500 avant J.-C. Cette écriture balbutiante n'avait pour but que de mémoriser des informations matérielles : nature et quantité de matières diverses. Ces premiers écrits « mathématiques » sumériens sont rédigés sur des tablettes d'argile. Peu après, les Égyptiens devinrent les champions du cadastre afin de pouvoir borner à nouveau les champs de la vallée du Nil, après que ce dernier se fut retiré après la crue annuelle.

Mais revenons à l'écriture elle-même. C'est un moyen pour mémoriser des idées dont on ne préjuge pas de la qualité. Cela peut-être aussi bien des valeurs numériques, des commentaires, de la poésie, ou de la musique. L'écriture est un code. Et dans le fond, quand nous parlerons tout à l'heure de calcul digital, nous utiliserons

une écriture binaire tout à fait sœur des hiéroglyphes ou des cailloux utilisés sur les premiers abaques. Ce qui va évoluer au cours des millénaires c'est le signifiant, la richesse des signes utilisés dans l'écriture et en particulier dans ceux qui nous intéressent aujourd'hui : les signes que l'on nomme les chiffres. Avant d'aller plus loin, un petit rappel : un chiffre est un caractère graphique qui associé ou non avec d'autres peut exprimer un nombre. Le nombre a une valeur concrète qui lui permet de quantifier quelque chose. Par exemple 21, le nombre de brebis détenues par notre berger, va s'écrire, en système décimal avec deux chiffres 2 et 1.

Abaque à cailloux



Pour compter une quantité, le moyen le plus simple consiste à utiliser des cailloux disposés sur le sol. En Abyssinie, il était d'usage pour les guerriers partant au combat de déposer un caillou sur un tas, caillou qu'ils retiraient en revenant du combat. Le nombre de cailloux non retirés permettait de déterminer le nombre de morts au combat. On pourrait presque parler d'arithmétique binaire ! Ces cailloux peuvent être déplacés dans un carroyage tracé sur le sol et comportant des colonnes de valeurs croissantes. Assez vite le sol est remplacé par une tablette sur laquelle on déplace des cailloux. Les Grecs appelèrent ce procédé *abax akos*, c'est-à-dire « la tablette servant à calculer » que les Romains transformèrent en *abacus*, abaque, les cailloux donnèrent leur nom au procédé : *calculus,* le calcul. Ainsi, pendant longtemps, l'unité de calcul fut le caillou. Le mot calcul est encore utilisé dans son sens originel en médecine. Plus tard, on imagina de recouvrir la tablette de sable, de poussière, voire de farine et, avec le doigt d'y tracer des colonnes dans lesquelles, par des signes convenus, on écrivait des symboles représentatifs de quantité. D'une certaine manière, des chiffres. À la fin des opérations on balayait la tablette avec la main pour effacer trace des calculs et pouvoir en effectuer d'autres. Voyons comment ont évolué les notations des chiffres et comment chaque civilisation développa son écriture numérique.

4 000 ans avant notre ère, les Sumériens furent les premiers à laisser trace de symboles écrits ayant valeur de chiffre. Leur système était de base 60. Il y avait des signes pour 1, 10, 60, 600, 3 600 et 36 000.

Égyptiens

Utilisant aussi des signes symboliques pour 1, 10, 100, 1 000,10 000, 100 000, 1 000 000, les Égyptiens arrivèrent à l'écriture démotique, qui se lit aussi de droite à gauche. À chaque niveau on répétait l'idéogramme autant que nécessaire. Cela était lisible, mais lourd et peu commode pour des opérations arithmétiques. Sous Nabuchodonosor, en plus de l'écriture numérique par poids des symboles, les Babyloniens imaginèrent un système numérique de position, mais sans le zéro et n'en virent pas les possibilités. Par ailleurs, leur système

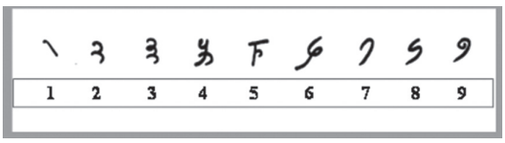
utilisait à la fois une base 12 et une base 60… qui ont laissé des traces même de nos jours avec les douzaines d'œufs, les 60 minutes dans une heure, les 360 degrés de la circonférence. La Révolution française avec son système métrique n'a pas pu complètement réformer ces souvenirs de Babylone. Le code Hammourabi qui date de - 1 770 offre un bel exemple de l'écriture babylonienne des symboles numériques.

Les Grecs ne se simplifiaient pas la vie ! Ils utilisaient deux numérations écrites : l'une, dite acrophonique, qui utilisait des chiffres construits à partir de l'initiale de chaque nombre de base ; l'autre, dite alphabétique, utilisait toutes les lettres de l'alphabet plus trois lettres anciennes tombées en désuétude pour faire 27 signes. Pour les calculs, les comptables utilisaient des petits galets plats sur lesquels étaient gravés les chiffres et qu'ils entassaient en fonction de l'opération désirée. Cela ne devait pas être très commode ! À partir de 600 av. J.-C. se succéderont en Grèce de grands mathématiciens, entre-autres : Thalès de Millet et Pythagore. Vers 300 av. J.-C., cette mathématique brillante fut exportée au Moyen-Orient jusqu'au contrefort de l'Inde par l'expédition d'Alexandre le Grand. Cela fut un stimulant pour les mathématiciens indiens.

L'écriture romaine des chiffres est assez simple. Elle est semblable à l'écriture acrophonique des Grecs. Le doigt tendu, c'est-à-dire la barre I, vaut 1, La main ouverte, c'est-à-dire V, vaut 5. Le 10, les mains croisées, X. Pour la suite, on prend la première lettre du mot C pour 100, M pour 1 000. On écrit ces lettres à la suite, des plus lourdes aux plus légères, sachant qu'une légère avant une grosse doit se soustraire. Ainsi lit-on les dates sur les monuments romains !

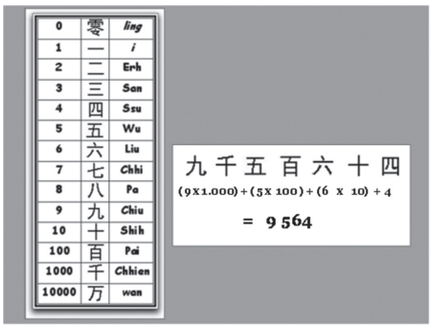
En matière d'exécution des calculs, outre l'abaque planchette classique, les Romains utilisaient des abaques portatifs en bronze. La disposition des éléments constitutifs d'un nombre (unités, dizaines etc.) est la même que sur l'abaque grec à colonnes décimales, de droite à gauche ; mais ici les colonnes sont remplacées par des rainures, dans lesquels coulissent des boutons. Et dans chaque rainure, les boutons du bas sont « unitaires », et permettent de représenter de 1 à 4 ; et celui du haut est « quinaire », et permet de représenter 5.

Bhrami



Venons-en aux Indiens. Dans les inscriptions d'Asoka datant du III[e] siècle av. J.-C., les premiers chiffres écrits en Brahmi apparaissent. Ils seraient dérivés d'une écriture née en Mésopotamie, adoptée par les Phéniciens, puis importée en Inde. Cette numération est additive, c'est-à-dire qu'elle ne tient pas compte de la position des signes, mais uniquement de leurs poids. Il convenait d'additionner l'ensemble pour obtenir le nombre représenté. Dans leur conception, cela est très proche des notations babylonienne, égyptienne voire grecque ou romaine. Seuls les symboles étaient très différents. Cette numération additive restera sous des formes variées jusqu'à Aryabatha dont nous allons parler dans un instant.

Chiffres chinois



La notation chinoise est intéressante. C'est une notation décimale. Les idéogrammes successifs signifiant 10, 100, 1 000, 10 000 sont multipliés par un chiffre de 1 à 9. Il suffit d'écrire à la suite les binômes ainsi obtenus et lire le nombre mémorisé. Mais les Chinois ne tarderont pas à inventer le boulier. Je ne m'attarderai pas sur cette calculette que l'on pouvait voir encore utilisée, il y a peu, dans les pays asiatiques.

Nagharis

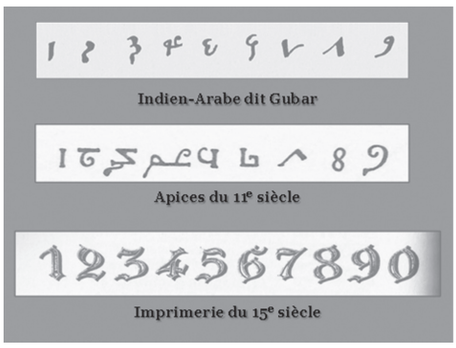
Revenons au VI[e] siècle, avec l'invention des chiffres indiens et la numération de position qui donne à chaque chiffre un poids multiple de la base, 10 pour le système décimal. Ce sera Aryabatha, grand astronome indien, qui définira la notation numérique décimale de position avec l'introduction du zéro qu'il écrit d'ailleurs sous forme d'un point « . ». Peu après est définie la notation Nagari, dite Devanagari : notation des dieux, 10 chiffres y compris le zéro, avec un graphisme qui n'a plus rien à voir avec le poids du chiffre. En 776, arrive à Bagdad un ouvrage indien le *Brahmasphuta Siddhanta,* traité d'astronomie qui décrit par ailleurs le système de numération décimal indien. Traduit aussitôt en arabe, ce document est à l'origine des chiffres arabes, en réalité indo-arabes, dont nous allons hériter. Un détail, l'écriture indienne se lit comme la nôtre de gauche à droite. Écrits en arabe, les chiffres furent retournés. Sur demande du calife Al-Mansûr, un savant nommé Al Khuwarizmi écrit un petit livre sur l'arithmétique dans lequel il explique l'usage des nouveaux chiffres et la numération de position. Il affirme que c'est la méthode la plus riche et la plus rapide pour effectuer des calculs. Il écrit un autre livre *Hisab al-jabr w 'almuqabala*, le livre de la restauration et de l'égalisation. Ce livre ouvre la voie de ce qui va devenir, reprenant le terme *al-jabr*, l'algèbre, science permettant d'effectuer sur différents objets ou grandeurs les opérations usuelles de comparaison et d'égalisation. Par ailleurs, par déformation, le nom d'Al Khuwarizmi, donnera « algorithme » dont nous reparlerons un peu plus tard.

Par l'intermédiaire des invasions arabes puis des croisades, les chiffres indiens légèrement modifiés par les Arabes parviennent en Occident. Déformés par les habitants du Maghreb puis d'Andalousie, ils donnent naissance à nos chiffres arabes actuels. On les trouve utilisés pour la première fois dans le *Codex Vigilanus*. Peu après, Al Biruni, savant musulman persan, « invente » le zéro « rond » = 0 qui remplace le point créé par Aryabatha pour marquer une place vide dans sa numération décimale.

Gerbert d'Aurillac, le pape Sylvestre II, favorise l'introduction en Occident de la numération arabo-indienne, ce qui bouleverse les méthodes de calcul. On voit alors se développer une guerre entre les abacistes et les algoristes. Les abacistes sont ceux qui ne jurent que par les calculs au moyen des abaques. Gerbert d'Aurillac fut d'abord partisan des abacistes dont il perfectionna la méthode en inventant des jetons « pondérés » par un chiffre de 1 à 9. C'était un abaque « algébrisé ». Mais vite convaincu de l'efficacité de la numération décimale, Gerbert d'Aurillac devint un fervent défenseur des algoristes qui utilisent les chiffres indo-arabes et leur traitement algébrique. Gerbert d'Aurillac va également encourager la traduction en latin des textes de l'Antiquité grecque qui avaient été traduits en arabe et les textes arabes originaux.

Léonard de Pise, dit Fibonacci, profite de toute cette richesse mathématique accumulée. Il écrit un livre : *Liber abaci,* qui malgré son nom assure la promotion de l'algèbre utilisant les 9 chiffres plus le zéro et la numération de position. On peut dire que le *Liber abici* est le point de départ des mathématiques modernes. Cette généralisation de la notation décimale permet la réalisation des huit tables de multiplication de 2 à 9, faciles à mémoriser. Nous les avons tous apprises quand nous étions enfants.

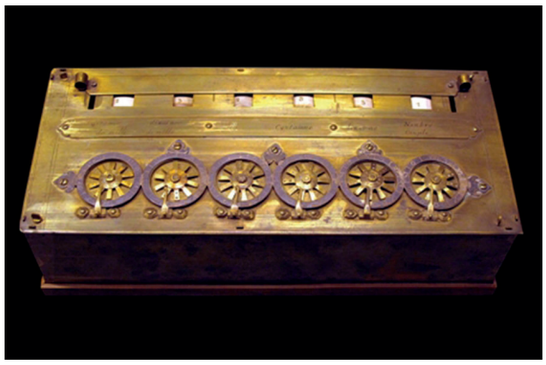
Imprimerie



Au XV^e^ siècle, la naissance de l'imprimerie va amener à normaliser ces chiffres. L'imprimerie a une autre conséquence sur les mathématiques en vulgarisant l'usage du papier qui facilite les calculs à la main. On a pu aussi voir apparaître, à une date que je ne saurais préciser, la première tablette manuelle où l'on pouvait avec une craie effectuer les calculs élémentaires du petit commerce. Vous l'avez reconnue : l'ardoise qui dans le langage courant a signifié longtemps… ce que l'on devait payer. C'est un des derniers avatars de l'abaque !

Il faudra attendre le XVI^e^ siècle pour qu'un Écossais, John Neper, mette au point les logarithmes qui, entre-autres, ramènent les multiplications à des additions et les divisions à des soustractions. Les logarithmes permettent de traiter facilement les équations trigonométriques, c'est-à-dire à base de cosinus, sinus et autres tangentes. Les marins de ma génération ont encore utilisé les tables de logarithmes dites de Friocourt particulièrement adaptées aux calculs de la position du Soleil et des étoiles.

La Pascaline



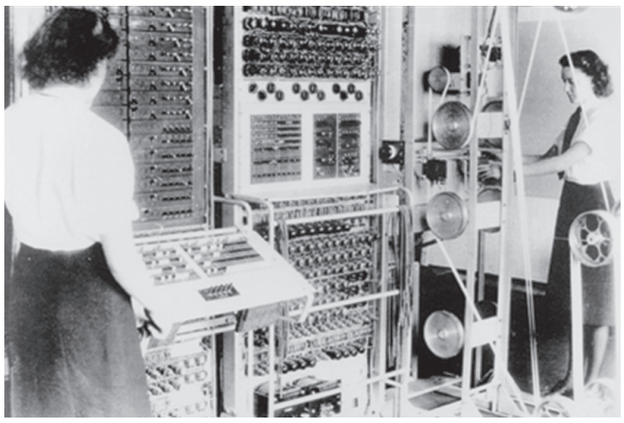
Mais en 1642, Blaise Pascal construit la première calculatrice mécanique : la Pascaline. En utilisant les pignons et roues dentées de l'horlogerie, il assemble une machine capable d'additionner, de soustraire, de multiplier et diviser. Son principal inconvénient était son prix très élevé pour des opérations assez élémentaires. Cette Pascaline lança l'idée que l'on pouvait aider l'homme pour les calculs, voire le remplacer totalement ! 150 ans plus tard, Joseph Jacquard eut l'idée d'utiliser des cartes perforées pour piloter le déroulement du programme de son métier à tisser. Cinquante ans plus tard, Charles Babbage, mathématicien anglais, constatant que les tables mathématiques, nautiques et astronomiques étaient truffées d'erreurs, décide de concevoir une machine qui pourrait fournir des tables sans erreur. Pour ce faire, il utilise d'une part, pour les calculs, le principe mécanique de Pascal et d'autre part, pour contrôler le déroulement du programme, des cartes perforées comme Jacquard. Babbage est le premier à avoir développé la notion d'algorithme. Qu'est-ce qu'un algorithme ? C'est une succession d'opérateurs logiques permettant de résoudre un problème. Pour faire simple, une recette de cuisine est un algorithme, c'est-à-dire une succession d'opérations diverses qu'il convient d'effectuer dans un ordre précis et qui vous permet d'aboutir à un résultat qui n'a pas toujours grand-chose à voir avec les denrées du départ. L'algorithme est mis en forme pour être assimilable par la machine qui peut alors le dérouler jusqu'au résultat. Sa machine ne fonctionna jamais, car il la modifiait sans arrêt ainsi que la conception de ses algorithmes. Ce fut néanmoins une avancée fondamentale en matière de la notion d'automatisation des calculs. Charles Babbage fut le premier à définir les principaux concepts sur lesquels reposent les machines informatiques.

Visant une utilisation moins ambitieuse, on vit se développer au XIX^e^ siècle et au début du XX^e^ des calculatrices mécaniques manuelles portables ! Nous sommes certainement plusieurs à avoir utilisé de telles calculatrices qui n'étaient pas de poche avec lesquelles, en additionnant les tours de manivelle dans un sens et dans l'autre, on effectuait très facilement les additions et les soustractions, un peu moins facilement les multiplications et les divisions.

Les cartes perforées furent utilisées pour la première fois en 1884, lors d'un recensement américain, pour effectuer des opérations arithmétiques de tri de données permettant de réduire d'une matière très importante le délai d'obtention des résultats. La société qui développa ce système de traitement des bulletins de vote s'en porta très bien. À l'époque, c'était une toute petite société qui s'appelait la CTR, *Computing, Tabulating and Recording*. Elle devint un leader mondial du calcul et changea de nom pour *International Business Machine Corporation*. Vous l'avez reconnue, il s'agit de la société IBM.

L'avènement de l'électricité à la fin du XIX^{e} siècle et le développement des tubes à vide au début du XX^{e} siècle ouvrirent la porte aux calculatrices polyvalentes. Il fallut néanmoins attendre 1938 pour qu'un Anglais, Alan Turing, définisse ce qui sera appelé « la machine logique pour calculer les nombres » qui est à la base de la réalisation de programmes, de logiciels, propres à résoudre les problèmes de manière algorithmique. Il développe le concept de « machine universelle », avec l'idée qu'une telle machine puisse accomplir les tâches de n'importe quelle autre machine et résoudre n'importe quel problème. C'est la base du principe de ce que sera l'ordinateur, le *computer*. Alan Turing propose aussi une expérience, connue sous le nom de test de Turing, permettant de qualifier une machine de « consciente ». Turing fait le « pari que d'ici cinquante ans, il n'y aura plus moyen de distinguer les réponses données par un homme ou un ordinateur, et ce sur n'importe quel sujet. » Il était un peu trop optimiste, voire irréaliste.

Colossus



En 1943, selon les principes définis par Turing, fonctionne en Angleterre le premier calculateur électronique, nommé *Colossus*. Ce calculateur sera suivi par celui qui reste le premier calculateur méritant le nom d'ordinateur polyvalent : l'ENIAC. Il fut élaboré aux États-Unis et fonctionna de 1943 à 1956. Sa consommation d'électricité est de plusieurs centaines de kW/ heure.

Puce

C'est alors que fut inventé en 1947 le semi-conducteur qui, par sa taille minuscule et sa consommation électrique dérisoire, vint remplacer les tubes électroniques. En les regroupant sur une même plaquette, les circuits électroniques intégrés permirent des vitesses de calculs inimaginables auparavant. Les puces intégrant des millions de circuits élémentaires et de case mémoire permirent la révolution des années 1980 et l'arrivée des micro-processeurs qui font notre quotidien : ordinateur portable, tablette que l'on ne couvre pas de cailloux et « portables » qui ne sont plus des téléphones mais des outils polyvalents.

Informaticus

Chacun sait que l'informatique utilise une notation binaire ne comportant que deux chiffres « 0 » et « 1 » pour effectuer leur calcul digital du bout des doigts comme sur les premiers abaques ! Au résultat, un ordinateur moyen peut effectuer plusieurs milliards d'opérations binaires à la seconde. À cette cadence et compte tenu de la vitesse de l'électricité, c'est-à-dire de la lumière, le cœur de l'ordinateur ne peut dépasser quelques centimètres. Au-delà des calculs que l'on peut encore qualifier d'arithmétiques, les ordinateurs tentent de concurrencer l'homme dans ce qu'il a de plus précieux : son intelligence. Déjà en 1950, devant les promesses que laissaient entrevoir les progrès des calculateurs électroniques aux performances encore balbutiantes, un Américain parla d'*artificial intelligence* pour évoquer le traitement automatique des informations. Notons que le sens premier d'*intelligence* en américain est information, données, renseignement. Voir la CIA : l'Agence centrale du renseignement. Le traitement informatique peut-il être intelligent ? Permettez-moi de laisser la question en suspens. En effet, il conviendrait de définir précisément ce que l'on entend par « intelligence » et se mettre d'accord sur ce qui est bon pour l'homme. Vaste programme… Attendons que le *deep-learning*, l'apprentissage profond, soit « implémentable » dans un ordinateur quantique et permette d'aboutir à l'homme prétendument augmenté !

Que nous voilà loin du berger de Mésopotamie comptant ses chèvres avec des cailloux !

LA THYROÏDE : UN ORGANE POLÉMIQUE

Jacques LE VOT

Introduction

La glande thyroïde est un organe à fonction hormonale situé à la face antérieure du cou. Cet organe, très discret chez l'individu en bonne santé, se manifeste bruyamment lors de dysfonctionnements par défaut ou excès de production d'hormones. De ces dysfonctionnements résultent des maladies, identifiées au XIX^{e} siècle, qui sont l'hypothyroïdie avec son aspect de myxœdème ou à l'inverse l'hyperthyroïdie, ou maladie de Basedow. Des progrès considérables ont été faits dans la compréhension du métabolisme de cet organe, du rôle de l'iode notamment, de la mise à disposition de dosages fiables pour apprécier les situations d'hypo ou d'hyperthyroïdie tandis que l'avènement de l'échographie en clinique humaine donnait le moyen d'un inventaire d'imagerie précis.

Au cours des 40 dernières années, on a assisté à une catastrophe nucléaire, celle de Tchernobyl, à la progression continue de l'incidence du cancer de la thyroïde dans le monde puis, plus récemment, à l'affaire du *Lévothyrox*®, nouvelle formule, créant à deux périodes éloignées l'une de l'autre un émoi considérable dans la population et des polémiques extrêmement vives. Et cela sans oublier, en arrière fond, le débat médical actuel sur la question du surdiagnostic et du surtraitement des lésions thyroïdiennes découvertes par les ultra-sons.

La période discrète de la thyroïde

Les connaissances anatomiques et physiologiques concernant cet organe ont été longues à se mettre en place. C'est à Vésale, anatomiste de la Renaissance, que l'on doit la description anatomique ; Ambroise Paré n'en faisant pas mention dans ses *Œuvres*.

Il faudra attendre le XIX^{e} siècle pour relier l'atteinte de l'organe aux symptômes cliniques de myxœdème et incriminer l'eau de boisson pauvre en iode. Ce sera le mérite de François-Emmanuel Fodéré à Saint-Jean-de-Maurienne d'avoir établi cette relation, tandis que l'on démontrera plus tard en Grande-Bretagne (King et Kocher) que l'ablation de la thyroïde entraîne les troubles du myxœdème. L'hyperthyroïdie n'est pas alors dans le champ des recherches car les personnes atteintes sur leur faciès et dans leur comportement sont souvent considérées comme démentes et soignées en asile d'aliénés.

Les connaissances vont s'accroître rapidement à compter de la fin du XIX^{e} siècle et dans la première moitié du XX^{e}, périodes d'intense activité scientifique. À la fin des années 60, on connaît la boucle de commande et de production des hormones thyroïdiennes qui se résume ainsi : l'hypothalamus par la *Thyrotropin Releasing Hormon* (TRH) commande à l'hypophyse de stimuler ou de freiner la thyroïde à l'aide de la *Thyroid Stimulating Hormon* (TSH), et la thyroïde alors injecte dans le sang et donc dans tout l'organisme les hormones T4 et T3. En cas d'excès d'hormones dans le sang, TSH et TRH freinent la production. La boucle s'autorégule.

Par ailleurs l'épidémiologie est en évolution marquée par une forte régression des pathologies historiques. Le goitre endémique qui sévissait dans les vallées alpines donnant lieu au fameux « crétinisme alpin » a disparu. L'hypothyroïdie affecte 0,4 à 2 % de la population avec un tropisme féminin très net. Pour ce qui concerne l'hyperthyroïdie, elle ne concerne plus que 0,2 à 1 % de la population et 80 % sont atteints par la maladie de Basedow auto-immune. Par contre, l'incidence du cancer de la thyroïde est en nette progression depuis les années 70 jusqu'à nos jours[1]. L'Institut de veille sanitaire (InVS) a produit à ce sujet une étude exhaustive en 2011. On retiendra qu'il s'agit d'un cancer dont l'incidence globale reste faible, qui touche beaucoup plus les femmes (0,4-9,6/100 000) que les hommes (0,1 à 3,7/100 000), dont le pronostic global

1 Et plus particulièrement en région PACA (interview Professeur Viens en date du 25 janvier 2019).

reste excellent, puisque la survie à 20 ans est de 98 % pour les sujets de moins de 45 ans, et qui comporte des formes histologiques peu évolutives.

Polémiques oubliées

Le premier scandale est fort ancien et relève de la paternité scientifique d'une découverte. Il concerne la découverte de l'iode. Reportons-nous à la fin du XVIII[e] siècle. En pleine période révolutionnaire, le chimiste Bernard Courtois (1777-1838) identifie le métalloïde qu'est l'iode. Ayant un fort sentiment de son devoir républicain, il se consacre à la fabrication de la poudre noire dont les armées ont le plus grand besoin et ne fait que signaler sa découverte. Un Anglais, Humphrey Davis s'en empare, la publie et lorsqu'en 1814, Gay-Lussac voudra rétablir la vérité au bénéfice de Courtois, il s'attirera des réflexions hautaines et méprisantes de la part des Anglais. Un peu plus tard, Jean François Coindet (1774-1834), médecin suisse observant des malades goitreux dans les vallées helvétiques, a l'idée de leur administrer une solution alcoolique d'iode. Il constate que le goitre diminue de taille et se ramollit. Il publie alors ses résultats à la Société helvétique des sciences naturelles. Il affirme aussi et prouve que des doses fortes entraînent une hyperthyroïdie. Mais Coindet a un ennemi irréductible, compagnon d'études à Édimbourg, le docteur P. Pelladon, qui s'efforce de démontrer que l'administration d'iode est à l'origine de désordres importants, dont des épigastralgies majeures. Il parvient à faire interdire l'administration d'iode. Cette polémique est connue en Suisse sous le nom « d'affaire de l'iode ». Par la suite, Coindet sera réhabilité, en 1831, par une récompense officielle de l'Académie des sciences de Paris.

L'accident de Tchernobyl et la carcinogénèse thyroïdienne

Le 26 avril 1986, le monde stupéfait et inquiet apprenait qu'un accident nucléaire majeur venait de se produire dans une centrale nucléaire soviétique en Ukraine. Un nuage radioactif impressionnant s'élevait dans l'atmosphère et se dirigeait vers les pays européens. Malgré les propos rassurants des autorités de santé publique qui s'efforçaient d'apaiser les inquiétudes légitimes des populations, celles-ci s'estimaient concernées par cette contamination. On se rappelle les polémiques furieuses qui ont suivi cet accident qui a révélé certaines faiblesses graves en sécurité nucléaire, montré l'aspect extensif d'une contamination et mis en avant les opposants à l'industrie électronucléaire en confortant leurs arguments. En matière médicale, dans les années qui ont suivi ce drame, le monde de la santé, mais aussi le public, se sont interrogés sur la relation entre cette contamination externe et le développement du cancer de la thyroïde. Pour certains, cette relation ne se discutait même pas, tant elle leur paraissait évidente, et cette conviction, 30 années après le drame, demeure solidement ancrée.

La question qui se pose et qui a fait de la thyroïde un organe polémique est de savoir si l'incidence croissante du cancer de cet organe est réellement liée à la contamination radioactive, conséquence funeste de l'accident de Tchernobyl, ou à d'autres causes plus diffuses. Comment répondre à cette question ? Nous disposons pour en juger d'un rapport conjoint remarquable de l'Institut de radioprotection et de sureté nucléaire (IRSN)[2] et de l'Institut de veille sanitaire (InVS), publié en 2000, qui concerne la France, et d'autres travaux concernant le retentissement sanitaire de l'accident dans l'oblast de Tchernobyl et l'Ukraine. Sur place, où les doses reçues à la thyroïde ont été fortes (>400-700msV)[3] il est indiscutable qu'il existe une relation entre la contamination par les iodes radioactifs (Iode^{131} particulièrement), les autres radio-nuclides à vie plus longue tels le césium (Césium^{137}) et la survenue de cancers thyroïdiens sous forme quasi épidémique. Ce sont les enfants jeunes qui ont développé de tels cancers, souvent très graves car détectés avec retard et se présentant sous une forme histologique péjorative (cancers anaplasiques). Plus de 1800 d'entre eux ont été atteints. Ils étaient âgés de moins de cinq ans lors de l'accident, soulignant la radiosensibilité particulière des enfants et adultes jeunes. En France, on doit faire plusieurs observations. La première est que la contamination est globalement très faible et surtout très hétérogène selon les départements, certains étant indemnes d'autres plus touchés. Ainsi, chez les enfants de moins de quinze ans, soit 2 270 000 personnes, résidant en zone I au moment des événements, la contamination est 100 fois inférieure à celle de la Biélorussie. Or, les registres du cancer dans les départements concernés, ne montrent pas de corrélation entre contamination et incidence du cancer thyroïdien. Il est troublant de constater en outre que l'incidence du cancer de la thyroïde progresse en France dès les années 70, c'est-à-dire bien avant le drame de Tchernobyl et que l'allure de la courbe ne s'est pas

2 Rapport conjoint de l'Institut de protection et de sureté nucléaire (IPSN) et de l'Institut de veille sanitaire (InVS). Année 2000. L'IPSN fera ensuite partie de l'IRSN.

3 Le Sievert (Sv) est une unité de dose équivalente. Il correspond à une énergie absorbée de 1 Joule par kilogramme pondérée de divers facteurs qualitatifs (nature de la radiation, débit…).

modifiée depuis. Ces faits ne sont pas en faveur d'une relation de causalité avec l'accident de Tchernobyl. Des calculs épidémiologiques ont été établis, montrant les excès attendus de cancers de la thyroïde pour les personnes âgées de moins de quinze ans en 1986 pour les périodes 1991-2000 et 1991-2015. On s'aperçoit alors que ces excès de cas estimés sont proches des incertitudes sur l'estimation du nombre de cancers spontanés et sont donc *a priori* difficilement détectables. Entre 1991 et 2015, les calculs indiquent un excès de cancers thyroïdiens compris entre 6,8 et 54,9 cas, tandis que la carcinogénèse spontanée serait de 899 cas +/- 60 cas. Bien entendu, les chercheurs de l'IPSN le reconnaissent, les études épidémiologiques sont difficiles à mener, comportent des choix méthodologiques (hypothèse linéaire d'action des radiations ionisantes) et nécessitent des approfondissements dans certains domaines (modèles de calculs de risques). Le raisonnement probabiliste n'apporte pas la preuve indiscutable d'un excès de cas de cancer thyroïdien ni ne fait la preuve inverse. La polémique n'est donc pas éteinte par ces travaux scientifiques d'une particulière honnêteté et les positions restent figées, atténuées simplement par le temps écoulé depuis l'accident, mais réactivées périodiquement à chaque anniversaire de la catastrophe et par des témoignages individuels.

Il existe cependant une autre approche de cette question qui consiste à s'interroger sur l'avancée des techniques médicales. Que s'est-il passé dans les années 70 dans notre pays ? De nouveaux moyens de diagnostic sont, sinon apparus, du moins se sont généralisés. En biologie, les hormones thyroïdiennes (TSH, les hormones T3 et T4) font partie du bilan thyroïdien de routine. La scintigraphie, méthode diagnostique déjà ancienne, exploitant l'affinité de la thyroïde pour l'iode, peut révéler à l'intérieur de l'organe des plages hypofixiantes ou à l'inverse d'hyperfixation. Mais l'événement majeur a été l'introduction dans notre pays de l'échographie diagnostique. Les ultrasons, y compris avec les matériels anciens, ont toujours eu une capacité de résolution inédite pour l'étude de cet organe superficiel dont l'anatomie se prête particulièrement à cet examen. Le nombre d'examens a augmenté considérablement et corrélativement le nombre de nodules découverts. Car c'est le nodule thyroïdien qui occupe désormais le devant de la scène, avec cette question toujours posée : est-ce un nodule cancéreux ou non ? Pour en avoir la preuve, le cytodiagnostic à l'aiguille fine s'est installé en pratique médicale et les prélèvements, confiés aux anatomo-pathologistes, révèlent la nature de ce ou ces nodules intra thyroïdiens.

On ne peut s'empêcher de remarquer cette coïncidence entre l'arrivée d'un moyen de diagnostic très performant et l'augmentation de la pathologie observée de cet organe. Il s'agit de « l'effet dépistage », mis en lumière dans plusieurs pays, et notamment aux États-Unis, sur une cohorte de vétérans. Cette hypothèse se voit renforcée par la découverte de cancers de petite taille, le plus souvent des cancers papillaires, que seule une imagerie performante peut découvrir.

Le drame de Tchernobyl a certainement occulté sur le moment la nature plurifactorielle de la carcinogénèse thyroïdienne. On doit évoquer l'exposition à des polluants environnementaux, notamment les pesticides connus comme perturbateurs endocriniens, l'irradiation d'origine médicale qui a beaucoup augmenté dans la deuxième moitié du XX^{e} siècle et aussi la nutrition, le statut hormonal, la constitution génétique de l'intéressé. Il est vraisemblable que la responsabilité de ces facteurs dans la carcinogénèse thyroïdienne soit plus forte, dans notre pays, que celle liée à l'accident de Tchernobyl.

L'affaire du *Lévothyrox*®

Le nom du *Lévothyrox* est venu bruyamment à la connaissance du grand public en 2017. C'était un médicament connu, car 2,2 millions de personnes en prenaient chaque jour pour corriger le défaut d'hormones résultant d'une intervention chirurgicale de thyroïdectomie partielle ou totale. Le laboratoire allemand Merck en était le fournisseur quasi exclusif en France. Or, l'Agence nationale de sécurité du médicament et des produits sanitaires (ANSM) avait constaté une baisse de la teneur du principe actif, la *lévothyroxine*, dans le produit. Cette baisse était attribuée à l'excipient présent dans le comprimé, le lactose. Son remplacement par le mannitol a été effectué car ce dernier produit garantissait une stabilité meilleure du médicament. À la suite de ce changement, réalisé dans la plus totale discrétion et sans publicité particulière, de nombreux patients et patientes se sont plaints de ressentir des troubles aspécifiques tels que maux de tête, asthénie intense, crampes voire même état dépressif. Par le biais des réseaux sociaux, l'intervention de personnalités connues comme l'actrice Anny Duperey, une véritable polémique s'est instaurée qui a enflammé le pays et les médias à compter de l'automne 2017. Cette polémique a un volet scientifique : le changement d'excipient est-il responsable des effets indésirables ? Dit autrement, a-t-on affaire à un excipient à « effet notoire » qui devrait logiquement rejoindre la liste actuelle des 47 produits excipients connus pour donner des effets adverses ? Cette hypothèse ne doit pas être exclue, puisqu'on sait qu'à des concentrations nettement plus fortes le mannitol peut être responsable d'effets secondaires. Ces concentrations n'étant pas atteintes, on a fait appel pour expliquer cet accroissement inédit de signalements d'effets indésirables, au concept « d'effet nocebo », bien étudié par

le psychiatre Patrick Lemoine. Ce serait le cerveau, qui sous le coup de l'émotion provoquée par l'audition des risques du nouveau médicament, largement amplifiés par les médias, construirait les symptômes. Sur cette notion nouvelle, on a pris soin de dire et d'expliquer qu'il ne s'agissait pas de simulation, mais bien de symptômes réels. D'autres explications sont données relevant de tendances propres à notre époque. On y relève les théories complotistes. Merck a-t-il modifié sa formule pour obtenir un nouveau brevet plus rémunérateur ? Le silence embarrassé de l'ANSM est-il synonyme de complicité ? Certains membres de cette agence auraient-ils des liens d'intérêt avec cet industriel ? Les associations de plaignants se pourvoient en justice, estimant avoir été trompées et avoir subi des préjudices divers, dont celui d'anxiété. Un grand procès civil s'est tenu à Lyon, fin 2017. Des demandes indemnitaires à hauteur de 10 000 € pour chaque plaignant ont été formulées à cette occasion.

On peut s'arrêter sur certaines séquences de cette affaire :

- Les autorités sanitaires avaient-elles eu connaissance d'événements analogues dans d'autres pays qui auraient pu les alerter ? La réponse est positive puisqu'en Nouvelle- Zélande, en 2007, des faits semblables avaient été observés pour *l'Eltroxin*®, équivalent du *Levothyrox*®. En 2007, GlaxoSmithKline avait délocalisé et modifié le procédé de fabrication avec changement des excipients. Mais le principe actif n'était pas modifié. Cependant, à l'issue de cette modification, les autorités de santé publique enregistraient une augmentation considérable du nombre de signalements d'effets indésirables. 2 000 fois plus de cas ont été rapportés en quelques mois avec la nouvelle formule qu'en 30 ans avec l'ancienne. Les chercheurs néo-zélandais, dont des psychologues, avaient alors pointé le haut niveau d'émotivité et de stress des populations recevant un substitut thyroïdien, susceptibles d'une majoration émotionnelle intense du fait d'une couverture médiatique massive et inquiétante. La crise était survenue, de plus, dans une campagne de réduction des coûts de la couverture maladie et sans accompagnement explicatif de la part des autorités.

- Le traitement de l'affaire par les autorités sanitaires a-t-il été à la hauteur de l'événement ? On ne peut que remarquer la discrétion initiale du ministère concerné. Mais rapidement, des enquêtes de pharmacovigilance ont commencé selon les règles scientifiques et administratives et un numéro vert a été mis en place pour renseigner les patients en détresse. Trois grandes enquêtes ont été effectuées dont les résultats ont été communiqués par l'ANSM. Les résultats de la 3e enquête, qui porte sur la période de décembre 2017 à mai 2018, concernent une population de 2,2 millions de personnes traitées, adultes hommes et femmes dont celles enceintes, enfants. 14 000 déclarations de pharmacovigilance, soit 1,43 % des patients sous *Lévothyrox*® ou produits équivalents[4], ont été recueillies. Les profils cliniques de signalement sont identiques pour le *Lévothyrox* ® nouvelle formule et pour l'ancien. Ces enquêtes ne permettent pas d'identifier de patients à risques ni de formuler d'explications à la survenue inhabituelle de ces effets indésirables. Des recherches en pharmacologie destinées à rechercher la responsabilité de l'excipient dans la modification du dosage du principe actif n'ont pas été contributives. Le retour à l'ancienne formule a été demandé et a été partiellement réalisé par Merck. D'autres formules ont été mises à disposition dont *l'Euthyrox*®. La puissance publique a fait finalement le choix de maintenir le nouveau produit, et avec le temps on constate que le taux de signalement tend à rejoindre la normale.

Surdiagnostics et surtraitements en pathologie thyroïdienne : une polémique nouvelle

La peur du cancer a fait longtemps pratiquer des échographies itératives et des cytoponctions parfois multiples. Des actes chirurgicaux jugés maintenant excessifs ont été pratiqués avec les conséquences que l'on connaît et notamment l'obligation de recevoir à vie un traitement de substitution. Une campagne d'opinion, sans comparaison avec celle liée aux risques de Tchernobyl ou à celle du *Lévothyrox*® s'est développée récemment. Elle trouve sa justification dans les constatations des anatomo-pathologistes qui ont établi, lors d'autopsies, qu'il existait des cancers intra thyroïdiens qui n'avaient pas fait parler d'eux au cours de la vie du sujet. Le concept de cancer faiblement évolutif ou non évolutif (cancers micro-papillaires variante folliculaire encapsulée notamment) a reçu alors droit de cité dans la communauté scientifique oncologique et devrait figurer prochainement dans la nomenclature internationale. Ils représentent 10 à 15 % des cancers thyroïdiens. Mais reste à déterminer quels sont ces cancers. Face à la performance sans cesse accrue des moyens de diagnostic ultrasonore, il est apparu nécessaire de proposer une classification des nodules fondée sur l'aspect

4 Euthyrox, L-Thyroxin Henning et Thyrofix (mises à disposition à partir d'octobre 2017) ainsi que L-Thyroxine Serb et Euthyral.

échographique en relation avec le risque de cancer. Cette classification appelée EU-Tirads[5], si elle est bien appliquée, est un guide précieux pour la réalisation des cytodiagnostics à l'aiguille fine et devrait en principe en réduire le nombre.

Conclusion

Longtemps ignorée anatomiquement, très discrète chez le sujet normal, la thyroïde est pourtant un organe essentiel au bon fonctionnement du corps humain. L'accident de Tchernobyl puis, bien plus tard, l'affaire du *Lévothyrox*® nouvelle formule, en ont fait un organe polémique. Ces deux événements, à 31 ans de distance, ont mis en avant la sensibilité quasi émotionnelle des populations aux questions de santé publique, le rôle amplificateur des médias classiques en 1986 et des réseaux sociaux en 2017, l'importance d'un mode de gestion nouveau de ces questions par les autorités de santé publique ; rôle qui doit être rassurant, apaisant, sincère avant tout et scientifiquement fondé. Mais au-delà de l'émotion, une autre question de santé publique est apparue, pour l'instant confinée dans les milieux médicaux, celle des surdiagnostics et des surtraitements des pathologies thyroïdiennes.

Sources imprimées publiées

ANSM (Agence nationale de sécurité du médicament et des produits sanitaires). *Résultats des enquêtes nationales de pharmacovigilance sur les spécialités à base de lévothyroxine*. Communiqué et rapport du 6 juillet 2018 (Accessibles sur le site de l'agence. https :// ansm.sante.fr)

BOURDILLON F. REPUSSARD J. *Cancer de la thyroïde et accident nucléaire : où en sommes-nous 30 ans après Tchernobyl et 5 ans après Fukushima ?* Bull épidémiol hebdo (BEH). 2016. 11-12

CHAMPION D., VERGER P, VIDAL M., RENAUD P., HUBERT P., TIRMARCHE M.. *Conséquences sanitaires de l'accident de Tchernobyl en France : état des connaissances et évaluation des risques de cancer thyroïdien. Rapport pour la direction générale de la Santé.*

FRAGU P. *Le regard de l'histoire des sciences sur la glande thyroïde (1800-1960).* EMC. 1999, 60 :10.

European thyroid journal. 2017, 6, 225-237. European thyroid association : guidelines for ultrasound malignancy risk stratification of thyroid nodules in adults. The EU-Tirads.

Institut de veille sanitaire (InVS). Maladies thyroïdiennes dans la cohorte SU.VI.MAX. Estimation de leur incidence et des facteurs de risque associés. 2009 (Accessible sur le site internet de l'institut. www.invs.sante.fr)

INCa (Institut national du cancer). *Les cancers en France 2015. https ://*www.e-cancer.fr

Journée technique de la SFRP (Société française de radio protection) - Tchernobyl : 30 ans après.

Journal Var-matin 9 et 26 septembre 2017, 5 octobre 2017, 25 janvier 2019, 10 février 2019.

La lettre de la thyroïde. 2013 n°6, septembre ; 2017 n° 17 septembre.

Rapport de l'Institut national de veille sanitaire (InVS). Evolution de l'incidence du cancer de la thyroïde en France métropolitaine. Bilan sur 26 ans. Coordination : Agnès Rogel, Unité cancer, Département des maladies chroniques et traumatismes (DMCT). Institut de veille sanitaire (InVS)

RIGAL F. *Nouvelle formule et explosion des signalements. La polémique Lévothyrox vue du côté de la Nouvelle Zélande en 2017.* Le Quotidien du médecin 19 octobre 2017.

IRSN (Institut de radioprotection et de sureté nucléaire). 1986-2016 : Tchernobyl, 30 ans après Conséquences sur la santé des populations de l'accident de Tchernobyl. À consulter sur le site internet de l'IRSN.

NIKIFOROV Y ET COLL. *Nomenclature Revision for Encapsulated Follicular Variant of Papillary Thyroid Carcinoma. A Paradigm Shift to Reduce Overtreatment of Indolent Tumors. JAMA Oncol.* Publié en ligne le 14 avril 2016.

PATEL K. *Non invasive Encapsulated Follicular Variant of Papillary Thyroid "Cancer" (or Not) for a Name Change. JAMA Oncol.* Publié en ligne le 14 avril 2016.

Rapport du Comité scientifique des Nations unies pour l'étude des effets des rayonnements ionisants (UNSCEAR) publié en 2008 - Annexe D sur les effets sanitaires dus aux rayonnements ionisants à la suite de l'accident de Tchernobyl (en anglais). *(UNSCEAR)* 2008.

Rapport Torch (The Other Report on Chernobyl) (en anglais). Rapport scientifique sur les impacts sanitaires et environnementaux de l'accident de Tchernobyl publié en 2006 par le groupe des Verts/Alliance libre européenne du Parlement européen

Rapport du colloque « 30 ans après Tchernobyl : leçons et perspectives » organisé le 26 avril 2016 par le groupe interparlementaire d'amitié France-Ukraine.

SALEL C., CATALINOIS O., CARIOU M., BILLO-GRASSET A., CHALIGNOUX E. *Estimations régionales et départementales d'incidence et de mortalité par cancers en France 2007-2016. PACA.* Direction de la communication en santé publique France. 2019(En collaboration avec le réseau FRANCIM, les HCL et l'INCa)

WEMEAU J.-L., SADOUL J.-L., D'HERBOMEZ M. et coll. *Recommandations de la Société française d'endocrinologie pour la prise en charge des nodules thyroïdiens.* Société française d'endocrinologie, France. Presse Med. 2011 ; 40 : 793–826

YOO F., CHAIKHOUTDINOV I., MITZNER R. and all. *Characteristics of Incidentally Discovered Thyroid Cancer*. JAMA Otolaryngol Head Neck Surg. 2013 Oct 10.

ZEVALLOS J.-P., HARTMAN C.M., KRAMER J.-R. and all. *Increased thyroid cancer incidence corresponds to increased use of thyroid ultrasound and fine-needle aspiration : a study of the Veterans Affairs health care system*. Cancer 2015 ; 121 : 741-6

5 Classification européenne publiée en 2017 permettant d'établir les signes de suspiçion échographiques de cancer des nodules et les indications de cytoponction.

Bibliographie

LEMOINE P. *Le Mystère du nocebo*. Odile Jacob éditeur. Paris. 2017.
TCHERNOBYL : abondante littérature d'origines diverses (Ingénieurs, journalistes, militants engagés, scientifiques). On citera :
ACKERMAN G. *Traverser Tchernobyl*. Gallimard folio. 2007
AFMT (Association française des maladies de la thyroïde). *Tchernobyl, le nuage sans fin*. *AFMT*. 2017 (Bande dessinée)
ALEXIEVITCH S. *La Supplication. Chronique du monde après l'apocalypse*. JC Lattès éditeur. 1998.
JACQUEMIN J.-M. *Le Fameux nuage… La France contaminée. 1998*. Sang de la terre éditeur.
LENOIR Y. *La Comédie atomique. L'histoire occultée du danger des radiat*ions. La découverte. 2016.
LEROUGE B. *Tchernobyl, un nuage passe. Les faits et les controverses*. L'Harmattan éditeur. Paris. 2008.
PERRINEAU A. , HAIRY G. *La Catastrophe nucléaire de Tchernobyl. Entre erreurs humaines et défauts techniques*. Grands événements, n° 17. 2015.
VERGER P., CHERIE-CHALLINE L. et coll. *Evaluation des conséquences sanitaires de l'accident de Tchernobyl en France : dispositif de surveillance épidémiologique, état des connaissances, évaluation des risques et perspectives. Institut de protection sanitaire (IPSN) et Institut national de veille sanitaire (INvS)*. Rapport IPSN/INvS. IPSN00/15a. Année 2000.
LEVOTHYROX
BUCHET J. Association française des malades de la thyroïde. Album. 2018
LUDOT E. *Touche pas à ma thyroïde. Le scandale du Lévothyrox*. Fauves éditeur. 2018.
MADAULE M. *Depuis que mon papillon s'est envolé, je ne suis plus qu'un cobaye*. Edilivre éditeur. 2018 (https ://edilivre.com)

Sites internet

https ://ansm.sante.fr
https ://www.irsn.fr
https ://www.asn.fr
https ://www.sfrp.asso.fr
https ://www.e-cancer.fr

L'ADORATION DU SAINT SACREMENT
JACQUES VOLAIRE
1745
UNE RESTAURATION EXEMPLAIRE

Rémy KERTENIAN

Pour mémoire

- En conséquence de la loi de 1905, la cathédrale de Toulon devient propriété de la ville. Celle de Fréjus est prise en charge par l'État.
- *L'Adoration du Saint-Sacrement*, toile de Jacques Volaire est transportée au XIX^e^ siècle dans la chapelle de la Vierge. Elle s'écroule à la fin des années 1980. En 1993, le conservateur des objets mobiliers classés du département du Var la fait protéger en la recouvrant de cire et papier japon.
- En 2005, une première étude diagnostique sur le monument est conduite par la Direction régionale des affaires culturelles à la demande de la ville.
- En 2006, il est procédé au récolement des objets mobiliers classés au titre des Monuments Historiques de la cathédrale, par le conservateur départemental.
- Parution de l'ouvrage de synthèse sur le fils de Jacques Volaire, Pierre-Jacques, par madame Émilie Beck Saielo, en 2007.
- En 2015, l'État et la ville de Toulon, conscients de l'état de péril de la toile de Volaire, décident de sa restauration.

Toulon au tournant du XVIII^e^ siècle

La ville compte 25 000 habitants à la fin du XVII^e^ siècle. Grâce à la volonté royale, ville et port furent agrandis. La construction navale fut florissante. Pour autant, à la fin du règne de Louis XIV, au moment du traité de Ryswick (1697), les finances sont au plus bas et la marine toulonnaise en grande difficulté. Le siège du prince Eugène de Savoie en 1707-1709 et le blocus britannique affaiblissent considérablement la ville. La grande peste de 1720 réduit ensuite la population de moitié. Il faut attendre les années 1740 pour voir la ville et son port relancer leur activité. Durant cette époque l'arsenal et la municipalité ne sont pas les seuls commanditaires pour les artistes toulonnais. En effet, durant le Grand Siècle, pas moins de treize communautés religieuses s'installent en ville et l'évêché entreprend une rénovation complète de la cathédrale. Dans cet esprit, les villages alentours tels Le Revest, Évenos, Cuers, La Valette rénovent leurs paroisses. Parmi les artistes actifs à Toulon entre la fin du XVII^e^ siècle et le milieu du siècle suivant, certains appartiennent à de véritables dynasties à l'instar des Jacques, des La Rose, des Van Loo et bien entendu des Volaire.

Les commanditaires de Volaire : la confrérie du Corpus Domini

Les origines des confréries dédiées à la vénération du Corpus Domini remontent à la fin du XIII^e^ siècle. C'est en 1264 que le pape Urbain IV institua une fête officielle, le 8 septembre, pour célébrer l'élévation de l'hostie et contempler le Saint Sacrement. On nomme cette fête la Fête-Dieu. En Provence, comme en Italie, des confréries de charité se forment rapidement autour de cette dévotion. À Toulon, la confrérie du Corpus Domini semble avoir été très puissante. Elle rassemble très tôt les notables de la ville, plusieurs membres du chapitre. Les documents conservés les plus anciens la concernant remontent aux années 1530. Son activité peut se résumer en trois types d'action :

- la charité,
- l'entretien d'un autel et plus tard d'une chapelle,
- l'organisation de la Fête-Dieu.

La célébration du Corpus Domini prend de l'ampleur au XVI^e^ siècle face à la montée du protestantisme. La Contre-Réforme va ainsi mettre l'accent sur le dogme de la transsubstantiation. À l'instar d'autres confréries,

celle de Toulon obtient des indulgences. Plus on prie le Saint-Sacrement exposé, plus on gagne en années de purgatoire.

Lors de la reconfiguration complète de la cathédrale dans les années 1650, la confrérie du Corpus Domini fait entreprendre des travaux dans sa chapelle, devenue une chapelle absidiale au nord-est du bâtiment. Elle est consacrée en 1661 avec l'ensemble de l'édifice. Son maître-autel est alors réalisé par Pierre Puget, assisté des Carravaque et du doreur Panchonny. En 1681, ce prestigieux ensemble est détruit par un terrible incendie. L'année suivante, les recteurs de la confrérie passent commande du retable actuel à Christophe Veyrier, originaire de Trets et neveu par alliance du grand Puget. Ce dernier est aussi entrepreneur et propriétaire de carrières de marbres. Il commet ici l'un des plus beaux chefs-d'œuvre de la sculpture baroque française.

Au cours du siècle suivant, la confrérie continue à passer commande pour l'embellissement de la chapelle et de la cathédrale. Citons par exemple le *Triomphe de l'Eucharistie* par Van Loo (Jean ou Abraham) et *Melchisédech embrassant Abraham* par le Toulonnais Achard. Ces deux toiles, initialement accrochées sur les murs latéraux du chœur, furent déplacées dans la chapelle du Corpus Domini sous le Second Empire, au moment des travaux entrepris dans le sanctuaire. Et c'est toujours la confrérie qui commande en 1745 à Jacques Volaire, pour orner sa chapelle, une *Gloire du Saint-Sacrement*. La toile sera déplacée, au XIX^{e} siècle, pour rejoindre la chapelle de la Vierge. « Jacques Volaire, maître peintre consent à faire, pour le prix de 200 livres, la toile et le châssis lui étant fournis, un tableau devant représenter une Gloire conforme au dessin qu'il a fait lui-même, destinée à la chapelle du Corpus Domini », nous raconte Charles Ginoux, qui puise ses sources dans les prix faits conservés aux archives départementales.

Les Volaire

Jacques Volaire, à l'instar d'autres artistes de son temps, appartient à une dynastie de peintres. Le fondateur de la lignée est Jean Volaire (1657-1721), fils de jardinier et peintre de l'arsenal, vraisemblablement mort de la peste. Jacques Volaire, son fils, naît en décembre 1685. Il se forme d'abord à l'arsenal chez son père, puis est remarqué comme apprenti chez Jacques Laurent, travaillant pour la ville et appartenant lui aussi à une famille de peintres. Peut-être que son talent précoce le pousse à devenir peintre de figures et client de la ville et des ordres religieux, plutôt que de faire partie de la masse des artisans de l'arsenal. Dans la tradition, il épouse la fille de son maître. Le couple aura trois enfants, tous morts de la peste en 1721, tout comme sa femme d'ailleurs. L'année suivante, il se remarie avec Claire Marie Serre (peut-être parente avec le peintre Michel Serre). Ils auront six enfants, dont Pierre Jacques, né en 1729, le grand Volaire connu de tous. Devenu veuf à nouveau, Jacques se remariera une troisième fois avec Anne Toucas, en 1755. À cette époque, il a quitté Toulon pour Marseille où les commandes sont plus nombreuses et plus prestigieuses. Grâce aux registres des impositions, on sait qu'il vivait rue des Riaux, puis rue de Bourbon à Toulon. Il acquiert une certaine aisance et sera propriétaire. Selon Charles Ginoux, Jacques fut peintre officiel de la ville entre 1729 et 1766. Il peint beaucoup de décors éphémères, des bannières, des armoiries, des décorations, et restaure des tableaux. En 1725, les recteurs du Corpus Domini lui commandent la restauration de leur chapelle. C'est pour eux qu'il peindra la toile qui nous occupe, en 1745. En 1755, il recommandera son fils Pierre-Jacques, pour des décorations (faux marbres) dans leur chapelle. Il travaillera aussi pour l'hôpital du Saint-Esprit de Toulon et pour les églises du Beausset et de Lorgues.

Son frère François Alexis Volaire fut aussi peintre, et sa fille Marie-Anne également. Concernant la troisième génération, on trouve les enfants de Jacques qui feront la gloire de la famille : l'aîné Laurent Antoine, puis Pierre-François et Jacques-Auguste qui fera une belle carrière à Nantes. Enfin, Pierre-Jacques, disciple de Vernet. Le grand Joseph Vernet, auréolé de sa prestigieuse commande sur les ports de France, voulue par Louis XV et le marquis de Marigny, est à Toulon en 1755. Toujours à la recherche d'assistants et de collaborateurs, il enrôle Pierre-Jacques et poursuit sa formation en lui donnant son élan. Ce dernier s'adonnera dès lors au sublime et fera des éruptions du Vésuve son thème de prédilection.

On l'aura compris, *L'Adoration du Saint-Sacrement* de Jacques Volaire apparaît comme un jalon fondamental dans la connaissance de la peinture provençale du XVIII^{e} siècle et dans celle de la dynastie des Volaire. Elle est, à ce jour, la seule œuvre de l'artiste connue et conservée.

Étude préalable à la restauration

Afin d'être étudié et de savoir si une restauration était possible, au vu de l'état sanitaire de l'œuvre, le tableau décadré a été déposé au Centre interrégional de conservation et de restauration du patrimoine (CICRP), à

Marseille, pour être pris en charge dans les conditions optimales par deux restauratrices habilitées par les Musées de France et les Monuments historiques : Marine Victorien et Claire Imbourg, fin 2015. Un rapport a été fourni en mars 2016 avec les préconisations de traitement. Si l'histoire matérielle connue de l'œuvre est très partielle, nous savons cependant que des interventions ont été réalisées dans les années 1950. Ces manipulations ont consisté à réparer des déchirures : pose de pièces, retouches, vernis. Une pièce de renfort en bas de la toile semble postérieure encore, suite à un dégât des eaux de type coulure, précisent les restauratrices dans leur rapport. Puis après la chute à la fin des années 1980, une épaisse couche de cire et des protections en papier ont recouvert la toile, en 1993.

- L'étude montre aussi que le châssis d'origine (en forme de plein cintre épaulé), avec des assemblages à tenons et mortaises renforcés par des chevilles de bois est partiellement attaqué par des insectes xylophages. Il est fendu à plusieurs endroits, ce qui affaiblit les qualités structurelles du bois. On constate des traces d'humidité et d'anciennes moisissures. Mais, il reste de bonne qualité.
- La toile de fibre naturelle (chanvre) est d'un tissage serré et régulier. Elle possède quatre coutures verticales et est composée de quatre lés plus un rajout vertical sur le bord gauche. Encore relativement bien tendue la toile possède de nombreuses ondulations. Il y a des renforts collés au bas et au milieu de la toile en lin. Le renfort du bas a créé d'importantes contraintes sur le support original. Il entraîne des plis visibles en lumière rasante. On remarque beaucoup de traces d'humidité de type ruissèlement. La cire des papiers de protection a pénétré à certains endroits. Des coutures ont cédé, entraînant des déchirures. Sans oublier l'encrassement général…
- La couche picturale est déposée sur une couche de préparation grise… À ce stade, l'épaisse couche de cire et un épais voile de suie ne permettent pas de procéder à une analyse de la facture, et ce même si certains détails, comme les instruments de musique, apparaissent de bonne qualité. Le vernis posé est de résine naturelle. Il est très épais également. La couche de cire épaisse et irrégulière prévenant l'écaillage a pu être partiellement retirée pour permettre une analyse plus approfondie : nombreuses zones d'écaillage, soulèvements, pertes de matière. Des zones de manque très rectilignes semblent venir de la main de l'homme. La cire a aussi figé parfois des écailles « mobiles » au mauvais endroit. L'adhésion de la couche picturale sur l'ensemble apparaît donc très moyenne et le réseau de craquelure est considérable. Le vernis est fortement jauni et piqué de chiures d'insectes (ce qui permet de conclure à l'utilisation d'un vernis végétal et peut-être des apprêts d'origine à base d'œuf et de miel). Il est pratiqué des tests de nettoyage pour enlever la cire et pousser l'étude.
- Le cadre d'origine doit être également traité et restauré, car attaqué comme le châssis. Sans compter l'encrassement de la dorure et des soulèvements sur l'interface bois et préparation.
- Le constat est que l'œuvre est en péril et qu'un « refixage » de la couche picturale est prioritaire. Le support est jugé « très perturbé ». « Les qualités esthétiques de la peinture sont indéniablement altérées et l'image a perdu sa lisibilité ».

Les étapes de la restauration

Un marché de restauration est donc lancé par la ville à la suite de cette étude scientifique. Un groupement de restaurateurs (Claire Imbourg, Toshiro Matsunaga, Violaine Brard) est choisi pour la toile et le châssis, sous la conduite de Marine Victorien. La restauration du cadre est confiée à M. Frédéric Bœuf, à Toulon. Le tableau est donc conservé au CICRP.

La restauration va s'étaler sur deux ans : automne 2016-automne 2018.

Il a d'abord fallu envisager un traitement de conservation :

- protection de la face en vue de certaines manipulations et interventions avant « refixage »,
- dépose de la toile de son châssis et mise en place d'un nouveau maintien de l'œuvre (sur bâti extensible provisoire),
- nettoyage du revers de la toile et élimination des anciennes consolidations de toile (pièces textiles et papiers) et des couches de colle,
- consolidation ponctuelle des accidents de toile (lacunes, trous, déchirures) et des zones de faiblesses. Greffe de toile dans la partie basse et lacunes ponctuelles, collage bord à bord des déchirures, pontage, poses des pièces au revers.
- élimination des papiers de protection,
- « refixage » ponctuel de la couche picturale avec remise en place des écailles déplacées,
- « refixage » général de la couche picturale,
- élimination des déformations de la toile : relaxation (humidification),
- consolidation et pose de nouveaux bords de tension et tension d'une toile aveugle

- fourniture d'un nouveau châssis (aluminium/bois flottant),
- remise en tension de la toile sur châssis,
- traitement et révision générale de l'ancien châssis en vue de sa conservation comme témoignage historique des techniques du XVIII^{e} siècle.

Concernant la restauration proprement dite, selon les principes de réversibilité, il a fallu :
- éliminer les couches de cire, de la crasse de suie, procéder à un dévernissage, une élimination des repeints, des anciens mastics et anciennes retouches,
- mastiquer les lacunes et isolation de ces dernières,
- retouche des lacunes et zones d'usure,
- vernissage.

En décembre 2018, la toile a pu être replacée dans la cathédrale. Elle a été ré-encadrée sur place. L'ancien châssis a été déposé à l'arrière, pour être conservé et protéger la toile du mur d'appui. Cette opération a été conduite en collaboration avec la Direction générale des bâtiments de la ville de Toulon pour les accroches. M. Bœuf et ses équipes ont procédé au ré-encadrement.

Restituer une œuvre dans son état le plus optimal par rapport à sa date de création et la voir revenir à son emplacement initial est toujours un grand moment d'émotion pour tous ceux qui ont participé à sa restauration. Nous pouvons unanimement remercier les professionnels de talent, qui ont su redonner vie à ce morceau du patrimoine toulonnais.

Bibliographie sélective

BECK SAIELLO E., *Pierre-Jacques Volaire, 1729-1799*, Arthéna, Paris, 2010.

CODOU Y. et PÉCOUT T., Dir., *Cathédrales de Provence*, La Nuée Bleue, Strasbourg, 2015.

GINOUX Ch., *Peintres et sculpteurs officiels de la ville de Toulon, 1639-1780*, Nouvelles archives de l'Art français, V, 1889.

GINOUX Ch., *Notice historique sur les églises des deux cantons de Toulon et description d'objets d'art qu'elles renferment*, Réunion des sociétés des beaux-arts des départements, Plon, Paris, 1895.

VICTORIEN M. et IMBOURG C., *Rapport d'étude – l'Adoration du Saint-Sacrement de Jacques Volaire*, mars 2016.

VICTORIEN M. et IMBOURG C., *Rapport d'intervention pour la restauration - l'Adoration du Saint-Sacrement de Jacques Volaire,* octobre 2018.

SUR LE DEVOIR DE MÉMOIRE

Yves Stalloni

Considérée d'une manière simpliste, voire triviale, la mémoire peut être perçue comme une disposition naturelle au même titre que les sens qui permettent, par exemple, de voir ou d'entendre, ou que certaines aptitudes physiologiques comme la respiration ou le sommeil. Tout être vivant, sauf à souffrir de pathologies particulières, est doté d'un organe cognitif appelé mémoire dont il utilise les capacités au quotidien afin de récupérer le passé, qu'il soit immédiat (comme retrouver sa voiture dans un parking) ou lointain (comme évoquer un souvenir d'enfance auprès de son grand-père). Ainsi perçue, la mémoire ne se commande pas, ne se dirige pas, ne se contrôle pas, et serait équitablement répartie entre les êtres.

Depuis l'Antiquité, philosophes et penseurs ont démontré ce qu'avait de précaire et même d'inexact une telle vision des choses. Platon déjà rappelait la nécessité, pour accéder à un souvenir, d'exercer sa mémoire, c'est-à-dire de la solliciter, de la contraindre afin qu'elle veuille bien nous restituer un élément du passé qui nous échappe. Reprenant l'idée, Aristote impose la notion d'*anamnésis* (devenu « anamnèse » en français), processus de recherche du passé, de souvenir volontaire. Plus tard, Bergson à son tour parlera d'effort de mémoire et Freud de remémoration à des fins thérapeutiques. En attendant la réminiscence proustienne. À égale distance des deux conceptions précédentes – une mémoire spontanée opposée à une mémoire exercée – se situe la mémoire obligée qui se verbaliserait dans une formule relativement récente mais appelée à connaître une réelle faveur, « le devoir de mémoire ». Quel en est le sens et l'objet ? Quel rapport entretient-elle avec la recherche historique ? Quels problèmes soulève-t-elle et quelles limites lui attribuer ?

Une injonction à se souvenir

L'expression « devoir de mémoire » commence à se répandre aux lendemains de la seconde guerre mondiale, et plus précisément vers la fin des années 80. Dans ce contexte, le mot « mémoire », faculté de se souvenir, prend, associé au substantif « devoir », un sens particulier en suggérant une idée d'obligation. La formule « devoir de mémoire » voudrait rendre obligatoire à un groupe, une collectivité, une nation, le souvenir de certains faits ou situations douloureux du passé. Ainsi des événements tragiques ayant entraîné de nombreuses victimes : attentats, guerres, déportations, exterminations, crimes de masse, génocides, persécutions… C'est en raison de la monstruosité de ces actes, de leur charge dramatique, que l'on appelle à leur inscription impérieuse dans la conscience collective. Le massacre d'Oradour-sur-Glane, le 10 juin 1944, qui coûta la vie à 642 victimes innocentes sauvagement exécutées par les nazis, ne peut, ni ne doit être oublié. À Paris, au Mémorial de la Shoah, sont gravés dans le marbre les noms des milliers de victimes de l'extermination. À Auschwitz, à Mauthausen, à Dachau, on n'efface pas non plus les marques de l'horreur des camps. De même que les lieux, les dates peuvent aider à se souvenir, comme le font les commémorations officielles, au nombre de douze dans notre pays, dont celles qui marquent la fin des deux conflits mondiaux, ou la Journée nationale du souvenir et de la déportation, chaque 24 avril.

L'injonction à se souvenir est encore présente quand un chef de l'État (Nicolas Sarkozy) décide de faire lire dans les lycées la lettre rédigée par un jeune résistant (Guy Môquet) à la veille de son exécution. Ou quand un gouvernement choisit de faire entrer au Panthéon des personnalités dont l'action doit servir d'exemple, Jean Moulin hier, Germaine Tillon plus récemment, aujourd'hui Simone Veil (qui fut un temps, il est bon de le rappeler ici, la présidente de la Fondation pour la mémoire de la Shoah). En glorifiant, par une reconnaissance officielle, certains personnages au parcours héroïque ou glorieux, l'État, de manière indirecte, écrit l'histoire, redistribue les cartes et dicte aux citoyens la vérité du passé. Ce fut le cas quand, en 1995, le président Jacques Chirac, évoquant la rafle du Vél'd'Hiv' de 1942, déclara : « La France, ce jour-là, accomplissait l'irréparable. »

La première finalité du devoir de mémoire est ainsi de contribuer, en rappelant certaines épreuves du passé, à l'unité de la nation. C'est l'idée que pose Bernard Bourgeois quand il écrit : « Toute nation veut fortifier la présence habituelle de son unité dans le vouloir de ses membres en se souvenant des grands moments de la

constitution de cette unité. »[1] Ce qui est une manière de faire en sorte que l'histoire, science du passé, puisse servir le présent. De même que la commémoration de certains événements passés contribue à la solidarité nationale, l'obligation de se souvenir évite la banalisation de l'horreur et préserve de la récidive. Ce deuxième objectif est illustré par ce que l'on appelle les « lois mémorielles », c'est-à-dire des textes officiels chargés de légiférer sur l'interprétation de certains faits historiques. Ce fut le cas, en France, de la loi proposée par le député Jean-Claude Gayssot, votée en mai 1990, selon laquelle était considérée comme délit passible de sanction la contestation d'un crime contre l'humanité. En particulier les propos tendant à nier la Shoah qui sont désormais poursuivis par la justice. Dans le même registre, des lois ont été adoptées sur le génocide des Arméniens en 1915 qu'il est désormais interdit de contester, comme en a décidé le 23 janvier dernier, le Sénat qui, après l'Assemblée nationale, a adopté la proposition de loi sanctionnant la négation des génocides, notamment ceux contre les Juifs et les Arméniens, passible d'un an de prison et de 45 000 € d'amende. La loi Taubira (du nom de l'élue qui l'a défendue) a fait ériger au rang de crime contre l'humanité la traite des Noirs et l'esclavage (même si le processus est l'inverse du précédent). La loi, émanation du pouvoir politique, vient donc, dans ces divers cas, entretenir le souvenir de certains traumatismes et donc imposer sa vision de l'histoire.

En reconnaissant sa responsabilité dans certains actes du passé, en sanctuarisant des lieux ou en sacralisant des personnages, l'État récupère à son profit les enseignements de l'histoire, aide une société à se réparer, et se sert en même temps de cette caution pour éviter des dérives futures. L'argument souvent avancé pour excuser une telle ingérence du politique est le souci de lutter contre les négationnismes, les révisionnismes et les attitudes de haine ou d'exclusion. La « repentance », notion souvent contestée, a valeur de réconciliation et de promesse. Elle permet de panser les plaies, d'introduire de la morale dans le politique, et favorise la « résilience ». « Plus jamais ça ! » semblent nous dire les défenseurs du « devoir de mémoire ».

Devoir de mémoire et recherche historique

Par certains côtés, le devoir de mémoire rejoint donc la démarche historique avec laquelle il partage une dimension pédagogique. En fournissant une information sur le passé d'un pays, en luttant contre l'amnésie, l'histoire fournit les bases d'un enseignement civique qui aide à fonder une identité collective dans laquelle elle puisera sa légitimité. L'historien de métier peut, parfois involontairement, apporter son concours à l'éradication d'idéologies douteuses susceptibles de déboucher sur de futures barbaries. Il n'est sûrement pas le gardien de la mémoire nationale, il n'a pas forcément de leçons à donner, ni à guider le politique, mais sa conscience et sa compétence lui confèrent le droit de faire entendre sa voix pour départager les victimes des bourreaux.

Ce sont d'ailleurs les historiens qui, parfois sans le vouloir, fournissent les contours de la mémoire nationale. Longtemps, dans les écoles primaires, la première leçon d'histoire commençait par le sésame : « Nos ancêtres les Gaulois… ». La formule était sans doute naïve, historiquement peu exacte, mais elle avait le mérite de délimiter un héritage commun. La chronologie et la liste des « grands hommes » ou des héros faisaient, au même titre, office de catéchisme républicain. La succession d'images d'Épinal – Vercingétorix déposant les armes devant César, Charlemagne inventant l'école, Jeanne d'Arc faisant couronner le roi Charles VII à Reims, Joseph Bara mourant pour la République, et d'autres figures légendaires – n'était sans doute pas imposée par les historiens professionnels, mais naturellement inspirée par eux. La « mémoire » n'était pas officiellement enseignée, mais elle puisait sa nourriture dans ces leçons à portée édifiante. Derrière son apparence scientifique, l'histoire en viendrait de la sorte à véhiculer un message moral ou politique, justifiant sa relation au concept de « devoir de mémoire » au travers de sa portée éthique.

Si l'on peut juger contestable l'idée d'un « sens de l'histoire », on doit bien reconnaître pourtant que les historiens ne se sont pas gênés, au fil des siècles, pour choisir une orientation à leurs recherches et, parfois, se mettre ouvertement au service du religieux ou du politique. La lecture de la Révolution ou de la Résistance n'est pas la même selon l'identité des historiens et l'intérêt des gouvernements. Les personnages emblématiques de l'histoire – tel Napoléon – n'en finissent pas de donner naissance à des interprétations controversées. Ces derniers exemples sont empruntés à une époque qui ignorait la notion de « devoir de mémoire » mais qui semblait l'appliquer sans le savoir. Il s'agissait de lutter contre l'oubli en exaltant certaines figures ou en préconisant la célébration de certains événements. Ainsi, le « devoir de mémoire », sans se confondre avec elle, entretient un rapport intime avec la science historique, celle-ci conjuguant une finalité didactique et savante (elle dispense une connaissance du passé), une portée éthique (elle forme les esprits et ouvre à l'humanisme)

1 Bernard Bourgeois, « La Nation : devoir de mémoire et devoir d'oubli », in *Sept questions politiques du jour*, Vrin, 2017, p. 43.

et une dimension politique (elle oriente en faveur de certaines condamnations ou de certains choix). Toutefois l'assimilation du « devoir de mémoire » et de l'histoire n'est jamais totale, et il paraît nécessaire de bien distinguer leurs champs respectifs.

La recherche historique, à la différence de l'exhortation à se souvenir chargée d'affectivité et de compassion, se situe du côté de la science et de la quête de la vérité. L'historien, dans son travail, doit faire abstraction de la charge émotive des événements. Il utilise des documents, il s'appuie sur des éléments sûrs, vérifiables, sur des statistiques, des archives, des correspondances. Son approche est prudente et rigoureuse : il interroge, il soupèse, il confronte, il raisonne. Il ne cherche pas à produire de l'indignation, de la révolte ou de l'admiration. Alors que le militant de la mémoire se contente de rappeler les faits, sans mise à distance, avec empathie le plus souvent, l'historien se garde d'introduire dans sa recherche toute passion, qu'elle soit sentimentale ou politique. Sans pouvoir se prévaloir du titre de science, l'histoire s'en approche par son « appréhension authentique du passé » comme l'écrivait Marc Bloch. Cette différence de nature entre « devoir de mémoire » et recherche historique se double d'une différence d'objectifs quand, au nom de la mémoire, l'histoire est récupérée par un roi ou un État à des fins partisanes ou didactiques. Les chroniqueurs du Moyen âge (Joinville, Froissart) avaient pour fonction de célébrer les mérites des rois qu'ils servaient. Plus près de nous, les historiens de l'ère soviétique se sont appliqués à réécrire l'histoire à l'avantage de Staline ; jusqu'aux gouvernements démocratiques qui peuvent chercher, en se réclamant d'un prétendu « devoir de mémoire » qui trierait dans le passé, à infléchir la recherche historique pour en tirer bénéfice. Nous sommes en droit alors de parler, sinon d'une manipulation, au moins d'une instrumentalisation de l'histoire par le politique. Ce qui est le cas lorsqu'un gouvernement impose de retenir du passé certains faits plutôt que d'autres.

La liberté de l'historien, si elle devait être soumise au « devoir de mémoire » décidé par le pouvoir, se trouverait gravement compromise, comme l'a laissé entrevoir la polémique qui s'est développée en France en 2005 à propos des « lois mémorielles ». Un manifeste, signé d'éminents spécialistes et intitulé *Liberté pour l'histoire*, rappelait avec fermeté que « l'histoire n'est pas un objet juridique » et que « la politique de l'État, même animée des meilleures intentions, n'est pas la politique de l'histoire. » La protestation avait été provoquée par une proposition de loi enjoignant aux enseignants d'histoire de souligner « le rôle positif de la présence française outre-mer, notamment en Afrique du Nord. » Le projet de loi fut vite retiré, mais on avait perçu la tentative, de la part du législateur ou du politique, pour s'immiscer sur le territoire de l'historien[2]. Ce mélange des genres puisait sa justification dans l'abusif « devoir de mémoire » devenu ici une injonction à se souvenir, mais d'une certaine manière ou sur certaines matières.

Devoir de mémoire et d'oubli

Une autre objection nous interdit d'associer de manière absolue le « devoir de mémoire » et la recherche historique. Là où l'histoire unit, la mémoire risque de diviser. En effet, la démarche mémorielle ne peut concerner qu'une partie de la communauté nationale. Les cérémonies commémoratives ont le plus souvent pour but d'honorer la mémoire des victimes, mais pas forcément de toutes les victimes. Chaque communauté peut avoir les siennes : les Juifs, les Tziganes, les communistes, les harkis, etc. L'ensemble des citoyens peut ne pas se sentir concerné par cette glorification d'une catégorie de victimes ou de martyrs. Reconnaître le génocide des Arméniens, c'est indirectement faire le procès de la Turquie. Admettre la responsabilité de la France dans la déportation des Juifs, c'est oublier les « Justes », et assimiler l'ensemble des citoyens à l'État français, que beaucoup ne reconnaissaient pas. Le « devoir de mémoire » défendu par le peuple algérien, n'est sûrement pas le même que celui que souhaite imposer la nation française à propos de la Guerre d'Algérie. Chaque groupe social peut se trouver des victimes qu'il trouve dignes d'un hommage collectif et national. La réhabilitation des uns aboutit à la condamnation des autres, au risque de créer des conflits internes entre groupes rivaux et de développer le communautarisme. Si l'on excepte celles concernant les exterminations massives et systématiques, les lois mémorielles en viennent toujours à privilégier une communauté, qu'elle soit religieuse, politique ou ethnique. Elles ont tendance aussi, intentionnellement ou non, à oublier certains événements du passé de nature peu glorieux ou embarrassants. On peut craindre, par l'accent mis sur une mémoire particulière et limitée, de voir l'histoire « prise en otage », comme l'écrivait René Rémond, de la voir servir de moyen de pression et alimenter le clientélisme politique en flattant unilatéralement certains descendants des victimes ou certaines catégories de citoyens.

2 Le collectif des historiens (appelé des 19) demanda alors l'abrogation de toutes les lois mémorielles, y compris la loi Taubira. À l'inverse, un autre groupe de pression a un moment souhaité assigner en justice l'historien Olivier-Pétré-Grenouilleau qui avait déclaré que les traites coloniales ne constituaient pas un génocide (dans son ouvrage *Les Traites négrières, essai d'histoire globale*, Gallimard, 2004).

Le « devoir de mémoire » cesse alors d'assumer son rôle fédérateur et mériterait d'être tempéré par un symétrique « devoir d'oubli ». Outre que l'excès des commémorations (Pierre Nora parle de « frénésie de commémoration » ou encore d'« obsession commémorative », de « terrorisme de la mémoire historisée »[3]) peut se révéler contreproductif, il contredit à l'objectif de réconciliation nationale. Pour certains faits tragiques du passé, l'oubli serait plus souhaitable car participant à l'unité de la nation. Ernest Renan, dans sa célèbre conférence prononcée à la Sorbonne en 1882, plaidait cette cause : « L'oubli, et je dirai même l'erreur historique, sont un facteur essentiel de la création d'une nation [...]. L'essence d'une nation est que tous les individus aient beaucoup de choses en commun, et aussi que tous aient oublié bien des choses »[4]. Et, à titre d'exemple, le philosophe ajoutait : « Tout citoyen français doit avoir oublié la Saint Barthélémy, les massacres du Midi au XIII[e] siècle. » Le risque, avec le devoir de mémoire, est « le glissement de l'us vers l'abus » comme l'écrit finement Paul Ricœur[5]. Ce qui donnerait à la remémoration officielle un « effet diviseur »[6], bien éloigné de la volonté affichée de rapprocher les citoyens autour de leur passé ou même des sujets, à l'époque de la monarchie, si l'on se réfère aux premiers articles de l'Édit de Nantes de 1598 promulgué par Henri IV : « [...] Que la mémoire de toutes choses passées d'une part et d'autre depuis le commencement du mois de mars 1585 jusqu'à notre avènement à la couronne, et durant les autres troubles précédents, et à l'occasion d'iceux, demeurera éteinte et assoupie comme chose non advenue. [...] Nous défendons à tous nos sujets de quelque état et qualité qu'ils soient d'en renouveler la mémoire [...] ». Éteindre la mémoire pour pacifier le pays.

Le débat s'oriente ainsi dans de nouvelles directions qui mériteraient d'être approfondies : la question de la faute, du pardon, de l'amnistie, de la prescription et de l'imprescriptible[7], de la justice. Pour rester dans les limites de notre sujet et donner, en conclusion, la parole à un de nos grands philosophes contemporains, cette phrase de Paul Ricœur : « Il se pourrait que le devoir de mémoire constitue le comble du bon usage et celui de l'abus de l'exercice de la mémoire. »[8] La mémoire, comme la langue d'Ésope, serait ainsi la meilleure et la pire des choses. Raison qui justifierait, aux yeux de certains commentateurs, de remplacer l'expression ambiguë et opaque de « devoir de mémoire », par celle, plus neutre et plus consensuelle de « travail de mémoire ».

3 Pierre Nora (dir.), *Les Lieux de mémoire*, 3 vol., Gallimard, 1984-1986. Voir surtout le tome 3 de la troisième partie : « De l'archive à l'emblème ». p. 977 *sqq*.

4 Ernest Renan, *Qu'est-ce qu'une nation ? Et autres Essais politiques,* Presses Pocket, 1992, p 42.

5 Paul Ricœur, *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*, Seuil, Points –Essais, 2003, p. 109.

6 Bernard Bourgeois. *art. cit.* p. 45.

7 On consultera à ce sujet le livre de Vladimir Jankélévitch, *L'Imprescriptible*, composé de deux textes, « Dans l'honneur et la dignité » et « Pardonner », rééd. Seuil, Points- Essais, 1996.

8 Paul Ricœur, *op. cit.* p. 106.

COCTEAU, L'ILLUSIONNISTE INSPIRÉ

Huguette THÉLOT

Dans les *Fastes*, Ovide (poète latin du 1er siècle av. J.-C., remarquable par son imagination et son ironie étonnamment modernes) nous fait rencontrer un petit dieu qui, prisonnier de son coin de paysage, ne sait que se métamorphoser pour se croire libre, et pour se rendre intéressant aux yeux des rares humains dont il réussit à attirer l'attention.

Pendant longtemps, prisonnier de sa famille, comme Protée de son petit morceau de rive, Cocteau n'a d'autre ressource que des écarts plus ou moins clandestins. Son milieu social est celui d'une bourgeoisie traditionnelle et respectable. Né le 5 juillet 1889, l'esprit de l'époque pendant laquelle il a vécu son enfance et son adolescence ne se prêtait guère à l'originalité, encore moins à la marginalité. Cocteau a une sœur, Marthe (née en 1877) et un frère, Paul (né en 1881). Le suicide de leur père en 1898 (il a 9 ans) pour des raisons mal définies, le traumatise gravement.

En 1905, à l'âge de 15 ans, il rencontre au lycée Condorcet, le démoniaque et bien réel Pierre Dargelos, (devenu, sous son vrai nom, sans prénom, un personnage, vedette du film mis en scène par Jean-Pierre Melville, *Les Enfants terribles* et incarné, sans doute selon la volonté de Cocteau, par une jeune femme, Renée Cosima. C'est un étrange garçon déjà sulfureusement adulte, d'une beauté à la fois sournoise et frappante, qui influence peut-être Jean, le révèle à lui-même sûrement. Renvoyé du lycée pour « indiscipline » (serait-ce un euphémisme ?), Jean rate son baccalauréat deux fois.

Mais les sentiers battus des « bonnes études » ne lui manquent guère. En 1908 (à 19 ans), il donne un récital de poésies au théâtre (de Max) et, en1909, publie *La Lampe d'Aladin*, à compte d'auteur. Il faut avouer que sa fortune, bien réelle, a permis à son talent, non moins réel, de s'exprimer. Il est déjà, dans les salons, devenu un personnage : le « prince frivole ». Pour Édith Wharton, c'est « un homme pour qui chaque grande ligne de la poésie était un lever de soleil, chaque coucher de soleil la base de la ville merveilleuse ». Enthousiasmé par les Ballets russes, surtout par la grâce des danseurs-étoiles, Diaghilev et Nijinski, il devient cubiste, puis, en 1917, invente *Parade*, un ballet joyeusement délirant aux côtés de Picasso, Satie, Apollinaire. Il s'agrège, bien évidemment, à la suite de Breton et Soupault, au surréalisme, et boucle son parcours avec dada. Réformé, il avait voulu participer à la guerre, comme ambulancier, mais ne tient pas le choc. Il écrira *Thomas l'imposteur* en 1923, transposition mi réaliste, mi-onirique, mi-ludique, mi-tragique, de cette tentative avortée.

En 1920, il fréquente Proust, Gide, Barrès. Mais en 1918, Max Jacob lui a présenté Raymond Radiguet, avec lequel il s'est senti, peut-être pour la première fois, comme un Pygmalion devant sa Galatée. Radiguet devient scandaleusement célèbre, à 20 ans, en 1923, avec *Le Diable au corps*, qui défend la liberté individuelle contre les conventions sociales, mais meurt peu après d'une typhoïde. *Le Bal du Comte d'Orgel,* transposition moderne de *La Princesse de Clèves*, est publié après sa mort. Cocteau se console avec de l'opium, puis se contraint à un sevrage. Il n'est pas certain d'ailleurs que Radiguet lui ait accordé autre chose qu'une amitié « normale ».

Remis de son chagrin, Jean rencontre les Bourgoin à Villefranche (il leur a été présenté par Christian Bérard). Les jumeaux, Maxime et Jeanne (laquelle se suicide en 1929), sont pour lui une autre source d'inspiration, pour *Les Enfants terribles*. Ses préférences homosexuelles ne l'empêchent pas d'entamer quelques liaisons - toujours assez difficiles, d'ailleurs - avec des femmes. En1930, il devient l'amant de la belle et brillante Nathalie Paley, fille morganatique d'un prince russe, dans l'espoir de devenir père - espoir douloureusement ruiné par une fausse couche. Il s'essaie au gemmail (mosaïque de morceaux de verre sans sertissage) avec Marcel Duchamp. Avec son nouveau compagnon, Marcel Khill, il joue à refaire le tour du monde en 80 jours.

Il se lie avec Jean Marais, aussi beau qu'un dieu grec, au même prénom que lui, mais Villain de son vrai patronyme. Jean Marais a une mère. C'est un autre éphèbe, le bel et blond Édouard Dhermitte, qui devient, par adoption, le fils dont Jean a toujours rêvé.

En 1940, *Le Bel indifférent*, écrit pour Édith Piaf, est un drame ironique, cassé par un dénouement dérisoire. En 1930, seule sur scène, avec un téléphone, elle avait interprété, avec succès*, La Voix humaine*. Il noue avec elle une improbable, mais indéfectible amitié. Pendant l'Occupation, se révèle un aspect très particulier de son caractère : en lui, l'esthète, sensible uniquement aux images, l'emporte sur l'homme, qui pourrait percevoir l'humanité vivante (et souffrante). Le nazisme et sa célébration illustrée d'un « nouvel ordre européen », le séduisent. Ami de Leni Riefensthal, il se prend d'admiration pour Hitler. À travers ses propres lunettes magiques, avec innocence (à tous les sens du terme, y compris celui des crèches), il voit en Hitler « un poète contre des âmes de pions ». C'est pourquoi sans doute, il échappe à l'épuration qui, par chance, n'a pas daigné le prendre au sérieux. On lui pardonne, ainsi qu'au metteur en scène, J.-P. Le Chanois et aux interprètes, Jean Marais (par ailleurs engagé dans la Résistance) et Madeleine Sologne*, L'Éternel retour*, qui utilise Nietzche pour célébrer l'idéale et aryenne blondeur d'un Tristan et d'une Yseut ressuscités.

Son œuvre suit désormais sa vie personnelle, dont elle est le reflet de moins en moins dissimulé. La société, plus tolérante avec le temps, renforce son assurance. Il réapparaît sur la Croisette dans la chaleur du festival de 1950 (le premier après la Libération), sa veste de bourgeois sur les épaules aux côtés d'Orson Welles qui, farouche antinazi, se dit pourtant son ami. Rappelons qu'à Paris, on avait déconseillé à Welles de s'approcher à moins de 500 mètres du café de Flore, sous peine de voir Sartre déclencher un Grand-Guignol antiaméricain. Welles, qui n'aime que les femmes, ne lui offre rien de plus qu'une chaleureuse amitié. Faute de mieux, il compose à sa louange, de charmants poèmes - en prose en français, en vers en anglais !...

La Belle et la Bête, film où Jean Marais, dont le talent d'acteur est devenu indiscutable, apparaît sous un grimage hideux avant de recouvrer sa beauté, avait connu en 1946 un grand succès commercial. Mais c'est seulement en 1953 et 1954, que l'on accorde à Cocteau le grand honneur et la consécration cinématographique de présider le festival de Cannes.

C'est aussi pour lui l'occasion de se découvrir un nouveau talent. Reçu à *San Sospir* chez les Weisweiler, un mur blanc lui donne l'envie d'y peindre des fresques. Il s'inspire de la Bible et de la mythologie grecque, puis, dans la foulée, compose des vitraux, et enfin des tapisseries, qu'on appellera ses « poésies de laine », car, dit-il, « Il n'y a rien de plus noble qu'une tapisserie. C'est notre langue, traduite dans une autre, plus riche, avec exactitude et avec amour. C'est un mélodieux travail de harpiste. »

Élu à l'Académie française en 1955**,** il ressent cet honneur comme un « grand écart ». Mais il se commande aussitôt une épée très belle et très coûteuse, choisie avec un soin de dandy, prononce un discours brillant et ambigu où se mêlent une fierté quasi enfantine et une subtile dérision à l'égard de lui-même et des honneurs officiels auxquels il se découvre sensible, malgré *L'Habit vert* (célèbre et réjouissante satire de la vénérable institution, par Robert de Flers et Arman de Caillavet), et la conscience (peut-être un rien coupable) d'être devenu, selon l'expression de Françoise Giroud, une « vache sacrée ».

En 1960, *Le Testament d'Orphée* (réalisé avec l'aidé de François Truffaut), moyen métrage au titre énigmatique, montre des images surréalistes mêlées à une promenade familière du poète, qui rencontre des cavaliers d'échecs, silhouettes gracieuses au sexe indéterminé, à la marche oblique. Le film s'achève sur un faux regard peint sur ses paupières closes (jeu puéril ou anticipation de la mort ?). Une accumulation de lauriers s'abat sur lui. La nation lui confie le visage de Marianne cette même année 1960. Nommé commandeur de la Légion d'honneur, Cocteau vit cette situation de manière encore ambivalente, avouant un subtil dédoublement.

En 1963, il s'essaie à l'engagement. Avec Camus, Breton, Giono, l'abbé Pierre, il obtient un statut pour les « objecteurs de conscience », qui ne sont plus considérés comme des déserteurs. En octobre 1963, il apprend la mort d'Édith Piaf, sa voisine à Milly-la-Forêt, et meurt peu après d'une crise cardiaque. Beaucoup attribuent sa mort au choc, mais Marais affirme que ce n'est qu'une coïncidence. Il existait cependant une amitié indiscutable entre cette voisine vulgaire, inculte, nymphomane, riche mais vêtue sans goût, pourtant élue par le grand mystère du génie : sur scène, toute petite dans sa robe noire, elle paraissait possédée, comme le poète platonicien, par sa voix immense aux inflexions magiques. La suivre dans la mort ? Coïncidence peut-être, mais les coïncidences ont toujours joué un rôle dans la destinée de Cocteau.

En 1989, année centenaire de sa naissance, son buste, inauguré à Villefranche, a l'air de proclamer aux vivants ordinaires qu'il a rejoint sans encombre l'empyrée des poètes. Pourtant, sur sa tombe, à Milly-la-Forêt, Cocteau a voulu cette épitaphe : « Je reste avec vous ». Disciple d'Orphée, il disait croire en l'immortalité, au sens le plus concret du terme : « L'homme est sauvé, la mort meurt ». Mais comme d'habitude, nous ne pouvons le croire qu'à demi. En fait, Cocteau n'a jamais cru qu'en lui-même, et encore pas tous les jours !

Il nous a laissé une œuvre très riche, extrêmement variée, souvent déroutante, faite de mensonges rusés et d'aveux irrépressibles. Le temps, bien sûr, a opéré une décantation : il y a beaucoup de textes frivoles, de jeux d'écriture, mais aussi des œuvres qui font croire, à tort ou à raison, en son génie… Sans oublier les fresques, dessins, etc. d'un charme aussi évident que mystérieux.

Expériences esthétiques, exercices de style, gouttes magiques du « sang d'un poète » ? Difficile d'élucider le composé de pudeur et d'exhibitionnisme qu'a été son existence, on pourrait dire son « style ». Paradoxalement, cette obscure culpabilité l'aide à se libérer de sa famille, à changer (du moins le croit-il) de planète ; et ainsi, de bourgeois, devenir artiste. Il décide encore de suivre son penchant secret, de se faire « pédéraste », au sens grec originel, ce qui implique une éducation par l'amour mais réservée aux hommes.

Cocteau s'imagine peut-être auprès de Socrate, (affligé d'une mégère, Xanthippe), de Platon, et même d'Alcibiade, hétéro inguérissable dont se moquent ses amis ? Dans ces cités presque mythiques, dédaigner les femmes, enfermées dans les gynécées, à part les courtisanes, était normal. Il oublie volontiers (mais pas toujours) qu'Aristophane, qui détestait Socrate et le montrait, dans *Les Nuées*, comme un « imbécile illuminé » avait choisi d'être féministe (c'est-à-dire de prêter aux femmes plus de sagesse qu'aux hommes avec sa fameuse Lysistrata). Pour Cocteau, ce retour à un esprit antique idéalisé ou plutôt fantasmé, est illustré par deux échecs et une réussite.

Deux échecs : la mort de Radiguet, écrivain prometteur, décédé à 20 ans d'une typhoïde. Puis Édouard Dhermitte, au physique d'ange blond, mais acteur médiocre. Cependant, il l'adopte, ce qu'il n'a jamais fait pour Marais (qui avait une mère). Une réussite : la beauté exceptionnelle de Marais, rendu célèbre en 1940 par *L'Éternel retour* de Jean Delannoy, avec, comme reflet féminin Madeleine Sologne (nouvelle Yseut aux longs cheveux blonds). C'est une célébration, sous couvert de Nietzsche, d'un type physique idéalisé par le nazisme. À celui qu'il surnomme « l'Hyperboréen », il assure, nouveau Pygmalion, une lente métamorphose intellectuelle, morale, artistique.

Cocteau est donc un dilettante : poète, romancier, dramaturge et philosophe, peintre et sculpteur. Cela suffit-il à le définir ? Comment expliquer son attachement pour Édith Piaf, interprète en 1940, avec succès, du *Bel indifférent* et de *La Machine à écrire* ? Sa personnalité multiple à géométrie variable, mais sans hypocrisie, a eu le courage de s'autoriser toutes les libertés. Il « collabore » par mépris égoïste ou plutôt égotiste de l'actualité et de tout ce qui ne le concerne pas directement. Mais cette collaboration uniquement mondaine (il était d'ailleurs loin d'être le seul dans ce cas) était certes irresponsable, mais jamais criminelle. Cocteau n'a livré personne aux bourreaux. Et sans doute pour cette raison, il a, comme Arletty, échappé à l'« épuration », qui n'a pas daigné le prendre au sérieux. Ouvertement homosexuel, il veut échapper à tout, même à lui-même, au prix d'aventures difficiles avec des femmes.

Toujours en 1950, il se promène au festival de Cannes, sur une Croisette accablée de canicule, mais sa veste sur les épaules reste de convention bourgeoise. Il y rencontre Orson Welles en bras de chemise. Cet acteur et réalisateur américain, souvent qualifié de « génie », célèbre en Europe depuis un film culte, *Le Troisième homme,* violemment anti nazi, grand amateur de femmes (et seulement de femmes), lui accorde malgré tout son amitié.

En 1954, dans *la Machine infernale* (créée en 1934 par Jean-Pierre Aumont), reprise avec beaucoup plus de succès par Jean Marais, il pose, avec sa fausse légèreté de dandy, le grave problème de la destinée et réduit Einstein, sans le trahir, à une image naïve mais géniale, car à la portée de tous. « Le temps, c'est de l'éternité pliée » et invente des scènes remarquables : rencontre du Sphinx (Louise Conte), nuit de noces innocente et coupable avec Jocaste (Elvire Popesco).

Une fois de plus, il paraît jouer un rôle avec le sérieux d'un bon acteur. Mais est-ce vraiment un rôle ? Où est l'homme réel ? Existe-t-il ou le masque est-il –mensonge à tiroirs—sa vraie chair ? Il se révèle artiste dessinateur, avec des œuvres aux contours faussement simples mais très étudiés. Où a-t-il appris cette technique. A-t-il imité ou réinventé Picasso ? Il survit à travers Marais, son disciple artistique.

Étrange destin, étrange personnage qui change de consistance : tantôt solide et généreux, tantôt fuyant et contradictoire, égoïste, voire vampirique, puéril ou responsable, auteur d'une œuvre immense et variée dont cet exposé n'a pu vous présenter que des échantillons.

Obsédé par la mort, qu'il considère comme une vaste mystification à laquelle l'homme ne doit pas se laisser prendre, il a voulu la défier, voire la narguer : « Je reste avec vous », dit son épitaphe. Car il est persuadé que chaque être humain peut, s'il en a le courage, réussir, comme Orphée, l'aller-retour.

Il laisse une œuvre immense dont la variété fait songer aux artistes de la Renaissance. On se demande avec stupéfaction comment ce promeneur nonchalant qui, apparemment, passait le plus clair de son temps en mondanités, a pu écrire vingt-quatre recueils de poésie, six romans, huit ballets et court-métrages, six longs-métrages, huit scénarii, cinq dialogues de films, interpréter quatre rôles, et enfin créer un nombre impressionnant de « poésies graphiques » (dessins fresques et tableaux sur divers supports) et de céramiques…

Devenu, si on l'en croit, non pas *mort* mais *invisible*—en 1963, il conserve, plus d'un demi-siècle après, une indéniable modernité. Il n'a pas tout dit, et prétend encore nous parler. Il nous a d'ailleurs confié, au détour d'un film, un grand secret : « Ne le dites à personne, les miroirs sont les portes par lesquelles la Mort va et vient. »

Oserai-je avouer que j'ai presque envie de le croire ? Et vous, qu'en pensez-vous ?

LA QUÊTE DU PASSAGE DU NORD-OUEST APPROCHE HISTORIQUE ET GÉOGRAPHIQUE

Benoît Chomel de Jarnieu

Depuis la nuit des temps, ce terme « Passage du nord-ouest » fut consacré à la route qui était censée conduire de l'Atlantique au Pacifique en passant par le nord du Canada et de l'Alaska. Plus de quatre cents ans furent nécessaires pour l'identifier et en percer les mystères. Quatre cents ans et un nombre incalculable (plus d'une centaine) d'expéditions au cours desquelles les souffrances, les périls, les agonies furent au rendez-vous. Les explorateurs, le plus souvent marins, minimisaient les difficultés, même lorsqu'ils se pensaient armés pour affronter l'Arctique et ses eaux gelées. Chaque expédition permettait de progresser dans la connaissance de ces régions, mais les pas décisifs furent franchis lorsque plusieurs conditions étaient réunies : la faculté à hiverner plusieurs hivers de suite (trois à quatre parfois) ; la connaissance des mers gelées mais aussi des contours terrestres du grand nord canadien et de l'Alaska ; enfin, l'abandon de toute velléité d'aller d'est en ouest pour plutôt redescendre dès que possible vers des latitudes moindres pour espérer trouver des portions de passage franchissables, c'est-à-dire libres de glace. Enfin, rajoutons une condition : celle d'avoir de la chance ou de l'intuition afin de trouver ce que bien d'autres auparavant n'avaient su percevoir.

Sur les représentations classiques du globe terrestre, l'océan Glacial Arctique est bien visible dans son ensemble ainsi que le cercle polaire, le pôle Nord, le Groenland, le Canada, l'Alaska, et le détroit de Béring qui ouvre un accès soit d'ouest en est, soit d'est en ouest en longeant les côtes russes. En revanche, la visualisation plus précise des côtes de l'Alaska américain et du nord Canada est moins fréquente. L'ensemble de la zone arctique est gelé dix à douze mois de l'année avec cependant des variations importantes selon les années. Par ailleurs, la nuit polaire dure quatre mois, de novembre à février. La banquise atteint parfois une épaisseur de vingt à cinquante centimètres et, en mer de Beaufort jusqu'au Groenland, les vents et les tempêtes prennent des proportions surprenantes, créant alors une accumulation et une superposition des couches de glaces. Cependant, la différence se fait assez bien entre les terres gelées et la banquise, en se basant sur les différents reliefs terrestres.

Enfin, n'oublions pas que ces zones sont habitées par des Inuits qui vivent par familles ou petites tribus, se nourrissant de pêche et de chasse. Les explorateurs découvrirent leur mode de vie tardivement, ce qui les freina dans leur aptitude à survivre durablement sur le terrain et à quitter leurs navires pris par les glaces. D'une manière générale, les Européens firent assez peu appel à leur connaissance des zones arctiques.

Il faut, en fait, examiner une carte orientée différemment pour se faire une idée plus précise de cette zone d'exploration. On voit en effet, au nord du Canada un long couloir, assez large, qui ne manqua pas d'être la première porte vers le passage du nord-ouest. Plutôt libre de glaces, elle se referme vite au fur et à mesure que le voyageur progresse vers l'ouest, bloquée par la banquise et balayée par les vents et les tempêtes.

La route du passage du nord-ouest.

Un peu d'histoire

Remontant dans le temps, nous notons qu'en 1494, le pape Alexandre VI partage le monde entre l'Espagne et le Portugal. Les Européens du nord n'ont d'autre choix que trouver, ou dans un premier temps chercher, une autre route pour rallier les Indes : par le nord.

Vers 1500, l'Islande, le Groenland, Terre-Neuve, les côtes du Labrador sont découvertes et positionnées ainsi que la baie d'Hudson notamment par les frères Cabot. Jacques Cartier poursuivit mais surtout contribua à faire admettre qu'il existait un passage du nord-ouest. Les explorateurs allaient cependant bloquer eux-mêmes les avancées en focalisant les recherches autour et dans la baie d'Hudson. Vers 1600, c'est John Davis qui se lance à son tour. Il monte jusqu'à 73 ° de latitude nord et découvre le détroit qui constitue l'antichambre de toute traversée du NO et qui portera son nom. Hudson monta ensuite jusqu'à 82° de latitude nord mais connut le sort assez commun à l'époque : les mutineries d'équipage contraignaient nombre de commandants à renoncer. En 1610, il est abandonné dans une chaloupe et personne ne le reverra. En 1616, un pilote britannique, Baffin, découvre le détroit de Lancastre, route obligatoire pour relier l'Atlantique au Pacifique. Il ne l'explorera cependant pas. En 1740, Béring découvre l'entrée ouest d'un passage. Cook en 1778 confirme sa découverte mais ne peut aller plus loin, contraint par les glaces.

Ces avancées ne résultent pas d'explorations méthodiques de la zone mais plutôt de recherches épisodiques, traductions de l'intérêt discontinu des nations pour cette recherche d'un passage ; les financiers, plus intéressés par les profits commerciaux et les gouvernements occidentaux, accaparés par la gestion de leurs conflits, géraient souvent le court terme au détriment du long terme. Le commerce de peaux, la découverte de minerai avéré *in fine* de peu de valeur vont détourner l'attention de la recherche.

Il faut attendre la fin des guerres de l'Empire pour voir le Royaume-Uni s'intéresser dans la durée à la quête du Passage. Pas d'ingénuité dans ce revirement mais bien plutôt le besoin de donner un challenge à relever à la Royal Navy désormais inoccupée. Pour soutenir sa motivation et garder son niveau de compétences, rien de tel que les expéditions arctiques. Les progrès scientifiques de l'époque permettent des avancées notables, en particulier dans la navigation dans les glaces mais aussi dans l'observation des tribus esquimaudes.

Le dix-neuvième siècle

Barrow, Ross et Perry multiplient les expéditions mais c'est véritablement Perry qui, en 1819, ouvrit une voie décisive : il explore le détroit de Lancastre, reconnaît le détroit de Barrow qui lui fait suite, atteint 110° de longitude et surtout commence à hiverner avec un équipage sans catastrophe notable. Il organise véritablement le séjour glaciaire après avoir mouillé à *Winter Harbour* qui devint par la suite un point pivot des expéditions arctiques.

Perry explore l'île Melville et revient en Europe en 1820 pour repartir de plus belle. Il s'était en effet bien rendu compte qu'en été l'état de la glace était très changeant et qu'il devait y avoir moyen de se frayer un passage ; il avait vu aussi que toute navigation était impossible dans les parages ouest de l'île Melville, les vents s'accumulant en une banquise infranchissable ; il eut donc l'idée ou l'intuition qu'il fallait, au lieu de progresser plein ouest, redescendre dès que possible vers le sud à travers les canaux pour ensuite longer la côte américaine. Là seulement résidait une possibilité de trouver des eaux libres de glace un ou deux mois par an. Curieusement, en 1821, il décide de ne pas emprunter le détroit de Lancastre mais plutôt de percer le secret de la baie d'Hudson, donnant accès au golfe de Boothia. Il maîtrisait maintenant deux accès à l'entrée du passage du nord-ouest. Ses navigations s'arrêtent là, l'Amirauté se lassant du peu d'avancées dans la recherche. Il repartira à pied vers le pôle, avec une vingtaine d'homme et atteindra 82 ° de latitude nord.

Sir Franklin

C'est alors qu'entre en scène un explorateur mythique des zones arctiques : sir Franklin. Marin dès l'âge de quatorze ans, il prend part à tous les combats de l'Empire puis se passionne pour l'Arctique et commence, en 1820, l'exploration terrestre du nord-américain sur plus de 1 000 km, hivernant au passage pendant une année. Il aperçoit à cette occasion les eaux libres de glace des côtes nord-américaines et même l'île Victoria, de l'autre côté du détroit du Dauphin et de l'Union. Il visualisait ainsi le tronçon quasi terminal du passage du nord-ouest. Il ne restait plus qu'à relier les deux extrémités.

En 1845, il repart avec les HMS *Terror* et *Erebus*, armés par la fine fleur des officiers britanniques. Fort des expériences passées, il embarque trois années de vivres. Ils ne reviendront jamais. En 1848, l'Amirauté commence à s'inquiéter et promet 500 000 francs à qui sauverait les équipages. Plus de quarante expéditions vont être lancées pour retrouver Franklin et ses navires. Il faudra attendre quinze ans pour avoir des nouvelles de lui et plus de cent cinquante ans pour retrouver les navires. Dans ces recherches, Lady Jane tient une place centrale car elle consacra sa fortune et son existence aux expéditions arctiques et à la mémoire de son époux.

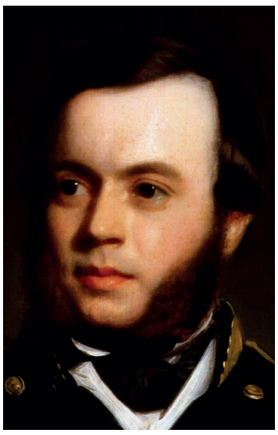
HMS Erebus *et* Terror*, Royal Museum.*

En attendant, Mac Clure tente de trouver le passage mais en passant d'ouest en est à partir du détroit de Béring. Il progresse avec succès dans une voie nouvelle, le détroit du Prince de Galles entre l'île de Banks et l'île Victoria mais reste bloqué dans le détroit de Melville. Il hiverne trois années, découvre le détroit qui porte son nom et finit par se réfugier à *Winter Harbour* où il ne découvre, hélas, pas de dépôt de vivres mais deux messages sous un cairn auquel il rajoute le sien.

En 1853, après près de trois ans durant lesquels son navire *Investigator* est resté bloqué dans les glaces, Mac Clure est rejoint par une expédition lancée à sa recherche et à celle de Franklin. Le message placé sous le cairn avait été trouvé et le passage du nord-ouest avait été localisé mais sans pouvoir y naviguer tant il était pris par les glaces. Pire, près de la moitié des navires de « l'escadre arctique » lancée à la recherche de Franklin durent être abandonnés, soit six navires.

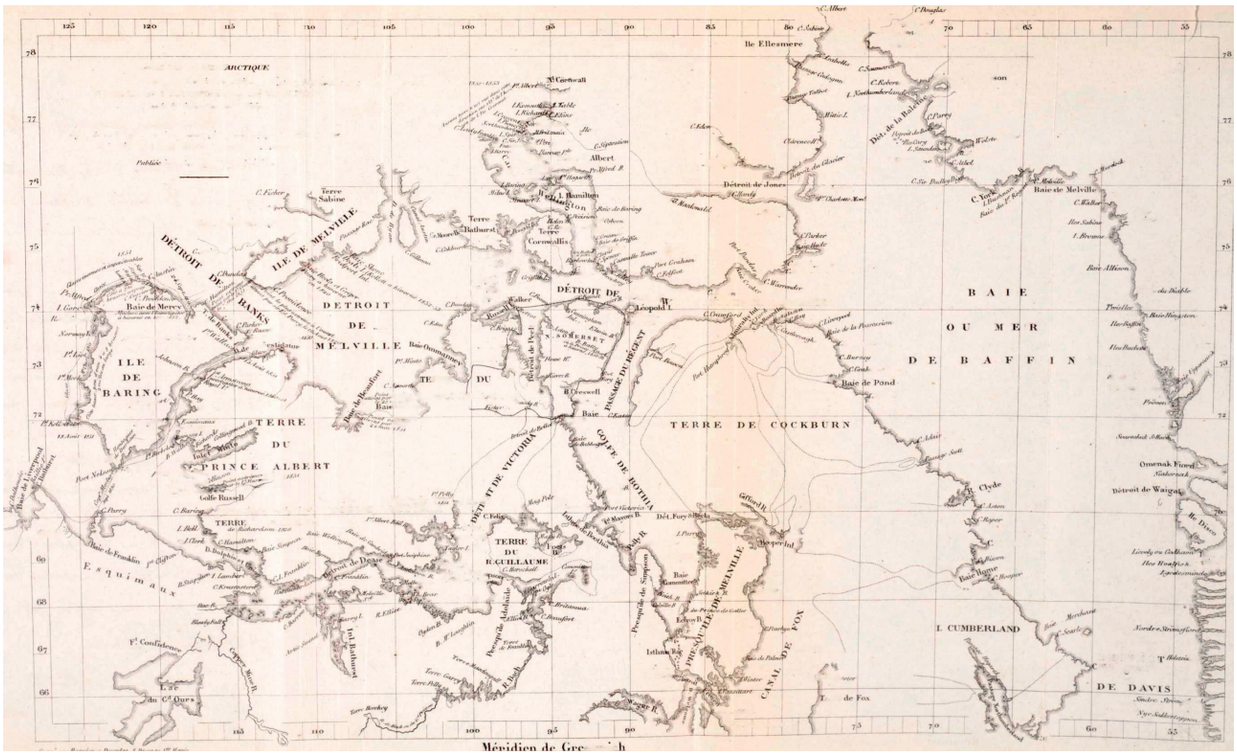
Pourtant, le mystère de la disparition de Franklin restait entier. Plus de quarante navires avaient sillonné la zone dans tous les sens sans que nulle trace ne soit retrouvée. Ce furent en 1854 les Esquimaux qui, les premiers, déclarèrent au docteur Rae, grand ami de Franklin et explorateur terrestre, avoir vu un détachement d'hommes cheminant à pied sur la glace, et tirant une embarcation. Les faits remontaient à 1850 environ, soit près de 5 ans après le départ de Franklin. Rae trouve de nombreux objets provenant des équipages et même une trentaine de corps. Pas de traces en revanche des navires. Lady Jane décide alors de lancer une nouvelle expédition maritime, la cinquième qu'elle finance.

Bellot, marin français



C'est maintenant qu'il convient de parler de l'enseigne de vaisseau Bellot, officier de marine français dont le rôle dans la recherche de Franklin fut déterminant. Né en 1826, il se passionne pour l'Arctique et obtient d'être détaché dans la Royal Navy pour rechercher Franklin. Il y laissera la vie.

En 1851 il embarque sur le *Prince-Albert* qui, après quelques péripéties, et sous double pavillon britannique et français, arrive au détroit de Lancastre mais doit hiverner. Bellot livre à cette occasion quelques réflexions empruntes de bon sens et qui seront par la suite exploitées par l'Amirauté et qui permettront de réellement progresser : « […] Pas une des expéditions de mer n'a eu les moyens de voyager par terre ; […] Il n'y a jamais eu avec eux des voyageurs arctiques ; […] Il y a eu des gens expérimentés dans la navigation des glaces, mais c'est tout ; […] Un voyage de découvertes doit se faire par terre aussi bien que par mer. » À cet égard, la lecture du *Journal d'un voyage aux mers polaires* du jeune Bellot est fort instructive.



La carte de l'Arctique telle que figurant dans le Journal d'un voyage aux mers polaires *de Bellot*.

L'hivernage du *Prince Albert* permet des expéditions assez lointaines sur les glaces et, dans le canal du Prince Régent, est découvert un canal très important car il donne un accès plus facile à la partie sud du passage du nord-ouest. Ce sera le canal Bellot. Ce faisant, Bellot coupe le détroit emprunté des années auparavant par Franklin (détroit de Franklin) mais nulle trace de lui n'est trouvée et le *Prince Albert* rentre fin 1852.

Une nouvelle expédition en 1854 sur le *Phénix* lui est fatale, car il tombe dans une crevasse et y perd la vie. Un monument à sa mémoire est élevé en Grande-Bretagne, mais aussi dans sa ville natale, Rochefort. On peut, en effet, voir encore aujourd'hui dans le cimetière de cette ville un étrange monument de pierre : une chaloupe renversée, soutenue par quatre ours polaires protégeant un gisant représentant Bellot. On peut y lire l'épitaphe suivante : « À la mémoire du lieutenant Bellot, mort dans les mers polaires à la recherche de sir John Franklin. »

En 1857, le *Fox*, sur les indications données par le docteur Rae, repart et trouve effectivement le lieu où Franklin abandonna ses navires en 1847. Un document est trouvé sous un cairn avec le texte suivant : « Quiconque trouvera ce document est prié d'y marquer le temps et le lieu où il aura été trouvé et de le faire parvenir au plus tôt au secrétaire de l'Amirauté britannique. » Le document mentionne, en outre, la mort de Franklin et l'abandon des deux navires dont la trace n'est toujours pas trouvée.

Les mystères levés

En 2014, l'*Erebus* est localisé. Il faudra ensuite attendre septembre 2016 pour que le HMS *Terror* soit retrouvé par le navire d'exploration *Martin-Bergmann* avec ses trois mâts brisés. Il était debout avec presque toutes les écoutilles fermées au milieu de la zone inexplorée de *Terror Bay*, dans l'île du roi Guillaume.

C'est un Inuit, membre d'équipage du *Bergmann*, qui a en effet expliqué qu'en allant à la pêche six ans plus tôt, il avait remarqué un gros morceau de bois sortant de la glace du côté de *Terror Bay*… Comme pour la première localisation des traces de l'expédition Franklin, ce sont bien les autochtones qui détenaient les informations déterminantes.

In fine, ce sera le célèbre Amundsen qui, en 1906, à bord du *Gjøa*, au terme d'une expédition minutieusement préparée, avec notamment cinq ans de vivres, franchira le passage du nord-ouest dans son intégralité. Pour y parvenir, Il suit les prescriptions et trajets durement découverts par tous ses prédécesseurs, mais l'expédition durera cependant près de cinq ans !

Détroit de Lancastre, golfe de Boothia, détroit de Bellot, sud de l'île Victoria, tout y est…

Et maintenant

Aujourd'hui, ce sont près de trois cents navires qui ont emprunté le passage du nord-ouest ; la compagnie maritime du Ponant propose même une croisière touristique sans pouvoir assurer cependant la réussite du périple. Un navire portant le nom de *Bellot* croise dans le Grand Nord.

Paradoxalement, le réchauffement climatique ne favorisera pas forcément l'accessibilité de la zone car il fractionne la banquise, ce qui va sans doute réserver le passage aux brise-glaces.

LE COMMISSAIRE DE LA MARINE JACQUES VERGIER, PROSATEUR ET POÈTE DU SIÈCLE DE LOUIS XIV

Pierre Lasserre

De son vivant, Jacques Vergier, ce commissaire de la Marine qui aimait écrire pour ses amis, n'avait pas songé à publier ses œuvres. Pourtant, après sa mort, survenue en 1720, ses contes ont continué à circuler largement sous forme de manuscrits tandis que ses chansons étaient sur toutes les lèvres. Plusieurs années après son décès, ses œuvres furent enfin imprimées. De 1726 à 1878, douze éditions portant sur l'ensemble ou une partie de son œuvre ont vu le jour en Europe.[1]

Qui était donc ce commissaire de la Marine, prosateur et poète, ami de La Fontaine, que Voltaire et de nombreux auteurs du XVIII[e] siècle ont volontiers célébré, et qui demeure aujourd'hui si peu connu, pour ne pas dire complètement oublié ? Qu'a t'il donc écrit et que peut-on retenir de son œuvre ?

Sa vie

Jacques Vergier est né à Lyon, le 3 janvier 1655, d'Hugues Vergier, maître cordonnier, et de Perette Prot, sa femme. Ses parents le destinaient à l'état ecclésiastique et, dans ce dessein, il suivit un cours de théologie à la Sorbonne. Ayant obtenu le grade de bachelier en théologie, il prit « le petit collet », devint l'abbé Vergier et, après avoir enseigné quelque temps la musique, il alla se placer comme précepteur chez monsieur Barthélemy d'Hervart[2], financier extrêmement riche, autrefois Contrôleur général des finances. L'obtention de ce poste de précepteur dans une famille si influente et si proche du pouvoir fut la grande chance de Jacques Vergier.

Aimable, enjoué, vif et galant, l'abbé sut plaire. Lorsque son élève, Anne d'Hervart, conseiller au Parlement et maître des requêtes aux conseils, épousa en 1686 Françoise de Bretonvilliers, il lui fut demandé de manière instante de rester le familier de cette maison, où la compagnie était d'une extrême qualité. On y rencontrait de nombreux poètes et notamment Jean de La Fontaine, alors dans la plénitude de son art, qui habitait toujours chez madame de la Sablière mais fréquentait assidûment le salon des d'Hervart. Des liens d'amitié s'établirent entre La Fontaine et Vergier qui s'initia, au contact du maître, aux joies de la composition poétique et s'essaya avec bonheur dans l'art de la fable et du conte.

On rencontrait également dans l'hôtel d'Hervart des membres de la haute administration, dont un certain monsieur d'Usson, chevalier de Bonrepaus, intendant de la Marine, qui, en octobre 1688, fit entrer Vergier dans l'administration de la Marine en qualité d'écrivain principal à l'arsenal du Havre. Vergier fut nommé commissaire ordinaire en 1690 et affecté au port de Brest. C'est à Brest que Vergier entra dans l'Ordre illustre des chevaliers de Méduse[3] qui devait lui inspirer un grand nombre de ses lettres, parodies musicales et chansons de table. En 1693, il rejoint Rochefort puis, deux ans plus tard, il est affecté au port de Dunkerque où il demeurera pendant 20 ans. Il ne quittera ce port qu'en 1714 pour prendre, à l'âge de soixante ans, sa retraite de commissaire de la Marine.

Pendant ces vingt années d'affectation à Dunkerque où il exerça différentes fonctions administratives sous les ordres de l'intendant, il se vit confier ponctuellement plusieurs missions importantes, que ce soit auprès de Jacques II, le roi d'Angleterre déchu, auprès du duc d'Aumont, ambassadeur du roi Louis XIV à Londres ou auprès de Jean Bart en qualité de commissaire de son escadre. Il fut également, en 1700, le premier président de la chambre de commerce de Dunkerque, fonction qu'il occupa sans discontinuer jusqu'en 1715.

Ces missions ponctuelles eurent toutes une forte incidence sur son inspiration poétique.

La correspondance qu'il a adressée aux ministres de la Marine successifs – et tout particulièrement à Jérôme de Pontchartrain alors même que ce dernier n'était que secrétaire d'État survivancier – est intéressante sur le plan littéraire. Lorsqu'il voulait délasser son interlocuteur, Vergier allait jusqu'à composer des épitres en vers

pour traiter des affaires du service car, comme l'écrit Adolphe van Bever : « Il savait, si j'ose dire, pincer les cordes de la lyre avec la plume des bureaux. »

Après avoir vendu sa charge de commissaire de la Marine[4], Vergier se fixa à Paris, au début de l'année 1715. Resté célibataire, il y mena la vie mondaine qu'il affectionnait, fréquentant les cercles littéraires et réunissant régulièrement ses amis pour sacrifier avec eux aux agréables divertissements de la table.

En 1719, Vergier présenta le recueil de ses poésies et de ses chansons à Philippe d'Orléans, Régent de France en l'accompagnant de la fable *Les Hommages*. Cet envoi lui valut une pension supplémentaire dont il ne put malheureusement jouir bien longtemps.

Dans la nuit du 22 au 23 Août 1720, venant de dîner chez une de ses amies, madame de Fontaines et cheminant seul et sans lumière, Vergier fut assassiné au coin de la rue du Bout-du-Monde, par trois personnes masquées. Cette mort tragique eut un grand retentissement à Paris et les hypothèses émises sur les raisons de sa mort furent nombreuses. En fait, on sut plus tard que l'auteur de cet assassinat était un voleur connu sous le nom de Chevalier le Craqueur, qui avait attaqué Vergier avec deux complices, tous trois appartenant à la bande du fameux Cartouche. Son dessein était de voler Vergier, mais il en fut empêché par un carrosse qui passa alors qu'ils tuaient leur victime.

Le Chevalier le Craqueur fut rompu vif à Paris, le 10 juin 1722.

Son œuvre

À sa mort, Jacques Vergier laissait une œuvre littéraire relativement importante. Dans l'édition d'Amsterdam de 1742, ses œuvres occupent plus de mille pages réparties en trois volumes. Vergier s'est essayé dans presque tous les genres : des fables, des contes, des lettres, en prose et en chanson, des épîtres en vers et en prose, des chansons, des chansonnettes, des parodies musicales (16), des billets en vers et de très nombreux poèmes, qu'il s'agisse d'épithalames, de madrigaux ou d'élégies. L'accueil réservé par le public aux œuvres de notre auteur au gré des éditions successives a été très favorable.

Vergier est bien dans l'air de son temps : ses fables et surtout ses contes ont été très appréciés par ceux qui en ont eu connaissance et qui constituent autour de lui un groupe d'admirateurs fervents et inconditionnels, tel le duc d'Aumont qui n'hésitait pas à lui écrire, en décembre 1712 : « Je ne peux m'empêcher de vous dire que je n'ai rien vu encore de si aimable et de si gracieux que l'ouvrage que vous m'adressez ».

Par ailleurs, ses parodies musicales et ses chansons lui ont valu un vrai succès populaire. C'est ce que résume Brossette, en écrivant en 1722, soit deux ans après la mort de l'écrivain : « On m'a envoyé depuis peu une copie manuscrite des œuvres de monsieur Vergier, des pièces tant en prose qu'en vers et surtout des contes qui sont tournés avec beaucoup de naïveté et de délicatesse, mais ce que j'estime beaucoup plus, c'est le manuscrit original de toutes les parodies et chansons de table du même auteur ».

Cet avis de Claude Brossette fournit un excellent fil conducteur pour aller à la découverte de l'œuvre de Jacques Vergier. Il est l'auteur d'une trentaine de contes et d'une vingtaine de fables qui ont été écrites dans l'esprit des contes et des fables de La Fontaine, ce qui a fait dire à Voltaire, dans son catalogue des écrivains français du siècle de Louis XIV, que Vergier « était à l'égard de La Fontaine, ce que Campistron était à Racine, imitateur faible mais naturel ». Or, l'intention de Vergier n'était pas d'imiter La Fontaine, même si, ayant vécu dans une grande proximité intellectuelle avec lui, il ne pouvait nier son influence. Il s'en explique dans le conte intitulé *Le Mal d'aventure* :

> Sur les traces de La Fontaine,
> Je n'ai point prétendu marcher ;
> Si par hasard je puis en approcher,
> J'obtiendrai cet honneur, sans dessein ni sans peine…
> La Fontaine a fort bien conté,
> Il s'est acquis une gloire immortelle ;
> Qu'on me mette au-dessous, qu'on me mette à coté,
> Je ne veux point de parallèle.

Les contes de Vergier, comme ceux de La Fontaine, ont eu un large succès parce qu'ils relèvent de la culture populaire et qu'ils n'ont d'autre but que de susciter le rire par une violation contrôlée des interdits. Ils sont

souvent, par leur inspiration, très différents les uns des autres : il en est de gais, comme le conte *Le Procurateur de Saint-Marc*, il en est de tendres ou de malicieux comme le conte *La Couche*, il en est surtout de scabreux – *Le Mal d'aventure*, *La Fille violée*… et, comme l'écrit Van Bever, il en est même de moraux.

Jean François La Harpe a écrit que, parmi les écrivains nés dans le même siècle que La Fontaine et qui se sont exercés après lui dans le genre du conte, on n'en peut distinguer que deux : Vergier et Sénecé.

Comparés aux contes de La Fontaine, les contes de Vergier sont tout aussi licencieux mais témoignent d'une gaité naïve qui leur est propre et qui ne nuit jamais à la poésie de l'expression. Ils sont certes moins bien construits et moins bien rédigés que les contes du maître et on peut déplorer un style parfois négligé et une versification souvent simpliste. Vergier reconnaissait bien volontiers ce manque de soins poétiques et n'hésitait pas à écrire ceci dans son épitre au duc d'Aremberg :

> Vers que nous versons partout,
> Et que peu de gens écoutent,
> Ne nous coûtent rien du tout ;
> Et valent moins qu'ils ne coûtent :
> C'est, comme ce que j'écris,
> Prose au pouce mesurée
> Ou dans espaces prescrits
> Rime est par force tirée.

Il faut toujours se souvenir que Vergier écrivait seulement pour charmer ses correspondants dans l'instant d'une lettre et non en vue d'une publication littéraire. Et le charme était tel que ses correspondants insistaient pour qu'il écrive davantage encore et surtout plus souvent. Ainsi Jérôme de Pontchartrain, le 26 mars 1693 : « Écrivez-moi donc souvent des lettres fort longues et fort peu sérieuses, envoyez-moi tout ce que vous avez fait et tout ce que vous ferez de nouveau… » Toujours de Jérôme de Pontchartrain, le 15 mai 1693 : « Si je n'appréhendais de vous fatiguer, je vous taxerais de deux lettres par semaine. Il n'importe pas de quoi elles traitent : contes, madrigaux etc. Tout m'est bon pourvu qu'il me vienne de votre part. »

On comprend qu'à ce rythme, il était difficile à Jacques Vergier de soigner ses vers. Mais lorsqu'il s'appliquait ou que la profondeur de ses sentiments le conduisait à un véritable lyrisme, il savait composer des vers fort beaux tels ceux, aux accents cornéliens, qu'il a écrits à la vue des démolitions du port de Dunkerque imposées par le traité d'Utrecht :

> Je les ai vus ces forts audacieux,
> Braver Neptune et menacer les Cieux ;
> Je les ai vus de cent bouches fatales,
> Du Dieu tonnant redoutables rivales,
> Vomir, lancer cent foudres à la fois…

Vergier sait également, quand il est inspiré, faire porter par ses vers de belles images poétiques. Ainsi dans le conte intitulé *La Couche*, adressé en 1696 à Jérôme de Pontchartrain, il écrit ces vers qui traduisent mieux qu'un long discours la triste réalité d'un combat naval, en l'occurrence celui qu'il vient de vivre avec Jean Bart

> […] tant avons bataillé,
> Par feu, par fer tant avons travaillé,
> Que des deux parts plusieurs sont morts aux peines,
> Et sont gisants au ventre des baleines.

Si les poèmes, les contes et les fables de Vergier ont été appréciés de son vivant par un public choisi appartenant surtout à la haute société, ses parodies musicales et ses chansons ont connu un très large succès auprès d'un public essentiellement populaire. Rappelons que la parodie musicale est l'adaptation d'un texte différent du texte initial à une mélodie ou à une pièce musicale connue. Une quarantaine de parodies sont parvenues jusqu'à nous ainsi qu'une vingtaine de lettres en chanson et plus de soixante-dix chansons ou chansonnettes. Les chansons et les parodies de Vergier sont faites pour être chantées soit sur des airs populaires traditionnels, soit sur un air d'opéra, essentiellement ceux de Lully, bien connus du public de l'époque. Ses chansons et ses parodies musicales ont connu un succès d'ampleur nationale au XVII^{e} siècle, succès attesté par ses contemporains : « Personne n'a égalé Vergier pour ses parodies », nous dit Piganiol de la Force, « Les vers et les airs sont tellement faits les uns pour les autres qu'on croirait que le musicien aurait aussi fait les paroles ou que le poète aurait fait la musique ».

Jérôme de Pontchartrain lui écrit, le 11 septembre 1694 : « J'ai entendu chanter avec plaisir, à Brest, votre chanson dans nos vaisseaux. On dit que vous l'avez faite impromptue. » Et on lit dans l'introduction des *Œuvres de Jacques Vergier* de l'édition d'Amsterdam de 1742 que « tous les savants sont prévenus que Vergier a excellé dans le genre parodique, c'est-à-dire dans la manière d'ajuster des paroles à des airs… Ces parodies ont fait dans leur temps le plaisir de la Cour et des villes ».

Comment expliquer un tel succès ? D'abord, parce que la musique sous l'Ancien Régime, tenait une place très importante dans la vie des Français, le chant étant alors un élément essentiel de la culture. Ensuite, parce que Vergier était mélomane et avait des connaissances musicales. Enfin, parce que parmi les chants favoris du public à cette époque, on trouve les airs populaires traditionnels, les airs religieux mais aussi les airs d'opéra, essentiellement les opéras de Lully, comme nous l'avons déjà mentionné.

En 1732, Évrard Titon du Tillet a expliqué cela très clairement dans *Le Parnasse français* : « Les chants de Lully sont si naturels et si insinuants que pour peu qu'une personne ait du goût pour la musique et ait l'oreille juste, elle les retient facilement à la quatrième et cinquième fois qu'elle les entend ; ainsi les personnes de distinction et le peuple chantoient la plupart des airs de ses opéras […] On dit que Lully était charmé de les entendre chanter sur le pont Neuf et au coin des rues avec des couplets de paroles différents de celles de l'Opéra ».

Parmi les chansons de Vergier, les parodies bachiques et les chansons de table méritent une mention particulière tant elles ont été appréciées par tous de son vivant. Ainsi, peu de temps après la mort de Vergier, Jean-Baptiste Rousseau écrivait ceci à Brossette : « Nous n'avons peut-être rien dans notre langue où il y ait plus de naïveté, de noblesse et d'élégance que ses chansons de table […] qui pourrait le faire passer à bon droit pour l'Anacréon français. » Et Brossette d'acquiescer et de citer la parodie numéro LXXI, écrite sur l'air de *La Mascarade* de Lully, comme étant parfaitement digne d'avoir été composée par Anacréon lui-même :

> Quel feu, quelle ardeur me dévore ?
> Depuis que ta main m'a versé jeune Flore,
> Ce vin dont mon goût est charmé ;
> D'un verre à moitié plein ma raison se renverse :
> Non ce n'est pas du vin que tu me verses
> C'est l'amour même en liqueur transformé.

Un tel engouement pour les chansons de table ne se comprend aujourd'hui qu'en rappelant l'importance sociale des réunions bachiques dont la vogue fut si grande aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles, où chaque convive était tenu de fournir son écot, c'est-à-dire sa chanson. Vergier était très à l'aise dans cet exercice, ce qui lui avait valu d'être élu prieur de la province de Dunkerque de l'Ordre illustre des chevaliers de Méduse, société bachique qui rassemblait officiers et notables des ports militaires de France. Il occupait également les fonctions de Grand chancelier et il rédigea la plupart des chansons du répertoire de l'Ordre. Voici, à titre d'illustration, une petite chanson sans prétention, répertoriée sous le numéro XXVIII qui, rappellons-le, n'a pas été écrite pour être lue et dont le charme originel serait pleinement restitué si elle était chantée sur l'air du ballet de Lully *Le Triomphe de l'Amour et de Bacchus* que Vergier avait prévu pour elle.

> À Copernic, c'est trop faire la guerre ;
> Qu'il ait raison ou qu'il ne l'ait pas,
> Faut-il choisir le temps de ce Repas
> Pour démêler ce docte embarras ?
> Que nous tournions sans cesse avec la Terre ;
> Que le Soleil tourne sans fin,
> Cela doit peu donner de chagrin
> Pourvu qu'enfin l'un et l'autre
> Tournant produisent le Raisin ;
> Pourvu qu'enfin l'un et l'autre
> En tournant nous donne du Vin.

En guise de conclusion

Au terme de cette communication, on peut retenir que Jacques Vergier a été un prosateur et un poète original du siècle de Louis XIV. Il ne s'est pas classé parmi les plus grands mais il a été, pour la littérature du XVII^e^ siècle, ce qu'en peinture, on appelle volontiers un petit maître.

Il est toutefois un domaine dans lequel Jacques Vergier s'est imposé comme un maître incontesté, sans doute le plus doué de sa génération, et ce domaine est celui des parodies musicales et des chansons de table. Il est avant tout le poète qui, aimant la musique, a écrit sur des airs d'opéra de son époque de ravissantes chansons qu'on chantait aussi volontiers à la cour de Versailles que sur le pont Neuf à Paris ou dans les provinces du royaume de France.

Voilà donc ce qu'il nous faut retenir de lui en priorité, en déplorant que notre connaissance en soit malheureusement très partielle, dès lors que ses œuvres ne sont plus chantées sur l'air qui a inspiré leur auteur. Sans les musiques prévues pour elles, parodies et chansons perdent en effet de leur intérêt. C'est pourquoi certains, dès le XVIII[e] siècle, auraient souhaité que les partitions correspondant à chaque parodie soient imprimées avec le texte pour que celles-ci soient chantées facilement. Cette proposition n'a pas été retenue mais au fil des éditions des œuvres de Vergier, l'habitude a été prise d'indiquer à la tête de chaque pièce l'acte et la scène de l'opéra d'où l'air était tiré. Voilà une bonne nouvelle car cette indication est de nature à faciliter la tâche de ceux qui souhaiteraient restituer tout l'éclat de ces parodies et de ces chansons en les faisant chanter aujourd'hui comme on les chantait au siècle de Louis XIV.

Nous sommes quelques-uns à souhaiter nous lancer dans cette aventure et ceux qui voudraient se joindre à nous sont les bienvenus. Ce serait là un bel hommage à rendre au commissaire de la Marine Jacques Vergier, poète original et talentueux du siècle de Louis XIV, qui était par ailleurs le poète attitré de l'Illustre société des chevaliers de Méduse, laquelle compte, je le rappelle, parmi les « ancêtres » de l'académie du Var.

NOTES DE LECTURE

1. Les œuvres de Jacques Vergier ne furent imprimées que plusieurs années après son décès survenu en 1720. D'abord le *Mercure de France* publia en 1724 ,1725 et 1726 une grande partie de ses lettres en vers et en prose. Puis, le succès de cette publication incita les éditeurs à rassembler toutes les autres pièces de Jacques Vergier qu'il fut possible de trouver afin de les diffuser dans le public. De 1726 à 1878, douze éditions portant sur l'ensemble ou une partie de son œuvre ont vu le jour à Amsterdam, La Haye, Lausanne, Londres, Paris et Rouen. Malheureusement, ces éditions sont toutes incomplètes et approximatives. Ainsi dans l'édition imprimée à Amsterdam en 1742, qui a servi de référence pour cette communication, il est reconnu d'emblée l'imperfection relative des recueils successifs puisqu'elle s'intitule *Œuvres diverses de Monsieur Vergier … plus ample et plus correcte que les précédentes*.
2. Barthélemy Hervart (1607-1676). Banquier huguenot qui, à plusieurs reprises sauva la monarchie française, par des prêts importants durant la Fronde et au moment de l'arrestation de Fouquet. Intendant des finances en 1650, il fut contrôleur général des Finances de 1657 à 1666.
3. Société bachique créée par des marins du Roi à Marseille en 1690. Elle prit un grand essor à partir de 1693, lorsque l'intendant du port de Toulon, Jean-Louis Girardin de Vauvré, en exerça la direction.
4. Rachat de sa charge de commissaire de la Marine par Jacques Vergier : un édit royal de mars 1702 avait décidé que les fonctions de commissaire de la Marine, jusque-là remplies par commission, seraient érigées en office. Ces charges de commissaire furent supprimées en 1716 et les fonctions de commissaire de la Marine furent à nouveau remplies par commission.

MARIA GAETANA AGNESI, UNE « FEMME SAVANTE » ITALIENNE AU SIÈCLE DES LUMIÈRES

Geneviève NIHOUL

Ce terme de « femme savante » est placé dans le titre à dessein. Il évoque une raillerie, voire un certain mépris, à l'égard de femmes qui se mêlent d'avoir des connaissances. Pourtant Maria Gaetana Agnesi fut une remarquable mathématicienne de Milan qui écrivit, en italien, un livre de synthèse de toutes les mathématiques de son époque, qui fut longtemps utilisé en Italie et traduit en plusieurs langues. Elle fut pleinement intégrée à la communauté scientifique de son temps et apporta une contribution notable à l'évolution des sciences.

Au XVIII[e] siècle, la grande puissance dans le nord de l'Italie est l'Autriche qui possède le Milanais et la Toscane ; l'Autriche est dirigée depuis 1740 par une femme, Marie-Thérèse de Habsbourg. C'est à Milan que vivra Maria Gaetana Agnesi toute sa vie. La région connaît une relative période de paix jusqu'à la fin du siècle, ce qui explique probablement le foisonnement intellectuel qui existe à Milan durant cette période. Pour comprendre l'histoire de Gaetana Agnesi, il faut d'abord décrire la société milanaise : la noblesse exerce encore une domination économique et intellectuelle et l'essor de la bourgeoisie ne se fera qu'à la fin du siècle. Il existe néanmoins des bourgeois enrichis qui n'ont qu'une idée : vivre comme des nobles et, si possible, acheter une terre qui leur permette d'obtenir des lettres de noblesse. C'est le cas de la famille Agnesi qui était riche et d'origine bourgeoise.

Nous avons la chance d'avoir une biographie de l'illustre mathématicienne écrite juste après sa mort par un ami de son frère qui a pu consulter des lettres, papiers et manuscrits concernant la famille et qui décrit bien le milieu où elle vécut. Pietro Agnesi, son père, aimait la vie du grand monde et la célébrité : il voulait recevoir avec faste des nobles, des riches et des gens de lettres. Il va créer un salon et profiter des dons de deux de ses filles pour y attirer la bonne société milanaise et tous les nobles étrangers de passage. Il s'était marié trois fois et avait eu vingt-et-un enfants dont treize survécurent. Maria Gaetana était l'aînée et elle montra très tôt des talents extraordinaires : son biographe nous dit qu'elle était polyglotte dès sa plus tendre enfance et qu'elle connaissait sept langues, dont le latin, le grec et l'hébreu. Il semble évident que son père lui paya d'excellents précepteurs : il commença très rapidement à se servir de ses dons pour faire connaître son salon. Alors qu'elle avait neuf ans, il réunit de nombreuses personnalités devant lesquelles l'enfant fit un discours d'une heure en latin dont le titre était *Discours par lequel on montre que l'étude des arts libéraux n'est aucunement incompatible avec le sexe féminin*. Ce texte fut publié à Milan en 1727, en latin bien sûr. Il a maintenant été prouvé que ce discours avait été écrit par un de ses précepteurs mais qu'elle l'avait traduit en latin et l'avait mémorisé.

Durant les années qui suivirent, Maria Gaetana approfondit ses connaissances, affina son esprit critique et commença à étudier les sciences, en particulier les mathématiques et la philosophie. Encouragée par son père, elle développa une relation suivie avec le comte Carlo Belloni, patricien de Pavie, ami de la famille Agnesi. Il va lui enseigner les techniques de discussions, les manières en usage dans le monde et va l'orienter vers les sciences. Nous avons des lettres dans lesquelles elle lui propose, par exemple, des problèmes sur les sections coniques ; avec lui elle aborda des problèmes de physique. Le comte l'introduisit dans les débats scientifiques de cette époque et lui fit connaître les textes de Newton, *Philosophica Mathematica* et *Optiks*. Maria Gaetana devint un personnage de référence pour ceux qui voulaient avoir des conseils ou des avis sur des sujets philosophiques et scientifiques.

Quelques années après, son père ouvre régulièrement son salon où vont défiler un certain nombre de nobles attirés par le génie précoce et varié de sa fille. Ou plutôt de ses filles, car Maria Gaetana a une sœur cadette, Maria Theresa, qui se révèle très tôt une excellente musicienne : elle écrira des cantates, des concertos et sept opéras qui seront joués à l'époque. Elle aussi sera exhibée par son père pour favoriser son ascension sociale ! Nous avons des récits de ces soirées, en particulier une lettre du président de Brosses, du parlement de Dijon, qui fit un voyage en Italie et écrivit à de nombreux correspondants français pour raconter les événements qui

ponctuaient ses déplacements. Je cite cette lettre : « Je veux vous faire part [...] d'une espèce de phénomène littéraire dont je viens d'être témoin, et qui m'a paru *una cosa piu stupenda* que le Dôme de Milan [...] Je reviens de chez la signora Agnesi [...] On m'a fait entrer dans un grand et bel appartement, où j'ai trouvé trente personnes de toutes les nations de l'Europe, rangées en cercle, et mademoiselle Agnesi assise seule avec sa petite sœur sur un canapé. C'est une fille de dix-huit à vingt ans, ni laide ni jolie, qui a l'air fort simple et fort doux [...] Le comte Belloni, qui m'y amenait [...] a débuté par adresser à cette jeune fille une belle harangue en latin, pour être entendu de tout le monde. Elle lui a répondu fort bien ; après quoi, ils se sont mis à disputer en la même langue, sur l'origine des fontaines, et surtout sur les causes du flux et reflux que quelques-unes ont comme la mer. Elle a parlé comme un ange sur cette matière ; je n'ai rien ouï là-dessus qui m'ait plus satisfait. Cela fait, le comte Belloni m'a prié de disserter avec elle sur quel sujet il me plairait pourvu que ce fût sur un sujet philosophique ou mathématique. » Et il continue : « Nous avons disputé d'abord sur la manière dont l'âme peut être frappée des objets corporels et les communiquer aux organes du cerveau ; et ensuite sur l'émanation de la lumière et sur les couleurs primitives. » Et plus loin le président nous explique : « Elle est fort attachée à la philosophie de Newton et c'est une chose prodigieuse de voir une personne de son âge entendre si bien des points aussi abstraits. » Et la soirée se termine très agréablement : « Après que nous eûmes causé, sa petite sœur joua sur le clavecin des pièces de Rameau et d'autres de sa propre composition, et chanta en s'accompagnant. » Voilà donc les soirées qui firent la réputation européenne de Maria Gaetana Agnesi. Les résultats de ces discussions sont publiés à Milan en 1738, alors qu'elle a vingt ans, sous le titre de *Propositiones philosophicae* et sont dédiées au comte Belloni.

Le titre complet explique bien la genèse de ce livre : *Thèmes de réflexion philosophiques que, dans de multiples discussions tenues chez elle en présence des personnages les plus illustres, elle explicitait à l'improviste en faisant justice des objections*. Cet ouvrage se présente comme une série d'essais sur des sujets de philosophie ou de sciences naturelles. Peu après la publication des *Propositions philosophiques*, un changement survient dans la vie de Maria Gaetana : elle semble avoir expliqué à son père qu'elle détestait l'utilisation mondaine qu'il faisait d'elle et qu'elle désirait se retirer au couvent. La lettre du président de Brosses donne déjà une indication de ces idées. Il écrit : « Elle me dit qu'elle était très fâchée que cette visite eût ainsi pris la forme d'une thèse ; qu'elle n'aimait point du tout parler de pareilles choses en compagnie... » et plus loin il ajoute : « Je fus très fâché d'entendre dire qu'elle voulait se mettre en un couvent ; ce n'est pas par besoin car elle est fort riche. » Son père, bien sûr, refusa cette proposition mais elle obtint de ne plus apparaître dans son salon, de se vêtir simplement et de pouvoir aller à l'église quand elle le voudrait. La mort de sa belle-mère à cette époque fit aussi reposer sur ses épaules la direction de la maison et le soin des nombreux enfants.

Pendant les dix années qui suivent, elle va étudier avec passion les mathématiques. Elle avait écrit bien avant : « Les disciplines mathématiques nous conduisent très sûrement à atteindre la vérité et à la contempler, rien n'est plus agréable que cela. » Elle aura comme guide un très bon mathématicien, le père Rampelli, professeur à l'université de Pavie. Les mathématiques, au XVII^{e} et au XVIII^{e} siècles, font des progrès rapides mais assez désordonnés : Newton et Leibniz par exemple ont découvert le calcul différentiel et le calcul intégral mais avec des notations très différentes. De nombreux savants ont repris leurs méthodes pour en tirer des résultats et il en résulte beaucoup de connaissances mais dispersées, sans aucune unité de notations ou de méthodes, bref dans un désordre complet. Maria Gaetana Agnesi va entreprendre une tâche gigantesque de collation de tous les résultats en les unifiant, en normalisant les notations et en faisant un ouvrage lisible par toutes les personnes intéressées par les mathématiques. Elle devient célèbre en Italie, et en dehors, pour ses connaissances. Par exemple, elle est élue à l'académie de Bologne sans même l'avoir demandé.

Le résultat de ce labeur fut un traité qu'elle écrira en italien et non en latin, langue qui commence à être abandonnée. En 1748 paraissent les *Institutions analytiques à l'usage de la jeunesse italienne*. Maria Gaetana Agnesi avait pu faire éditer cet ouvrage chez elle, son père ayant accepté d'engager les typographes et autres spécialistes nécessaires à la publication du livre. Cela permit à Gaetana de superviser l'impression et, en particulier, de montrer aux typographes comment faire tous les caractères particuliers nécessaires aux formules mathématiques, nombreuses évidemment dans l'ouvrage. L'ouvrage est dédicacé à l'impératrice d'Autriche Marie-Thérèse qui, rappelons-le, était la souveraine de Milan et de la Lombardie. Cette œuvre monumentale comporte deux énormes volumes de plus de mille pages. Le but de l'auteur était de donner un exposé complet, homogène et compréhensible de toute l'algèbre et l'analyse connues à cette époque en insistant bien sûr sur ce qui avait été apporté durant les dernières décennies. Il faut bien comprendre que tout ce qui est classique actuellement est, à cette époque, en plein développement, on pourrait presque dire en pleine explosion : Leibniz est mort en 1716, Newton en 1727, Jacques Bernoulli en 1705 et son frère Daniel en 1748, peu de temps avant la parution de l'œuvre d'Agnesi. En tous les cas, son œuvre devait être indispensable et difficile à réaliser car elle fut acclamée dans toute l'Europe. Gaetana Agnesi, aidée évidemment par sa connaissance de nombreuses langues, avait ainsi réussi à rassembler les idées de tous les mathématiciens contemporains et à les intégrer d'une façon différente et parfaitement unifiée. Remarquons que les formules utilisent une

écriture quasiment identique à celle que nous utilisons aujourd'hui alors que la lecture des textes scientifiques de Descartes ou de Newton, publiés 50 ou 100 ans avant, est très difficile !

Les grands de ce monde lui manifestèrent leur satisfaction : l'impératrice lui envoya une bague en diamant et un coffret décoré de joyaux. Le pape Benoît XIV lui fit parvenir une médaille d'or et un diadème accompagnés par une lettre de félicitations, etc. En septembre 1750, le pape la fera nommer professeure de mathématiques à l'université de Bologne : elle n'enseigna jamais à ladite université, ne voulant pas quitter Milan. Plus important pour elle furent les félicitations de ses collègues mathématiciens : elle était déjà très connue avant la publication des *Institutions* mais c'est vraiment cette œuvre qui la fait reconnaître comme mathématicienne. Citons la réaction de l'Académie des sciences de Paris : « Il a fallu beaucoup d'art et de sagacité pour ramener, comme on l'a fait, à des méthodes presque toujours uniformes, ces découvertes dispersées dans les Ouvrages des Géomètres modernes et souvent exposées par des méthodes très différentes les unes des autres. L'ordre, la clarté, la précision règnent dans toutes les parties de cet Ouvrage. »

En 1775, l'Académie décidera de faire une traduction en français de cette œuvre, sur l'avis d'une commission composée du marquis de Condorcet, de d'Alembert et de Vandermonde. Cette traduction paraîtra sous le titre *Traités élémentaires de calcul différentiel et de calcul intégral*. Une traduction en anglais fut aussi réalisée par un professeur de Cambridge, John Colson, qui « trouva l'ouvrage d'Agnesi tellement excellent qu'il prit la peine d'apprendre l'italien, à un âge avancé, dans le seul but de traduire son livre afin que la jeunesse britannique puisse en tirer les mêmes profits que la jeunesse italienne ».

Il est assez étrange que le nom d'Agnesi ne soit resté associé qu'à l'étude d'une courbe particulière, étudiée dans son livre et qui porte d'ailleurs toujours son nom. Dans tous les pays anglo-saxons cette courbe est appelée « la sorcière d'Agnesi » ! Cette curieuse appellation mérite tout de même une explication. La construction géométrique de la courbe vous sera épargnée, pour dire simplement qu'en italien cette courbe est nommée *versiera*, mot italien qui ressemble à un autre mot avversiera qui voulait dire la femme du diable, c'est-à-dire une sorcière. Colson, en traduisant l'œuvre d'Agnesi aurait fait une erreur de traduction. La courbe a gardé le nom qu'il lui a donné ! Ne croyons pas que cette courbe soit encore une idée abstraite des mathématiciens. Ce l'était certes, mais comme il est arrivé souvent dans l'histoire des sciences, les physiciens s'en servent aujourd'hui pour décrire le profil des vagues en eau peu profonde ou encore pour évaluer la distribution spectrale de la lumière dans certains cas. Comme quoi, la sorcière a encore de beaux jours devant elle !

Revenons à Maria Gaetana Agnesi elle-même. En 1752, un grand changement survint dans sa vie : son père mourut, ayant dépensé sa fortune et laissant peu de choses à ses treize enfants. Gaetana se considéra comme libre de mener, enfin, la vie qu'elle désirait. Elle se retira du monde des sciences et se dévoua désormais toute entière au service des pauvres. Elle va vendre tous les cadeaux qu'elle avait reçus afin de pouvoir donner un abri et nourrir les pauvres. Dans un premier temps, elle va transformer la partie de la grande maison familiale qui lui est revenue à la mort de son père en un accueil pour des femmes misérables. Elle y consacrera toute sa fortune. Quand cela ne suffira plus, elle trouvera d'autres abris : elle n'hésitera pas à demander l'aumône à tous ceux qui avaient fréquenté le salon de son père.

Parallèlement, elle étudia la théologie et en particulier les Pères de l'Église. Elle écrivit un certain nombre de textes qu'elle ne destinait pas à la publication, sur les liens entre les activités intellectuelles et la contemplation mystique. Le plus connu est un traité contemplatif sur les vertus, les mystères et les mérites suprêmes de Jésus-Christ. Elle ne reviendra jamais aux mathématiques, ce que beaucoup lui reprocheront. Elle ne fera aucune révision ou ajout aux éditions successives de son grand livre alors que l'analyse mathématique est en pleine évolution. En 1762, l'université de Turin lui demande son avis sur les articles, assez révolutionnaires en science, que vient de publier un jeune savant turinois appelé à un grand avenir, Joseph-Louis Lagrange. La réponse d'Agnesi sera que « de tels sujets n'occupaient plus son esprit ». Le seul texte qu'elle acceptera d'écrire sera, sur ordre de l'archevêque de Milan, un commentaire sur un ouvrage intitulé *Politique, Droit et Religion pour bien penser et discerner le vrai d'avec le faux*, ouvrage qui embarrassait l'archevêque. Elle devait tout de même avoir acquis un bon niveau en théologie pour qu'on la consulte ainsi !

En 1783, elle s'installa à l'asile Trivulzi, n'ayant plus aucun moyen de faire vivre des indigents. Nous avons un buste d'elle fait en 1781 par Joseph Franchi qui appartenait à l'Académie des beaux-arts de Milan : il l'avait vue plusieurs fois sous de faux prétextes sachant bien qu'elle refuserait de poser pour lui.

À partir de 1791, elle deviendra peu à peu aveugle et sourde et mourra en janvier 1799, à l'âge de 80 ans. Elle fut enterrée, à sa demande, dans une fosse commune avec une dizaine d'autres femmes aussi pauvres qu'elle. Mais sa famille fit poser, quelques années après, une pierre tombale avec une inscription personnalisée. Son double

aspect de remarquable mathématicienne et de femme dévouée aux autres a inspiré de nombreux ouvrages au XX^{e} siècle, plus ou moins bien documentés ou orientés.

Les choix de vie de Gaetana Agnesi sont évidemment originaux. Mais c'est surtout son choix professionnel qui paraît remarquable. Dans cette époque d'explosion de connaissances mathématiques, au lieu de contribuer à rajouter encore quelques nouveaux théorèmes, elle a choisi de mettre de l'ordre dans un chaos assez impressionnant pour décourager les plus courageux. Et cette œuvre de rationalisation et d'homogénéisation de toutes les découvertes faites à son époque a été indispensable pour la suite de l'histoire des mathématiques. Pour cela nous lui devons une grande reconnaissance.

Gaetana Agnesi.

UNE VILLA PALLADIENNE ÉGARÉE DANS LE HAUT-JURA

Lucette Maigre

En mars dernier, l'émission de télévision *Passion Patrimoine* a présenté quelques lieux emblématiques de la Franche-Comté : la saline d'Arc-et-Senans et la chapelle Le Corbusier à Ronchamp, en ignorant le patrimoine du sud du Jura. Pourtant, à l'écart des grands axes routiers, à 60 km de Morez, en pleine forêt d'épicéas et de chênes, se dresse une étonnante bâtisse appelée « la villa palladienne » de Syam.

Villa palladienne.

Son nom est presque un oxymore, associant Palladio, un architecte italien du XVI^e^ siècle qui bâtit des villas célèbres en Vénétie, et Syam, un minuscule village perdu dans une région montagneuse au climat rigoureux. Cette villa, très peu connue, même des Jurassiens, suscite beaucoup de questions. Qui fut assez fou pour l'avoir fait construire dans un endroit si reculé. Quelle en fut la genèse ? Que pouvait-elle signifier ? Pour résoudre cette énigme, il nous faut suivre une piste essentielle, celle d'une histoire familiale peu commune. Cette villa fut construite en 1818 par la famille Jobez qui développa dans le Haut-Jura l'industrie métallurgique. Penchons-nous sur l'histoire de cette famille.

Jean-Claude Jobez (1703-1792) libéra sa famille du servage

Le patronyme Jobez n'augure rien de positif. Jobez vient de l'hébreu « Job » dont la connotation est négative : être « pauvre comme Job », être « un jobard », un « jobastre », un sot, un niais. Ironie du sort, les Jobez furent l'inverse !

Le premier Jobez à s'illustrer fut Jean-Claude, laboureur de son état, serf des chanoines de l'opulente abbaye de Saint-Claude, qui parvint à s'affranchir de sa mainmorte, dès 1778. La mainmorte est un terme de jurisprudence qui remonte au droit romain. Au Moyen Âge, les serfs étaient privés de la faculté de disposer de leurs biens par testament. À leur mort, le seigneur héritait de la totalité de leurs possessions. Au XVII^e^ siècle, la mainmorte avait pratiquement disparu, sauf en Franche-Comté qui fut rattachée tardivement à la France, en 1678, sous Louis XIV, par la paix de Nimègue. La mainmorte y fut abolie seulement en 1790 après de grandes résistances. Voltaire, depuis Ferney, combattit la condition servile des paysans mais il mourut avant la disparition de la mainmorte. La ville de Saint-Claude lui éleva une statue en hommage à sa lutte contre le servage dans le Jura. Jean-Claude Jobez qui avait réussi à s'affranchir de la mainmorte, douze ans avant sa suppression, n'était assurément pas un jobard !

Son fils, Claude-Étienne (1745-1830), fit la fortune familiale

Il fut d'abord fabricant de cadrans émaillés d'horloges comtoises à Morez. Puis il devint un négociant qui vendait des horloges comtoises dans toute la France. Il s'enrichit et sut profiter de la Révolution de 1789 et de la vente des biens nationaux par l'Assemblée constituante. Le décret du 2 novembre 1789 plaçait en effet les biens ecclésiastiques à la disposition de la nation. Entre 1790 et 91, Claude-Étienne Jobez acheta une partie des terres de l'immense domaine des chanoines de Saint-Claude et devint un gros propriétaire foncier.

Il sut aussi profiter de la forte demande en fer et en fonte entraînée par les guerres révolutionnaires et impériales. Il prit des parts dans des forges, acheta des hauts fourneaux. Le Jura possédait beaucoup de minerai de fer, d'immenses forêts et de nombreux torrents, ce qui avait permis le développement de forges et de laminoirs actionnés par la force hydraulique. Près du village de Syam, au bord de deux torrents, en pleine forêt, depuis longtemps on travaillait la fonte dans des ateliers appelés « martinets ».

Le moulin et les forges de Syam.

Claude-Étienne Jobez profita de la faillite d'une famille, pour racheter quatre forges. Il investit massivement, modernisa les installations, les réorganisa. En 1813, sous le Premier Empire, il créa, avec son gendre Étienne Monnier, les grandes Forges de Syam et bénéficia de circonstances politiques favorables : Napoléon I^{er} passait d'incessantes commandes. De plus, grâce au blocus contre l'Angleterre qui produisait une fonte meilleur marché, les industriels français dont les marchés étaient ainsi protégés connurent un enrichissement colossal. À Syam, Claude-Étienne Jobez fit construire en 1820 une nouvelle fabrique qui décuplait la production et devint un maître de forges riche et puissant. Cette profession était alors prestigieuse. Certains nobles, tels les ducs de Choiseul et de Noailles, avaient pris des parts dans les forges. Avec la verrerie, c'était l'une des activités qu'ils pouvaient exercer sans déroger. Claude-Étienne Jobez paracheva son éclatante réussite en menant une carrière politique au niveau local. Parcours étonnant pour ce petit-fils de serfs qui n'avait pas fait d'études et qui était devenu, en moins de vingt ans, un grand métallurgiste jurassien, un notable et une des plus grosses fortunes de France.

Son fils, Jean-Emmanuel Jobez (1775-1828), fut le commanditaire de la villa

Il hérita des Forges de Syam et d'une fortune considérable. Il fut le premier de la famille à faire des études supérieures, des études de lettres à la Sorbonne. Il fréquenta les milieux littéraires parisiens, devint l'ami de Charles Palissot, homme de lettres assez médiocre, adversaire de l'Encyclopédie, qui fut administrateur puis directeur de la bibliothèque Mazarine. Il fréquenta aussi les artistes. À Paris régnait alors un grand engouement pour l'art antique, stimulé, à partir de 1748, par la découverte d'Herculanum, de Pompéi et par l'étude des temples grecs d'Italie du Sud. Dans toute l'Europe des Lumières, le néo-classicisme s'était imposé, favorisé par le Grand Tour d'Italie. Rejetant les excès du baroque, ce mouvement prônait la simplicité, la grandeur et l'harmonie des monuments antiques. Jean-Emmanuel Jobez fut un témoin de cette époque de renouveau architectural au cours de laquelle furent édifiés la place Louis XV, actuelle place de la Concorde, l'École

militaire et le Panthéon. Entre 1808 et 1812, il fit le Grand Tour, comme de nombreux jeunes aristocrates, pour parfaire son éducation intellectuelle, artistique, voire sexuelle. Il aurait pu, comme Chateaubriand, méditer sur la grandeur perdue de Venise, ou, comme son ami Stendhal, rapporter d'Italie ses impressions de voyage. Il en fut autrement.

Jean-Emmanuel rencontra en Italie un architecte renommé, Pierre-Adrien Pâris, d'origine franc-comtoise, qui devint son ami et son mentor. Grand connaisseur de l'architecture antique, Pâris avait été nommé architecte de l'Académie royale et anobli par Louis XVI. En Vénétie, Pâris fit apprécier à son ami les constructions de Palladio, notamment les maisons de campagne appelées « villas ». Près de Vicence, entre 1566 et 1570, Palladio avait construit pour un prélat pontifical, Paolo Almerico, féru d'art antique, sa villa la plus célèbre, la villa Rotonda. Il s'était inspiré du Panthéon de Rome et de son immense coupole de 43 mètres de hauteur et de diamètre. Il fit quatre façades identiques ornées de six colonnes ioniques avec d'imposants frontons et couronna la villa d'une coupole. Il décora les façades de statues à l'antique et de balustrades. Pour Palladio, les proportions d'un édifice étaient primordiales. En 1567, dans son traité *Les Quatre livres de l'architecture*, Palladio avait écrit : « Les proportions des voix sont harmonie pour les oreilles, celles des mesures sont harmonie pour les yeux. »

Jean-Emmanuel Jobez, ébloui par la simplicité et les proportions parfaites de la villa Rotonda, entreprit de se faire construire une demeure analogue près de ses forges. En Franche-Comté, Palladio avait déjà inspiré l'architecte visionnaire Claude-Nicolas Ledoux pour la construction de la saline royale d'Arc-et-Senans entre 1775 et 1779. En forme d'arc de cercle, avec la maison du directeur au centre, la saline se voulait cité idéale intégrant des bâtiments industriels. Avec ces deux modèles prestigieux, l'architecte Champonnois l'aîné commença la villa de Syam en 1818, en surplomb des forges, en pleine nature. Respectant les principes de Palladio : harmonie et symétrie, il construisit une immense bâtisse carrée de 24 mètres de côté, de 16 mètres de haut avec qutre façades identiques orientées selon les quatre points cardinaux et ornées de pilastres de style ionique et de frontons. À l'intérieur, l'architecte fit huit pièces par niveau, distribuées autour d'une magnifique rotonde centrale de 16 mètres de haut, coiffée d'une coupole éclairée par un oculus.

La coupole et l'oculus de la villa.

Au rez-de-chaussée, il bâtit un péristyle à huit colonnes, entoura les étages d'un balcon circulaire, conçut une décoration fastueuse avec bas-reliefs et décors à l'italienne comme dans La Rotonda. Pour ajouter à la beauté de la bâtisse et à la théâtralité des lieux, un parc d'agrément fut dessiné et planté dès 1818, avec des arbres de la région mêlés à des essences exotiques. Palladio avait mis quatre ans pour construire La Rotonda, il fallut à Champonnois presque une dizaine d'années pour édifier l'élégante villa de Syam.

Jean-Emmanuel Jobez avait donc réalisé son rêve. Caprice de riche certes, mais surtout signe du prestige de la grande bourgeoisie, de la fortune et de la culture de la famille. Le grand salon d'apparat avec ses colonnes, sa

coupole à l'antique, la coloration pompéienne de l'intérieur célébrait la réussite de l'entreprise Jobez. Il fallait éblouir les invités : les industriels de Morez enrichis par la fabrication de tabatières à musique, produits de grand luxe vendus à la cour, les industriels de Saint-Claude spécialisés dans la fabrication de chapelets et la taille des diamants, les mécaniciens artistes genevois et tous ceux qui pouvaient faciliter la carrière politique du maître des lieux. Au début du XIX^{e} siècle, Jean-Emmanuel Jobez fut le seul notable jurassien à faire construire sa résidence près de ses usines et non en ville et à s'inspirer de Palladio. C'est ainsi qu'une perle palladienne se trouva égarée dans le Haut-Jura.

Alphonse Jobez (1813-1893), l'érudit bibliophile

En 1828, Jean-Emmanuel Jobez décéda des suites d'une chute de cheval avant d'avoir pu habiter sa villa. Son fils, Alphonse, héritier du domaine, acheva les travaux. Très cultivé, il se passionnait, non pour la métallurgie ou l'architecture, mais pour la recherche en agriculture et en agronomie. Il s'enthousiasma pour les idées utopiques de Fourier qui voulait améliorer la condition ouvrière en divisant la société en cités modèles appelées phalanstères. Pour le bien-être de ses ouvriers, Alphonse Jobez transforma les écuries du domaine en cité ouvrière, institua une retraite pour ceux qui avaient travaillé trente ans aux forges, ouvrit une école, un dispensaire et un bureau de poste avec le télégraphe.

Alphonse Jobez était avant tout un érudit et un bibliophile. Il installa dans sa villa une immense bibliothèque de 24 mètres de long et contenant plus de 30 000 volumes qu'il répertoria dans un catalogue selon trois thèmes : Sciences et Arts, Belles-Lettres et Histoire. Lui-même écrivit de copieux ouvrages sur l'histoire : *La France sous Louis XV* et *La France sous Louis XVI*. Se singularisant dans son milieu, il écrivit aussi sur des sujets sociaux *: La Femme et l'enfant ou la misère entraîne l'oppression*.

Sous le Second Empire, en dépit d'un contexte économique difficile, il réussit à maintenir une activité industrielle. Pour enrayer le déclin des Forges, il créa, en 1864, une fabrique de clous qu'il vendait dans les colonies, notamment en Algérie où s'installa son fils. Mais le Haut-Jura pâtissait de son isolement, d'un réseau routier très insuffisant. Le chemin de fer y apparut très tard. Dans les années 1860 seulement, les industriels jurassiens firent construire, pour transporter leurs marchandises, la spectaculaire « ligne des Hirondelles ». Il fallut poser 123 km de voie, percer 36 tunnels, édifier 22 viaducs. Les plus célèbres sont ceux qui relient Morbier à Morez, villes distantes de 4 km avec un dénivelé de 160 m. Ils coûtèrent la somme astronomique d'un million de francs-or par kilomètre. Cette prouesse technique, vitale pour l'industrie, ne sauva pas la métallurgie du Haut-Jura qui ne put résister à la naissance du grand capitalisme.

Fin des forges et de la dynastie des Jobez

Avec la mort d'Alphonse Jobez en 1893 s'acheva la grande époque et des forges et de la villa de Syam. Dès 1891, l'entreprise passa aux mains d'industriels étrangers à la famille, la clouterie fut fermée en 1914, les forges vendues en 1945 et définitivement fermées en 2009. Fort heureusement, la villa fut sauvée de l'oubli. Marguerite Amélie, petite-fille d'Alphonse Jobez, hérita de la villa palladienne. En 1901, elle avait épousé le fils du président de la République Sadi Carnot qui avait été poignardé à Lyon en 1894 par un anarchiste italien. Grâce à ce riche mariage, Marguerite Amélie put faire rénover et moderniser la villa sans la dénaturer.

L'intérieur de la villa.

Elle fut la dernière de la lignée Jobez à l'habiter. Après sa mort en 1938 et jusqu'à la fin du XX^{e} siècle, la villa ne fut plus qu'un épisodique lieu de villégiature de la famille Carnot. En parfait état, avec ses meubles d'époque et ses magnifiques papiers peints, classée aux Monuments historiques en 1994, elle fut mise en vente en 2001. Elle ne fut pas achetée par l'État qui aurait pu créer un musée témoignant de l'ancienne prospérité industrielle de la région mais par un couple de Jurassiens qui tentent de la faire revivre grâce au tourisme et de reconstituer la bibliothèque qui avait été vidée de tous ses ouvrages. Mais le lien fondamental entre forges et villa a été rompu.

Conclusion

La villa palladienne de Syam mêle donc étroitement deux histoires : celle de l'industrie métallurgique rurale du Haut-Jura et celle d'une famille étonnante par son dynamisme et sa culture. Cette villa est un témoignage extraordinaire de son élévation sociale. Paysans soumis au servage, puis industriels visionnaires, puis intellectuels raffinés et érudits, en quelques décennies, les Jobez, devenus des notables très fortunés, ont marqué l'histoire économique et artistique du Haut-Jura. Ils ont édifié une villa raffinée et fastueuse, conforme au goût de l'époque mais insolite dans un lieu à l'écart de tout.

Ce précieux patrimoine du début du XIX^{e} siècle pourra-t-il survivre ? Les nouveaux propriétaires ont fait le pari de redonner une notoriété à ce lieu paisible par une activité touristique. La villa palladienne de Syam pourra-t-elle redevenir un berceau culturel ? Dans son film *Don Giovanni*, Joseph Losey fit de la villa Rotonda la demeure de Don Juan. Quel cinéaste saura choisir la villa de Syam pour lui rendre son prestige d'autrefois ? Cette villa ne cesse, comme un beau livre, de « seme[r] à foison des points d'interrogation », selon la formule de Cocteau.

LES NAVETTES MARITIMES DE LA RADE DE TOULON

Gérard GACHOT

Sans doute avez-vous tous et toutes utilisé au moins une fois ce merveilleux moyen de découvrir notre rade, aux beaux jours de préférence, sans risquer de vous égarer dans les embouteillages qui pimentent, si l'on peut dire, nos déplacements routiers. Mais savez-vous d'où nous vient cette agréable spécialité ?

Toulon partage avec Lorient la particularité de disposer d'une prolongation maritime de ses lignes d'autobus terrestres, même s'il convient de ne pas oublier Nantes qui exploite elle aussi, depuis 2006, mais en milieu fluvial uniquement, sur la Loire et sur l'Erdre, des bateaux-bus, ainsi qu'il est coutume de les appeler.

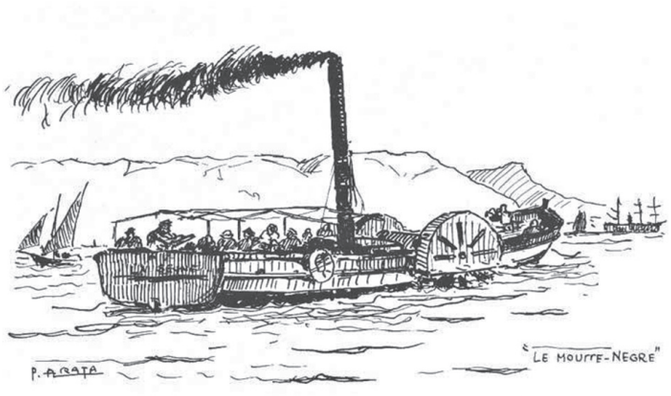
Toulon reste cependant sans conteste le premier réseau de bateaux-bus de France, en se distinguant par le volume des passagers utilisant les navettes du Réseau Mistral, lequel exploite également les véhicules terrestres. Le trafic sur rade sur trois lignes maritimes comptant 8 stations a atteint près de 2 millions de voyageurs transportés en 2014. Ce chiffre passe à 2,8 millions si l'on ajoute le trafic de trois lignes vers les îles d'Hyères.

Saluons au passage nos amis bretons du Morbihan et la ville de Lorient qui, avec 5 lignes en service depuis 1997, vers Port-Louis et Gavres notamment, exploite un réseau très actif qui transporte environ 700 000 passagers à l'année.

Un peu d'histoire

Avant l'avènement de la vapeur, le transport de passagers sur la rade s'effectuait principalement entre Toulon et La-Seyne-sur-Mer à bord de barques à voile ou à avirons avec un chargement n'excédant pas une vingtaine de passagers. On payait un sou de l'heure, la durée du trajet étant éminemment variable en fonction de la météo. Les bateliers de La Seyne assuraient ce trafic très irrégulier, voire interrompu en hiver, car fréquemment perturbé par les tempêtes de mistral ou les fortes houles d'est à une époque où la grande jetée n'existait pas encore. Les bateliers de Toulon se consacraient, quant à eux, au transport des marins dont les vaisseaux étaient au mouillage sur rade.

C'est le 22 juillet 1836, sous le règne de Louis-Philippe, qu'à l'initiative des Seynois fut inauguré le premier service régulier par bateau à vapeur entre La Seyne et Toulon. Ce premier vapeur, construit par les chantiers Mathieu à La Seyne, était un navire de 123 tonneaux en bois, propulsé par des roues à aubes et à coque doublée en zinc.



Baptisé *La Seyne n°1*, il était surnommé par la population seynoise *Mourré Nègre* (visage ou museau noir en provençal) à cause de la tête peinte en noir qui ornait sa proue. À moins qu'il ne se soit agi du visage des passagers noirci par la fumée et les escarbilles à l'issue de la traversée…

Dans son numéro du 22 juillet 1836, le journal local *Le Toulonnais* titrait :

« Inauguration d'un service de vapeurs La Seyne-Toulon.
Toulon et La Seyne viennent d'obtenir un établissement qui est le résultat des progrès de l'industrie. Nous voulons parler du bateau à vapeur qui va faire le service de passagers entre ces deux pays (sic) [...] La machine à vapeur, qui est de six chevaux et à basse pression, a été fabriquée à Toulon par une société à la tête de laquelle se trouvent MM. Grégoire et Burle, négociants en cette ville. Elle assure une marche des plus satisfaisantes à un bateau qui réunit toutes les conditions requises pour son service qui sera journalier. Le bateau fera six voyages de chaque point de départ. »

Mais ce nouveau mode de transport ne rencontre pas le succès escompté en raison de la méfiance des usagers pour ce mode de transport bruyant et salissant, attisée par les propos cancaniers des bateliers traditionnels à rames et à voile. L'armateur, finalement rattrapé par les difficultés financières et les exigences de ses créanciers, finit par déposer le bilan.

Il faut attendre une quinzaine d'années pour que, avec les progrès réalisés en matière de technique, des machines à vapeur et de construction navale, une nouvelle société voie le jour en 1852 et commande un nouveau vapeur à aubes aux chantiers seynois de Jean Guerry. Ce sera *La Seyne n°2* qui reprend le surnom populaire de *Mourré Nègre*.

Cette concurrence n'est bien entendu toujours pas du goût des bateliers de La Seyne et de Toulon qui souhaitent conserver le monopole des transports sur rade pour leurs voiliers. Mais, tant bien que mal, la nouvelle ligne maritime va perdurer jusqu'à la fin de la première année d'exploitation où la gestion de la compagnie, grevée semble-t-il par une consommation de charbon excessive, se révèle peu rentable.

Mais les Seynois persistent et, deux années plus tard, en 1856, ils font construire un second vapeur du même type, baptisé *La Seyne n°3*, dont la figure de proue est dorée, ce qui lui vaut le surnom de *Fasche-d'Ore ou Fàci d'Or*.

Après quelques péripéties générées par la concurrence entre les deux bateaux, le fonctionnement des deux navettes entre La Seyne et Toulon, sous l'impulsion du directeur M. Nouvel, devient régulier et des plus satisfaisants au dire des usagers. C'est d'ailleurs ce qu'en dira George Sand lors de son séjour à Tamaris en 1861 : « Dans vingt minutes, on effectue la plus délicieuse des traversées ».

Il faut se souvenir qu'à l'époque les quartiers de Balaguier, Tamaris et du Manteau étaient très isolés, n'étant reliés à La Seyne que par le petit chemin tortueux de l'Evescat, célébré dans sa correspondance par la même George Sand. Aucune route ou chemin digne de ce nom n'existait alors du côté des Sablettes. Quant au chemin des douaniers en bord de mer, il était à peine praticable par les piétons. Il faut attendre 1885 pour que d'importants travaux de voirie soient entrepris entre Les Mouissèques et Balaguier et pour qu'un service d'omnibus, qui desservait également Bois-Sacré et l'Éguillette, fonctionne deux fois par jour.

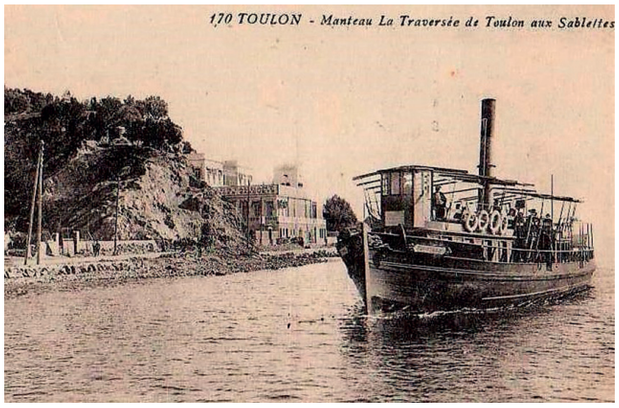
La compagnie seynoise, avec le concours des Forges et Chantiers de Méditerranée fondés en 1855, va s'étoffer progressivement et mettre en service au cours des années qui vont suivre des unités en bois propulsées par hélice dont les noms restent dans la mémoire seynoise : l'*Union*, *La Mouche*, le *Favori I*, l'*Abeille*, l'*Hirondelle (1876),* tous en bois, construits dans les années 1870-1880.

Ils seront suivis par 5 navires à coque métallique, sans mâture avec une haute cheminée : la *Mouette* (1889), l'*Alcyon* (1898), l'*Albatros* (1901), le *Lagane* (1913) et plus tard le *Favori II* (1928). Ces petits bateaux pouvaient transporter jusqu'à 350 passagers et traversaient la rade en moins d'une demi-heure. *L'Étoile du Matin*, deux mâts goélette en bois, construite par les chantiers Curet en 1886-1887, occupe dans cette flottille une place à part dans le cœur des usagers de la ligne.

À la même époque, en 1880, l'entreprise Cabissol et Caffarena exploite une liaison régulière entre Toulon et Balaguier, tandis qu'une autre ligne fonctionne deux fois par jour grâce à la compagnie Lambert entre Toulon et Saint-Mandrier, sur un petit bateau qui n'accepte qu'une vingtaine de passagers, le *Cros Saint-Georges*.

Mais l'entreprise seynoise est victime à partir de 1887 de la concurrence féroce que lui livre un enfant du pays, nouveau venu à Tamaris, Marius Michel devenu Michel de Pierredon, en 1882, plus connu en baie de Toulon sous le nom de Michel Pacha. Notre confrère Yves Stalloni dans son excellent et récent ouvrage *L'Homme des phares* nous offre l'occasion de mieux connaître cet homme au destin exceptionnel. Michel Pacha a pour projet de développer les liaisons maritimes entre Toulon, Saint-Mandrier, Tamaris, Le Manteau et Les Sablettes et

s'attelle rapidement à la tâche avec la mise en service d'un premier bateau *l'Éclair*, puis d'un autre le *Petit Manteau*, avant que ne suivent le *Seynois*, le *Bois Sacré* et le *Saint-Mandrier*.



Des appontements sont construits à Tamaris et au Manteau, ainsi qu'un petit port aux Sablettes. Michel Pacha commande ses bateaux en Angleterre, de petits vapeurs en bois baptisés *steam-boats*, avec des cabines et un pont supérieur ouvert à la belle saison. Avec ceux qui précèdent il y aura encore, souvenirs de ses exploits en Turquie, le *Bosphore* et le *Stambul*, puis un peu plus tard l'*Express*. Les départs se succédaient toutes les demi-heures. Le service assurait le transport Toulon – Saint-Mandrier et Toulon – Les Sablettes en passant par le port du Manteau et Tamaris. Il fallait 15 minutes pour aller de Toulon à Tamaris, tandis que les omnibus mettaient alors près d'une heure.

Ce fut, entre 1860 et 1914, la belle époque des bateaux à vapeur de La Seyne, car après la guerre de 1914-1918 la vieille compagnie seynoise va subir la concurrence terrestre des tramways (en service à partir d'octobre 1907) et des autobus, à laquelle s'ajoute la hausse du prix du charbon et des salaires. Malgré les efforts de M. Marquand, ingénieur de la marine en retraite, qui assurait avec compétence la gérance de la compagnie depuis 1920, le dépôt de bilan est inévitable et le service des bateaux cesse le 18 novembre 1938.

La guerre de 1939-1945 va toutefois être une période de renaissance pour les navettes à vapeur, les services routiers étant touchés par les réquisitions. Le service sera de nouveau assuré pendant toute la durée de la guerre et se poursuivra même quelques années après. La compagnie avait cependant payé son tribut à la période de guerre et en 1945 seuls trois bateaux restaient en état le *Lagane*, le *Favori II* et la *Mouette*. Le début des années 1950 voit la fin du service maritime par vapeurs entre les deux cités du bord de rade.

À partir de 1954, la famille Davin va créer et exploiter une ligne régulière entre Toulon et Saint-Mandrier avec les navires en bois *Creux Saint-Georges I à V*.

Par ailleurs, en 1969, une liaison maritime entre Toulon et La Seyne est rétablie, mais elle est exploitée par plusieurs bateliers sans concertation, ni horaires harmonisés. De plus le service est des plus réduits en période hivernale.

Le Creux Saint Georges.

Enfin, dès 1977, les pouvoirs publics, et notamment la direction départementale de l'Équipement (DDE), envisagent avec les municipalités concernées de relancer une ligne maritime régulière entre Toulon et La Seyne. Les études montrent la nécessité de créer pour ce faire une structure pluri-communale. Ce sera le SITCAT, dont le premier président sera notre confrère le sénateur François Trucy.

La situation de nos jours

En novembre 1978 va donc se constituer le SITCAT (Syndicat intercommunal des transports en commun de l'Agglomération Toulonnaise) qui devient opérationnel le 1er mai 1979 et rachète en décembre 1980 le matériel et les droits de la Société des cars Étoile, créée en 1934, pour en confier l'exploitation à la RMTT (Régie mixte des transports toulonnais). Le SITCAT, qui réunit 8 communes (La Garde, La Seyne, La Valette, Le Pradet, Le Revest, Ollioules, Toulon et Saint-Mandrier), s'est donné pour but l'amélioration et le développement des transports en commun terrestres et maritimes de l'aire toulonnaise.

Sous l'impulsion du préfet du Var, Marcel Julia, la collaboration entre la RMTT, les Affaires maritimes, la DDE, la chambre de commerce du Var et certains bateliers de la rade permet la mise en place d'une ligne maritime (8M) Toulon - La Seyne le 12 juin 1981. Grâce à l'aide du Conseil régional PACA et du Conseil général du Var, le SITCAT se dote d'une flotte de trois bateaux en bois à propulsion diesel de 99 places : le *Flibustier* (racheté à René Menelli), le *Provence III* (racheté au batelier Delmas) et *l'Aine II* (racheté à Dominique Mory).

Un quatrième bateau, *La Mousco* de 140 places, sera mis en service en juin 1983 : c'est l'un des premiers bateaux à passagers en composite.

La ligne (18M) Toulon-Les Sablettes est opérationnelle le 3 mai 1983 et la *Sirène IV,* navire en bois de 140 places, vient grossir la flotte. Une gare maritime, dédiée à la nouvelle organisation des transports sur rade, est inaugurée le 30 juin 1983.

Le réseau des navettes maritimes est exploité en délégation de service public par la RMTT qui agit en tant qu'armateur. En 2003 il devient le Réseau Mistral, par décision de la toute récente Communauté d'agglomération Toulon Provence Méditerranée (TPM) et adopte la livrée bleu marine et bleu ciel qui caractérise désormais ses autobus et ses navettes.

Le développement des lignes se poursuit avec le rachat en février 1986 de la ligne Toulon- Saint-Mandrier (ce sera la 28M). La flotte va s'enrichir encore de trois nouveaux bateaux, toujours en bois, les *Creux Saint-Georges II, III et V*.

Puis elle va se diversifier avec l'arrivée de *Lou Gabian* (1990) en composite, *Lou Mistrau* et l'*Esquinade* (1998) et *Lou Roucaou* (1999) trois navires à coque en composite et superstructures en aluminium. Puis ce seront les deux vedettes à coque métallique construites par le chantier seynois Transmétal Industrie, *Lou Mérou* (2004) et *La Rascasso* (2005) d'une capacité de 147 places et enfin *Lou Pitchoun* (2009) et *Lou Souleu* (2010).

Il existe donc 3 lignes diurnes :

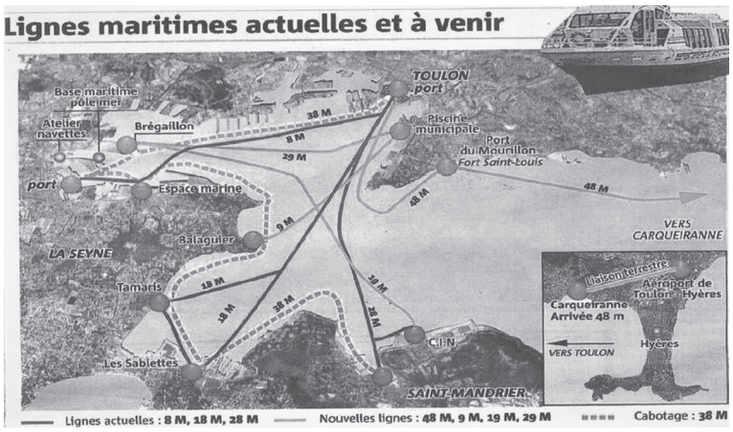
- Toulon – La Seyne-sur-Mer (8M) avec à certaines heures un arrêt à l'intérieur de la Base navale, utilisable par les personnels de la Défense ;
- Toulon – Les Sablettes (18M), via le quartier de Tamaris ;
- Toulon – Saint-Mandrier (28M),

et également 2 lignes nocturnes qui fonctionnent les vendredis et samedis soir entre 20h00 et 01h00 :

- Toulon – La Seyne-sur-Mer (N2) ;
- Toulon – Saint-Mandrier – Les Sablettes (N4).

La tentative de créer en été une ligne de cabotage transverse (38M) La Seyne – Tamaris – Les Sablettes – Saint-Mandrier – La Seyne en 1994, 2004-2005, puis 2012 s'est chaque fois soldée par un échec, en raison surtout du faible taux de fréquentation. La ligne 38M, abandonnée en 2012, pourrait cependant renaître, en même temps que pourrait être créée une ligne desservant Carqueiranne (48M) et qui sortirait donc de la rade abri.

Le réseau dispose désormais à Toulon depuis juin 2013 d'une gare maritime moderne (l'ancienne, rappelez-vous, avait trente ans d'existence) capable d'accueillir simultanément 300 passagers en doublant les espaces de circulation et qui augmente la capacité d'accostage de 4 à 6 navires.



Une avancée technique importante

Depuis le mois de juin 2014, le Réseau Mistral s'est enrichi de deux nouvelles unités, l'*Estello* et le *Longo Maï*, qui ont la particularité d'être propulsées par deux moteurs électriques. Cette réalisation en matière de transition énergétique place Toulon et TPM, désormais Métropole, au tout premier plan de l'écotechnologie.

La propulsion est mixte, les moteurs étant alimentés soit par batteries (mode ZE = zéro émission), soit par un groupe électrogène (mode diesel électrique = DE). En mode ZE les moteurs fonctionnent sur deux packs de batteries de 85 kwh chacun qui autorisent deux allers-retours Toulon – Saint-Mandrier, soit près de deux heures de navigation, avec une vitesse maximum de transit de 12 nœuds, qui se trouve être la vitesse maximum autorisée en petite rade. La recharge des batteries se fait dans la journée par le groupe électrogène embarqué et les panneaux photovoltaïques situés sur le toit, et la nuit à quai sur courant de ville.

Ce mode mixte présente de multiples avantages en mode ZE, lequel est utilisé en moyenne la moitié du temps sur une activité de 12 heures quotidiennes : niveau acoustique réduit pour un meilleur confort des passagers et des riverains, diminution des émissions de CO2 en zone urbaine, économie d'énergie d'environ 15 % par rapport à la plus performante des navettes diesel et, comme on l'a vu, autonomie remarquable au regard des performances enregistrées.

Trois entreprises ont collaboré à cette réussite : le bureau Mauric pour l'architecture navale et l'intégration système, la société Alternatives Énergies pour la chaîne de propulsion et le chantier de Transmétal Industrie pour la construction.

Avec ces deux dernières navettes, d'une capacité de 100 passagers pour une longueur de 22 mètres, la flotte atteint désormais 12 unités et elle permet de faire face à une fréquentation des lignes maritimes en constante augmentation. À titre d'exemple, la fréquentation de la ligne 18M qui dessert Les Sablettes et Tamaris augmente de 90 000 passagers par an.

Pour conclure

Comme on l'a rappelé, le réseau exploite en outre trois lignes extérieures à la petite rade, en direction des îles d'Hyères. Mais TPM voit déjà plus loin et après s'être lancé, comme on vient de le voir, dans le développement de bateaux-bus répondant au critère de transport en commun en site propre, dans le cadre défini par le Grenelle de l'Environnement, elle envisage de créer à terme 4 lignes supplémentaires et une ligne de cabotage, ce qui implique de nouveaux points d'escale et la construction de navettes supplémentaires. L'État pourrait participer à l'effort financier à hauteur maximum de 20 %.

On a vu comment le transport sur rade de passagers par voie maritime a pu progresser, et continue de le faire, au rythme des avancées scientifiques et techniques, mais rappelons-nous, comme l'écrivait Blaise Pascal dans ses *Pensées* il y a plus de trois siècles : « Tout ce qui se perfectionne par progrès périt aussi par progrès ».

Tout ce qui précède en est une parfaite démonstration.

HEURS ET MALHEURS D'UN BANDIT AU GRAND CŒUR : GASPARD DE BESSE (1757-1781)

Jean DUFER

Ce 23 octobre 1780, il fait encore nuit noire à cinq heures du matin. Une escouade de gendarmes se terre autour de l'auberge de Claire Augias, située dans la rue principale de La Valette-du-Var. Un peu plus tôt, les argousins se sont emparés par surprise de son frère Joseph et de Jacques Bouilly, tous deux fidèles lieutenants de Gaspard de Besse. C'est maintenant ce dernier qu'ils attendent, à l'issue d'une traque qui aura duré plusieurs mois. Celui-ci arrive enfin, au bras de la belle aubergiste et pénètre dans sa demeure. Les pandores se précipitent et le maîtrisent sans difficulté. Mais qu'il est donc jeune ce hors-la-loi et comme il a belle allure !

Selon le rapport de police établi lors de son arrestation, il porte sur lui des boutons de manchette, un crayon en or et une bourse satinée. Le voilà maintenant ligoté, puis entraîné hors de la taverne… La municipalité retracera cet événement par l'apposition d'une plaque sur la façade de ce qui fut l'hôtellerie des Augias. La boucle est ainsi bouclée dans cette localité de La Valette où, six années auparavant, Gaspard était entré en dissidence contre l'ordre établi, révolté par l'infortune d'une mère de quatre enfants, laissée dans la misère après l'emprisonnement de son mari en raison d'un petit trafic de sel.

Une tumultueuse existence entre mythe et réalité

Le récit de la vie de Gaspard va se situer entre les faits et les affabulations qui s'y rattachent, tellement enchevêtrés qu'ils se révèlent peu discernables les uns des autres. Ainsi que le démontre Caroline Jouval[1] cette narration ne peut que présenter les caractéristiques d'une « légende historique ». En effet, les archives disponibles, de nature fragmentaire, font apparaître de nombreuses zones d'ombre, laissant place à « la profusion d'un fonds légendaire polyphonique », pour reprendre ses termes.

Il est cependant avéré que Gaspard Bouis naît dans le petit village varois de Besse (devenu ensuite Besse-sur-Issole), le 9 février 1757. Le père, Jean-Baptiste, ouvrier agricole et la mère, Claire-Thérèse, sont tous deux orphelins.

Le parrain, grand-oncle de Jean-Baptiste, porte un patronyme identique à celui de son filleul : Gaspard Bouis. Il lui offrira un bout de terrain, faisant ainsi de Gaspard un « ménager », c'est-à-dire un propriétaire exploitant. Après les décès successifs des parents de ce dernier, il deviendra aussi son tuteur et exercera une forte influence sur son pupille. Truculent, combinard, contrebandier à ses heures, il lui apprendra à survivre en pleine nature, à braconner et… à manier le pistolet.

De son côté le curé Barban, qui avait baptisé Gaspard, lui enseigne le latin, l'initie aux mathématiques et améliore son orthographe. Il caresse le projet d'en faire un prêtre ! Son élève reçoit ces leçons avec intérêt, en exerçant ainsi sa mémoire et son imagination. Même s'il ne comprend pas toutes les idées divulguées dans les livres, leur lecture l'aide à juger des criantes inégalités séparant, à l'époque, les privilégiés des plus démunis.

Selon certaines sources, il fait également la connaissance d'un énergumène, avec lequel se développe une grande connivence : Samplan. Celui-ci, autrefois colporteur, aurait été déporté pour avoir diffusé les écrits de Voltaire et Diderot… Échappé des galères, il va communiquer à Gaspard ses convictions libertaires. L'étincelle du rebelle qui point en ce dernier le dispute cependant à une autre facette de sa personnalité : celle d'un bon vivant jovial, doté d'une faconde méridionale et enclin aux galéjades.

1 Le légendaire provençal de Gaspard de Besse - *Provence historique* / Fascicule 198 (1999).

Entre-temps, son physique se renforce : c'est un solide garçon avec une belle prestance, qui va plaire aux femmes. Sans être très vigoureux, il montre beaucoup de souplesse. Ses courses dans la campagne environnante l'endurcissent. On prétend même qu'il aurait escaladé le clocher de l'église, afin d'en réparer le mécanisme des cloches !

Ce contexte favorable aurait pu le conduire à mener une vie paisible - ou éventuellement un peu fantasque, en devenant une sorte de « Till l'Espiègle » régional. Mais à la suite de circonstances mal élucidées Gaspard, alors âgé de 17 ans, gagne Toulon, à la rencontre de son destin. Dans cette ville, on le dénommera Gaspard de Besse. C'est alors qu'il réagit au sort fait à la malheureuse femme de La Valette, dont le mari est au bagne. Il organise l'évasion de cet homme, tout comme celle de quelques-uns de ses comparses, incluant Joseph Augias et Jacques Bouilly. À la suite de quoi le directeur du pénitencier sera licencié…

Les événements s'enchaînent ensuite. Contraints à la clandestinité, ces individus prennent le maquis sous le commandement de Gaspard. Ils vont se dissimuler dans une grotte du mont Vinaigre, au cœur du massif de l'Esterel. D'abord soutenue par la population, la horde va se mettre à vivre d'expédients et de rapines, tout en respectant ceux qui l'avaient aidée. Sa spécialité consiste en l'attaque de diligences, afin d'en rançonner les passagers. Gaspard étoffe ses troupes et affirme sa suprématie, en imposant un code d'honneur qui contribuera à sa renommée. On ne détrousse que les collecteurs d'impôt et les riches ; toute violence gratuite est interdite. Sa devise le proclame : « Effrayez, mais ne tuez jamais ».

Le groupe sévit ensuite dans les gorges d'Ollioules, très fréquentées par les voyageurs transitant entre Marseille et Toulon. Les brigands vont tirer parti des moindres recoins de ce cadre naturel, particulièrement sauvage et accidenté. Gaspard établit ses bases à Cuges-les-Pins. La tradition ne veut-elle pas qu'il ait eu sa table réservée dans l'un des cabarets du village, où il glanait ses informations ? Une tradition veut que son trésor soit caché aux alentours… On dit encore qu'un soir de 1779 il se serait introduit incognito, costumé en gentilhomme, au château de Fontblanche situé à proximité, lors d'une réception mondaine ; il aurait charmé les nobles et autres invités présents, avant de les dévaliser !

Astucieux, plaisantin, parfois débonnaire, il ridiculise la maréchaussée lancée à ses trousses, bravant le danger avec panache. Lorsqu'il lui arrive d'assaillir par inadvertance de petites gens, il les relâche aussitôt et leur distribue occasionnellement des subsides. C'est pourquoi il devient rapidement un paladin local et gagne son surnom de Robin des Bois provençal.

Appréhendé en juin 1779, on l'incarcère dans la prison de Draguignan. Il s'enfuit en mars 1780, grâce à la tendre complicité de la fille du geôlier et va amplifier ses exactions, en sillonnant la région à bride abattue. Ses hommes – une cinquantaine en ce temps-là, semble-t-il – extrêmement mobiles et organisés, étendent leurs agressions de Marseille à Nice. Leur renommée se propage jusqu'à Paris : une lettre anonyme, adressée à Necker, demande que l'on mette fin aux agissements de « cette nouvelle bande de Mandrin, plus dangereuse que la première ». Le gouvernement rappelle à l'ordre l'intendant de Provence, lequel lance des recherches dans toute la contrée. Localisé dans son repaire de La Valette, Gaspard y sera capturé.

La plaque commémorant à La Valette l'arrestation de Gaspard de Besse.

Cette fois, c'est la fin. Pour éviter les manifestations de soutien, lui-même ainsi que ses deux loyaux compagnons, Joseph Augias et Jacques Bouilly, sont transférés à Aix-en-Provence. Leur procès commence sans délai et va se poursuivre près d'un an. On peut d'ailleurs s'interroger sur la durée très inhabituelle de cette procédure. Pour sa défense, Gaspard plaide la non-violence et sa passion de l'équité, en s'exprimant dans un français châtié, citant les auteurs latins et les philosophes de son siècle. Face à la chambre haute du Parlement d'Aix, qui le juge, l'insoumis profère : « Le mistral et le Parlement sont les deux fléaux de la Provence ».

Lui et ses complices sont accusés « de crimes et de vols sur grand chemin avec armes », mais pas d'assassinat. Ils sont pourtant condamnés à « être conduits sur l'échafaud [...] pour y avoir les bras, les jambes, les cuisses et les reins rompus et être ensuite exposés sur une roue, la face tournée vers le ciel, pour y expirer ».

Une triste fin pour un brigand au grand cœur.

Le 25 octobre 1781, une multitude se presse dans les rues d'Aix pour entourer Gaspard de Besse lors de son exécution. Ainsi que le rapportera un témoin oculaire, celui-ci marche à la mort comme à une fête, vêtu de ses plus beaux habits, répondant par des saluts gracieux aux baisers que lui envoie la foule. Alors qu'un supplice atroce l'attend, il vit ce moment comme une apothéose ! Il n'a que 24 ans...

Un personnage légendaire

Vivant, Gaspard était une figure populaire. Mort, il entre dans la légende. Comme le dit Bernard Hautecloque[2] les plus célèbres brigands de l'histoire de France font partie de notre patrimoine. Ces natures fortes et originales ont eu des destinées sortant de l'ordinaire ; des existences qui tiennent du roman.

Le portrait de Gaspard qui s'ancre dans la mémoire collective est avant tout celui du bandit magnanime, protecteur des pauvres et se jouant de l'autorité. En dépouillant les nantis, il venge les déshérités, accablés par les impositions et la misère qui sévit alors. Ses aventures ont largement inspiré les auteurs, venant ainsi entretenir son souvenir.

Dès sa fin tragique, une complainte anonyme, en langue provençale, relate en trois chants sa capture, son emprisonnement à Aix et son exécution.

Par la suite, plusieurs dizaines d'ouvrages lui seront consacrés. Le plus connu est le livre de Jean Aicard : *Gaspard de Besse. Un bandit à la française* (1919). Les plus actuels correspondent à une attrayante série de bandes dessinées, conçues par Behem. Pour ce créateur, Gaspard de Besse s'apparente à Tintin : il le représente sous des traits juvéniles et l'entoure d'acolytes qui rappellent tant les inénarrables Dupond-Dupont, que le capitaine Haddock. Tout comme son modèle, Gaspard est courageux, prenant toujours la défense des faibles. C'est un gaillard intelligent, hardi et souvent malicieux. De constitution svelte, il est toutefois capable de se débarrasser d'adversaires bien plus grands et robustes que lui. Les nombreux albums, édités sur Hyères par Daric, se succèdent : depuis le tome 1, *La Légende*, paru en 2007 ; jusqu'au tome 17*, La Stèle des Trémaïé*, publié en 2018.

Les exploits de Gaspard ont également suscité d'autres genres de fiction.

2 *Brigands, bandits, malfaiteurs* - De Borée (2017).

- Un film d'André Hugon, remontant à 1935 : *Gaspard de Besse*, sur un scénario inspiré du récit de Jean Aicard, avec comme interprètes Antonin Berval (qui tient le rôle de Gaspard) et Raimu (qui incarne celui de Samplan – son mentor).

- Un téléfilm de Benoît Jacquot, réalisé en 2007 : *Gaspard le bandit*.

- Diverses formules théâtrales : une « Promenade Spectacle », *Gaspard de Besse,* donnée à Cuges - les - Pins, durant l'été 2014 ; des « Randonnées Théâtre », *Gaspard de Besse*, produites par André Neyton, à partir de 2015.

Pour terminer cette revue, on peut encore mentionner : *les Journées de Gaspard*, organisées pendant de nombreuses années dans son village natal ; ainsi que le spectacle *Le dit de Gaspard*, tout récemment créé par le groupe valettois *La Respelido Valetenco*.

Mais au-delà des rôles déjà endossés, Gaspard de Besse ne peut-t-il encore préfigurer celui du héros romantique ? Comme tel, il rompt avec les conventions et privilégie l'errance. C'est un être auquel son destin échappe, un rebelle qui consume sa vie. Insurgé contre toute forme d'injustice sociale, il y a du Jean Valjean en lui…

LE LIVRE JAUNE : TÉMOIGNAGE DE LA PESTE À LA VALETTE (1721)

Gilbert BUTI

En mars 1721, dans le bourg de La Valette, près de Toulon, on dénombre 1 598 habitants. En juillet, on n'en compte plus que 530. En cinq mois 1 068 habitants sont morts, soit deux Valettois sur trois. Ce choc démographique est en large partie connu grâce à un document exceptionnel, un registre tenu par un témoin au moment du drame. Celui-ci porte un nom que l'on tarde à prononcer quand le mal est là : c'est la peste. Nous savons, grâce à de nombreux travaux de qualité, que l'épidémie a été introduite par un navire marseillais, le *Grand Saint-Antoine*, entré dans la cité phocéenne le 25 mai 1720, en provenance des Échelles du Levant, sous le commandement du capitaine Jean-Baptiste Chataud et dont la cargaison était surtout destinée à Jean-Baptiste Estelle, premier échevin de la ville[1].

Inconscience, cupidité et ignorance du mal - sa nature comme sa propagation - expliquent l'introduction de la maladie, dite abusivement « peste de Marseille ». Abusivement, car si Marseille a été l'épicentre de l'événement-cataclysme à compter de l'été 1720, comme le rappellent les représentations de Michel Serre et de récentes fouilles archéologiques, elle n'a pas été la seule frappée par la contagion : Aix, Arles, Avignon, Tarascon ou Toulon ont été, parmi d'autres cités, également atteintes par le mal contagieux[2]. Or, si nous connaissons assez bien l'histoire de ces villes, et des villes d'une manière générale, face à l'épidémie, nous sommes plus démunis, faute de sources, pour savoir ce qui s'est passé dans les petites paroisses[3]. Le cas de La Valette illustre cette situation.

Des sources traditionnelles peu bavardes

Les registres paroissiaux, où les curés inscrivent les baptêmes, les mariages et les sépultures, ne fournissent pas d'informations sur la tragédie. Celui de l'année 1721 est silencieux au moment de l'épidémie, notamment entre mars et août 1721, car le curé est mort dès les premiers jours de la contagion. Le registre des délibérations communales, qui est une autre source majeure, montre un conseil de ville à l'écoute des événements qui affectent la province. Dès l'annonce officielle de la peste à Marseille, soit le 31 juillet 1720, les autorités valettoises adoptent de classiques mesures pour mettre la cité en état de se défendre « contre un ennemi invisible[4]. »

Surveiller et nourrir constituent ici, comme dans d'autres localités, les deux axes principaux de cette protection : des barrières sont mises en place sur les voies de communication avec des gardes pour surveiller la circulation des hommes et des marchandises, des billets de santé sont délivrés aux Valettois qui désirent se déplacer et des achats de vivres sont effectués et payés en monnaie sonnante et trébuchante, et non en « billets » de banque, car s'effondre à ce moment là l'expérience bancaire liée au système de Law[5].

Rien ne se produit à La Valette au cours du second semestre 1720 alors que Marseille est ravagée par l'épidémie et Toulon touchée par le mal. Cependant, en février 1721, le conseil de ville fait état à La Valette de la mort

1 CARRIÈRE Charles, COURDURIÉ Marcel et RÉBUFFAT Ferréol, *Marseille, ville morte : la peste de 1720*. Marseille : M. Garçon, 1968, 352 p. ; GOURY Michel, *Un homme, un navire : la peste de 1720*. Marseille : Jeanne Laffitte, 2013, 240 p.

2 BIRABEN Jean-Noël, *Les hommes et la peste en France et dans les pays européens et méditerranéens*. Paris-La Haye : Mouton, 1975-1976. 2 volumes ; HILDESHEIMER Françoise, *La terreur et la pitié : l'Ancien Régime à l'épreuve de la peste*. Paris : Publisud, 1990, 254 p., BERTRAND Régis, « La peste en Provence aux Temps modernes : sources nouvelles et représentations ». In : *Provence Historique*. 1997. t. XLVII, fasc. 189. Marseille : Fédération historique de Provence. Pages : 401-412 ; Broussolle Bernard (dir.), *Table ronde sur la peste : les grandes épidémies dans le monde et spécialement en Provence (Marseille, 1720-Toulon, 1721)*. Toulon : académie du Var, 1994.

3 À Marseille, sur une population de près de 90 000 habitants, la peste a tué environ 40 000 personnes. Forte d'environ 600 000 habitants à la veille de l'épidémie la Provence aurait perdu 100 000 personnes.

4 CIPOLLA Carlo Maria, *Contre un ennemi invisible : épidémies et structures sanitaires en Italie de la Renaissance au XVII^e siècle*. Paris : Balland, 1992 (édition originale italienne : Bologne, Il Mulino, 1985).

5 FAURE Edgar, *La banqueroute de Law*. Paris : Gallimard, 1977, 760 p.

« précipitée » d'une personne venant de Toulon. Les qualificatifs, « précipité » et « subit », sont alors les marques de décès « suspects » qui méritent la plus grande vigilance. Cette disparition, suivie de celle de la fillette de la victime, conduit à réquisitionner une bastide dans le terroir pour y placer, sous la surveillance de deux gardes, des personnes soupçonnées d'un mal dont on ne prononce pas encore le nom. Le 25 mars 1721, le conseil de ville tient une assemblée car plusieurs Valettois « qui n'étaient point enfermés » sont morts. La peste est-elle alors dans les murs de la petite cité ? Aussi, la décision est prise de prononcer, dès les prochains décès, la « *serado* » ou resserre, c'est-à-dire la quarantaine générale. Cette mesure n'est pas inédite, car elle a été appliquée en 1621 et peut-être en 1665. On observe également cette mémoire de peste à Toulon où d'Antrechaux, premier magistrat de la ville, a fait adopter, quelques semaines plus tôt, cette ultime parade pour contrer le mal.

Lorsque la *serado* sera annoncée, les habitants devront rester chez eux dans le village découpé en dix îlots, placé chacun sous la surveillance d'un capitaine et de deux syndics. Le conseil de municipal restera dans la maison de ville. Cette décision a-t-elle été prise ? Le registre des délibérations demeure silencieux à la suite de ce conseil.

Le « Livre jaune » pour briser le mur du silence

Le silence est rompu grâce au « Livre jaune », qualifié ainsi à cause de la couleur de sa couverture par un ancien maire de La Valette, Laurent Germain, auteur d'une *Histoire de La Valette* publiée en 1891[6]. Ce registre, un temps égaré, permet de pénétrer dans la « cité interdite » à compter du dimanche 6 avril où fut commencée la quarantaine générale[7]. Il a été tenu par un notaire de La Valette, Jean-François Bouyon, alors âgé de 33 ans et enfermé dans l'hôtel de ville avec les autres membres du conseil.

Le Livre jaune.

Bouyon connaît bien le petit bourg provençal. Son père, Étienne, notaire, a été premier consul en 1702 et 1711, et lui-même a participé, en 1720, au dénombrement des habitants pour raison fiscale. Au début de l'année 1721, il occupe la fonction d'intendant de la santé au sein du conseil de ville et, au moment de la quarantaine générale, il est aussi greffier de ce conseil. Toutefois, il a refusé d'utiliser le registre des délibérations que tenait le précédent greffier « à cause que la main avait été maniée par M^e^ Durand qu'y mourut de la peste, et reste dans l'hôtel de ville, où les sieurs consuls et intendants de la santé étaient enfermés, et ainsi toutes les feuilles qui y ont resté ont été rayées et croisées. »

Aussi, pour remplir sa tâche, Jean-François Bouyon a utilisé un autre registre, en partie utilisé au XVII^e^ siècle, mais qui présentait des pages blanches. C'est dans ce registre de 292 folios qu'il a consigné, du folio 45 au folio 91, des éléments d'une extrême richesse, des textes et quelques dessins.

6 GERMAIN Laurent, *Histoire de La Valette*. Marseille : Jeanne Laffitte-reprints, 1978 (première édition : Toulon, 1891).
7 BUTI Gilbert, *La Peste à La Valette*. Marseille : Autres Temps, 1996, 135 p.

Il décrit l'annonce de la *serado* le 6 avril, dimanche des Rameaux : « le son lugubre des cloches fit pleurer tout le monde [...] l'épouvante en saisit une bonne partie ; la garde de 8 soldats obligea tous ceux qui n'étaient pas encore enfermés à se retirer chez eux. On n'eût guère de peine car chacun se rendit fort tranquillement à son devoir. » Il recopie également un « remède contre la peste » dont le premier article conseille que : « Lorsqu'on a le chaud de la fièvre il faut bien concasser 40 à 50 escargots, les plus gros sont les meilleurs, avec la coquille, en appliquer un pareil nombre sous la plante de chaque pied et les y laisser 24 heures. Il arrive souvent que la fièvre commence avec le froid ; il faut le laisser passer et dans le chaud de la fièvre il faut appliquer les escargots qui doivent être mis en pâte avec la coquille. » On ignore quelle a été sa diffusion, mais on devine son efficacité.

On trouve aussi des comptes de trésorerie, y compris pour des dépenses faites afin de secourir des soldats stationnant à La Valette : des « achats de bouche » (blé, haricots, moutons, vin...) et autres dépenses (clous, vinaigre, planches). Dans cette partie comptable, le greffier Bouyon a dressé l'état des habitants répartis en îlots. À la fin de l'épidémie seront ajoutés, en marge, les nombres des morts et des survivants. Ainsi, dans l'îlot de la Gorgette, se trouvent « sieur Joseph Chabert, bourgeois, veuf, son fils, sa femme, deux sœurs et une servante » avec, noté en apostille après le reflux de la peste : « 3 morts et 3 en vie ». Un compte final permet de prendre la mesure des pertes : 1 068 décès, soit 67 % de la population en cinq mois.

Au fil des folios, Jean-François Bouyon a également réalisé quelques dessins à la plume. Sur la seconde de couverture, l'un d'eux est signé et daté du 14 avril 1721 (jour de Pâques). Il représente des oiseaux volant au-dessus de deux navires : *La Délaïde* et le *Vermandois* anglais. L'*Adélaïde* était présent dans le port de Toulon lors du siège de 1707, mais ne semble plus là en 1720. Comment expliquer ces mentions ? Est-ce une référence au *Grand Saint-Antoine* marseillais ? S'agit-il de navires utilisés par les autorités toulonnaises pour rassembler des malades que les infirmeries saturées ne pouvaient plus accueillir ? Le « vol de grues » se dirigeant vers la gauche, signe de mauvais augure pour les Romains, semble avoir été annonciateur du mal comme en d'autres localités ont pu être mentionnés le passage d'une comète et un nuage de sauterelles[8].

Navires et vol de grues.

Dressant la liste de « Ceux qu'on a mis en quarantaine depuis la découverte du mal » Bouyon l'a surmontée d'une croix avec le Christ entouré de deux angelots. Le ciel tourmenté, balayé de nuages, et l'arbre ployant sous le vent soulignent, dans une ambiance baroque, le caractère tragique du moment que renforce la tête de mort placée au pied du calvaire. Là, à genoux, l'homme en prière dans la position d'orant est peut-être le notaire-greffier, recteur de la confrérie de La Miséricorde. Par ailleurs, le dessin rappelle l'importance de la dévotion à la croix au début du XVIII[e] siècle. Quant à la première quarantaine individuelle, qui commence le 2 mars, elle correspond, cette année-là, au début du Carême et cesse le 11 avril, c'est-à-dire le Vendredi saint. Le temps de la peste perçu comme la Passion du Christ ? Assurément.

8 VIGNAL Robert, *De la Peste à la Révolution : Tarascon au XVIII[e] siècle*. Montpellier : Presses du Languedoc, 1989, 221 p.

État de ceux mis en quarantaine.

Le sentiment religieux de Jean-François Bouyon transparaît également avec le dessin de « Saint-Roch » qui est en l'occurrence, avec saint Sébastien, le saint thérapeute par excellence. Il est dessiné selon une représentation classique. Originaire de Montpellier, Roch aurait été malade de la peste à son retour de Rome où il était allé porter secours à des pestiférés. Mais il aurait survécu et soulève, sur les représentations, sa pèlerine afin de montrer la trace des bubons. À ses côtés se trouve le chien (à l'allure certes chevaline !) de Gothard qui lui aurait porté du pain pendant sa maladie. Bouyon a sans doute vu cette figure, sinon ce stéréotype, dans un proche édifice religieux. Est-ce dans la chapelle dessinée par Bouyon, recherchée en vain au pied du Mont-Faron ou du Mont-Coudon ? Est-ce la chapelle Saint-Clair aujourd'hui disparue et ayant, entre temps, changé de dédicace ?

Saint Roch ora pro nobis.

Enfin, la dernière image laissée par le notaire Bouyon, et datée du 27 avril 1721, est placée face à « L'état des frais de la communauté pendant la peste ». Elle représente, sur la totalité d'un folio, un des sanctuaires les plus importants de Provence, sinon le plus important, à savoir celui de la Sainte-Baume. La représentation du site est remarquable. Après avoir traversé la forêt de feuillus, un chemin sinueux aboutit à l'ermitage, à la chapelle et à la grotte de Marie-Madeleine. Un autre sentier, emprunté ici par des pèlerins et un mulet, conduit au Pilon. Bouyon, qui appartient à la confrérie des pénitents blancs, connait assurément les lieux. C'est peut-être lui qui, sous le sac des pénitents, porte la croix en tête du petit groupe qui marche dans le sous-bois. Est-ce le souvenir d'un ancien pèlerinage ou la promesse d'un prochain ? Ou peut-être les deux ?

Le sanctuaire de la Sainte-Baume.

Grand témoin du drame, Bouyon a affirmé par l'image ses croyances où se mêlent superstitions populaires et dévotions chrétiennes. Le Livre jaune, qui pose toutefois des questions non encore éclairées, constitue un témoignage intime, car en rien destiné à être publié, d'un homme à l'heure du grand passage[9].

Des compléments d'information

Les comptes « trésoraires », à la lecture parfois difficile sinon rebutante, signalent diverses dépenses effectuées pour ce temps de peste. Ainsi en est-il de l'achat de toile cirée pour vêtir un « corbeau » venu de Toulon, du paiement d'un loyer pour la bastide destinée à la première quarantaine, et des frais pour la venue du père Bastide, qui a « connu le risque de mourir de ce misérable mal à Toulon. »

Le minutier du notaire Bouyon contient également de précieuses informations car le notaire a continué son activité pendant la contagion. Il a quitté régulièrement l'hôtel ou maison de ville pour aller à l'écoute des Valettois enfermés dans leur domicile. Il était accompagné de deux témoins, puis d'un seul, avant d'agir seul. Il a essentiellement enregistré des « testaments de dernières volontés » reçus « par la voix » : 75 % des actes enregistrés au cours de cette année sont des testaments, des codicilles et des donations, alors que ces actes représentent moins de 10 % en temps ordinaire. Cependant Bouyon n'a pas travaillé durant toute l'épidémie. Son activité a été interrompue au milieu du mois de mai à cause de la maladie. Nous le savons car Charles Jullien, l'autre notaire qui exerce à La Valette, signale dans son minutier avoir beaucoup plus de travail depuis que le notaire Bouyon est « atteint de la contagion. » Toutefois, celui-ci échappe au mal et reprend ses activités

9 VOVELLE Michel, *L'Heure du grand passage : chronique de la mort*. Paris : Gallimard, 1993 (coll. « Découvertes »), 160 p.

à la fin de la contagion. Sa guérison et les soins reçus restent mystérieux. Notons simplement que parmi les dépenses pour les remèdes donnés aux malades par l'infirmerie organisée près du couvent des Minimes, figurent celles relatives aux « potions et emplâtres résolutifs avec onguent de basilic… » prescrits à Bouyon, qui reprend donc sa charge en juillet et qui apparaît comme second consul, lors du conseil de ville qui se tient après le reflux du mal, en septembre 1721.

La mort n'a pas été pas sélective socialement parlant. Tous les îlots ont été atteints et le « dintre », autour de l'église Saint-Jean et de l'hôtel de ville là où la population est plus dense, a été légèrement plus touché. Mais les Valettois réfugiés dans des bastides du proche terroir (domaine d'Orvès) n'ont pas été pour autant épargnés. Le 1er magistrat, Joseph Farnous, est mort. Des familles entières ont été décimées : Jean-François Bouyon a perdu son épouse, un enfant, sa mère, deux sœurs et un frère. Au reste, si certains historiens prétendent que la faim a tué autant sinon plus que la maladie, nous pouvons assurer que les Valettois ne sont pas morts de faim car après le reflux de l'épidémie la municipalité a procédé à la vente de stocks de provisions effectuées avant la contagion.

Au-delà de la vision de mort collective qui se dégage de cette chronique, les indications rassemblées par le greffier Bouyon montrent les deux visages de la lutte menée contre le mal « invisible ». D'une part, ce document permet de saisir sur le vif les mesures sanitaires adoptées par la collectivité, mesures qui s'apparentent, pour nous qui connaissons le mal et sa transmission, depuis les travaux des docteurs Yersin, Roux et Simond, à un véritable suicide collectif dans la mesure où la *serado* a été décidée alors que la peste était déjà dans les murs du petit bourg[10]. D'autre part, les dessins de Bouyon, où se mêlent peur eschatologique et espérance chrétienne, sont des témoignages silencieux, intimes, émouvants d'un être seul. Ils pointent le recours à la « médecine du Ciel » d'un individu à l'heure d'une mort annoncée, dans une société où le religieux reste omniprésent[11].

En cela, le Livre jaune, aujourd'hui restauré et déposé aux archives municipales de La Valette, constitue le maillon manquant d'une histoire, certes locale, mais qui peut être un modèle pour d'autres petits bourgs dont nous ne disposons que d'une documentation clairsemée[12].

Le Livre jaune restauré.

10 MOLLARET Henri et BROSSOLLET Jacqueline, *Yersin, un pastorien en Indochine*. Paris : Belin, 1993, 478 p. ; BROSSOLLET Jacqueline et MOLLARET Henri, *Pourquoi la peste ? Le rat, la puce et le bubon*. Paris : Gallimard, 1994 (coll. « Découvertes »), 160 p.

11 DELUMEAU Jean, *La Peur en Occident, XIVe - XVIIIe siècles*. Paris : Fayard, 1978, 485 p.

12 GARDIOL Pierre, « Contribution à l'histoire de la peste de 1720 dans le Var actuel ». In : *Bulletin de la Société d'études scientifiques et archéologiques de Draguignan et du Var*. 1991, t. 35. Draguignan, p. 6-55.

LE PEINTRE WILLY EISENSCHITZ À LA VALETTE-DU-VAR

Jean Perreau

Entre les deux guerres, deux peintres importants se sont installés à La Valette, le Lyonnais Pierre Deval au domaine d'Orves, en 1925, et non loin de là, aux Minimes, en 1927, l'Autrichien Willy Eisenschitz naturalisé français en 1935. Notre consœur Michèle Gorenc ayant écrit sur le premier un ouvrage très complet, *Deval, le Maître d'Orves,* il ne sera ici question que du peintre Willy Eisenschitz dont j'ai rédigé le catalogue raisonné de l'œuvre il y a une vingtaine d'années et depuis plusieurs articles pour des catalogues d'exposition.

Willy Eisenschitz, né à Vienne en 1889 dans une famille juive aisée, bien implantée dans la capitale d'un immense empire qui se décomposait, s'est très tôt dirigé vers la peinture. À la fin du XIX^{e} siècle, une ultime tentative de l'empereur François-Joseph d'unifier la nation autrichienne mit l'art au premier plan afin de lutter contre les tensions créées par l'expansion de l'idéologie pangermanique et raciale. Cette volonté de renouveau politique par l'esthétique est à l'origine du mouvement *Sécession*, l'incarnation à Vienne de l'Art nouveau.

Dans cette capitale cosmopolite, turbulente et fascinante, le jeune homme fréquenta les « Ateliers viennois », sorte de coopératives d'artistes, tout en restant en marge des contestataires de son âge qui souhaitaient aller plus loin que Gustave Klimt, tels Oskar Kokoschka et surtout Egon Schiele dont l'art, fortement empreint de psychologie et d'érotisme, était violemment rejeté par la société viennoise. Willy n'appréciait pas pour autant les admirateurs de l'ordre ancien, hostiles à toute forme de nouveauté, qui contrôlaient l'enseignement de l'école de l'Académie des beaux-arts de Vienne où il fut admis par concours, en 1911. Mal à l'aise dans une société en proie à des contradictions profondes, il décida l'année suivante de quitter l'école des beaux-arts trop repliée sur l'art du passé pour s'installer à Paris chez un de ses oncles, beau-frère par alliance d'Henri Bergson et grand amateur d'art.

Willy Eisenschitz s'inscrivit aux cours de l'Académie libre de la Grande Chaumière, un atelier privé dans le quartier Montparnasse, ouvert aux courants de l'art moderne, où il rencontra Claire Bertrand qu'il épousa en juin 1914. Excellente violoncelliste, elle avait envisagé de se consacrer à la musique puis s'était tournée vers la peinture. Son père, le géologue Marcel Bertrand, membre de l'Académie des sciences, est resté célèbre pour son explication de l'anomalie stratigraphique du Beausset et sa théorie sur les nappes de charriage. Sa mère, premier prix de conservatoire de piano, était la fille d'un professeur de physique au Collège de France, membre également de l'Académie des sciences. Le jeune peintre s'est donc trouvé d'emblée au contact d'un milieu intellectuel, scientifique et littéraire bien différent de celui de la communauté artistique du quartier Montparnasse, composé de nombreux artistes étrangers regroupés quelques années plus tard sous l'appellation d'*École de Paris*.

À la déclaration de guerre, il fut arrêté alors qu'il tentait de rejoindre son pays et interné, avec d'autres compatriotes, à l'Institut catholique d'Angers où sa femme put heureusement le rejoindre. Victime d'une infection pulmonaire en 1917, il obtint l'autorisation de se soigner en Suisse, près de Lucerne. Revenu dans sa belle-famille à Paris en 1920, Willy Eisenschitz fut dérouté par les différents courants artistiques de l'époque et, malgré sa participation à des expositions de groupe, se sentit alors dans une impasse.

Un voyage à Menton durant l'été 1921 fut décisif. Comme de nombreux peintres, Van Gogh, Matisse, Braque, Dufy et tant d'autres, il éprouva un violent choc sensoriel face à la lumière intense du Midi, qui découpe brutalement les formes alors que la douce luminosité d'Île-de-France ou de Normandie les relie subtilement. Cela eut pour conséquence la modification de sa palette et l'élaboration d'un nouveau style bien différent de sa manière impressionniste, puis naturaliste, développée lors de ses séjours forcés à Angers et en Suisse. Plusieurs voyages en Italie les années suivantes le confortèrent dans ses recherches, et durant un demi-siècle il créa patiemment une œuvre originale dans laquelle son expressionisme naturel reste toujours retenu par une recherche de formes stables bien définies, un rapport équilibré entre l'ensemble et les détails, une combinaison harmonieuse du dessin et du coloris.

Invité à participer au Salon des Indépendants, ses toiles furent remarquées par les critiques d'art qui soulignèrent l'emploi original de la couleur, l'ordonnance de la composition et surtout, (je cite) : « une force

naturelle qui ne s'impose pas à grand fracas mais demeure latente et profonde comme le muscle sous la peau ». La galerie d'avant-garde Berthe Weill qui avait soutenu les peintres fauves au début du siècle, puis Picasso, Matisse et Modigliani, l'exposa à plusieurs reprises dans les années 1920-1930.

À partir de 1924, de nouveaux problèmes de santé le contraignirent à séjourner dans la Drôme provençale, surtout à Dieulefit. Dans cette région baignée d'une lumière fine et claire, il s'attacha à rendre, avec rigueur et sobriété, les villages, les champs et les reliefs aux formes géométriques. Comme Cézanne, Willy Eisenschitz élaborait ses compositions en refusant l'emploi du clair-obscur classique, alors revenu à la mode dans ce qu'on appelait le *Retour à l'ordre*. Dans les œuvres de cette période, le dessin est précis et l'espace est amplifié par un horizon affleurant le haut de la toile. Les coloris sont modulés dans des harmonies de verts, neutres ou intenses pour les prairies, d'ocre et de beige pour les monts, et d'or pour les feuillages d'automne des peupliers jalonnant la campagne. En ne s'attachant ni au pittoresque ni à l'éphémère, le peintre proposait une synthèse originale de sa vision en utilisant toute la puissance émotive des couleurs.

Paysage de la Drôme provençale.

Pour la scolarité de leurs enfants, Willy et Claire décidèrent, en 1927, de s'installer près de Toulon, à La Valette-du-Var. Ils trouvèrent à louer un appartement aux Minimes, un ancien couvent édifié en 1601, entouré d'un beau parc aux platanes centenaires, non loin du domaine d'Orvès où résidait le peintre Pierre Deval. Une amitié profonde lia rapidement les deux artistes, dont les épouses, excellentes musiciennes, jouaient souvent ensemble.

Le Parc des Minimes.

Au contact de la nature luxuriante, sa palette se fit plus éclatante. Son œuvre devint un hymne à la joie de vivre et un hommage à la beauté de la Provence varoise. Fidèle à lui-même, il la peignit comme il la ressentait et non comme il la voyait, délaissant le pittoresque qui d'emblée frappe les visiteurs. En marge de la plupart des paysagistes provençaux qui s'attachaient à décrire avec précision les particularités de leur pays, suivant une longue tradition confortée par le félibrige, il s'affirma comme un peintre moderne par l'utilisation très libre de la couleur et la synthèse des formes.

Willy Eisenschitz était fasciné par le mont Coudon, considéré par l'académicien Jean-Louis Vaudoyer, au même titre que le Ventoux et la Sainte-Victoire, comme : « une des grandioses divinités minérales qui règnent sur la Provence et en rythment, en ordonnent la beauté… le Zeus de l'altière convocation de sommets, de crêtes, de caps et de promontoires, qui, comme une assemblée d'Immortels veillent sur la rade de Toulon. » Il tenta de traduire dans toute sa puissance ce relief, si changeant suivant les points de vue et l'éclairage, dont le sommet calcaire d'un blanc éclatant se dresse à proximité des Minimes. L'observation attentive des formes, si bien définies par la lumière chaude et intense, lui confirma que ce n'est pas l'aspect superficiel de la nature qui importe mais la traduction de cette puissance interne que Cézanne avait découverte en questionnant sans relâche la montagne Sainte-Victoire, ce mystérieux dessous des choses qui se cache sous les apparences.

Vue du Coudon.

En utilisant à sa manière la méthode patiemment mise au point par le maître d'Aix, Willy Eisenschitz exprima sa petite sensation par la synthèse des formes et la modulation de la couleur. Peu tributaire du motif devenu simple prétexte à peindre, cette peinture gagna en expression et laissa transparaître discrètement l'émotion d'un artiste s'interrogeant sur le mystère du monde.

L'artiste peignit les ports, les calanques brûlées de soleil, les paysages de l'intérieur et les villages perchés. Pour rendre les habitations, en quelque sorte l'âme de ces villages, son souci de synthèse le poussa à adopter des formes géométriques simplifiées, qualifiées à tort de cubistes car ces représentations géométriques ordonnées et expressives sont bien éloignées du cubisme décoratif à la mode.

Face à la végétation exubérante de la côte encore vierge de toute construction, les couleurs furent réparties comme si l'absence d'éléments géométriques que sont les chemins, les murets, les villages et leurs clochers, lui offrait soudainement une totale liberté pour exprimer son lyrisme. Celui-ci reste toutefois maîtrisé, comme toujours, par une composition parfaitement équilibrée.

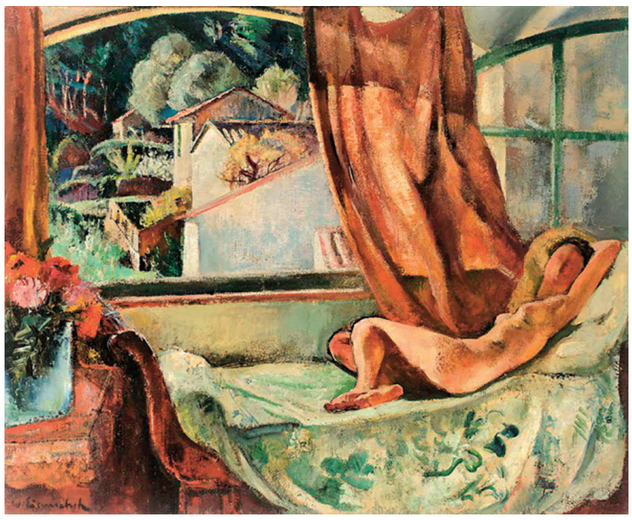
Aux Minimes, il donnait libre cours à sa fantaisie, en peignant des nus parfaitement intégrés dans leur environnement et des natures mortes composées de bouquets de fleurs aux couleurs éclatantes. Là aussi, l'influence de Cézanne est bien présente par des plateaux de table basculés vers le spectateur.

Le Port de Toulon.

Les peintures de Willy Eisenschitz rencontrèrent à Paris, lors de diverses expositions, un grand succès. Sans qu'on puisse le rattacher à un quelconque mouvement, la critique salua l'apparition d'un nouveau talent et souligna la maturité de l'artiste tout comme la force de ses peintures. Même l'acerbe Louis Vauxcelles, l'auteur de l'appellation *Cage aux fauves* pour la salle du Salon d'Automne réservée aux jeunes coloristes d'avant-garde en 1905, et du mot *Cubisme* pour le nouveau style de Braque et Picasso en 1908, exprima son admiration : « Une exposition de belle et grave tenue est à voir [...] Ce sont des paysages d'une forte concision, dus à Willy Eisenschitz. Je ne le savais pas de cette classe. » Ses toiles, acceptées dans tous les grands Salons parisiens, furent achetées à plusieurs reprises par l'État pour le musée du Jeu de Paume réservé alors aux œuvres des artistes contemporains étrangers.

Des voyages, en Espagne, au Maroc, en Irlande, lui permirent de découvrir de nouveaux motifs et les œuvres que lui inspirèrent ces séjours, achevées dans l'atelier des Minimes, furent exposées avec succès à Paris.

En 1931, une grave arthrite priva le peintre de l'usage de son bras droit. Pensant être infirme à jamais, il éduqua sa main gauche par la pratique intensive de l'aquarelle. Tout en conservant la fraîcheur, la transparence et la fluidité qui font le charme de cette technique, il mit au point un style personnel par l'ajout à l'aspect cursif et léger des notations sur le motif, d'une densité et d'une matérialité propres à la peinture à l'huile. Devenues un moyen d'expression à part entière, elles firent l'unanimité de la critique lors de nombreuses expositions à Paris, Grenoble, Marseille, Lyon, Lausanne et même Honolulu.



Nu dans l'atelier des Minimes.

Au bout de six mois, le peintre retrouva l'usage de sa main droite, mais il n'abandonna pas pour autant les aquarelles qui lui permettaient d'exprimer plus librement et rapidement sa sensibilité et ses émotions. En 1933, au cours du Salon de peinture moderne de Sanary, Willy Eisenschitz rencontra Aldous Huxley qui s'était tourné vers cette technique. Par ses relations, l'écrivain-aquarelliste obtint l'organisation d'une exposition d'aquarelles à Londres dont il préfaça le catalogue. Elle obtint un grand succès et le directeur du British Museum en acheta deux pour son musée.

À cette époque, Toulon connaissait une grande animation artistique et littéraire. De nombreux artistes parisiens de passage et des peintres de Saint-Tropez, André Dunoyer de Segonzac, Henri Manguin, Charles Camoin, Luc Albert Moreau, parfois Paul Signac, animaient le Café de la Rade autour du poète Léon Vérane. Encouragés par le peintre fauve Émile-Othon Friesz, qui séjournait alors au Cap-Brun, plusieurs peintres locaux s'étaient délibérément tournés vers la modernité. Ils étaient soutenus par le galeriste Bruno Bassano qui tentait courageusement de montrer la peinture moderne à un public encore sous le charme des peintres du passé. Willy Eisenschitz et Claire Bertrand étaient régulièrement exposés aux côtés de José Mange, Simon Segal, Alcide Le Beau...

Dans ces années 30, il régnait aux Minimes un extraordinaire climat de fraternité artistique. Les temps étaient durs, mais les Eisenschitz recevaient souvent autour d'un petit orchestre de chambre constitué par Henriette Deval, Claire Bertrand, et quelques instrumentistes locaux ou de passage. En avril 1933, les Eisenschitz organisèrent avec Pierre Deval une exposition à la chapelle Sainte-Cécile dans le domaine des Minimes pour

leurs amis de Sanary et de Toulon avec des œuvres de Gauguin, Rodin, Marquet, Othon Friesz et de peintres modernes locaux. Willy devait déclarer plus tard que durant cette période, Claire Bertrand et lui-même rencontrèrent le plus d'artistes et de gens de lettres.

Les expositions se succédaient avec succès dans la capitale, dans plusieurs grandes villes de province et à l'étranger. Ayant obtenu la nationalité française en 1935, les œuvres de Willy Eisenschitz, régulièrement achetées par l'État, entrèrent au musée du Luxembourg, le musée des artistes français contemporains, l'ancêtre de l'actuel Musée national d'Art moderne. En 1937, il obtint une médaille d'or à l'Exposition internationale des arts et des techniques dans la vie moderne.

Intérieur des Minimes (médaille d'or à l'Exposition internationale de 1937).

Au début des années 1940, Willy Eisenschitz peignait souvent au Lavandou et dans la presqu'île de Saint-Tropez. À l'écart des événements, absorbé par sa contemplation des paysages lumineux qui s'étendent des collines des Maures à la côte, le peintre se sentait alors parfaitement heureux, serein, loin de tout souci, hors du temps. Mais, lorsque les Allemands remplacèrent les Italiens pour l'occupation de l'ancienne zone libre, la situation devint dangereuse. Après une descente de la Gestapo aux Minimes, heureusement en leur absence, les Eisenschitz se réfugièrent à Dieulefit où une communauté d'artistes et d'écrivains s'était installée dès 1940. Willy peignit de nouveau les rudes paysages de cette Drôme qu'il connaissait bien dans des tonalités sourdes. Toutes les peintures de cette période expriment une inquiétude et montrent une émotion difficilement contenue.

À la disparition de son fils, déporté en tant que résistant, s'ajouta à la fin de la guerre une situation matérielle difficile, car les galeries qui l'exposaient à Paris avaient disparu ou s'étaient tournées vers d'autres formes d'art. Même si l'État lui achetait encore des œuvres, si de grands marchands comme Durand-Ruel lui organisaient parfois des expositions, si des collectionneurs le soutenaient par des achats réguliers, il lui fallut trouver de nouveaux débouchés pour vivre. Claire et Willy menèrent alors une vie très active, partagée entre un travail intense et la participation à de nombreuses expositions régionales.

La recherche de nouveaux paysages les conduisit à Ibiza, une île alors préservée du tourisme de masse, dans les Alpilles, en Camargue et dans le Languedoc.

Étang de Bages (Languedoc).

Willy Eisenschitz en rapportait une grande quantité de croquis, de pastels et d'aquarelles, des notations directes face à la nature utilisées ensuite dans le calme de l'atelier des Minimes pour réaliser des compositions harmonieuses. Les peintures de cette époque montrent un équilibre des masses et une subtile harmonie des tons. Les taches de couleurs savamment imbriquées reflètent le chromatisme de la végétation exubérante et si au premier abord ces peintures paraissent moins structurées et ordonnées, parfois proches de l'abstraction, c'est-à-dire un simple agencement harmonieux de formes et de couleurs, elles sont toujours soigneusement composées.

En 1957, le musée d'art de la ville de Toulon organisa la première rétrospective importante de son œuvre et le livret d'exposition fut préfacé par le poète André Salmon. À partir de 1961, il participa régulièrement aux salons de l'académie du Var dont il devint un membre titulaire en 1965.

Reconnu comme un peintre du Midi, un visionnaire de l'espace au coloris subtil, un artiste sensible dont l'œuvre est empreint d'une poésie étrange, Willy Eisenschitz connut de nouveaux succès lors d'expositions à Paris et au Japon. L'État et de grands collectionneurs américains lui achetèrent plusieurs œuvres.

Après le décès de Claire Bertrand en 1969, Willy Eisenschitz s'installa à Paris. Mais le besoin de retrouver la lumière provençale le poussa à faire plusieurs séjours dans le petit port des Goudes, près de la cité phocéenne, à l'extrémité du massif de Marseilleveyre, le « Tyrol auprès de la mer », comme il se plaisait à le dire. Les imposantes masses calcaires qui tombent dans la Méditerranée, l'île Maïre face au cap Croisette, les calanques, lui inspirèrent des toiles aux formes épurées, sans détails superflus, plus émotionnelles que descriptives, peintes d'une manière ample et souple dans une matière épaisse.

L'Île Maïre (près des Goudes).

Après sa mort, en 1974, de nombreuses études et œuvres inachevées provenant de l'atelier des Minimes se sont alors retrouvées sur le marché, donnant au public non averti une idée fausse de son talent.

De nombreuses expositions en France dont une importante rétrospective au musée d'art de Toulon en 2001, et à l'étranger, en particulier aux États-Unis, au Japon, en Chine, ainsi que l'intérêt manifesté par de nombreux collectionneurs depuis plusieurs années, ont fait de Willy Eisenschitz un artiste très recherché sur la scène artistique internationale.

FRANÇOIS FABIÉ À LA VALETTE : LES POÈMES DES TROÈNES

Michèle Gorenc

Le poète François Fabié dans sa propriété « Les Troènes », à La Valette-du-Var.

Puissent au moins ses troènes
Garder dans leurs rameaux verts
Quelques jours, quelques semaines,
Quelques strophes - les moins vaines
De ses plus rustiques vers ![1]

Chez le poète François Fabié, nous sommes en bonne compagnie avec ses nombreux amis qu'il recevait dans sa propriété des Troènes, à La Valette-du-Var. Tels le peintre Gabriel Amoretti, son voisin, et aussi François Nardi dont le fils, le colonel Nardi, membre éminent de notre académie, racontait dans ses conférences le souvenir de ses visites d'enfant chez Fabié. Et encore l'aquarelliste Gabriel Drageon, président honoraire de l'académie. Il faut compter aussi parmi les familiers des Troènes les Aveyronnais de Toulon. Citons la famille du Docteur Cluzel, le cardiologue, que Fabié prenait, enfant, sur ses genoux, et bien sûr, le médecin valettois, le Docteur Trémolières et son épouse. Et puis il nous faut encore citer l'instituteur de La Valette, André Martel, dont Fabié était le parrain à l'académie et qui en fut longtemps secrétaire de séance[2].

Tous étaient très proches de Fabié, poète célèbre au début du XX^{e} siècle. En 1925, notre confrérie organisa un ensemble de manifestations avec musique, théâtre et poésie pour lui rendre hommage et fêter ses cinquante ans à l'académie. Des noces d'or avec ce grand maître régionaliste, aimé dans la France entière, connu pour son amour fidèle à son Rouergue natal. Après sa mort, pour rappeler sa mémoire, ses amis lui offriront deux statues par souscription publique. L'une est en bronze, on peut la voir sur sa tombe au cimetière central (travée centrale, un peu plus haut que le caveau de Marius Escartefigue). L'autre est une imposante sculpture en marbre blanc, représentant un poète rêveur, placée en 1935 dans le cadre fleuri du jardin de la Ville. Toulon et La Valette aiment leur poète.

La Valette a donné son nom à la rue qui longe sa propriété des Troènes et à une école primaire, « l'école François Fabié », pour rappeler celui qui a consacré la moitié de sa vie à l'instruction publique – l'autre moitié étant donnée à la poésie. Cette poésie que l'école de la III^{e} République avait instituée comme support pédagogique majeur pour l'apprentissage de la langue française et pour l'acquisition des valeurs morales et civiques républicaines. Elle figurait dans les livres d'école et il y avait des poèmes de François Fabié comme *La Chatte noire*, l'hôte silencieux du moulin natal :

1 « Au Crépuscule », poème paru dans *Les Annales politiques et littéraires* et dans le *Journal de l'Aveyron* du 20 février 1927.
2 Après guerre André Martel invente un langage poétique, le « paralloïdre des çorfes ». Il quitte Toulon et va rejoindre son ami le peintre Dubuffet, à Paris, où il sera régent du Collège de Pataphysique.

Dans le moulin de Roupeyrac,
Se tient assise sur son sac
Une chatte couleur d'ébène ;
Il est bien certain qu'elle dort :
Ses yeux sont comme deux fils d'or,
Et ses griffes sont dans leur gaine.[3]

Ou encore *Les Genêts* dont plusieurs générations d'écoliers ont appris les strophes par cœur, des années 1880 jusqu'en 1968. Nous sommes sans doute la dernière génération à les garder en mémoire.

Vous en souvenez-vous, genêts de mon pays,
Des petits écoliers aux cheveux en broussailles
Qui s'enfonçaient sous vos rameaux comme des cailles,
Troublant dans leur sommeil les lapins ébahis ?[4]

C'est ainsi qu'en étudiant *L'Automne*, un petit écolier de La Valette fut heureux de découvrir, grâce à son instituteur, que le poète habitait près de son école.

À tout autre saison je préfère l'automne ;
Et je préfère aux chants des arbres pleins de nids
La lamentation confuse et monotone
Que rend la harpe d'or des grands chênes jaunis.[5]

François Fabié est né à Durenque, au sud de Rodez, le 3 novembre 1846. Excellent élève, ce fils d'un meunier illettré fait de brillantes études dans l'enseignement secondaire spécial, une filière toute nouvelle que Victor Duruy, ministre de l'Instruction publique à la fin du Second Empire, met en place pour former les cadres d'une société industrielle et scientifique qui se développe au milieu du XIX^{e} siècle. Pour son premier poste Fabié est nommé à Toulon, en 1872, pour assurer cet enseignement nouveau au lycée de la ville. Il s'y marie avec la fille d'un lithographe toulonnais, devient père et publie ses premiers poèmes après les avoir lus à la société académique du Var, notre future académie, dont il devient membre associé en 1875, membre titulaire en 1877, puis secrétaire général en 1881[6].

Lorsque l'agrégation est instituée dans cette spécialité de l'enseignement secondaire spécial, Fabié l'obtient brillamment en 1876. En 1883, il est nommé à Paris, au lycée Charlemagne, chargé de mettre en place cet enseignement dans ce grand établissement. Face aux classiques latin-grec, il défend avec fougue l'enseignement moderne non seulement dans sa pratique professionnelle mais aussi dans ses discours. L'un des plus célèbres est prononcé en 1891, à la demande du ministre Léon Bourgeois. C'est un discours tout en vers, intitulé *La Poésie dans l'Éducation et dans la Vie*[7]. Plus de quatre-cents vers que Fabié déclame par cœur devant trois mille personnes dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne lors de la remise des prix du Concours général. Fabié est acclamé en présence du ministre[8].

En 1898, il est nommé directeur de l'école primaire supérieure Colbert qu'il dirigera pendant dix ans jusqu'à sa retraite. Il revient alors à Toulon qui l'avait accueilli pour son premier poste et ses premiers vers. Il s'installe à La Valette, dans sa propriété des Troènes. De 1908 à 1928, date de sa mort, le poète a devant lui vingt ans d'écriture. Certes, il a déjà publié de nombreux ouvrages, sept recueils de poésie édités par Alphonse Lemerre, l'éditeur des Parnassiens et des pièces de théâtre jouées le plus souvent à la Comédie-française ou au Théâtre français[9]. Mais il peut maintenant écrire tout à loisir. En effet, pour la période valettoise, on décompte un huitième ouvrage, *Les Paysans et la Guerre*[10], comprenant un choix des poèmes qu'il a publiés dans les journaux tout au long de la Grande Guerre[11], une anthologie, deux romans, un livre de souvenirs, des pièces

3 François Fabié, *Poésies 1880-1887*, *La Poésie des bêtes*, Paris, Alphonse Lemerre, 1891, p. 25-32.
4 *Op. cit.*, *Le Clocher*, p. 177-181.
5 *Op. cit.*, *Le Clocher*, p. 237-241.
6 Alain Bitossi, « François Fabié : Toulon, l'exil mais l'espoir », Toulon, *Bulletin des Amis du vieux Toulon*, 1997, n°119, p. 167-180.
7 Lemerre, in-16 de 16 pages, 1891.
8 Fabié est acclamé comme le sera, en mai 1968, dans ce même amphithéâtre bondé et surchauffé, son fils spirituel André Martel qui, grâce à son langage poétique, sera porté en triomphe comme un chef gaulois par les « Katangais », le terrible service d'ordre des étudiants.
9 Alain Bitossi, « Le théâtre de François Fabié », Toulon, *Bulletin de l'académie du Var*, 2000, p. 103-114.
10 François Fabié, *Poésies 1905-1921*, *Ronces et Lierres*, *Les paysans et la Guerre*, Paris, Lemerre, 1921.
11 Alain Bitossi, « François Fabié et la Grande Guerre », Toulon, *Bulletin de l'académie du Var,* 1998, p. 225-231.

de théâtre et un grand nombre de poèmes qui paraissent dans la presse régionale et parisienne, notamment dans *Les Annales politiques et littéraires*, une célèbre revue de l'époque.

LES·ANNALES
POLITIQUES·ET·LITTÉRAIRES
REVUE·UNIVERSELLE·ILLUSTRÉE·HEBDOMADAIRE
ABONNEMENTS
Directeur, Rédacteur en Chef : ADOLPHE BRISSON
EDITION·DE·LUXE
N° 1818. — 28 AVRIL 1918
NOS COLLABORATEURS :
LE POETE FRANÇOIS FABIÉ
AUTEUR DU « RETOUR DE LINOU », A LA VALETTE-DU-VAR

Les Annales *mettent à la une le poète François Fabié chez lui, aux Troënes. Correspondant régulier du journal, il vient de publier un roman,* Le retour de Linou.

Le petit écolier de La Valette, évoqué plus haut, est devenu un chercheur érudit. Il a lu Fabié, il a étudié sa vie et son œuvre. Il connaît bien maintenant le poète. Il a compris son processus éditorial : Fabié publie d'abord ses poèmes dans les journaux, plus tard il les rassemble, il les classe, il en choisit une trentaine pour constituer un ouvrage structuré qui sera édité chez Lemerre. Notre chercheur fait alors ce qu'aurait fait Fabié pour un neuvième recueil : il collecte les poésies parues dans les journaux du Var, de l'Aveyron et, à Paris, dans *Les Annales*, tout en recherchant dans les archives les inédits des dix dernières années de Fabié, de 1919-1928[12]. Il en a trouvé environ cent-cinquante presque toutes datées et localisées aux Troënes. Il en a retenu trente qu'il a ordonnées selon les saisons. C'est ainsi qu'est né le livre, *Les Poèmes des Troënes,* qu'il m'a demandé de commenter[13]. Le Rouergat y évoque régulièrement la Provence. Un jeu de renvoi associe le jardin des Troënes au moulin de Roupeyrac, le moulin natal. À la lande, à la forêt, aux arbres et aux ruisseaux du Ségala, il ajoute maintenant le cadre quotidien de son jardin : le bosquet de troënes, le carré de petits pois, la vieille chatte Mannou. Comme dans toute l'œuvre antérieure, Fabié est guidé par l'amour de la nature, omniprésente. C'est une entité vivante qui palpite. On la voit, on la sent, on la respire. Le poète est sensible à la couleur du ciel, à la force du vent, à la présence du soleil. Au fil des textes, le temps qu'il fait rythme le temps qui passe. Ce thème majeur se développe dans la dimension de l'espace-temps. Fabié suit le temps cyclique : nous voyons, sous sa plume, se succéder les saisons. Et la mémoire du poète associe dans une même inspiration les Troënes et le Ségala, non seulement ici et là-bas mais aussi le présent et le passé.

Petit soleil d'hiver qui dores les restanques…

L'hiver, la retraite valettoise est une bénédiction. Le vieil homme rend grâce au « Petit soleil très fin et très pur, soleil jeune… » qui lui donne encore un peu de vigueur dans son grand âge.

> Petit soleil qui dores les « restanques »
> Où les oliviers gris frissonnent doucement,
> Les pins vers les sommets fuyant et les calanques
> Où le flot chante en s'endormant ; […]
>
> Petit soleil d'hiver, entre à pleine fenêtre
> Pourchasse dans les coins l'ombre qui m'envahit ;
> Tu ne peux rien en moi faire naître ou renaître :
> Dore au moins un moment ce qui s'évanouit.[14]

Bien qu'il soit séduit par la clémence méditerranéenne, son esprit rejoint le Rouergue et vibre à l'évocation de son climat rude. Souvenirs heureux, assombris par l'évocation de la souffrance des pauvres gens qui endurent le froid, la faim, l'exclusion sociale. Les silhouettes de tous ces malheureux se rassemblent dans une même image, celle du loup. Aussi, en 1922, lorsque la presse toulonnaise signale son retour entre Signes et Collobrières, le poète exulte et accueille la nouvelle avec joie :

> Le Var est un pays heureux
> Il a des loups, des loups affreux ! […]

12 Le fonds d'archives de François Fabié se trouve à la Société des lettres, sciences et arts de l'Aveyron, à Rodez.
13 François Fabié, *Les Poèmes des Troënes*, Aix-en-Provence, Édisud, poèmes choisis par Alain Bitossi et annotés par Michèle Gorenc, 1999, 164 p.
14 « Au Soleil d'hiver », *op. cit.*, p. 9-10.

Sois le bienvenu, pauvre hère
Dont on a mis la tête à prix,
Ô loup, symbole des proscrits
Qui depuis Adam sur la terre
Errent affamés et flétris :
La Provence me devient chère
Si ses bois t'offrent des abris.[15]

Mais si dur qu'il soit, l'hiver n'est qu'une étape dans le cycle du temps.

Avril a certains jours d'une langueur exquise…

Avril amène le renouveau. Le poète, qui a chanté le printemps au Ségala tout au long de son existence, le célèbre encore aux Troènes. Le climat de la Provence, très différent de celui du Rouergue, suscite sa surprise, son émerveillement, dès la Chandeleur avec la floraison des pervenches, des amandiers, des lauriers-tins.

Avril a certains jours d'une langueur exquise…
Qui monte des jardins en fleurs, des prés, des bois,
Descend d'un ciel lavé sans nuage et sans brise ;
Une langueur par qui l'âme entière est conquise
Dolente et ravie à la fois.

La mer, à l'horizon, se déroule, infinie ;
Une voile y surgit et passe et disparaît,
Comme un désir, comme un espoir, comme un regret ;
Et l'âme se plonge en sa langueur bénie :
Bonheur suprême – s'il durait.[16]

Ce retour de sève suscite sa réflexion sur la fuite du temps, sur la vie et la mort. Le soleil qui remonte à l'horizon, la nature qui reverdit, les nids d'oiseaux dans les charmilles sont le signe de la renaissance. Sa quête spirituelle se nourrit des menus faits du quotidien. Parmi tous les animaux, l'oiseau est un ami privilégié. Présence familière depuis la première enfance, puis thème récurrent dans l'œuvre, il est bien plus encore, dans ces poèmes ultimes, une projection de Fabié lui-même. Le rossignol dévoile son être au monde. Il chante des trilles ardents, mais « le plus bel amour dans les larmes finit ». Et il s'épuise vite pour nourrir sa couvée. Tel le poète, contraint par ses obligations sociales et familiales. Alors, « rossignol égaré » dans les troènes, il lui reste à fuir, à tire-d'aile, vers le Ségala :

Mais ne t'attarde pas dans ce trompeur décor ;
Retourne vers celui qu'en rêve
Je retrouve, aussitôt que le cœur prend l'essor,
Près du ruisseau où s'écoula, si brève,
Mon enfance d'azur et d'or.[17]

L'alouette, quant à elle, évoque l'être spirituel de Fabié et les valeurs qui le portent : énergie vitale, espoir, élévation. Elle suggère aussi sa montée vers le Ciel, par l'intercession de saint François d'Assise, un saint empreint d'humilité et de foi simple comme l'était sa mère, que Fabié nommait « l'alouette des blés ». Toutes ces évocations l'appellent au pays natal, pour un été en Aveyron, sur le Ségala.

Des foins aux parfums troublants

Fabié se rend à Durenque chaque année, à la belle saison. Il retrouve les siens et le Rouergue, source unique de son inspiration. Toute son œuvre chante à l'envi cet « âpre pays » et cette fidélité à sa muse lui vaut la ferveur de ses concitoyens. Rappelons la splendeur des derniers étés de Fabié. En 1922, la *Solidarité aveyronnaise* organise les Fêtes de Millau. Le pays natal honore son poète durant trois jours de manifestations culturelles, son œuvre est déclamée, chantée, jouée sur scène, dans une ambiance de musique, de concours et de discours. En 1924, la Société des lettres, sciences et arts de l'Aveyron reçoit Fabié à Rodez comme membre d'honneur

15 « Au Loup », *ibid.*, p. 14-15.
16 « Au Loup », *ibid.*, p. 14-15.
17 « À un Rossignol », *ibid.*, p.70-71.

et le remercie d'avoir donné un « droit de cité littéraire à sa province » sur la scène parisienne et nationale[18]. Bien plus, en 1925, la Société des gens de lettres de province, un puissant organe régionaliste, place Fabié, élu par ses pairs, parmi « les Dix de Province » qui forment « l'académie de Province » conçue comme un pendant à l'Académie française. Fabié y figure comme le modèle du poète du pays natal, celui qui a suscité les jeunes générations de poètes régionalistes de langue française. La constance de son inspiration, l'amour sincère et fidèle qu'il porte à son pays et aux paysans, la vérité de ses images et des élans de son cœur déclinés avec fougue depuis les années 1870 en font le poète vénéré et respecté par les régionalistes de l'entre-deux-guerres[19].

En 1926, c'est le dernier été à Durenque, Fabié a quatre-vingts ans. Il ne verra plus son pays « hélas ! qu'avec mon cœur », écrit-il. Pour cette saison ses poèmes, en forme de chanson, brossent des scènes de la vie agreste, conviviale et joyeuse. Et puis, reprenant à son tour la tradition de conteur de ses aïeux, il conte la légende du pays. Avec un ancien grognard, nous voici au moulin paternel et par le regard du petit Rouergat, nous vivons une partie de l'épopée napoléonienne. Avec Louïsou, le bon sonneur « Sachant faire parler, prier, pleurer ses cloches[20] », nous sommes en visite à la cathédrale de Rodez. Sur ce chemin qui court du village de Durenque au hameau de Ginestouset, (où se trouve sa famille maternelle) voici les ancêtres, que le poète reconnaît dans les images dédoublées de la nature :

> Je vois leurs gestes lents d'agrestes travailleurs
> Dans ceux des vieux poiriers, des châtaigniers, des chênes
> Qui les virent semer sur des terres prochaines,
> Puis partir, les yeux clos — pour moissonner ailleurs…[21]

Sa méditation se poursuit dans le « bois sacré » de Roupeyrac, la forêt le berce d'une cantilène « rimées de rimes d'or[22]», métaphore de la musique des sphères. Peut-on revenir d'aussi loin, d'un aussi beau voyage ?

Ayant réintégré mon cagnard de Provence

À son retour à La Valette, Fabié apprécie le temps clément de l'arrière saison. Il goûte surtout ces moments dévolus à la lecture que lui offre le cadre paisible des Troènes.

> Ayant réintégré mon cagnard de Provence,
> En prévision de l'hiver
> Qui, bien que plus boiteux ici qu'ailleurs, s'avance,
> Sera court, mais peut-être amer ; (…)
>
> Je vais donc lire un peu ; je vais surtout relire
> Mes vieux poètes préférés ;
> Les tragiques, d'abord, puis les grands porte-lyre
> Que les siècles ont consacrés[23].

Le poète est maintenant prêt à accueillir novembre, son « ciel sombre et bas » de la Toussaint et des morts. Pour ce rendez-vous avec les Ombres, il est guidé par Chateaubriand : « Ma Bible et mon Homère ». Il a chanté, quant à lui, la nostalgie du clocher natal, le regret de l'enfance et d'un monde où l'on est aimé. Cette mélancolie n'est pas un effet littéraire conforme à la mode du temps. Bien plus que l'expression post-romantique de la souffrance causée par l'exode rural, ce sentiment de l'exil apparaît comme un trait ontologique. Il exprime le malheur de l'homme chassé du paradis, celui du croyant ou celui de la vie symbiotique avec la mère comme l'a suggéré la psychanalyse.

À l'écoute de l'autre monde, et tout près de quitter la vie, il jette un regard distancié sur ses contemporains. Il se sent de plus en plus étranger à cette société guidée par « l'Évangile utilitaire » qui transforme son « Ségala

18 Cette expression est due à Antoine Albalat (1856-1935). Ce Varois, né à Brignoles, a été secrétaire de rédaction au *Journal des Débats*, à Paris. Éminent critique littéraire, ami de Moréas et familier du Salon de Juliette Adam, il a créé une méthode d'écriture fondée sur le style, encore utilisée aujourd'hui.

19 Michèle Gorenc, *Les poètes du pays natal (1870-1890). L'exemple de Jean Aicard et de François Fabié*. Paris, Éditions Honoré Champion, 2014, 544 p.

20 « Le Sonneur », poème dédié « À mon cher confrère et ami André Martel », *ibid.*, p.93-94.

21 « Le Chemin préféré », *ibid.*, p. 82-83.

22 « Mon Bois sacré », *ibid.,* p. 100-101.

23 « Dans mon cagnard », *ibid.,* p. 111-112.

si vert autrefois » en une « … terre bancale, / Sans charme et sans accent, sans mystère et sans voix[24] ». Il doute également de lui-même et de sa poésie, « ces floraisons de vaine rhétorique ». Ses deux derniers poèmes résonnent comme une prière. Il s'adresse « Au *Poverello* », saint François d'Assise :

> Et plaide pour l'humble poète
> Qui ne fut rien qu'une alouette
> Sur les friches du Ségala.[25]

Et à La Valette, il s'en remet à ses troènes, pour une postérité tout éphémère :

> Puissent au moins ses troènes
> Garder dans leurs rameaux verts
> Quelques jours, quelques semaines,
> Quelques strophes — les moins vaines —
> De ses plus rustiques vers ![26]

La ronde des saisons est terminée. Ces textes ultimes témoignent d'un art poétique achevé. L'écriture unit étroitement la musique et la peinture passant, avec une grande agilité, de l'alexandrin au mètre court et impair, de l'allégorie à la métaphore, de l'élégie au conte en vers, du sonnet à la fable. Le trait commun est l'oralité : le rythme résonne à l'oreille, le texte s'adresse au cœur et à l'esprit. Souvent, il fonctionne comme une matrice à souvenirs : chaque mot convoque des images ou des situations déjà décrites dans son œuvre antérieure, poésie ou prose. Car Fabié exprime encore — et toujours — le regard de l'enfance et nous restitue avec lui toute la saveur du monde.

Le thème fondamental est celui de la nature, vue sous l'angle de l'interaction entre l'homme et son environnement, pensée qui se place en amont de la réflexion écologique contemporaine. Un deuxième thème, tout aussi important, est celui de la nostalgie de l'âge d'or. Le poète, partagé entre le passé et le présent, le Rouergue et la Provence, exprime aussi une autre souffrance, celle de la dualité entre le rêve et la réalité, l'absence et la présence, les morts et les vivants. C'est au sein de la nature et notamment à l'intérieur de son « bois sacré », qu'il retrouve son unité originelle. Alors, comme l'oiseau, il s'abandonne, l'âme apaisée.

> Le vent du soir se lève et doucement promène
> Ses mille doigts sur le clavier des rameaux d'or,
> Éveillant fugue ardente ou douce cantilène
> Qui berce les pinsons errants gavés de faîne,
> Et les fait gazouiller tout bas, et les endort. [27]

24 « L'Olivier », *ibid.,* p. 1123-126.
25 « Au *Poverello* », *ibid.,* p. 141. Fabié s'associe, dans ce poème, à la commémoration du septième centenaire de Saint-François d'Assise.
26 « Au Crépuscule », *ibid.,* p. 144-145.
27 « Mon Bois sacré », *ibid.,* p. 100-101.

L'ÉNERGIE ÉLECTRIQUE EN FRANCE BILAN ET PERSPECTIVES

Guy HERROUIN

L'énergie en général

Cette communication sur l'énergie est d'actualité car en ce moment le gouvernement définit la Programmation pluriannuelle de l'énergie, PPE, pour le futur. On y reviendra par la suite.

L'énergie est largement liée au changement climatique très médiatisé et politisé, or les énergies primaires classiques à l'exception des renouvelables et du nucléaire émettent des gaz à effet de serre. Les opinions sur les énergies sont très diverses, quelquefois de parti pris et les informations souvent erronées. On donnera des repères objectifs et on situera la politique française dans le cadre européen et le contexte mondial.

Ce sujet est passionnant. Ces dernières années j'ai conseillé Naval Group en la matière et je participe à des projets d'éoliennes en mer dans le cadre du Pôle de compétitivité Mer Méditerranée.

En terme scientifique, l'énergie caractérise le changement d'état d'un système. Du point de vue de l'homme on peut dire, avec Jean-Marc Jancovici, un grand expert en ce domaine, que l'énergie entre en jeu dès que le monde qui nous entoure change. Il est intéressant aussi de noter que le mot « énergie » vient du grec *energeia* qui signifie « force en action ». L'énergie, dans les civilisations industrielles, joue un rôle fondamental. L'humanité a utilisé de plus en plus d'énergie pour mettre en mouvement les machines dans tous les domaines : l'agriculture, le transport, le chauffage, les constructions, l'extraction des ressources, les transformations diverses, etc.

L'énergie électrique est à l'évidence essentielle dans le monde depuis environ un siècle. À la fin du XIX^{e} siècle le moteur électrique est inventé. En 1882, Thomas Edison construit la première centrale à charbon, de Pearl Street Station à Manhattan. Quelques années après, la première centrale électrique à grande échelle est construite à Niagara Falls. Les centrales électriques transforment les énergies primaires, c'est-à-dire les sources d'énergie disponibles dans la nature, sous forme de charbon, de pétrole, d'uranium, de vent, de courant hydraulique, etc., en énergie électrique grâce à des génératrices.

Il est utile de rappeler quelques données techniques sur les puissances et l'énergie :

- **Puissance** en W (Watt) et multiples : kW, MW, ...
- **Énergie** en Wh (Watt heure) et multiples : kWh, MWh, ...
- L'énergie fournie est égale à la puissance multipliée par la durée, par exemple :
  - Une puissance d'1 kW utilisée pendant 24 h consommera 24 kWh,
  - Sur 1 an, 1 foyer qui utilise une puissance d'1 kW, à mi-temps, consommera environ 10 000 kWh
- La puissance moyenne d'un compteur électrique d'un foyer est de 6 kW,

- La puissance d'une grande éolienne en mer est de 6 MW soit 6 000 kW, à multiplier bien sûr par le nombre d'éoliennes dans un parc, en moyenne 60 à 80 éoliennes totalisant une puissance d'environ 500 MW soit 500 000 kW.
- La puissance d'une tranche électronucléaire est de 1 000 MW soit 1 000 000 kW.

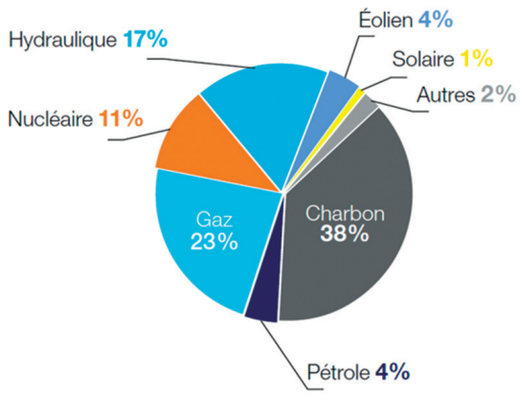
On emploie des multiples plus faciles à manier que des nombres avec de nombreux zéros, ainsi pour les puissances on utilisera :

1 TeraW (TW) = 1 000 GigaW (GW) ; 1 GW = 1 000 MegaW (MW) ; 1 MW = 1 000 kiloW (kW).

De même pour les énergies : kWh, MWh etc.

À ce propos, l'énergie fournie par un parc éolien ou solaire est souvent rapportée à un nombre de foyers consommateurs. Mais l'estimation est la plupart du temps biaisée car elle est faite en ne comptant ni la consommation pour l'eau chaude, ni pour le chauffage !

Panorama mondial de l'énergie électrique



Il n'existe quasiment pas d'énergie électrique à l'état naturel en dehors des éclairs d'orage. Il faut donc pour la produire transformer des énergies primaires en électricité. Le charbon est encore la plus importante énergie primaire puisqu'il représente un très gros tiers des ressources, suivi du gaz et du pétrole pour un autre tiers. L'ensemble des énergies renouvelables c'est-à-dire, l'hydraulique, suivie de l'éolien et du solaire, représente moins d'un tiers. L'électro nucléaire représente environ 10 %.

La Chine est le premier pays consommateur suivi par les États-Unis et l'Europe.

Quelles seront les énergies électriques du futur ?

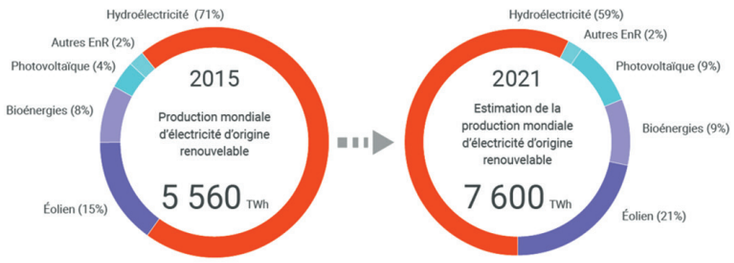
Il est intéressant de commencer par les tendances mondiales, puis européennes et enfin françaises. En effet, on ne peut comprendre la politique française dans l'énergie que dans ce contexte international.

Les politiques énergétiques mondiales sont très orientées par la lutte contre le changement climatique c'est-à-dire la réduction des émissions des gaz à effet de serre, en premier le gaz carbonique émis lors de la combustion des composés organiques à base de carbone : le charbon, le gaz naturel, le pétrole, etc. Cela va aussi de pair avec la lutte contre la pollution atmosphérique qui a un impact essentiellement local. Bien que l'énergie électrique ne représente qu'environ 20 % de l'ensemble des énergies, elle est au centre des politiques dites de décarbonation.

Quelles sont les raisons de cette évolution générale majeure ? Les populations ont intégré que les ressources terrestres étaient « finies », donc qu'elles devaient être économisées dans l'objectif d'un développement durable. Ceci entraîne l'optimisation des gisements énergétiques et de leur utilisation. On parle maintenant de transition énergétique et écologique, les deux étant liées. Transition pour le passage d'un monde « ancien » à un monde « nouveau ». On leur associe aussi en général la transition numérique. L'Accord de Paris de 2015,

entré en vigueur malgré le désengagement des États Unis, mais avec le soutien de nombreuses régions dont la Californie, symbolise cette transition.

L'Évolution de la capacité de production électrique par les énergies renouvelables



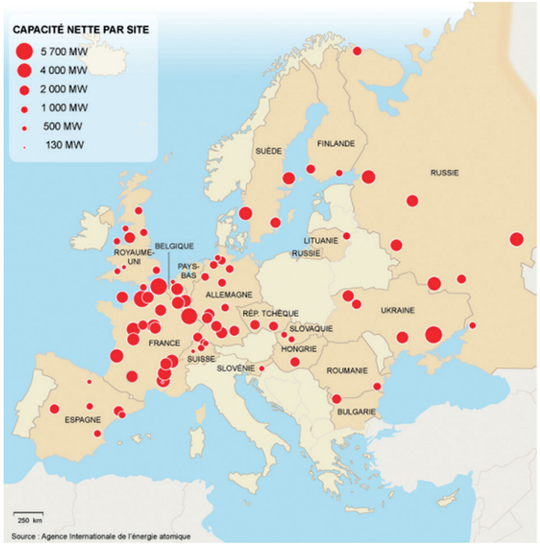
Le parc électrique mondial a évolué de façon rapide vers davantage de capacités renouvelables, essentiellement hydraulique, éolien et solaire photovoltaïque. Celles-ci s'accroissent de 5 % par an depuis plusieurs années, tirées par l'Asie qui totalise près de la moitié des capacités mondiales. L'investissement dans les énergies renouvelables dans le monde est d'environ 250 Md $ par an.

La politique européenne de l'énergie

L'Europe est en phase avec l'évolution mondiale en étant plus volontariste pour les renouvelables et la réduction des émissions de gaz à effet de serre. En Europe le « paquet énergie-climat » a été adopté en décembre 2008 pour viser l'objectif « 3 fois 20 » pour 2020 qui se décline par : réduire des émissions des gaz à effet de serre, augmenter la part des énergies renouvelables, accroître l'efficacité énergétique.

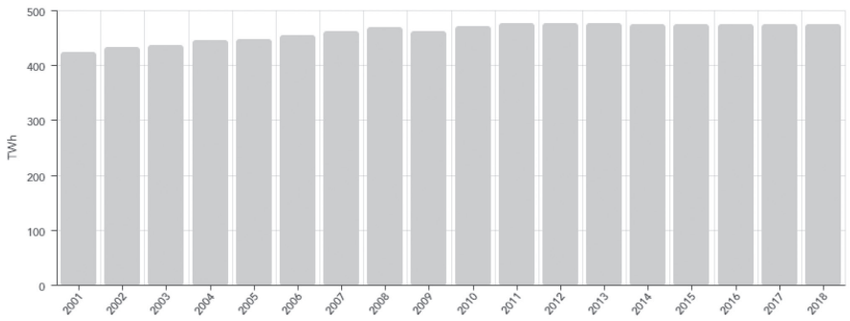
La réduction des émissions de gaz carbonique a dépassé les objectifs dès 2014 puisque cette baisse a atteint 25 % essentiellement à cause des économies énergétiques dans l'industrie. Mais depuis 2014 ces émissions ne diminuent plus car il n'y a pas eu suffisamment d'actions dans les secteurs des bâtiments et des transports. Les efforts ont majoritairement été dirigés vers les renouvelables. Par exemple, l'Allemagne émet toujours beaucoup de gaz carbonique, environ le double de la France et ne parvient pas à réduire ses émissions depuis ces dix dernières années. En effet, la diminution du nucléaire dans ce pays a impliqué la poursuite des centrales à charbon fortement émettrices ! Ce « paquet » européen a été révisé en 2014 en fixant de nouveaux objectifs plus ambitieux pour 2030 par comparaison avec les objectifs 2020. L'atteinte de cet objectif de réduction des émissions à effet de serre de 40 % sera très difficile.

Le nucléaire en Europe



Les sites européens équipés de réacteurs nucléaires sont situés sur la carte. Suite à l'accident de Fukushima en 2011, la plupart des pays européens, sauf le Royaume-Uni, la Finlande, la Hongrie et la République tchèque, ont décidé de sortir du nucléaire civil. On peut dire que l'Europe, majoritairement, est hostile à l'électronucléaire.

Le bilan électrique en France



La consommation électrique en France est à peu près constante depuis ces vingt dernières années. Cette stabilisation traduit globalement une meilleure maîtrise de la consommation malgré une utilisation croissante d'équipements électriques.

Les pays européens sont tous interconnectés

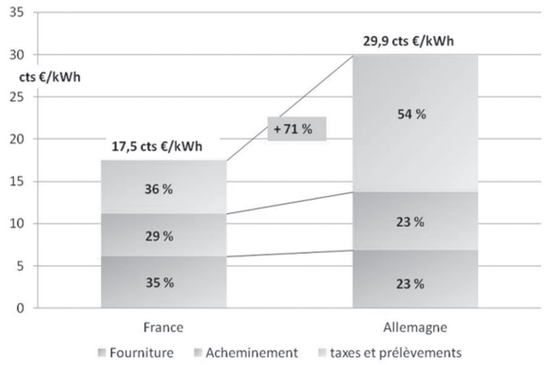
Le réseau français de transport d'électricité est relié aux réseaux de six autres pays européens voisins : le Royaume-Uni, dans ce cas par des câbles sous-marins, la Belgique, l'Allemagne, l'Italie, l'Espagne et la Suisse. Un projet de câble de liaison est en cours avec l'Irlande.

La France conserve son statut historique d'exportateur bien que notre pays importe depuis la région centre-ouest de l'Europe. Globalement la France exporte environ 10 % de sa production pour un revenu d'environ 2 Md€/an.

Le nucléaire, avec un peu moins de la moitié de la puissance totale installée, produit plus de 70 % de l'énergie. La part de l'éolien et du solaire augmente rapidement atteignant actuellement 20 % de la puissance totale tout en produisant relativement peu d'énergie (7 %). Les compléments sont fournis par l'hydraulique (12 %) et les centrales à énergie fossile.

On remarque tout de suite que, rapporté à une même puissance installée, le nucléaire produit 3,5 fois plus que l'éolien terrestre et 5 fois plus que le solaire.

Les prix



Le prix moyen actuel, 17,5 cts €/kWh pour les ménages, se compose de trois tiers : un tiers pour la production de l'énergie, un petit tiers pour l'acheminement c'est-à-dire les réseaux, un gros tiers pour les taxes. Il y a en particulier la contribution au service public de l'électricité, dédiée en majeure partie au soutien de l'éolien et du solaire. Cette taxe a rapporté sept milliards d'euros l'an dernier. Ces prix français sont très inférieurs aux prix allemands ainsi qu'à ceux de la plupart des pays européens.

Projections pour l'énergie électrique en France

Les projections sur l'énergie doivent être étudiées sur le long terme car les investissements sont très lourds et ont des conséquences structurantes pour l'économie et la société. La prospective actuelle est difficile car les évolutions sociale, technologique et industrielle sont rapides et complexes. Ces évolutions portent tant sur l'offre d'énergie que sur la demande des consommateurs.

Pour l'offre, le sujet majeur porte sur les parts respectives des énergies renouvelables et de l'éléctronucléaire. La politique énergétique de l'État a beaucoup fluctué depuis 2000. L'EPR a été décidé en 2006. Le Grenelle de l'environnement en 2007-2008 et l'accord du paquet européen énergie-climat, comme on vient de le voir, ont fortement engagé le développement des énergies renouvelables. Enfin, en 2015, la loi dite de « transition énergétique pour la croissance verte en France » portée par Ségolène Royal est extrêmement volontariste : décroissance du nucléaire, accélération des renouvelables, élimination des émissions des GES (gaz à effet de serre) en 2050. On verra que cet ensemble d'objectifs n'est ni réaliste ni cohérent.

La « programmation pluriannuelle de l'énergie » fixe une trajectoire pour le mix énergétique. La révision actuelle pour les cinq ans à venir sera réalisée en 2019.

L'ADEME, Agence de l'environnement et de la maîtrise de l'énergie, a publié en début d'année 2019 une étude prospective qui va au-delà de cette loi de 2015 puisqu'elle propose le tout renouvelable d'ici 2060.

La première hypothèse essentielle pour la suite est la prévision de l'évolution de la consommation annuelle d'électricité. Il apparaît assez réaliste de viser une consommation annuelle stable voire légèrement en baisse par rapport à la consommation actuelle. Cela peut paraître surprenant, compte tenu de la croissance du nombre des équipements électriques, mais s'explique par des économies d'énergie sur certains postes importants tels que le résidentiel et le tertiaire.

Il y a beaucoup de discussion, voire de parti pris sur la répartition renouvelables-nucléaire. Cela mérite quelques réflexions. On a vu que la France avait une position très atypique pour la forte part de la production électro-nucléaire décidée dans les années soixante-dix et développée essentiellement sur la période 1980-90.

Il y a deux questions :

- Poursuit-on la vie des réacteurs actuellement en service au-delà de quarante ans ?
- Prévoit-on le remplacement de ces réacteurs par de nouveaux réacteurs type EPR ?

À ce propos pourquoi ne pas envisager ITER, c'est-à-dire la fusion nucléaire contrôlée ? Nous avons échangé sur ce sujet avec Claude Cavailler, ancien du CEA, qui a organisé une visite de l'académie sur le site de Cadarache. ITER ne pourrait être opérationnel qu'à la fin du siècle, donc très au-delà de cette prospective.

De nombreux réacteurs en service viendront au terme de leur durée de vie prévisionnelle de 40 ans, pendant la prochaine décennie. Faut-il prolonger celle-ci à cinquante ans puis à soixante ans, comme l'ont fait les États-Unis qui emploient la même technologie Westinghouse ? L'Autorité de sûreté nucléaire étudie les conditions de ce prolongement éventuel. Rappelons que le coût de production actuel de ces centrales est d'environ 45 €/MWh, donc très bas, car les centrales sont amorties. Certes il y a le coût du démantèlement des centrales, dont les provisions sont sans doute sous-estimées. Les coûts du traitement des déchets et de leur stockage sont intégrés dans les prix de l'électricité contrairement à ce que l'on entend parfois.

La question prospective essentielle est bien sûr : y a-t-il des solutions après les centrales actuelles ?

L'EPR, réacteur pressurisé européen, est conçu pour éviter tout rejet externe en cas de fusion du coeur et ainsi d'éviter tout déplacement des populations environnantes, même en cas d'accident grave. Les gros déboires de l'EPR de Flamanville décrédibilisent beaucoup cette filière dans l'opinion. Remarquons cependant qu'en Chine les deux EPR sont maintenant opérationnels. L'option EPR devrait être levée en 2022 et sera alors certainement un enjeu électoral majeur…

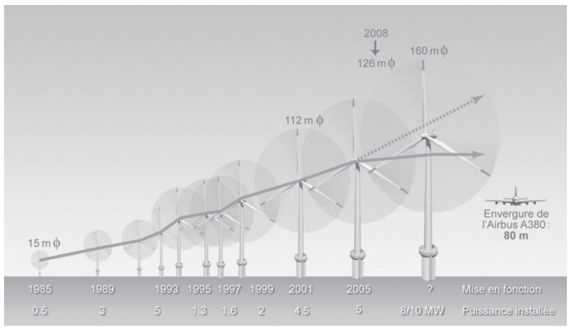
Qu'en est-t'il des énergies renouvelables ?

L'étude ADEME est très ambitieuse dans ce domaine, peut-être même utopique. Examinons l'éolien puis le solaire. Les autres énergies : l'hydraulique important mais sans possibilité d'extension, les bioénergies, intéressantes mais surtout pour la chaleur, ne seront pas examinées. Quant aux énergies océaniques : les vagues, les courants, les marées, elles sont très chères et en retard par rapport au solaire et l'éolien et n'ont à mon avis qu'un avenir limité aux territoires spécifiques tels que les îles.

D'après cette étude, la puissance de l'éolien devrait être multipliée par 6 ! Cet objectif impliquerait l'installation de trente-mille nouvelles grandes éoliennes d'ici 2060. La puissance du solaire photovoltaïque devrait être multipiée par près de dix ! On ne peut qu'être très dubitatif sur la faisabilité de ces implantations dans notre pays pour des questions d'acceptabilité, à cause des nuisances visuelles, environnementales et sonores. De plus toutes les régions ne sont pas adaptées à ces énergies.

Par contre la voie de l'éolien en mer, est une voie plus réaliste. Bien qu'impliqué dans ces énergies marines au pôle mer je vais essayer d'être objectif ! Je rappelle que Bernard Broussolle avait présenté une communication à l'académie sur les éoliennes en mer dès 2011. Six parcs en mer ont été décidés en 2012 et en 2013. Chacun de 60 à 80 machines, donc d'une puissance intallée d'environ 500MW, soit la puissance d'une demi-tranche nucléaire.

L'éolien en mer a plusieurs avantages essentiels : le vent est plus fort et régulier, la productivité en mer est près du double de l'éolien terrestre. *A priori* l'espace marin disponible est beaucoup plus vaste que le terrestre, bien qu'il soit nécessaire d'intégrer les parcs éoliens dans les activités marines traditionnelles telle que la pêche et le transport maritime. De plus les populations littorales ne veulent pas que ces éoliennes gâchent leur horizon. Évidemment, plus les parcs sont loin des côtes, moins cet impact est réel. Les six premiers parcs, décidés en 2012 puis en 2013, ont fait l'objet de recours par de nombreuses associations craignant les impacts visuels. Ces recours ont beaucoup retardé les opérations, cependant ceux-ci ont tous été jugés et rejetés. Notons toutefois que ces premiers parcs en France sont très subventionnés puisque les prix sont d'environ 150 €/MWh soit plus de trois fois le prix de l'électronucléaire. Pourtant le gouvernement les a renégocié en baisse en 2018 puisqu'ils avaient été conclus sur la base de 200 €/MWh. Ces prix, très au-dessus de ceux des parcs européens, sont la conséquence d'une mauvaise appréciation française des évolutions technologiques comme on le verra plus loin. Le septième et dernier parc, celui de Dunkerque, négocié en 2019 sur des bases plus compétitives, ressort à 50 €/MWh.



Les éoliennes en mer sont beaucoup plus grandes qu'à terre, c'est-à-dire d'un diamètre de cent cinquante mètres ou plus et sont donc deux à quatre fois plus puissantes. Je crois au fort développement des éoliennes sur des flotteurs, au large. Dans le golfe du Lion, trois parcs pilotes vont être installés en 2021.

Un sujet important concerne les impacts d'une part sur les écosystèmes marins, c'est-à-dire les poissons, les cétacés et d'autre part sur l'avifaune, c'est-à-dire les oiseaux, les chauve-souris. Par exemple, des milliards d'oiseaux migrateurs font chaque année les trajets Afrique-Europe aller-retour. Ces oiseaux traversent le golfe du Lion et rencontreront donc les parcs éoliens. On ne connaît pas bien leurs routes, leur altitude de vols, leur comportement. Un projet d'observatoire comportant des radars d'observation en trois dimensions et d'autres capteurs sera installé sur le littoral, sur des bouées et les flotteurs des éoliennes pour connaître ces comportements afin d'orienter les implantations des parcs éoliens industriels sur les sites les plus propices. Des observations semblables sont en cours sur les écosystèmes marins en vue de prévoir les conséquences sur la pêche et les cétacés.

Quels sont les coûts de production des énergies renouvelables ? Sont-elles compétitives ?

Ces coûts ont beaucoup baissé depuis dix ans, beaucoup plus vite que l'on pensait. Ainsi le coût du solaire a été divisé par près de dix, le coût de l'éolien par trois. Ces baisses sont dues à la courbe d'expérience, fonction des énormes investissements dans ces énergies ainsi qu'à la production des panneaux photovoltaïques en Chine. Notons d'ailleurs pour ces derniers que le bilan global n'est pas un modèle de développement durable ! Le coût de ces énergies est pratiquement au niveau de l'électronucléaire en France. Bien sûr l'analyse complète n'est pas simple car il faut compter les coûts dus à la gestion de l'intermittence des renouvelables.

Voyons maintenant l'évolution de la demande. La croissance essentielle viendra des transports électriques. Cette croissance, évaluée à environ dix pour cent au final, devrait être compensée voire au-delà par la baisse des consommations résidentielle, tertiaire et industrielle. Il faudra gérer les pointes de demande de consommation lors des recharges de batteries. Rappelons qu'actuellement il y a, en France, quarante millions de véhicules en service dont trente trois millions de voitures privées.

Le Plan climat présenté en juillet 2017 prévoit l'interdiction à la vente des véhicules thermiques classiques, en France, au-delà de 2040. Avec un pilotage performant des pointes de consommation l'essor de la mobilité électrique est « gérable » par le système électrique.

Les réseaux et compteurs intelligents, qu'on appelle « smart grid » sont prévus dans cet objectif. C'est bien la raison des compteurs Linky d'Enedis !

Le stockage d'énergie électrique par batteries

La diminution du coût des panneaux photovoltaïques et des batteries conduit naturellement l'autoconsommation à s'imposer comme une solution rentable pour le consommateur. Plusieurs millions de foyers peuvent ainsi trouver un intérêt économique à s'équiper en panneaux photovoltaïques afin de consommer une partie de leur production. Des opérations d'autoproduction à l'échelle de quartiers ou de zones industrielles tels que les ports sont aussi à l'étude. Les grandes surfaces envisagent également sérieusement de produire leur énergie par panneaux sur les grandes surfaces des toits et des ombrières des parkings et de l'utiliser pour leurs besoins d'éclairage, de chauffage, de climatisation. Ces batteries domestiques pourraient servir de tampon pour le réseau électrique, un tampon considérable compte tenu des millions de foyers qui seraient ainsi équipés. Un mot sur les prix des batteries Li-ion. Le prix de ces batteries a déjà été divisé par trois depuis 2010 et les projections montrent qu'il pourrait être encore trois fois moins cher en 2025 pour atteindre 100 €/kWh soit environ 3 000 € pour une batterie de voiture Zoë, soit le tiers du prix actuel ! Néanmoins des progrès essentiels et des adaptations sont encore à réaliser par exemple sur le temps de recharge actuellement très long, les bornes de recharge encore beaucoup trop rares, etc.

Le stockage hydrogène mériterait largement une communication spécifique. L'hydrogène n'est pas une source d'énergie mais un vecteur d'énergie. L'hydrogène peut être utilisé dans des piles à combustible pour les véhicules. De très nombreuses expérimentations sont en cours dans les territoires, par exemple dans le port de Toulon pour les navettes maritimes ou dans le port de Marseille pour l'approvisionnement en électricité des navires à quai par barge munie de piles à combustible. Certains sont en complet désaccord avec l'hydrogène pour les véhicules. Ainsi Elon Musk, l'emblématique patron de Tesla, est un ardent détracteur de l'hydrogène qu'il juge « incroyablement stupide » à cause du faible rendement de ce type de pile comparé aux batteries : 30 % au lieu de 70 %. Il est peut-être de parti pris puisqu'il a investi dans les voitures à batteries ! Il semble que l'hydrogène soit plus adapté aux véhicules collectifs et industriels et les batteries plus pour les véhicules privés, mais l'avenir est à construire !

Conclusion

Au terme de cette communication quelles sont les principales observations pour l'avenir ?

- La France a des atouts spécifiques que n'ont pas d'autres pays. Elle devrait donc en tirer parti pour l'énergie électrique future. Ces atouts sont une part substantielle d'hydraulique, d'excellents réseaux de distribution et un parc nucléaire certes vieillissant mais encore très compétitif.
- Ces atouts se traduisent par des prix raisonnables pour les consommateurs tant domestiques qu'industriels. Ces prix, parmi les plus bas d'Europe, sont des éléments de compétitivité économique.
- La France émet peu de gaz à effet de serre.

- Le prix du gaz carbonique sera déterminant pour les politiques de transition énergétique des États. Actuellement, ce prix est très en-dessous du seuil incitatif : il faudrait atteindre 50 €/t de CO_2 pour faire évoluer les comportements. Mais on a vu que la taxe carbone n'était pas populaire…
- Les énergies renouvelables compétitives, éolien terrestre, éolien marin, solaire, prendront une place croissante dans le mix énergétique. Il faut cependant choisir les sites avec discernement pour les habitants et usagers ainsi que pour l'environnement.
- L'industrie des renouvelables et des emplois associés est un secteur de l'économie française qui innove et exporte. Par exemple, les génératrices de grand diamètre sans multiplicateur de GE/Alstom produites à Montoir près de Saint-Nazaire, les sous-stations électriques en mer de STX, les pales d'éoliennes offshore de grande puissance de l'usine GE de Cherbourg, les câbles de puissance de Nexans…

Il est clair, et il a été très bien démontré par RTE (Réseau de transport d'électricité, gestionnaire de réseau de transport français) que l'application de la loi de 2015, dont la réduction du nucléaire à 50 % en 2025, est impossible car on ne peut cumuler la fermeture des centrales à charbon et l'arrêt de tous les réacteurs nucléaires atteignant 40 années de fonctionnement. Nicolas Hulot avait fait publiquement ce constat au grand dam de Ségolène Royal !

Espérons que l'État résistera à tous les lobbies, quels qu'ils soient, pour définir une politique dans la durée avec pour objectifs principaux le maintien de prix compétitifs, le développement industriel dans les différents secteurs et la réduction des pollutions.

DÉFENSE ET SÉCURITÉ : LE RENVERSEMENT DE LA HIÉRARCHIE DES CONCEPTS

Christian Girard

Les concepts de Défense et de sécurité sont aujourd'hui systématiquement associés, comme si leur relation, le fameux continuum, était une évidence, alors que c'est quelque chose qui n'est pas sans créer des risques de confusion, et donc d'erreur. Évidemment, la situation actuelle résulte des évolutions géopolitiques récentes sur lesquelles il paraît utile de revenir dans un premier temps. Il sera possible ensuite de bien distinguer la Défense et la sécurité.

L'illusion de la paix kantienne, émergence de la sécurité extérieure

L'effondrement de l'URSS a créé une période d'euphorie au cours de laquelle l'Occident, ses valeurs, son modèle, ont paru s'être imposés au monde en l'absence d'alternative. Ce fut le temps de l'hyperpuissance, celui du modèle philosophique de la fin de l'Histoire. Cette période va en gros de la première guerre du golfe aux attentats du World Trade Center, en 2001. Dès cette époque cependant, il est apparu que, de par le monde, en Afrique singulièrement, se créaient d'immenses « zones grises », correspondant à des États dits « faillis », ou à des espaces maritimes, dans lesquels se constituaient ou se développaient des trafics et des activités multiples et illicites : trafics de migrants, de drogue, d'armes, pillage des ressources halieutiques, piraterie, bases d'entraînement pour le terrorisme, tandis qu'éclataient des guerres civiles apportant leur lot de catastrophes humanitaires. La Somalie de 1993 reste dans les mémoires.

On a alors créé le concept de « nouvelles menaces ». L'actuel président du Conseil constitutionnel parlait des dividendes de la paix et allait disant que la Défense n'était plus une priorité. C'est le temps également où la présence militaire française en Afrique a été réduite de façon très importante. Ces menaces, dites nouvelles, étaient d'un caractère composite, mais elles étaient de nature sécuritaire, c'est-à-dire susceptibles d'attenter à la sécurité intérieure du pays. Elles n'émanaient pas de politiques étatiques identifiées, et ne paraissaient donc pas justifier un traitement militaire. Elles devaient être traitées selon les lois et les règles du droit national et international du temps de paix. L'outil militaire ne pouvait venir qu'en appoint. Les frontières de la sécurité intérieure des États n'étaient dès lors plus conformes à celles de la géographie comme l'a dit le Premier ministre de l'époque. La menace militaire terrestre continentale avait disparu, du moins le pensait-on, et on s'apercevait que la sécurité intérieure dépendait de facteurs extérieurs.

Cette réalité n'a pu que se vérifier jusqu'aux attentats sur le sol national français en 2015 en passant par le 11 septembre 2001, et de multiples autres attentats dans différents pays européens. On se mit à parler de sécurité extérieure à côté de la sécurité intérieure. Et la sécurité a progressivement pris le pas sur la Défense. Défense, certes privée d'un ennemi bien identifié, qui s'est trouvée également oublieuse du caractère global et interministériel que prévoyait l'ordonnance de 1959 portant sur son organisation. Le Secrétariat général de la Défense nationale, le SGDN, aujourd'hui SGDSN, vit à l'époque ses moyens considérablement réduits. La Défense fut bientôt elle même réduite à sa seule dimension militaire tout en étant soumise à de très fortes restrictions budgétaires.

La montée des périls

Puis il y eut le coup de tonnerre des attentats du 11 septembre 2001. Le terrorisme pouvait frapper le cœur de l'hyperpuissance. La réponse fut une intervention militaire internationale en Afghanistan. Il s'agissait de faire la guerre au terrorisme, en fait faire la guerre à Al Qaïda. Un enjeu sécuritaire intérieur recevait une réponse militaire extérieure. Le continuum défense-sécurité agissait désormais dans les deux sens entre intérieur et extérieur du territoire.

Mais bientôt, d'autres interventions militaires se produisirent dans le monde, indépendantes elles d'un enjeu de sécurité, même si elles pouvaient en prendre le prétexte. Ce fut l'intervention américaine en Irak en 2003.

L'épisode libyen en 2011, débutait sous couvert humanitaire, mais se prolongeait en aggravant les accrocs faits au droit international en 1999 au Kosovo. Les interventions russes, qui avaient commencé en Géorgie en 2008, se poursuivaient en Ukraine en 2014, en Syrie en 2015. Le mode d'action qu'on aurait pu qualifier de « militaire offensif » à finalité « sécuritaire défensive » s'est trouvé dépassé.

La Russie reprenait une politique de puissance et d'intimidation à l'égard de ses voisins et des pays occidentaux. En Extrême-Orient, la montée en puissance de la Chine et sa stratégie d'implantation insulaire au mépris du droit international, ne laissaient pas, et continuent aujourd'hui, d'inquiéter. Partout dans le monde les dépenses d'armement repartaient à la hausse. On assistait au retour des empires et à la montée des « démocratures » selon le mot de Nicolas Baverez. Les enjeux de puissance militaire se manifestaient donc de nouveau, en se confondant, parfois, avec ceux de la sécurité intérieure dans le cadre de guerres dites asymétriques, comme celle menée contre Daech.

La nécessité d'une défense militaire forte réapparaissait à la fois pour la protection des intérêts nationaux, mais d'abord en tant qu'instrument majeur de la politique extérieure. Elle revenait sur le devant de la scène, au grand dam des accords diplomatiques internationaux laborieusement élaborés dans les années 80 et 90. Diverses initiatives russes et américaines les remettaient en cause et continuent de le faire, particulièrement ceux sur lesquels s'était développée la détente entre les blocs en Europe du temps de la guerre froide, comme le traité sur les forces nucléaires intermédiaires, dit FNI.

Dans ce contexte, la recherche de la seule sécurité intérieure n'était plus suffisante pour justifier l'effort de Défense. Il fut commode d'élargir le concept et de le présenter comme inspirant la protection du pays vis-à-vis de toute menace extérieure, en oubliant, ou en feignant d'oublier, que c'est bien l'objectif même de la politique de Défense.

L'affirmation de la sécurité nationale

Ce glissement s'opéra en France avec le Livre blanc sur la défense de 2008. On observait alors, selon l'expression du professeur de droit Bertrand Warusfel, « un glissement des mots vers un retournement des concepts ». Le Livre blanc introduisait le concept de « sécurité nationale » directement décalqué de la *national security* américaine. Le code de la Défense article L 11-11-1 montre que désormais la notion de sécurité nationale coiffe bien celle de la Défense, réduite à sa dimension militaire : « La stratégie de sécurité nationale a pour objet d'identifier l'ensemble des menaces et des risques susceptibles d'affecter la vie de la nation, notamment en ce qui concerne la protection de la population, l'intégrité du territoire et la permanence des institutions de la République, et de déterminer les réponses que les pouvoirs publics doivent y apporter. L'ensemble des politiques publiques concourt à la sécurité nationale. La politique de défense a pour objet d'assurer l'intégrité du territoire et la protection de la population contre les agressions armées. Elle contribue à la lutte contre les autres menaces susceptibles de mettre en cause la sécurité nationale. »

Cet article L11-11-1 doit être comparé à l'article 1er de l'ordonnance du 7 janvier 1959 dont les termes définissaient la Défense comme ayant « pour objet d'assurer en tout temps, en toutes circonstances et contre toutes les formes d'agression, la sécurité et l'intégrité du territoire, ainsi que la vie de la population ».

Le concept de stratégie de sécurité nationale diffère bien du concept de Défense de 1959. Celui de 1959 apparaissait essentiellement réactif, celui de stratégie de sécurité nationale met d'avantage l'accent sur l'anticipation. Il met en avant l'analyse des menaces et des risques, introduit la notion de sécurité extérieure, fait disparaître la notion de « sûreté de l'État » à laquelle il substitue celle des « intérêts fondamentaux de la nation ». On peut observer que le concept de sécurité nationale est consacré par le droit international et communautaire. Il est conforme à la hiérarchie des normes établie par l'UE qui subordonne la PSDC, politique de sécurité et défense commune, à la politique étrangère et de sécurité commune, la PESC. Mais curieusement, comme si la mise en ordre des textes n'avait pas été achevée en France, le code la Défense, qui n'a pas été baptisé code de la sécurité nationale, continue ensuite à parler de défense non militaire. De nombreux éléments de l'ordonnance 59-147 du 7 janvier 1959 y ont été repris. En réalité, les évolutions décrites n'ont fait que prendre acte avec retard des transformations du paysage géostratégique. Et il y avait longtemps heureusement que l'outil militaire avait évolué. Profondément transformé il faisait désormais face à bien d'autres finalités que la seule défense du territoire. Cela s'était, entre autres, manifesté par la suspension du service national en 1996.

Ainsi s'explique que le retournement conceptuel décrit n'a pas changé grand chose dans les faits. La Défense, même réduite à sa composante militaire, subsiste grâce à son histoire, son organisation et ses moyens, en particulier humains, et sans doute le subconscient de nos compatriotes. Le mot « Défense » continue très

souvent à être utilisé à la place de celui de stratégie nationale de sécurité. Systématiquement, la Défense reste citée, en France, avant la sécurité dans les titres des organisations et instances où le mot a été introduit, elle continue à jouer un rôle principal dans la mise en œuvre des actions de ce qu'il faut dorénavant appeler la sécurité nationale. Mais un flou, voire une confusion, se sont donc aujourd'hui introduits entre ces deux notions, comme si l'une n'allait pas sans l'autre, voire comme si elles étaient de nature identique.

Réflexions sur la Défense et la sécurité

Il est temps de revenir sur les deux concepts pour tenter de cerner ce qui les distingue en commençant pas un peu de terminologie.

Sécurité

Le mot sécurité peut recevoir de multiples qualificatifs, mais il ne prend pas de majuscule comme peut le prendre le mot défense. La sécurité peut être civile, sociale, industrielle, intérieure, extérieure, informatique… La liste n'est pas limitative. Elle désigne normalement un état final positif, être en sécurité, qui est d'abord un ressenti. Mais le mot est également employé pour qualifier l'ensemble des mesures ou des moyens, qui concourent dans un domaine donné à la recherche de cet état final. Il peut donc couvrir un champ très large et n'a pas été à ma connaissance véritablement conceptualisé à l'exception, peut-être, par le livre de Frédéric Gros paru en 2012 *Le Principe Sécurité*. Il représente bien le domaine des mesures et des moyens que l'État peut prendre et mettre en œuvre pour assurer l'état final « en sécurité » de la société et des citoyens.

On peut observer que l'emploi du mot « sûreté », synonyme apparemment de sécurité mais avec une connotation plus active, et plus exigeante dans la recherche du résultat final, car il s'agit alors d'obtenir une « assurance » de sécurité, est *a contrario* moins courant aujourd'hui. Il est le plus souvent très spécifique. On parle de mesures de sûreté dans les aéroports. Dans les opérations militaires, la sûreté c'est ce qui a pour finalité d'éviter d'être surpris. En droit constitutionnel, la sûreté est un des quatre droits naturels imprescriptibles de la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen. On pourrait donc penser que la recherche de la sûreté désigne la mise en œuvre de moyens appropriés face à des menaces ou des risques d'origine humaine de forte gravité. C'est sans doute la meilleure traduction du mot *security*. Le mot sécurité devant lui être traduit par *safety*. On aurait sans doute pu, ou dû, dire stratégie de « sûreté nationale » au lieu de « sécurité nationale » mais le mot sécurité s'est imposé.

Prenons acte, comme le faisait Frédéric Gros en 2012, que la sécurité a acquis aujourd'hui le statut d'une sorte de principe régulateur très large couvrant différentes acceptions, une situation objective, un état mental, une garantie apportée par l'État et un corpus de normes. Mais c'est bien la garantie, de caractère global, apportée par l'État qui nous intéresse.

Défense

Pour ce qui est de la Défense, avec un D majuscule, elle s'applique à des réalités mieux délimitées. C'est un domaine qui, *a contrario*, a fait l'objet de nombreuses réflexions théoriques, reliées à la question de la guerre. Le ministère qui en est chargée est celui des Armées. C'est un euphémisme qui a été utilisé pour envisager une réalité que l'on voudrait bannir. Aujourd'hui, il s'agit bien de défendre les intérêts nationaux sur le territoire national, comme dans le reste du monde.

De fait, les forces armées, dès les années 1980, ont conduit des opérations dans des contextes très divers que les mots de crise et d'opérations extérieures représentent trop commodément. Face à ces situations, la mobilisation de l'ensemble des ministères régaliens n'est plus aussi évidente, car ne sont concernés presque exclusivement que les Affaires étrangères et les Armées. Mais les militaires agissent aussi en temps de paix, hors toute situation de crise, conformément aux règles de droit, et ce quotidiennement. Les exemples de la Gendarmerie et de la Marine dans le cadre de l'action de l'État en mer le montrent.

Dans les opérations de crise, comme ce fut le cas en ex-Yougoslavie, ou en Afrique encore aujourd'hui, il leur faut tenir compte des limitations multiples que le contexte diplomatico-stratégique impose. Il est donc totalement inadapté de vouloir renvoyer le rôle des forces armées à un hypothétique temps de guerre dans des stratégies clausewitziennes de montée aux extrêmes. L'art de la guerre depuis quarante ans est au contraire celui de la maîtrise de la force. Le mot Défense, il faut en prendre acte, bien que pouvant prendre un champ d'extension très large au-delà du seul champ de l'action militaire ouverte, signifie désormais dans la terminologie actuelle préparation et emploi des forces armées. Le mot, malgré sa connotation « réactive » et son déclassement dans l'ordre des normes, n'est pas contesté. Il reste d'un emploi courant au-delà de son champ actuel de définition.

À ce stade, il semble nécessaire de tenter une approche plus théorique pour expliquer l'évolution constatée entre Défense et sécurité. Cela passerait par une réflexion de fond sur la nature de la guerre aujourd'hui qui n'est pas possible dans le cadre de cette intervention. Depuis une vingtaine d'années, quelques intellectuels l'ont tenté. Ils tentent tous de s'inscrire dans le cadre de la globalisation économique mondiale, et dans celui de la domination stratégique américaine, qu'ils appellent l'Empire. Ils constatent que la guerre, définie comme une violence étatique, justifiée et encadrée, disparaît au profit d'états de violence infra-politiques, alors que les États nations périclitent, que les frontières se fragilisent et que l'économie semble tout dominer. Ils concluent qu'au couple « guerre/paix » s'est substitué celui d' « intervention /sécurité ». Citons Frédéric Gros dans son livre *États de violence*, de 2005 : « La guerre défendait la patrie, un peuple, une idéologie, là où la sécurité vise dans un monde sans frontières, ni limites, à protéger l'individu des menaces. »

Nous voyons effectivement un monde aux frontières de plus en plus poreuses, mais nous n'en sommes pas à la disparition des États, quelque affaiblis qu'ils soient. On observe même une forte poussée politique pour les maintenir et les renforcer. La montée en puissance de la Chine et, de plusieurs puissances mondiales, rivales des États-Unis, qui conduit au réarmement mondial, ne semble pas avoir été prise en compte dans ces réflexions qui datent pour l'essentiel de la première décennie du siècle.

Conclusion

Il y a donc une relation incontestable entre la Défense et la sécurité, cette relation s'exerce dans les deux sens, entre intérieur et extérieur du territoire. À la suite de la disparition de menaces fortes émanant de puissances étatiques le mot sécurité a pris une signification extensive et peu précise dont on peut craindre qu'elle ne dilue les exigences d'efficacité que la nature des enjeux exige. L'introduction de l'expression de sécurité nationale, ainsi que l'inversion conceptuelle décrite, semblent être fondamentalement justifiées par l'alignement sur la terminologie internationale, et particulièrement européenne. Mais elles ne sont pas réellement entrées dans l'usage en France.

« Mal nommer une chose, c'est ajouter au malheur de ce monde » selon la phrase de Camus souvent citée et déformée et qui s'appliquait en réalité aux ouvrages de Brice Parain que commentait Camus, dont le thème philosophique était « le langage est-il mensonge ou vérité ? ». En l'occurrence, c'est par les risques d'erreur que la confusion pourrait faire courir si on se trompe de référent que réside le danger le plus grave.

Contentons-nous de souligner que nombre d'enjeux spécifiques justifient que la Défense conserve une large autonomie vis-à-vis de la sécurité intérieure et vice versa. Pour confirmer la nécessité du maintien de cette séparation, nous adopterons d'abord le point de vue de la sécurité intérieure. Nous nous appuierons sur le reproche, que l'on sent monter, d'une militarisation de la sécurité dans la lutte contre le terrorisme. Selon M. Jacques Follorou, journaliste au *Monde* en octobre 2017 : « La notion de guerre est aujourd'hui solidement installée dans les esprits, actant la confusion entre le sol national, où devraient prévaloir la loi et le pouvoir civil, et le théâtre extérieur d'intervention régi par les règles de la guerre. » Par ailleurs, selon les propos tenus en août 2017 par M. Jean-Marie Guehenno, diplomate français, ancien responsable des opérations de maintien de la paix de l'ONU : « L'erreur, qui permet de justifier aux yeux de l'opinion des engagements extérieurs à l'utilité souvent incertaine, est de confondre menace intérieure et menace extérieure. Les combats de Syrie ou d'Irak peuvent inspirer et aguerrir des terroristes européens. Mais il ne faut pas exagérer les conséquences d'une victoire à Mossoul sur la sécurité des Français. [...] Résoudre les conflits extérieurs et lutter contre la radicalisation d'une infime minorité de Français sont deux défis de nature différente, et les confondre en un seul combat global complique plutôt qu'il ne facilite leur solution.»

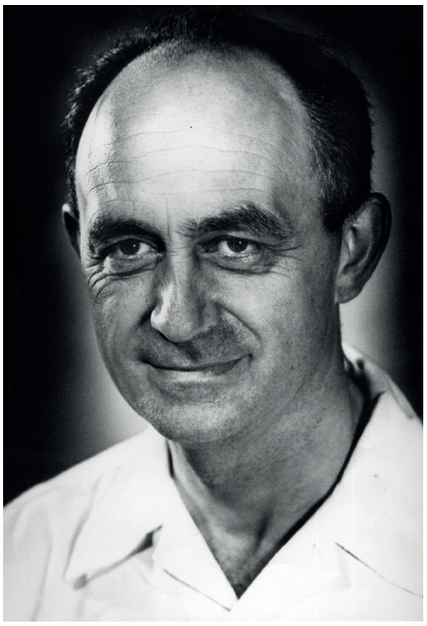
Mais il existe un risque symétrique qui est celui d'appliquer à l'action militaire dans les interventions les normes juridiques du temps de paix applicables sur le territoire national au risque de la paralyser. Plusieurs épisodes, qui ont eu des suites judiciaires, l'ont montré en ex-Yougoslavie. On peut penser, en particulier, à un général français poursuivi en justice en France après que des soldats français sous ses ordres eurent tiré sur des Serbes qui avaient forcé un barrage de contrôle provoquant, si l'on se souvient bien, un mort.

Il est nécessaire, en conclusion, pour dépasser la querelle sémantique, d'appeler également l'attention sur l'ensemble des dimensions que la stratégie de sécurité nationale doit couvrir pour assurer la défense au sens classique de notre pays. Sur la planète-archipel que décrit l'amiral Labouerie dans son livre *Penser l'océan*, la Défense, c'est-à-dire la stratégie de sécurité nationale dans la terminologie officielle actuelle, doit s'exercer face à de multiples menaces, externes et internes, qui n'appellent pas un traitement militaire. Citons-les dans le désordre : cyber-sécurité, compétitivité économique et désindustrialisation, dépendances énergétique et technologique, extraterritorialité des lois américaines, lutte idéologique contre l'islamisme radical, chômage,

endettement, zones de non-droit sur le territoire national, mouvements incontrôlés des populations, la liste est longue et certainement pas exhaustive. Dans tous ces domaines une action forte et efficace est nécessaire aujourd'hui, tout autant que dans le domaine spécifiquement militaire, ce dont nous académiciens, citoyens éclairés, devons assurément mesurer l'importance. Cela exige une véritable stratégie nationale de sécurité, globale et cohérente.

ENRICO FERMI, PÈRE DE L'ÉNERGIE NUCLÉAIRE

Geneviève Nihoul



Enrico Fermi est un physicien italien qui a marqué son siècle et toute une génération de physiciens. Il est principalement connu pour avoir réussi la première réaction de fission nucléaire en chaîne mais, avant d'en arriver là, il avait fait de nombreuses découvertes qui lui valent l'admiration (et la reconnaissance) des physiciens.

Né en 1901 à Rome, il entre à 18 ans dans la prestigieuse École normale supérieure de Pise : rappelons que celle-ci avait été fondée par Napoléon en 1810 comme « succursale » en Toscane de l'École normale supérieure de Paris, la Toscane étant « un pays qui a rendu des services essentiels aux sciences et aux arts ».

À la sortie de l'École normale, Fermi s'intéressa tout d'abord aux problèmes probabilistes de la mécanique quantique nouvellement créée et, en 1926, découvrit les lois statistiques qui gouvernent des gaz de particules identiques soumises aux lois quantiques, lois maintenant connues comme la statistique de Fermi-Dirac. Rappelons que Fermi a 25 ans ! L'honnêteté m'oblige à dire que Dirac, physicien anglais codécouvreur de ces lois, en a 24 ; cette nouvelle science quantique est l'œuvre de très jeunes physiciens.

Cette première grande découverte lui vaut une notoriété énorme : il est nommé professeur de physique théorique à l'université de Rome en 1927, à 26 ans, poste qu'il va occuper jusqu'en 1938 et où il va faire ses plus grandes découvertes. Précisons qu'il y sera très apprécié, non seulement pour sa valeur scientifique mais aussi pour la clarté de ses cours et pour son engagement auprès de ses étudiants. C'est durant cette période qu'il rencontre sa future femme, Laura Capon, fille d'un amiral juif très connu. Elle est étudiante en sciences, ils sont tous les deux passionnés de montagne et se rencontrent souvent dans les Alpes. Ils se marieront en 1928 et auront deux enfants.

Après la découverte du neutron en 1932, Fermi va réorienter ses recherches vers la physique nucléaire nouvellement apparue. En effet, le monde de la physique est en pleine révolution : en vingt-cinq ans les atomes sont passés de boules insécables et immuables à des structures complexes et changeantes. Rappelons rapidement quelques dates :

1905, Einstein établit l'équivalence Énergie-Masse, le célèbre $E=mc^2$. 1911, Rutherford montre que la masse de l'atome est concentrée dans un volume de rayon 100 000 fois plus petit que celui de l'atome : ce « noyau » porte une charge positive et est entouré d'électrons. La nature est donc principalement vide ! 1912, un jeune Danois de 27 ans, Niels Bohr, utilise cette découverte et calcule un modèle d'atome quantique, souvent appelé de Rutherford-Bohr. Dès 1919, Rutherford utilise les particules α produites par radioactivité comme projectile sur des noyaux (son laboratoire disait irrespectueusement qu'il jouait aux billes avec les noyaux) et montre qu'on peut ainsi produire de nouveaux noyaux. Lors de la première réaction nucléaire produite, l'azote est artificiellement transmuté en oxygène. Soulignons qu'il était très difficile d'analyser les produits obtenus car il y avait peu de réactions nucléaires et donc très peu de produit nouveau : par exemple, dans la réaction citée ici, il fallait pouvoir détecter quelques atomes d'oxygène au milieu de millions d'atomes d'azote. Bien des laboratoires qui s'étaient lancés dans cette recherche échouèrent.

Fermi eut l'idée d'utiliser comme projectiles les neutrons qu'il montra être plus réactifs que les particules α. Il avait alors, à Rome, une remarquable équipe que sa renommée avait attirée : ils seront surnommés *I ragazzi di via Panisperna* du nom de la rue où était situé l'institut de physique. Parmi eux, Edoardo Amaldi, sera un des fondateurs du CERN (Centre européen d'études nucléaires) et Emilio Segrè, prix Nobel en 1959. Ils seront les premiers à produire des radioéléments artificiels en grande quantité. Il ne faut pas croire que

Fermi dirigeait, de loin, les opérations : cet expérimentateur remarquable participait de près aux mesures. On raconta longtemps dans les couloirs de l'institut la visite d'un très élégant savant espagnol, venu visiter Son Excellence le professeur Fermi et horrifié d'apprendre que S.E. était l'un des deux jeunes gens en blouse grise, pas très propre, qu'il venait de croiser galopant dans le couloir pour aller faire une mesure. Encouragés par ses premiers résultats, l'équipe continue ses travaux intenses, changeant les conditions d'obtention des neutrons et analysant rigoureusement, quand cela est possible, les produits des collisions : travail énorme, difficile mais très productif. Fermi, en particulier, montre que les neutrons ralentis sont beaucoup plus efficaces que les neutrons rapides pour provoquer des transmutations et explique théoriquement pourquoi. Il développe alors les méthodes mathématiques qui seront à la base du développement des réacteurs nucléaires. Signalons que les *Ragazzi* tentent d'utiliser comme cible des noyaux d'uranium, noyaux les plus lourds connus à l'époque, et remarquent déjà qu'il se passe des phénomènes qu'ils ne peuvent analyser.

Mais le climat politique en Europe devient pesant et peu propice à la recherche scientifique. Plusieurs collègues de Fermi et sa femme sont Juifs. Mussolini avait certes tenu des propos philosémites au début de sa carrière. Mais, à partir du mois de juillet 1938, les mesures antijuives se précipitent : une revue de « défense de la race » est créée, un recensement des Juifs est ordonné et l'aryanisation de l'économie est lancée. Le 9 novembre 1938, un nouvel ensemble de lois racistes est introduit : les activités et le statut civil des Juifs sont restreints, leurs enfants sont exclus des écoles publiques, les professeurs juifs sont renvoyés etc. Le lendemain de ce jour fatal, Fermi reçut le prix Nobel de physique « pour sa démonstration de l'existence de nouveaux éléments radioactifs produits par bombardements de neutrons, et pour sa découverte des réactions nucléaires créées par les neutrons ». Il emmena sa famille à Stockholm pour la remise du prix, le 12 décembre 1938, avec des visas de touristes mais sans intention de jamais revenir en Italie. La presse italienne d'ailleurs le critiqua pour ne pas avoir fait le salut fasciste en recevant le prix. N'ayant évidemment pas été autorisés à sortir leurs capitaux, les Fermi partirent les mains vides et l'argent du prix Nobel leur fut bien utile. De Suède, ils gagnèrent Londres où ils s'embarquèrent le 2 janvier 1939 pour les États-Unis où Fermi obtint très vite un poste de professeur à l'université de Columbia, à New York : un homme de sa valeur avait peu de chances de rester à la rue !

L'année 1939 est surtout connue pour l'engrenage menant à la guerre entre l'Allemagne nazie et ses voisins européens. Mais c'est aussi l'année où la fission de l'uranium est découverte après de nombreux travaux : la plus importante équipe, allemande, qui travaillait sur le comportement anormal de l'uranium était dirigée par O. Hahn et L. Meitner. Lise Meitner, juive, avait dû quitter l'Allemagne nazie pour se réfugier en Suède à la fin de l'année 1938, mais Hahn et son collaborateur Strassmann, au début de l'année 1939, montrent, dans les produits du bombardement de l'uranium par neutrons lents, l'existence d'un corps dont le poids est à peu près la moitié de celui de l'uranium, le baryum. Ils n'y croiront qu'à moitié, mais ils publieront tout de même très rapidement leur résultat et, surtout, ils préviendront immédiatemment Lise Meitner. C'est elle qui comprendra, avec son neveu O. Frisch que l'uranium s'est « cassé » en deux noyaux. Ils publieront leur interprétation, en appelant le phénomène « fission nucléaire » dans la revue *Nature* de février 1939 : le caractère le plus frappant de la nouvelle réaction nucléaire résidait dans la grande quantité d'énergie libérée. Cette énergie provient de la différence de masse entre les deux noyaux moyens produits et le noyau d'uranium initial, en utilisant la fameuse réaction d'Einstein $E = mc^2$. Néanmoins, si on veut exploiter cette énergie, le premier problème est de savoir si une réaction en chaîne est possible : produire une fission implique de fournir une énergie très forte pour avoir un neutron projectile et n'est donc pas rentable. Mais, si la réaction produit des neutrons, ceux-ci pourront, à leur tour et sans autre apport d'énergie extérieure provoquer de nouvelles fissions avec production d'énergie. La possibilité d'une réaction en chaîne ouvre des horizons insoupçonnés de production d'énergie et en particulier de fabrication d'une bombe d'une puissance jamais vue.

Aux États-Unis, Fermi a retrouvé de nombreux scientifiques obligés d'émigrer en fuyant les régimes totalitaires de l'Europe : en particulier, à Columbia, il est rejoint par Leo Szilard, un physicien nucléaire hongrois avec qui il va développer la théorie de la fission nucléaire. Dans ce milieu de réfugiés, l'inquiétude a grandi quand on a appris que les Allemands avaient interdit l'exportation d'uranium hors du territoire tchécoslovaque occupé ! Après quelques tentatives pour faire comprendre aux autorités américaines la menace possible d'une bombe nucléaire, les physiciens firent parvenir directement au président Roosevelt une lettre, écrite par Szilard, et signée par Einstein. Roosevelt finira par accepter de financer, modestement au début, le projet.

Il fallait d'abord montrer qu'une réaction en chaîne était pratiquement réalisable, donc construire un réacteur nucléaire, modeste certes, mais qui s'auto-entretiendrait. Ce fut à Fermi, spécialiste des neutrons et de leurs réactions sur les noyaux que l'on confia l'entreprise. Les problèmes étaient nombreux : le premier était de trouver un matériau pouvant ralentir les neutrons émis lors de la fission afin de les amener à des vitesses suffisamment basses pour pouvoir provoquer d'autres fissions. Le graphite fut choisi. Un autre problème était de calculer la masse minimum d'uranium nécessaire pour que la réaction s'auto-entretienne : c'est ce qu'on appelle la masse critique. Enfin, avant de jouer avec le feu, il est bien connu qu'il faut avoir de quoi l'éteindre :

Fermi était assez raisonnable pour comprendre qu'il fallait inclure dans le dispositif un élément qui pourrait absorber les neutrons afin d'arrêter la réaction quand on le voulait : c'est le cadmium qui fut retenu.

Après l'attaque de Pearl Harbor, le 6 décembre 1941, suivie de l'entrée en guerre des États-Unis, le projet de fission de l'uranium passa sous l'égide des militaires et les crédits furent considérablement augmentés. Au début de l'année 1942, tous les groupes travaillant sur la construction du premier réacteur furent transférés à Chicago. Fermi resta en charge du groupe expérimental bien qu'au début de la guerre en Amérique, tous ces savants étrangers aient été considérés comme suspects, voire ennemis dans le cas de Fermi qui était italien. Wigner, d'origine hongroise, dirigea le groupe théorique avec qui Fermi travailla en étroite collaboration. Dès juillet 1942, Fermi avait fait construire une trentaine de petits prototypes de piles, tous sous la masse critique, afin de tester divers paramètres. Incidemment, ce mot de pile apparut simplement parce qu'on empilait les matériaux, graphite et oxyde d'uranium, afin d'obtenir un bon milieu réactionnel. Le mot correct est réacteur. En novembre 1942, la construction du vrai réacteur commença dans un hall sous les gradins du stade de l'université de Chicago, Stagg Fields, réquisitionné. Fin novembre, la construction était quasiment terminée : un empilement de briques noires en graphite et de petits disques d'oxyde d'uranium était soutenu par une armature en bois. Le réacteur était contrôlé par des barres de cadmium, bon absorbeur de neutrons, qui pouvaient être rentrées ou sorties à volonté dans l'empilement : plus de neutrons, plus de fission auto-entretenue. Cela devait empêcher un emballement des réactions : les apprentis sorciers avaient conscience de jouer avec des énergies énormes.

Le premier décembre 1942, la masse critique fut atteinte. Mais les barres de contrôle de cadmium étaient, bien sûr, en place. Les dernières mesures montrèrent une certaine activité à l'intérieur de la pile, mais qui gardait des valeurs normales et constantes : l'uranium, rappelons-le, est radioactif. Les calculs montraient qu'en retirant les barres de sécurité, on devait déclencher la réaction en chaîne. La pile était alors constituée de 400 tonnes de graphite à l'intérieur duquel était réparties six tonnes d'uranium et 36 tonnes d'oxyde d'uranium. L'essai fut programmé pour le lendemain, 2 décembre 1942. Prenons le récit que Fermi lui-même écrivit, avec sa sobriété habituelle : « Les scientifiques se sont rassemblés sur une mezzanine qui dominait le sol où la structure avait été construite. Seul était en bas un jeune physicien, George Weil, chargé de manœuvrer la barre de contrôle qui empêchait la réaction de se déclencher. Une autre barre était retenue par une corde que tenait Walter Zinn qui était prêt à la lâcher au cas où… ». Et il ajoute : « Comme cette expérience n'avait jamais été essayée jusque-là, un groupe se tenait prêt à inonder la pile avec une solution de sels de cadmium au cas où les barres de contrôle ne suffiraient pas. Avant de commencer, nous avons répété toutes les consignes de sécurité avec soin. » Il ne parle pas des dangers de radiation tout autour du réacteur : il n'y avait aucune enceinte de béton pour protéger les nombreux assistants à cette première mise en marche d'un réacteur. Néanmoins, dès le second réacteur, mis en marche quelques mois plus tard, une enceinte de béton existera. Fermi raconte alors : « À 2h30, Weil commença à sortir la barre de contrôle. Peu après, le taux de neutrons commença à augmenter et ne s'arrêta plus : à ce moment, nous avons su qu'une réaction en chaîne, s'entretenant elle-même, était en action. L'événement ne fut pas spectaculaire, pas de fusibles qui sautèrent, pas de lampes s'allumant brutalement. Mais pour nous, cela voulait dire que la production d'énergie atomique à grande échelle n'était plus qu'une question de temps. »

Aujourd'hui, une plaque a été installée sur le site du Stagg Fields qui proclame : « Le 2 décembre 1942, l'homme a réussi ici la première réaction en chaîne auto-entretenue et a ainsi initialisé la production contrôlée d'énergie nucléaire. »

Pour un pays en pleine guerre, il était évident que l'objectif suivant allait être de produire une arme nucléaire, c'est-à-dire une réaction en chaîne non contrôlée et dans un volume restreint. Roosevelt avait signé, quelques mois avant, la création du projet qui est passé à la postérité sous le nom de « Projet Manhattan ». Dans la pratique, un centre de recherche entièrement sous contrôle, strict, de l'armée fut créé à Los Alamos où la plupart des savants qui avaient créé le premier réacteur partirent. Pendant trois ans, tous travaillèrent à résoudre les problèmes que posait la fabrication d'une bombe pouvant être transportée. Pour des raisons de sécurité, les équipes avaient chacune une tâche précise et ne devaient pas communiquer entre elles. Mais Fermi fut nommé conseiller scientifique, sans aucune responsabilité spécifique : son rôle était d'aider les différents groupes de recherche à résoudre leurs difficultés.

En mai 1945, quand la guerre se termina en Europe mais pas dans le Pacifique, la question se posa, parmi les scientifiques, de savoir s'il fallait continuer : la bombe était quasiment prête, mais ils avaient pris conscience de sa puissance et s'inquiétaient de son utilisation. Pour ces savants européens qui avaient dû fuir leurs pays, la peur de voir l'Allemagne nazie parvenir à réaliser une arme nucléaire avait justifié tous les sacrifices. Ils savaient que les Japonais n'en préparaient pas et il leur semblait injustifié d'utiliser cette arme redoutable.

Une commission fut créée pour débattre de comment utiliser la bombe : mais, comme on le sait, une bombe fut larguée le 6 août 1945 sur Hiroshima.

Dès la fin de la guerre, Fermi retourna à Chicago où l'université lui offrait un poste et surtout un institut de physique nucléaire, qui existe toujours et porte maintenant son nom. Il travaillera à des applications pacifiques de l'énergie nucléaire et surtout s'intéressera, théoriquement et expérimentalement, aux nombreuses particules nouvelles découvertes durant ces années. Mais il restera membre du *General Advisory Committee*, le groupe de scientifiques chargé de conseiller la commission de l'énergie atomique.

En octobre 1949, se posera la question de construire une « superbombe », une bombe à hydrogène : il écrira, avec Rabi, un rapport véhément contre cette bombe : « Il est clair qu'une telle arme ne peut se justifier… Le fait qu'il n'y a pas de limite à son pouvoir de destruction rend son existence même un danger pour l'humanité. » Mais le président Truman décidera néanmoins de construire cette superbombe.

Dans les années 50, Fermi s'intéressera au rayonnement cosmique qui produit des particules de très haute énergie : ce rayonnement nous vient de l'espace interstellaire et s'étudie surtout en haute altitude où l'atmosphère est moins dense. Ses amis expliquaient à l'époque que Fermi avait décidé de s'intéresser à ce rayonnement comme prétexte pour s'adonner à son sport favori, l'alpinisme ! Mais il meurt brutalement, le 28 novembre 1954, à l'âge de 53 ans, d'un cancer de l'estomac probablement provoqué par les nombreuses radiations auxquelles il avait été exposé.

Pour les physiciens, Fermi est actuellement reconnu comme un des plus grands scientifiques du XX^{e} siècle. Expérimentateur de talent, il savait expliquer par la théorie les résultats expérimentaux qu'il venait d'obtenir : c'est une combinaison assez rare et qui explique ses nombreux succès en recherche. Il laisse une œuvre abondante qu'on peut qualifier de géniale : ses percées, tant théoriques qu'expérimentales ont beaucoup contribué aux avancées de la science actuelle, tant en physique générale qu'en physique nucléaire.

OPÉRATION *SOUTHERN BREEZE*, LE DÉMINAGE DES EAUX DU KOWEÏT : CHASSE EN EAUX TROUBLES

Jacques FOURNIOL

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

CITATION

DECISION N°114

Le ministre de la défense

CITE

A L'ORDRE DE LA FORCE MARITIME

Le chasseur de mines tripartite "SAGITAIRE"

"Au cours des opérations de déminage menées au large du Koweit au sein de la coordination de l'Union de l'Europe Occidentale, le chasseur de mines "SAGITTAIRE" a participé du 9 mars au 4 mai 1991 à l'opération SOUTHERN BREEZE.

En détruisant 145 mines, il a pris une part importante au rétablissement de la liberté de navigation dans les approches maritimes du Koweit où les forces armées irakiennes avaient mouillé un millier de mines de tous types.

Son équipage, sous les ordres du Capitaine de frégate Jacques FOURNIOL, a fait preuve de mordant, de sang-froid et d'un grand courage.

Son comportement a été digne d'éloges et a fait honneur à la France".

CETTE CITATION COMPORTE L'ATTRIBUTION DE LA CROIX DE GUERRE DES THEATRES D'OPERATIONS EXTERIEURS AVEC ETOILE DE VERMEIL.

POUR AMPLIATION

A Paris, le 2 août 1991
Signé: Pierre JOXE

Le Contre-Amiral MOREAU
Chef de la Chancellerie

1991. Nous sommes au lendemain de la guerre du Golfe. Le Koweït est libre, l'Irak de Saddam Hussein est exsangue, balayé par une guerre éclair de quarante-trois jours. Mais un danger silencieux demeure… Tapies sous les flots du golfe Persique, 1 200 mines sous-marines attendent de pied ferme la flotte de guerre alliée. Quelques semaines avant les premières frappes aériennes de la coalition, l'armée irakienne, sentant le vent du boulet, avait pris soin de truffer les approches maritimes du Koweït et du Chatt el-Arab. Les armes se sont tues le 28 février 1991. L'heure est désormais au déminage systématique des côtes koweïtiennes. La Marine nationale sera aux avant-postes : le 15 mars, le CMT *Sagittaire* est le premier chasseur de mines français déployé au large du Koweït. L'équipage revient en France le 24 mai, auréolé d'un tableau de chasse sans égal : 145 mines à son actif en vingt jours d'opérations effectives. Ce fait d'armes vaudra au *Sagittaire* d'être cité à l'ordre de la force maritime et décoré de la Croix de guerre des théâtres d'opérations extérieures… La seule décernée à un bâtiment de la Marine lors de la guerre du Golfe. J'en étais le pacha. Voici mon récit.

Le Sagittaire.

En cette fin janvier 1991, l'histoire s'accélère brusquement. Là-bas, dans le golfe, l'opération *Desert Storm* vient de commencer. Ça barde dur. L'aviation américaine pilonne en règle les positions des troupes de Saddam Hussein en Irak et au Koweït… C'est le branle-bas en rade de Toulon. En quatre jours, le *Sagittaire* est prêt pour le grand départ, les flancs lestés à ras la gueule de munitions antimines. Flanqué de notre sistership *L'Aigle*, nous appareillons le 31. Destination Port-Saïd, débouché stratégique du canal de Suez en mer Méditerranée. Le *Pégase*, l'*Orion* et la *Loire* nous rejoindront depuis Brest. Le bâtiment-base pour plongeurs démineurs *Pluton* ralliera de Toulon avec à son bord un détachement important du 3e GPD. L'escadre française est en alerte, prête à déminer cette voie sacrée qu'est le canal. La mine sous-marine est une arme traîtresse, d'une redoutable simplicité d'utilisation. Un banal cargo à l'allure innocente peut mouiller à la dérobée un chapelet de ces engins mortels et bloquer 30 % du trafic commercial maritime mondial. Mais rien ne viendra…

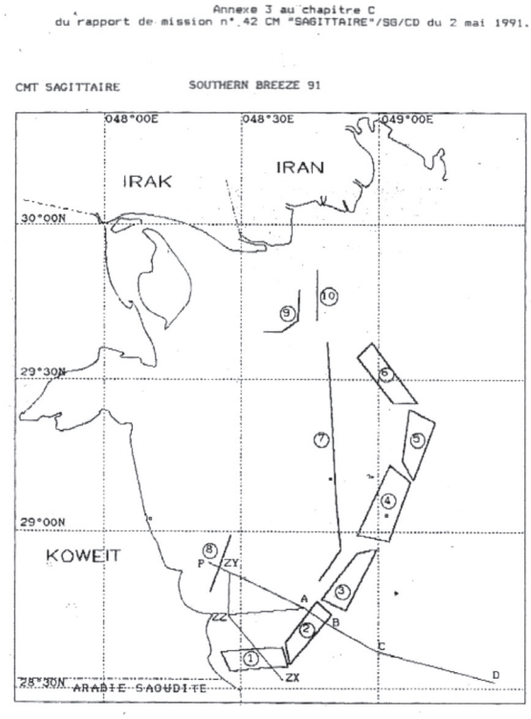
Par la résolution 686, le Conseil de sécurité de l'ONU fixe comme objectif aux opérations de déminage les chenaux d'accès aux ports et terminaux irakiens, ainsi que les champs de mines des eaux koweïtiennes et internationales.

Menace silencieuse

Février tire à sa fin. Une offensive terrestre de 100 heures a suffi pour écraser les dernières forces de Saddam encore en état de combattre. L'Irak rend les armes le 28 février. Quatre jours plus tard, le 4 mars, l'opération *Southern Breeze* est lancée : ordre aux flottes alliées de procéder à la destruction totale des champs de mines irakiens. Deux cents engins ont déjà été formellement identifiés par les chasseurs-dragueurs anglo-américains. L'état-major de la coalition sait qu'il en reste un bon millier à débusquer… La menace est partout. Le 18 février, l'un des croiseurs lance-missiles américains les plus modernes, l'USS *Princeton* (classe *Ticonderoga*), est atteint coup sur coup par deux MN 103 Manta, des mines de fabrication italienne au revêtement en plastique ; diaboliques engins presque indétectables au sonar. Sous le choc, la coque craque de toutes ses membrures, tordant une ligne d'arbre, arrachant des ramifications de tuyauteries. Deux marins américains sont grièvement touchés. Ce même jour maudit pour l'US Navy, le porte-hélicoptères USS *Tripoli*, bâtiment-base des hélicoptères-dragueurs *Sea Dragon*, talonne une mine à orin embusquée quelques mètres sous la surface. Un pan de 6 mètres sur 5 de la coque d'acier est déchiqueté comme du papier de verre par l'explosion, un tiers des réserves de mazout s'échappe de la brèche béante. On relève quatre blessés…

Le 22 février, nous laissons derrière nous les rives étroites de Suez. Le *Sagittaire* appareille, seul. Nous serons l'avant-garde de la force française de chasse aux mines dans le golfe Persique. Le reste de l'escadre accourra en renfort mi-avril. Tout au long de l'interminable contournement de la péninsule arabique, inlassablement, je fais plonger mes hommes et parler la poudre de mes six pièces d'autodéfense. Chaque manœuvre est répétée encore et encore, jusqu'à devenir un réflexe. Cette discipline de forçat allait bientôt payer…

Sur les soixante membres d'équipage, dix sont plongeurs démineurs. Fait rare, mon second, le lieutenant de vaisseau Trichet, et moi-même sommes aussi plongeurs démineurs, issus de la même famille de « batraciens ». Tout pacha que je suis, je pars à l'eau comme les autres, tour à tour plongeur en intervention, *rescue*, ou pilote de zodiac, aux ordres du directeur de plongée du jour, selon ce bon vieux principe, plus vrai que jamais en temps de guerre, voulant que la fonction prime sur le grade. L'esprit d'équipage prend là tout son sens. Nous pénétrons dans les eaux brunes et tranquilles du golfe le 15 mars. Un fugitif pincement au cœur tempère notre impatience d'en découdre. Bientôt, nous allons nous frotter à des mines irakiennes et soviétiques de dernière génération, aux systèmes de mise à feu peut-être inconnus. Plus rien à voir avec les vénérables pétards de la dernière guerre, mille fois désamorcés au large des côtes de France… Le *Sagittaire* rallie le Task Group 418,2 de l'Union de l'Europe occidentale, fort de trois bâtiments de la Force navale belge croisant sur zone depuis une quinzaine de jours (les chasseurs de mines tripartites *Iris* et *Myosotis,* et le bâtiment de soutien *Zinnia*).



Plans des champs de mines irakiens.

Quelques semaines plus tôt, une base navale irakienne était prise d'assaut par un coup de force américain ; les plans des barrages de mines tombaient entre les mains de la Coalition… Bien que sommaires, les plans saisis ont permis de quadriller le vaste arc de cercle courant du Chatt el-Arab à la frontière koweïto-saoudienne en dix « boîtes », délimitant soigneusement les zones minées. Charge au Task Group franco-belge de nettoyer les trois premières, échelonnées le long de la côte méridionale du Koweït.

Écho « mine possible » !

Le lendemain, 16 mars, les rivages du petit état pétrolier sont en vue. Le crépuscule en plein jour… Une voûte sombre tapisse le ciel aussi loin que porte le regard. Seul un rougeoiement persistant déchire la pénombre à l'horizon. L'armée de Saddam en déroute a bouté le feu aux puits de pétrole. Les visages se raidissent, contemplent en murmurant cette atmosphère de fin des temps…

17 mars, première mission de combat. L'action, enfin ! Le *Sagittaire* et ses deux acolytes belges, en ligne de front sur des rails espacés de 600 mètres, doivent ouvrir un chenal d'accès vers Koweït City à travers les champs de mines. À l'inverse de nos collègues chasseurs du plat pays, déjà aguerris par deux semaines de campagne, nous tâtonnons, butons fébrilement sur le moindre écho suspect. Notre œil est encore peu exercé à déceler les mines au milieu du fatras disséminé dans la vase. Le fond est heureusement assez peu encombré ; seules quelques têtes de puits de pétrole et nasses de pêcheurs jonchent çà et là la crasse verdâtre. On trouve encore de vieilles mines à orin de la guerre Iran-Irak, coulées sous le poids de leur agglomérat de sédiments. La région a déjà connu son lot de combats acharnés. Plus au nord, l'embouchure du Chatt el-Arab marque la frontière entre les deux frères ennemis. Huit années durant, Irakiens et Iraniens s'étripèrent furieusement pour le contrôle de cet estuaire, vitale ouverture à la mer pour l'Irak enclavé…

« J'ai quelque chose ! », braille soudain mon opérateur sonar. Une ombre géométrique d'à peu près deux mètres de long est réfléchie sur le scope. Ça pourrait bien être une mine de fond… Les ordres fusent : mise à l'eau d'un robot sous-marin PAP 104 (poisson auto-propulsé), sa charge de contreminage de 120 kg fixée sous le ventre. Téléguidé depuis le bord, Bambino, c'est son nom de guerre, s'en va renifler l'intrus. Sa caméra se fige sur un étrange caisson à moitié enfoui dans la vase, ceinturé de lattes de bois et d'arceaux métalliques.

« Merde, c'est quoi ce cageot ? » Dans le doute, j'ordonne le largage de la charge à un petit mètre de l'objet suspect. Le *Sagittaire* s'éloigne prudemment de 600 mètres, la distance réglementaire de sécurité pour encaisser le choc de l'explosion sous-marine. Une grenade CNC (contre nageurs de combat) est prestement balancée depuis la plage arrière. La petite détonation crée une surpression qui se propage sous l'eau à plus de 1 500 mètres par seconde. L'onde de choc vient percuter de plein fouet la mise de feu acoustique de la charge PAP, qui déflagre à son tour, entraînant aussitôt l'explosion de la mine… Un grondement sourd… La mer se zèbre d'une longue balafre blanche, se boursoufle soudain et crache vers le ciel une colonne d'écume grisâtre haute de 30 mètres. Le geyser semble se figer une seconde entre ciel et mer, puis retombe mollement en une fine corolle de gouttelettes.

Explosion d'une mine de fond.

Les drôles de mines irakiennes

Il y a certainement d'autres engins dans les parages. Mais notre bâtiment est ici dans son élément. Le CMT *Sagittaire* est un petit bijou de technologie, taillé pour la navigation périlleuse. Sa coque moulée dans un matériau composite leurre les détecteurs magnétiques, tandis que son couple d'hélices ultra-silencieux peut se jouer des hydrophones les plus récents. Quant aux manœuvres délicates, les propulseurs d'étrave autorisent des volte-face dans un mouchoir de poche. Nous avançons toutefois avec une prudence redoublée.

À 400 mètres de là… Bingo ! Encore une mine de fond ! Largage de la charge PAP et de la grenade CNC… S'ensuit en quelques fractions de seconde l'habituelle réaction en chaîne… Sous les acclamations de l'équipage, un mur d'eau jaillit de plus belle des entrailles de la mer. Mine à influence acoustique ou magnétique ? Nul n'a encore la moindre idée du type de mine que l'on peut bien pétarder. De piètre qualité, la caméra embarquée de Bambino n'offre que des images vaguement distinctes. Un bricolage artisanal suffira à corriger ce léger défaut : un caméscope personnel est logé dans un boîtier étanche et amagnétique, puis solidement arrimé sur le PAP… Nous nous apercevrons alors, avec effarement, que les curieux cageots de fer et de bois étaient en réalité les emballages de protection d'UDM, des mines soviétiques de 645 kg à mise à feu acoustique. L'ennemi irakien – très vraisemblablement en toute hâte – les a jetées par-dessus bord avec chariot porteur et empaquetage d'origine. Un beau travail de bras cassés ! Les transducteurs restaient la plupart du temps bloqués sous le lattage de bois, rendant inopérantes bon nombre de mines. Six engins pétardés au soir du premier jour. Le tour de main commence à rentrer ! *Brigitte* et *Bambino*, nos deux vaillants poissons jaunes, sont sur les rotules ; plus assez de temps pour recharger leurs batteries entre deux contreminages.

Les plongeurs démineurs piaffent d'impatience, frustrés d'être cantonnés à jouer les armuriers sur poissons autopropulsés. Leur heure viendra bien vite… Les eaux alentour grouillent de mines à orin à contact électrochimique du type LUGM 145 et MYAM (respectivement, mines flottantes irakiennes et soviétiques de 145 et 20 kg). Le lendemain, une diffusion générale bien particulière grésille dans les haut-parleurs : « Intervention plongeurs, profondeur 35 mètres, plongée au 40 % pour contreminage d'une mine à orin en immersion d'attaque. » Deux d'entre nous s'immergent aussitôt à la rencontre du bloc lesté sur le fond (appelé « crapaud »), et remontent l'orin jusqu'au flotteur d'un mètre de diamètre, bourré d'explosif. En posant pour la première fois une charge de plastic sur une mine armée, on ne peut s'empêcher de sentir son pouls s'accélérer doucement. Il y a là-dedans 145 kg de matière explosive, de quoi être réduit en son et lumière au moindre faux pas. Quoiqu'il faudrait tout de même être franchement maladroit pour heurter par mégarde l'une des cornes électrochimiques qui hérissent cette grosse lentille noire ! La vraie frayeur sera pour plus tard, lorsque nous tombons avec effroi sur une autre LUGM 145, restée posée sur son crapaud sans avoir pris son immersion d'attaque, laissée sur zone non loin d'une charge PAP belge non explosée…

Mine type LUGM 145.

Pêche miraculeuse

20 mars. La réserve de vingt-cinq charges PAP a été engloutie en quatre jours de chasse. L'opérateur radio annonce d'une voix tremblante d'émotion : « Stock de combat épuisé, demandons ravitaillement d'urgence ! » Du jamais vu depuis l'Indochine… Un tel message a dû faire son petit effet à l'état-major. Séance tenante, Paris dépêche à notre port-base de Bahreïn un C-130 *Hercules*, la soute emplie de pains de plastic, grenades CNC, charges PAP et autres menus détonateurs électriques. Noël avant l'heure !

11 avril… Il est 1 heure du matin. Le jour est tombé, happé par une nuit d'encre. Mais la chasse aux mines ne saurait attendre la clarté de l'aube pour reprendre de plus belle… Avant de partir grappiller quelques heures de sommeil, je donne mes ordres pour la nuit : trois rails de 4 nautiques à passer au crible dans la boîte n°3. Lorsque le lieutenant de vaisseau Momatton, mon officier de quart opérations, vient me réveiller au petit jour, j'en crois à peine mes oreilles. Après le « plottage » (positionnement) de deux lignes de LUGM 145, une autre ligne, d'UDM cette fois, a été mise au jour… Soit un total de 63 mines plottées en une nuit ! Un record absolu dans l'histoire de la guerre des mines. Opérateurs sonar et plongeurs s'en donneront à cœur joie plusieurs jours durant pour faire sauter toutes ces mines.

Le Task Group 418,2, renforcé par l'*Orion* et le belge *Dianthus*, commence à se tailler une petite notoriété dans le secteur. Au grand dam des Anglais, notre CTG belge bien-aimé (Commander Task Group), le capitaine de frégate Saillé, est obligé de négocier pied à pied la cession de boîtes initialement assignées à la Royal Navy et à l'US Navy… Notre fine équipe progresse à pas de géants, bien plus vite, en effet, que les chasseurs britanniques et américains. Exemple éloquent, le *Sagittaire* et l'*Iris* expédient en quarante-huit heures le déminage de la ligne n°8, sur laquelle les monstrueux hélicoptères-dragueurs *Sea Dragon* de l'US Navy s'échinaient vainement depuis plusieurs semaines dans un fascinant tonnerre de rotors et d'écume. Notre chasse effrénée nous vaudra le surnom de « gang des tripartites », sobriquet fleurant bon la goguenardise jalouse de nos « rivaux » anglo-américains.

Mi-avril, lorsque notre bâtiment se désengage des opérations, le « 418,2 » a déjà occis 455 mines, soit 40 % des quelque 1 157 engins immergés par les Irakiens sur une superficie équivalente à trois départements français. La relève terminera le travail. L'*Aigle* et le *Pégase*, escortés de chasseurs néerlandais, italiens, allemands et japonais, rallient la zone pour la curée. Il en faut pour tout le monde… Le 19 avril, notre mission s'achève. Nous prenons le cap retour vers Toulon. Un tableau de chasse frappé de 145 silhouettes de mines orne les flancs bâbord et tribord du CMT *Sagittaire*.

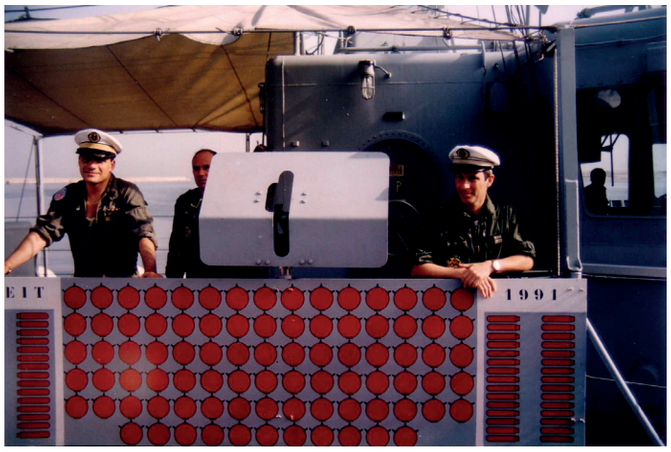


Tableau de chasse du Sagittaire.

Les actions antimines durent jusqu'en juillet. La phase active du conflit s'éloignant peu à peu, elles passent largement inaperçues. Leur résultat est cependant impressionnant. Alors que 1 157 mines avaient été signalées par les Irakiens, 1 240 ont été détruites. Cette différence s'explique sans doute par des mines immergées à la hâte et non répertoriées. Les bâtiments de l'UEO en ont détruit 890 et le groupe tripartite 556 à lui seul dans les zones de déminage dévolues à ce « gang ».

La déclaration finale du 21 juillet 1991 met un terme aux opérations antimines, et plus généralement aux opérations navales directement liées à la guerre du Golfe. Le trafic maritime et commercial vers le Koweït reprend ainsi dans des conditions quasi normales.

À VOTRE BONNE SANTÉ !

Albert Giraud

Vous connaissez l'adage : « À bon vin pas d'enseigne ». Un bon produit fait tout seul sa réputation et n'a pas besoin d'être vanté, son ancienneté, le sérieux de son fabricant lui suffisent. Ça, c'était hier. « Bien faire et le faire savoir ». Même un produit ancien a besoin d'être vu s'il veut conserver ses clients ou en gagner de nouveaux. Ça c'est aujourd'hui. Car nous sommes passés d'une société étroite à une société ouverte où l'abondance de l'offre et la concurrence entre marques nécessitent la présence constante de l'image du produit auprès des clients. La publicité est devenue indispensable. Or, chacun sait que le secteur des boissons est aujourd'hui avec l'automobile le plus important annonceur du pays, du moins dans la presse écrite et l'affichage.

Le mot clé de la publicité, c'est AIDA (comme les trompettes) : il faut attirer l'ATTENTION – susciter l'INTERÊT – faire naître le DÉSIR – déclencher l'ACHAT. Chaque étape est indispensable. Il faut déterminer les gens à qui on va s'adresser, c'est la CIBLE et il faut que le message contienne une PROMESSE. Ces quelques notions du monde de la pub vous suffiront pour suivre cette petite incursion proposée dans la réclame (d'autrefois) – puis la publicité (d'aujourd'hui) – mais en fait c'est la même chose – pour les boissons alcoolisées. Et puisque nous sommes une région de producteurs de vins et d'alcools, les exemples choisis le sont surtout parmi les produits provençaux.

Le XIX^{e} siècle invente l'apéritif (le mot n'est attesté qu'en 1888) et en multiplie les marques. Chacun le sait, le vin fortifie et il fortifiera encore davantage si on y ajoute de bonnes plantes : de la gentiane, de l'anis, mais surtout de la quinine qui guérit les fièvres et purifie le sang. Si c'est trop cher, achetez de la Quintonine que vous verserez dans un litre de vin rouge car « la Quintonine donne bonne mine ». Si le vin donne des forces, il est donc recommandé aux sportifs. Il procure énergie et endurance au moment où le mot dopage n'a pas encore été inventé. Comme le Bonal, l'apéritif est l'ami des sportifs ! La quinine, l'anis, l'orange amère sont les meilleurs remèdes contre les fièvres et les amibioses qui menacent nos chers coloniaux civils ou militaires. L'amer Picon vous donne en plus de la santé le pouvoir de séduire les belles Mauresques. Buvez le célèbre vin Mariani, pour deux raisons : un, le pape en boit (comme d'ailleurs toutes les célébrités françaises), et deux, il contient de la cocaïne à la vraie coca du Pérou ! Quant à l'amer Rovighi, il est « adopté dans tous les hôpitaux et infirmeries » de Nice.

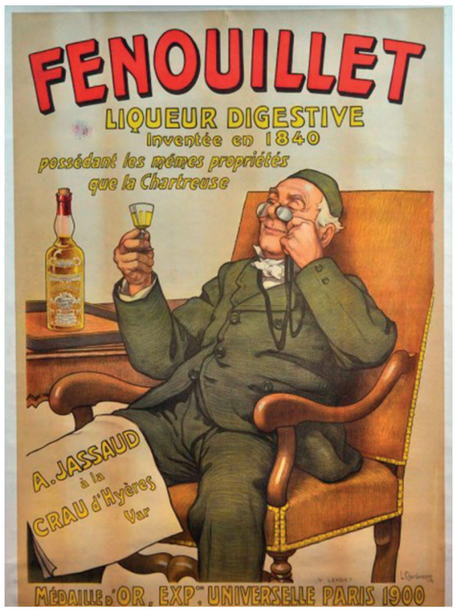
Ces boissons donnant l'esprit clair et de bons réflexes, elles sont conseillées aux automobilistes et aux pilotes. Les cheminots préfèrent le Ricard « sur toutes les lignes », les pilotes font le plein de Suze en même temps que le plein d'essence et surtout « Ne prenez pas la route après un bon repas sans un bon verre de Cointreau ». Alors pourquoi ne pas en donner aux enfants dont il faut favoriser la croissance ? Du Byrrh pour leur petit

goûter ce qui les rendra bons élèves, du vin additionné de jus de viande et de fer ou de phosphates pour les rendre plus costauds. Et pourquoi pas leur offrir un verre de Marie Brizard pour leur première communion ?

Viennent après les apéritifs les digestifs puisque la région peut distiller ses marcs de raisin. Eaux de vie, liqueurs rhum toulonnais… Les marques sont innombrables. L'une retiendra notre attention : le Fenouillet, ainsi appelé non pas en raison de l'extrait de fenouil, mais du mont Fenouillet près de Hyères. Puisqu'on vient d'expulser les pères chartreux, en 1903, on va mettre sur le marché cette liqueur « possédant les mêmes propriétés que la Chartreuse ». Entrepreneur avisé, monsieur Jassaud installe à La Crau une usine et un entrepôt de belle taille. Monsieur Jassaud, qui fortune faite est devenu monsieur Jassaud de Cabran, nous intéresse parce qu'il accorde à la publicité un budget important et la place sur des supports variés, en particulier des cartes postales distribuées gratuitement. Il utilise même la poésie :

> Maurin des Maures dit l'histoire
> Dévotement s'agenouillait
> Comme un ermite avant de boire
> Les gouttes d'or du Fenouillet.

L'auteur de ces beaux vers, Jean Aicard, était-il aussi un amateur de Fenouillet ?



Mais tous les publicitaires vous le diront : pour faire une bonne publicité, mettez une jolie fille (eh oui, A, comme attention). De plus le lien avec la boisson est facile : c'est la femme qui la sert ou c'est elle qui la partage avec vous. Comment refuser une pareille invite ?… Une écrasante majorité de publicités pour ces boissons masculines nous présentent une image féminine. Une femme, une femme… et parfois même une petite femme. Les réclames n'hésitent pas à mettre en scène des bourgeois concupiscents devant la demoiselle qui leur propose par exemple de la gentiane Théjy… et peut-être plus. On sait bien que l'alcool a un effet désinhibiteur et un verre pris en commun présage peut être d'autres plaisirs. Une image montrait même Frédéric Mistral ne restant pas insensible aux charmes d'une séduisante Arlésienne…

S'il y a beaucoup de femmes dans les réclames de boissons alcooliques, il y a aussi beaucoup de… moines. Car selon le terme des publicitaires, le religieux est un « prescripteur », celui qui recommande et garantit l'honnêteté et l'efficacité du produit. Nombre d'abbayes, séduites par le succès de la Chartreuse, fabriqueront leur élixir, à l'image du révérend père Gaucher. Deux en particulier en Provence, et qui subsistent aujourd'hui : la Lérina des cisterciens de Lérins et le Frigolet des pères prémontrés de Tarascon.

On ne peut traiter des boissons alcoolisées en Provence sans parler des anisées. Quelle histoire à rebondissements ! En 1915, le gouvernement interdit l'absinthe, malgré ou en raison de son succès auprès des buveurs. Mais en 1922, puis en 1938 – peut-être pour en attendre des rentrées fiscales – on autorise les anisés à 40 puis 45 degrés d'alcool. L'anis va tenter de remplacer l'absinthe. Une frénésie de marques apparaît

tant il est facile pour une petite entreprise de fabriquer un apéritif anisé. L'une d'entre elles va devenir une multinationale et imposer son nom : le pastis et le nom de son inventeur le Ricard. Mais, coup d'arrêt brutal : le régime de Vichy interdit les apéritifs titrant plus de 16 degrés, et il faut attendre 1951 (d'où le fameux pastis 51) pour retrouver l'autorisation d'en fabriquer.

Au départ les pastis sont « positionnés » comme une boisson populaire, liée à l'image détendue et insouciante de la Provence. Puis dans les années 1960 apparaissent les inévitables *pin-up* omniprésentes dans la publicité et qui donnent un ton plus « américain » à la boisson. Mais en 1991 est votée la fameuse loi Évin sur la protection de la santé publique. Si la publicité pour le tabac est interdite, la publicité pour les vins est alcools est « encadrée ». Certains supports sont prohibés et il est interdit d'inciter à la consommation en vantant les bienfaits supposés des vins et alcools ainsi que d'utiliser à ces fins l'image féminine. Or qu'est-ce qu'une publicité qui n'est pas incitative ? Aussi les contentieux se multiplient-ils et l'ANPAA (Association nationale de prévention en alcoologie) attaque systématiquement les campagnes publicitaires et la plupart du temps gagne devant les tribunaux et le Conseil d'État. On connaîtra donc toute une période excitante où il s'agira pour les publicitaires de ruser pour contourner les interdictions de la loi.

Il faut attendre 2015 pour qu'un amendement (à la loi Macron !) élargisse les droits de la publicité en faveur des boissons alcoolisées. Désormais, on peut parler des vignobles, des paysages, des vignerons, des caves et de la gastronomie, puisqu'il s'agit d'« information œnologique » et pas de publicité ! Les publicitaires s'engouffrent dans la brèche au nom de l'œnotourisme et de la défense des terroirs, le *must* en la matière étant de présenter de charmantes femmes vigneronnes un verre de leur précieux nectar à la main. On assiste même à un retour de la grivoiserie et parfois de l'érotisme. Les campagnes récentes en faveur des rosés de Provence auraient certainement autrefois subi les foudres du Conseil d'État. Une des plus récentes associe le rosé provençal à des lèvres pulpeuses, mais celle-là vous ne la verrez pas, elle est destinée à une cible nouvelle : le consommateur chinois.

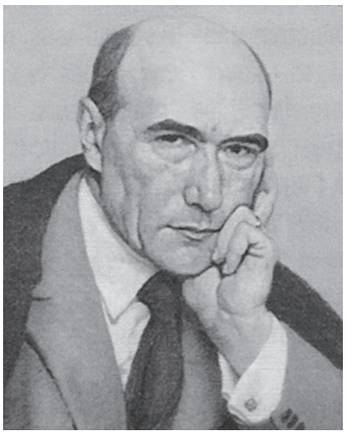
Alors, puisque nous sommes à l'académie du Var, revenons dans notre département. Dégustons « une Varoise », puisque cette charmante enfant nous apporte deux verres pour déguster – peut-être avec elle – cette liqueur tonique et digestive.

À votre santé !

ANDRÉ GIDE ET L'ANGLETERRE

Bernard Sasso

Le 13 décembre 1950, deux mois presque jour pour jour avant sa disparition, la France officielle rendait un hommage solennel à celui qu'elle considérait comme le plus grand écrivain de son époque. À la Comédie-française, en présence du Président de la République, Vincent Auriol, du corps diplomatique en poste à Paris, des personnalités parisiennes, était jouée l'adaptation théâtrale des *Caves du Vatican*. Jeanne Moreau, âgée de 22 ans, y jouait la jeune prostituée. C'était une apothéose digne d'un Voltaire pour celui qu'un ami avait qualifié de « contemporain capital » et qui, deux mois plus tard, le 19 février, allait s'éteindre, une apothéose pour celui qui, dans son œuvre testamentaire, *Thésée*, écrivait : « C'est consentant que j'approche de la mort solitaire. J'ai goûté les biens de la terre. Il m'est doux de penser qu'après moi, grâce à moi, les hommes se reconnaîtront plus heureux, meilleurs et plus libres. Pour le bien de l'humanité future, j'ai fait mon œuvre. J'ai vécu ». Quand il obtint le prix Nobel de littérature en novembre 1947, l'Académie royale de Suède écrivait dans ses attendus : « On a souvent reproché à Gide de dépraver et de désorienter la jeunesse ; la grande influence qu'on est bien forcé de lui reconnaître est considérée par beaucoup comme néfaste. C'est l'ancienne accusation que l'on porte contre tous les émancipateurs de l'esprit ».

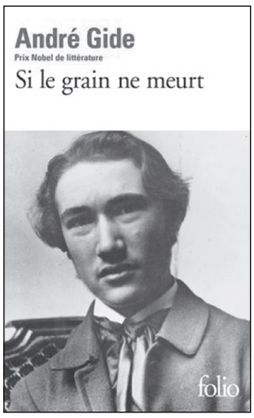


Gide, au contraire de tant d'autres écrivains du premier XX^e^ siècle, n'a pas connu de « purgatoire littéraire ». Les études gidiennes sont florissantes. En témoigne la publication en deux gros volumes, entre 2011 et 2012, de la biographie de Frank Lestringant. Au Lavandou ont lieu chaque année maintenant, des *Journées* consacrées à André et aussi à sa fille Catherine, morte en 2013. Il existe un autre témoignage de cette influence, le fait que sur sa photo officielle, l'actuel Président de la République a posé sur son bureau trois livres : Les *Mémoires* de Charles de Gaulle, *Le Rouge et le Noir* de Stendhal, et *Les Nourritures Terrestres* d'André Gide.

ll y eut dans la vie de Gide deux *Orients*. Le premier fut sa cousine Madeleine Rondeaux, épousée en 1895. Ce fut un mariage qui resta blanc et douloureux jusqu'à la mort de Madeleine en 1938. Puis, à partir du premier voyage en Afrique du Nord, commença son second *Orient,* celui des oasis ensorcelantes au milieu de jeunes arabes fréquentés, aimés et qu'il célèbrera dans *L'Immoraliste* mais aussi dans son autobiographie *Si le grain ne meurt*. Y eut-il un troisième *Orient* dans la vie de Gide ? l'Angleterre, peut-être. Si tel fut le cas, cet Orient fut surtout littéraire.

Le premier voyage de Gide à l'étranger se fit justement en Angleterre. En octobre 1888, alors qu'il n'avait pas encore 19 ans et venait d'échouer à son premier baccalauréat, il partit pour quelques jours avec Élie Allégret, son précepteur avec qui se développera une longue amitié. Il ne reste presque rien de ce séjour, mise à part une lettre de la mère, Juliette Gide, toujours attentive et vigilante envers ce fils unique. À la fin de sa vie, dans son recueil de souvenirs *Ainsi soit-il* (1950) Gide se souviendra avoir entendu Charles-Haddon Spurgeon, un prédicateur fort connu de l'époque, parfois surnommé le « prince des prédicateurs » pour son attrait sur les grandes foules, allant jusqu'à 10 000 personnes. Gide retourna aussi en Angleterre en 1908, puis en 1911. Ce dernier séjour est intéressant. Il y rejoignit Valéry Larbaud, grande figure du cosmopolitisme littéraire européen, richissime, car il était l'héritier de la source Vichy Saint-Yorre, parlant cinq langues et introduit dans la meilleure société européenne. À côté d'une œuvre littéraire importante, il fera connaître en France beaucoup d'auteurs britanniques en particulier James Joyce. Par son intermédiaire, Gide put faire la connaissance d'un auteur qui le passionnait : Joseph Conrad. Ce dernier venait de s'installer à Capel House, ferme isolée près d'Ashford dans le Kent. Malade, il y recevait peu de visiteurs mais fit une exception pour Larbaud et Gide. Une étude publiée sur Valéry Larbaud évoque cette rencontre : « Gide, bien entendu, s'entendit très bien dès le début avec Conrad qui pour une fois sortit de sa coquille où il s'enfermait dès que des personnes qu'il ne connaissait pas lui rendaient visite. Malgré les longues années passées en Angleterre, Conrad était resté l'aristocrate polonais qu'il n'avait jamais cessé d'être, et Gide, à son tour, fut grandement impressionné, par l'espèce de noblesse naturelle mais amère, distante et tragique qui émanait de Conrad ». Cette amitié perdurera à travers une correspondance plus tard publiée. Après la mort de Conrad en 1924, la *Nouvelle Revue française* (dont Gide fut l'un des fondateurs et l'un des principaux animateurs) publiera un *Hommage*

à Joseph Conrad où l'on retrouve les articles de John Galsworthy, Paul Valéry, Joseph Kessel et Gide, bien sûr. Comment ne pas souligner que le célèbre roman de Conrad *Au Cœur des ténèbres* trouva des résonnances dans le *Voyage au Congo* (1926) de Gide ? Deux autres voyages importants outre-Manche doivent être signalés. Le premier, à l'été 1920 avec le jeune Marc Allégret. Les deux séjournèrent à Cambridge et son retentissement fut considérable dans la vie personnelle de Gide. On en retrouvera le détail dans l'excellente étude de Pierre Billard *André Gide & Marc Allégret, le roman secret*. Le second voyage, à la fin de la vie de Gide, est évoqué en fin de communication.



Gide fut très tôt au contact de Britanniques. Dans sa petite enfance, il eut comme gouvernante Anna Shackleton, protestante écossaise, amie de la famille Gide et qui léguera au jeune garçon sa passion pour la botanique. Il écrira dans son autobiographie *Si le grain ne meurt*, des pages toutes empreintes de tendresse filiale sur la jeune femme : « Anna Shackleton ! Je revois votre calme visage, votre front pur, votre bouche un peu sévère, vos souriants regards qui versèrent tant de bonheur sur mon enfance. Je voudrais, pour parler de vous, inventer des mots plus vibrants, plus respectueux et plus tendres. Raconterai-je un jour votre vie ? Je voudrais que, dans mon récit, cette humilité resplendisse, comme elle resplendira devant Dieu le jour où seront abaissés les puissants, où seront magnifiés les humbles ». Dans son recueil de souvenirs *Ainsi soit-il*, Gide écrivait : « Je ne me suis mis à l'anglais que très tard ; mais résolument, et n'eus de cesse que je puisse lire couramment tant d'auteurs de toutes sortes qui font de la littérature anglaise la plus riche du monde entier ».

Cet amateur de nomadisme, toujours disponible, toujours prêt à des nouvelles expériences ne pouvait qu'être attiré par les littératures étrangères. Ce cosmopolite à l'écoute du monde ne pouvait qu'être épris de rencontres avec les grands auteurs des littératures anglaise, américaine, scandinave, russe, allemande, indienne, iranienne. Il est vrai que les débuts littéraires de Gide se firent sous l'égide du mouvement symboliste très ouvert aux littératures étrangères, y cherchant des formes nouvelles d'écriture mais aussi voulant réagir contre les étroitesses, selon lui, du Naturalisme à la Zola. De grandes querelles littéraires l'opposèrent aussi à Charles Maurras et Maurice Barrès. Dans sa préface à *Écrivains et poètes des États-Unis* (1945), Gide ne manqua pas de rappeler ce qui le séparait de ces écrivains : « J'ai rencontré [...] au cours de ma longue carrière, deux sortes de gens : ceux qui s'éprennent, en littérature et dans les arts aussi bien que dans la nature, de ce qui leur ressemble, et sont déçus par toute œuvre qui ne leur offre pas un miroir où se reconnaître ; et ceux qui, dans leurs voyages à travers les pays ou les livres, cherchent une étrangeté conseillère, de sorte que, plus le paysage diffère d'eux, plus ils s'y plaisent. Je suis de ces derniers ».

De ces années de maturation (1889-1893) un document a été conservé : c'est le *Carnet de Lectures* de Gide, appelé aussi *Subjectif*. Les lectures anglaises y abondent. Il lit pêle-mêle George Eliot, de nombreux romans de Charles Dickens (*Martin Chuzzlewit* ; *Dombey & Son* ; *Little Dorritt*). Mais aussi *Les Hauts du Hurlevent* d'Emily Brontë dont il dira dans son *Carnet* : « Le roman que j'aimerais le plus avoir vécu, c'est encore *Wuthering Heights* ». Il lit la majeure partie des œuvres de Shakespeare et sera un lecteur attentif de l'œuvre de Thomas Carlyle *Les Héros* dont plusieurs thèmes se retrouveront dans nombre de ses œuvres : *Les Caves du Vatican*, *Les Faux-Monnayeurs* ou dans des textes plus anciens comme *Paludes* ou *Le Prométhée mal enchaîné*. Tout au long de sa vie, Gide continuera à lire les grands auteurs anglais. Il n'y a qu'à ouvrir son *Journal* pour le découvrir.

Il ne sera pas seulement un lecteur assidu de littérature anglaise mais il fréquentera et correspondra avec plusieurs grandes personnalités de la période : Joseph Conrad mais aussi Arnold Bennett, auteur oublié aujourd'hui mais l'un des plus populaires du début du siècle dernier. Leur *Correspondance* a été publiée et en 1925 Bennett écrira l'introduction au *Dostoïevski* de Gide. Il maintiendra aussi une longue amitié avec le grand critique littéraire Edmund Gosse et aussi avec Dorothy Bussy, sœur de Lytton Strachey. Dorothy Bussy, mariée au peintre français Simon Bussy, rencontra Gide en 1918 et l'amitié entre les deux perdurera jusqu'à la mort de Gide. Bussy devint la traductrice attitrée des œuvres de Gide en anglais. Leur abondante correspondance a été publiée en trois volumes. André Gide fut aussi traducteur d'auteurs de langue anglaise. De Joseph Conrad, il traduisit en 1912 *Lord Jim* puis en 1917 *Typhon*. Il traduisit aussi l'Anglais William Blake, l'Américain Walt Whitman, l'Indien Rabindranath Tagore. Il traduisit aussi plusieurs œuvres de Shakespeare pour lequel il écrivit dans l'édition de *La Pléiade* une importante préface.

On trouve dans les œuvres, surtout les plus tardives, quelques personnages anglais. Dans *La Porte étroite* (1909), Miss Ashburton est incontestablement modelée sur Anna Shackleton. Comme cette dernière, Miss Ashburton a « l'air [...] doux et triste ». Elle est pleine de sensibilité et « s'évapore dans un soupir » si une

émotion un peu forte l'éprouve. Sa délicatesse d'âme n'a d'égale que sa droiture morale. Institutrice dans une famille bourgeoise et protestante, cette âme vertueuse est un exemple de pureté et d'effacement. Dans *Les Caves du Vatican* (1914), Gide brosse le portrait d'un lord anglais, Lord Gravensdale, quatrième « oncle » de Lafcadio Wluik, nouvel amant de sa mère. Gide décrit le lord comme un « homme de type anglais très accusé », précisant « élégant et svelte en costume de sport ». Mais il semble s'intéresser d'un peu trop près à son « neveu » adolescent. Il semble bien que Gide, de propos délibéré, a conféré la nationalité anglaise, et non allemande, polonaise ou italienne à cet oncle de Lafcadio aux mœurs dont on disait jadis qu'elles étaient « spéciales ». Les critiques n'ont pas manqué de voir dans ce dandy un portrait d'Oscar Wilde. Pour décrire l'Angleterre, un seul roman restait : *Les Faux monnayeurs* (1925), d'autant qu'il est écrit quelques années après le long séjour estival de 1918 avec Marc Allégret. Et de fait, il n'est guère de personnages qui dans le livre ne soient en rapport avec l'Angleterre. Mais, mis à part quelques notations éparses, rien n'est dit sur ce pays. Ainsi Édouard, le personnage principal, s'exile à Londres mais le romancier ne l'accompagne pas outre-Manche, il reste à Paris avec d'autres personnages. On retrouve Édouard, six mois plus tard. Mais il est sur le pont du navire qui le ramène en France. Le romancier va-t-il alors décrire le pays que quitte Édouard ? Non. Édouard n'a pas le regard tourné vers le passé. Il regarde, écrit Gide, en direction « de la douce rive de son pays natal (qui) est déjà en vue ». Comme l'a noté un commentateur du roman : « Qui est en Angleterre, est donc absent du roman. Gide se refuse à y suivre ses héros, et cependant les y envoie à tout propos ».

En revanche, la littérature anglaise imprègne l'œuvre de fiction gidienne. Dans *L'Immoraliste*, la compagne de Michel parcourt « un livre anglais qu'elle avait par bonheur emporté ». Alissa, de *La Porte étroite,* cite des vers de Shakespeare. Elle lit Shelley, Byron et Keats. Sur la cheminée de sa chambre, Lafcadio des *Caves du Vatican* garde bien en évidence *Moll Flanders* de Daniel Defoe. Dans *La Symphonie pastorale*, le pasteur, après avoir recueilli la jeune aveugle, lit *Le Grillon du foyer* de Charles Dickens. Dans *Les Faux-monnayeurs*, Douviers prépare une thèse de doctorat sur le poète Wordsworth et Édouard connaît assez bien Tennyson. Dans un des récits plus tardifs *Geneviève*, l'héroïne lit *Jane Eyre* de Charlotte Brontë, *Adam Bede* de George Eliot et *Clarissa Harlowe* de Samuel Richardson.

Toute cette littérature anglaise n'est cependant ni plaquée, ni gratuite. Elle souligne et nuance la psychologie des personnages. Pour Gide, les lectures d'un personnage sont un moyen de création originale qui permet d'éclairer un comportement inattendu, sans avoir à intervenir en auteur pour l'analyser. Ainsi, Gide s'interdit dans son œuvre, la couleur locale anglaise. Pour lui l'Angleterre reste essentiellement le pays par excellence de la littérature. Avant d'être honoré par l'Académie royale de Suède, Gide avait reçu une distinction toute aussi prestigieuse mais d'une institution encore plus ancienne et plongeant ses racines dans la longue histoire anglaise, celle de l'université d'Oxford. Début juin 1947, elle en fit un docteur *honoris causa*. Gide, avec son ironie habituelle, dut en savourer l'honneur, lui qui, en 1933, avait été exclu de la prestigieuse *Royal Society of Litterature* de Londres pour son engagement aux côtés des communistes et de l'Union soviétique.

Le souvenir de cette dernière visite en Angleterre nous en a été conservé par le témoignage de l'écrivaine Enid Starkie qui en publia, en 1951 dans la NRF, le compte-rendu dans le grand hommage posthume à Gide. Gide, pour l'occasion, était accompagné d'Élisabeth Van Rysselberghe et de leur fille Catherine. Il est logé au collège de Somerville où le 5 juin il donne une conférence. Celle-ci est une méditation sur le chant II de l'*Énéide* de Virgile, l'une des lectures constantes de Gide, relatant l'épisode de la fuite de Troie incendiée d'Énée portant sur ses épaules son vieux père, Anchise. Gide en propose une lecture allégorique. Énée ne porte pas seulement son père mais tout le poids d'un passé et d'une civilisation irremplaçable et menacée. C'est un thème que Gide n'avait cessé de reprendre partout où il allait, de Stockholm à Beyrouth, de Bruxelles à Munich, à propos des périls que font peser sur l'humanisme européen les totalitarismes, dont celui récemment abattu à Berlin, ainsi que celui toujours menaçant de Moscou. « Le monde sera sauvé par quelques-uns », déclarait-il. Dans une lettre à Roger Martin du Gard, Jany, la fille de Dorothy Bussy écrivait : « L'accueil que lui ont fait les étudiants, les professeurs et le public, a été, paraît-il, sans précédent à Oxford, qui a la réputation de ne jamais manifester que contre, se contentant de ne rien dire lorsqu'il approuve, a cette fois manifesté son enthousiasme ». Gide veut tout voir à Oxford, en particulier les magnifiques jardins des *colleges*, lui qui toute sa vie a eu la passion de la botanique héritée de l'Écossaise Anna Shackleton. « J'aime qu'on me présente les fleurs comme des jeunes filles avec leurs noms », dit-il à Enid Starkie. Vint ensuite le jour de la collation des titres au *Sheldonian Theatre*, Gide était revêtu de la traditionnelle robe rouge et bonnet carré des docteurs ès-lettres. Le soir, il se rendit à *Magdalen College*, le *college* d'Oscar Wilde dont il eut la permission de visiter la chambre, manifestant beaucoup d'émotion. Comment ne l'aurait-il pas été ? Cette visite le ramenait plus de cinquante ans en arrière, sous le chaud soleil algérien, avec un flamboyant Oscar paradant, entouré de jeunes éphèbes nord-africains. Dans son *In Memoriam* de 1902, après la mort de Wilde, Gide rappelait dans une page magnifique cette rencontre à Alger : « Je m'étonnai d'abord de le trouver en Algérie : "Oh, me dit-il, c'est que maintenant je fuis l'œuvre d'art. Je ne veux plus adorer que le soleil… Avez-vous remarqué que le soleil déteste la pensée ; il la fait reculer toujours et se réfugier dans l'ombre […] Le soleil est jaloux de l'œuvre d'art". Adorer le soleil, ah !

C’était adorer la vie. L’adoration lyrique de Wilde devenait farouche et terrible. Une fatalité le menait ; il ne pouvait pas et ne voulait pas s’y soustraire. Il semblait mettre tout son soin, sa vertu, à s’exagérer son destin et à s’exaspérer lui-même. Il allait au plaisir comme on marche au devoir. “Mon devoir à moi, disait-il, c’est de terriblement m’amuser.” Nietzche m’étonna moins plus tard, parce que j’avais entendu Wilde dire : “Pas le bonheur ! Surtout pas le bonheur. Le plaisir ! Il faut vouloir toujours le plus tragique” ».

À quelques semaines du 150e anniversaire de la naissance d’André Gide, le 22 novembre, le souvenir de cet immense écrivain de langue française devait être rappelé au sein de notre académie, pour sa défense de la langue la plus pure et la plus classique, peut-être le dernier dans ce genre ayant fait admirer à travers le monde notre littérature. Il le fallait d’autant plus qu’il aima vivement le Var, où il séjourna souvent.

ESPACES SONORES, CLOCHES ET DÉPLACEMENTS DES HOMMES ET DES BÊTES DANS LE VAR

Philippe HAMEAU

Du paysage physique au paysage sonore

Dans son acception la plus large, le paysage est une étendue visible depuis un lieu particulier dit « point de vue ». C'est du moins la signification qu'en donne la signalétique routière qui, au moyen d'un panneau carré, blanc, à liséré bleu encadrant quatre raies noires convergentes vers un point, informe l'automobiliste d'une zone propice au stationnement et à la contemplation de sites grandioses. Augustin Berque, théoricien du paysage, élargit la notion en considérant que celui-ci « est une relation humaine à l'espace et à la nature ; il est à la fois réalité et apparence de la réalité saisissable par la perception des sens humains » (Berque 2000 : 18). Le paysage devient donc une expérience perceptive, personnelle parce que chaque individu peut le ressentir différemment de ses congénères mais également partagée avec d'autres individus qui ne manquent pas de le contempler à leur tour et d'en tirer les mêmes effets d'émerveillement.

Il s'agit de perception qui n'est pas seulement produite par la vue mais peut l'être aussi par d'autres sens. Ainsi, le paysage est conçu comme un environnement sonore, naturel et/ou culturel, selon Raymond M. Schaffer qui propose le néologisme de « paysage sonore » et pense que les marqueurs sonores peuvent représenter l'identité acoustique d'un groupe humain (Schaffer 1977). En étendant la notion, on parle aussi de paysages olfactifs. Bien entendu, l'univers du son est soumis au jugement social et un bon son pour un groupe peut être ressenti comme un mauvais bruit par une autre communauté. L'homme serait même un « acounaute » (Cheyronnaud 2009), un être capable de se diriger ou d'agir en discriminant sons et bruits. Il s'agit sans doute moins de vivre dans le bruit que d'exécuter des tâches et de se déplacer avec les sons. À partir de ces quelques réflexions, nous aborderons la recherche concernant la dimension acoustique des abris peints au Néolithique avant de proposer deux exemples de l'importance sonore campanaire dans les activités symboliques et la circulation des hommes et des troupeaux.

La dimension acoustique des abris peints

Le Var compte plusieurs dizaines d'abris fréquentés au Néolithique et marqués de figures peintes réalisées dans un style qualifié de schématique (Hameau 2000, 2002, 2010). Aujourd'hui, on parle de sites marqués et non de sites ornés parce que les figures peintes sur les parois ne représentent certainement pas la finalité de la fréquentation de ces abris. D'autres pratiques qui n'ont pas laissé de traces, tels que les chants et les danses, et d'autres qui ont fourni des vestiges mobiliers, comme la taille des matières siliceuses, représentaient sans doute autant de raisons d'aller sur ces abris éloignés des habitats contemporains. Ces abris peints sont choisis parmi une multitude d'autres sites naturels disponibles parce qu'ils répondent à quatre critères récurrents. Ces abris sont en position dominante en même temps qu'ils sont repérables dans le paysage d'où le qualificatif de sites panoptiques : des sites vus et d'où l'on peut voir. Ces abris sont aussi orientés au sud, au sens large, entre sud-ouest et sud-est pour 75 % d'entre eux. En rajoutant les abris ouverts à l'est et à l'ouest, on atteint le pourcentage de 95 %, d'où la notion d'un héliotropisme des abris peints. Ils sont sélectionnés parce que présentant des parois orangées, là aussi au sens large, du jaune pâle au brun. Quand elles n'ont pas cette teinte naturelle, les hommes badigeonnent les parois avec de l'ocre avant d'y placer des motifs. On peut donc parler de la rubéfaction des parois. Enfin, ces abris montrent une activité périodique des ruissellements de l'eau (des joints de strate qui suintent, des diaclases qui laissent couler leur eau après des intempéries, etc.) si bien qu'on emploie le terme d'hygrophilie des abris peints, c'est-à-dire d'une humidité ambiante qui les imprègne.

Depuis quatre ans, grâce à la collaboration d'un chercheur italien, Tommaso Mattioli, un cinquième critère de sélection est peut-être à prendre en compte : la dimension particulièrement sonore des abris peints. Des travaux ont été réalisés dans plusieurs sites à peintures schématiques dans le Vaucluse et dans le Var.

Il apparaît que dans une barre calcaire creusée de nombreux abris, les peintures sont présentes dans les anfractuosités qui possèdent les meilleures qualités acoustiques. Les abris dépourvus de propriétés sonores sont également dépourvus de figures peintes. Ceci est particulièrement démontrable pour la falaise dite de Baume Brune, sise entre Gordes et Joucas (Vaucluse), où seules 8 renfoncements sur 43 portent des peintures et sont à chaque fois des espaces ayant une qualité acoustique très importante (Diaz-Andreu et al. 2019). À l'abri A des Eissartènes (Le Val), l'arène acoustique est d'environ 120 hectares autour du site (par journée sans vent, à température ambiante de 23°, et végétation identique à l'actuelle), c'est-à-dire que l'on peut entendre quelqu'un qui y parle fort à un kilomètre à la ronde.

Le critère acoustique ne vaut rien à lui seul. Il doit se rajouter aux quatre autres paramètres pour désigner un abri qui sera marqué. *A contrario*, des abris répondant aux quatre premiers critères peuvent ne pas être sonores. Enfin, l'ethnographie est riche de références sur la préférence des groupes humains pour des sites à haute valeur acoustique pour le déroulement de leurs pratiques rituelles. Après tout, dans le monde occidental, l'architecture des édifices religieux d'époque historique est également réalisée de telle sorte que l'acoustique y soit particulière. Quand elle ne l'est pas, les hommes y ont remédié en plaçant des résonateurs acoustiques dans la voûte. Dans le Var par exemple, de tels pots acoustiques existent dans l'église du Castellet et dans les chapelles Saint-Michel de Méounes (Hameau et Carrazé 1989) et de Saint-Étienne-du-Clocher à Carcès (Pelletier et Thiant 2013-2014).

Des enchères à la cloche

Des résonateurs acoustiques nous passons au domaine campanaire. De nombreux travaux lui ont été consacrés et notamment l'inventaire publié par Louis Janvier, au début de la décennie 1980, au terme d'un travail long et parfois difficile (Janvier 1980). Dans le *Bulletin de l'académie du Var*, on peut lire le travail de Pierre Roubert sur les clochers de tourmente, ces tours érigées en Lozère pour aider les personnes égarées sur le Causse – prises dans la tourmente – à se repérer (Roubert, 1993). Dans les montagnes pyrénéennes existaient les mêmes tours connues sous le nom de « conjuradors ». Quand un violent orage éclatait, un sonneur tentait de l'éloigner à grands coups de cloches. Ces deux exemples expriment deux fonctions traditionnelles des cloches : repérer et rassembler les hommes, et repousser les miasmes et autres entités négatives. Les cloches ont une fonction apotropaïque. Elles ont aussi une importance sociale. Ce sont des êtres ayant un nom, qui sont baptisés et qui émargent sur le registre des baptêmes, qui ont un parrain et une marraine. Être de la parentèle d'une cloche n'est pas anodin en milieu rural comme le montre une carte postale représentant la chapelle Saint-Pierre de Tourves où l'expéditrice signale : « Ma grand-mère était la marraine de cette cloche ». Il ne s'agit pas d'une pratique ancienne et désuète : une cloche sera bientôt fondue au Val, pour orner le fronton de Notre-Dame de Pitié, nouvellement restaurée, et le sera dans le cadre d'un rituel, codifié et festif, impliquant l'ensemble de la population.

La cloche scande les grands moments de la vie personnelle des individus et du groupe, ces grands moments n'étant pas nécessairement en lien avec les événements religieux. Un travail ethnographique récent sur la Saint-Jean – Saint-Éloi de Signes, fête qui perdure depuis plusieurs siècles, illustre l'importance de la « voix » de la cloche. Aujourd'hui encore, les enchères de la bride de Saint Éloi s'y font à la cloche : on arrête les enchères au dernier coup de midi. Les enchères commencent à 11h30. Elles sont entrecoupées d'intermèdes musicaux avec fifres et tambourins et de danses entre bravadiers. Tout le temps des enchères, un bravadier montre la bride et en agite les grelots tandis que le jeune garçon en charge des *joio* agite le mât où elles sont accrochées. En 2019, les *joio* étaient des sonnailles avec leur battant (ou *tabasson*) en os de mulet ou d'âne rappelant ainsi l'activité pastorale de la commune qui dispose d'une partie du massif du Siou Blanc et de l'adret de la Sainte-Baume pour faire paître ses troupeaux[1]. Musiciens et bravadiers font en sorte que le dernier intermède s'achève vers 11h59. La tension est à son comble : les enchères sont hautes et se joue alors l'honneur de celui qui saura renchérir au dernier moment. C'est alors le premier coup de cloche. Les dernières enchères s'enchaînent très rapidement. Dernier coup de cloche : un chiffre tombe suivi des hourras de la foule. Le capitaine de ville qui a dirigé

La bride de Saint Éloi est suspendue à une banière à l'effigie du Saint et surmontée de fleurs (photo Chloé Rosati-Marzetti / ASER).

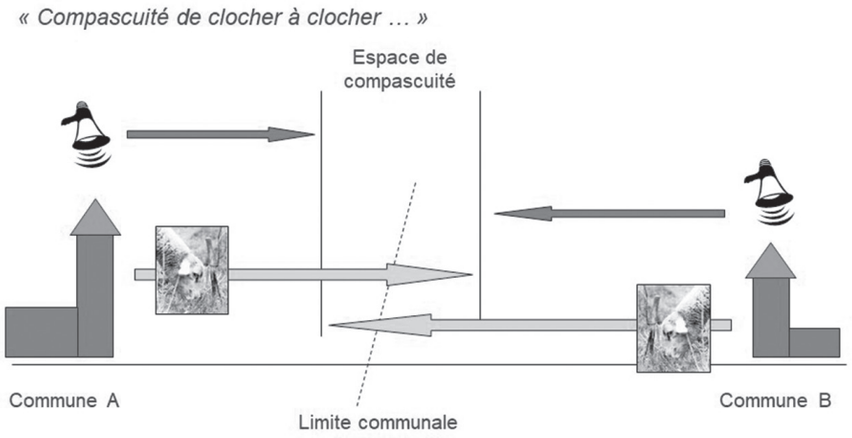
1 En 2018, elles exprimaient la pratique cynégétique par la présence de divers pièges à oiseaux. Au terme de nombreux entretiens avec les bravadiers, il apparaît bien que l'usage du fusil pendant la fête suggère, en filigrane, la coutume de la chasse autant que la résistance lors de la seconde guerre mondiale.

les enchères conclut en annonçant le prix de la bride et son propriétaire. Un remerciement est fait alors à toutes les entités qui ont fait de la fête une réussite puis est lancée une invitation à partager le verre de l'amitié. Des séquences musicales et dansées se succèdent et l'acquéreur de la bride fait l'objet de lancements en l'air de la part des bravadiers. La bride n'a-t-elle été acquise que par le plus offrant ? Pas tout à fait. Chaque année, la bride est plus ou moins attribuable à telle ou telle personnalité de Signes (bravadier, musicien, maire). Il est admis par avance qu'elle en sera probablement l'acquéreur et elle connaît l'enjeu et la ferveur du douzième coup de midi qu'elle doit accompagner de la dernière enchère. À Signes, tout acteur actif de la Saint-Jean – Saint-Éloi a été, une année ou l'autre, acquéreur d'une bride de Saint Éloi.

De clocher à clocher

S'il a été question du passé pastoral de Signes, le fait exposé maintenant aurait également pu concerner cette commune. Cette fois, la cloche ne sert pas à scander les moments de la communauté mais la bonne distance à tenir sur le territoire : non pas du temps mais de l'espace. Il existe depuis au moins le Moyen Âge une pratique appelée la vaine pâture qui consiste à faire paître ses bêtes sur des parcelles cultivées après que les récoltes y ont été faites. C'est en quelque sorte un droit de glanage accordé pour les animaux domestiques. Les bergers peuvent emmener leurs bêtes sur les « champs dépouillés et les terrains incultes » lit-on dans les archives, excepté dans les parcelles encloses. Ces parcelles délimitées par des murs hauts ne sont d'ailleurs pas une habitude solidement établie en Provence. Ces déplacements des troupeaux en lien avec la vaine pâture, déplacements dits de proximité, peuvent être internes au territoire mais peuvent également se déployer entre plusieurs territoires limitrophes. On parle alors de compascuité. Or, on lit dans certains documents que le droit de parcours et de pâture peut être réglementé « de clocher à clocher ». L'expression est ambiguë et il n'existe aucun texte stipulant précisément comment la comprendre.

Plusieurs historiens, Fernand Mory en 1944, Jean-Marc Moriceau en 1999, supposent que les bêtes des deux communes limitrophes peuvent venir paître, réciproquement, jusqu'au village voisin. Bien sûr, les règles de la vaine pâture doivent être respectées : n'amener les troupeaux que dans les parcelles non closes et vidées de leurs récoltes. Pour la Beauce, l'interprétation avancée par Samuel Turcq en 2001 implique même les églises paroissiales dans la délimitation des compascuités. Cependant, quand on lit dans les archives le déplaisir des populations à laisser paître des troupeaux étrangers sur leur territoire sauf si ceux-ci paient pour des parcelles éloignées, – les troupeaux y sont alors confinés au sens de « contenus aux confins du territoire »-, quand on observe aussi le soin des communes à canaliser les troupeaux de passage sur des voies réservées, placées aux marges de leur finage, on s'étonne que le clocher ait pu représenter une limite matérielle. Or, le travail d'Alain Corbin sur le paysage sonore de la France, publié en 1994, montre l'importance sociale et sociétale du son des cloches qui règle le temps et l'espace des communautés. Cette relation des cloches et des hommes et la comparaison avec d'autres faits tirés de l'ethnographie permettent de proposer une autre hypothèse.



Croquis illustrant l'hypothèse « sonore » de la compascuité « de clocher à clocher ».

Dans les contrats de compascuité, pendant l'Ancien Régime, il est souvent écrit que l'on ne pourra pas emmener les troupeaux « au-delà du clocher ». Avec les précautions d'usage en pareil cas, nous proposons de comprendre que l'on ne pourra pas emmener les troupeaux « au-delà de la zone où l'on entend le son des

cloches de l'autre village ». De ce fait, les troupeaux sont confinés dans la zone périphérique du territoire voisin, celle de la *silva* et du *saltus* et non dans l'*ager*. Bien sûr, cela signifie que les habitants de chaque commune savent reconnaître le son des cloches de leur village et des villages limitrophes. Toutefois, nous savons que discriminer ces différents sons est une qualité requise pour revendiquer l'appartenance à un « quartier ». La connaissance approfondie de l'ambiance sonore s'ajoute à celle visuelle, climatique et floristique/faunistique comme le rappelle Hélène Balfet en 1976. Ainsi, lors d'enquêtes orales, nous avons appris que pour certaines fêtes, des Beaussétans montaient à la Sainte-Baume quand ils entendaient le son des cloches du sanctuaire. À vol d'oiseau, il s'en faut pourtant d'une quinzaine de kilomètres. Ces individus savaient donc parfaitement discriminer le son des cloches qui leur parvenait dans un monde, il est vrai, beaucoup plus silencieux qu'il ne l'est aujourd'hui.

Ce raisonnement du son des cloches confinant les troupeaux dans la zone de la *silva* est analogue à celui qui régit la bonne distance entre les hommes et leurs activités dans nombre de groupes humains. Il en est ainsi avec les tribus amérindiennes des Mandan et des Hidatsa qui furent reléguées dans la même réserve avec obligation de cohabiter (Lévi-Strauss, 1973). Or, leurs mythes et leur mode de fonctionnement étaient différents. Les chefs des deux tribus appliquèrent donc une règle de morale politique pour garantir la coexistence et éviter les guerres : « être à distance de la fumée des feux ». Cela signifie que les jeunes gens de chaque groupe devaient arrêter leur progression lors de leurs activités de prédation (de cueillette et de chasse) dès qu'ils étaient à une distance telle qu'ils pouvaient voir la fumée des feux de l'autre camp. La notion de (bonne) distance garantissant l'équilibre nécessaire pour une cohabitation se mesure donc ici par des moyens sensoriels subjectifs. Nous observons un rapport homologique entre la zone où l'on commence à percevoir le son des cloches et la zone où l'on commence à distinguer la fumée des feux. La mise à distance des groupes humains participe de ce que Edward T. Hall (1971) appelle la « proxémique ». Il s'agit d'un processus variable selon les acteurs et les contextes et régi par les usages et la culture. L'ambiance visuelle, olfactive ou sonore pour régler et exprimer cette mise à distance constitue un moyen possible et même récurrent.

La plupart des communes ont utilisé la pratique de la compascuité pour profiter au mieux des vaines pâtures. Ainsi, la commune de Signes a longtemps partagé des terres de pacage avec ses voisines du Beausset et du Castellet (Acovitsióti-Hameau, 2005). Les pâturages et les trajets pour y accéder étaient définis par accords communs et situés sur les marges des territoires. La limitation des terrains peut admettre des fluctuations mais leur emplacement (le « quartier » investi) et la direction de la circulation et de l'épandage des troupeaux restent stables. On peut imaginer que le son des cloches participait de ces remues du bétail.

Identité sonore

Le son des cloches n'est-il que le souvenir d'une société rurale idéalisée et déjà ancienne ? Des vestiges de l'importance accordée à l'ambiance sonore persistent parfois comme le rappelle l'odonymie du village de La Roquebrussanne, où le nom des rues rappelle la dualité acoustique entre campanile et clocher, entre laïc et religieux. Cependant, dans le cadre de la récente mission commandée à Sophie de Paillette, par l'Agence départementale de développement économique, service intégré de la chambre de commerce et d'industrie du Var, pour mettre en exergue les différents aspects considérés par la population varoise comme identitaires du département, le son des cloches a notamment été considéré comme un élément important sinon incontournable (Paillette, 2019). Bien sûr, dans une étude comme celle-ci, il ne s'agissait pas du son d'une cloche qui serait donnée comme varoise mais d'une ambiance sonore générale très liée au territoire, en dépit de ses particularités locales, c'est-à-dire communales. Hors éléments matériels, le son des cloches venait d'ailleurs avec la luminosité des paysages et le contraste saisonnier des couleurs, c'est-à-dire tous ces faits qui participent des sens et des émotions, qu'on ignore souvent, volontairement, et qui pourtant sont très dépendants du quotidien des personnes et impactent leur ressenti de l'espace, naturel et social.

Bibliographie

ACOVITSIOTI-HAMEAU A. 2005 *Côté colline. Pratiques et constructions de l'espace sylvo-pastoral en Centre-Var*, Publications de l'Université de Provence.

BALFET H., BROMBERGER Chr. et RAVIS-GIORDANI G. 1976 De la maison aux lointains : pour une étude des cercles de référence et d'appartenance sociale en Méditerranée occidentale – cas des Cévennes, de Basse et Haute Provence, de Corse, *Pratiques et représentations de l'espace dans les communautés méditerranéennes*, pp. 27-73

BERQUE A. 2000 Ecoumène, introduction à l'étude des milieux humain, Paris, Éd.Belin

CHEYRONNAUD J. 2009 Rebuts de sons. « Bruit » comme terme de critique perceptive, E*thnographiques.org*, n°19 – décembre 2009 – Ethnographier les phénomènes sonores [en ligne]. (https ://www.ethnographiques.org/2009/Cheyronnaud)

CORBIN A. 1994 *Les cloches de la terre. Paysage sonore et culture sensible dans les campagnes au XIX*e *siècle*, Paris, Albin Michel
DIAZ-ANDREU M., HAMEAU Ph. et MATTIOLI T. 2019 Des sites à voir et à entendre : les abris à motifs schématiques de la falaise de Baume Brune (Vaucluse). *L'Anthropologie* (2019), pp.1-34
HALL E. T. 1971 *La dimension cachée*, Paris, Seuil
HAMEAU Ph. et CARRAZÉ 1989 Les pots acoustiques de la chapelle Saint-Michel (Méounes), *Cahier de l'ASER* n°6, pp.17-20
HAMEAU Ph. 2000 *Implantation, organisation et évolution d'un sanctuaire préhistorique : la haute vallée du Carami (Mazaugues et Tourves, Var)*, 7ème Supplément au Cahier de l'ASER, 227p. 201 fig.
HAMEAU Ph. 2002 *Passage, transformation et art schématique : l'exemple des peintures néolithiques du sud de la France,* British Archaeological Reports, vol. 1044, 280p. 204 fig.
HAMEAU Ph. 2010 Les Peintures du Néolithique dans le Var, *Revue de l'académie du Var*, nouvelle série, tome XI, pp.64-76
JANVIER L. 1980 Cloches antérieures à 1792-1793 dans le Var, *Bulletin des Amis du Vieux-Toulon*, n°102, pp. 151-204
JANVIER L. 1981 Cloches antérieures à 1792-1793 dans le Var, suite et compléments, *Bulletin des Amis du Vieux-Toulon*, n°103, pp. 167-182
LÉVI-STRAUSS C. 1973, *Anthropologie structurale Deux*, Paris, Éd. Plon
MORICEAU J.-M. 1999 *L'élevage sous l'Ancien Régime (XVI*e*-XVIII*e *siècles)*, Paris, Éd. Sedes
MORY F. 1944 *De la Meuse à la Saône. Etude de géographie humaine*, Thèse de Lettres, Université de Dijon, 504p.
DE PAILLETTE S. 2019 *À la découverte du Var, Portrait identitaire du territoire*, Chambre de Commerce et d'Industrie du Var (en ligne), 109 p.
PELLETIER J.-P. et THIANT J.-Y. 2013-2014 Notes sur la présence de résonnateurs acoustiques dans l'église médiévale Saint-Etienne-du-Clocher sur la commune de Carcès (Var), *Revue du Centre Archéologique du Var*, pp.107-113
ROUBERT P. 1993 Sur les clochers de tourmente, *Revue de l'académie du Var*, pp.
SCHAFER R. M. 1977 *The Tuning of the World (The Soundscape)*, Knopf, 304 p.

SPARSA COLLIGO
ÉPISTÉMOLOGIE ET PSYCHOLOGIE

Dominique Amann

La devise de notre Compagnie, *Sparsa colligo*, est apparue avec celle-ci, au début du XIXe siècle ; dans le *Bulletin de la Société des sciences, arts et belles-lettres du département du Var* pour l'année 1833, elle était complétée par l'épigraphe *Hic labor ; hinc laudem fortes sperate coloni*, « Ici le travail ; espérez-en la gloire, braves travailleurs » (Virgile, *Géorgiques*, III, vers 288).

La locution latine *sparsa colligo* n'a pas été prise chez un auteur de l'Antiquité : elle est une création originale de l'un de nos lointains prédécesseurs. Celui-ci se sera peut-être inspiré du très célèbre *Mercure de France*, publié par Antoine de La Roque de janvier 1724 à octobre 1744, et qui portait, en première page, sans mention particulière d'une origine ou d'un nom d'auteur, la devise *QUÆ COLLIGIT SPARGIT* « Ce qu'il rassemble, il le diffuse » ; cette devise, d'abord inscrite sous le dessin représentant le dieu romain Mercure messager des autres dieux, a été ensuite inscrite dans un phylactère déployé par le dieu. À partir de novembre 1744, avec l'arrivée de nouveaux directeurs, Louis Fuzelier et Charles de la Bruère, la devise devient *COLLIGIT UT SPARGAT* « il rassemble afin de diffuser » et restera telle jusqu'en décembre 1754. Dans ces deux versions, de sens identiques, le journal proclame donc qu'il veut porter à la connaissance de ses lecteurs tout ce qu'il a recueilli de la vie et de la pensée de son temps : le verbe *spargere* a ici le sens positif de « diffuser, transmettre » et non le sens négatif de « dissiper, éparpiller ».

On pourrait également citer un journal d'annonces commerciales, les *Affiches, annonces et avis divers de la ville et baillage d'Auxerre* (1772-1796), publiées sous la devise *Quae colligit spargit* à partir de janvier 1776, puis, de janvier 1777 à décembre 1790, sous la devise *Sparsa colligit, collecta dispargit* « il rassemble ce qui est épars, il diffuse ce qu'il a rassemblé ».

À moins qu'il ne faille remonter encore au-delà. En effet, l'évangéliste Matthieu prête à Jésus cette parole : ὁ μὴ συνάγων μετ᾽ ἐμοῦ σκορπίζει (chapitre XII, verset 30), reproduite à l'identique dans l'Évangile de Luc (chapitre XI, verset 23). La Vulgate a traduit en latin *qui non congregat mecum spargit* le verset de l'*Évangile* de Matthieu et *qui non colligit mecum dispergit* celui de Luc, les verbes *congregare* et *colligere* d'une part, *spargere* et *dispergere* d'autre part étant très synonymes.

Ce verset évangélique a été commenté par Augustin d'Hippone en ces termes : *quisquis autem non cum Christo colligit, spargit* « en effet, celui qui ne rassemble pas avec le Christ disperse ». Et cette glose, où *colligit* s'oppose à *spargit*, a été reprise par de nombreux Pères de l'Église ou écrivains chrétiens du Moyen Âge ; on la retrouve encore sous la plume de Pascal, dans ses *Provinciales*, au XVIIe siècle et chez de nombreux commentateurs des évangiles dans les siècles suivants. L'opposition des verbes *colligere* et *spargere*, dans cette invitation à rassembler et non à éparpiller, était donc encore, au début du XIXe siècle, un lieu commun de la littérature chrétienne, qui ne peut se résoudre, idéalement, que dans le fait de rassembler ce qui est dispersé : *sparsa colligere* !

La recherche de l'étymologie latine du verbe *colligo* de notre devise fait apparaître non pas un, mais deux verbes : *legere* « rassembler, recueillir » et *ligare* « lier, réunir, joindre ». Leur composition avec le préfixe *cum* « ensemble » devrait aboutir à deux verbes : *cum-legere* ou *collegere* « recueillir ensemble » et *cum-ligare* ou *colligare* « lier ensemble ».

Le premier verbe, *collegere*, est resté inusité, alors même qu'il a fourni par exemple les substantifs féminins *collecta* « assemblée, réunion » ou *collectio* « action de rassembler, collection ». Mais le latin distingue toutefois deux verbes : *colligere* (pour *collegere*) « rassembler, grouper ensemble » et *colligare* « attacher ensemble, réunir par un lien ».

Petite ambiguïté : ces deux verbes, *colligere* et *colligare*, ont la même forme *colligo* pour la première personne du présent de l'indicatif. Le *colligo* de notre devise peut ainsi avoir deux sens : « je rassemble » ou « je relie ». Certes, c'est le premier sens qui a été retenu : « je rassemble ce qui est épars » est, en effet, la traduction la plus généralement admise.

Qu'il s'agisse de rassembler ou de relier des éléments de savoir, des unités de connaissance, nous abordons ici le problème de la Science.

L'épistémologie est l'étude critique des sciences : elle s'attache à déterminer leur origine logique, leur valeur et leur portée, et notamment à préciser ce que ces sciences nous permettent de connaître.

En ce qui concerne le problème fondamental de l'unité de la science, l'épistémologie effectue le plus généralement une quadripartition des savoirs, distinguant les sciences formelles (mathématiques, logique), les sciences exactes (physique, sciences de l'ingénieur), les sciences du vivant et les sciences sociales.

Dans un ordre plus méthodologique, il est d'usage de distinguer plusieurs *épistémè*, c'est-à-dire plusieurs modes de connaissance, plusieurs manières de connaître, et notamment :

1° L'*épistémè* classificatoire : il s'agit de rapprocher des objets semblables, présentant des caractéristiques communes ; c'est ce que font nos taxonomies, végétales ou animales, en distinguant des genres, des espèces, des classes, etc.

2° L'*épistémè* hypothético-déductif qui vise notamment à relier des effets à leurs causes.

où se retrouvent bien les deux verbes latins *colligere* « réunir ensemble » et *colligare* « relier ». Mais il est certain que ces deux démarches sont fondamentalement différentes : la démarche classificatoire se contente de rassembler des connaissances, d'accumuler du savoir, d'écrire des encyclopédies, de former des collections d'objets, de les inventorier et de les décrire selon leurs caractéristiques communes ; en revanche, l'*épistémè* hypothético-déductif cherche à relier des faits observés, à établir entre eux des liens, par exemple de causalité : son propos est de comprendre, d'expliquer, d'établir des lois, d'atteindre le sens des choses.

Nous voyons ainsi ressurgir notre problématique : quel sens donner au *colligo* de notre devise ?

Pour tenter de répondre à cette question, je suis revenu aux activités de ma vie professionnelle et j'ai choisi d'appeler à mon secours la psychologie, dans l'idée de classer les deux activités mentales qui retiennent principalement notre attention : rassembler le savoir ou relier des effets à leurs causes.

En effet, notre réflexion nous invite à parler d'intelligence puisque celle-ci est définie, par les dictionnaires généralistes, comme « la faculté de connaître et de comprendre ».

L'intelligence est un domaine d'étude privilégié du psychologue puisqu'elle constitue la faculté supérieure de la vie mentale de l'homme, celle qui lui permet de connaître et de comprendre le monde qui l'entoure ; et c'est pour la mesure de l'intelligence qu'a été créé le premier véritable test mental, par Alfred Binet et Théodore Simon, en 1905. À cette époque, en effet, la psychologie commençait à quitter le giron de la philosophie, qui étudiait encore la « nature humaine » ou « les facultés de l'âme » par la méthode introspective et avec une visée normative ; au contraire, la psychologie moderne cherchait à s'établir comme science, notamment en adoptant une métrologie spécifique à son objet.

Pour définir l'intelligence, je me référerai à ce que nous appelons la *théorie factorielle de l'intelligence* qui, aujourd'hui encore, est la plus intéressante pour décrire cette faculté mentale, du moins chez l'adulte.

Aux débuts de cette théorie, il y a un ensemble de formules mathématiques progressivement élaborées sous les termes d'« analyse factorielle » et que l'on nomme aujourd'hui « diagonalisation d'une matrice et extraction de ses valeurs propres ». L'expérience fondamentale consiste à administrer une batterie de tests d'intelligence aussi différenciés que possible à une population d'individus et à calculer la matrice des corrélations entre leurs scores à ces différentes épreuves. Cette expérience a été renouvelée un grand nombre de fois, pendant des décennies, dans un grand nombre de pays et, de la multiplicité des résultats acquis, s'est peu à peu dégagée la théorie factorielle de l'intelligence que je vais vous exposer de manière très synthétique.

Il en ressort principalement que l'intelligence de l'homme n'est pas une faculté élémentaire, réductible à un fonctionnement unique, mais une faculté plus composite.

Charles Spearman a établi que l'intelligence se caractérise d'abord par un facteur commun à tous les tests d'intelligence et mis en œuvre dans toutes les activités intellectuelles : il l'a nommé « facteur général de l'intelligence » et défini comme la capacité à établir des relations logiques et à les appliquer. Cette capacité pure s'exprime principalement à travers les langages de la communication : verbal (parler, construire un

discours), spatial (structurer l'espace qui nous entoure), numérique (compter, décrire la réalité en termes mathématiques) ; il existe ainsi une intelligence verbale, spatiale ou numérique, et l'on parle également aujourd'hui d'intelligence émotionnelle (capacité à comprendre ses émotions) ou d'intelligence sociale (capacité à comprendre les relations interpersonnelles). Enfin, tout ce fonctionnement se fait avec plus ou moins de facilité et d'aisance, ce qui renvoie au concept de « fluidité mentale ».

Il est donc évident que ce que nous appelons aujourd'hui « intelligence artificielle », principalement dans des domaines technologiques, est, par définition, un leurre : les machines n'ont aucune intelligence puisqu'elles ne comprennent rien à une situation donnée ; elles se contentent de reproduire des comportements programmés. En revanche, elles peuvent faire cela avec une rapidité époustouflante et une grande fiabilité, donnant l'impression — mais seulement l'impression — d'une grande fluidité.

Indépendamment de ce qu'il a appris et de ce qui est communément admis, l'homme peut avoir besoin, dans sa vie quotidienne, d'exprimer des idées inhabituelles, de recourir à des significations nouvelles. Pour ce faire, il peut recourir à deux langages particuliers : la poésie et l'humour.

J'aime définir la poésie comme « la tentative de dire l'ineffable », de dire ce qu'aucun autre langage ne peut exprimer. En voici un exemple : dans l'opéra *Nabucco* de Verdi, le chœur des esclaves chante le très célèbre *Va pensiero sull' ali dorate* « Va, ma pensée, sur tes ailes dorées ». Mais, la pensée humaine n'étant point pourvue de ces appendices emplumés, les ailes sont ici une métaphore pour créer un sens qui n'existe pas et exprimer l'idée que la pensée est capable de s'exercer dans un temps et un espace qui ne sont pas ceux du moment présent. Et cette image des ailes se retrouve dans d'autres expressions : les ailes du Temps (« Sur les ailes du Temps la tristesse s'envole », Jean de La Fontaine, *La Jeune Veuve*), les ailes de la Victoire.

Quant à l'humour, il permet de « dire l'inattendu » voire même l'incohérent. Dans un *sketch* bien connu, Raymond Devos se délectait à jouer sur des sens différents d'un même verbe dans un usage inhabituel :

> J'avais trois jours devant moi, j'dis : « Tiens, j'vais aller voir la mer ».
> J'prends le train, j'arrive là-bas, j'vois le portier d'l'hôtel, j'lui dis : « Où est la mer ? ».
> I'm'dit : « La mer, vous n'pouvez la voir, elle est démontée. »
> Ah ! mais j'dis : « Il n'y a qu'à la r'monter ! »

Poésie et humour illustrent bien la capacité de l'intelligence à créer des relations nouvelles, à développer des sens nouveaux, jusqu'aux frontières de l'irrationnel.

La traduction traditionnelle de notre devise *Sparsa colligo*, « je rassemble ce qui est épars », apparaît maintenant bien minimaliste et partielle : il faut affiner notre sémantique.

Rassembler le savoir et le faire partager est déjà une noble entreprise à laquelle les académies ont toujours consacré leurs efforts et dans laquelle elles se sont toujours brillamment illustrées. Mais aussi, dans un monde de plus en plus complexe, il est fondamental de donner du sens au vécu, de construire des systèmes de pensée cohérents, d'exprimer des finalités, en un mot d'imprégner la matérialité de spiritualité : et les académies participent également à ce grand mouvement des idées.

Nous devons donc étendre le sens de notre devise, faire participer notre *colligo* des deux verbes dont il dérive : à l'idée de rassembler ce qui est épars, il faut ajouter l'idée de relier par des liens logiques ce qui est éclaté, de reconstruire ce qui est morcelé, d'expliciter le sens des choses.

Nous rejoignons là l'idéal de la pensée de l'antiquité grecque. À l'instigation de Platon, nous sommes invités à dépasser la *doxa* ou opinion commune, et l'*aisthésis* c'est-à-dire le sentiment, la connaissance affective, pour accéder à la *théôria*, la contemplation, la connaissance rationnelle, quasi mystique, d'un Univers dont tous les rouages seraient logiquement reliés entre eux.

RÉDUIRE LA PAUVRETÉ, UTOPIE RÉALISTE… OU NON ?

Hervé TRUCHIS DE VARENNES

Qui est pauvre ?

Un pauvre, c'est celui qui n'a pas assez d'argent. Mais le manque d'argent des pauvres est diversement mesuré selon les pays. Un pauvre est quelqu'un qui vit avec moins de :

- 0,36 $, en Inde,
- 0,9 $ par jour dans les pays pauvres en voie de développement,
- 2 $/jour aux États-Unis,
- 35 €/jour en France, soit 1 050 €/mois, 60 % du revenu médian (1 750 €/mois), 14,7 % de la population, 9,3 millions de personnes,
- plus de 55 % des pauvres vivent en Afrique avec moins de 1,9 $ par jour (1,62 €) soit 413,3 millions d'individus sur un total de 735 millions de pauvres dans le monde (10 % de la population, qui est le plus bas historique jamais atteint), selon un rapport de la Banque mondiale de 2015[1].

Si on donne assez d'argent à un pauvre, il ne l'est plus. Naïveté utopique… voire.

Donner de l'argent aux pauvres, cela a-t-il été fait, quand et comment ? Peut-on avoir confiance dans un bon usage des dons ?

En mai 2009 à Londres, une expérience est en cours concernant treize sans-abri, plus ou moins semeurs de troubles, qui coûtent 35 885£/an par personne, à la collectivité (distribution quotidienne de coupons alimentaires, soupe populaire, abris de nuit, accueil hospitalier, assistance sociale, police, etc.).

Changement radical, ces personnes recevront 3 000£/an sans autre obligation que de recourir à un conseiller, gestionnaire de la population de rue qui approuve leurs dépenses, mais n'intervient pas sur les choix de chacun. Seule question posée : de quoi estimez-vous avoir besoin ?

Dix-huit mois plus tard : sur les treize SDF, sept dorment sous un toit, deux autres étaient sur le point de s'installer dans un appartement, un avait décroché de l'héroïne qu'il prenait depuis vingt ans, certains suivaient des cours de désintoxication, apprenaient la cuisine, visitaient leur famille, s'initiaient au jardinage, faisaient des projets. Simon, l'accro à l'héroïne, dira : « Je me suis mis à m'occuper de moi, à me laver, à me raser ; maintenant je pense à rentrer chez moi, j'ai deux enfants. » Le bilan pour la collectivité : 3 000£ de capital/an + 2 000£ pour suivi social et gestion aidée = 5 000£/an, soit 30 800£ économisées chaque année pour chaque personne, 390 000£/an.

Les 5 000 habitants de Magawa, à l'extrême ouest du Kenya, vont recevoir pendant douze ans l'équivalent de 20 €/mois, de la fondation américaine *Give Directly* (créée par Michael Faye, soutenue par Georges Soros), sans aucune obligation. Les investissements des bénéficiaires : bétail, améliorations du foyer, petit commerce, scolarité des enfants, santé, dépenses quotidiennes. Une étude du MIT a montré que ces sommes qui augmentent durablement le revenu sont utilisées comme chacun croit que cela sera le plus profitable.

Devant ces résultats la fondation Google a abondé le projet de 2,5 millions $. Ce type de programme de revenu universel a été étendu à d'autres villages du Rwanda, de la République démocratique du Congo, et du Libéria[2].

1 L'OIT évalue à 300 millions le nombre de travailleurs pauvres dans le monde, *Le Monde* 24.01.2019.
2 *Le Monde*, novembre 2018.

Le gouvernement ougandais a distribué 400 $ à 12 000 personnes de 16 à 35 ans (2011), sans autre contrepartie que de présenter un projet. Cinq ans plus tard les résultats sont stupéfiants : après avoir investi dans leur propre affaire et leur propre formation, les bénéficiaires ont vu leur revenu augmenter de 50 % et leur taux d'emploi de 60 %.

Un autre programme ougandais a distribué 150 $ à 1 800 femmes pauvres du nord du pays. Elles ont été conseillées par des assistantes sociales (350 $). Leurs revenus ont augmenté de 100 %. Par la suite, il fut calculé que leurs revenus auraient été supérieurs en économisant le coût de l'assistante sociale pour le rajouter au don.

L'argent gratuit, ça marche.[3] Et la leçon à tirer est que les pauvres sont eux-mêmes les plus capables de savoir ce dont ils ont le plus besoin pour sortir de la pauvreté.

On peut rappeler au passage que Amartya Sen, Bengali, prix Nobel d'économie 1998 avait, parmi ses travaux, montré que les grandes famines de l'Inde dans les années 1940-1960, ne provenaient pas d'un déficit de production agricole ou alimentaire, mais de la faiblesse des revenus des innombrables pauvres qui ne leur permettaient pas d'acheter la nourriture suffisante.

La défiance envers les pauvres

Donner de l'argent aux pauvres gratuitement sans rien exiger en retour serait scandaleux ? Il faut insister sur l'attitude fondamentale qui sous-tend ces programmes : on peut faire confiance aux gens. Or depuis des siècles les pauvres ont été considérés au mieux comme gênants, au pire comme des nuisibles. À certaines époques on les chassait, on les écartait, on les parquait, parfois on les éliminait. Margaret Thatcher déclara un jour (1978) que « la pauvreté était une déficience personnelle ».

De nos jours encore on entend couramment : les pauvres, ils sont paresseux, ils ne veulent pas travailler, ils nous coûtent trop cher, s'ils sont pauvres c'est de leur faute : ils ne font pas ce qu'il faut pour s'en sortir. Alors continuons nos exemples. Une étude de la Banque Mondiale (mai 2014) a montré que dans 82 % des cas similaires à ceux du Libéria, étudiés en Afrique, en Amérique latine, en Asie, la consommation d'alcool et de tabac avait baissé.

L'expérience *Mincome*

Au Canada, l'expérience *Mincome* a été réalisée au Manitoba par le gouverneur en 1973 : mille personnes, soit 30 % de la ville de Dauphin vivant en dessous du seuil de pauvreté reçurent un chèque tous les mois (1 500 $) sans contrepartie. Pendant quatre ans tout marcha bien, puis après de nouvelles élections un gouvernement conservateur arriva au pouvoir. Cette expérience dont les trois quarts étaient financés par le gouvernement national fut jugée sans intérêt et abandonnée sans qu'une évaluation fût tentée pour en tirer un bilan, les dossiers rangés dans 2 000 boîtes laissées à l'abandon. En 2004, Évelyne Forget, professeur à l'université de Manitoba, entendit parler de cette expérience et parvint à retrouver les dossiers et à les analyser. Politiquement, à l'époque, on craignait qu'en lançant un revenu annuel, les gens arrêtent de travailler et que les familles nombreuses augmentent. Les résultats ont été inverses aux craintes. Pendant la durée de *Mincome* les jeunes gens se mariaient plus tard, le taux de natalité s'effondra, les résultats scolaires s'améliorèrent : les enfants *Mincome* apprenaient plus vite et restaient plus longtemps en classe que les autres élèves de Dauphin. Le temps de travail ne diminua que de 1 % pour les hommes, de 3 % pour les femmes mariées et de 5 % pour les femmes célibataires. Les étudiants poursuivirent plus longtemps leurs études. Les hospitalisations baissèrent de 8,5 %, la santé de toute la ville s'améliora, les violences conjugales avaient diminué ainsi que les troubles psychiques. *Mincome* avait été une spectaculaire réussite.

3 Exemples précédents et suivants tirés de *Utopies réalistes,* de Rutger Bregman, Seuil 2017 pour la version française.

Le projet de Richard Nixon : un revenu de base

En 1968 les économistes John Kenneth Galbraith[4], Harold Watts, James Tobin, Paul Samuelson et Robert Lampman (parmi eux deux prix Nobel) s'adressent au Congrès : « Le pays n'aura pas pris ses responsabilités tant que chaque membre de la nation ne se verra pas garantir un revenu qui ne saurait être inférieur au seuil de pauvreté officiellement reconnu. »[5] Cette lettre fut signée par 1 200 économistes.

En août 1968, Richard Nixon[6], alors au pouvoir, présenta un projet garantissant un modeste revenu de base qu'il désignait comme « la loi sociale la plus importante de notre pays ». Le projet est approuvé par la Chambre, rejeté par le Sénat au motif qu'il n'allait pas assez loin, puis ballotté entre la Chambre et le Sénat, finit par être mis à l'écart.

En 1971, Nixon présente à nouveau ce projet légèrement amélioré. Il est accepté par la Chambre mais à nouveau rejeté par le Sénat, et sera définitivement abandonné en 1978, notamment à cause de la publication d'un article sur l'expérience de Seattle qui disait que les divorces ont augmenté de 50 %, ce qui rejeta dans l'ombre les autres résultats positifs. Or, en 1981, une nouvelle étude révéla une erreur statistique : le nombre de divorces n'avait pas changé.

Efficacité de dons gratuits aux pauvres

Des chercheurs de l'université de Manchester dans leur livre *Just give money to the poor,* 2010, ont résumé les avantages de programmes mis en place en Namibie, au Malawi, en Afrique du Sud :

- les foyers font bon usage de l'argent,
- la pauvreté décline,
- les effets bénéfiques à long terme se mesurent en termes de revenus, de santé ou d'impôt,
- ces programmes coûtent moins cher que leurs alternatives.[7]

En Namibie les chiffres de la malnutrition ont chuté (de 42 % à 10 %), de même que ceux de l'absentéisme scolaire (de 40 % à près de zéro) et de la criminalité (42 %).

Au Malawi, la fréquentation des écoles par les filles et les femmes a bondi de 40 %, que l'argent donné soit conditionné ou pas. À chaque fois, ce sont les enfants qui sont les principaux bénéficiaires : ils souffrent moins de la faim, réussissent mieux à l'école, sont moins souvent malades, grandissent mieux et risquent moins d'être forcés à travailler trop jeunes.

Du Brésil à l'Inde, du Mexique à l'Afrique du Sud, les programmes de transfert d'argent se propagent et touchaient déjà 110 millions de famille en 2010, alors que les Nations unies n'en parlaient même pas en 2000 dans les *Objectifs du millénaire*.

La pauvreté dans le monde a diminué de 25 % depuis 40 ans, certes avec de grandes irrégularités selon les pays, les zones de conflits. Réduire la pauvreté coûterait 0,7 % du PIB mondial.

Contre l'exclusion, un revenu de base

C'est le titre d'une chronique parue dans *Le Monde* du 12.09.2018, signée par 19 présidents de départements français, demandant au gouvernement d'inclure dans le plan Pauvreté un projet de loi d'expérimentation du revenu de base. Ces départements en première ligne sur la question sociale, ont travaillé depuis près d'un an, avec la fondation Jean-Jaurès, à un projet d'expérimentation d'un revenu de base, sous condition de ressources, afin d'inventer de nouvelles protections face aux mutations du travail et de la société.

4 1908-2006.
5 *New York Times*, 28 mai 1968.
6 1913-1994.
7 Ibid, *Utopies réalistes*.

Le texte rappelle que 35 % des ayants droit au RSA[8] n'y recourent pas et les jeunes de moins de 25 ans en sont exclus, alors que 25 % des 18-25 ans sont sous le seuil de pauvreté.

Le revenu de base est un revenu de développement pour ceux qui démarrent une activité : artisans, agriculteurs, employés, ouvriers, améliorant leur pouvoir d'achat et revitalisant des territoires délaissés.

Le revenu de base est enfin un revenu d'autonomie, son inconditionnalité permettant de développer le pouvoir d'agir des personnes, de soutenir leurs projets de vie et professionnels, leurs parcours d'insertion et les activités d'utilité sociale (aidants de personnes handicapées ou âgées, reconversions professionnelles, formations longues, bénévolat, créateurs d'activité ...).

Les 19 présidents de département signataires proposent de tester le revenu de base sur le terrain : C'est en faisant le pari de l'innovation que nous reprendrons le chemin du progrès social.

Le logement

En Europe le nombre de logements vides est supérieur à celui des sans-abri. Aux États-Unis il y a cinq logements vides pour un sans-abri.

Dès 2005, les SDF étaient très nombreux dans le comté de l'Utah, des milliers de gens dormaient sous les ponts, sur les bancs publics. Lloyd Pendleton, directeur du groupe de travail sur les sans-abris leur déclara la guerre, pas en les chassant, mais en les logeant dans des appartements gratuits. Il commença par les dix-sept sans-abri les plus endurcis, puis élargit le programme, ayant compris que donner un logement à un sans-abri redonnait des marges au budget de l'État. En 2017, l'Utah est le premier État des États-Unis en passe d'éliminer complètement les sans-abris parce qu'ils sont logés. Le sans-abri à la dérive coûtait 16 670 $/an à la collectivité (services sociaux, frais de justice etc.) alors qu'un appartement gratuit et un suivi social coûtait 11 000 $/an.

Aux Pays-Bas, à la même époque, se sont réunis dans les grandes villes du pays, services sociaux, administrations en charge du logement, politiques, pour réfléchir aux problèmes des sans-abris de plus en plus nombreux. Ils ont établi un plan d'action :

- le budget : 217 millions de dollars,
- l'objectif : tirer tous les sans-abri de la rue,
- les lieux : Amsterdam, Rotterdam, la Haye, Utrecht d'abord, ensuite le pays tout entier,
- la stratégie : un suivi et la mise à disposition d'un logement gratuit,
- le calendrier : février 2006 à février 2014.

Ce fut un immense succès. En moins de deux ans le nombre de sans-abri avait diminué de 65 % dans les grandes villes. L'usage de drogues avait chuté de moitié. La santé mentale et physique des bénéficiaires du programme s'était largement améliorée. Les bancs des parcs publics étaient enfin libres. Au 1er octobre 2008, le programme avait permis à 6 500 SDF de quitter la rue pour un chez soi. Les Pays-Bas sont champions d'Europe du logement social, en y consacrant, en 2016, 27,3 milliards d'euros soit 0,4 % de la dépense publique.

À Marseille en septembre 2018, 13 000 personnes dormaient dans la rue. La municipalité a entrepris de commencer à attribuer des logements à ces sans-abri, 200 à 300 ont reçu la possibilité de dormir chez eux. Le coût, pour la ville, du sans-abri est en moyenne de 19 000 €/an : services sociaux, refuges de nuit, distribution de nourriture, santé, police etc. Le coût de la même personne logée, et avec des services sociaux moins nombreux, et avec l'aide à gérer son logement, est de 14 000 €/an.

À Paris, l'enquête de 2012, publiée en 2018, annonce le chiffre de 28 800 SDF, augmentation de 84 % depuis 2001. On citait un chiffre de 16 000 personnes en 1983 quand j'ai publié mon livre *Pour un logement approprié*.

Eurofound, fondation européenne pour l'amélioration des conditions de vie et de travail, évalue « les coûts sociaux du mal logement » – dus aux maladies physiques et mentales, à l'isolement social et à l'accès difficile à une éducation de qualité – à 194 milliards €/an dans l'Europe entière. Elle chiffre aussi, en 2018, à 300

8 Revenu de Solidarité Active, en octobre 2018 : 551 €/mois pour une personne seule sans aide au logement.

milliards €, l'éradication totale du mal-logement en Europe.[9] Le problème du logement des jeunes dans les grandes villes d'Europe est particulièrement aigu, à cause de la cherté des loyers et de la flambée des prix immobiliers.

Repenser la pauvreté

Esther Duflo et Abhijit Banerjee.

Repenser la pauvreté est le titre du livre écrit par Abhijit V.Banerjee et Esther Duflo[10], professeurs d'économie au MIT, prix Nobel d'économie 2019[11], qui ont cofondé et codirigent le laboratoire J-PAL, laboratoire d'études et d'actions contre la pauvreté. Esther Duflo[12] est aussi la première titulaire de la chaire Savoirs et Pauvreté au Collège de France. Des études, des statistiques ont été menées par eux, et avec d'autres équipes pour mesurer les effets de politiques sociales en faveur des pauvres. Ces chercheurs se caractérisent par leur souci constant d'évaluer les résultats dans un esprit et par des techniques scientifiques combattant les trois « i » néfastes : l'idéologie, l'ignorance, l'inertie.

Ce livre est très important par la multitude et la variété des expériences citées et la subtilité des analyses des résultats des enquêtes et des statistiques, et présentées avec la modestie des vrais chercheurs de haut niveau. Il décrit aussi bon nombre de mesures sociales, d'informations, de propositions concrètes qui ont fait avancer l'amélioration de la santé et du revenu de la famille.

En conclusion les auteurs rappellent cinq champs d'action importants :

1. Tout d'abord des informations essentielles manquent souvent aux pauvres et certaines de leurs croyances sont fausses. Par exemple ils ne sont pas convaincus de la nécessité de la vaccination ou de la prévention comme pour le paludisme au Kenya, ils pensent que les premières années d'écoles n'ont guère d'importance, que laver les bébés à l'eau chaude ou tiède amène des maladies (Nordeste du Brésil), ils ne connaissent pas le mode de transmission du VIH (virus de l'immunodéficience humaine).

2. Les pauvres assument la responsabilité de trop d'aspects de leur vie. Si l'eau n'est pas potable il faut la purifier tout le temps, tous les jours, pour tous les repas et pour les biberons. Les aliments auxquels ils ont accès ne contiennent pas forcément les éléments indispensables (sel, iode). Nombreux sont ceux qui gèrent de très petites entreprises, ou qui sont embauchés au jour le jour, et anxieux du lendemain, n'ont pas la force mentale de chercher des solutions de vie moins fatigantes et plus sûres.

3. Ils n'ont pas accès à certains marchés : le crédit peu cher, l'assurance (santé, accident du travail, bétail, incendie, catastrophe). Ces services pourraient être subventionnés partiellement par certains États. Le microcrédit a rendu et rend d'énormes services (plus de 200 millions d'emprunteurs dans le monde y souscrivent), moins cher que les usuriers et que certains organismes qui prêtent avec des taux jusqu'à 4 % la semaine, 208 % l'an, mais est surtout utilisé comme un produit d'épargne et n'a presqu'aucun effet sur la réduction de la pauvreté. Commentant cela, Esther Duflo dit que « des dons sont nettement plus efficaces pour réduire la pauvreté[13]. »

9 Isabelle Rey-Lefèvre, *le Monde* 26.10.2018.
10 Le Seuil, essais, 2014 pour l'édition française.
11 Avec Michael Breker.
12 Née en 1972.
13 Conférence à Paris le 7 janvier 2016.

4. Les pauvres souffrent souvent des manques, de l'inorganisation des institutions : les infirmières ne sont présentes qu'un jour sur quatre (Bangladesh), le vol des matériaux fait que les routes se dégradent vite d'autant que le bakchich autorise des camions trop lourds (Brésil, Nigéria, Pakistan, Irak, Lybie), la pollution empoisonnent les fleuves, la mer (à Rio de Janeiro, la municipalité avait promis de dépolluer 80 % de la baie avant les Jeux Olympiques de 2016 ; rien n'a été fait, chaque jour 17 tonnes d'égouts domestiques non traités vont à la mer, ainsi que 7 tonnes de pétrole contenant 0,3 tonne de métaux lourds, plomb, chrome, zinc, mercure. Les petits pêcheurs près de la côte n'ont plus de poissons[14]).

5. Les gens pauvres sont souvent découragés par certaines élites, le comportement de certains services qui devraient les aider mais parfois les méprisent. Le fait de donner la parole à des représentants de communauté villageoise ou de quartier peut faire sérieusement bouger les choses.

Les pauvres nous ressemblent

Les pauvres semblent enfermés dans le même type de problèmes que ceux qui nous affectent tous, notamment le manque d'information, des croyances infondées et la procrastination. Il est vrai que nous, qui ne sommes pas pauvres, sommes relativement plus instruits et mieux informés, mais la différence est faible car, au final, nous en savons en fait très peu, et certainement moins que nous l'imaginons.

En réalité, notre avantage vient de tout ce que nous considérons comme évident. Nous vivons dans des maisons où arrive une eau propre et nous n'avons donc pas à nous souvenir chaque matin d'y ajouter du chlore. Nos eaux usées s'en vont d'elles-mêmes, sans que nous sachions exactement comment. Nous pouvons (généralement) faire confiance à nos médecins pour faire de leur mieux et nous pouvons nous en remettre au système de santé publique… Nous n'avons pas d'autre choix que de faire vacciner nos enfants – sans quoi les écoles publiques ne les acceptent pas.[15]

Vaincre la pauvreté

Le monde est assez riche aujourd'hui pour vaincre la pauvreté. Il manque dans certains pays la volonté politique de s'y atteler sérieusement bien que tous les pays s'en préoccupent. Mais chez nous existent encore des préjugés, des manques d'information.

Dans tous les pays, les gouvernements travaillent à réduire la pauvreté. Existent aussi partout, des associations, des chercheurs, des intellectuels, des hommes politiques et des citoyens de tous âges et de toutes conditions sociales qui donnent de leur temps, de leurs moyens, de leurs talents pour aider les pauvres et travaillent à réduire la pauvreté.

Et les pauvres, comme chacun de nous, ont besoin de fleurs, de beauté, d'art (« des fleurs et la présence humaine avant le pain », disent les Petits Frères des Pauvres). Comme le racontait le père Joseph Wrezinski[16] qui a fondé ATD Quart Monde, l'esthéticienne qui s'est proposée dans les premiers logements-abris ATD de Noisy-le-grand vers 1960 eut beaucoup de clientes pauvres enthousiastes… J'ai été l'architecte de Joseph Wrezinski de 1983 à 1987 pour des travaux faits sur le site de Méry-sur-Oise.

Wrezinski a été coordinateur et rapporteur du rapport du Conseil économique et social présenté les 10 et 11 février 1987 (un an avant sa mort) *Grande pauvreté et précarité économique et sociale*. En relisant trente-deux ans après ce rapport, on constate que beaucoup a été fait, beaucoup reste à faire.

14 *Le Monde*, 27.10.2018.
15 *Repenser la pauvreté*.
16 1917-1988.

JEAN ÉTIENNE MARIE PORTALIS (1746-1807) ARTISAN DE LA PAIX RELIGIEUSE EN FRANCE

Pierre Lasserre

Portrait de Jean Étienne Marie, comte Portalis, ministre des Cultes (atelier Claude Gautherot).

Jean Étienne Marie Portalis, né au Beausset en 1746 et mort à Paris en 1807, a pris une part déterminante à la geste napoléonienne. Son principal titre de gloire est d'avoir inspiré ce Code Napoléon qui a si largement contribué à apporter la paix civile dans la France postrévolutionnaire.

Mais Portalis, en sa qualité de directeur général puis de ministre des Cultes, a également contribué à apporter la paix religieuse à des Français profondément meurtris dans leurs aspirations spirituelles par plus de dix années de « totalitarisme » révolutionnaire. En organisant avec sagesse et fermeté la liberté des cultes en France, il a rendu possible la mise en œuvre durable du Concordat signé en 1801 par le Premier consul.

Lorsque Portalis rencontra le général Bonaparte au début de l'année 1800, il avait derrière lui une longue carrière. Ce brillant avocat, reçu au barreau d'Aix-en-Provence en 1765 à l'âge de 19 ans, était connu sous l'Ancien Régime pour sa science juridique et ses talents oratoires. Sa participation aux grandes affaires judiciaires de son temps, tel le procès contre Beaumarchais en 1771 et surtout contre Mirabeau en 1783, l'avait en effet rendu célèbre.

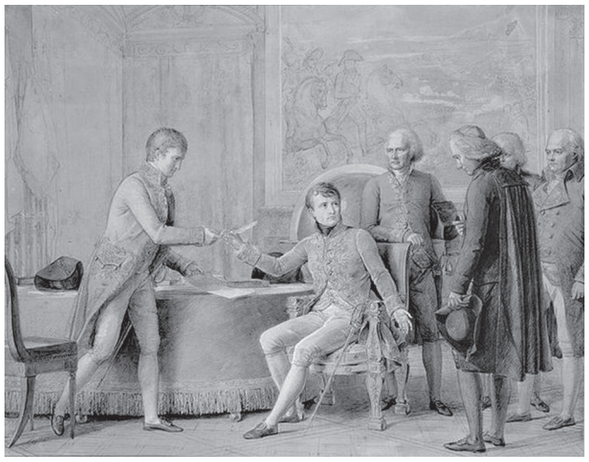
Au début de la Révolution, il se retire dans sa propriété des Pradeaux (aujourd'hui à Saint-Cyr-sur-Mer) où il demeurera à l'écart des affaires publiques. Après les élections de 1792, il se sentit menacé et partit à Lyon puis à Paris où il sera emprisonné dès son arrivée, le 31 décembre 1793. Il ne dut son salut qu'à la chute de Robespierre, le 27 juillet 1794.

Une fois libéré, Portalis se fit élire en octobre 1795 au Conseil des Anciens où il prit la tête du parti constitutionnel,

qui se situait politiquement entre les conventionnels et les royalistes. Considéré comme opposant lors du coup de force de septembre 1797, Portalis dut s'expatrier pour éviter la déportation et il ne fut autorisé à rentrer en France qu'après le 18 brumaire.

Le Premier consul comprit vite l'intérêt qu'il avait à s'attacher une telle personnalité dont le positionnement politique libéral correspondait bien à la majorité qui le soutenait. Il le nomma, au cours de l'année 1800, commissaire du gouvernement près le conseil des Prises maritimes, puis membre de la commission de rédaction du Code civil, enfin conseiller d'État attaché à la section de législation.

Le 15 juillet 1801, le Premier consul signait un nouveau concordat avec le Pape Pie VII qui se substituait au Concordat de Bologne conclu par le roi François I[er] en 1516. Ce concordat faisait partie du dessein politique profond de Bonaparte qui devait confier, dans le *Mémorial de Sainte-Hélène* : « Lorsque je saisis le timon des affaires, j'avais déjà des idées arrêtées sur les éléments qui cohésionnent la Société. J'avais pesé toute l'importance de la religion. J'étais persuadé et j'avais résolu de la rétablir. »



Signature du Concordat entre la France et le Saint-Siège le 15 juillet 1801 par Léotard.

Le concordat reconnaissait que la religion catholique, apostolique et romaine était la religion « de la grande majorité des Français ». Il fut accueilli avec enthousiasme par l'opinion publique, ce même enthousiasme profond qui a assuré un succès de librairie considérable au *Génie du christianisme* de Chateaubriand.

Mais il suscita également de vives critiques et mobilisa un grand nombre d'opposants. Parmi ces derniers, on trouve pêle-mêle des royalistes, des catholiques et surtout d'anciens révolutionnaires, farouchement laïcs, partisans d'une stricte séparation entre l'Église et l'État. L'entourage du Premier consul était en grande partie opposé au concordat, tout particulièrement dans l'Armée, qui comptait les détracteurs les plus déterminés. L'opposition concordataire touchait également la représentation nationale : le Corps législatif, le Tribunat et le Sénat comportaient, en leur sein, de solides groupes d'opposants qui voyaient dans le concordat l'annonce d'une contre-révolution prochaine.

Pour mettre en application ce concordat, le Premier consul souhaitait le concours d'une personnalité éminente capable de convaincre les opposants. Portalis, grand juriste libéral, respecté par les parlementaires, était certainement le mieux placé pour obtenir le ralliement de la majorité du Corps législatif à la politique de pacification religieuse voulue par le Premier consul mais largement contestée dans les milieux du pouvoir, notamment par des hommes aussi importants que Fouché ou Talleyrand.

Désigné pour cette mission délicate, Portalis est placé le 8 octobre 1801 à la tête de la Direction générale des cultes. Désormais, il partage son temps entre l'élaboration du Code civil et la Direction des cultes.

Portalis, qui n'avait pas participé aux négociations préalables au Concordat, a donc le rôle essentiel de le défendre politiquement lors de sa mise en œuvre et de concevoir les textes d'application – dits articles organiques – qui définiront le droit public ecclésiastique de la France du XIX[e] siècle. Il doit convaincre les opposants sans leur donner trop de gages afin de ne pas indisposer Rome et risquer la rupture.

C'est ce redoutable défi que Portalis a relevé avec succès. Pour illustrer son action en faveur de la paix religieuse, nous n'évoquerons, faute de temps, que deux affaires essentielles : celle des Articles organiques et celle des anciens évêques constitutionnels nommés à la tête des diocèses nouvellement créés.

Les articles organiques

La première difficulté à laquelle fut confronté Portalis est assurément la rédaction des articles organiques et leur inclusion dans la grande loi sur l'organisation des cultes présentée à l'approbation de la représentation nationale le 5 avril 1802.

Dès le mois de novembre 1801, Portalis fut sommé par le Premier consul de rédiger « un projet d'arrêté en exécution de la convention passée avec le Saint-Siège » ainsi qu'un « projet d'arrêté sur l'organisation du culte protestant ». Le Concordat le prévoyait en effet, de manière explicite dans son article premier « … Le culte sera public en se conformant aux règlements de police que le gouvernement jugera nécessaire pour la tranquillité publique ». Ce seront les articles organiques dont la rédaction commence à l'automne 1801 pour s'achever au printemps 1802. Ils formeront un ensemble de soixante dix-sept articles auxquels vinrent s'ajouter quarante-quatre articles consacrés aux protestants. Ce corpus réglementaire était beaucoup plus long que le Concordat lui-même, qui ne comportait que dix-sept articles.

Divisés en quatre titres, les articles organiques traitent d'abord, dans le titre premier, du régime de l'Église catholique dans ses rapports généraux avec les droits et la police de l'État. La première de ces dispositions établit qu'aucun texte émanant du Saint-Siège ne pouvait être publié en France sans l'autorisation du gouvernement. Le titre deux traite des ministres du culte. On peut y lire notamment que les évêques sont nommés par le Premier consul mais le pape doit leur conférer l'institution canonique. Les évêques choisissent leurs curés mais ont l'obligation de les faire agréer par le gouvernement avant de les installer. Par ailleurs, les évêques sont autorisés à établir des séminaires dans leurs diocèses. Toutefois, le choix des professeurs devait être agréé par l'autorité publique. Dans les séminaires, l'enseignement de la déclaration faite par le clergé de France en 1682 – la « Bible » du gallicanisme -, est obligatoire et les professeurs devaient s'engager par écrit à s'y soumettre. Les quatre articles des propositions de Bossuet devaient être largement commentés et notamment les deux maximes fondamentales du gallicanisme : le roi de France – lire le chef de l'État – n'est pas soumis à l'autorité de l'Église dans le domaine temporel et l'autorité du pape est limitée par celle des conciles généraux, qui lui est supérieure. Le titre trois est relatif au culte : on peut y lire notamment que chaque évêque doit se concerter avec le préfet pour régler l'appel des fidèles au service divin par le son des cloches. On ne pourra les sonner pour toute autre cause sans la permission de la police locale. Enfin le titre quatre concerne la circonscription des archevêchés, des évêchés et des paroisses et traite également des édifices destinés au culte ainsi que du traitement des ministres du culte. La géographie ecclésiastique était profondément modifiée par le Concordat : les diocèses passaient de plus de cent trente en 1789 à soixante en 1801, dont dix archidiocèses. L'État salariant dorénavant les ministres du culte, leurs émoluments sont fixés avec précision : ainsi un archevêque sera payé 15 000 francs par an, un évêque 10 000 francs, un curé de première classe 1 500 francs et un curé de deuxième classe 1 000 francs.

Avec la rédaction de ce règlement de police pointilleux, Portalis visait à rassurer les opposants au Concordat en affirmant l'autorité de l'État dans l'organisation des cultes ; il visait également à restaurer l'autonomie de l'Église de France par rapport à la curie romaine. Le texte des articles organiques a ainsi été ajouté au texte du Concordat pour former le projet de loi sur l'organisation des cultes que Portalis présenta à l'approbation de la représentation nationale, convoquée en session extraordinaire le 5 avril 1802.

Le jour d'ouverture de la session, Portalis déposa le projet de loi au corps législatif et prononça pour la circonstance un long discours qui est considéré comme un chef-d'œuvre. Les arguments qu'il développa sont très modernes et demeurent toujours d'actualité en France, notamment en ce qui concerne aujourd'hui le positionnement de la religion musulmane. Écoutons Portalis : « Dans les temps les plus calmes, il est de l'intérêt des gouvernants de ne point renoncer à la conduite des affaires religieuses. Ces affaires sont toujours rangées par les différents codes des nations dans les matières qui appartiennent à la haute police de l'État […] L'autorisation d'un culte suppose nécessairement l'examen des conditions suivant lesquelles ceux qui les professent se lient à la Société et suivant lesquelles la Société promet de l'autoriser […] La tranquillité publique n'est pas assurée si on néglige de savoir ce que sont les ministres de ce culte et ce qui les caractérise, ce qui les distingue des simples citoyens et des ministres des autres cultes, si on ignore sous quelle discipline ils entendent vivre et quels règlements ils entendent observer. » Et Portalis de terminer sa péroraison par ces mots : « Par les Articles organiques des cultes, on apaise tous les troubles, on termine toutes les incertitudes en réconciliant, pour ainsi dire, la Révolution avec le Ciel. »

De longs applaudissements saluèrent son discours et le 8 avril 1802, les assemblées approuvèrent à une très large majorité le projet de loi sur l'organisation des cultes. C'était là une belle victoire pour Portalis mais une victoire entachée d'ombres car il lui fut vivement reproché sa complicité dans le subterfuge imaginé par Bonaparte pour vaincre la résistance des parlementaires : en présentant le projet de loi sur l'organisation des cultes formé d'une part du traité avec le Saint-Siège et d'autre part des articles organiques, on laissait supposer que les articles organiques faisaient partie du Concordat et avaient donc reçu l'approbation globale du pape alors que ce dernier n'avait donné son accord qu'au traité. Certains accusèrent Portalis d'avoir abusé de la confiance du Souverain Pontife et d'avoir trompé l'opinion. Portalis se défendait de cette accusation en démontrant que les articles organiques ne comportaient rien de contraire au Concordat et qu'ils n'étaient que la reprise des maximes antiques de l'Église gallicane. Et Portalis eut gain de cause car si Pie VII protesta énergiquement contre cette adjonction unilatérale, il finit par s'y résigner pour le bien de l'Église.

Le sort des anciens évêques constitutionnels

La nomination d'anciens évêques constitutionnels dans les nouveaux diocèses fut une autre question délicate que Portalis eut à traiter.

Pour rassurer son opposition jacobine, Bonaparte tenait essentiellement à l'introduction d'évêques dits constitutionnels dans le nouvel épiscopat, c'est-à-dire d'évêques qui avaient été nommés au titre de la Constitution civile du clergé de 1790. Or, la curie romaine répugnait à leur nomination à la tête des nouveaux diocèses car elle les considérait comme schismatiques. C'est pourquoi le cardinal Caprara, nommé légat du pape à Paris avec une très large délégation de pouvoir, exigeait de leur part une rétractation écrite et signée de leur conduite passée comportant l'expression de leur repentir mais aussi la condamnation formelle, comme illégitime et schismatique, de la Constitution civile du clergé.

La plupart des évêques constitutionnels nommés par le Premier consul dans les nouveaux diocèses repoussèrent cette déclaration écrite dont les termes leur paraissaient humiliants et incompatibles avec l'esprit du Concordat. Ils se contentèrent donc de donner leur démission de leur ancien diocèse et attendaient l'investiture canonique dans le diocèse où le Premier consul venait de les nommer.

Pour débloquer la situation, Portalis rédigea une formule de compromis dans laquelle l'évêque renonçait personnellement – de cœur et d'esprit – à la Constitution civile du clergé et promettait obéissance au pape. Les évêques acceptèrent les termes de cette lettre et ils la signèrent mais le cardinal Caprara refusa cette formulation de manière catégorique. Or, le temps pressait car Bonaparte exigeait que les nouveaux évêques puissent officier le dimanche suivant, 18 avril 1802, qui était le dimanche de Pâques.

Portalis autorisa alors son collaborateur, Monseigneur Bernier, nouvel évêque d'Orléans, à reprendre les négociations avec le cardinal-légat et à lui proposer que la lettre humiliante prescrite par le Saint-Siège soit abandonnée et remplacée par une abjuration secrète faite sous une forme simplement verbale.

Contre toute attente, le cardinal Caprara accepta cette proposition. Concrètement, devant deux témoins, à savoir les évêques d'Orléans et de Vannes, les évêques constitutionnels durent se rétracter verbalement dans les termes souhaités par Rome. L'évêque d'Orléans certifia par écrit leur rétractation, après quoi le cardinal-légat les déclara réconciliés avec l'Église et leur conféra l'investiture canonique. Le Concordat était sauvé et les anciens évêques constitutionnels purent officier le dimanche de Pâques, comme le souhaitait le Premier consul. Malheureusement, le Vendredi saint, jour-même de sa rétractation, l'évêque Henri Reymond faisait savoir publiquement qu'en réalité, il ne s'était pas rétracté. De même, quelques temps après, plusieurs des dix prélats constitutionnels concernés firent imprimer des déclarations par lesquelles ils démentaient également s'être verbalement rétractés.

Malgré les protestations du Saint-Siège, Portalis ignora l'incident et couvrit d'un voile pudique les modalités de cette rétractation verbale certifiée par l'évêque d'Orléans, lequel, semble-t-il, s'était montré très complaisant, ce qui lui coûtera ultérieurement son chapeau de cardinal.

Portalis fit valoir qu'officiellement, les évêques constitutionnels n'avaient signé que leur lettre de renonciation, c'est-à-dire la version de compromis rédigée par lui-même, lettre qu'il avait pris soin de communiquer à Rome à titre de preuve. Dans ces conditions, les allégations des évêques nouvellement réconciliés ne contredisaient pas leur renonciation écrite car elles ne concernaient qu'une rétractation verbale prévue pour être secrète et qui devait donc le rester. Par ailleurs, le juriste accompli qu'était Portalis ne manqua pas de mettre en avant l'adage du droit romain : *Verba volent, scripta manent*, à savoir les paroles s'envolent, les écrits restent.

Conclusion

Au terme de cette communication, il apparaît clairement que Portalis, directeur général puis ministre des Cultes, a été l'âme du Concordat de 1801 voulu par Napoléon Bonaparte. Ce catholique fervent a œuvré pour restaurer la paix religieuse sans chercher à revenir à la position très favorable qu'avait connue l'Église sous l'Ancien Régime.

Il a su créer l'administration des cultes du régime concordataire, qui devait régir pendant un siècle les rapports entre l'Église et la puissance publique, rapports qui subsistent encore aujourd'hui sur ces bases en Alsace et en Moselle.

Jusqu'à sa mort, en 1807, Portalis a su concilier une foi profonde et une extrême fermeté dans les principes de séparation des pouvoirs spirituel et temporel que ne reniera pas, au XX^{e} siècle, la laïcité triomphante.

La situation religieuse qui résultera du Concordat de 1801 va créer en France ce que l'historien de la laïcité Jean Baubérot appelle « un premier seuil de laïcité », caractérisé par le fait que l'institution religieuse se trouve recentrée sur ce qui lui est spécifique, à savoir le religieux et que cette fonction relève d'un véritable service public, dont la légitimité est socialement reconnue.

L'État, pour la première fois, va pratiquer, selon le mot de Paul Ricœur, « une laïcité positive » en reconnaissant et en organisant le pluralisme des religions : cultes catholique et protestant en 1802, culte israélite en 1808.

Grace à l'action de Portalis, le Concordat de 1801 apparaît comme un point d'équilibre entre la France religieuse d'Ancien Régime et le régime de séparation de 1905, celui que Paul Ricœur qualifie de « laïcité d'abstention » et sous l'empire duquel nous vivons aujourd'hui.

Statue de Jean Étienne Marie Portalis par Marius Ramus
faisant partie de l'ensemble des sept statues monumentales du Sénat.

« AU QUATRIÈME TOP, IL SERA EXACTEMENT… »

Benoit Perthuisot

L'homme, le savant et son œuvre

Ernest Benjamin Esclangon naît le 17 mars 1876 à Mison-les-Armands, petit village des Alpes de Haute-Provence situé près de Sisteron, du second mariage de François Honoré Esclangon, agriculteur puis propriétaire foncier, et de Marie Caroline Maigre, couturière.

L'enfant est doué. Il quitte très vite l'école de Manosque et s'en va au lycée de Nice pour y préparer les grandes écoles. Il entre à l'École normale supérieure en 1895, il n'a que 19 ans.

Après une licence en mathématiques et une autre en physique en 1897, puis une agrégation en mathématiques en 1898, Ernest Esclangon entre à l'observatoire de Bordeaux l'année suivante pour occuper un poste vacant d'aide-astronome. Il travaille à établir la carte du ciel puis étudie la constitution des comètes. Dans le même temps, il enseigne la mécanique rationnelle, le calcul différentiel, la géométrie infinitésimale et les mathématiques générales.

C'est vers cette époque qu'il énonce le principe général de la régulation de la rotation d'une lunette astronomique afin d'optimiser la qualité de l'observation : « Un bon régulateur doit être en équilibre indifférent sous le régime normal, et instable par rapport aux écarts infiniment petits à ce régime ».

Il obtient en 1904 son doctorat en mathématiques avec une thèse très remarquée sur le concept, tout nouveau, des fonctions quasi-périodiques qui tiennent une place importante dans grand nombre de problèmes de physique mathématique et de mécanique céleste. Il publie en 1915 *Sur les Intégrales bornées d'une équation différentielle linéaire*.

Pendant la Grande Guerre, Ernest Esclangon est chargé de mission au Polygone d'artillerie de Gâvres, près de Lorient, pour y étudier les phénomènes sonores qui accompagnent les tirs d'artillerie ; il y met au point une méthode qui permet de calculer avec précision la position à partir de laquelle un projectile est tiré et de déterminer les positions des batteries ennemies. Ce travail lui vaut en 1917 de recevoir le prix Baron de Joest de l'Académie des sciences.

Aussitôt après la guerre, il est nommé professeur d'astronomie à la faculté des sciences en même temps que directeur de l'Observatoire de Strasbourg qu'il est chargé de réorganiser, les Allemands ayant abandonné l'institution dans le plus complet délabrement. Ces nouvelles fonctions lui font quelque peu délaisser les mathématiques pures, même s'il publie en 1924 *Sur la Déviation einsteinienne des rayons lumineux par le Soleil*.

Il apporte les mêmes qualités scientifiques et administratives à la double direction des observatoires de Meudon et de Paris à partir de 1929. Sa production scientifique ne se ralentit pas pour autant. Il travaille et publie sur de très nombreux sujets : la réfraction astronomique, le crépuscule, les anneaux de Saturne, l'énergie rayonnante solaire, les éclipses, la synchronisation électrique des pendules, la définition du temps, l'expansion de l'univers, la possibilité de déterminer l'orbite d'un astre, planète ou comète par trois observations, la rotation de la galaxie, le vol à voile… et la relativité généralisée dont il ne fut jamais un adepte convaincu puisqu'il affirmait que « les grandes preuves astronomiques de la relativité généralisée ne sont pas entièrement acquises ».

S'il aime à manier les fonctions mathématiques complexes et les théories les plus absconses, Ernest Esclangon est toujours soucieux d'aborder les problèmes selon une approche réaliste. Selon son biographe Jacques Levy, cette capacité, ou cette orientation d'esprit, relèverait, « des attitudes pratiques de sa condition », c'est-à-dire, en traduisant, de ses chromosomes de paysan aux pieds bien ancrés dans la terre. Cette approche réaliste des problèmes transparaît notamment dans les améliorations essentielles qu'il apporte à certains instruments astronomiques afin de préciser les observations. Il développe également ses travaux sur la mesure du temps. Il invente ainsi une pendule à balancier unique, qui indique le temps solaire moyen qui rythme la vie courante et

le temps sidéral lu sur les étoiles dont la durée diffère de 3 minutes 56 secondes[1]. Sa 247e et dernière publication s'intitule *La Vie serait-elle possible à bord de satellites artificiels de la Terre ou de projectiles astronautiques ?*

Selon Levy, Ernest Esclangon a « assumé ses fonctions officielles avec simplicité et amabilité ; il était affable, aimait plaisanter et ne se privait pas de temps libre. Il semblerait presque qu'il ait accompli son travail important sans effort ».

Ernest Esclangon (1876-1954).

Ernest Esclangon prend sa retraite en 1946, un an avant la sortie d'une *Histoire de l'astronomie*. Il se retire en Dordogne et y décède en 1954. Il repose au cimetière de Mison.

C'est à Mison qu'Ernest Esclangon s'est acharné à promouvoir pour accueillir l'observatoire de Haute-Provence afin qu'il bénéficie de la sécheresse parfaite de son air et d'une excellente clarté atmosphérique. Afin de satisfaire son ego et quelques ambitions électorales aussi rapides que désastreuses selon certains…

Il fallut attendre la décision du service d'astrophysique de la Caisse nationale de la recherche scientifique (le futur CNRS), créée en 1936, et surtout la retraite d'Ernest Esclangon, pour enfin implanter l'observatoire au lieu-dit Les Clavaux, près du village de Saint-Michel, à quelques kilomètres au sud de Forcalquier[2].

L'horloge parlante Brillié

Au début des années trente, des services de distribution de l'heure sont installés dans quelques villes d'Allemagne et à New York : l'heure est annoncée par une téléphoniste, le top horaire est donné par une horloge. À Paris, c'est la seule ligne téléphonique de l'Observatoire qui est utilisée pour distribuer l'heure, et c'est celle du directeur, Ernest Esclangon !

On dit que, agacé par cette situation, celui-ci décide alors de créer un service public de diffusion de l'heure. Or un tel service ne peut être utile que s'il est permanent, que l'heure distribuée est exacte et que les indications horaires sont intelligibles et comprises partout et par tous, c'est-à-dire parlées. Il confie le travail à la société

1 Le temps sidéral fixe l'instant du passage d'une étoile au méridien du lieu. Le temps solaire moyen correspond à la durée moyenne, sur l'année, du jour solaire vrai. De nos jours, dans ces horloges, le temps moyen a été remplacé par le temps universel coordonné de l'Observatoire de Paris, UTC (OP).

2 Siège de la découverte de la première exo-planète en 1995, l'observatoire est aujourd'hui un centre de formation et un site d'observation et d'expérimentation dans les domaines de l'astronomie, de la physique de l'atmosphère et de l'écologie.

Brillié, alors réputée dans la construction des horloges électriques et le développement d'un système de distribution de l'heure.

Dans le système conçu, les paroles à reproduire dans les messages diffusés par téléphone sont enregistrées sur des bandes de papier selon le procédé Photophone lancé en 1928 par Radio Corporation of America (RCA) afin de doter le cinéma de la parole. Selon ce procédé, le son est transformé en courant électrique à travers le micro d'enregistrement. Le courant électrique excite un galvanomètre à miroir qui oscille en fonction de l'intensité reçue. Le miroir, fortement éclairé, renvoie les oscillations lumineuses qui impressionnent une pellicule photographique qui se déroule à vitesse constante. On peut donc ainsi graver une piste sonore. La lecture de chaque piste se fait en continu à l'aide d'une lampe dont la lumière, modulée par l'image du son gravé, atteint une cellule photoélectrique qui transforme les variations lumineuses reçues en un courant électrique amplifié et dirigé vers un haut-parleur.

Dans l'horloge parlante, les pistes sonores ainsi créées sont insérées en fond de 90 gorges creusées sur le pourtour d'un cylindre en aluminium[3]. Chaque gorge comporte un message unique. Le cylindre[4] est entraîné par un moteur électrique synchronisé au balancier d'une horloge régulatrice.

Pourquoi 90 gorges ?

- 24 pour la série des heures de 0 à 23 heures,
- 60 pour la série des minutes de 0 à 59 minutes,
- une pour chacun des messages délivrés à chaque minute ronde, c'est-à-dire « au 4e top » et « il sera exactement »,
- 4 pour la série des dizaines de secondes de 10 à 40 secondes ; en effet la durée totale de délivrance de l'heure étant de l'ordre de 14 à 15 secondes, aucun message n'est délivré aux heures comportant 50 secondes.

Les tops ne sont pas enregistrés sur le film : ils sont donnés par la pendule synchronisant tout le dispositif mécanique. Un seul top est délivré aux dizaines de secondes ; quatre tops espacés d'une seconde sont délivrés à chaque minute ronde et le zéro de la minute suivante correspond au début du quatrième top.

La reproduction sonore est effectuée au moyen de trois reproducteurs, dont le principe a été décrit précédemment, qui lisent les pistes sonores insérés dans les gorges du cylindre et génèrent un courant électrique dirigé vers le haut-parleur du combiné téléphonique de l'abonné.

Ces reproducteurs se déplacent parallèlement à l'axe du cylindre et sont commandés par un jeu de cames et de leviers de sorte que chacun d'eux se trouve à chaque instant placé en face de l'enregistrement à reproduire :

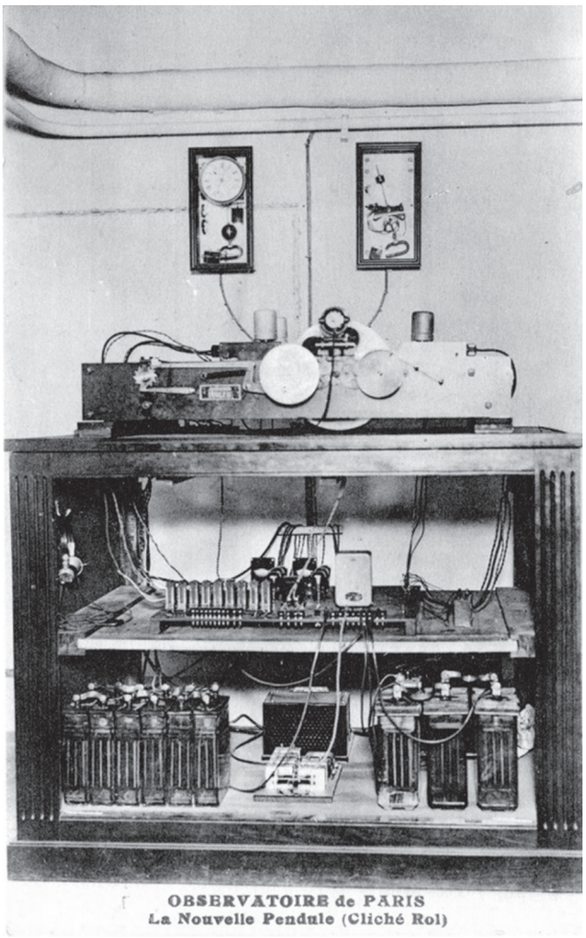
- le reproducteur des secondes se décale toutes les dix secondes pour franchir l'intervalle séparant deux bandes consécutives et revient à sa position initiale à chaque nouvelle minute ;
- le reproducteur des minutes se décale d'un intervalle à chaque minute et revient à sa position initiale après une heure ;
- le reproducteur des heures se décale d'un intervalle toutes les heures ; il est ramené, toutes les 24 heures, à sa position de départ, pour une nouvelle journée.

Les reproducteurs lisent la piste située devant eux en permanence. Un distributeur tournant met en service chaque reproducteur selon une séquence bien déterminée qui permet l'enchaînement correct des annonces horaires. Les signaux électriques issus des trois reproducteurs sont mis bout à bout à l'aide de contacts actionnés par des roues crénelées, et le message sonore final est converti en son et reconstitué à l'intérieur de l'écouteur de l'abonné.

L'horloge parlante représente donc un système électromécanique très complexe qui mêle des techniques millénaires (roues dentées, cliquets, cames, leviers…) aux technologies les plus modernes pour l'époque (pistes sonores). Elle est le fruit du génie de son concepteur, Ernest Esclangon, et de celui des ingénieurs de la maison Brillié.

En 1933, la partie mécanique est actionnée par un moteur électrique synchronisé par une pendule à balancier située dans les caves de l'Observatoire. À partir de 1934, c'est une horloge à quartz qui la remplace. La précision du 4e top est en 1933 de l'ordre du trentième de seconde au départ de l'observatoire de Paris et de l'ordre du dixième de seconde après transit dans les commutateurs téléphoniques.

3 Cylindre de 30 cm de diamètre et de 60 cm de longueur.
4 À raison d'un tour en 2 secondes ; la vitesse de défilement est de 45 centimètres par seconde.



1933 : la toute première horloge parlante au monde.

Après trois mois d'essais, la première horloge parlante au monde est inaugurée le 14 février 1933. Elle est reliée au réseau téléphonique sous le numéro ODEon 84 00. Le premier jour, on compte 140 000 appels dont seulement 20 000 peuvent être satisfaits par les vingt lignes attribuées. Par la suite, 300 000 communications mensuelles occuperont soixante lignes.

La voix enregistrée est celle de Marcel Laporte, alias Radiolo, qui animait alors les émissions de Radiola, la première station de radio privée à émettre en France, qui devint plus tard Radio-Paris. Marcel Laporte prêta sa voix à l'horloge parlante jusqu'en 1965.

Les machines modernes

En cette année 1965, les machines sont reconstruites par le Centre national d'étude des télécommunications (CNET). Un postier anonyme prête sa voix. L'adverbe « exactement » est supprimé du message de l'horloge parlante en 1967, par rigueur scientifique puisque « le temps de propagation de l'annonce fausse l'exactitude de l'heure ». Une modernisation est effectuée en 1975. En 1991, une nouvelle horloge parlante totalement électronique est mise en service. La diffusion de l'heure est sécurisée par un ensemble de quatre horloges contrôlées par un comparateur. Elle emprunte alternativement une voix masculine anonyme et celle de la comédienne Marie-Sylvie Behr et donne la date en complément de l'heure.

Le temps universel de Paris est aujourd'hui défini par trois « fontaines atomiques au césium 133 ». Celles-ci représentent les derniers développements de la technique des étalons de fréquence, basées sur le refroidissement et le confinement des atomes à l'aide de faisceaux laser, qui a valu le prix Nobel au français Claude Cohen-Tannoudji et à deux confrères américains, en 1997. Comparé en permanence avec les données de laboratoires américains et européens, le temps universel de Paris est diffusé par téléphone mais aussi par ondes radio (162 kHz, la fréquence de France Inter) et par réseaux informatiques. Le temps universel est calculé 24 heures

sur 24, aux vingt millièmes de seconde près dans la salle d'exploitation du temps du SYRTE, le département Système de référence temps de l'observatoire de Paris.

C'est l'opérateur téléphonique Orange qui gère désormais le dispositif, dont le numéro d'appel est devenu le 3699. L'horloge parlante, qui a égrené environ 2 milliards 740 millions de secondes depuis son lancement, est aujourd'hui sollicitée par plus d'un million d'appels par an, avec un pic à chaque changement d'heure.

Qui donc consulte encore l'horloge parlante ?

Des particuliers, peut-être un peu nostalgiques, des services publics, des entreprises ou des automates qui utilisent ces signaux pour synchroniser ordinateurs et horloges. La datation ultra-précise reste en effet un enjeu capital pour de nombreux secteurs comme les télécommunications, les échanges de données, les transactions bancaires, les satellites, la géolocalisation et la recherche scientifique fondamentale.

Conclusion

Les archives des observatoires de Paris, de Strasbourg et de Bordeaux, de l'Académie des sciences, du Bureau des longitudes, de la Sorbonne, de la Société astronomique de France ou de l'Union astronomique internationale, sont riches des écrits et du talent d'Ernest Esclangon. Grand scientifique à l'esprit pratique et ouvert sur l'infini et les mystères de l'univers, travailleur infatigable obsédé par la recherche de la précision dans la mesure du temps, pédagogue talentueux, voilà qui fut Ernest Esclangon. « Les pieds sur Terre et la tête dans l'infini du ciel », selon la formule de l'astrologue Janine Tissot.

SÉANCES MENSUELLES : ESPACE CRÉATIVITÉ

L'Instant

Mon instant de délice,
Ce demain qui t'enlise
Viendra-t-il ?

J'aime ta certitude,
Ton goût de plénitude
Si subtil !

Il fait chaud… Le silence
De l'oubli se balance
Sur un fil.

Mon île, seule au monde,
M'offre la vague blonde
De son mil.

Mais sur le ciel si calme
Tremble à peine une palme,
Comme un cil…

Et la mer me caresse
Dans la douceur traîtresse
De l'exil.

Je cueille sur la grève
La minute trop brève,
En péril…

L'avenir ne m'importe
Que s'il ouvre la porte
D'un avril !

Ô que tu te souviennes,
Qu'enfin tu me reviennes
Du Brésil !

Qu'alors l'instant s'enlise !
Ce demain de délice
Viendra-t-il ?

Josette Sanchez Pansart

À ma petite-fille

Rondel pour une petite fille

Jodia, fleur à peine éclose,
M'arrive comme un frais printemps
Qui me fait remonter le temps
Avec son doux parfum de rose.

Alors, son père était la cause
Du grand bonheur de mes vingt ans !
Jodia, fleur à peine éclose,
M'arrive comme un frais printemps !

Et si, déjà, l'automne pose
Sur moi l'or que tous ses autans
Emporteront, vois,… je t'attends !
De mon cœur ton rire dispose,

Jodia, fleur à peine éclose !

Josette Sanchez Pansart

(Correctif du poème paru dans la Revue *2018, page 218)*

L'Arbre de vie

Bel arbre de vie,
De philosophie,
Qui dort !
Au ciel il convie
La terre et défie
La mort.
Science assouvie,
Source qui dévie
Le sort !

Puits de tout savoir,
Quand descend le soir,
Il chasse
Le mal qu'il fait choir,
Le serpent si noir
Qui passe…
Le vent fait mouvoir
Sa tige et l'espoir
Repasse.

Portier,
Luthier,
Chante,
Hante
La nuit
Qui fuit.
L'homme,
Comme
La rame,
Entame
Son âme
Au sol
Pierreux.
Du séjour édénique
Jusqu'aux brûlants déserts de l'âpre humanité,
Sur les tapis persans des palais de cité,
Il garde le secret de la parole unique !

Josette SANCHEZ PANSART

Les Femmes de Lune

Ce soir- là, sortant tardivement d'un cinéma, mes pas me portèrent nonchalamment vers le port. Nous étions en hiver et à cette heure tardive, le quai était presque désert. Le ciel, aidé par un léger mistral, était parsemé d'étoiles et la Lune était ronde comme un gros luminaire. En l'admirant, j'ai pensé à cette citation d'un certain Oscar Wilde, que j'avais lue sur un petit papier que j'avais trouvé dans une papillote : « Il faut toujours viser la Lune, car même en cas d'échec, on atterrit dans les étoiles. »

La mer était d'huile, et aussi loin que je pouvais voir, des milliers de lumières scintillantes brillaient sur sa surface noire. Je me suis souvent demandé ce qui produisait ce phénomène. Une fois, alors que j'étais petit garçon, je l'avais demandé à ma mère. Elle avait haussé les épaules avant de répliquer en riant : « Petit sot ! Tu ne vois pas que ce sont les reflets de la Lune sur l'eau ? ».

J'avais trouvé sa réponse beaucoup trop simple. Non, pour moi, il y avait probablement là un grand mystère que maman ne connaissait pas, et qui excitait ma curiosité au plus haut point.

J'étais là, plongé dans mes rêveries, au bord du quai, lorsque j'entendis des pas légers derrière moi. Je me suis retourné pour voir qui arrivait, et mon cœur bondit dans ma poitrine en découvrant la personne qui s'approchait. C'était une fée ! Oh, pas une jeune et jolie fée, une de ces fées magnifiques, faites de grâce et de beauté, que toutes les mamans espèrent avoir pour filles, et que tous les papas rêvent de rencontrer. Non, malheureusement de celles-là on n'en fait plus et même les enfants ont cessé d'y croire. La mienne était une vieille fée, petite, pas très propre, voûtée, et vêtue de fripes négligées. Mais j'ai quand même deviné que c'était une fée. Pourquoi ? Eh bien, parce qu'elle avait une baguette sous le bras. À cette heure-là, une femme portant une baguette, c'est forcément une fée, ne croyez-vous pas ? Si c'était un homme qui s'était avancé, j'aurais tout de suite compris que c'était un chef d'orchestre. C'est une question d'intuition. « T'as pas un euro ? » m'a-t-elle demandé. Quelle tristesse ! Vous vous rendez compte ? Maintenant, même les fées en sont réduites à faire la manche. Avant, c'était elles qui résolvaient les problèmes d'argent des autres, en leur faisant découvrir des trésors cachés, par exemple. Mais à présent… J'ai fouillé mes poches, et j'en ai sorti une pièce que je lui ai tendue. Elle l'a prise, et après un vague merci, elle s'est retournée pour s'en aller. Soudain, une idée a traversé mon esprit ! Je me suis dit : une fée, ça sait tout ! Elle va donc pouvoir me révéler ce qui brille sur l'eau. Et, plein d'espoir, je l'ai hélée : « Madame la fée ! ». Elle s'est arrêtée et m'a fait face. Elle me regardait maintenant avec un drôle d'air, comme si elle n'avait pas apprécié que je l'appelle ainsi.

« Qu'est-ce que tu veux ? » me lança-t-elle sèchement. Un peu gêné de m'adresser à un tel personnage d'une façon aussi abrupte, je me confondis en excuses. « Pardon, madame la fée, mais je ne connais pas votre nom. »« Je m'appelle Germaine. Alors, qu'est-ce que tu veux ? ». Germaine… Quel joli nom pour une fée ! J'hésitais un peu, car je craignais qu'elle ne veuille pas me répondre. Mais, réunissant tout mon courage, je me suis jeté à l'eau. (C'est une image bien sûr, je ne me suis pas jeté dans le port.) « Eh bien, fée Germaine, vous qui savez tout, pourriez-vous me dire ce qui brille sur l'eau ? » « Où ça ? » me demanda-t-elle en fronçant les sourcils. « Là, toutes ces lumières qui scintillent sur la rade », lui précisais-je, en les lui montrant du doigt.

Cette fois, elle eut un petit sourire. « Toi, t'en tiens une bonne ! » me lança-t-elle. Je ne voyais pas ce qu'elle voulait dire, je n'avais rien dans les mains. Devant mon air étonné, la bonne fée parut se rasséréner. « Alors, tu ne sais vraiment pas ce qui scintille comme ça ? ». « Maman disait que c'était le reflet de la Lune, mais je suis persuadé qu'elle m'a dit n'importe quoi. » « Tu m'as l'air particulièrement futé, me dit-elle alors. Eh bien, sache que tu as raison. Ces scintillements ne sont pas du tout les reflets de la Lune, comme tu l'as si bien deviné. Ce sont des fleurs de Lune ! » Des fleurs de Lune ? Ça, c'était une réponse passionnante ! J'étais là, tout à mon agréable surprise, quand la fée a ajouté : « Et surtout, gros malin, ne tente pas d'aller les cueillir ! Elles te fuiraient et tu risquerais de te noyer. Personne n'y est jamais arrivé ». La bonne fée ajouta encore : « Mais ce n'est pas tout, mon bonhomme ! Chaque matin, dès le lever du jour, le Soleil les fane et elles disparaissent. Mais avant de mourir, pour que d'autres puissent renaître la nuit suivante, elles libèrent leurs graines qui tombent au fond de l'eau. Mais, si par chance, l'une d'entre elles tombe dans une huître ouverte, elle la féconde, et cette huître donnera une perle. Et c'est pour cette raison que toutes les perles sont rondes, chatoyantes et blanches comme leur mère, la Lune. » Mon imagination fertile allait bon train, et une autre question me tarauda. « Fée Germaine, des fleurs de Lune, il y en a partout, sous toutes les latitudes, n'est-ce pas ? », « Oui, partout où l'on peut rencontrer une étendue d'eau. » « Je le comprends bien, mais imaginons que sous d'autres cieux, sous les tropiques, au lieu de finir dans une huître, une de leurs graines achève sa course dans l'un de ces énormes coquillages que l'on appelle des bénitiers. Ceux-ci ne donnent probablement pas de perles. Alors, que se passe-t-il ? »

La fée agita malicieusement devant elle un index à l'ongle noir. « Bravo ! Voilà une autre bonne question, mon bonhomme, décidément tu es vraiment perspicace. Eh bien, comme tu l'as si bien dit, il est vrai que les bénitiers ne donnent pas de perles. Mais si une graine de Lune tombe dans l'un d'entre eux, il se passe un phénomène encore plus étonnant. Ce dernier donnera naissance à une femme de Lune ! » « Une femme de Lune ? Qu'est-ce que c'est ? ». Elle m'expliqua alors : « C'est toujours une femme extraordinaire ! Tu dois sans doute avoir vu ce tableau de Botticelli, intitulé : *La Naissance de Vénus* ? Tu sais, cette toile où l'on voit une femme magnifique, sortant d'un énorme coquillage, entouré de nymphes, au milieu des flots. Tu vois ce que je veux dire ? » Je voyais même très bien. L'an dernier, dans la société où je travaille, pour les fêtes de fin d'année, nous avions tous reçu une grande boîte de chocolat. Sur le couvercle de chacune d'entre elles figurait un tableau de maître. Sur celle qui m'avait été attribuée, c'était *La Naissance de Vénus*. « Bien sûr que je le connais », lui dis-je.

« Eh bien, vois-tu, Vénus a été la première femme de Lune. » Je hochais la tête, et je conclus :

« Donc, les femmes de Lune sont toutes aussi belles que Vénus. ». « Pas forcément, me répondit-elle. Pour quelques-unes, c'est possible. Mais il paraît que mère Theresa et sœur Emmanuelle en faisaient partie aussi. Alors, tu vois ? En revanche, comme je te l'ai déjà dit, ce sont toujours des femmes vraiment hors du commun. » Je restais dubitatif. « Mais, si elles ne sont pas toutes aussi belles que Vénus, comment peut-on les reconnaître ? » La fée fit une petite grimace. « Ah çà ! Ce n'est pas facile, pourtant il y a un truc pour les repérer. Mais c'est un secret jalousement gardé. » « Lequel ? S'il vous plaît ! » La suppliais-je. « Je ne devrais pas te le dire, mais enfin, comme je vois que j'ai affaire à quelqu'un de particulièrement intelligent, je vais déroger à la règle. Eh bien, sache que toutes les femmes de Lune ne savent conjuguer le verbe aimer qu'au présent. Elles ne connaissent pas les autres temps. »

« Ça alors ! Elles ne savent pas conjuguer autrement le verbe aimer ? » m'étonnais-je. La bonne fée me sourit. « Oui, c'est une lacune, qu'elles ont toutes. Et c'est la seule façon de les reconnaître. » Et sans m'en dire davantage, elle m'a tourné le dos et cette fois-ci elle s'en est allée pour de bon. Elle se dirigea vers l'un des bars encore ouverts, sans doute pour transformer la pièce que je lui avais donnée en un verre de boisson réconfortante. Tandis qu'elle s'éloignait, je la vis prendre la baguette qu'elle tenait toujours sous le bras, pour en mordre l'une de ses extrémités. Je compris alors que c'était, en fait, une baguette de pain.

Patrick Buffe

Arrête ton Char, René !

Dans un article publié dans une revue littéraire, un commentateur avisé choisit de conclure son propos par une belle citation empruntée à René Char : « Tiens vis-à-vis des autres ce que tu t'es promis à toi seul. Là est ton contrat. »[1]. En bon citatologue (néologisme non encore homologué), le signataire n'oublie pas de proposer, en note, la référence de l'aphorisme, tiré du recueil *Fureur et mystère* et dû à un certain « Char René ».

Moment de malaise, car, nommé ainsi, l'exigeant poète de L'Isle-sur-la-Sorgue, que les connaisseurs avaient reconnu sous cet intitulé inhabituel, perd beaucoup de son prestige. La mention de l'identité dans un ordre tel qu'il donne priorité au patronyme, bien que conforme à certains usages bibliographiques (heureusement pas toujours respectés), fait penser à une fiche anthropométrique ou à un procès-verbal policier. Une telle pratique, recommandée par d'éminents universitaires, a quelque chose de démystifiant, de dépoétisant, de « délittérarisant » a-t-on envie de dire. Surtout dans la mesure où le patronyme renvoie à un terme prosaïque désignant un vulgaire moyen de transport. Bref, la fin du rêve. Ce qui est un comble pour l'auteur des *Feuillets d'Hypnos*, poème d'où est extraite la phrase.

La gloire des lettres (on peut appliquer la règle à d'autres domaines : le sport, le spectacle, les médias…) consiste à obtenir que la mémoire enregistre le prénom précédant immuablement le nom. Dans une sorte de syntagme figé : « Julesverne », « Jeangiono », « Albertcamus ». La particule n'y change rien, au contraire, et Balzac Honoré de, ou Musset Alfred de ferait bizarre. Chez les auteurs roturiers aussi : Pascal Blaise a un côté paysan ; Hugo Victor fait comique troupier et Breton André sent son provincial. Tous les efforts d'un créateur (et celui qui vous parle rêverait d'y parvenir) tendent à inverser l'ordre de l'état-civil, celui qu'impose la caserne, l'école et les divers lieux de domestication : élève Zola Émile (le dernier de la liste), au tableau ! Deuxième classe Valéry Paul (avant-dernier de la liste), corvée de patates ! En de nombreux pays d'Asie, le Japon, la Corée et la Chine par exemple, la règle est systématiquement inversée et le nom précède toujours le prénom : Kawabata Yasunari ou Mishima Yukio, une pratique qui n'est d'ailleurs pas toujours respectée par les occidentaux quand ils citent des auteurs japonais.

Revenons en Europe où non seulement le prénom est traditionnellement donné en premier pour les écrivains et artistes mais peut être totalement escamoté, ce qui semble être le degré suprême de la célébrité : Montaigne, Chateaubriand, Rimbaud, Gide et même, façon de satisfaire les féministes, Colette ou Duras, ont cessé d'être des patronymes pour devenir des labels d'excellence. En choisissant leurs pseudonymes, certains génies des lettres ont contourné le problème : Molière, Voltaire, Stendhal. D'autres au contraire, en passant à la postérité, semblent avoir définitivement perdu leur nom de baptême. Qui se souvient du prénom de Madame de Sévigné ? De Marivaux ? De Montesquieu ? De Laclos ? De Lamartine ? De Cioran ? À moins, coquetterie inverse, et autre façon de subvertir l'état-civil, que l'identification du grand homme se limite au prénom. C'est le cas pour Jean-Jacques, et pour ce romancier ironique allemand qui se voulait son disciple, Jean-Paul. Récemment, une pièce à succès reprise en bande dessinée et désormais en film, nous a présenté l'auteur marseillais de *Cyrano de Bergerac* sous son seul prénom, « Edmond ». Dans un autre domaine, même les allergiques à la musique rock connaissent Elvis ou Johnny.

Pour l'entretien de personnalité qui figure à l'oral de certains concours aux Grandes Écoles (commerciales ou administratives surtout), l'usage veut que la première question invite le candidat à se présenter. Celui ou celle qui commence par dire « Je m'appelle Dupont Jean-Christophe ou Martin Isabelle… » laisse entendre au jury qu'il lui reste du chemin à faire pour devenir Bernard Tapie ou Christine Lagarde.

Il est assez facile, en revanche, de savoir quand Char René s'est transformé en René Char : le jour de 1934 où il publia *Le Marteau sans maître*, dont les premiers vers, dans la section « Arsenal », marquent l'avènement d'un vrai poète :

> Brûlé l'enclos en quarantaine
> Toi nuage passe devant[2].

Ce nuage qui passe devant est une invitation à entrer au panthéon des lettres, le prénom d'abord.

Yves Stalloni

1 René Char, *Feuillets d'Hypnos*, aphorisme 161.
2 René Char, *Le Marteau sans maître,* Gallimard, Pléiade, 1983, p. 7.

À la demande du pape, plusieurs barques aux couleurs vives et aux formes totalement explosées sont exposées en Sicile dans la cathédrale de Noto. À leur vue, il semble important d'entendre cette voix humaine qui, étonnamment, sous un ciel de nuit, voyait sur la mer :

Mes Ombres

Comme ma voix éteinte annonçant que je viens,
Comme cette eau qui monte et périlleuse entraîne,
À la voile, j'allais vers ta berge lointaine,
Oublieux du mirage au haut prix de revient.

Car toute vie affleure où la détresse porte,
Mais l'appel, tant jeté sur l'eau sourde et profonde,
Serait-il seulement le dernier bruit du monde,
Celui qui va couler dans le creux qui l'emporte ?

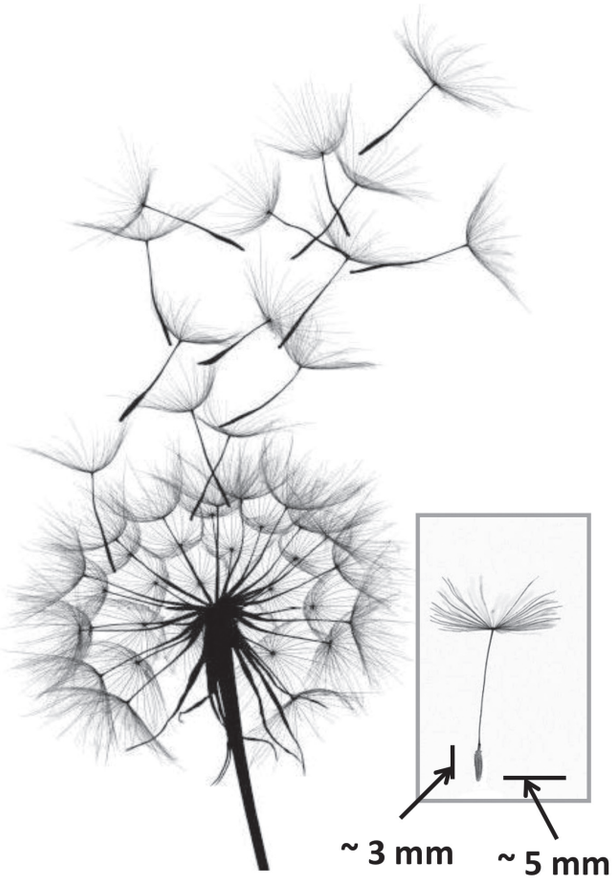
Quoi, la mer s'encolère et se met à pleurer ;
La lune se crevasse et, plus grise que l'urne,
Ma nef soudain hennit sous la lame nocturne :
Vois ! Son mât, à genoux, demande sa forêt !

Oui, pour ne plus frémir, peut-être faut-il croire
Que l'océan frissonne au vent du souvenir
Du ruisseau qui parlait d'une vie à venir,
De l'oiseau qui chantait dans la tourmente noire.

S'élevaient maintenant les soleils du passé :
Ah ! Tes yeux de diamant sous la tente de toiles
Et mon fleuve où, le soir, scintillaient mille étoiles :
C'était vous, mes ombres, qui disaient… d'avancer !

Daniel GISSEROT

Remarquable petit tourbillon :
éloge de la chevelure des pappi



Bientôt un souffle d'air au moindre mouvement fera son œuvre, une œuvre qui peut bien retenir notre regard pourvu que l'on marque cette pause, pas seulement champêtre à laquelle je vous invite, intime dans un micro-espace, bien moins que la hauteur d'homme, disons 40 ou 50 cm tout au plus, et seulement quelques mètres carrés ou centaines de mètres carrés en espace, un petit coin de prairie printanière ouverte et accueillante pour toute minuscule spore migrante, non loin de là où une colonie de fourmis vaquent aux servitudes habituelles du jour, là où *Dandelion*[1] engrange tous les honneurs des insectes butineurs en train de s'y régaler, il faut dire que sa floraison jaune-or en fait un petit roi soleil local… Ses fruits, ses enfants, Agathe Taraxa[2] et ses consœurs voltigeuses nous ont raconté leur histoire…

Ses graines-parachutistes et leurs *pappi*

Un bouquet de fleurons hermaphrodites constitue le capitule jaune de Dandelion, leur géniteur. Lui succède après floraison une tête ébouriffée d'aigrettes blanchâtres, le cœur de métier de Dandelion ou pissenlit. Voilà bien ses fruits, ses enfants, ses graines, Agathe et ses consœurs attachées à une boule plumeuse à environ 20 cm au-dessus de la prairie.

De la racine aux fleurons et des fleurons aux graines, du vert au jaune puis au blanc, depuis combien de millions d'années, je ne sais, *Dandelion* soigne-t-il aussi bien sa succession et ses nombreux enfants, jusqu'à une centaine, autant de graines que de fleurons fécondés sur le capitule, autant de graines dotées du patrimoine

1 *Dandelion* ou dent-de-lion, appellation usuelle chez les Anglais, utilisé ici comme un surnom de charme.
2 *Taraxacum officinale* ou *Taraxacum dens leonis*, voilà le nom savant du pissenlit.

génétique de la plante-mère ? Chaque graine-parachutiste ou akène peut se détacher pour planer et coloniser alentour, éventuellement sur de plus longues distances, cela dépend de l'énergie éolienne !

De savants planeurs, ces akènes : chacun surmonté d'une aigrette de soie blanche en touffes de poils filamenteux, son pappus, comme une ombelle de la nature d'un parachute. Fascinants akènes se balançant dans les airs, s'employant par tous les moyens à atterrir sur une goutte de rosée câline, question de survie, question de vie en réalité, advient l'échec ou la réussite du parachutage, il y a bien là de l'élégance et du mystère, et une gravité existentielle pour les fruits de *Dandelion*. Tout akène préfèrerait avoir le pied dans un peu d'eau, akènes euphoriques qui à l'atterrissage réussissent, et qui expliquent la vivacité du pissenlit à conquérir toujours plus d'espace !

Stabilité de vol garantie

Dandelion, pour se ressemer, promettait la pratique des sports extrêmes à ses fruits, avec tout l'équipement et de quoi équilibrer la force de gravité : stabilité de vol garantie, observée mais inexpliquée jusqu'il y a peu à l'échelle millimétrique, de quoi interpeller les scientifiques. Nous y reviendrons…

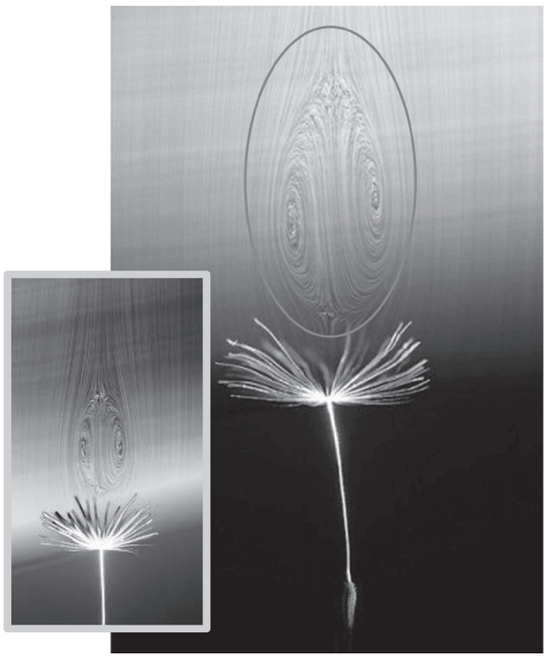
Impossible, auparavant, de ne pas citer un nom qui fait partie de nos vies, Larousse ! Activer l'immense bonheur d'apprendre, instruire la loi du progrès et l'éducation populaire, ce furent les objectifs du *Nouveau dictionnaire de la langue française*, ancêtre du *Petit Larousse*. Bientôt parut son génial logo[3] : rêve fantasmé de qui sème à tout vent, la main droite sur le cœur, la main gauche tenant les fruits d'un pissenlit, avec Pierre Larousse, la semeuse souffle sur les *pappi* pour disperser les akènes du savoir, très suggestif pour le dictionnaire, n'est-ce pas ! ? Pour elle[4], l'affichiste Eugène Grasset se serait inspiré de la femme du rédacteur en chef Claude Augé, et l'enveloppe sphérique d'un *pappus* imagerait le globe terrestre.

Dandelion était alors aussi celui dont l'école de parachutisme avait apporté l'émotion et la culture. Classique, champêtre, intime, poétique, hors du temps, il était devenu façonneur d'esprit libre, sachant mêler la profondeur à la légèreté.

L'évasion d'une coccinelle

Sacré *Dandelion*, joyau d'avril quand tes fleurons sont en graines, à la place de Véronique[5], j'aurais voulu être le photographe des *pappi* parés de rosée au petit matin. Un autre petit matin de liberté, j'ai relu ce poème : « Les fleurs parcourent mon chemin / et les pensées mon esprit / Je les caresse de la main / Je laisse à la nature / le choix de créer / des champs aux fleurs mélangées », j'aurais aimé être le poète[6]. Peut-être conteur aussi, alors j'aurais choisi l'évasion d'une coccinelle en parapente et ce moderne concept d'un akène-taxi-pissenlit pour toute coccinelle s'accrochant à son axe, autonomie énergétique totale.

3 Déjà le *Nouveau Larousse illustré*, de 1897 à 1904, portait le génial logo dessiné par Eugène Grasset.
4 La *Semeuse* des éditions Larousse, E. Grasset l'aurait dessinée en 1890, parallèlement il réalisait une affiche pour Sarah Bernhardt dans *Jeanne d'Arc*, pièce de Jules Barbier jouée alors au Théâtre St Martin.
5 Un petit matin frais, où les *pappi* parés de rosée offrent l'opportunité d'admirables photos, « la nature en photos dans ce qu'elle nous fait don de plus poétique » écrit Véronique Brosseau, dans son blog.
6 Ce poème est dû à l'Alsacienne Christine Brandstaedt.



La géométrie du *pappus* et ce magnifique petit tourbillon

Revenons à la science…, au-delà du visible quand frissonnent les filaments soyeux des chevelures des *pappi* : pour les graines-parachutistes du pissenlit, vol plané et descente leur sont parfaitement assurés en toute sécurité, et turbulence évitée. Pourquoi ? Parce que leurs *pappi* et la répartition de leurs fins filaments créent au-dessus des touffes de filaments une bulle stable, de l'air tourbillonne dans cette bulle formant un magnifique « anneau-vortex »[7]. C'est ce remarquable petit tourbillon qui permet un écoulement doux et harmonieux de l'air au travers du *pappus*, et qui accompagne chaque graine-parachutiste de *Dandelion*. De très raisonnables mouvements de l'air sont contrôlés par l'espacement des filaments des *pappi*. Plus fantastique encore que cette astucieuse porosité, la géométrie des *pappi* varie, changeant en fonction de l'humidité ambiante, elle conditionne poursuite du vol ou freinage[8].

Incroyable *Dandelion* ! Merci Agathe Taraxa, merci petite graine. On croit encore plus à ton idéal, depuis que les scientifiques d'Édimbourg adeptes de l'imagerie à haute vitesse et à haute précision ont découvert l'anneau-vortex qui t'accompagne en vol[9]. Une nouvelle classe de comportement des fluides y apparaît. À quand les premières applications aux drones par exemple…

N'était cet éloge de la chevelure des *pappi* qu'une occasion de vous confier à nouveau ma part de folie intérieure attentive aux tourbillons[10].

Patrick PENEL

7 Le vortex désigne précisément ce mouvement tourbillonnaire de l'air structurant, au-dessus du *pappus*, une bulle stable autour de l'axe de l'akène.

8 La touffe des filaments étendue comme une ombelle conditionne la poursuite du vol, au-dessus d'elle la bulle contenant le remarquable petit tourbillon est stable. Resserrée tel un bouquet de ses filaments, la touffe réduit jusqu'à sa destruction la bulle, conditionnant freinage et descente des akènes.

9 *Nature* (2018), 562, p.414-418, article publié par Cathal Cummins, Naomi Nakayama & al. « *A separated vortex ring underlies the flight of the dandelion* ».

10 Modèle mathématique en appui, environ cent filaments sont requis pour un vol optimal, tel est le résultat d'une nouvelle étude à paraitre dans la revue *Physical Review Fluids Journal* (2019) par des chercheurs de l'EPFL en liaison avec leurs collègues de Pise. Par P.G. Ledda, F. Gallaire & al. « *Flow dynamics of a dandelion pappus: A linear stability approach* ». Le plus fantastique est dû à la nature qui le plus souvent offre à Dandelion le bon quota !

Amiral de la nuit

Des circonstances particulières vont conduisent parfois à des conversations un peu décousues mais non dépourvues de poésie.

À la veille d'une réunion importante à La Haye entre les chefs d'état-major des marines européennes, ces derniers dînaient dans le cadre très solennel de l'Hôtel des Indes. Quelque part en ville, au niveau plus modeste des capitaines de vaisseaux, quelques-uns d'entre nous étions rassemblés pour un dîner amical. Dans les attachés-cases précautionneusement déposés dans des coffres-forts, les dossiers sensibles du lendemain que nous avions préparés pour nos chefs dormaient déjà paisiblement.

Obéissant cependant à un insondable mécanisme, en réaction peut-être aux semaines précédentes consacrées à l'étude de ce qui allait nous rassembler le lendemain auprès de nos chefs d'état-major respectifs, la conversation avait glissé dans un sournois consensus quelque peu arrosé, j'en conviens, vers le bon vieux passé où tout pourtant nous avait séparés. Nos escadres respectives s'y étaient en effet allègrement étripées dans le tonnerre des bordées, le claquement des pavillons et le fracas des coques.

L'Anglais, bien entendu, tira alors amicalement le premier et se mit à raconter l'origine du mot *rear -admiral* :

- Cela remonte, dit-il, à cette époque héroïque où les trois-mâts s'étiraient sur des miles dans la perfection des lignes de file. L'amiral commandant l'escadre était en tête et son capitaine le plus ancien fermait la marche de sorte qu'on l'appelait *rear-admiral* : l'amiral de l'arrière.

- Chez nous, lança le Batave à son tour, c'était la même chose mais cet officier ne devenait responsable que lorsque l'amiral, soudain fatigué dans l'approche de l'obscurité lui confiait la charge de l'escadre. On l'appelait *schout-bij-nacht*, le shérif de la nuit. Le grade est resté et pour nous c'était donc l'amiral de la nuit.

J'étais médusé par cette poésie venue des froides brumes septentrionales. Peu de temps cependant car je fus en effet très vite arraché à ma rêverie par une question que je ne m'étais à vrai dire jamais posée.

- Et vous les Français, qu'entendez-vous exactement par « contre-amiral » ?

Je restai muet. La conscience de mon inexcusable inculture m'envahissait tout autant que la panique. J'étais pris au piège ! On m'avait « barré le T » (les marins comprendront) ! Que répondre alors ? Contre qui ? Contre quoi en effet pouvaient bien être ces amiraux ? Abandonnant l'hypothèse perverse ou affective du « tout contre », il me fallait admettre que ce « contre » là portait en lui le germe de la contestation. Il y avait certainement un peu de l'oriental Iznogoud et beaucoup plus de l'indomptable Astérix. Bref, tout cela cachait à peine le râleur bien de chez nous. On était très loin de la poésie du Hollandais flottant ! Il fallait absolument trouver quelque chose de plus convenable et de plus conforme à l'ambiance amicale, un peu embrumée et romantique de cette soirée !

Mes yeux cherchaient au-delà d'une fenêtre ouverte sur la nuit d'été l'inspiration qui sauverait la France. Je me jetai enfin à l'eau :

- Je ne sais pas très bien l'origine de l'expression, dis-je doucement. En France, vous le savez, il est tout à fait normal d'être pour ce qui est contre et contre ce qui est pour. Mais ce que je sais en revanche, c'est que nous avions nous aussi nos amiraux de la nuit. Or une fois, au terme d'une nuit limpide et froide, et probablement encouragé par un excès de tafia, l'un d'eux se révolta contre la terrible frustration d'être tout la nuit et rien le jour. Dans une fureur soudaine il brandit ses deux bras vers le ciel et invectiva l'obscurité : « Ô dieux des ténèbres, s'écria-t-il, ne me laisserez-vous donc jamais à l'aube un peu de ce que vous me donnez la nuit ? ». Après un court moment, il y eut une légère oscillation de la coque. Sans raison les voiles claquèrent un instant comme si une brise imprévue était venue caresser le navire. Lorsque le calme fut revenu, notre contre-amiral s'aperçut alors que sous les milliers d'astres qui illuminaient encore la voûte céleste, deux étoiles étaient venues s'amarrer à chacune de ses manches…

Dans cette chaleureuse maison de La Haye, les verres se levèrent alors dans un silence approbateur et nous bûmes aux amiraux de la nuit.

Michel HEGER

Version anglaise : « rear admiral »
(L'amiral de l'arrière).

DEUXIÈME PARTIE

Travaux des commissions spécialisées

COMMISSION DE LITTÉRATURE

Responsable : Roland Billault

séance du 28 mai 2019

JEAN GIONO : TERROIR, IDÉALISME ET VEINE ROMANESQUE

INTRODUCTION

Roland Billaut

Ce n'est un secret pour personne : Giono attire et séduit régulièrement commentateurs et conférenciers depuis des décennies. Cela tient à l'aspect protéiforme de son œuvre. Roger Nimier a pu dire que Giono a un frère qui s'appelle Giono, mettant ainsi l'accent sur ce qu'on pourrait appeler le dioscure Giono : deux grandes époques, deux manières, deux visages… Mais il y a plus de deux visages chez Giono et on pourrait lui trouver des parents aussi divers qu'Homère, Virgile, Rousseau, Tolstoï, Stendhal, Dumas et même les Pères de l'Église ! Cela va permettre aujourd'hui à nos collègues de trouver encore à dire sur l'admirable conteur qu'il était.

André Bérutti, savant marcheur amoureux du Midi, ne pouvait manquer d'évoquer l'aventure du Contadour, cette Thélème de montagne.

Yves Stalloni : il allait de soi que notre sémillant collègue s'intéresserait au romanesque plein d'envol et de panache de ce fameux roman, *Le Hussard sur le toit*.

Et puis, il fallait, pour évoquer des figures féminines de l'œuvre de Giono, la sensibilité et l'ardeur de notre consœur Brigitte Sabatier.

Pour ce qui concerne les rapports (ils furent souvent tendus !) de Giono avec le cinéma, érudition et passion obligent, l'intervention de Jean-Yves Bry s'imposait !

Bref, nous n'avons qu'à suivre la pente des talents et des inclinations.

GIONO AU CONTADOUR : QUATRE ANNÉES D'UTOPIE

André Bérutti

Les origines

Les origines de ce que l'on a appelé l'aventure du Contadour ont été diversement interprétées selon que l'on se place du point de vue de Giono lui-même, ou du point de vue de ses proches contemporains. Voici deux interprétations que l'on peut qualifier, l'une de domestique, l'autre d'idéologique.

La première est celle livrée en 1997 dans une interview, par Élise, la veuve de Jean. Elle raconte qu'à Pâques 1935 le couple avait reçu de nombreux visiteurs. Après ces visites, probablement fatiguée, elle suggéra à Jean de recevoir ses prochains visiteurs « non pas à la maison », dit-elle, mais « ailleurs ». Cet « ailleurs », ce pouvait être le Contadour lieu-dit sur la commune de Redortiers, où Élise avait été institutrice pendant la Grande Guerre. Il est en tout cas probable que cette demande fit son chemin… et comme Giono était un grand marcheur et avait besoin du soutien permanent de son épouse, il s'exécuta en septembre de la même année.

L'autre piste est celle des Auberges de jeunesse. En août 1934, la ligue française des Auberges de jeunesse envoya auprès de Giono une délégation pour lui demander de les accompagner l'année suivante dans une tournée en montagne de Lure afin d'y implanter de nouveaux gîtes. La demande fut acceptée et le rendez-vous fixé.

Loin de ces interprétations, qui mieux que Giono lui-même peut nous éclairer sur les origines de l'aventure contadourienne ? Voici ce qu'il écrit en 1936 :

« Après *Que ma joie demeure*, j'ai été farouchement interrogé. Ce projet d'établissement de la joie a ému des hommes et des femmes très éloignés de moi et qui m'ont écrit. Au cours de l'été 1935, ému profondément moi-même par ces appels qui venaient de partout, j'ai convoqué à Manosque quelques-uns de ces camarades. J'avais le projet de vivre avec eux la vie du plateau Grémone. »

Giono poursuit dans la préface des *Vraies richesses* publié en octobre 1936 : « Le 1er septembre 1935 nous partions en caravane de Manosque vers la montagne de Lure. »

L'écrivain a donné rendez-vous à un groupe d'une quarantaine d'admirateurs et de marcheurs, nous dirions aujourd'hui de randonneurs, pour leur faire découvrir son pays et le cadre des romans qu'il a publiés depuis 1929.

De la terrasse du Paraïs, la maison que l'écrivain a achetée en 1930, ils ont à leurs pieds les toits de Manosque-des-plateaux sur lesquels bondira Angelo Pardi, le hussard. Ils partent pour une longue marche vers le nord qui doit les conduire au sommet de la montagne de Lure en passant par le Contadour. La troupe est hétéroclite, les sacs énormes, les chaussures souvent neuves, ce qui, tous les marcheurs le savent, est un terrible handicap.

L'approche

Dès le premier jour, les « ajistes » qui faisaient bande à part, s'appelaient « camarades » et marchaient loin devant, vont incommoder le reste de la troupe. Giono se fâche, les indésirables, ceux qu'il appelle « les communistes », quittent le groupe.

Giono vient de publier *Que ma joie demeure* qui se déroule sur le plateau Grémone et met en scène le couple Jourdan, et Bobi, sage itinérant qui va transformer la vie des quelques habitants de cet endroit sauvage et déshérité. Le plateau Grémone, c'est le Contadour, vague lieu-dit sur la commune de Redortiers, à peine signalé par un panneau et quelques fermes, parfois ruinées, haut lieu de la transhumance. C'est là en effet que l'on comptait les moutons, qui pouvaient être plus d'un millier, avant de les confier aux bergers de l'estive qui

les conduisaient vers le haut du plateau, d'où l'appellation du lieu en provençal *contadou*, ou contadour, que l'on retrouve sur toutes les drailles de la transhumance en Provence.

Depuis 1929, Jean Giono a publié *Colline*, *Un de Baumugnes*, *Regain*, *Naissance de l'Odyssée*, *Le Grand Troupeau*, *Jean le Bleu*, *Solitude de la pitié*, *Le Chant du monde*. Il aurait pu figurer parmi les écrivains marcheurs qui sous la férule de Roland Billault ont fait l'objet d'une commission de littérature il y a un an. En effet l'écrivain bas-alpin était un grand marcheur qui rêvait de la montagne de Lure depuis son enfance et l'avait déjà parcourue. Il connaissait bien ce que l'on pourrait appeler son antichambre, le Contadour.

C'est donc en ce pays connu que Giono guide ses compagnons en septembre 1935. Part-il avec l'arrière-pensée de faire une longue étape au Contadour, ou ce premier séjour est-il imprévu ? Toujours est-il qu'au soir du troisième jour de marche, après dix kilomètres de rude montée depuis Banon survient un incident. Giono fait un faux pas, chute et se blesse au genou. Il écrit : « Un stupide accident où je me froissai le genou nous obligea à rester quelques jours sur place. » Cette phrase dément toutes les autres hypothèses : on a parlé de luxation, ce qui est certainement faux, une telle lésion nécessitant une évacuation rapide. Plus simplement, parlons d'entorse bénigne du genou. On a aussi prétendu que Giono, constatant la grande fatigue de certains de ses compagnons après une marche de cinquante kilomètres depuis Manosque, avait « simulé » un accident pour leur permettre de se reposer quelques jours.

Hasard ou préméditation ? Rien ne permet de trancher à la lecture les écrits de deux de ses fidèles compagnons de la première heure, Lucien Jacques et surtout Alfred Campozet qui, en 1980, publia *Le Pain d'étoiles, Giono au Contadour*, précieux document relatant cette période de la vie de l'écrivain. Faisons confiance à ce qu'a écrit le principal intéressé de cette aventure du Contadour, qui va s'étaler de septembre 1935 à février 1939.

L'installation. Idéalisme et pacifisme

Voilà donc une vingtaine de Contadouriens s'installant dans ce que l'on a appelé un moulin qui deviendra « Le moulin de Giono », et qui est en réalité la maison du meunier ; le moulin à vent ruiné, que tout le monde appelle « La tour » se trouve à proximité.

Des tentes se montent devant un « mur d'abeilles », sorte de restanque exposée sud sud-est, à l'abri du mistral, dans laquelle sont ménagés des logements destinés à abriter les ruches à la mauvaise saison. En Provence, on appelle cette construction un « apié ».

La vie s'organise progressivement, on achète des agneaux aux bergers, on fait la cuisine dans la cheminée, on va chercher l'eau à la citerne qui se trouve à 400 mètres, du pain de campagne est livré depuis Banon, chacun fait ce qu'il veut, et on se retrouve le soir à la veillée soit dehors, soit dans la maison, ou encore dans un vaste abri de berger en pierres sèches.

On écoute Giono qui est un conteur passionnant, dans la journée, au pied du moulin ruiné ou devant la maison, le soir devant la cheminée. « Le plus émouvant, le plus intime, c'était la veillée » a-t-il écrit.

On écoute de la musique sur un gramophone : le choral de Bach, *Jesu bleibet meine Freude*, bien entendu, fautivement traduit par « Jésus, que ma joie demeure », alors que la vraie traduction devrait être « Jésus demeure ma joie. » Dans *Les Vraies richesses* paru en 1936, ouvrage directement inspiré du Contadour, Giono s'explique : « J'ai pris pour titre de mon livre le titre d'un choral de Bach : *Jésus, que ma joie demeure !* Mais j'ai supprimé le premier mot, le plus important de tout l'appel, le nom de celui qu'on appelle, le seul qui, jusqu'à présent, ait compté pour la recherche de la joie ; je l'ai supprimé parce que c'est un renoncement. Il ne faut renoncer à rien. Il est facile d'acquérir une joie intérieure en se privant de son corps. Je crois plus honnête de rechercher une joie totale, en tenant compte de ce corps, puisque nous l'avons, puisqu'il est là, puisque c'est lui qui supporte notre vie, depuis notre naissance jusqu'à la mort ». Le choral de Bach est devenu l'hymne du Contadour.

À cette volonté de joie du corps, de joie matérielle, s'ajoute la nécessité de liberté et donc la nécessité de paix, constamment recherchée et prônée par Giono depuis la Grande Guerre durant laquelle il a connu et vécu les pires horreurs qu'il a décrites dans *Je ne peux pas oublier*. Il est devenu un pacifiste convaincu et militant, prêt à tout pour éviter une nouvelle guerre à la jeunesse. C'est aussi cet esprit-là qui va imprégner les séjours au Contadour.

À la fin de cette première expérience de six jours, l'enthousiasme est tel que quelques participants souhaitant ardemment la renouveler, achètent en tontine l'hectare de terrain portant la maison, le moulin ruiné, l'apié et la citerne. Giono écrit dans son Journal : « Tout a été magnifique… On ne peut rien raconter de ce qui s'est passé. Mais pour tous une vie nouvelle a commencé… »

L'année 1936, celle des congés payés, qui vont désormais favoriser la poursuite de l'aventure, voit à deux reprises le renouvellement de l'expérience, au printemps et à l'automne. La communauté s'organise, des liens se tissent avec le voisinage très dispersé, en particulier avec celle que Giono appelle « la reine du Contadour », Marcelle Merle, qui tient le Restaurant du midi à Redortier.

Les murs de la maison du meunier sont décorés par Lucien Jacques, peintre de talent, qui peint à fresque deux blasons portant ce qui pourrait être la devise des Contadouriens : « Malgré tout et par-delà ». Le blason de gauche portant la colombe de la paix, permet de faire référence au pacifisme prôné par Giono. Le blason de droite reprend les quatre mains des armoiries parlantes de Manosque, non pas empaumées, mais entrelacées comme dans la chaise à porteur des enfants, signe d'amitié et d'unité génératrices de force.

Les Cahiers du Contadour

Jean Lescure, membre du Comité des écrivains antifascistes, a participé à la première marche du Contadour. Devenu secrétaire de Giono, il a l'idée de faire un journal pour unir ceux qui ne pouvaient pas venir aux réunions bisannuelles. Il crée les *Cahiers du Contadour* dont il dirige les deux premiers numéros, ceux de 1936. Commence alors une aventure éditoriale interrompue par la survenue de la guerre. Elle va se limiter à la publication de dix numéros des *Cahiers*, qui à partir du cinquième porteront en première de couverture les quatre mains gravées par Lucien Jacques.

Ces *Cahiers* sont de forts volumes de 21 x 16 cm et de plus de cent pages. Il en paraîtra huit entre 1936 et 1939. Leur contenu, un peu hétéroclite, rassemble des textes de Giono, peu nombreux, et d'autres auteurs, des poèmes de Lucien Jacques, et d'autres.

Dans les Cahiers VI et VII les émouvants *Carnets de moleskine* de Lucien Jacques, ornés d'une belle gravure, relatent ses souvenirs de la Grande Guerre.

Enfin les Cahiers VI, VII et VIII contiennent la traduction de *Moby Dick* d'Hermann Melville, traduction à trois mains, puisque la version littérale a été faite mots à mots par une américaine, Joan Smith, antiquaire à Saint-Paul, écrite en français par Lucien Jacques et mise en forme définitive par Giono qui pratiquait l'anglais et connaissait bien la littérature américaine.

En 1937, à cette occasion, Lucien Jacques ajoutera une fresque à la décoration de la maison. Les trois amis et compères sont réunis sous l'illustration humoristique de la rencontre avec la baleine près de la bergerie des Fraches.

Cette version, la plus répandue, paraîtra dans son intégralité en 1941 à la Nrf sous un beau cartonnage de Paul Bonnet

Deux visites de peintres

Le second événement de l'année 1936 est la parution, un an après le premier Contadour, des *Vraies Richesses* illustré par Willy Eisenschitz. Notre voisin valettois a été sollicité par la Guilde du livre et, à l'invitation de Giono a fait un séjour au Contadour avec son épouse Claire Bertrand. Le peintre réalise une vingtaine d'aquarelles malheureusement reproduites en noir et blanc dans l'ouvrage.

Le 1er juin 1936, Jean Giono écrit à l'éditeur : « M. Eisenschitz est parti aujourd'hui pour les lieux mêmes où se passent *Les Vraies Richesses*. Les illustrations qu'il m'a montrées sont admirables et ne pourraient mieux convenir au texte. » Et il écrit à la fin de la préface : « … on trouvera dans ce livre une vingtaine d'illustrations : le visage de ce monde qui est également ma richesse. Ce travail particulier ne pouvait pas être fait au hasard. J'ai perpétuellement besoin de sincérité totale… » et plus loin : « Il fallait pour accomplir ce travail un technicien dont la technique ne soit pas tout. Je pensais toujours à cette émotion, plus farouche qu'un aigle qui saute sur moi dès que je m'approche de ces images sacrées. »

Un témoignage nous vient d'un autre peintre.

Henri Pertus raconte : « C'était dans les années 1937-38. Nous commencions déjà à subir le poids étouffant de la société industrielle. Jean Giono, le plus grand écrivain provençal en langue française, venait de publier *Les Vraies richesses*, aussi devint-il notre prophète. Il passait l'été au Contadour où il avait créé une communauté humaniste et écologiste avant la lettre à une trentaine de kilomètres de chez nous (Saint-Martin-de Castillon), au point culminant d'un plateau autour duquel se déroulent toutes les montagnes de Haute-Provence. Nous montons dans ce paysage merveilleux où Giono rend ses oracles au milieu des nudistes. Oh rassurez-vous, ce sont les gens du pays qui les nommaient ainsi parce qu'ils portaient des shorts.

Giono nous reçoit aimablement, je lui montre une toile que j'avais portée à tout hasard. Il la critique avec bienveillance, puis, avisant une chèvre que j'avais indiquée dans un coin il me dit : « Mais une chèvre c'est plus beau que cela ! »

La Joconde de Pertus.
Gravure, Henri Pertus (1908-1988).

À la fois offusqué et éclairé, je me suis piqué au jeu, et j'ai étudié les chèvres, ce qui était facile à l'époque. À présent le bétail se fait rare, il n'y a plus de chevaux, et s'il reste quelques moutons, les chèvres qui venaient manger régulièrement les pauvres fleurs que j'essayais de faire pousser ont presque disparu. Maintenant j'ai des fleurs, mais il n'y a plus de chèvres. Ensorcelé par l'animal, je l'ai étudié constamment et en suis devenu un spécialiste. »

Ainsi la chèvre est devenue grâce à Giono l'animal fétiche de Pertus qui en a fait sur une gravure une magnifique représentation appelée par Gaston Malherbe, son biographe, *La Joconde de Pertus*.

Les deux artistes, avec des moyens différents, chantent la nature, Pertus celle du Luberon, Giono, celle de la montagne de Lure, et cette rencontre est certainement une des dernières manifestations de beauté et de sérénité dans cette évocation de l'aventure du Contadour.

1939. La fin d'une utopie

Les heures sombres approchent et la guerre n'est pas loin. Giono a écrit *Refus d'obéissance* appelant les Français à refuser de prendre les armes, comme Henry-David Thoreau aux États-Unis a écrit en 1849 *La Désobéissance civile* qu'il prône vis-à-vis d'un pays qui admet l'esclavage et fait la guerre au Mexique. Il me plaît de faire un rapprochement entre le Français et l'Américain. Ce dernier, marcheur acharné, a passé deux années dans une cabane en forêt, vivant en autarcie, le Français, grand arpenteur de collines, a été à l'origine de cette communauté du Contadour.

Tous les deux ont connu la prison, Thoreau, pour avoir refusé de payer l'arriéré d'impôts de ses deux années d'isolement, une seule journée certes, mais déterminante puisqu'elle a inspiré son pamphlet, Giono, deux mois en 1939, sept mois en 1944.

Il est mobilisé le 5 septembre 1939 à Digne, y est arrêté, puis emprisonné au fort Saint-Nicolas à Marseille : il a fait circuler sans autorisation préfectorale un appel en faveur du désarmement et encouragé la désertion en prêchant le refus d'obéissance. « Il n'y a rien dans votre dossier » lui dit le juge d'instruction.

Et cela recommence en 1944 : il a publié une première mouture de *Deux cavaliers de l'orage* dans *La Gerbe*, journal collaborationniste, et *Pour saluer Melville* dans *La Nouvelle Revue française* de Drieu La Rochelle. Il est humilié par ce qu'il appelle des « petits merdeux » de sa ville et interné près de Barcelonnette. On a oublié qu'il a hébergé des Juifs, des réfractaires au travail obligatoire et des communistes. Pierre Citron résume en 1990 : « Ses attitudes en 1939 et sous l'Occupation, qui l'ont fait deux fois emprisonner par des forces opposées, ont suscité des accusations calomnieuses qui trouvent encore souvent un écho aujourd'hui. »

Le reniement

Dans les années cinquante Giono reparle du Contadour devenu un haut-lieu de la Résistance. Il a perdu ses illusions rousseauistes, et il est bien revenu des bergers et des bergères, de la fraternité, de la vie en communauté au sein de la belle nature de Haute-Provence. Le temps de l'utopie est passé. Il a vu ce dont les hommes sont capables au moment de l'épuration : des horreurs perpétrées par ses voisins dans sa bonne ville de Manosque.

Et s'il parle du Contadour, il n'est pas tendre : « Cette espèce de truc qu'on a appelé Le Contadour, c'est sans aucune importance… Le Contadour c'était proprement zéro ! » Il ira, et c'est un comble, jusqu'à nier avoir été l'inspirateur et l'animateur de l'aventure et le messager des idées qui ont présidé à ces rencontres : « Les livres que j'écrivais, ce n'étaient pas du tout des messages. Le mot message était dans l'atmosphère. Jamais je ne me suis adressé à quelqu'un d'une façon qu'il puisse considérer mes paroles comme un message. » Cela ressemble plus à un reniement qu'à un renoncement !

Après le Contadour et la guerre, après l'utopie et l'horreur, Giono renonce à un idéal de jeunesse sans renoncer aux vraies richesses. Souvenez-vous de ce qu'il écrivait « Dans *Que ma joie demeure,* j'ai supprimé le premier mot (Jésus) parce que c'est un renoncement. Il ne faut renoncer à rien. » Il s'installe dès lors dans une manière littéraire que l'on appellera « stendhalienne », qui trouve son apogée dans *Le Hussard sur le toit*.

Il reste la grande ombre de Giono et la silhouette gracile de Lucien Jacques qui hantent le Contadour, et que je rencontre chaque année au mois de juillet lorsque les lavandes sont fleuries.

Jeunes lavandes en juillet, huile,
Monique Malfré-Bérutti.

Approche bibliographique

CAMPOZET A. *Le Pain d'étoiles. Giono au Contadour*. Périgueux : Pierre Fanlac. 1980.
CARRIBOU J.-L. *Balades littéraires à la rencontre de Jean Giono*. Marseille : Le Bec en l'air. 2004.
CITRON P. *Giono*. Paris : Le Seuil. 1990.
CROUZET F. « La lumière de Giono ». *Littérature*. Avril 1995.
GIONO J., JACQUES L. *Cahiers du Contadour VI*. 13 novembre 1938. Revue trimestrielle. Saint-Paul.
GIONO J. *Les Vraies richesses*. Lausanne : La Guilde du livre. 1936
HELLEN-GOLDENBERG L. *Jean Giono et le Contadour. Un foyer de poésie vivante, 1935-1939*. Paris : Les belles lettres. 1972.
MALHERBE G. *Pertus, le bonheur de peindre*. Ollioules : La Nerthe. 2008.
THOREAU H. D. *La désobéissance civile*. Paris : Mille et une nuits. Fayard. 2000.

LE HUSSARD SUR LE TOIT : UNE ÉPOPÉE DU BONHEUR

Yves STALLONI

Pour qui connaît *Le Hussard sur le toit*, un des plus célèbres romans de Giono, ce titre où apparaît le mot « bonheur » fait figure de paradoxe. La chose est évidemment volontaire et mérite l'explication. Quand, au terme de cinq cents pages de vomissements et de diarrhées, après des kilomètres parcourus à pied et à cheval dans une Provence plombée d'un ciel livide ou inondée d'un déluge vengeur, une fois frôlés, à chaque page, les formes hideuses de la mort et les gestes avilissants de la peur, quand donc le lecteur s'apprête, avec regret ou soulagement, à quitter Angelo en passe de rejoindre sa chère Italie, il peut s'étonner de buter, à l'ultime ligne du roman, sur un terme inattendu, offert comme le couronnement improbable de cette fresque du mal, le mot « bonheur ».

Cette dernière phrase du *Hussard sur le toit*, ce que l'on nomme parfois le *desinit* ou l'*explicit*, nous précise, en parlant du héros, qu'« il était au comble du bonheur ». Voici une concession au rite du *happy end* qui a de quoi surprendre sous la plume de Giono, sauf que la formule n'a rien de fortuit car elle apparaît, mot pour mot, en deux circonstances du livre. Une première fois au chapitre IV, alors qu'Angelo, tenu en joue par un homme déterminé, continue froidement à avancer en direction du fusil de chasse qui le vise en vue d'obtenir son pain et son fromage. Une autre fois vers la fin du récit, dans une situation assez voisine, face à des paysans armés et bien décidés à assassiner les deux imprudents, Angelo et Pauline, venus leur demander de l'aide. Là encore rien ne se passera car « les paysans voyaient qu'en réalité [Angelo] était au comble du bonheur » (p. 414)[1].

La reprise textuelle d'une telle expression peut légitimement étonner car elle souligne un désaccord entre une situation dramatique ou inquiétante et la réaction qu'elle suscite. Dans les trois circonstances, le héros est dans une position défavorable, menacé de mort les deux premières fois, séparé de la femme qu'il aime à l'épilogue du livre. À l'échelle du roman lui-même, on peut également être surpris, *Le Hussard* étant censé peindre la souffrance née d'une épidémie ravageuse et, plus généralement, décrire une situation de malheur, voire d'apocalypse.

Comment expliquer ce retournement aussi bien narratif que philosophique ? Comment et pourquoi Giono, lancé dans cette dramatique histoire de choléra, parvient-il à échapper aux dangers du pathos, de la complaisance, de la moralisation, et réussit-il, contre toute attente, à nous communiquer un peu de l'allégresse de son personnage ? Que veut nous dire cette illogique victoire du bonheur ?

Le bonheur du narrateur

La première réponse tient à la nature de Giono écrivain : il est un virtuose, écrivant avec une facilité stupéfiante, capable de changer de sujet et de registre au gré des circonstances. Avec ce monumental roman qui déserte l'inspiration virgilienne et illustre ce que l'on a appelé sa « deuxième manière », c'est-à-dire des récits se passant au dix-neuvième siècle et rédigé dans un esprit stendhalien, publié à peine six ans après la fin de la deuxième guerre mondiale, Giono va déployer toute la palette de son imagination et de sa verve, comme s'il devait, par la force de son talent, effacer le traumatisme du conflit, la douleur de l'occupation et, pour lui, l'épreuve de la prison. Le premier bonheur que le livre illustre est celui de l'auteur, rendu à la joie de raconter son histoire.

On peut mesurer ce sentiment aux dimensions et au déroulement du récit. *Le Hussard* est un des plus longs romans de Giono, c'est un roman dense, ambitieux, d'une grande ampleur et qui l'aurait été davantage s'il n'avait pas été amputé d'un chapitre initial qui devait compter plus de trente pages. De plus, ce livre ne devait représenter dans l'esprit de Giono, qu'une pierre importante de l'édifice grandiose d'un roman-fleuve qu'il désigne lui-même sous l'appellation « cycle du Hussard ».

1 Toutes les références de pages renvoient à l'édition Gallimard « Folio », n° 240.

Avec ce projet, il souhaitait rivaliser avec les grandes œuvres cycliques des époques précédentes, celles du XIX[e] siècle avec Balzac et Zola, celles, plus récentes dues à Proust, Roger Martin du Gard, Roman Rolland, Georges Duhamel et quelques autres. Il entre du défi dans cette monumentale entreprise qu'il prétend, dans la préface, faire remonter à l'année 1934, année où il aurait écrit une première version du livre, perdue ou détruite. Dans ses *Carnets*, on voit revenir les mots « élargissement », « amplification », « composition », et on voit apparaître le titre général prévu pour ce roman cyclique : *Romanesque*. Il pense tenir là son grand œuvre, un monument littéraire, mais qui intègrerait en même temps une allègre musique comme le révèle cette déclaration : « Faire ce que Balzac n'a pas vu qu'il manquait, ce que Stendhal a cherché, ce que Flaubert a cru réussir. Faire du Mozart[2]. »

Le Hussard sur le toit rend donc son auteur heureux parce qu'il s'agit d'un exploit littéraire accompli par un athlète de la plume. La composition affiche une allure imprévisible et désinvolte en forme de triptyque : l'errance jusqu'à Manosque et la découverte du choléra (ch. I à V) ; la vie sur les toits et autour de la ville (ch. VI à IX) ; le voyage vers Théus en compagnie de Pauline (ch. X à XIV). L'intrigue semble avancer au hasard des rencontres, comme dans un conte oriental où les enchâssements narratifs démultiplient le paysage romanesque. L'impression générale est que Giono, comme son héros, ne sait pas très bien où il va et poursuit sa route au gré des péripéties. Plus qu'une aventure, ce roman est un voyage, une errance spatiale qui dissimule une errance littéraire.

Ainsi, curieusement, le livre ne semble avoir ni début ni fin, tel ces récits pour enfants aux rebondissements multiples : à mi-chemin entre *Les Mille et une nuits*, les *Aventures de Pinocchio* et *Superman*. Et cette impression est renforcée par la lenteur de la narration. Alors que le personnage est en perpétuel mouvement, le temps, lui, semble arrêté, chaque chapitre ne couvrant qu'une ou deux journées. À l'exception de la partie centrale, sur les toits, qui produit l'effet inverse : un temps assez long (plus d'un mois) pour un espace et un récit réduits. Le résultat est un sentiment de flou, d'imprécision. Les compagnons de rencontre se superposent, les journées s'entremêlent, les paysages se répètent ou se répondent. L'itinéraire d'Angelo est fantaisiste, le décor se déplie comme une toile peinte irréaliste, les personnages sont souvent anonymes, désignés par une épithète qualifiante. Il faut attendre plus de cent pages pour connaître le patronyme du héros, Pardi, quatre cents pour connaître celui de Pauline. Lancé dans sa narration euphorique, le conteur n'a pas de temps à perdre avec l'état-civil. Fouette cocher ! À nous l'aventure, le spectacle, les belles histoires. Avec un mélange d'audace, de poésie et de roublardise, Giono, auteur heureux, malicieux, amusé, nous tient en haleine et nous séduit à partir d'une déplaisante histoire de déjections et de cadavres.

La félicité du héros

Ce plaisir du narrateur est reproduit, en miroir, par celui qu'éprouve le héros central, Angelo, exilé italien amené à traverser la Provence dévastée par l'épidémie. Ce personnage auquel Giono lui-même aurait aimé ressembler, est présenté avec détachement, ironie presque à la manière de Stendhal : « C'est un aristocrate, quoique carbonaro, et d'ailleurs fort jeune » (p. 131). Ou encore : « Il était de ces hommes qui ont vingt-cinq ans pendant cinquante ans » (p. 138). Et aussi : « Il voulait être parfait et c'était très difficile » (p. 428).

Une gaieté démystificatrice empêche de prendre au sérieux le personnage victime de ses illusions de jeunesse et coupable de contradictions. Ainsi, quand il se raisonne intérieurement : « Tu ne pourras jamais te guérir de tes façons cocardières qui t'on déjà rendu maintes fois ridicule » (p. 174) ; ou encore : « Apprends un peu l'égoïsme, se dit-il, c'est très utile et on n'a jamais l'air d'un imbécile » (p. 228). La critique peut parfois venir du narrateur comme dans cette phrase au style indirect : « Il se demanda s'il n'aimait pas le peuple comme on aime le poulet » (p. 297).

Nous sommes, en dépit des circonstances tragiques, dans un univers du jeu, une fête de l'esprit et Angelo joue sa partition : tous ses choix sont des défis, ses paroles des pastiches, ses actes des performances. Le jeune Italien est en représentation sur la scène du monde, et commet parfois les gaucheries d'un acteur débutant : « J'en fais toujours trop » convient-il (p. 90), et toujours en recherche de public : « Sans témoin, je ne vaux rien, se disait-il » (p. 85). Il prononce avec gravité des répliques de théâtre : « Je suis un gentilhomme, dit bêtement Angelo » (p. 179) ; il adore les aphorismes censés lui fournir une morale, comme celui-ci, à valeur parodique : « Je me ferais tuer pour mon cheval » (p. 303) ; ou ces autres : « Je ne suis jamais adroit quand on m'insulte » (p. 311) ; « Je ne peux pas être heureux en dehors du devoir » (p. 290).

2 Cité par Pierre Citron dans l'édition de la Pléiade (*Œuvres romanesques complètes*, Gallimard, tome IV, 1977), p. 1137.

La juvénile candeur de ce comédien maladroit contribue à donner au livre une tonalité de fantaisie qui contraste avec la gravité des péripéties : la contagion, le coup de fusil, le lynchage, la chute d'un toit… Le bonheur d'Angelo, c'est le bonheur d'être héros. Sur le devant de la scène, sur le toit du monde, pour se reporter au titre du livre. Angelo est une fiction, un être de papier dont la vie est un roman. L'intéressé le sait, le veut, le montre. Tout chez lui correspond à un idéal : il aime être bien chaussé, bien vêtu, bien rasé, bien nourri, appréciant le bon vin et les petits cigares. Il est un jouisseur, un esthète, un dandy soucieux de multiplier les expériences et les plaisirs. Les hostilités du monde n'ont pas de prise sur lui. Tout lui est agrément, promesse de bonheur : « Il y a le bonheur du soldat (c'est celui que je mets au-dessus de tout) et il y a le bonheur du misérable. […] Il n'y a pas de grade dans le bonheur […]. Je pourrais donc jouir du plus vif bonheur au sein de la lâcheté, du déshonneur et même de la cruauté » (p. 346-347).

Si l'on veut, à propos de ce roman, parler d'initiation, comme dans les modèles balzaciens, c'est dans cette voie qu'on doit le faire : la lutte contre le choléra, le combat pour la liberté, le frôlement de l'amour, la quête de l'héroïsme sont les diverses situations qui permettent au jeune homme de réaliser son être, des occasions opportunément offertes pour vérifier son aptitude à la vie, une vie accueillie avec félicité.

Le malheur contourné

Le troisième angle par lequel peut se vérifier la dominante euphorique du roman, est, étrangement, celui de la maladie, du choléra. L'épidémie sert en effet de révélateur pour Angelo, lui permettant de montrer les qualités chevaleresques dignes du fils de la duchesse Ezzia Pardi. Les épreuves le renforcent, lui confèrent une dimension nouvelle.

Mais en même temps ce fléau redoutable prend, sous la plume d'un Giono provocateur, les allures d'une fête. L'illustration nous en est donnée dans la longue dissertation développée au chapitre XIII par un vieux médecin qui semble être le porte-parole de l'auteur et qui parle, à propos de ces terribles journées, de « somptueuses panathénées » et même de « fêtes » dont il convient d'apprécier les paysages où elles se déroulent (p. 479).

Le choléra serait pour le vieux docteur « une maladie de grands fonds [qui] ne se transmet pas par contagion, mais par prosélytisme » (p. 472). Le mal met au grand jour les tares cachées d'une société décadente. Sa vraie cause est la peur, la faiblesse, l'excès des passions. Le choléra a partie liée avec l'amour, avec la haine, avec la jalousie. Il est l'exaspération flamboyante des élans. Il est l'explosion, l'illumination qui vient remplacer une vie terne par des moments d'exception et des occasions sublimes. Le message du médecin est relayé par l'auteur : « Le choléra n'est pas une maladie, c'est un sursaut d'orgueil. Un sursaut d'orgueil à la mesure des grands fonds, des vastes étendues dont il avait parlé tout à l'heure ; à la mesure des possibilités étranges de ces étendues et de ces abîmes ; une hypertrophie de la fioriture […]. Mais quel beau feu d'artifice. » (p. 474).

À l'occasion de cette manifestation extrême du mal, les peureux, les égoïstes, les faibles et les prudents quitteront leur veulerie pour accéder à une grâce supérieure née du « divertissement » – au sens pascalien du terme. C'est ici que *Le Hussard sur le toit* rejoint la magnifique parabole déployée dans un roman légèrement antérieur (1947) qui a pour titre *Un Roi sans divertissement*. Les montagnards du Trièves comme les habitants de Manosque sont prisonniers de la médiocrité et de l'ennui. Des meurtres en série et une chasse à l'homme vont distraire les premiers ; une épidémie ravageuse va ranimer la flamme des seconds.

Si Angelo échappe au choléra (alors que Langlois, le « roi » n'échappe pas à l'ennui), c'est bien parce qu'il possède en lui les ressources suffisantes pour ne pas attendre de la mort la révélation de la joie. Son ardeur à vivre, son aptitude au bonheur, lui procurent une sorte d'immunité, une immunité contagieuse qu'il transmet à Pauline, un moment menacée par les attaques du mal mais miraculeusement guérie dès qu'elle retrouve vigueur et énergie vitale.

Le médecin, substitut du romancier, nous donne l'explication : « Les spasmes ? Les convulsions ? Les hoquets ? Les cris ? Les grincements de dents ? Sommes-nous tellement assurés de connaître les vraies manifestations extérieures de la joie ? » (p. 484) Le mot « joie » est bien prononcé. À la veille de rejoindre dans la charrette des « corbeaux » la montagne de cadavres, le cholérique entrevoit les traces du bonheur et, en jouant sur les mots, Giono nous le confirme : « Le cholérique n'est pas un patient : c'est un impatient. Il vient de comprendre trop de choses essentielles. Il a hâte d'en connaître plus. » (p. 479).

Le paradoxe du livre reçoit là son ultime éclairage. La seule caresse du bonheur, pour l'homme ordinaire, est la mort, fût-elle atteinte dans sa forme la plus affreuse : « Le meilleur remède serait d'être préféré. […] Offrir

plus que ne donne le sursaut d'orgueil : en un mot être plus fort, ou plus beau, ou plus séduisant que la mort. » (p. 480).

Seuls Angelo et sa compagne remplissent ces conditions. Seuls ils s'élèvent au-dessus de la norme. Seuls ils possèdent l'art d'employer les mots et les gestes adaptés à leur statut supérieur. En sachant, par exemple, refuser l'avilissement de l'amour physique. La chasteté, pour Angelo en particulier, est une des conditions de cette supériorité, comme le précise le romancier dans un de ses *Carnets* : « Ce n'est pas un saint, c'est un égoïste, un sensuel et c'est précisément parce qu'il fait passer son bonheur personnel avant toute chose qu'il ne peut pas être intéressé *à ce moment-là* par l'amour physique. – L'amour physique est sans aucun intérêt pour lui, c'est peu de chose. C'est 5 quand il a 10^3 ».

Ce qui différencie Angelo de ses semblables (la meute collective opposée au particularisme distingué du héros), ce qui fait de lui un être d'exception, c'est qu'il est attentif à son image et qu'il la souhaite élevée. Il se fixe un idéal et s'efforce de l'atteindre, même s'il a conscience d'être en représentation. Pour Giono, c'est sans doute cela vivre. Et la chose procure un intense bonheur.

Il n'y a donc aucune raison de s'attarder sur le choléra. L'épidémie, dont les formes et la pathologie ont été scrupuleusement étudiées par le romancier, est présentée dans la brutalité de sa laideur. Mais au cœur de la souillure et de la mort, se reconnaissent les frémissements de la grandeur. Pour se désennuyer d'une vie fade, ceux qui ne disposent pas, à l'inverse du superbe Angelo, d'une *virtù* propre à les soustraire aux atteintes du mal, sont secrètement comblés d'être jetés dans l'imprévu d'une mort lamentable.

Conclusion

C'est ainsi que l'on peut parler au sujet du *Hussard sur le toit*, d'épopée du bonheur. La délectation du narrateur, emporté par les torrents de son imagination et de sa verve, nous communique quelque chose de son plaisir des mots, de sa joie littéraire, celle qui consiste à raconter, sur un tempo endiablé, de belles, étranges, époustouflantes histoires. Le personnage central, dont l'omniprésence signale son importance, expérimente, à l'échelle individuelle, les recettes du bonheur : se fixer un idéal élevé apte à métamorphoser les épreuves douloureuses en occasions de sublimation ; poser sur tout – à commencer sur soi – un regard critique, une moquerie dont l'effet décapant dénonce la suffisance et préserve de l'affectation ; traverser un monde et la vie avec une égale disposition à la gaieté, à la légèreté, celle d'un cavalier de fantaisie jouant à la guerre dans les limites d'une fiction.

Enfin, la leçon philosophique du roman, qu'on pouvait craindre sombre ou désespérée, s'inscrit plaisamment dans une morale du dépassement grâce à laquelle le mal devient supportable car prometteur, la mort acceptable car libératrice et chargée de plénitude. C'est dans ces effets de transcendance que réside la grande réussite du *Hussard sur le toit* : transformer par le miracle de l'alchimie littéraire l'apocalypse en don du ciel. Le roman qui en constituera la suite pourra, en s'avouant pour ce qu'il est, s'appeler *Le Bonheur fou*.

3 *Carnet* de novembre 1957, cité dans l'édition de la Pléiade, *op. cit.*, p. 1344.

JEAN GIONO
ET LES FEMMES DANS SES ÉCRITS

Brigitte Sabatier

Avant de parler des personnages féminins dans l'œuvre globale de Giono, il est important de rappeler que Giono, comme tous les poètes, est un provocateur déconcertant et un éveilleur. Il se projette dans ses romans, il vit ses personnages, il se tapit en eux et il devient le moteur invisible qui les anime. Giono a cette capacité à introduire le fantastique dans une sorte de banalité quotidienne, comme si nous étions aptes à vivre le naturel et le surnaturel, l'ordinaire et l'extraordinaire sans nous étonner. Pierre Citron, dans la biographie de Giono disait qu'il était plus facile pour Giono de déguiser la vérité parce qu'il jugeait qu'il était bon de mentir pour embellir et égayer. Le mensonge pour Giono était une façon de faire le bien, il s'agirait d'un pieux mensonge chez les chrétiens. Giono dépeint la vie comme elle est. Celle-ci commence par un désir, celui d'un bonheur utopique, puis elle s'achève par la réalité d'un monde à découvrir. Giono nous dit souvent qu'il faut apprendre à marcher vers le Soleil et donc se brûler, s'aveugler ; la pleine lumière aveugle. Tout contient son contraire, la force de Giono consiste à assumer pleinement sa fonction, écrire et décrire, mais il nous entraîne dans d'autres mondes où tout est fantastique en passant du sordide au sublime.

Jean Giono commence à écrire très jeune, en 1911, à 16 ans. Voici sa description de Vallorbe et de ses occupantes : « Ses maisons coquettes et les jeunes filles qui regardent passer l'étranger. Elles ont de longues tresses de cheveux plaqués sur les oreilles à la façon de la Marguerite de Goethe. » On constate que Giono est déjà un lecteur passionné et s'instruit en autodidacte pour assouvir sa soif du savoir. Dans *Jean le Bleu,* Giono a voulu décrire sa vie intérieure : « Cette vie qui était essentiellement magique, je ne pouvais pas la raconter autrement qu'en créant autour de moi les personnages qui n'existaient pas dans la réalité mais qui étaient les personnages magiques de mon enfance. » Dans ce récit en partie autobiographique, Giono évoque son enfance passée à Manosque, entre sa mère blanchisseuse et son père cordonnier. *Jean le Bleu* est à la fois un écrit autobiographique et romancé, entre réalité et invention.

La première femme dans ses œuvres sera sa mère, qu'il dépeint ainsi dans *Jean le Bleu* : « J'ai hérité de ma mère ses yeux bleus, ses cheveux presque blonds qui viennent de Picardie avec elle et cette sensibilité angoissée, un peu faible, un peu gémissante, cette peau si fraîchement posée sur le cœur, les poumons et le foie, cette peau si mince qu'elle n'est plus une protection, mais seulement comme un enduit de glu qui colle mes viscères à vif sur le monde. […] J'étais très fier de marcher à côté de ma mère. Elle était très jolie ; je m'arrangeais pour lui toucher la main, comme par inadvertance. J'aimais beaucoup son parfum de vanille, mais pour cette promenade qu'elle détestait, ma mère s'ajoutait une "odeur fine", disait-elle : la violette ou le réséda. […] J'ai toujours été féru de romanesque, et je n'ai jamais connu plus grand romanesque que lorsque nous allions ma mère et moi au salut. Il faisait froid, nous nous serrions l'un contre l'autre. Nous tâtonnions du pied pour rencontrer les rangs de chaises ; nous allions jusqu'à une encoignure, entre deux piliers de saint Antoine de Padoue qui fait retrouver les objets perdus. Nous nous retrouvions. […] Pour la première fois, je compris son visage. Il n'était pas seulement beau et régulier, doux et lisse, parfumé à la vanille, glissant aux lèvres des enfants, protégé de tout, comme en pierre, destiné à être toujours le visage de maman. Non, c'était un visage de femme. Elle avait terminé son bonheur. Des cheveux de cendre, un front gris, des rides qui la salissaient, une bouche serrée pour se priver de pain et de cris, et de pauvres yeux bleus trop grands, au regard délayé. »

Giono a commencé ses débuts d'écrivain dès le collège, où il publiait des sonnets réguliers. En voici un daté de 1912, dans lequel il évoque un premier amour :

> Moi, j'ai gardé, fragile et tendre, en un sachet,
> La fleur, belle jadis, maintenant desséchée,
> Que vous aimiez beaucoup pour son subtil parfum ;
>
> Dans les plis racornis des pétales défunts,
> Vous lui avez laissé mystérieuse haleine,
> La candide splendeur des feudataires.

Dans le prochain poème on relèvera l'annonce d'un thème qui reviendra souvent chez Giono : celui de la femme vue de loin, près des saules, et ignorant qu'elle est l'objet du désir d'un homme :

> Le ruisseau coule et pleure enfoui sous les prêles,
> La brise n'est que joie, que parfum et que chant,
> La Sauleraie là-bas dresse ses longs bras frêles.
>
> Un souffle chaud d'amour dans les arbres maraude.
> Son chapeau faisant tâche en la verdeur des champs
> La silhouette aimée sous le cerisier brode.

Giono se marie en 1920 avec Élise Maurin, qui apparaît comme la « grande muette » dans sa vie, mais qui ne cessa d'être proche de lui et de le protéger. Elle restera toute sa vie compréhensive et patiente et il reconnaîtra toujours lui devoir beaucoup, ainsi qu'à leurs deux filles. Mais sa vraie passion reste l'écriture. Giono vivant dans un univers composé exclusivement de femmes, son épouse, ses deux filles et la grand-mère de sa femme (Nini, née sous le règne de Louis-Philippe), pose un regard bienveillant, dans ses écrits, sur la gent féminine dans ses premiers romans. Sa fille aînée raconte : « Quand il en a assez d'être bien tranquille (ce qui lui arrive plusieurs fois par jour), il descend les deux étages et vient voir ce qui se passe "chez ses femmes". Le jeu consiste alors pour nous à pousser des cris aigus et à exiger que les deux joues soient aussi rouges et cuisantes l'une que l'autre quand il vient nous râper avec sa barbe neuve. Quand elles le sont, papa va dans la cuisine embrasser maman… »

Tous les événements autour de lui et à l'extérieur alimentaient sa passion pour l'écriture.

Il dédie *Que ma joie demeure,* en 1935, à Élise, son épouse, dont la pureté l'aide finalement à vivre. Il dépeint ainsi l'héroïne du roman : « Marthe s'était réveillée avant son heure habituelle. Elle avait soudain eu froid du côté vide du lit. C'était à la percée du matin, à l'heure où les époux se rapprochent toujours, à moitié endormis, et se réchauffent, et sont un peu tendres, même ceux qui ne le savent pas, parce que le jour se lève. Elle avait pensé : "Où est-il ?" […] Elle se leva tout de suite. Elle peigna ses longs cheveux gris. […] Elle se regarda à la glace pour nouer le fichu. Elle se dit : "Il faut lui faire du café. Il laboure."» Ce huitième roman paru pendant sa période du Contadour (rencontres des Jeunesses communistes) en 1935, raconte l'évolution de la vie chez les habitants du plateau de Grémone, on y voit alors le début d'émancipation de Marthe : « Marthe se demandait : "Où sont-ils partis tous les deux ?" Mais elle était contente d'être seule. Elle se sentait travaillée par une force dont on ne pouvait pas prévoir jusqu'où elle irait ; c'était une force-femme, et dans ce cas-là on n'a pas besoin des hommes autour de soi. »

Dans les premiers romans de Giono les personnages féminins sont souvent cantonnés au rôle conventionnel d'épouse, amante ou mère sans aucune liberté individuelle. Si quelques-unes manifestent inquiétude ou insatisfaction, la plupart restent affiliées au destin des hommes qu'elles accompagnent. « D'un côté, il y a ceux qui sont dans la vie, et de l'autre côté il y a nous, les femmes… Et toute notre vie nous avons rendu service », constate l'une des paysannes de *Deux cavaliers de l'orage*. Mais à la fin de la guerre ses héroïnes acquièrent une plus grande autonomie, originalité et force de caractère. Les aspects du féminin retenus sont la « terre-mère », image présente dans les romans de la première partie de son œuvre. Giono dépeint une sexualité féminine, franche et exempte de culpabilité, le don de soi ou l'amour inconditionnel en dehors de la maternité, et insiste sur le rôle capital de la femme refuge.

Jean Giono a toujours revendiqué une liberté créatrice, ainsi l'exprime-t-il dans sa préface des *Chroniques romanesques*, en 1962 : « Mon plan complet des *Chroniques romanesques* était fait dès 1937. Une vingtaine de titres, dont quelques-uns étaient définitifs, comme les *Âmes fortes, l'Iris de Suze,* etc. Il s'agissait pour moi, de composer les chroniques ou la chronique, c'est-à-dire tout le passé d'anecdotes et de souvenirs de ce Sud imaginaire, dont j'avais par mes romans précédents, composé la géographie et les caractères. Je dis bien "Sud imaginaire", et non pas Provence pure et simple. J'ai créé de toute pièce les pays et les personnages de mes romans. C'est mon devoir d'écrivain (du créateur en général qu'on oublie trop souvent aujourd'hui). » Dans *Colline, Regain, Le Chant du Monde,* etc. Giono avait créé un Sud imaginaire, une sorte de « Terre australe » et avec ses chroniques romanesques il a donné à cette invention géographique sa charpente de faits divers (tout aussi imaginaires). En introduisant de nombreux dialogues inventés, mais parfois complètement opposés entre ses personnages, Giono apporte à son œuvre, une véritable dimension et une authentique liberté de non-engagement. De plus, le thème de la chronique lui permet d'user de toutes les formes du récit et même d'en inventer de nouvelles quand elles sont nécessaires. Les dialogues entre personnages, leurs différents points de vue, permettent au lecteur de se confronter à ses divergences et de donner son interprétation personnelle au récit.

Dans *Les Âmes fortes*, en 1950, le lecteur va ainsi tenter de comprendre le personnage clé de Thérèse. Par sa technique d'écriture, qui correspond au projet d'évoquer le mal à partir de l'ambiguïté, de l'obscurité, des énigmes, des mots piégés, de l'incohérence générale qui en résulte, Jean Giono nous apporte des indices pour comprendre réellement Thérèse. Car l'âme humaine est inaccessible et nous ne pouvons la connaître que par ce que la personne, elle-même, décide de nous révéler. Tout le récit de Thérèse consiste avant tout en sa sincérité, et le lecteur est ainsi intimement associé à la création romanesque, comme à la nécessaire réflexion qu'elle suggère. Le récit résiste à l'analyse et crée une évidente frustration. Cela permet au lecteur de comprendre une âme d'exception et ses rapports au mal. La chronique est donc bâtie sur le principe du retournement ou de la révélation comme dans le roman policier. L'histoire débute ainsi : en 1945, en Haute-Provence, lors d'une veillée funèbre, des femmes d'âge varié, « les veilleuses », n'éprouvent aucun chagrin et ne sont là que pour satisfaire à un rite et passer une nuit à bavarder, boire et manger. Leur égoïsme et leur âpreté au gain, dans le récit de la mort d'une mère, puis du partage de l'héritage, atteignent des sommets. À travers des dialogues extraordinairement vivants, naturels et incisifs, perce une vue de l'humanité qui n'a jamais était aussi noire chez Giono. Ni Giono ni aucun narrateur neutre ne prend la parole : seuls s'expriment des personnages. L'atmosphère est donnée : un mort dans la pièce à côté, un égoïsme aigu et concentré. De là, va se dégager l'histoire de la vieille Thérèse racontée par elle-même, ou parfois par une autre femme moins âgée, anonyme, qui la contredit et donne des faits de sa vie, une tout autre interprétation. Giono définit ainsi son roman : « Le vrai et le faux en train de se battre comme des chiens autour d'un paquet d'os. » À la fois vérité multiple et absence de vérité, comme Giono conte certains épisodes de sa vie. Il prend plaisir à rattacher sa création à des souvenirs familiaux, plus souvent qu'ailleurs.

Thérèse, au parcours ambigu, évoque sa fuite de sa région natale de la Drôme, à vingt-deux ans, pour s'installer à Chatillon avec son fiancé Firmin. Elle remarque bientôt la femme la plus élégante de la ville, madame Numance, dont la générosité semble sans limite. Un lien de fascination mutuelle puissant se tisse entre ces deux âmes fortes. Mais Firmin va s'interposer dans cette relation et troubler le jeu. Son but est d'escroquer les Numance qui se laissent déposséder de tout sans sourciller. Madame Numance disparaît pour toujours. Dès lors, Thérèse ne sera plus jamais la même, trompant son mari, se jouant de ses amants, et n'hésitant pas à faire tuer son mari. Au fil de la nuit se dessine l'histoire d'une vie. Il faut sans doute aller plus loin que la simple psychologie et comprendre que ce qui unit ces deux femmes, dont les destins finissent par se rejoindre dans la folie, c'est probablement cette quête du mystérieux qui les dépasse. Le mépris et la haine autrefois inconnus de Giono, font désormais partie de son univers. Ce roman de destruction de l'être aimé par l'être aimant, correspond à la période juste après la seconde guerre mondiale, qui l'a profondément choqué et fait douter de l'humanité.

Les personnages féminins abondent chez Giono, avec souvent une place de premier plan. Qu'elles soient mères, compagnes, filles, ou ni les unes ni les autres, elles sont libres et ont, la plupart du temps, de forts caractères. Et ce n'est pas forcément parce qu'elles sont jeunes et belles qu'elles sont admirables, mais pour bien d'autres raisons. Car Giono, en cette matière aussi, se plaît à casser les clichés. Il se sent proche des femmes libres, qui dans leur révolte, essaient d'exister. Elles ne supportent pas l'autoritarisme masculin, certaines cultivent le mensonge et la dissimulation. Thérèse détruit son mari à petit feu, pendant seize ans, tout en paraissant être une épouse attentionnée. Il veut probablement dénoncer l'apogée de la civilisation moderne, ennemie de la force de l'âme. Giono rejette cette nouvelle société corrompue, méprise toutes les faiblesses, les lâchetés et les compromissions qu'elle encense. Il est conduit à admirer des êtres d'exception « par-delà le Bien et le Mal ». Le lecteur peut éprouver un malaise devant cet immoralisme. « Thérèse était une âme forte. Elle ne tirait pas sa force de la vertu : la raison ne lui servait de rien ; elle ne savait même pas ce que c'était ; clairvoyante, elle l'était, mais pour le rêve ; pas pour la réalité. Ce qui faisait la force de son âme c'est qu'elle avait, une fois pour toute, trouvé une marche à suivre. La vérité ne comptait pas. Rien ne comptait que d'être la plus forte et de jouir de la libre pratique de la souveraineté. Elle se satisfaisait d'illusions comme un héros. » Thérèse ne peut se réaliser, que dans le rôle du bourreau, et bannit toute forme de compassion. Elle est une femme féroce et « forte » mais une âme seule. La solitude est encore notifiée par Giono.

En 1954, Giono est élu à l'académie Goncourt. Ses romans, plus espacés, gardent leur intensité, leur poésie et leur vivacité de narration. Cet écrivain, créateur de mondes, publie son dernier roman *L'Iris de Suze* en 1970, quelques mois avant sa mort. Il synthétise la fiction romanesque selon Giono et parfait l'ensemble de son travail qui clôture les *Chroniques*. Ce roman reprend la construction gionienne. Au début l'isolement, l'ennui, puis la fuite et ses conséquences : c'est-à-dire la destruction. Ce roman à la fin lumineuse est écrit dans un style pétillant, d'une allègre jeunesse, extraordinaire chez un homme de 74 ans. Un roman déconcertant, sans que l'unité de ton n'y soit jamais rompue. Il touche d'un côté à l'opéra-bouffe par son humour, et de l'autre par ses frontières avec l'absolu, au récit métaphysique ou mystique – bien que d'une mystique rigoureusement sans Dieu. L'armature du récit repose sur un personnage unique, surnommé Tringlot, le seul d'ailleurs dont les pensées soient connues, un voleur en cavale qui ne veut plus fuir, et qui est prêt à abandonner tout son

butin, malgré le mal qu'il s'est donné pour l'acquérir. Il aspire enfin à une vie calme car il a rencontré l'amour, celui d'une femme de grande beauté, surnommée « L'Absente », immobile qui ne parle pas et semble ne rien entendre. Il dit : « Je suis comblé maintenant, j'ai tout », alors qu'il avait auparavant prononcé les mêmes paroles en mettant la main sur un trésor. Désormais, l'absente serait protégée contre vents et marées, et ne saurait même pas qu'elle était tout pour lui : un amour absolu. Ce dernier roman revient à ses premières formes d'écriture, sans méchants ni monstres, caractérisé par l'innocence presque générale des êtres et un dénouement lumineux. Tringlot a trouvé la paix dans le renoncement et l'offrande de soi. Une petite note d'espoir et d'espérance se dégage à la fin de la vie de Giono, contrastant avec la période d'après-guerre, qui montrait dans ses romans, un monde plus complet et plus riche, mais aussi plus sombre.

Son ami et biographe Pierre Citron conclut : « Avec sa sympathie pour les paysans et les artisans, son horreur de la guerre et de la souffrance et de l'injustice, Giono a toujours, au fond de lui, regardé avec inquiétude l'évolution de l'humanité. Il dote son univers, même sombre, d'une constante richesse d'images poétiques et de narration, qui fait parfois vibrer la lumière et dissiper l'ombre.»

Approche bibliographique

CITRON P. *Giono 1895-1970*. Seuil, 1990.
GIONO A. *Mon père, contes des jours ordinaires*. Gallimard, 2003.

LES RENDEZ-VOUS MANQUÉS DE GIONO AVEC LE CINÉMA

Jean-Yves Bry

Né en 1895, comme le cinéma, Giono à l'âge de cinq ou six ans assiste avec son père à la première représentation cinématographique donnée à Manosque, dans une salle improvisée. L'enfant est émerveillé, et toute sa vie Giono sera un spectateur assidu.

Son épouse, Élise, se souvient qu'ils allaient ensemble au cinéma tous les dimanches après-midi, et que de 1920 à 1949 ils avaient vu tous les films qui passaient dans les trois cinémas de Manosque.

Ses filles, Aline et Sylvie témoignent de ses goûts éclectiques. Il aimait les westerns, les films d'aventures, et à peu près tous les autres genres, sauf les adaptations des romans qu'il avait aimé lire. Ce fut le cas de *La Chartreuse de Parme* de Christian-Jaque.

Giono a beaucoup écrit pour dire ce qu'il pensait du cinéma, par exemple : « Je suis bon public. Pour moi le cinéma est d'abord un moyen de distraction. Si je veux réfléchir je vais aux livres. En principe, je suis très éloigné de prendre ce plaisir aux films à thèses ; ce qui m'attire, ce sont les films d'action. Ce que je désire par-dessus tout, ce que je veux, c'est que l'on m'enchante par une belle ou tragique histoire ».

Quand on sait qu'une douzaine de films ont été adaptés d'une œuvre de Giono, qu'il en a réalisé et produit un lui-même et qu'il a présidé le jury du Festival de Cannes de 1961, on sent qu'il y a un paradoxe dans la relation Giono-cinéma.

La présente communication se limitera à trois aspects différents de ces relations complexes :

- la collaboration avec Marcel Pagnol,
- une œuvre de commande : *L'Eau vive*,
- une œuvre originale : *Crésus*.

La collaboration avec Marcel Pagnol : 1934-1938
De la trilogie de Pan à la tétralogie de Pagnol

Romans de Giono		**Films de Pagnol**	
1929 = Pan I.	*Colline*	1934 =	*Angèle*
1929 = Pan II.	*Un de Baumugnes*	1937 =	*Regain*
1930 = Pan III.	*Regain*	1933 =	*Jofroi*
1932 =	*Jofroi de la Maussan*	1938 =	*La femme du boulanger*
1932 =	*Jean le Bleu*		

La trilogie de Pan

Pan, le dieu des bergers d'Arcadie, y est symboliquement à l'œuvre.

Colline : dans un hameau de treize habitants le malheur rôde et la peur s'installe. La panique gagne avec la sécheresse, la maladie et le feu. La mort des responsables réels ou supposés libère du mal. Le Diable (Pan ?) se retire.

Un de Baumugnes : Angèle a été séduite par un mauvais garçon, qui la prostitue à Marseille. Amédée, ouvrier agricole, décide de la retrouver. Elle est revenue dans la maison de ses parents, qui la séquestrent avec son fils. Après une tentative de libération d'Angèle, Amédée repart seul. Quelques années plus tard, il repasse dans la ferme où il trouve une famille agrandie et réconciliée.

Dans *Regain*, Giono fait le récit de la restauration d'un ordre humain sur une terre retournée à l'état sauvage. C'est la nostalgie d'une vision du monde et d'un art de vivre, qu'il appellera la « civilisation paysanne ». À propos de sa trilogie, il a déclaré : « Ce qui relie ces trois livres, c'est le rythme de la Terre vivante et perceptible par tous les sens ».

La tétralogie de Pagnol

Jean Giono n'est pas le seul à être né en même temps que le cinéma, c'est aussi le cas de Marcel Pagnol né en1895 à Aubagne.

En 1933, Marcel Pagnol réalise son premier film *Le Gendre de Monsieur Poirier* d'après une pièce d'Augier et Sandeau. Les producteurs trouvant ce film un peu court, demandent à Pagnol un complément de programme pour le début du spectacle. Pagnol s'empare d'un des chapitres de *Solitude de la pitié*, de Giono, racontant l'histoire d'un paysan qui vend son verger mais ne veut pas que l'acheteur coupe les arbres qu'il a plantés. Ce sera *Jofroi*, le rôle-titre étant confié à Vincent Scotto, qui signe aussi la musique du film.

En 1934, Pagnol réalise *Angèle*, d'après *Un de Baumugnes*. Fernandel tient le rôle de Saturnin, valet de ferme enfant de l'Assistance publique, et Orane Demazis celui d'Angèle, jeune fille séduite puis exploitée par un proxénète de Marseille. *Angèle* est le premier film parlant tourné en France en extérieur, sur les lieux de l'action, près des Camoins dans le massif d'Allauch. Le succès fut immédiat. C'est peu de dire que l'adaptation modifie l'importance des personnages les uns par rapport aux autres, et que le choix des acteurs dicte la perspective narrative. Giono de son côté a écrit « [...] je ne suis prêt à aucune concession de médiocrité et j'ai été frappé par *Angèle*, comme d'un coup de bâton en pleine figure. Ce qui est fait est fait, tant pis. Je m'en fiche et l'on me connaît. Il suffit que je n'ai jamais collaboré à ça en quoi que ce soit ».

En 1937, Pagnol réalise *Regain*, d'après le roman de Giono. On y retrouve Fernandel dans le rôle de Gédémus, le rémouleur. La musique est d'Arthur Honneger, et les tournages extérieurs se font sur la colline Saint-Esprit du massif d'Éoures. Le village en ruine, appelé Aubignane dans le roman, a été entièrement construit par des ouvriers et artisans locaux. Selon René Jouglet, il était à peu près impossible de faire passer à l'écran ce qui faisait la force de l'écriture de Giono, « cette intégration de la poésie aux êtres comme aux choses, au mouvement du nuage comme à celui du forgeron, tout ce qui, dans toutes les pages, sent l'humus et la lavande ». Le public fit un triomphe au film. Robert Chazal résume l'opinion générale de la critique en y voyant « un plaidoyer merveilleusement convaincant en faveur de la terre et de ses enfants, une véritable œuvre de régénération ». Ce succès populaire fera plus connaître Giono et son prône du retour à la terre que tous les livres qu'il avait écrit jusque-là. Ce qui lui vaudra des ennuis plus tard, quand on l'accusera de soutien au régime de Vichy.

Enfin, en 1938 Pagnol réalise *La Femme du boulanger*, d'après un épisode de *Jean le bleu* de Jean Giono, qui ouvre son récit avec ces mots : « La femme du boulanger s'en alla avec le berger des Conches. Ce boulanger était venu d'une ville de la plaine pour remplacer le pendu. C'était un petit homme grêle et roux. Il avait trop longtemps gardé le feu du four devant lui à hauteur de poitrine et il s'était tordu comme du bois vert ». Quand on sait que Pagnol a donné le rôle de ce boulanger petit, grêle et roux à Raimu qui mesure 1,79 m, on comprend que c'est l'œuvre entière qui va passer à la moulinette de Pagnol. Le drame conjugal devient celui de tout un village qui n'a plus de pain, et le film donne à voir le monde de Pagnol. Tourné au Castellet pour les extérieurs, ce film laisse dans nos mémoires quelques scènes culte. Au moment de la sortie du film Henri Jeanson s'enthousiasme en ces termes : « D'une nouvelle de Jean Giono, Pagnol a tiré un film tout simple, un film admirable, un film qui a de la noblesse et de la grandeur, un film déjà classique. [...]. Du cinéma ? Non, du Pagnol ! Pagnol n'a pas essayé de photographier la Provence, ce n'est pas son affaire. Il n'a pas essayé de trouver l'émotion dans sa caméra, ce n'est pas son métier [...] Il a fait parler Raimu. Il a fait jouer Raimu. Il n'a pas quitté Raimu. Il n'a pas cessé de tourner autour de Raimu. Il a pris Raimu en flagrant délit de talent... » Giono ne partage pas ce point de vue, et malgré le succès commercial du film, une brouille sérieuse s'installe entre Pagnol et lui, jusqu'à un procès sur le droit d'adaptation au théâtre de *La Femme du boulanger*, bataille que Giono finira par gagner en 1942.

En conclusion de cette première partie, on peut constater que la collaboration Pagnol-Giono n'a pas fait naître une « école provençale » du cinéma. Chacun d'eux représentait un aspect de la Provence, et se méfiait de la vision de l'autre. Pour preuve, cette affirmation de Giono datant de 1961 : « Pagnol, qui a beaucoup de talent – je dis bien talent, pas génie – a contribué à donner de son pays une image fausse. Où a-t'il été pêcher son Marius ? Un provençal qui rêve de grands voyages sur la mer, c'est du délire ».

Une œuvre de commande : *L'Eau vive*

En 1955, E.D.F. entreprend d'énormes travaux d'aménagement du cours de la Durance, comprenant la construction du barrage de Serre-Ponçon. La Durance va être transformée en fleuve, dix-neuf usines hydro-électriques sont prévues ainsi que de nouveaux canaux d'irrigation. Deux communes doivent disparaître sous les eaux du barrage : Savine et Ubaye, contraignant environ quatre cent familles à l'exode. Les riverains sont inquiets, et E.D.F. veut produire un film documentaire vantant les mérites du projet. Giono vit depuis plus de cinquante ans à l'unisson avec la Durance sauvage, et ce projet n'a rien pour le séduire. Giono, après beaucoup d'hésitations, accepte de participer, à condition que René Allioux soit son collaborateur.

Du simple court métrage envisagé au départ, on en arrive à un long métrage. Il faut présenter non seulement les travaux mais aussi les problèmes qui se posent aux riverains, évoquer les changements géographiques et économiques. Il y a ceux qui craignent le bouleversement de l'environnement, et ceux qui vont travailler au chantier du barrage. Pour lier tout cela Giono a l'idée de suivre pendant quatre ans les allers et retours d'un grand troupeau entre le Montgenèvre et la Crau. À chaque transhumance les bergers seraient les témoins de l'avancement du chantier. À cette idée initiale s'ajoutera celle d'une jeune fille, Hortense, symbolisant la Durance, avec son caractère farouche et fantasque. Le scénario est l'œuvre commune de Giono et Allioux, le titre *L'Eau vive* est de Giono. La musique du film est de Guy Béart, qui écrira ensuite sur cette musique la rengaine que tout le monde connaît.

Le film est projeté en première mondiale à Cannes le 5 mai 1958.

« Le film le plus formidablement neuf de tout le cinéma français d'après la Libération » s'enthousiasme Jean-Luc Godard ; « Je déteste ce film, qui ne dit rien, car la moitié de mes confrères le portent aux nues » répond André Bazin.

Une œuvre originale : *Crésus*

Crésus est l'œuvre cinématographique de Giono, celle dont il a maîtrisé totalement la création, puisqu'il a commencé par en écrire le scénario original, puis les dialogues. Publié en 1961 le « livre de conduite du metteur en scène » donne, plan par plan, les indications techniques et dialogues.

À l'instar de Pagnol, Giono a créé sa société de production. Il a obtenu l'accord de Fernandel pour jouer le rôle-titre, ce qui lui a permis d'avoir l'aide des banques ainsi que la distribution du film en salle par la Gaumont. Lui qui avait écrit : « La caméra ne bouffe pas de la pellicule, elle bouffe de l'argent », et qui affichait son

mépris pour cet art industriel qu'est le cinéma, se lance donc en grand dans l'aventure. Il va réaliser le film, en s'adjoignant Claude Pinoteau comme conseiller technique et deux assistants : Bernard Paul et Costa-Gavras.

Le tournage a lieu du 14 mars au 16 avril 1960, à Manosque, Gréoux-les-Bains et sur le plateau de Lure. Giono a tourné en noir et blanc pour magnifier les paysages battus par le vent dans des nuances de gris délicates.

Giono va montrer les déséquilibres que peut causer une arrivée massive d'argent chez des gens qui n'en ont pas. Jules, le berger incarné par Fernandel, mène une vie solitaire et retirée du village, avec des habitudes bien réglées comme le montrent les premières scènes de préparation de son repas du soir suivant un rituel bien établi, accompagné de la lecture tâtonnante mais émerveillée du catalogue de la Manufacture d'armes et cycles de Saint-Étienne. Il « convoque » ensuite une jeune veuve voisine en posant une lampe allumée sur le rebord de la fenêtre.

Jules trouve un container, qu'il prend d'abord pour une bombe, renfermant deux mètres cubes de billets de cinq mille francs et n'arrive même pas à compter sa fortune, qu'il dissimule tant bien que mal chez lui. Il se rend chez sa vieille institutrice. Cela donne un dialogue savoureux sur la valeur du zéro, et quand il y a trop de zéros derrière un chiffre on ne peut plus nommer le nombre et on explose !

Jules interroge ensuite le curé, qui y perd son latin, puis le banquier qui convertit la somme en nombre de bicyclettes qu'il peut acheter à la minute pendant des années. En dernier ressort il s'adresse à Fine, sa « bonne amie », qui avec bon sens lui dit que l'inquiétude ça creuse et qu'il faut la nourrir. Jules offre à tous les villageois un banquet au sommet d'une colline. Il y a du Buñuel dans cette vision des convives surpris et inquiets par tant de générosité. Ils ne comprennent ni que cela puisse être désintéressé, ni comment Jules peut avoir tant d'argent. Le banquet tourne mal et tous repartent fâchés.

Les jours suivants Jules distribue des liasses de billets dans chaque maison, ce qui ne fait qu'accroître l'inquiétude. Désorientés, les gens n'accomplissent plus leurs travaux habituels. Ils s'affolent et décident de supprimer le perturbateur qui ne doit son salut qu'à l'arrivée de deux policiers qui viennent ramasser tous les billets qui sont faux. La vie reprend son cours normal. Jules donne le dernier billet à manger à une chèvre. Il se décide à faire sa demande en mariage à Fine qui n'attendait que cela.

C'est une fable qui va un peu au-delà du simple proverbe « l'argent ne fait pas le bonheur ». Comme l'écrivit Pierre Marcabru dans *Combat* à la sortie du film : « Dans les solitudes de Lure, l'argent à quoi ça sert ? Il faut d'abord l'imaginer, en saisir les dimensions, l'inventer [...] Crésus imagine, ceux à qui il porte de l'argent imaginent. C'est un film où les personnages cherchent à trouver des raisons. Bref, l'argent les dérange et les menace ».

D'après le box-office, ce film a eu 2 479 000 entrées, se classant comme 19e film de l'année. Il n'arrive toutefois qu'au 35e rang dans la liste des meilleures entrées de Fernandel.

Conclusion

Après la réalisation de *Crésus*, Giono a pris du recul, laissant d'autres adapter ses œuvres. Citons-en deux, faites de son vivant.

Les Grands chemins, 1963. Adaptation de Christian Marquand, réalisation de Roger Vadim. « C'est le dernier de mes livres auquel j'aurais pensé. Je n'en voyais pas l'intérêt cinématographique. »

Le Chant du monde, 1965. Réalisation de Marcel Camus, avec Charles Vanel et Catherine Deneuve. « J'ai fait un livre, Camus en a fait un film. Je n'ai rien à y perdre, rien à y gagner. »

Pour conclure, il paraît utile de rappeler que deux événements importants dans la vie de Giono ont influencé son œuvre :

- La découverte des écrivains de l'Antiquité : il note dans son journal qu'adolescent il préférait pour des questions de prix acheter des ouvrages publiés en éditions scolaires dans la collection Garnier : Aristophane, Eschyle, Sophocle, Théocrite, Homère, Virgile ne coûtaient que 0,95 F, tandis que les livres de Henri de Régnier ou d'André Gide coûtaient 3,50 F. « Voilà la raison qui a présidé à la confection de ma bibliothèque... Voilà les livres dont j'ai subi l'influence »...

- La découverte de la Haute-Provence avec ses paysages grandioses et ses villages qui meurent. À onze ou douze ans, son père le laisse libre de partir avec un peu d'argent pour aller où il veut. En 1919 ou 1920, il a accompagné le garde-champêtre chargé de fermer la mairie de Redortiers (Aubignane dans *Regain*), un village abandonné, devenu désert après la mort du dernier habitant.

Cela pour comprendre mieux l'écrivain. Car Giono est avant tout un écrivain, un artisan de l'écriture, attaché à son porte-plume. « Écrire est un art ; cinématographier est une industrie » dit-il souvent, et, en 1965 : « Pour qui sait écrire (et sait ce que c'est que d'écrire) la caméra est l'instrument le plus gauche et le plus gourd qui soit ; exprimer une subtilité avec cet instrument est toujours un travail de gymnasiarque et d'homme-serpent. Je parle pour moi, parce que moi, je suis gauche et maladroit dans le cinéma. Cela ne veut pas dire que le cinéma soit mauvais en général ».

Ouvrages consultés

GIONO J. *Regain*, Le livre de poche, LGF. 1995.
GIONO J. *Crésus*, 4+AR, Manosque. 1961. Avec 10 dessins de Lucien Jacques
PAGNOL M. *Regain : film de Marcel Pagnol d'après le roman de Jean Giono*, Les Éditions Marcel Pagnol. 1937.
PAGNOL M. *Œuvres complètes*. Tome II. *Cinéma*, Éditions de Fallois. 1995.
CHEVALY M. *Giono vivant : notre ami Jean le Bleu*, Éditions Autres Temps. 1995.
MENY J. *Jean Giono et le cinéma*, Éditions J.C. Simoën. 1978.
HAUSTRATE G. *Le guide du cinéma*. Tome 1 : *1895-1945*. Syros. 1984.

CONCLUSION GÉNÉRALE

Roland BILLAULT

Conclusion sur Giono avec Pierre Magnan

C'est un jugement prémonitoire, un peu abrupt certes, de Pierre Magnan, ami et commentateur passionné de Giono : « Dans cinquante ans d'ici, quand nous serons rentrés dans la nuit des temps, on lira Proust pour retrouver le sommet de l'art de vivre et on lira Giono dans les écoles pour apprendre aux enfants ce que c'était qu'un arbre ou un torrent… ». Belle et triste vision qui doit nous pousser à les relire sans cesse, n'est-ce pas ?

COMMISSION D'HISTOIRE

Responsable : Rémi Monaque

séance du 26 février 2019

L'IRRUPTION DE LA RÉVOLUTION DANS LA MARINE À TOULON

INTRODUCTION

Rémi Monaque

Le thème retenu pour la présente commission est l'irruption de la Révolution française dans la marine à Toulon. J'ai proposé ce thème à nos collègues Monique Bourguet, Michel Colas et Yves Borrini avec l'espoir de parvenir à une meilleure compréhension d'événements d'une grande violence qui m'ont laissé souvent incrédule et troublé. Comment cette marine de Louis XVI, disciplinée et efficace, qui avait fait jeu égal quelques années plus tôt avec la très puissante *Royal Navy*, a-t-elle pu devenir en quelques mois ce monstre ingouvernable que les amiraux les plus républicains auront le plus grand mal à maîtriser ?

Les acteurs du drame

Le drame que nous allons essayer de mettre en scène compte trois acteurs principaux : la marine locale, l'arsenal, et la ville de Toulon. Comme dans toute bonne tragédie, ces personnages sont unis par des liens de forte dépendance. Ils éprouvent les uns envers les autres souvent de l'hostilité, parfois de la connivence dans une grande ambiguïté de sentiments. Un facteur majeur me semble indispensable à prendre en compte pour comprendre le déroulement de la tragédie. À Toulon, tout dépend étroitement de l'existence d'une marine de guerre. Les forces navales présentes dans le port sont la raison d'être de l'arsenal. Quant à la ville, elle n'existe pratiquement que par sa vocation de port de guerre. Elle n'abrite aucune vie universitaire et n'exerce aucune fonction administrative dans la province. Son commerce maritime, en raison des privilèges marseillais, se réduit à un cabotage local souvent lié à l'approvisionnement de l'arsenal et de la flotte de guerre. Son industrie et son artisanat relèvent pour l'essentiel d'activités de sous-traitance de l'arsenal. Si l'on fait exception des modestes revenus agricoles dont bénéficient quelques propriétaires terriens, nobles ou bourgeois, la population tout entière – elle compte alors quelque 30 000 habitants – ne vit ou ne survit qu'en fonction des crédits distribués par l'État pour faire fonctionner sa marine de guerre. Tout licenciement de personnel dans l'arsenal, tout retard dans les paiements provoquent l'embarras dans la classe aisée, peu nombreuse à Toulon, la gêne dans le peuple et la détresse dans ce que les contemporains appellent le bas peuple. Les troubles et les émeutes, plus ou moins canalisées et exploitées éclatent alors et provoquent la confrontation de nos trois acteurs.

L'ambiguïté des convictions politiques

Il serait faux de croire que lorsque surgit la Révolution la ligne de partage entre ses partisans et ses adversaires soit nettement tracée. Parmi les élites – et il s'agit à Toulon pour l'essentiel des officiers civils et militaires de la marine royale – un fort courant est acquis aux idées nouvelles propagées par les Lumières. Un grand nombre d'officiers appartiennent aux loges toulonnaises où l'on débat des réformes qu'il faudrait entreprendre. L'émigration précoce de la noblesse ne touche qu'un petit nombre d'individus « réactionnaires » et lucides qui ont compris que les évolutions qui s'annoncent vont bouleverser le monde auquel ils sont attachés et mettre

leur vie en péril. Pour la majorité des officiers, c'est une lente prise de conscience qui commence : leur qualité d'aristocrates les prive peu à peu de la confiance de leurs subordonnés et leur vie à bord des vaisseaux et dans l'arsenal devient un calvaire. Malgré leurs convictions « progressistes » ils seront contraints d'émigrer pour sauver leur honneur et leur vie. Leur résistance aux menées révolutionnaires paraît faible et velléitaire. Il faut souligner à leur décharge que le pouvoir politique en place ne les soutient pas et se montre lui-même hésitant et impuissant[1]. Seules quelques très fortes personnalités de l'ancien grand corps des officiers de vaisseau parviendront, nous le verrons, à se maintenir aux commandes dans la tourmente. En ce qui concerne le tiers-état, l'ambiguïté et l'évolution des convictions politiques ne sont pas moins grandes. Nous verrons la municipalité toulonnaise passer d'un jacobinisme modéré à un jacobinisme forcené, avant de devenir girondine et même pour son malheur royaliste. Quant au bas peuple des miséreux et des marginaux il est surtout sensible aux mesures qui lui permettent de survivre et aux occasions de pillage qui se présentent à lui.

Les limites de notre étude

Nous tenterons de respecter, dans la mise en scène du drame qui nous occupe, la règle des trois unités chère à Boileau, sinon dans sa lettre du moins dans son esprit. L'unité de lieu est évidemment Toulon et ses environs, même s'il semble indispensable de bien mettre en évidence l'étroite correspondance entre événements nationaux et locaux dans la marche de la Révolution. L'unité de temps est inscrite dans la période qui va de mars 1789 à la fin de la Terreur. L'unité d'action est l'irruption de la Révolution dans la marine à Toulon depuis sa première manifestation jusqu'à son paroxysme.

Répartition des tâches

Yves Borrini interviendra le premier. Il nous proposera une chronologie générale des événements en prenant soin de faire le parallèle entre la marche « nationale » de la Révolution et ce qui se passe à Toulon. Il s'attachera ensuite aux rôles joués par la municipalité et par le directoire du département.

Monique Bourguet complètera l'étude du rôle joué par la ville de Toulon en prenant en compte la formation et l'action des clubs toulonnais et le rôle joué par les femmes.

Michel Colas nous parlera de la situation de l'arsenal en 1789 avant de montrer la motivation et l'action des différentes catégories de personnel tout au long de la période qui nous intéresse.

Il me reviendra enfin d'évoquer comment a été vécue dans le haut commandement et à bord des vaisseaux l'irruption de la Révolution. Je retiendrai pour illustrer mon propos deux moments particulièrement forts : l'odyssée de la première escadre de la République d'octobre 1792 à mars 1793 et le comportement des états-majors et des équipages lors de la livraison de Toulon aux Anglais.

1 Après la démission du comte de La Luzerne en octobre 1790, les ministres de la Marine se succèdent à un rythme accéléré : on en compte huit pendant les années 1791- 1794. Ces ministres éphémères perdent peu à peu toute autorité et s'en remettent aux assemblées (Constituante, Législative et Convention).

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE À TOULON ET LES MOUVEMENTS POPULAIRES : CHRONOLOGIE COMPARÉE

Yves Borrini

L'Ancien Régime est en crise depuis plusieurs années. Loménie de Brienne, ministre d'État, dans sa lutte avec le parlement de Paris, propose sa démission le 8 août 1788, mais à condition que soient convoqués des états généraux pour porter remède aux désordres de l'État. L'annonce de l'ouverture des états généraux le 1er mai 1789 est autant source d'inquiétude que d'enthousiasme, à Toulon comme ailleurs.

Acte I : 1789, la pré-Révolution - L'Assemblée nationale constituante, 1789/1791

Le 1er janvier 1789, la lettre qu'adresse aux Toulonnais l'intendant de la Marine, Pierre Victor Malouet, ami de Necker, révèle l'espoir mais aussi l'appréhension : « Messieurs les Maires et Échevins, J'ai l'honneur de vous envoyer, Messieurs, les résultats du Conseil et le beau rapport de M. Necker sur la convocation des états généraux. Faites en part, je vous prie, à tous nos concitoyens. On ne saurait trop hâter de répandre les espoirs et la joie qu'incitent en ce moment dans tous les cœurs, les dispositions généreuses du souverain et le touchant caractère du ministre. »

Les 23 et 24 mars 1789, éclatent simultanément à Marseille et à Toulon des émeutes de subsistance et antifiscales, au moment des réunions publiques de rédaction des cahiers de doléances. Une foule très compacte, dans laquelle fusent des menaces de mort à l'encontre de plusieurs élus, bloque l'hôtel de ville où siège la commission électorale. « Reconnaissant que le courroux de la populace était excité par la cherté des denrées de première nécessité, nous lui avons fait annoncer une diminution de prix sur le pain, la viande et l'huile. » Puis la foule se porte au palais épiscopal qu'elle met à sac et défile jusqu'au port en une procession carnavalesque et païenne qui précipite le carrosse de l'évêque dans le port.

Et, singularité de Toulon :« Le vingt-cinq mars, les ouvriers de l'arsenal s'attroupèrent, la cloche les appela vainement au travail, ils refusèrent d'aller à l'ouvrage, se plaignant avec aigreur de l'inexactitude de leur paiement, [il leur est dû trois mois de salaire] à ces plaintes succédèrent des menaces de se porter aux plus graves excès. »

Un notable toulonnais, élu municipal, le sieur Mallard, le seul imprimeur que compte la ville, se rend à l'arsenal et offre au commandant « une somme considérable pour être employée au paiement des gens de l'arsenal [...] », espérant soulager la misère ouvrière, ramener la tranquillité publique et peut être briser la grève.

Le 28 mars Albert de Rions, commandant de la place de Toulon rend compte des troubles à l'ordre public à son ministre de tutelle et regrette l'inaction de la troupe. Il conclut son courrier par ces paroles lourdes de sens et de menace : « des troupes bien commandées peuvent seules en venir à bout ».

Paris connaît des émeutes semblables un mois plus tard, du 26 au 28 avril 1789 au faubourg Saint-Antoine, contre un fabricant de papiers peints nommé Réveillon, employeur de 300 ouvriers qui se dirigent vers l'hôtel de ville aux cris de « Mort aux riches, mort aux aristocrates, aux accapareurs, le pain à 2 sous, à bas la calotte, à l'eau les foutus prêtres ».

Les journées d'émeutes du mois de mars ont interrompu la rédaction des cahiers de doléances de la ville de Toulon. Le 28 mars, les réunions reprennent et on recommence avec vingt-deux nouveaux représentants des classes populaires, marins, ouvriers, charpentiers, calfats qui vont laisser leur marque sur le cahier de doléance. « La comparaison du texte établi le 28 mars avec le projet initial et manuscrit du 23 révèle l'addition de plusieurs demandes de la foule. »

Le 17 juin, le tiers état se proclame Assemblée nationale. Le 20 juin, c'est le serment du Jeu de paume. Le 9 juillet, proclamation de l'Assemblée constituante. La prise de la Bastille, le 14 juillet, est précédée la veille,

par la formation d'une municipalité et d'une garde bourgeoise à Paris, la future garde nationale, une armée citoyenne.

Durant l'été 1789, une « grande peur » se répand dans tout le royaume. Cette peur collective prend dans chaque région un aspect local : on pille, on incendie, on s'arme, on organise des milices. Dans la confusion et parmi les fausses informations, on pourchasse les aristocrates, des membres du clergé ou des attaquants imaginaires. À Toulon, le 25 août 89, la foule perquisitionne le château Missiessy, demeure d'une famille noble de militaires, à la recherche d'armes et d'explosifs : la rumeur disait que les ennemis du peuple allaient faire sauter la ville. Le 26 août 1789 : l'Assemblée nationale constituante adopte la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen.

Le mois d'octobre 89 voit se révolter le peuple parisien qui ramène l'Assemblée nationale et le roi à Paris, le forçant à retirer son veto et à signer les décrets d'abolition des privilèges proclamée le 4 août. Le peuple de Toulon rassemblé le 1er décembre 89 sur la place d'Armes exige et obtient la réintégration de deux ouvriers de l'arsenal licenciés pour avoir voulu entrer dans la garde nationale. Mal protégé par les canonniers-marins qui fraternisent avec les émeutiers, d'Albert de Rions, le commandant de la marine, est emprisonné par la municipalité, qui lui sauve ainsi la vie, avant de pouvoir nuitamment quitter la ville. Il n'a été que mollement soutenu par le ministre de la Marine et a subi de vives attaques à l'Assemblée nationale. L'armée fraternise avec la foule des manifestants et refuse de faire usage des armes.

Cette affaire, dite de « la marine », aura un grand retentissement national. *Le Moniteur universel* (l'ancêtre du *Journal officiel*) relate la séance de l'Assemblée nationale au cours de laquelle Robespierre, le 16 janvier 1790, prend le parti des Toulonnais et légitime cette garde nationale qu'il qualifie de « résistance à l'oppression ». La garde nationale à Toulon, sera à maintes reprises objet de confrontation entre ceux qui veulent l'interdire et sauver l'Ancien Régime et ceux qui entendent y mettre fin. Le Toulonnais Pierre Letuaire, tout en étant de la génération suivante puisqu'il est né en 1798, a magnifiquement illustré cet enthousiasme populaire pour la garde nationale dont la création symbolise le triomphe de la Révolution.

Cette première phase de la Révolution montre clairement deux faits :

1-Toulon y prend une part active, et anticipe souvent sur la marche de l'histoire nationale ou s'en fait l'écho immédiat et puissant,

2-Toulon, par sa composition socio-professionnelle, rassemble toutes les tendances et toutes les forces qui, dans le pays, vont s'affronter au cours de la décennie révolutionnaire : « la populace », terme d'époque, misérable et méprisée, la classe ouvrière de l'arsenal, poumon économique de la ville, la catégorie des artisans, commerçants petits entrepreneurs et leurs employés qui vivent de l'activité des arsenaux et de la marine (par exemple, la ville comporte 110 maîtres cordonniers qui sont le groupe professionnel le plus nombreux et le plus misérable parmi les artisans, mais aussi le plus remuant), une bourgeoisie privilégiée qui se partage les pouvoirs municipaux, départementaux et juridiques, une caste aristocratique constituée principalement du corps des officiers supérieurs, et enfin un clergé et des congrégations religieuses qui ont une réelle emprise sur ce peuple toulonnais très majoritairement religieux, au total une ville de trente mille âmes.

Acte II : 1790 - La révolution anti-absolutiste

17 janvier 1790 : en vue des prochaines élections municipales, la ville est divisée en huit sections ainsi nommées : Saint-Jean, Saint-Lazare, Saint-Vincent, Saint-Dominique, Saint-Philippe, Saint-Pierre, Saint-Esprit, Saint-Roch. Ces sections, d'abord divisions administratives ayant la fonction de découpage et de bureaux électoraux, vont prendre une place prépondérante dans le cours des événements, en devenant les lieux de discussion, de rassemblement et de participation populaire où sont admis ceux qui n'ont pas le droit de vote (les femmes et tous ceux qui, très nombreux, ne paient pas le cens).

8 février : entrée en fonction de la nouvelle municipalité toulonnaise rajeunie où domine une bourgeoisie révolutionnaire.

3 mai : un nouveau licenciement de 40 ouvriers de l'arsenal provoque une nouvelle émeute.

13 mai 1790 : Toulon devance encore Paris en organisant de grandes festivités pour célébrer la fédération entre les corps des armées de terre, de la marine et la garde nationale. Paris célébrera la fédération le 14 juillet 1790 au cours de la laquelle le marquis de La Fayette, chef de la garde nationale de Paris, prête serment. Ces

journées illustrent l'illusion d'une « révolution heureuse », selon les termes de François Furet, qui mettrait fin à l'absolutisme tout en maintenant une monarchie constitutionnelle dans laquelle dominerait une bourgeoisie éclairée. Une des pièces des archives municipales, détaille tout le programme du protocole et des réjouissances de ce 13 mai : en résumé le défilé d'un détachement militaire de 8 000 hommes avec à sa tête la nouvelle municipalité, une double haie d'honneur de la garde nationale, une cérémonie des serments, puis sur quatre autels perchés à 25 pieds de hauteur sont célébrées simultanément dans les quatre directions cardinales quatre messes au cours desquelles, au moment de la communion, sont chantés par les aumôniers et par la foule le motet qui faisait office d'hymne royal depuis près de deux siècles, le *Domine salvum fac regem*, (Dieu sauve le roi) suivi de deux nouveaux versets de circonstance avec de nouvelles paroles, *Domine salvum fac gentem*, (Dieu sauve le peuple) suivi d'un *Domine salvum fac legem* (Dieu sauve la loi) : « Il y fut chanté le Te Deum et à l'instant du dernier verset, l'artillerie de l'amiral, celle des remparts, et de la Grosse tour se fit entendre et toutes les cloches de la ville furent agitées… Il y eut sur les cinq heures la joute et la bigue… et tout se passa avec ordre dans la joie publique et aucun incident ne troubla cette fête. » Ces régates et jeux sur le port garantissaient la bonne humeur : les concurrents, travestis en femmes devaient se hisser en haut d'un mât, appelé une bigue, dressé au-dessus de l'eau, (c'est également le nom donné aux grues du port), mât enduit de savon ou de suif pour aller décrocher généralement un chapeau.

Voici à présent une « spécialité toulonnaise » sans équivalent parisien : pour ce 13 mai 1790, Étienne Pelabon, menuisier de son état, machiniste du théâtre de Toulon « Les Fantaisies toulonnaises », fait représenter sa deuxième pièce de théâtre, écrite en français et en provençal, célébrant cette fête du consensus, au titre évocateur *La Réunion patriotique ou Minerve à Toulon*, pièce qui s'achève sur cette harangue de Minerve, déesse de la sagesse : « Provençaux braves gens vous m'arrachez des larmes/ Par ce charmant accord Dieu bénira vos armes, / En écartant d'ici toute division, / Vous servirez d'exemple à chaque nation ».

18 juin 1790 : autorisation d'ouverture du club patriotique de Toulon, qui deviendra le club Saint-Jean.

11 août 1790 : nouvelle émeute et tentative d'assassinat sur la personne du marquis de Castellet, ancien chef de l'escadre et du port.

Le 3 décembre 1790, Louis XVI demande par écrit au roi de Prusse son soutien contre la révolution.

Acte III - Radicalisation du mouvement populaire

Le 20 juin 1791 voit l'échec de la fuite de la famille royale arrêtée à Varennes-en-Argonne. L'Assemblée constituante percevant l'extrême danger de la situation, répand la fable d'un enlèvement du roi. La section n°3 Saint- Vincent de Toulon exprime sa plus vive inquiétude au sujet de ce prétendu enlèvement, document démontrant que ces sections de quartier ne sont plus seulement des bureaux de vote, mais des lieux de la nouvelle citoyenneté. Les citoyens de la section Saint-Vincent se sont séparés « …les larmes aux yeux, les cœurs remplis de tendresse et de fraternité, ils se sont tous embrassés avec l'effusion du plus véritable patriotisme… Ils mourront pour la constitution et de la défense de leur mère commune la ville de Toulon… » et c'est signé : Brunet, président.

Le dimanche 17 juillet, à Paris, la fusillade du Champ de Mars, fait plusieurs dizaines de morts : les Constituants et la Commune de Paris font tirer par la garde nationale sur les milliers de pétitionnaires venus réclamer la déchéance du roi et la proclamation d'une république.

Le maire jacobin de Toulon, Hyacinthe Paul, fait le constat de cette même profonde division. Il déplore cet antagonisme violent et meurtrier qui oppose les différentes catégories de la population. Cette division se cristallise dans la lutte que se livrent la municipalité à majorité jacobine et le département antijacobin et contre-révolutionnaire… Il écrit le 3 août 1791 : « Une véritable ligne de démarcation sépare les Toulonnais… le parti de l'Ancien Régime rassemble la classe bourgeoise et commerçante, les anciens agents du despotisme et les quelques quatre ou cinq familles nobles de Toulon… » Tel est le nouveau rapport des forces politiques : une partie importante de la bourgeoisie a rejoint les aristocrates tandis que le camp jacobin mobilise par le biais de l'arsenal les groupes populaires.

Le 23 août, à Toulon sur la place d'Armes, un affrontement entre les membres du club Saint-Jean (jacobin) et ceux du club Saint-Pierre (antijacobin) fait neuf morts. La municipalité proclame la loi martiale à 21h15 avec déploiement du drapeau rouge au balcon de l'hôtel de ville. Le 1er septembre, la municipalité adresse à l'Assemblée une pétition de protestation et de dénonciation des agissements contre-révolutionnaires du directoire du département : «… Ah ! Nos législateurs, nous voyons avec douleur que l'abus le plus cruel est

l'abus du pouvoir ; le Directoire du département du Var et le Tribunal du district de Toulon sont composés de citoyens bien méchants ; à la tête du parti bourgeois, ils veulent le faire triompher [...]. C'est ce qui fait que les troubles se manifestent toujours ici dans le temps des élections... » C'est signé par sept élus municipaux, dont cinq seront massacrés les 28 et 29 juillet 1792.

Le lendemain, 2 septembre 1791, en réponse à cette pétition, le directoire du département, usant de l'autorité supérieure que lui confère la loi, prononce la dissolution du conseil général de la commune et propose la dissolution de la garde nationale de Toulon.

Le 3 septembre 1791, l'Assemblée constituante adopte la première constitution qui consacre le rêve d'une monarchie constitutionnelle, au moment où l'harmonie rêvée semble de plus en plus inatteignable.

1792 - Assemblée législative - 10 mars/19 septembre

20 avril 92 : déclaration de guerre à l'Autriche. 11 juillet : déclaration de la Patrie en danger. Il règne en France un climat d'extrême tension, les pays coalisés ont décidé de démembrer la France.

27-28 juillet 1792, journées meurtrières dans les rues de Toulon : 12 personnes sont « lanternées » dont les administrateurs du département.

Le 10 août 1792, la commune insurrectionnelle de Paris est proclamée sous l'impulsion de 28 sections sur 48 que compte Paris. La foule d'insurgés composée d'environ 20 000 personnes prend d'assaut le palais des Tuileries où siège du pouvoir exécutif, protégé par environ 800 gardes suisses. Le feu est ouvert, sans que l'on sache de quel côté le premier coup est parti. On compte environ 300 gardes tués au combat et 300 personnes parmi la foule. Cette journée révolutionnaire consacre la chute de la monarchie par l'arrestation de toute la famille royale, emmenée au donjon du Temple. Le Toulonnais Joseph Barralier, procureur-syndic de la municipalité, fait un compte rendu de cette terrible journée (Arch. Mun. L105).

À Toulon, le 24 août, dans cet environnement de guerre et de soulèvement populaire, se produisent de nouvelles émeutes et de nouvelles exécutions, dont celle du curé de La Valette. C'est dans ce climat de guerre civile qu'ont lieu les nouvelles élections, les 2 et 19 septembre pour élire la nouvelle Assemblée constituante, appelée la Convention. C'est le premier « suffrage universel » de l'histoire de France, « universel » à l'exception...des femmes, des domestiques et des hommes de plus de 25 ans sans revenus ou sans adresse. Le 21 septembre 1792, les députés de la Convention réunis pour la première fois, décident à l'unanimité l'abolition de la monarchie constitutionnelle en France. La République est déclarée « une et indivise ».

Convention nationale - Du 21 septembre 1792 au 26 octobre 1795

La Convention nationale succède à l'Assemblée législative afin de donner une nouvelle constitution à la France, rendue nécessaire par la déchéance de Louis XVI.

Le mois de septembre 92 est resté tristement célèbre pour les massacres dans les prisons de Paris, mais également un peu partout en France.

Novembre 1792, nouvelles élections municipales qui consacrent le triomphe des Jacobins, un temps exclus. Ils reprennent la direction de la municipalité avec à leur tête Hyacinthe Paul réélu maire. Les clubs Saint-Jean et Saint-Pierre fraternisent et organisent des banquets républicains.

Acte IV - 1793, l'année du retournement toulonnais

15 janvier : « inauguration » de la guillotine à Toulon, exécution du dénommé Figon, l'un des pendeurs de l'été 1792.

21 janvier 93 : exécution de Louis XVI.

1er février : déclaration de guerre à l'Angleterre et à la Hollande. La France est en guerre sur plusieurs fronts, et l'ennemi n'est pas seulement extérieur. Les ennemis de la Révolution sont aussi à l'intérieur, le 11 mars marque le début de la rébellion vendéenne. Et bientôt, l'insurrection girondine va se nommer en Provence, le « mouvement fédéraliste ».

6 avril : formation du Comité de salut public, premier organe du gouvernement révolutionnaire, mis en place par la Convention, composé de neuf membres sous l'influence de Danton.

20 mai : incarcération au fort Lamalgue de 74 suspects, en majorité des officiers de Marine. Ceci démontre que les Jacobins sont encore dominants à Toulon.

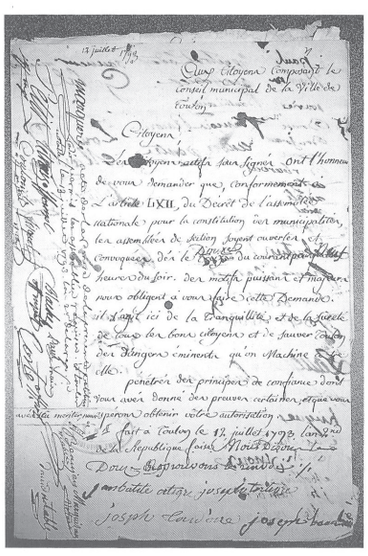
1er mai : formation du Comité général des 32 sections de Marseille, qui prend le pouvoir dans la ville.

12 juin : Manifeste des républicains de Marseille, se déclarant en insurrection contre la Convention. La Provence passe au fédéralisme, alors que Toulon reste une place forte du jacobinisme.

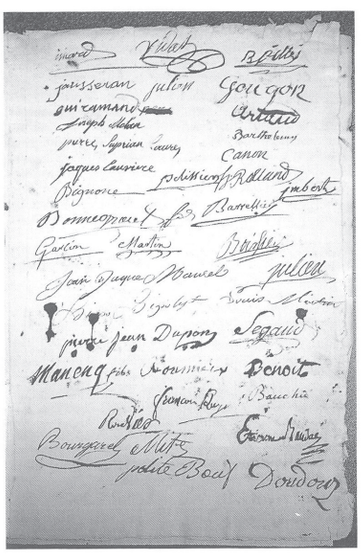
2 juin : arrestations de 29 députés girondins. 80 000 émeutiers parisiens en colère assiègent la Convention. Ils réclament la destitution et l'arrestation des députés girondins. Plusieurs de ces derniers prennent la fuite et vont favoriser les insurrections fédéralistes.

24 juin : la Convention montagnarde promulgue la nouvelle constitution, dite Constitution de l'an I, élaborée par le Comité de salut public et jamais appliquée. Cette nouvelle constitution complète celle de 1791 et la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen. Elle innove par la proclamation de droits économiques et sociaux, et par l'interdiction de l'esclavage.

12-13 juillet : début du mouvement sectionnaire toulonnais, suite à la pétition qui recueille 228 signatures, à l'initiative du dénommé Jean Baptiste Roux, pour la réouverture des sections toulonnaises. Les conseillers municipaux se trouvent contraints de reconnaître le fait accompli, ils signent dans un très court verbal, un décret de réouverture des sections.



Pétition de divers citoyens pour la réouverture des sections de Toulon, 12 juillet 1793, aux débuts de la révolte sectionnaire, dite fédéraliste. Archives municipales de Toulon (L 2 VIII 1). Cliché Jean-Paul Vasseur.



Voir légende page précédente.

Réouverture des sections à Toulon.

Le 18 juillet, les deux représentants de la Convention dépêchés par Paris pour enquêter à Toulon sont enfermés au fort Lamalgue par les forces qui ont pris le pouvoir à Toulon. Pierre Marie Baille met fin à ses jours en se pendant dans sa cellule. Charles Nicolas Beauvais de Préau mourra quelques mois plus tard des mauvais traitements subis lors de ses quatre mois d'incarcération.

20 août : tentative d'insurrection animée par les ouvriers de l'arsenal pour délivrer deux condamnés à mort, Alexis Lambert et Antonin Barry. Cette tentative de remobilisation jacobine et républicaine échoue.

24 août : les sections acceptent de livrer Toulon aux coalisés, et proclament Louis XVII roi de France. La double menace que font peser sur Toulon les armées de la Convention sur terre et l'escadre anglaise sur mer, permet à la solution royaliste de s'imposer comme une voie possible pour sortir du piège, d'autant que la ville est menacée par la famine, du moins le laisse-t-on croire, et que les Anglais se proposent habilement de la ravitailler sans contrepartie et de la rendre au roi Louis XVII, une fois la paix revenue.

25 août : les troupes de la Convention s'emparent de Marseille.

Dans la nuit du 24 au 25 août, « Le comité général des sections de Toulon, après avoir fait lecture de la proclamation de l'amiral Hood… déclare à l'amiral Hood que le vœu unanime de tous les habitants de Toulon est de rejeter une constitution qui ne peut pas faire son bonheur… en conséquence, ils ont proclamé leur légitime Roi, Louis XVII, fils de Louis XVI… » La trahison est consommée.

28 août : les Anglais entrent dans Toulon.

7 septembre : les troupes républicaines reprennent La Seyne et Ollioules et mettent le siège devant Toulon. Le 16 septembre, le capitaine Bonaparte est nommé commandant de l'artillerie.

Le 21 septembre, le maire jacobin de Toulon est exécuté

19 décembre : l'armée de la République, commandée par Dugommier, entre dans Toulon, provoquant une panique dans la population dont une grande partie essaie de monter à bord des bateaux anglais. « Alors les Toulonnais qui attendaient sur le port le moment de leur délivrance, veulent partir, ils se hâtent, ils courent, ils se poussent, ils sont poussés à leur tour… dans ce moment de désordre extrême, que la pensée ne peut dépeindre, la plupart ne mesurant pas la distance, ni le danger, croyant saisir le frêle esquif qu'attendait leur impatience, s'élancent, tombent dans la mer et se noient…»

20-21 décembre : une répression féroce s'abat sur la ville. Les exécutions sommaires ont lieu au Champ de Mars et font approximativement 800 victimes. « La municipalité de Toulon prendra sur le champ des mesures nécessaires pour que des voitures soient transportées sur le port et dans les différents quartiers de la ville, avec le nombre d'hommes suffisants pour l'enlèvement des cadavres, pour qu'ils soient conduits hors de la ville pour y être enterrés. »

« Citoyens, je vous préviens qu'il doit y avoir aujourd'hui et à midi une exécution, j'ignore le nombre de fusillés, vous aurez la bonté de faire porter au cimetière une quantité de chaux pour jeter dans la fosse. Signé le secrétaire du Commandement. »

24 décembre. Décret du 4 nivôse, Toulon devient Port La Montagne. Art. 1er : la prise de Toulon et de toutes les victoires remportées dans cette campagne seront célébrées par une fête nationale.

1794

8 juin : fête de l'Être suprême. Fête censée ressouder la nation dans le climat d'insécurité aux frontières. Les révolutionnaires entendent réaffirmer par ce culte de l'Être suprême les valeurs de la nouvelle société : déchristianisation, droits de l'homme et du citoyen, réaffirmation des idées des Lumières. Voir AM L 107 : « La commission municipale, citoyen, te requiert de désigner un ouvrier pour faire graver sur le fronton du portail de la petite paroisse (actuelle église Saint-Louis) l'inscription décrétée "Le Peuple français reconnaît l'Être suprême et l'immortalité de l'âme". »

10 juin : début de la Grande Terreur décrétée par la Convention qui réduit les procès révolutionnaires en simples formalités administratives en supprimant toute défense, ne laissant aux jurés que le choix de l'acquittement ou de la mort.

27 juillet (9 thermidor) : chute de Robespierre et d'une vingtaine de robespierristes exécutés le lendemain sans procès. Fin de la Terreur.

Conclusion

Le présent exposé n'est qu'un survol de l'ensemble des événements qu'a connu notre ville durant cette période. Il confirme qu'ici, à Toulon, tout est allé très vite et plus loin qu'ailleurs. Le radicalisme républicain des Toulonnais se manifeste avant même la chute de la royauté. L'extrême violence, le jusqu'au-boutisme des révolutionnaires comme des contre-révolutionnaires (qui iront jusqu'à livrer la ville aux armées coalisées) font de Toulon un cas unique.

Rappelons ici l'extraordinaire richesse des archives, qu'elles soient municipales ou conservées au Service historique de la Défense.

Enfin, troisième et dernier « codicille » : une petite chanson, une scie, sur l'air de Cadet Roussel, reprise dans les rues de Toulon. Ces couplets, chantés le 7 nivôse au théâtre du Vaudeville, montrent que Paris et Toulon n'étaient pas toujours concurrents mais chantaient parfois la même chanson :

L'Anglais s'imaginait à tort bis
Qu'il resterait dans notre port bis
Il disait avec arrogance :
Nous serons mieux logés en France
Ah ! Oui, vraiment
Les Anglais sont de bons enfants

Sources et citations

Journées révolutionnaires à Toulon. M. Crook. Nîmes. Jacqueline Chambon, 1989.
Toulon 1789-1799 CRDP – CDDP. Dossier réalisé par A. Tramoni.
L'état de la France pendant la Révolution, sous la direction de Michel Vovelle.

- 1 – Arch. Mun. L 37
- 2 – Arch. Mun. L347
- 3 – SHM 1 A1 128 F° 111
- 4 – Malcolm Crook, page 14
- 5 – Arch. Mun. du 14 juillet 1790
- 6 – *La Réunion patriotique*, Étienne Pélabon
- 7 – Arch.Mun. L 338
- 8 – ″
- 9 – Arch. Mun. L 358
- 10 – Arch. Dép. 1L2024
- 11 – Arch. Mun. L2/1 art5
- 12 – Tramoni Dossier CDDP
- 13 – Arch. Mun. L2XIX n°17
- 14 – Arch. Mun. L2
- 15 – Arch. Mun. L2 IX n°10
- 16 – Arch. Dép. C34

QUELQUES ACTEURS DES JOURNÉES RÉVOLUTIONNAIRES À TOULON : LES CLUBS ET LES FEMMES

Monique BOURGUET

Avec les événements de mai, juin, juillet et août 1789, apparaissent deux notions révolutionnaires : la notion de souveraineté de la nation qui remplace celle de souveraineté de droit divin et la notion de citoyenneté qui abolit le classement de la société en trois ordres, noblesse, clergé et tiers état.

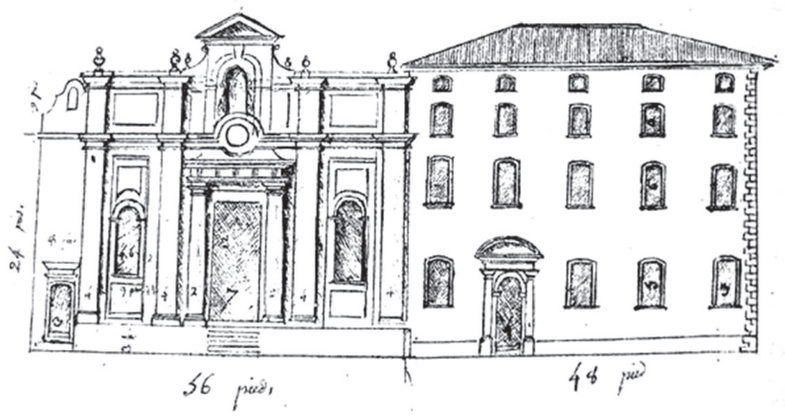
Ces nouveaux citoyens vont pouvoir se réunir et animer des sociétés patriotiques appelées clubs constituant des acteurs nouveaux impliqués dans les événements politiques qu'ils commentent et influencent.

La citoyenneté s'applique à tous, y compris aux femmes, restées jusqu'alors cantonnées au sein de l'espace privé de la sphère familiale, et qui vont essayer de trouver un rôle nouveau au sein de l'espace public. Elles constituent d'autres acteurs, non juridiquement reconnus à cette époque, mais qui façonnent indirectement le cours de l'histoire.

Les clubs, caisses de résonnance des événements politiques

Ils ont été étudiés dans les archives municipales pour essayer de donner un éclairage nouveau aux historiens de Toulon consultés, notamment Henry (1855), Lauvergne, Malcom Crook, le plus récent.

Un premier club patriotique se forme officiellement le 21 juin 1790, sous le nom des *Vrais amis de la Constitution* à la suite du décret de la Constituante du 21 mai, autorisant la réunion en assemblées des citoyens actifs, c'est-à-dire âgés de plus de 25 ans et payant une contribution égale à trois journées de travail, soit 54 sous et ceci, après l'autorisation du conseil municipal obtenue trois jours avant. L'église Saint-Jean, accolée au couvent des Récollets sera son siège.



Eglise Saint-Jean et couvent des Récollets.

Après l'avoir annoncé au *club patriotique de Marseille*, il se tourne vers Paris pour signaler son existence à deux clubs patriotiques dans des lettres datées du 19 août 1790, dans lesquelles transparaît un enthousiasme grandiloquent. L'une est adressée au *Club des Jacobins* et l'autre au *Club de 1789*. Enfin, Ils en informent le 30 août, l'Assemblée nationale constituante.

Ainsi, après sa formation, le club devient le fervent défenseur de la Révolution, intervenant dans tous les domaines :

D'abord, par l'envoi de lettres aux sociétés patriotiques d'autres villes, Tours le 26 août, Orange le 6 octobre, Aix-en-Provence le 15 octobre, enfin Angers et Avignon les mois suivants.

Pour asseoir son pouvoir sur l'opinion toulonnaise, le club a besoin de la milice devenue garde nationale qu'il essaie de dominer, malgré les réticences de leurs chefs qui s'en plaignent à l'Assemblée nationale. S'opposant à ces chefs traités de « calomniateurs », ils ripostent dans une lettre du 21 novembre 1790, vantant au contraire le courage et le dévouement de cette garde, à laquelle ils s'assimilent : « Nous sommes divisés en 23 compagnies fortes de 200 hommes, en tout 4 600 ».

Le lendemain, le 22 novembre, c'est le soutien des marins qui est recherché par la proclamation d'une *Adresse aux gens de la mer destinés à servir la Patrie*, commençant par « Aux braves Marins », auxquels sont formulés trois requêtes. D'abord celle d'arborer le nouveau pavillon tricolore, symbole révolutionnaire par excellence. Il s'agissait, ensuite, de respecter le serment de fidélité à l'Assemblée nationale, fait en juillet en précisant que cette dernière a augmenté leur solde et les « a arraché au pouvoir arbitraire », selon leurs propres termes. Enfin, il fallait rejeter les séditieux ou traîtres et les punir.

De plus en plus actif dans la vie politique de la ville, le club, formé au départ de bourgeois « éclairés », se radicalise avec l'entrée d'éléments plus populaires, artisans, ouvriers, marins. Dominant les forces vives de la ville, il entend rester le seul club toulonnais influant, en s'appuyant sur les sections.

En effet, la ville a été divisée, le 17 janvier 1790, en huit districts appelés plus tard sections pour procéder à l'élection de la nouvelle municipalité qui devait entrer en fonction le 28 février 1790, en application du décret national du 12 novembre 1789. Chaque section reçoit le nom de l'église de leur réunion. Ces sections, à l'exception d'une, la 8e, vont manifester leur opposition à la formation d'un nouveau club, dans sept lettres, à peu près identiques, datées du 29 janvier 1791 et adressées au maire et officiers municipaux.

Dans ces lettres, il est mis en avant les « troubles » et « horreurs » que pourraient occasionner l'existence d'un deuxième club, véritable danger pour la tranquillité publique. Il est signalé par la section Saint-Vincent l'existence « d'individus allant de boutique en boutique [...] afin de former un nouveau club », indication du milieu professionnel du recrutement de ces éventuels nouveaux clubistes recherchés parmi les boutiquiers. Par contre, la section des Prêcheurs, plus virulente, les accuse d'être des contre-révolutionnaires : « inquiétant pour les partisans de la Constitution sublime qui a fait le bonheur des Français, Constitution que déplorent les anciens privilégiés ainsi que les sangsues subalternes qui s'activent avec furie sur la subsistance des malheureux, Constitution que dans leur délire et leur fureur ils voudraient anéantir ».

Tous rendent responsable la municipalité des « malheurs » futurs en cas d'autorisation du nouveau club qui occasionnerait la division de la ville « en deux partis » , citant les « guerres intestines », « les scènes désastreuses », occasionnées après la création d'un deuxième club à Aix, Lyon, Perpignan et aussi pour celui de Paris qualifié avec mépris *d'Amis de la Constitution monarchique*.

Malgré tout, le nouveau club se forme, appelé, du nom de l'église Saint-Pierre, comme l'atteste le document du 25 juillet 1791 demandant à la municipalité l'autorisation d'une nouvelle société formée de « citoyens actifs [...] réunis en société libre, paisiblement et sans armes... », termes faisant allusion à la garde nationale et aux excès du club en place qui est indirectement visé.

Ils restent fidèles aux acquis de 1789, se qualifiant de « protecteurs des droits du citoyen », termes nouveaux depuis la Déclaration des droits de l'homme d'août 89, repris dans la Constitution établie par l'Assemblée constituante.

Ces nouveaux clubistes, de tendance modérée, sont qualifiés de *Noirs* par ceux du club Saint-Jean qui se réservent pour eux l'appellation de *Blancs*.

Il en découle une lutte acharnée entre les deux clubs, divisant la ville en deux partis comme l'avaient annoncé les sections. Le 23 août 1791 : les chefs des deux clubs s'affrontent à mains armées sur le Champ-de-bataille, la place d'Armes, à propos d'illégalités commises pour l'élection des juges de paix et pour des question de cens électoral que les Blancs voulait étendre « aux artisans, marins et ouvriers de l'arsenal », en contradiction avec le décret légal d'octobre 90 appelé décret du marc d'argent. La municipalité ne prend aucune mesure pour calmer le jeu. En raison des sept morts provoqués par les violences, le commandement militaire décrète la loi martiale, ce qui oblige les gardes nationaux à rentrer chez eux.

Collision sur la place d'Armes. P. Letuaire, gravure.

À partir de septembre 91, les deux clubs s'affrontent lors de la lutte sanglante entre la municipalité et le directoire du département :

- D'une part, le club Saint-Jean infiltre de plus en plus le gouvernement municipal grâce au renouvellement massif des membres démissionnaires et gagne le soutien d'une garde nationale, recrutée en grande partie au sein du club.

- D'autre part, le directoire du département, modéré et partisan de l'ordre, est soutenu par les Noirs, qualifiés de contre-révolutionnaires par la municipalité.

Des événements nouveaux en 1792, comme la suspension du roi en août, la réaction des pays européens contre la révolution, vont rendre ces oppositions de plus en plus sanglantes.

Durant l'été 1792, les provocations au meurtre se multiplient, les jacobins dénoncent et « lanternent » à tour de bras, notamment les 27-28 juillet où douze administrateurs du département sont massacrés.

Malgré tout, en septembre, les violences, notamment à l'encontre du curé constitutionnel de La Valette, sont condamnées par Louis Bonhomme, animateur du club Saint-Jean, dans lequel des dissensions se font sentir face aux « enragés ». Pour éviter toute contestation, les jacobins font fermer les sections en septembre 1792.

Mais en novembre 1792, les deux clubs fraternisent paradoxalement et organisent des banquets après les élections municipales qui donnent le pouvoir aux jacobins, un temps exclus. L'euphorie dans cette nouvelle sociabilité des banquets explique peut-être cette fraternisation surprenante.

Au début de l'année 1793, la lassitude devant les événements commence à se faire sentir. Un document émanant de la « Société républicaine de Toulon », daté du 16 janvier 1793, intitulé *Frères et Amis*, énonce une série de mesures nécessaires : il s'agit d'éviter les effets négatifs de la suppression des fêtes religieuses poussant à « la consommation dans les cabarets et les guinguettes » en encourageant la célébration des messes ; on insiste sur l'obligation de la part des sociétés « d'instruire le peuple pour le prévenir de la séduction des malveillants et des agitateurs, en établissant un comité d'instruction publique [...] pour commenter et expliquer les lois en langue vulgaire pour que chacun puisse les connaître, s'instruire sur ses devoirs, ses obligations et ses droits... ».

À partir de l'été 1793, la domination des clubs s'inverse : c'est la revanche des modérés sur les extrémistes. Les clubistes de Saint-Pierre reprennent le pouvoir. Ce ne sont pas des antirévolutionnaires mais des bourgeois maîtres du pouvoir municipal avant la poussée jacobine, selon l'historien Crook. Le 12 juillet 1793, plus de 200 citoyens modérés, réunis dans l'église des Minimes pour tenter de mettre fin à la « tyrannie jacobine », rédigent une pétition à l'initiative du maître-sellier Jean-Baptiste Roux, ancien jacobin, pour réclamer la réouverture des sections, ce qui signe la fin des jacobins, qui seront éliminés le lendemain.

Banquet de femmes. P. Letuaire, gravure.

Les sectionnaires devenus maîtres de la ville font fermer le club Saint-Jean, traité de « caverne de vampires responsables de tant de crimes », expression rapportée par T. Marmottans, dans *Toulon au fil des jours*. Les trophées et archives du club sont brûlés place Saint-Jean d'après certains auteurs, ou au Champ de Mars, d'après d'autres. Cet acte sera représenté plus tard par un dessin de Letuaire. Le 27 juillet 1793, J.V. Sylvestre, président virulent du club Saint-Jean et conseiller municipal en même temps, accusé de provocation au meurtre durant l'été 1792, meurt sur l'échafaud avec la guillotine ressortie de l'hôtel de la marine.

L'administration de Toulon, restée durant toute l'année 1792 et jusqu'à l'été 1793 aux mains des jacobins ultras, passe brusquement en deux jours aux mains des modérés, et non à celles des antirévolutionnaires et royalistes, comme ont voulu le faire croire, par la suite, les représentants en mission, Barras et Fréron, envoyés par la Convention devenue montagnarde, après l'élimination des girondins le 2 juin 1793.

L'historien Crook insiste sur ce revirement et sur son sens, et en précise les causes. D'abord la peur des excès vécus depuis juillet 1792, et la déception des anciens jacobins, ouvriers et marins de l'arsenal, que certains historiens comparent aux « sans-culottes » parisiens. À cela s'ajoute un mécontentement matériel : crise des subsistances et doublement du prix du pain, sans opérer le rétablissement demandé du maximum des prix ; dépréciation des assignats avec lesquels les ouvriers continuent à être payés en grande partie malgré leur demande de changement ; enfin l'exaspération des ouvriers de l'arsenal forcés de soutenir une discipline de fer imposés par des commissaires venant de Paris, secondés par les jacobins toulonnais car il fallait produire de quoi lutter contre les nouveaux pays coalisés, Grande-Bretagne, Pays-Bas, Espagne.

En fin de compte, le comité général des sections, infiltré par les royalistes, appellera les Anglais 45 jours plus tard.

Aucune présence féminine dans les clubs, comme c'est le cas à Paris ou Arles. De même, parmi la soixantaine de clubs de femmes recensées dans toute la France, on ne peut en citer un toulonnais. Et pourtant, elles sont bien présentes malgré la difficulté pour retrouver leurs traces.

Les femmes, actrices nouvelles dans ces journées révolutionnaires, une histoire en filigrane

Les sources sont rares dans les archives municipales pour l'histoire des femmes non concernées par les écrits officiels en fonction de leur absence dans les assemblées administratives et politiques. Seul, le registre de prison les concerne. Les représentations iconographiques sont précieuses mais trop souvent établies *a posteriori*.

Peut-on parler de citoyenne à part entière ? La position des femmes, appelées « citoyennes » dès 1789, va-t-elle pouvoir évoluer en raison des idées révolutionnaires et de la mise en place d'une nouvelle législation ?

Il faut se demander s'il y a eu à Toulon des salons féminins sur le modèle des nombreux salons parisiens, lieux de diffusion des idées des Lumières, reprises dans l'idéologie révolutionnaire. Les archives municipales sont muettes à ce sujet. Toutefois, un ouvrage intitulé *Port de la Montagne (1789-1794)* datant de 1935, rédigé par Claire Esclangon, relate la vie d'un salon toulonnais dirigé par une aristocrate, la baronne de l'Hubac. Elle y reçoit tous les partisans des idées nouvelles et notamment un certain Roch Pascalis, élu du tiers aux états généraux, savant astronome attaché au service de la marine, ami de Condorcet et de Lavoisier. Pas de références précises concernant les sources de cet ouvrage mais les noms dénotent une certaine recherche historique et permettent de croire à l'existence réelle de ce lieu féminin de débats.

Dans les premiers temps révolutionnaires, les femmes ne participent à Toulon, ni aux cahiers de doléances, ni aux débats des états généraux pour lesquels elles ne sont pas élues.

En revanche, elles participent aux troubles provoqués par la crise des subsistances qui sévit plus particulièrement à Toulon, totalement subordonnée à l'économie de l'arsenal dépendant de la marine. Ce sont les femmes qui supportent la responsabilité entière de la nourriture des hommes et des enfants et qui vont être à l'origine des « émotions », termes employés par les historiens, poussant les hommes dans les manifestations auxquelles elles participent elles-mêmes, sortant de la sphère privée pour émerger dans la scène publique.

Selon la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen, souveraineté de la nation, égalité et liberté sont proclamés. Ainsi, les femmes deviennent membres du « Souverain », terme que l'on trouve souvent dans la bouche des manifestantes parisiennes.

Mais la Constitution de 1791 les relègue dans leur rôle de mère de famille « à la romaine », chargées de l'éducation des enfants auxquels elles doivent inculquer la notion de citoyenneté. Elles n'obtiennent pas le droit du vote censitaire pour participer à la nouvelle Assemblée législative, interdiction âprement proclamée au sein de la Constituante par Amar. Leur exclusion politique ne provoque aucun débat législatif, tant cette idée allait de soi pour l'écrasante majorité des révolutionnaires. Pourtant, en juillet 1790, Condorcet avait publié, dans le *Journal de la Société de 1789,* un article « Sur l'admission des femmes au droit de cité ».

La Déclaration des droits de la femme, publiée en septembre 1791, par Olympe de Gouges constitue une réponse à ces freins, en dénonçant la domination masculine et en appelant les femmes à se réveiller. Elles demeurent donc réduites à un rôle de participation indirecte. On peut donc parler d'apprentissage politique des femmes citoyennes, mais sans citoyenneté.

Les femmes sont présentes dans les tribunes, comme on peut le voir sur l'esquisse du tableau de David représentant le serment du Jeu de paume. Il en est de même à Toulon, comme l'atteste indiscutablement cette lettre, capitale pour ce sujet, du 6 février 1791 émanant de la Société patriotique de Toulon et adressée au club jacobin parisien qui a prêté serment à la constitution. Il est dit : « la nôtre a demandé de faire le même serment [...] Une séance extraordinaire fut indiquée à cet effet et jamais l'assemblée n'avait été si nombreuse [...] Un grand enthousiasme saisit alors les citoyens qui étaient aux galeries et les femmes mêmes qui s'y trouvèrent demanderont d'être admises à prêter ce serment [...] Une nouvelle société était en train de se former dans notre ville ». Ainsi, par leur présence, elles peuvent manifester leur opposition ou leur approbation, quelquefois bruyamment, influençant indirectement les décisions.

Les femmes sont présentes aussi dans les habitudes révolutionnaires : une nouvelle sociabilité se fait jour avec ces banquets révolutionnaires, dont nous avons parlé précédemment, et qui concerne les femmes le 18 mars 1792 sur le « Champ de bataille » (place d'Armes). Elles décident avant le banquet, dûment payé, de défiler, « bras dessus bras dessous arborant la cocarde » dit l'historien de Toulon Henry. À leur retour, plus de victuailles sur les tables ! Une anecdote, dessinée plus tard avec humour par Letuaire.

Les femmes sont présentes dans les manifestations populaires, arborant la cocarde avec fierté, notamment lors de la plantation de l'arbre de la Liberté où elles sont citées marchant en tête de la manifestation. Cette présence se voit aussi dans les dérives, comme c'est le cas, parcourant les rues les femmes « armées de nerfs de bœuf et de bâtons menaçant les marchands de denrées et autres citoyens » (procès-verbal de la séance du conseil municipal du 11 avril 1792).

Les femmes sont présentes dans les événements les plus marquants : T. Marmottans, cite dans les *Nouvelles chroniques toulonnaises* d'avril 2003, le cas de Marie Coste, républicaine, servant d'agent infiltré dans le Toulon royaliste. Demeurant à Ollioules, elle est appréhendée à la porte de France, le 16 septembre 1793. Dans son « panier caché sous des figues et des pommes d'amour », on trouve des tracts tendant à soulever la

population et à faciliter l'entrée des ennemis dans la ville. Traduite devant le tribunal populaire martial, elle est condamnée à mort, « convaincue d'attentat contre la chose publique étant espion et émissaire de Carteaux ».

Lors des deux événements les plus marquants de ce Toulon royaliste puis du Toulon redevenu républicain, gravures et estampes les représentent, telles *l'Introduction des Anglais dans le port de Toulon le 28 août 1793*, *La Reprise de Toulon par les troupes françaises le 18 décembre 1793* et *Fuite précipitée des Anglais et des infâmes Toulonnais*, le 19 décembre.

Reprise de Toulon.

Au plan national, en septembre 1793, un premier pas vers l'égalité féminine avait été réalisé avec le décret sur le port obligatoire de la cocarde pour les femmes, constituant une porte ouverte vers le droit de vote, mais très vite, le 30 octobre 1793, la Convention interdit les clubs de femmes, profitant du discrédit qui touche les *citoyennes républicaines révolutionnaires parisiennes* : c'est la seule fois où la question est examinée de façon spécifique par les députés.

Ainsi avec cette interdiction, elles disparaissent de la vie politique mais sont bien présentes dans les registres des prisons, selon les documents trouvées dans les archives municipales.

Examinons plus en détail le cas de ces femmes emprisonnées. Dans un copieux dossier comportant dix-sept lettres de femmes emprisonnées de 1794 à 1799, demandant leur libération, on compte cinquante-neuf cas concernant notre période. Peu d'indications d'âge, mais des indications d'enfants mis avec leurs mères. Les lieux d'incarcération se situent à la prison de Sainte-Ursule et plus tard celle de Saint-Esprit. On trouve sept notations de durée de l'emprisonnement qui vont de trois mois à un an.

Les raisons de leur incarcération montrent toute la complexité d'un Toulon tenu en mains par des jacobins de plus en plus extrémistes, puis d'un Toulon brutalement royaliste, enfin violemment répressif après la reprise en mains par les républicains.

La plupart sont suspectes de non-respect de la république, le terme d'« incivisme », revient sans arrêt, le mot royaliste n'étant pas prononcé, même pour les quatorze citoyennes d'Hyères, emprisonnées pour avoir suivi leurs maris qui les ont « asservies », dit la pétition collective, pour rejoindre la rébellion royaliste de Toulon.

Il y a aussi le cas de celles dites « suspectes » à cause d'un mari ou de fils émigrés.

Enfin, parmi les cinq dont on ignore le motif de détention, il faut signaler les deux sœurs Isnard, ex-religieuses, instruites car capables d'écrire elles-mêmes leur lettre.

Deux cas seulement de républicaines emprisonnées, cités dans une longue lettre datée de ventôse An V, hors de notre période étudiée mais qui relate les tracas antérieurs subis par Marguerite et Marianne Cramy, réfugiées à Solliès, harcelées, menacées d'être « guillotinées comme les coquins de Toulon », pendant la période royaliste, et qui seront victimes d'une autre réaction plus tard.

Plusieurs femmes avec enfants très jeunes se plaignent de leur mauvaise condition et de l'impossibilité de les nourrir par manque d'argent. Les quatorze Hyéroises ont des enfants, « accablés par la canicule et la faim et demandent la pitié pour eux ».

Madame Leblanc de Pierrefeu se dit « pillée », dépouillée de ses biens et de son énorme dot de 42 000 livres, malgré ses deux enfants à nourrir.

Toutes se plaignent d'injustice et une de dénonciation par vengeance.

À ces acteurs de la vie de Toulon pendant la Révolution, particulièrement actifs comme les clubs, ou présents en toile de fond, comme les femmes, il faudrait ajouter les acteurs plus secrets que sont les francs-maçons, en nombre très important parmi les officiers de marine et aussi parmi le clergé.

1789-1794
RÔLE DES OUVRIERS DE L'ARSENAL DE TOULON AU COURS DES ÉPISODES RÉVOLUTIONNAIRES

Michel Colas

« L'arsenal est peuplé de marins et d'ouvriers, il fut facile d'inspirer à ces hommes, toujours mécontents de leur sort, une haine violente contre des chefs qu'on leur représenta comme les ennemis nés de leur bonheur et de leur liberté », ou encore « les ouvriers de l'arsenal de la marine, classe ignorante, turbulente et grossière, facilement accessible à toutes les passions, levier habituel des désordres, réunion de gens de divers pays, mais se recrutant principalement dans la campagne parmi les enfants des agriculteurs qui viennent chercher dans les travaux du port une existence moins pénible, moins tracassée mais plus aventureuse ».

La première citation est extraite de l'ouvrage d'un certain Zénon Pons, professeur de rhétorique au collège de Toulon, devenu membre de notre académie en 1811. La seconde est extraite des œuvres de Dominique Henry, historien et conservateur de la bibliothèque de Perpignan, devenu lui aussi membre de notre académie en 1845, cinq ans avant sa mort à Toulon. Les jugements de nos deux éminents anciens confrères reflètent, quelques années après la fin des épisodes révolutionnaires vécues par la ville de Toulon, au cours desquelles les ouvriers de l'arsenal ont mené des actions particulièrement violentes, l'opinion persistante d'une certaine catégorie de la population. Ni l'un ni l'autre ne les avaient vécus directement, le premier étant né à Toulon en 1789 et le second en 1778 à Entremont, nous y reviendrons dans la conclusion.

Les développements qui vont suivre, issus de thèses et de lectures moins réductrices, permettront d'approfondir les caractéristiques de la population des ouvriers de l'arsenal et d'appréhender leur rôle au cours des différents épisodes révolutionnaires, de 1789 à 1794.

Mais auparavant, évoquons en quelques mots les aspects physiques de cet arsenal en 1789 et son évolution ultérieure.

Arsenal de Toulon en 1701.

Depuis l'achèvement des grands travaux réalisés par Vauban au cours des quinze dernières années du XVII[e] siècle, l'aspect général du plan avait peu évolué. L'arsenal comme la ville avait continué à se protéger aussi bien côté terre que côté mer par la construction de trois forts, et le sieur Verguin, chargé de la réalisation des infrastructures dans la seconde moitié du XVIII[e] siècle, avait été utilement suppléé par l'ingénieur naval Groignard pour la construction, rendue difficile par l'absence de marée, de la première forme de radoub. Le sieur Verguin réalisa de son côté le bâtiment de l'Horloge, achevé en 1776 pour y abriter les bureaux de la marine et le bâtiment de la préfecture maritime à l'extrémité ouest de la place d'Armes. Cette implantation, qui engageait la vue d'un certain nombre de constructions existantes, avait soulevé quelques mécontentements. Durant la période révolutionnaire, aucune évolution, à l'exception du magasin aux câbles, récupéré à son achèvement par la municipalité pour y stocker les produits en provenance des Indes, mais finalement restitué à la marine après de longues et âpres discussions. Il faudra attendre la seconde Restauration pour engager les premières grandes extensions de l'arsenal.

Arsenal de Toulon en 1781.

Abordons quelques généralités sur l'organisation, la hiérarchie, le recrutement et la sociologie de ce peuple.

En 1789 l'organisation était toujours fixée par l'ordonnance royale de septembre 1776. Les questions financières relatives aux dépenses et aux recettes étaient placées sous l'autorité de l'intendant, les trois responsabilités de l'artillerie, du mouvement des bateaux et celles de leur construction et de leur entretien relevaient du commandant de la marine, directeur général de l'arsenal.

L'Assemblée constituante élargit en septembre 1791 les fonctions de l'intendant qui devient ordonnateur et absorbe de plus toutes les fonctions du directeur général. Les années suivantes connaîtront d'autres modifications, et il faudra attendre l'arrêté du 28 avril 1800 pour retrouver la notion de préfet maritime, chef unique de l'arsenal. Les ouvriers dépendent donc en 1789 de la direction générale, au sein de laquelle nous trouvons les ingénieurs assurant la direction technique des chantiers (officiers pour la plupart), les maîtres charpentiers, formés dans des écoles spécifiques mais dont la charge est souvent transmise de père en fils, et les ouvriers regroupant sous cette appellation les maîtres, les contremaîtres, les ouvriers apprentis, les officiers mariniers, les matelots et les mousses.

Les marins et les ouvriers se confondaient donc dans la même catégorie socioprofessionnelle, leur cohésion s'étant forgée dans le travail sur les chantiers mais aussi… dans les insurrections urbaines. Le mode de recrutement des ouvriers était varié, d'abord par le système des levées en vigueur depuis l'ordonnance de 1676.

Certains historiens les dénomment « ouvriers immatriculés », d'autres « ouvriers classés ». Pour l'arsenal de Toulon, les levées s'effectuaient dans quatre régions principales : les côtes de la Méditerranée, la vallée du Rhône, les côtes du Sud-Ouest et les zones forestières. Les ouvriers habitant dans une zone maritime et exerçant une profession liée à la mer étaient classés comme matelots. Puis on trouvait les ouvriers de « l'intérieur » ou « entretenus », généralement embauchés au jour le jour, à salaire fixe mais peu protégés par la baisse des activités. Enfin, et surtout à partir de 1786, les ouvrages neufs étaient réalisés par des ouvriers à l'entreprise, système qui fonctionnait par le moyen de marchés publics passés après adjudications : il offrait à l'État des coûts moins élevés et une rapidité contractuelle d'exécution.

Les métiers offraient une grande variété : d'un côté les matelots, parmi ceux qui avaient déjà navigué, de l'autre les ouvriers manuels utilisés pour la construction et l'entretien des bateaux, avec un certain nombre de spécialités dont celles du bois, du fer (forgerons, chaudronniers et serruriers), et du chanvre, atelier dans lequel quelques femmes travaillaient déjà. Les effectifs, directement fonction des plans de charge, ont été très variables entre 1783 et 1794 : 4 000 en 83, 2 330 en 1789, pour descendre à 1 870 en 1790. À la fin de 1793, nous verrons que la pénurie de la main d'œuvre sera particulièrement préoccupante et il faudra exercer une politique énergique pour recruter l'effectif nécessaire à la reconstruction de la flotte. Cette population, qualifiée à juste titre de très turbulente pendant la période révolutionnaire, représentait la catégorie socioprofessionnelle la moins considérée dans l'échelle sociale toulonnaise, sa compétence et la force de son travail n'étant pas reconnues.

En abordant la période révolutionnaire, cette population avait un certain nombre de préoccupations : des soldes peu élevées et très variables suivant les spécialités, de très vives craintes sur la pérennité de son emploi, aggravées par la multiplication des marchés de travaux, une représentation inexistante au sein des différentes assemblées, une pression fiscale appelée « le piquet » prélevé sur la farine, donc sur le pain, base de son alimentation. En conclusion, les ouvriers et leur famille sont mal considérés, ils sont pauvres et ils ont faim.

Nous y trouvons les principales causes de la journée du 23 mars 1789. Cette situation matérielle conduisit les épouses, soutenues par quelques artisans, à envahir l'hôtel de ville où se réunissaient les notables de la ville pour remplir les cahiers de doléances, réunion à laquelle les ouvriers n'avaient pas été invités. Ces journées du 23 mars, du 30 novembre 1789, du 3 mai 1790 et du 23 août 1791 ont été longuement développées et analysées par un grand nombre d'historiens et synthétisées dans une autre communication. Il paraît donc inutile d'y revenir. Néanmoins, on peut conclure que les ouvriers, depuis le 23 mars 1789 jusqu'à Thermidor, ont participé de manière active et violente à toutes les émeutes et autres manifestations. Toutefois leur motivation ne semble ni philosophique, ni politique, car leur conscience est souvent confuse et soumise à différents courants, cherchant néanmoins à exercer d'autres formes de sociabilité, soit au sein de la municipalité, soit par leur présence au club des Jacobins. Mais leur élément fédérateur reste essentiellement leur travail dans la grande diversité de leurs origines géographiques, de leurs métiers et de leurs statuts. Ils étaient donc surtout animés par des besoins matériels pour, avec leur famille, se nourrir et sauvegarder leur emploi bien qu'il soit peu rémunérateur.

Dans ce climat social, un comité central a donc pris naissance à la fin de l'année 1792, en totale illégalité avec la loi Le Chatelier promulguée dix-huit mois auparavant, le 14 juin 1791, qui interdisait toute forme de regroupement. Ce comité central apparaît donc comme un contre-pouvoir aux institutions révolutionnaires de la Constituante.

Les cadres de l'arsenal avaient émigré massivement, les ressources matérielles nécessaires à l'entretien de la flotte étaient rares, encourageant l'oisiveté et les rapines diverses. Chaque atelier, dans l'organisation de ce comité, avait un ou plusieurs représentants, élus et volontaires, pour défendre tous les intérêts, en souhaitant de plus rétablir l'ordre et dénoncer les injustices. Le comité central de Toulon avait même, sans succès, engagé les ouvriers de l'arsenal de Brest à adopter le même principe de cette organisation revendicative. La question des salaires est principalement au centre des revendications, bien que la Constituante ait cru la régler par la mise en circulation des assignats gagés sur les biens du clergé. L'inflation aggrave le problème d'autant qu'à partir du 23 août 1792 les salaires, bien qu'en augmentation, étaient réglés pour 50 % en numéraires et pour 50 % en assignats en constante dévaluation. La distribution de pain n'apaise pas les esprits. Le versement des salaires intégralement en assignats en 1793 renforce les revendications et l'influence du comité, qui réussit même à bloquer les ordres de la hiérarchie, s'amplifie.

Deux actions concrètes vont montrer que cette association d'un type nouveau souhaite défendre les intérêts corporatifs d'un groupe à forte identité sociale, qui se différencie ainsi de l'esprit des clubs. La première est strictement matérielle. Au mois de juin 1793, les prix des denrées vitales continuent d'augmenter, le comité central obtient de l'ordonnateur, le sieur Puissant, l'ouverture d'une cantine dans l'arsenal pour concurrencer

la vente sauvage de produits de consommation dans l'enceinte militaire. Malheureusement les événements du second semestre 1793 bloqueront son ouverture. Cette demande traduisait en fait le désir un peu diffus de se replier sur soi pour travailler et se nourrir en famille, symbolisant l'autonomie d'une forteresse ouvrière. La seconde est différente. Le 2 juillet 1793, le second maître voilier J.B. Valence, âgé de 23 ans, embarqué sur la *Courageuse*, comparaît devant la cour martiale de Toulon pour le motif qu'il s'était rendu quelques jours auparavant chez l'ordonnateur de la marine, accompagné d'une délégation d'ouvriers pour protester au nom de l'équipage contre les conditions de paiement de la dernière campagne, payée en assignats. Il avait demandé une bonification de 33 % pour tenir compte de leur dépréciation. Devant le refus catégorique de l'ordonnateur assisté par le commandant du navire, J.B. Valence s'était montré particulièrement agressif vis-à-vis de ses deux interlocuteurs. Le comité central désamorce alors le conflit pour éviter une contagion des équipages vers les ouvriers.

L'apparente cohésion entre les ouvriers et le personnel militaire des matelots semble rompue d'une façon volontaire. Le pouvoir fédéraliste, mis en place à la municipalité de Toulon, supprime au mois d'août 1793 le comité central et tente de faire rentrer énergiquement les ouvriers dans l'obéissance.

Au début de la période fédéraliste, soit à partir du 12 juillet 1793, l'emprisonnement et la condamnation des sieurs Barry et Lambert, ouvriers de l'arsenal, donnent l'occasion du dernier baroud d'honneur. Le 19 août, les ouvriers se réunissent dans la salle des gardes de la marine dans l'attente de leur salaire depuis le 1er août, malgré les promesses du pouvoir sectionnaire d'être payés en numéraire et non pas en assignats. La rumeur, de plus, de livrer la ville aux Anglais, n'apaise pas les esprits. Le 20 août, ils se rendent au fort Lamalgue pour faire libérer les deux ouvriers avant leur exécution. Le fort est bien gardé, la motivation des ouvriers n'est plus à son plus haut niveau et ils se dispersent sans pouvoir intervenir. Cet échec marque l'arrêt des mouvements ouvriers dans la période qui nous concerne (jusqu'à Thermidor).

Les archives de cette période ayant été généralement brûlées, nous ne possédons pas de renseignements sur l'activité industrielle de l'arsenal, mais il est probable que les vaisseaux anglais et espagnols y ont été entretenus dans des conditions normales.

Pour conclure sur cette période fédéraliste, quelques mots sur un personnage de l'arsenal, qui n'est pas un ouvrier, mais il est bien connu pour deux raisons. La première pour avoir épousé la sœur du médecin de marine Hernandez, premier président de notre académie. La seconde pour avoir fait l'objet de deux communications. Il s'agit de monsieur Jean-Louis Barrallier, qui a 42 ans quand il participe au mois d'août 1793 aux négociations avec l'amiral Hood. Le 24 août, il se rend, avec le lieutenant Cook, à bord d'un vaisseau anglais pour guider les premières troupes à débarquer au cap Brun. Il se compromet encore un peu plus en favorisant l'attribution en ville de logements confortables aux officiers anglais. Fort opportunément, il évacue discrètement l'arsenal le 17 décembre 1793 à bord d'un bâtiment anglais pour y revenir en… 1815 occuper le poste de directeur des constructions navales.

Après les événements du mois de décembre, la reprise en mains de l'arsenal est difficile car les bilans matériel et humain sont très préoccupants. L'artillerie du « capitaine instruit » Bonaparte n'avait pas ménagé les infrastructures portuaires et la horde de l'armée révolutionnaire les avait achevées. De plus, avant de quitter les lieux, les Anglais avaient incendié quelques magasins et navires, incendies combattus avec succès par les ouvriers et les bagnards, assistés par une pluie providentielle.

Le bilan humain n'est pas meilleur. Dès l'arrivée de la flotte anglo-espagnole, les ouvriers « levés » étaient retournés dans leurs foyers, d'autres avaient fui pour se réfugier dans les campagnes environnantes, un certain nombre avait rejoint l'armée révolutionnaire, d'autres avaient fui sur les bateaux anglais et le reliquat avait subi les représailles aveugles de l'armée révolutionnaire dès leur entrée dans Toulon.

La Révolution veut se reconstruire une flotte ou tout au moins reprendre l'entretien de ce qui en reste. L'état de l'arsenal nécessite une politique énergique pour embaucher, encadrer et approvisionner cet outil totalement désorganisé et démotivé depuis quelques mois. Cette tâche sera confiée et conduite avec succès par Jeanbon Saint-André. Ses parcours personnel, professionnel et politique furent particulièrement sinueux, mais au cours de sa présidence à la Convention du 11 au 25 juillet 1793, on lui confie la charge de réorganiser la marine minée par l'insubordination. Après un séjour à Brest, il intervient à Toulon du mois de juillet 1794 jusqu'au mois de mars 1795. Son passage à Toulon a été marqué par des actions efficaces. La population de la ville de Toulon début 1794 comptait 7 000 habitants, soit le quart de celle de 1790, celle de l'arsenal avait chuté dans les mêmes proportions. Le travail de Jeanbon Saint-André s'est d'abord concentré sur le retour des ouvriers par des réquisitions massives et par l'interdiction d'incorporer la garde nationale. À ces actions volontaristes de recrutement s'ajoutaient des mesures sévères de discipline, sanctionnées par des pénalités diverses, pour des retards, des rendements jugés insuffisants et des vols.

Ces mesures impopulaires sont astucieusement complétées par des mesures sociales. D'abord des primes et l'attribution de logements, en particulier ceux abandonnés par les émigrés. De plus, l'arrêté du 2 août 1794 organise la distribution de vivres, et celui du 29 juillet 1794 créé le comité de salubrité navale.

Nous arrivons au terme de l'espace temporel fixé à notre commission d'histoire pour l'étude des différentes actions menées par les ouvriers entre 1789 et Thermidor. Les émeutes et les agitations diverses ne s'arrêtent pas avec Thermidor, elles se poursuivront avec les journées de prairial an IV, et… tout au long des dix-neuf et vingtième siècles.

En conclusion, les ouvriers, en participant activement à toutes les émeutes, ont joué un rôle particulièrement actif durant les cinq premières années de la Révolution. Certains historiens ont vu dans la journée du 23 mars 1789 le début effectif de la Révolution française. Leurs motivations n'étaient guère philosophiques, mais essentiellement matérielles, d'abord pour se nourrir et se procurer une existence correcte, mais aussi obtenir une reconnaissance sociale fondée sur la qualité de leur travail. Leur intrusion dans la vie politique, en particulier au sein de la municipalité et dans les clubs, n'était pour eux qu'un moyen d'obtenir des soutiens légaux.

Mais la révolution ne leur a apporté aucune satisfaction immédiate, puisque sur le plan matériel les quelques mesures accordées par Jeanbon Saint-André, avec l'unique objectif de remettre l'outil industriel à l'ouvrage, ont été assez restreintes. Sur le plan de la reconnaissance sociale, les écrits des deux intellectuels toulonnais, rappelés dans l'introduction, traduisent le peu de considération de la population à leur égard. D'autres historiens ont vu dans la création du comité social la naissance du syndicalisme en France, mais il faut y voir, surtout, l'émergence d'un corporatisme ouvrier au sein d'un établissement industriel. Le corporatisme ouvrier avait déjà émergé depuis quelques siècles dans la population des bâtisseurs de grands ouvrages tels que les cathédrales, les canaux, les barrages etc., mais à l'exception des arsenaux et des chantiers navals, les autres activités industrielles demeuraient encore artisanales. Le corporatisme dans les établissements industriels se développera alors tout au long du XIX[e] siècle avec les canuts, les verriers, etc., récupéré par les partis politiques et les syndicats, pour aboutir, en ce qui concerne les arsenaux en 1879 à l'émergence du parti ouvrier puis à la création en 1899 du syndicat des travailleurs de la marine, autorisé par la loi Waldeck Rousseau du 21 mars 1884.

Chute de Toulon.

Bibliographie

AGULHON M. *Histoire de Toulon*.
CASTELOT A. *Bonaparte*. Perrin 1996.
COLAS M. *Discours de réception. Bulletin de l'académie du Var*. 2006.
CROS B. *Trouille et Barrallier, deux ingénieurs aux extrêmes de la révolution. Bulletin de l'académie du Var*. 1989.
GALFRÉ C. *Histoire sociale de l'Arsenal.*
HENRY DMJ. *Histoire de Toulon*.
LAUVERGNE H. *Histoire de la révolution dans le Var*.
MARMOTTANS A. *Le peuplement de Port-la-Montagne. Bulletin de l"académie du Var*. 2012.
MERLE R. *Le Var, de la révolution à la trahison*. La Marseillaise. 1989.
PONS Z. *Mémoire pour servir à l'histoire de Toulon en 1793*.
SAINT-ROMAN J. *Les ouvriers de l'Arsenal de Toulon pendant la révolution française et reprise en mains en 1794-1795*. Thèse universitaire-Service historique de la Défense.
THIERS, MA. *Histoire de la révolution*. Furne.
TRAMONI *À propos du comité central des ouvriers de l'arsenal de Toulon en 1793*.
TROJANI *Comment Toulon a survécu à la crise de 1793. Bulletin de l'académie du Var*. 1968.
VERGÉ-FRANCESCHI M. *Toulon-Port Royal 1481-1789*.
VISE G. *La contre révolution à Toulon en 1793*.

LA RÉVOLUTION DANS LE COMMANDEMENT MARITIME ET À BORD DES NAVIRES

Rémi Monaque

Au mois de mars 1789, la marine royale toulonnaise est placée dans de fort bonnes mains. Le chef d'escadre d'Albert de Rions qui la commande n'est pas n'importe qui. Compagnon et ami de Suffren, il a fait partie des capitaines qui se sont illustrés sous les ordres de d'Estaing aux États-Unis dans la première année de la guerre d'Indépendance. D'Albert de Rions est parfaitement conscient de la misère des ouvriers et en attribue partiellement la responsabilité à l'égoïsme des bourgeois qui dirigent la municipalité toulonnaise. « Les riches toulonnais, écrit-il au ministre[1] à propos de l'impôt du piquet, ne payent rien pour leurs fonds, maisons et propriétés quelconques et font supporter, toutes leurs impositions, la capitation même, au comestible : c'est par ce moyen que jusqu'ici ils ont pu s'applaudir de ne contribuer en rien aux charges publiques [...] Un ouvrier qui n'a pour tout bien que son travail et qui est chargé d'une grosse famille payera réellement plus que tel autre habitant riche qui consommera moins de pain que lui. »

Quant à l'intendant, Pierre-Victor Malouet, en poste depuis 1781, c'est un très brillant administrateur dont nous connaissons les mérites grâce à André Fourès qui a rendu compte de son action à Toulon et Anvers lors d'une récente commission d'histoire. Les deux hommes favorables à une monarchie constitutionnelle sont pleinement ouverts aux réformes. Ils n'en vont pas moins connaître des moments très difficiles. Mais Malouet, élu député de la Constituante, va rapidement s'échapper du chaudron toulonnais.

Les malheurs des autorités maritimes locales

L'examen de la correspondance échangée en 1789 entre le secrétaire d'État à la marine, le comte de La Luzerne, dernier ministre de l'Ancien Régime à avoir exercé un réel pouvoir, et les autorités locales maritimes de Toulon montre que ces dernières sont très vite prises entre deux feux. D'un côté elles sont menacées par Versailles des foudres du roi si elles ne respectent pas scrupuleusement leur budget prévisionnel, de l'autre elles sont harcelées par une municipalité qui demande la suppression de la mise des travaux à l'entreprise, disposition défavorable aux ouvriers de l'arsenal mais qui permet de faire des économies[2].

D'autres facteurs contribuent à aigrir les relations entre la marine et la municipalité, entre lesquelles régnaient depuis toujours rivalité et jalousie. Lors de la création d'une garde nationale à Toulon, aucune mesure n'a été prise pour en exclure le personnel de l'arsenal et les marins. Il en est résulté de fortes perturbations dans le service, ouvriers et marins enrôlés abandonnant leurs tâches pour participer à l'entraînement et aux activités de la garde. De même, lors de l'adoption des cocardes tricolores par la municipalité, d'Albert a fait preuve d'une maladresse qui lui sera reprochée par le ministre[3] : il a autorisé les ouvriers de l'arsenal à les porter tout en refusant cette autorisation à ses officiers[4].

Nous ne reviendrons pas sur les détails des malheurs subis par les autorités maritimes locales et nous nous contenterons de rappeler quelques faits suffisamment éloquents. Le 1er décembre 1789, éclate l'affaire qui, après quelques semaines de forte tension entre les autorités maritimes et la municipalité, provoque l'éviction du comte d'Albert de Rions de son commandement. Le 3 mai 1790, le commandeur de Glandevès, successeur de d'Albert, est entraîné de force à l'hôtel de ville où il est détenu pendant 24 heures. Malgré les brimades et les injures subies, il restera à son poste, proclamant son adhésion aux idées nouvelles et poussant la démagogie jusqu'à participer de ses mains à la réfection des remparts de l'arsenal. Le 13 août 1790, le chef d'escadre marquis du Castellet, neveu par alliance de Suffren et ancien subordonné de d'Albert de Rions, est reconnu en ville par des ouvriers de l'arsenal qui le poursuivent, le rattrapent dans une auberge où il s'était réfugié, le dépouillent, l'assomment et s'apprêtent à le pendre lorsque deux grenadiers du régiment de Barrois surviennent

1 Lettre du 14 mai 1789 (Archives du SHD Toulon, 1 A[1] 128, fol. 114 et suivantes).
2 Archives du SHD Toulon, 1 A[1] 107; fol. 61, 139, 226 et 278.
3 Archives du SHD Toulon, 1 A[1] 107, fol. 275.
4 Lettre d'Albert au ministre du 4 août 1789 (Archives du SHD Toulon, 1 A[1] 128, fol. 141).

et les mettent en fuite[5]. Le 10 septembre 1792 voit l'assassinat du capitaine de vaisseau de Rochemore, major-général de l'arsenal, appréhendé par des malandrins dans sa maison de La Garde et pendu à la lanterne après avoir eu la carotide tranchée par un coup de couteau. Ce même jour, le contre-amiral de Flotte qui a succédé à Glandevès, est victime d'un traquenard. Des émissaires du club St-Jean viennent le chercher dans sa maison de campagne pour assister à une fête patriotique. Arrivés devant la porte de l'arsenal des clameurs s'élèvent : « L'amiral à la lanterne ». Après une vaine défense les armes à la main, le comte de Flotte expire sous les coups de ses assassins. Son corps mutilé est accroché à une lanterne.

L'odyssée de la première escadre de la République

C'est dans cette ambiance dramatique que l'on procède à l'armement d'une flotte navale qui sera la première escadre de la République à prendre la mer. Le 20 avril 1792, la France a déclaré la guerre à l'Autriche aux côtés de laquelle se sont aussitôt rangés la Prusse et le royaume de Sardaigne. Ces puissances ne possèdent pas de forces maritimes notables mais le gouvernement estime qu'une flotte française pourrait apporter un soutien utile aux opérations terrestres conduites sur les côtes méditerranéennes. Dès le 10 avril, le ministre de la Marine a donné l'ordre aux ports de guerre d'armer un certain nombre de navires. Toulon pour sa part doit fournir trois vaisseaux de 74 canons et quatre frégates[6]. L'armement de deux vaisseaux supplémentaires dont le *Tonnant* portant 80 canons destiné à l'amiral, sera ordonné ultérieurement.

Truguet, un tout nouveau contre-amiral, a été nommé le 28 juillet[7] au commandement de l'escadre qui va regrouper outre les cinq vaisseaux toulonnais, sept vaisseaux armés à Brest, deux à Rochefort et un à Lorient, soit en tout quinze vaisseaux accompagnés d'une demi-douzaine de bâtiments légers, frégates ou corvettes. Truguet, Toulonnais de souche, est un oiseau rare. Il appartient en effet à la toute petite minorité d'officiers, sinon roturiers, du moins d'une noblesse naissante, issue des gardes de la marine[8]. Jeune officier, il a participé brillamment à la guerre d'Indépendance. Il est sincèrement acquis aux idées nouvelles et sert le nouveau régime avec enthousiasme. Son avancement est fulgurant. N'ayant jamais commandé dans sa carrière qu'un très modeste brick, il est promu capitaine de vaisseau en janvier 1792 et, six mois plus tard, contre-amiral. Son second, le capitaine de vaisseau Latouche-Tréville[9], qui a conduit en Méditerranée une division de quatre vaisseaux armés à Brest, est un enfant du corps de la marine de l'Ancien Régime, fils et neveu de lieutenants généraux, passé par les gardes de la marine, héros de la guerre d'Indépendance où il a acquis son grade. C'est un opportuniste qui s'est rallié sans état d'âme à la Révolution et qui a servi, et servira, tous les régimes avec la même ardeur.

La levée des équipages destinés aux cinq vaisseaux armés à Toulon ne se fait pas sans difficultés. Désormais les levées, naguères organisées par les commissaires aux classes, sont faites sous la surveillance des municipalités par des syndics élus par les gens de mer eux-mêmes ! Les ressources fournies par les quartiers de Provence et du Languedoc étant insuffisantes, il a fallu faire largement appel aux quartiers du sud-ouest et notamment à celui de Bordeaux. L'armement se fait dans une ambiance révolutionnaire maintenant orchestrée par Gaspard Monge, le nouveau ministre de la marine désigné par l'assemblée. Ce très savant personnage – c'est un mathématicien distingué qui fera partie de l'expédition d'Égypte – emploie un ton nouveau qui va faire florès dans toutes les administrations. Voici comment le ministre s'adresse à ses grands subordonnés dans une lettre[10] datée du 17 septembre 1792 : « La secousse que le peuple accablé sous les manœuvres impies de ses tyrans s'est vu forcé de leur donner pour ne pas périr, les événements du 10 août qui ont sauvé la Patrie, ne permettent désormais d'employer au service de la Nation que ceux de ses enfants reconnaissants qui professent ouvertement les principes d'adhésion à sa souveraineté.» Cette proclamation provoque les représentations de « militaires patriotes » qui dénoncent au ministre certains citoyens « qui, loin de jouir d'une réputation intacte de patriotisme, avaient excité une indignation générale en étant portés aux places d'officiers supérieurs[11]. » C'est ainsi que le « citoyen Flotte » dont nous avons vu la fin tragique, figure sur une liste de suspects adressée au ministre.

5 HAVARD (Oscar), *Histoire de la Révolution dans les ports de guerre, Toulon*, Paris, Paris 1911n p. 70 et 71.
6 Archives du SHD Toulon, 1 A¹ 112, fol. 725.
7 Archives du SHD Toulon, 1 A¹ 113, fol. 167.
8 Il appartenait à une famille toulonnaise en pleine ascension sociale. Son père, officier marinier puis officier de port avait quitté le service avec le rang de chef d'escadre. Son oncle, commis dans les bureaux de la marine, était fort apprécié de Choiseul.
9 Voir notre biographie consacrée à ce personnage.
10 Archives du SHD Toulon, 1 A¹ 113, fol. 399.
11 Archives du SHD Toulon, 1 A¹ 114, fol. 809.

Les nouvelles priorités sont clairement établies : « amélioration du sort des ouvriers et des gens de mer, police et sûreté des ports, affermissement de notre mémorable révolution ». « Le peuple est notre souverain ; c'est lui qui nous salarie ; c'est donc pour lui que nous devons travailler sans feinte et sans relâche, proclame le ministre[12].» Belles paroles et bonnes intentions qui n'empêchent pas le désordre et l'insubordination de se répandre dans l'arsenal et à bord des navires. L'équipage de la frégate la *Minerve* a ainsi refusé d'appareiller et a demandé à débarquer. La répression des infractions est devenue impossible depuis l'instauration des jurys qui ont remplacé la hiérarchie militaire pour le règlement des punitions. Un soldat du 91e régiment d'infanterie embarqué sur le *Lys* – qui n'a pas encore été rebaptisé *Tricolore* – a été accusé de propos séditieux[13]. Malgré le témoignage de quatre témoins et l'aveu de l'accusé, le jury l'a déclaré « non coupable ». Lacoste, le ministre alors en charge (juillet 1792), incapable de régler lui-même une affaire aussi mineure se tourne vers l'Assemblée nationale pour lui demander d'annuler la sentence et d'ordonner un nouveau jury !

L'escadre de Truguet appareille de Toulon le 20 septembre 1792 pour y revenir début mars 1793. Nous ne donnerons pas le détail de ses pérégrinations sur les côtes provençales et liguriennes, en Corse et en Sardaigne et jusqu'à Naples où elle vient demander au roi Ferdinand, cet « insecte couronné » comme le qualifie Latouche-Tréville, réparation d'une insulte faite à la République. Elle n'aura, fort heureusement, à lutter que contre des batteries côtières en l'absence de toute opposition navale. Le gros problème rencontré par ses chefs sera d'obtenir un minimum d'obéissance et de discipline. C'est cet aspect de la campagne que nous allons examiner.

Les navires sont à peu près correctement pourvus en officiers mariniers et en matelots. Pour les officiers, en revanche, il a été très difficile de fournir les effectifs réglementaires tant l'émigration des officiers nobles s'est accélérée au cours des derniers mois. Pour les remplacer, on a fait appel à des officiers de la marine marchande et l'on a promu enseignes de vaisseau les meilleurs officiers mariniers choisis de préférence dans les spécialités de manœuvriers ou de pilotes. Sur un vaisseau de 74 canons, il ne reste souvent que deux officiers du grand corps, le commandant et un lieutenant de vaisseau, là où l'on en trouvait naguère une dizaine. Difficile dans ces conditions de maintenir les règles traditionnelles ! Si l'on en croit le témoignage d'un matelot du *Tonnant*, la situation était désastreuse même sur le vaisseau amiral. Truguet, écrit-il[14], « a laissé monter l'indiscipline jusqu'au point qu'il n'est pas possible de faire nettoyer ; dans le bord du commandant, on avait de la crotte à mi-jambe ; on faisait impunément ses ordures jusque devant la porte du Conseil. » De là à penser que l'amiral était dans la… mouise ! Les équipages sont plus ou moins travaillés par l'extension en leur sein des clubs révolutionnaires de leurs ports d'attache. À bord de plusieurs bâtiments, l'équipage a pris l'ascendant sur le commandant, délibère sur les décisions à prendre, impose son point de vue et n'hésite pas à s'adresser directement à l'amiral. Dans ces conditions, Truguet et Latouche ont accompli de véritables exploits pour obtenir, au prix de certaines concessions et de négociations, que l'escadre accomplisse à peu près les tâches que le gouvernement lui avait fixées.

Voici quelques exemples des moyens employés par ces deux officiers atypiques pour se faire obéir. Le 10 octobre, le *Languedoc,* à la tête d'une division de six vaisseaux, est mouillé en rade d'Hyères. Latouche-Tréville, son commandant, monte sur la dunette pour ordonner l'appareillage vers Nice. Il se heurte à un groupe de mutins qui coupent la drisse du signal qui vient d'être hissé et exigent à grands cris le retour du bâtiment à Toulon. Latouche parvient, en faisant preuve de fermeté mais aussi de compréhension et de réalisme, à rétablir très vite une autorité un instant compromise. Son ascendant naturel lui permet d'obtenir le repli des mutins du gaillard d'arrière, lieu symbole de l'exercice du commandement, vers le gaillard d'avant, domaine traditionnel de l'équipage. La constitution d'une députation permet d'identifier les « mal intentionnés » et d'établir avec eux un dialogue en évitant des effets de foule vite incontrôlables. L'utilisation judicieuse des appuis qui se manifestent à bord du *Languedoc* et des autres bâtiments facilite une évolution favorable du rapport de force. La division peut appareiller avec quelques heures de retard. Lors des très nombreux incidents disciplinaires qu'ils ont à régler, Truguet comme Latouche ne manquent pas de haranguer leurs équipages, faisant appel à leurs sentiments patriotiques. Loin de tenter de s'opposer au fonctionnement de clubs révolutionnaires à bord des navires, les deux amiraux les utilisent à leur profit. Truguet s'est expliqué sur ce point dans une lettre[15] au ministre écrite au mois de janvier 1793. « J'ai trouvé un moyen, écrit-il, de donner une énergie nouvelle à l'équipage du *Tonnant* dont la conduite a une grande influence sur celle des autres équipages. J'ai établi à bord un club qui a tous les avantages que présentent les sociétés populaires bien organisées, on discute, on s'instruit, je leur communique tous les papiers publics, on y propage les bons principes ; la discipline et l'obéissance aux lois sont toujours le résultat des conférences patriotiques qui charment ainsi leur vie laborieuse par des

12 *Ibidem*, fol. 461.
13 Ibidem, fol. 621.
14 COTTIN (Paul), *Toulon et les Anglais*, Paris, 1898, p. 31.
15 Archives du SHD Vincennes, Marine, BB4 21.

délassements qui tournent au profit de la Patrie. » Cette vision idyllique d'un nouveau style de commandement de doit pas cacher les nombreuses ingérences que doit supporter ce même Truguet. Lors de l'affaire d'Oneille[16], par exemple, lorsque l'amiral envoie à terre une délégation pour parlementer avec la ville, il se voit imposer la présence dans l'embarcation de deux enseignes de vaisseau, membres de la société des amis de la Liberté à Toulon. Agissant comme des commissaires politiques, ces personnages veulent s'assurer que la délégation n'entre pas en intelligence avec l'ennemi. Ils payent de leur vie leur zèle révolutionnaire. Le canot, accueilli par une fusillade fournie, subit de lourdes pertes et doit rebrousser chemin. Le rôle d'équipage[17] du *Tonnant* nous apprend, en outre, qu'en janvier 1793 sont passagers à la table de l'amiral : Péraldi commissaire du pouvoir exécutif et Buonarotti qualifié « d'apôtre de la Liberté ». On verra bientôt Jeanbon Saint-André, représentant du peuple, assister aux côtés de l'amiral Villaret-Joyeuse à la bataille de prairial (1er juin 1794), sans que l'on sache vraiment qui des deux hommes dirige les opérations !

Le comportement des marins toulonnais lors de l'occupation anglo-espagnole de Toulon

Peu après son retour au port, au mois de mars 1793, la première escadre de la République est privée des deux amiraux qui l'ont conduite en opérations avec les difficultés que nous venons d'évoquer. Truguet et Latouche-Tréville sont partis pour Paris rendre compte de leur campagne. Le commandement des bâtiments que le gouvernement maintient armés à Toulon est passé entre les mains d'un nouveau promu, le contre-amiral ci-devant comte de Trogoff qui commandait pendant la campagne le *Duguay-Trouin*, un vaisseau de 74 armé à Brest. Trogoff appartient à une famille bretonne d'ancienne noblesse mais complètement désargentée. L'amiral de la Convention n'est sûrement pas un fanatique des idées révolutionnaires et semble avoir été contraint de rester au service car, chef de famille, il a un besoin impérieux de ses appointements pour faire vivre ses trois frères. Les événements vont bientôt lui donner l'occasion de retrouver, comme beaucoup d'officiers nobles, cette fidélité au roi qui prime souvent sur la fidélité à la Nation. Les autres officiers qui jouent un rôle important dans la marine toulonnaise de 1793 sont le contre-amiral de Chaussegros, commandant des armes en remplacement de Flotte et l'ordonnateur Puissant[18]. Comme Trogoff ces deux personnages ont souffert de la terreur jacobine et vu avec soulagement la municipalité toulonnaise passer dans le camp de la Gironde. Pendant quelques semaines, les trois hommes jouent un double jeu : ils feignent de rester fidèles au gouvernement comme en témoigne la correspondance échangée[19] avec Dalbarade, le ministre de la Marine, tout en adhérant au comité central qui a pris le pouvoir à Toulon et tout en prenant des contacts avec les princes émigrés de la famille royale. Un quatrième officier, Thomas Lebret, ci-devant baron d'Imbert vient renforcer le groupe. C'est un conspirateur royaliste, revenu à Toulon au début de l'année 1793 après avoir émigré. Il a réussi à se faire réintégrer dans la marine et obtient même au mois de mai le commandement d'un vaisseau de 74, *l'Apollon*[20].

D'autres officiers, en opposition à ce courant, restent fidèles au gouvernement jacobin et n'accepteront pas, le moment venu, que Toulon soit livré aux Anglais. Dans ce groupe, deux personnalités se détachent : le contre-amiral Chambon de Saint-Julien, lui aussi tout nouvellement promu et second de Trogoff dans la hiérarchie de l'escadre toulonnaise, est un personnage totalement atypique. Ce ci-devant qui, au péril de sa vie, a pris, en décembre 1789, la défense de d'Albert de Rions menacé par les émeutiers, va refuser catégoriquement de livrer Toulon aux Anglais. Cette noble attitude mérite à mon sens beaucoup d'indulgence pour ses défauts et ses erreurs soulignés par ses détracteurs qui l'accusent, notamment, d'intempérance et de démagogie[21]. Le capitaine de vaisseau Cosmao-Kerjulien, futur héros de Trafalgar, commande alors le *Duguay-Trouin* et sera le seul commandant de l'escadre à apporter à Saint-Julien un appui constant dans sa tentative de résistance aux ordres de Trogoff.

Dans les équipages, la situation est extrêmement confuse. Une première remarque s'impose. En 1793, il existe encore deux marines : celle du Ponant et celle du Levant. À son arrivée à Toulon en mars 1793, Latouche-Tréville échange son *Languedoc* en piteux état contre le *Commerce de Marseille*, vaisseau de 110 canons flambant neuf où il transfert son équipage. Avant de partir pour Paris il donne ses instructions en demandant de prendre pour compléter les effectifs « des matelots du ponant [...] pour éviter d'avoir à bord deux espèces de gens qui pourraient ne pas se concilier[22] ». Après l'échouage du *Vengeur* à Ajaccio et le désarmement du

16 Il s'agit de détruire un nid de pirates implanté sur la côte ligure entre Nice et Gênes.
17 Archives du SHD Toulon, 2 E6 238.
18 L'ordonnateur Puissant était favorable au mouvement girondin, votera le moment venu contre la livraison de Toulon aux Anglais.
19 COTTIN, *op. cit.*, p. 95 à 98.
20 COTTIN, *op. cit.*, p. 111.
21 COTTIN, *op. cit.*, p. 128 et suivantes.
22 Voir ma biographie de Latouche-Tréville, édition 2014, p. 305.

Languedoc, il reste encore dans l'escadre de Trogoff huit vaisseaux armés dans les ports du Ponant. Autre remarque, comme jamais sans doute dans l'histoire de la marine française, les équipages sont politisés et enclins à ne pas obéir aux ordres de leurs chefs. Notons enfin que l'état d'esprit des Provençaux, qui ont souvent avec la ville de Toulon des liens familiaux ou amicaux, est fort différent de celui des Ponantais qui vivent à Toulon depuis plusieurs mois avec une mentalité d'expatriés.

La façon dont le comité général, qui a pris le pouvoir à Toulon le 13 juillet, passe de la mouvance girondine au retour à la royauté a déjà été déjà évoquée par Yves Borrini. Dans ce comité, qui compte quelque 150 membres, figurent de nombreuses personnalités de la marine. Trogoff et Chaussegros, respectivement commandant de l'escadre et commandant des armes, n'ont cru devoir accepter que le titre de membres adjoints au comité dont ils suivent néanmoins toutes les séances.

Depuis le 13 juillet, l'escadre britannique de l'amiral Hood croise devant Toulon et Marseille. Hood, bien tenu au courant de la situation intérieure française s'est empressé, sous prétexte d'un échange de prisonniers, d'entrer en contact avec les municipalités girondines de Marseille et Toulon. Le 23 août, il propose aux deux villes, de leur assurer ravitaillement et protection contre la mise à sa disposition provisoire du port et des fortifications. « Dès que la paix sera faite, car je la crois très prochaine, conclut-il, le port, ainsi que les vaisseaux de la rade et les forts de Toulon, seront rendus à la France, avec les munitions de toutes espèces, conformément à l'inventaire qui en sera fait[23]. » Cette proposition qui arrivera trop tard à Marseille, où les républicains font leur entrée le 23 août, parvient à Toulon le soir du même jour à bord de la frégate *Conflagration*. Le comité général décide le 24 août, en y mettant quelques conditions[24], d'accepter la proposition britannique. Les royalistes, invoquant la famine qui menacerait Toulon et la vengeance terrible qu'exerceraient les conventionnels s'ils reprenaient la ville, ont imposé leur point de vue. Le drapeau blanc est arboré à Toulon le 25 août alors que les parlementaires britanniques ont repris la mer pour joindre le *Victory* qui porte la marque de l'amiral Hood.

Dès le 25 août, le contre-amiral Saint-Julien, s'est désolidarisé de son chef Trogoff. Il reçoit à bord du *Commerce de Bordeaux* une députation des marins de l'escadre qui lui offrent de prendre le commandement pour interdire l'entrée du port aux Anglais. Il fait aussitôt occuper par les marins de l'escadre, les forts de l'Éguillette et de Balaguier ainsi que les batteries du cap Cépet. Une tentative pour s'emparer du fort Lamalgue échoue. Les journées du 26 au 28 août sont marquées par de multiples échanges et tractations entre Saint-Julien et les autorités toulonnaises. Des délégations de deux partis se rendent à bord des vaisseaux sur rade pour haranguer les équipages. Trogoff prétextant une attaque de goutte, ne se montre pas. Il est resté à terre pour assister aux séances du comité général. À bord des navires, les équipages semblent, dans leur majorité, hostiles à la livraison de Toulon aux Anglais, mais ils n'acceptent pas pour autant d'ouvrir le feu sur la ville de Toulon[25]. Un conseil de guerre s'est réuni à l'initiative de Saint-Julien. La situation des navires mouillés en grande rade est fort délicate. Ils risquent d'être pris entre le feu de l'escadre anglo-espagnole et celui des forts tenus par les royalistes : Lamalgue, Grosse Tour et fort St-Louis, tous équipés pour tirer à boulets rouges. Les capitaines ponantais se prononcent pourtant en faveur de la résistance. Un officier provençal réplique que « Messieurs les Ponantais en prenaient à leur aise ; qu'ils n'avaient point dans Toulon, leurs femmes et leurs enfants que menaçait la vengeance des conventionnels ; mais qu'eux, provençaux, étant dans cette situation, laisseraient entrer les Anglais ».

L'heure de vérité se présente le 28 août au matin. Trogoff, sorti enfin de sa passivité, s'embarque sur la frégate la *Perle*, hisse son pavillon de commandement, et fait signal aux navires mouillés en rade des Vignettes de rallier la petite rade. À ce moment se présente une flotte anglo-espagnole de trente et un vaisseaux. Saint-Julien, depuis son *Commerce de Bordeaux,* ordonne alors de se préparer au combat. Certains vaisseaux font l'aperçu à son signal, d'autres, obéissants à Trogoff virent à pic pour rallier la petite rade. Cinq vaisseaux obéissent sur le champ à Trogoff, sept autres après quelques hésitations, quatre vaisseaux s'y refusent : *Commerce de Bordeaux* monté par Saint-Julien, *Commerce de Marseille*, abandonné par son commandant et apparemment laissé à la gouvernance de son équipage, *Tonnant* dont les marins sont à terre pour on ne sait quelles raisons, et *Duguay-Trouin* commandé par Cosmao. Saint-Julien, voyant l'impossibilité de la lutte, décide de quitter son navire et engage son équipage à faire de même pour rallier l'armée républicaine. Les rôles d'équipage[26] du *Commerce de Bordeaux*, du *Duguay-Trouin* et du *Commerce de Marseille* confirment bien qu'à bord de ces trois vaisseaux les désertions consignées à la date du 28 août sont massives : on compte à leur bord, respectivement 157, 227 et 142 déserteurs. Les désertions se poursuivront dans les jours suivants sur tous les

23 COTTIN, *op. cit.,* p. 83.
24 Notamment le retour au gouvernement monarchique et à la constitution de 1790.
25 COTTIN, *op. cit,* p. 127.
26 Archives du SHD Toulon, 2 E6 192 pour le *Duguay-Trouin*, 2 E6 221 pour le *Commerce de Bordeaux*.

navires français jusqu'à atteindre quelque 3 000 fugitifs qui rejoignirent l'armée républicaine et participèrent au siège de Toulon. Contrairement à ce que dit l'histoire officielle, Saint-Julien ne prit pas la tête de ces marins, craignant pour sa vie s'il se rendait aux conventionnels, il se rendit à l'amiral Hood qui le remit aux Espagnols. Libéré sur parole par ses derniers, il ne reparut à Toulon qu'après le siège.

Le 29 août, jour de honte pour la France et sa marine, l'escadre anglo-espagnole entrait à Toulon sans plus rencontrer d'opposition.

Dans les jours qui suivirent, Trogoff négocia avec l'amiral Hood le retour en Atlantique de quatre vaisseaux chargés de rapatrier dans les ports du Ponant les équipages qui en provenaient. Il s'agissait, tant pour les Anglais que pour les royalistes toulonnais de se débarrasser d'éléments souvent républicains et insensibles aux pressions qu'on pouvait exercer sur les marins du Midi. Les rôles d'équipage consultés montrent que toutes les unités présentes à Toulon reçoivent l'ordre de débarquer à cette occasion leurs Ponantais qui, on l'imagine, ne se firent pas prier. Le 19 septembre, appareillent donc de Toulon quatre vaisseaux de 74 aux équipages pléthoriques. Les historiens anglais ont sévèrement reproché à Hood d'avoir ainsi laissé échapper quatre puissantes unités récentes de la flotte française et quelque 5 600 marins qui auraient cruellement manqué à la République. Suspectés d'avoir pactisé avec l'ennemi, ces marins furent accueillis d'une manière particulièrement révoltante. À Brest, les officiers du *Patriote* et de l'*Entreprenant* sont emprisonnés pendant de longs mois et six d'entre eux, envoyés à Paris, sont exécutés. À Rochefort, les 1 400 hommes de l'*Apollon* sont traduits devant un tribunal révolutionnaire, trois officiers et un chirurgien major sont envoyés à l'échafaud. Seul l'*Orion*, à Lorient se voit traité avec une certaine bienveillance. Les officiers sont un moment inquiétés avant d'être renvoyés dans leurs foyers[27].

Nous ne détaillerons pas ici la fin de cette lamentable histoire de l'occupation de Toulon par les forces des Anglais et de leurs alliés espagnols et Sardes. Rappelons seulement que lors de l'évacuation finale neuf vaisseaux et trois frégates seront détruits par les Anglais et que l'amiral Trogoff, ayant sa marque sur le *Commerce de Marseille*, appareillera avec deux autres vaisseaux, le *Pompée* et le *Puissant* et onze bâtiments légers qui finiront tous leur carrière sous pavillon britannique.

Le bilan total du désastre est de la même ampleur que celui de Trafalgar.

27 COTTIN, *op. cit.*, p. 197.

CONCLUSION GÉNÉRALE

Les trois acteurs du drame sortent profondément meurtris d'une aventure désastreuse pour tous. La ville a connu la terreur jacobine puis une contre-terreur royaliste et enfin la vengeance des républicains. Elle y a même perdu son nom pour devenir pendant quelque temps Port-la-Montagne. Une grande partie de ses habitants a disparue, massacrés ou exilés. S'il m'est permis d'évoquer ici un souvenir personnel, la tradition familiale veut que l'un de mes ancêtres, Antoine Bourbon, fabriquant de soie de son état, ait dû en raison de son patronyme s'enfuir par le toit de sa maison pour échapper à des « patriotes » qui voulaient lui faire un mauvais parti. L'arsenal, dont plusieurs bâtiments ont été brûlés ou endommagés, et la rade, d'où émergent les mâtures calcinées des navires incendiés, offrent un spectacle de désolation. De nombreux cadres convaincus de collaboration avec l'ennemi sont en fuite. La force navale toulonnaise ou ce qu'il en reste, une douzaine de vaisseaux échappés à la destruction et au rapt des Anglais, est dans un triste état matériel et son personnel, dispersé dans toutes les directions, doit être reconstitué et repris en main.

Dans cette sombre aventure, passions et sentiments, les plus vils comme les plus nobles, se sont heurtés dans une sorte de danse macabre. La morgue des aristocrates, l'égoïsme des bourgeois nantis, les bas instincts de miséreux manipulés ont eu raison de l'amour de la Patrie et des aspirations légitimes à l'instauration d'un monde plus libre et plus juste. Au sein même des groupes et des personnes, des sentiments contradictoires se sont faits jour et ont provoqué déchirures et comportements incohérents. Enfin, comme toujours dans les temps troublés, se sont déchaînés casseurs et meurtriers.

La marine, grâce au retour de l'ordre apporté par le Consulat, se remettra sur le plan matériel. De nouveaux et puissants navires seront construits en nombre. Mais les dommages subis dans ses états-majors et ses équipages ne seront jamais vraiment effacés, d'autant plus que l'ascendant pris par l'adversaire durant les premières années du conflit lui permettra d'établir un blocus efficace des côtes françaises. Confinées dans les rades, les escadres françaises ne réussiront jamais à retrouver l'entraînement suffisant pour combattre avec succès un adversaire affûté par de longs mois à la mer. Armée technique et demandant une longue formation de ses personnels, la marine révolutionnaire puis impériale a beaucoup plus souffert que les armées terrestres des bouleversement apportés par la Révolution.

LITTÉRATURE ET HISTOIRE

INTRODUCTION

Bernard SASSO

Le titre de cette commission est « Littérature et Histoire ». Comment alors ne pas la placer sous l'exclamation bien connue de Napoléon à Sainte-Hélène : « Quel roman que ma vie… » ? Dès 1816, l'exilé de Sainte-Hélène avait compris que son épopée allait fasciner. Et cette fascination n'a depuis jamais cessé. Elle se nourrit de cette extraordinaire aventure qui commence dans la tourmente de la Révolution, se poursuit en Italie, en Égypte, puis sur les champs de bataille de l'Europe et jusqu'en Russie, avant de se terminer sur une île en plein Atlantique. Le César devient martyr. Il n'allait cesser d'inspirer romanciers et poètes parmi les plus grands. Si Chateaubriand, en irréductible opposant, dénonçait « un aventurier » et « un usurpateur », il ne pourra que constater que le vaincu de Waterloo porte une « ombre gigantesque » sur la monarchie restaurée. Il fascinait Stendhal dont le personnage Fabrice Del Dongo de *La Chartreuse de Parme* est animé de cet esprit avide de gloire qui caractérise toute une génération. Il fut une source d'inspiration pour Victor Hugo qui dans *Les Misérables* donne une prodigieuse vision de la bataille de Waterloo. Balzac trouvera dans les années du Consulat et de l'Empire ainsi que dans la légende impériale, la matière à une riche inspiration dont témoigne, parmi plusieurs romans, *Le Colonel Chabert*. Né trop tard pour participer à l'épopée impériale, Alfred de Vigny ne cessera d'être fasciné par celle-ci comme en témoigne *Servitude et grandeur militaires*. Cette épopée fournit à Erckmann-Chatrian une ample matière à leurs romans nationaux. Les poètes ne seront pas moins fascinés. Les *Chansons* de Pierre-Jean Béranger allaient largement contribuer à l'édification de la légende napoléonienne. Le XIX^{e} siècle allait se nourrir des fameux vers :

> Parlez-nous de lui, grand'mère ;
> Parlez-nous de lui (bis)

Hors de France, l'épopée impériale fut commentée par les plus grands. La chute de l'empereur fournit à Lord Byron matière à réflexion morale et historique. Dans une *Ode* de 1814, il écrit :

> Depuis l'ange rebelle faussement nommé l'Étoile de l'Aurore, nul homme, nul démon n'est tombé de si haut

L'Italien Alessandro Manzoni célèbre dans une *Ode* écrite peu après la mort de l'empereur :

> Courbons le front devant l'Auteur
> Souverain qui voulut qu'en lui
> Son esprit créateur laissât
> L'empreinte la plus vaste.

L'exilé de Sainte-Hélène fascina Sir Walter Scott autant que Arthur Conan Doyle qui écrira un cycle romanesque de l'épopée impériale.

Dans la lointaine Russie, Léon Tolstoï a dans *Guerre et Paix* le mieux traduit la grandeur du combat d'Austerlitz mais aussi celui de la bataille de la Moskova. Les poètes russes ne sont pas en reste : Alexandre Pouchkine célébra dans *Poèmes révolutionnaires* « le prince disparu, tel un songe, tel l'ombre d'une aube » et Mikhaïl Lermontov parlait de « l'homme dont Dieu fit choix ».

On le voit, notre commission, sous l'ombre portée par l'exilé de Sainte-Hélène, va explorer les liens entre Littérature et Histoire qui n'ont cessé de hanter les plus grands écrivains.

Quatre communications sont proposées : Yves Stalloni ouvrira cette commission avec « Balzac et l'Histoire ». Rémi Monaque nous parlera d'Émile Driant, « un acteur oublié de l'histoire de France », communication qui trouvera des échos à celle que je proposerai sur la littérature d'invasion. Enfin Antoine Carvalho évoquera Romain Gary qui vient récemment de faire son entrée dans la prestigieuse collection de la Bibliothèque de la Pléiade.

BALZAC ET L'HISTOIRE

Yves STALLONI

Il n'est pas abusif d'avancer que la science historique prend naissance au XIX^e^ siècle. Il n'est pas abusif non plus de suggérer que le même XIX^e^ siècle marque l'apogée du genre romanesque. Au carrefour de ces deux avènements, se rencontre le plus grand romancier de l'époque, Honoré de Balzac qui, en 1830, il a tout juste dépassé la trentaine, écrit : « Une des tendances les plus remarquables de l'intelligence humaine est celle qui l'entraîne vers l'étude de l'histoire. » Une des raisons de cet intérêt pour l'histoire est à chercher dans la fascination pour la glorieuse figure historique qui va marquer des générations d'hommes et d'écrivains, Napoléon Bonaparte. Comme Stendhal, comme Hugo, comme Musset, Balzac est un enfant d'Austerlitz et il se rêve en Napoléon des lettres, ainsi qu'il le déclare, non sans vanité : « Ce qu'il a commencé par l'épée, je l'achèverai par la plume. » Nourri des exploits militaires de l'empereur d'un côté et de la lecture de Walter Scott, l'inventeur du roman historique, de l'autre, Balzac va entrer en littérature avec des œuvres à coloration historique et militaire avant de s'orienter vers des sujets de nature plus sociologique qui fonderont sa manière et définiront une vision nouvelle de l'histoire. Nous commencerons par évoquer dans un premier temps son traitement de la geste napoléonienne, puis d'en venir à la peinture d'un monde pour aboutir à ce qu'il appellera, en référence à Dante, la « Comédie humaine ».

La geste napoléonienne

Dans sa volonté de rivaliser avec Walter Scott, Balzac, pour la première œuvre qu'il signe de son nom, propose une tragédie historique en vers, *Cromwell,* qui sera un échec. Revenant très vite au roman, et si nous laissons de côté les œuvres publiées sous des noms d'emprunts et directement inspirés de Walter Scott, ses vrais débuts peuvent être marqués par un livre consacré à un épisode de l'histoire récente, *Les Chouans*, d'abord appelé *Le Dernier Chouan* ou *la Bretagne en 1800*. Dans la préface de ce roman, l'écrivain précise ses ambitions : « J'ai travaillé à mettre l'histoire de mon pays entre les mains de tout le monde. » Cette histoire qu'il souhaite offrir au grand public sera surtout celle liée à la figure de Napoléon I^er^ dont le nom, nous dit Gonzague Saint Bris, qui semble avoir établi un recensement précis, est cité 514 fois dans l'ensemble de l'œuvre[1]. Il n'entre pas dans nos intentions de mentionner ces multiples occurrences mais de reconnaître que, pour le premier Balzac, l'image qu'il se fait de l'histoire se confond avec la geste de l'empereur. Ses livres de début, pas les plus connus, s'appellent *El Verdugo,* qui raconte un épisode de la guerre d'Espagne, ou *La Vendetta,* une nouvelle située en Corse où apparaît Napoléon, ou *Adieu*, autre nouvelle qui contient une évocation saisissante du passage de la Bérézina en compagnie du colonel de Sucy, officier de la Grande Armée, ou encore *Une Passion dans le désert* qui nous transporte au cœur de la campagne d'Égypte.

La vie privée vient alimenter le mythe napoléonien quand, en 1825, Balzac fait la rencontre de la veuve de Junot, la très libre duchesse d'Abrantès, de quinze ans son aînée et qui deviendra sa maîtresse. « Cette femme a vu Napoléon enfant, aurait-il déclaré, elle l'a vu jeune homme encore inconnu, elle l'a vu occupé à des choses ordinaires de la vie, puis elle l'a vu grandir, s'élever et couvrir le monde de son nom. » Il l'aidera à écrire ses mémoires qui seront publiés chez son propre éditeur.

De nombreuses œuvres de la maturité font une place importante à l'empereur comme *Une Ténébreuse affaire* où l'on voit Napoléon à la veille de la bataille d'Iéna, et surtout *Le Colonel Chabert*, un roman écrit en soixante-douze heures de travail acharné, qui raconte l'histoire d'un colonel de l'armée napoléonienne laissé pour mort à la bataille d'Eylau en 1807 : « Je suis le colonel Chabert qui a enfoncé le carré des Russes à Eylau » explique le personnage à ceux qui s'interrogent sur son identité. C'est ce rescapé qui avouera aux hommes de la Restauration pressés d'oublier Napoléon : « Notre soleil s'est couché. Nous avons tous froid maintenant. » Parfois Balzac choisit une approche personnelle pour évoquer l'épopée napoléonienne, comme dans *Le Médecin de campagne* où il donne la parole à un vieux grognard retiré en Savoie. Goguelat est un ancien voltigeur, et dans le décor d'une grange, il raconte aux paysans attentifs les glorieuses campagnes de l'empereur. Nous

1 Voir Gonzague Saint Bris, « Balzac, l'autre conquête de l'Empereur », *Historia*, Août 2011. Et du même : *Balzac, une vie de roman*, éd. Télémaque, 2011, *passim*.

pouvons penser aussi à Bridau, dans *La Rabouilleuse* présenté comme « idolâtre de l'empereur » ou à Hulot, dans *La Cousine Bette*, qui, après avoir servi l'Empire, fera carrière sous la Restauration. Il faudrait citer aussi ce roman toujours mis en chantier et jamais achevé qui se serait appelé *La Bataille* dont Balzac, comme il en a l'habitude, a vendu les droits à son éditeur dès 1830 sans en avoir écrit une ligne. Le livre est censé, dans un premier temps, raconter la bataille de Marengo en 1800, puis le romancier change d'avis et envisage de prendre pour sujet celle de Wagram en 1809, pour laquelle il demande des informations techniques au capitaine Périolas, professeur à l'École spéciale militaire. Ce roman fantôme qui aurait dû avoir sa place dans *Les Scènes de la vie militaire*, ne sera jamais écrit sauf en 1997 par un romancier contemporain, Patrick Rambaud, dont la réussite fut récompensée par le Prix de l'Académie française. Au total, dans les *Scènes de la vie militaire*, une section de *La Comédie humaine*, sont programmées exactement trente-trois œuvres, beaucoup relatives à Napoléon, œuvres dont la plupart ne verront jamais le jour, comme *La Garde consulaire*, *La Bataille de Dresde*, *L'Armée assiégée*, *Moscou*, *La Campagne de France*.

Mais même quand il se fait le chroniqueur de l'Empire, Balzac n'entend pas rivaliser avec Alexandre Dumas pour qui l'histoire, arrangée à sa guise, est un décor et un prétexte. Lui respecte les faits, les événements, mais sans leur donner la priorité comme il l'écrit encore dans la préface des *Chouans* : « L'auteur n'entend pas contracter l'obligation de donner les faits un à un, sèchement et de manière à montrer à quel point on peut faire arriver l'histoire à la condition d'un squelette dont les os sont soigneusement numérotés. » Ce qu'il cherche, c'est à ressusciter une époque, à donner vie à des personnes, à des situations, à des lieux : « Nous avons à saisir la vie, l'âme, la physionomie des choses et des êtres » déclarera-t-il plus tard, dans *Le Chef d'œuvre inconnu*. Ce qui nous conduit au vrai projet du romancier : donner une représentation fidèle de son époque, celle de la Restauration et de la monarchie de Juillet, ce qui infléchit sa dimension d'historien.

La représentation du monde

Car c'est plutôt une histoire au sens moderne que Balzac entend pratiquer, proche de celle que viseront, à partir des années 1960, les tenants de ce que l'on a appelé « la Nouvelle histoire », et qui pour lui se ramène à la peinture d'une société, ou encore à l'étude des mœurs, ainsi que l'exprime très clairement cette phrase tirée du célèbre et très important avant-propos de *La Comédie humaine* rédigé en 1842 : « Peut-être pouvais-je arriver à écrire l'histoire oubliée par tant d'historiens, celle des mœurs. »

L'objectif est d'offrir le tableau le plus complet possible de la société française prise dans sa totalité. C'est elle qui fournit la matière, alors que lui se contente de la mettre en forme comme le précise cette autre phrase souvent citée : « La société française allait être l'historien, je ne devais être que le secrétaire. » La formule indique assez qu'il se fixe une fonction d'observateur, de rédacteur et que l'objet est moins l'histoire qu'on pourrait nommer « événementielle » qui, comme l'expliquait Fustel de Coulanges à l'époque de Balzac, se propose d'« éclairer la suite des guerres ou la chronologie des crimes », que celle des mentalités et des modes d'être.

De là un souci de produire une description ordonnée en respectant une classification de nature scientifique. Il lui faut trier, hiérarchiser, coordonner les faits, ce qui, nous pouvons le noter au passage, rejoint la démarche de la méthode historique, même si le modèle revendiqué est plutôt emprunté aux sciences naturelles. Car le monde humain n'est qu'une variété du monde animal, et, à ce titre, mérite d'être étudié scientifiquement à la manière d'un homme de science que Balzac admire et cite, Geoffroy Saint-Hilaire. Ce disciple de Jussieu, né en 1772, qui fut nommé à 21 ans professeur de zoologie au Muséum d'histoire naturelle, est le créateur du Jardin des Plantes et accompagna Bonaparte en Égypte. De la même manière que ce scientifique distingue dans le vaste genre animal des espèces aux caractéristiques variées, le romancier peut reconnaître dans le genre humain des spécimens au profil particulier. « Les différences, écrit Balzac dans l'avant-propos, entre un soldat, un ouvrier, un savant, un homme d'État, un commerçant, sont quoique difficiles à saisir, aussi considérables que celles qui distinguent le loup, l'âne, le lion, etc. »

Cette volonté de représenter les mœurs de son temps le détourne de se plonger dans une histoire lointaine au profit de l'observation du présent. Le temps qui sépare les faits racontés et le présent de l'écriture est de plus en plus réduit au fil de l'œuvre, comme l'a démontré Pierre Abraham dans son essai de 1931, *Créatures chez Balzac*. La distance moyenne est à peine de quinze ans, certains romans de début nous renvoyant trente ans en arrière (comme *Les Chouans*), d'autres à peine deux ou trois ans, comme le diptyque des *Parents pauvres*, composé de *La Cousine Bette* et de *Le Cousin Pons,* écrits au cours des années 1846-47 et se passant respectivement en 1844 et 1846. Plutôt qu'un historien attaché à explorer le passé, Balzac se fait témoin de son temps. Avec un souci majeur, qu'il ne parviendra pas totalement à satisfaire : l'exhaustivité. En soixante-quatorze romans, deux mille cinq cents personnages et cinquante mille tasses de café (la statistique a été

établie par un biographe), Balzac parvient presque à peindre tous les milieux, tous les âges, tous les états. « Chaque roman n'est qu'un chapitre du grand roman de la société » écrit-il en 1837.

Rendre compte de la société dans sa diversité géographique d'abord, avec une dominante pour Paris et ses quartiers, mais aussi des incursions en province, en Bretagne, Touraine, Savoie, Franche-Comté, etc. Socialement, il marque une préférence pour l'aristocratie parisienne et la noblesse provinciale, ces milieux qu'il a rêvé d'intégrer. Mais une large place est accordée à la classe bourgeoise, le monde des affaires et du commerce, surtout à la petite bourgeoisie, la classe moyenne incarnée par Birotteau, Camusot ou Grandet, mais également à la paysannerie comme dans cette fresque saisissante que constitue *Les Paysans*. Diverses professions sont montrées : les journalistes, les employés de bureau, le monde du théâtre, le petit commerce, les gens de robe, les étudiants, les religieux… La mort l'a empêché de mener à bien son projet d'universalité, mais nous possédons les plans des futures œuvres qui devaient compléter la peinture de cette « comédie humaine » qu'il convient, en un troisième temps, de détailler.

L'écriture du présent

Dans son entreprise de vision panoramique, le romancier est moins contraint que l'historien. Il peut situer ses récits dans des milieux sociaux variés, comme nous l'avons précisé, il peut imaginer, à côté du héros (réel ou inventé), autant de personnages secondaires qu'il le souhaite, façon de multiplier les éclairages ; il peut s'attacher à des réalités matérielles de détail – un costume, un décor, un passe-temps – de celles qui donnent le reflet vivant d'une époque. L'historien peut à son tour tenter de reconstituer la couleur du passé, mais il s'agit alors d'une opération de nature intellectuelle qui peut se révéler déformante et/ou didactique.

Dans cet esprit, il nous faut souligner l'importance, dans le roman, du *personnage* qui doit être le miroir d'une vérité historique. Grandet est le type du propriétaire terrien de province, disposant d'un solide bon sens, prêt à recourir à l'usure ou à la spéculation pour faire fortune. Dans *La Maison Nucingen,* Nucingen, venu de son Alsace natale, est le modèle du grand banquier comme l'époque a su en fournir, les Rothschild, les Péreire, les Gabriel-Julien Ouvrard, que l'on a surnommé le financier de Napoléon. Le chef du parti radical dans *César Birotteau*, se nomme Keller, et il est totalement asservi à son ambition politique, inspiré sans doute de Casimir Périer et du baron Jacques Lafitte, plusieurs fois ministres l'un et l'autre, présidents du conseil et également banquiers. Monsieur de Guénic, le père du jeune Calyste, qui apparaît dans *Béatrix* (1839), est le prototype du vieil aristocrate provincial dont la vie, dans son château de Bretagne, se partage entre la religion et le service du roi, tel le père de Chateaubriand ou celui de Lamartine. Quant à Goriot, ce « christ de la paternité », il est un échantillon du commerce bourgeois, représentant d'une classe sortie du peuple et enrichie grâce à la Révolution.

Sur cette question des personnages, l'histoire et le roman se rencontrent difficilement. Le souci d'analyse psychologique peut compromettre voire occulter les éléments historiques, la volonté de peindre un caractère cohérent conduit à rechercher une forme de pureté tragique contraire à la vérité historique, souvent faite de nuances. On peut craindre aussi chez le romancier une tendance à la simplification esthétique ou au manichéisme moral, comme quand Balzac se plait à opposer le redoutable Vautrin, l'ange des ténèbres, au délicat Birotteau, martyr de la bourgeoisie. Là comme ailleurs, le romancier peut chercher à idéaliser, à peindre en beau ce que n'a pas à faire le chercheur ainsi qu'il l'admet : « L'histoire n'a pas pour loi, comme le roman, à tendre vers le beau idéal. » L'auteur d'une fiction, d'autre part, obéit souvent à une intention de départ, un parti-pris idéologique ou moral, et le roman devient alors le reflet d'une thèse ou d'un choix préconçu. Quand Stendhal rédige *Le Rouge et le Noir*, sous-titré « Chronique de 1830 », il entend défendre sa position libérale et anticléricale, montrant des nobles décadents et veules, un clergé fanatique et complaisant. Balzac est lui aussi victime de ses préférences idéologiques, affichant par exemple une sympathie excessive pour la haute aristocratie dont il vante la « sainteté », dont il aime à célébrer les valeurs sacrées. Dans cet esprit on a pu dire que l'amour platonique qui constitue le nœud de *Le Lys dans la vallée*, n'est que l'avatar de la pureté de la race. Ce roman dont le philosophe Alain disait, mais on attribue aussi la boutade à Anatole France, que c'était « l'histoire des Cent-Jours vue d'un château de la Loire. »

Toutefois, le manque de rigueur du romancier ou ses visées tendancieuses peuvent être compensés, chez Balzac, par le souffle, la présence, la puissance de vie. « J'ai plus appris dans Balzac que dans tous les livres des historiens, des économistes et statisticiens de l'époque pris ensemble » écrivait Engels en 1888. Il en sera de même pour Flaubert, une génération plus tard, *L'Éducation sentimentale* pouvant être considérée comme la meilleure peinture de la Révolution de 1848, ainsi que le reconnaît Michel Winock dans sa récente biographie du romancier normand.

L'autre qualité de Balzac qui peut lui conférer le titre d'historien est d'avoir su saisir une évolution, en brossant le portrait de deux générations, de la Révolution à la fin de la monarchie de Juillet. En cinquante ans, la France se transforme, connaît d'importantes mutations en matière scientifique, technique, sociologique, politique, morale. George Sand parlera à son sujet de « mémoires d'un demi-siècle ». Ainsi le présent se mêle au passé, permet de l'expliquer et y trouve ses explications. Les héritiers de l'Empire trouvent à se recycler dans le nouveau monde, la bourgeoisie conquiert les places laissées vacantes par une aristocratie décadente et condamnée par l'histoire. Une donnée nouvelle va orienter la société : l'économie, et Balzac si maladroit et peu inspiré dans ses investissements personnels ou ses propres spéculations, parvient à montrer l'importance de l'argent, de la bourse, du commerce. Goriot s'est enrichi en vendant ses farines dix fois le prix d'achat, et si lui n'en profite pas, sa fille épouse le baron Nucingen, et sa petite-fille le ministre Rastignac. Grâce au travail, à l'intrigue et à l'argent, on commence boutiquier et on finit député ou pair de France. L'histoire présentée par Balzac est en marche, en mouvement, s'efforçant de laisser apparaître les déterminismes qui régissent des évolutions, ce qu'il appelle le « moteur social ».

On l'aura compris à ce qui précède, Balzac ne peut sérieusement être pris pour un historien, même s'il emploie souvent le mot et revendique la fonction. Il fut plutôt un observateur lucide et, il faut le rappeler, un visionnaire, comme Baudelaire fut un des premiers à le mentionner – ce qui serait plutôt une récusation de l'histoire. Son tableau de la société n'a rien de véridique, ni même de réaliste, comme on l'a trop répété, mais il atteint une vérité particulière, fulgurante, qui transcende les époques, celle de l'humanité aux prises avec ses passions, ses lâchetés, ses triomphes. C'est un peu ce que souhaitait célébrer, il y a presque cinquante ans, Pierre Barbéris dans l'introduction de son monumental ouvrage intitulé *Le Monde de Balzac* quand il écrivait : « Ce que les poètes, usant des instruments traditionnels auraient bien voulu écrire : l'épopée du XIX[e] siècle, c'est Balzac qui l'a écrit, avec de la prose, avec des héros qui, avant lui étaient vulgaires, dans des décors, qui avant lui n'étaient que pittoresques[2]. »

2 Pierre Barbéris, *Le Monde de Balzac*, Arthaud, 1973, p. 11-12.

ÉMILE DRIANT : UN PERSONNAGE OUBLIÉ DE L'HISTOIRE DE FRANCE

Rémi MONAQUE

J'ai été nourri pendant toute mon enfance par la lecture des livres d'Émile Driant, alias capitaine Danrit, romans historiques ou plus souvent ouvrages d'anticipation guerrière. Je dois cette passion à mon grand-père paternel : il m'a transmis de son vivant une collection sinon complète du moins assez imposante des ouvrages de cet auteur qui avait connu une prodigieuse notoriété pendant les vingt années qui précédèrent la Grande Guerre. Très peu se souviennent de ce personnage. Quant à la base de données de notre académie – bénis soient ses auteurs – elle ne contient qu'une seule occurrence du nom de Driant. On trouve en effet à la page 261 du bulletin de 1993 le résumé en 19 lignes d'une communication de feu notre confrère André Leroy ayant pour titre *Le Lieutenant-colonel Driant*. Cet oubli presque complet est une injustice que nous allons tenter de de réparer. Après un indispensable exposé sur Driant et son œuvre, nous examinerons en quoi cet auteur a servi l'Histoire puis comment il s'en est servi pour nourrir ses romans historiques, bien sûr, mais aussi ses écrits patriotiques et militants.

Émile Driant et son œuvre

Timbre-poste commémorant Driant.

Le nom de Driant, d'origine bretonne, s'est implanté au XVII^e^ siècle dans le nord-est de la France. Le père d'Émile Driant, notaire à Assis-sur-Serre (Aisne) était certes un notable mais ces ascendants comme ceux de son épouse étaient des gens fort modestes, qualifiés dans les actes d'état civil de cultivateur, jardinier, manouvrier, berger ou encore fileuse.

Élève brillant mais dissipé du lycée de Reims, Émile décroche le premier prix d'histoire du Concours général. Pour complaire à son père qui aimerait le voir lui succéder, il obtient les licences de littérature et de droit mais opte finalement pour la carrière militaire. Cette vocation, il la devait à son grand-père paternel qui avait rencontré l'Empereur, à Reims en 1814 et avait transmis à son petit-fils toute sa ferveur pour le grand homme. Reçu à Saint-Cyr en 1875, il en sort deux ans plus tard avec le numéro 4 et choisit pour arme l'infanterie. Il sert au 54^e^ régiment d'infanterie, à Compiègne puis à Saint-Mihiel, au fort tout neuf du Camp des Romains qui surveille la vallée de la Meuse. En mai 1884, il est affecté en Tunisie. Recommandé par ses excellentes notes, il est choisi comme aide de camp par le général Boulanger. Il suit son chef à Paris en 1886 lorsque le général devient ministre de la guerre et épouse sa fille Marcelle en octobre 1887. Driant retourne en Tunisie en 1887 et prend les fonctions de capitaine au 4^e^ Zouave en garnison à Tunis. Il ne prend aucune part aux activités politiques de son beau-père mais, après le suicide de celui-ci, défend sa mémoire dans un article paru dans *Le Figaro* fin 1892. Cet article lui vaut huit jours d'arrêt.

En octobre 1892, il est nommé capitaine-instructeur à Saint-Cyr, fonction qu'il exerce pendant quatre ans. Son dernier biographe, Daniel David, écrit en 2006 qu'il « semble avoir laissé principalement le souvenir d'un chef

très accessible, d'un fin tireur et d'un excellent pédagogue[1] ». Driant était aussi un sportif accompli, pratiquant l'équitation et l'escrime et animant avec beaucoup d'enthousiasme le club cycliste de l'École. Il montre aussi son goût pour les sports mécaniques et pour toutes les innovations techniques en participant en 1894 à bord d'une machine à vapeur à la première course automobile organisée en France entre Neuilly et Rouen. Le premier biographe de Driant, Gaston Jollivet, raconte[2] que le capitaine régalait ses élèves de causeries familières sur des sujets de techniques militaires mais aussi sur le moral et les problèmes de commandement. Il aurait fait pleurer les 200 élèves de sa compagnie en leur contant le combat de Sidi Brahim…

En novembre 1896, Driant entame son troisième séjour en Tunisie où il occupe les fonctions de chef de bataillon au 4e Zouave. Promu commandant en 1899, il regagne la métropole et prend à Troyes le commandement du 1er bataillon de chasseurs à pied dont il fait une unité d'élite bientôt connue dans toute l'armée sous le nom de bataillon Driant. Avec l'affaire des fiches et sa lutte contre la franc-maçonnerie, Driant, privé de tout avancement, est puni sévèrement à plusieurs reprises. Cinq années de suite, présenté avec le numéro 1 par l'état-major de l'Armée pour être promu au grade de lieutenant-colonel, il est rayé du tableau d'avancement par le ministre de la guerre. Après toutes ces années d'abnégation et de constance, il finit par donner sa démission de l'Armée en 1905 et entame une carrière politique. Un échec essuyé à Pontoise en 1906 ne le décourage pas. Il est élu député de Nancy en 1910 et réélu triomphalement en 1914. Ami de Paul Déroulède et de Maurice Barrès, il intervient contre la gauche dans tous les débats portant sur l'armée et la défense. Il mène notamment à la veille de la guerre le combat pour le rétablissement du service militaire de trois ans.

À la déclaration de guerre, bien qu'âgé de 59 ans, le commandant Driant demande à reprendre du service et se voit confier le commandement des 56e et 59e bataillons de chasseurs à pied. Promu (enfin !) lieutenant-colonel en 1915, il meurt en héros au bois des Caures, le 22 février 1916, au début de l'offensive allemande contre Verdun.

Mort de Driant.

C'est au cours de son deuxième séjour en Tunisie que la vocation littéraire de Driant se révèle. Profitant des loisirs que lui laisse son service, le capitaine du 4e Zouave se lance, entre deux lectures de *Salammbô*, dans la rédaction de *La Guerre de demain*, roman d'anticipation en trois volumes où les Français triomphent en quelques mois des Allemands qui les ont attaqués par surprise. En choisissant ce thème, Driant se trouve en plein accord avec toute une génération qui rêve de revanche et qui cultive la nostalgie des souvenirs napoléoniens. Grand admirateur et lecteur passionné de Jules Verne, le nouvel écrivain ne se cache pas de l'avoir pris pour modèle. Il lui dédiera bientôt son prochain livre, *L'Invasion noire*, en lui disant combien il admire son art. Jules Verne, en acceptant le parrainage qu'on lui demande, fait à Driant le plus beau des compliments en lui déclarant qu'il aurait voulu écrire *La Guerre de demain*. Notons pourtant que, si les deux auteurs s'adonnent au même genre littéraire et utilisent les mêmes procédés, ils diffèrent cependant par les thèmes choisis : Jules Verne, résolument pacifique, n'imagine pratiquement jamais de scènes guerrières alors que Driant s'y complait.

Driant montre à quelques camarades le manuscrit de *La Guerre de forteresse*, premier tome de *La Guerre de demain*. Les réactions sont si enthousiastes que l'auteur s'empresse d'envoyer son livre aux éditions Fayard dont il était alors totalement inconnu. Soucieux de ne pas s'attirer les foudres du ministère de la Guerre, il choisit le pseudonyme de Danrit, anagramme de son nom de famille. Fayard publie aussitôt le livre sans

1 DAVID (Daniel), *Le Colonel Driant, de l'armée à la littérature, le Jules Verne militaire*, Éditions Gérard Kiopp, 2006.
2 JOLLIVET (Gaston), *Le Colonel Driant*, Librairie Delagrave 1918.

en changer un seul mot. Le succès est immédiat[3] et le capitaine Danrit jouira jusqu'à sa mort d'un lectorat nombreux et fidèle.

Dans cette production une part importante est réservée aux œuvres d'anticipations guerrières où l'auteur imagine tous les conflits auxquels la France pourrait avoir à faire face. Après *La Guerre de demain*, menée contre l'Allemagne, c'est *L'Invasion noire* parue en 1895 qui met aux prises l'Europe avec selon les mots de l'auteur « les masses musulmanes d'Afrique fanatisées par un sultan de génie[4] ». Puis viennent *La Guerre fatale* (1902) où les Français, peu après l'humiliation de Fachoda triomphent d'une agression anglaise, et *L'Invasion jaune* (1905) qui voit les hordes asiatiques déferler sur l'Europe. À cette même veine, se rattachent la série des trois *Robinsons* (sous-marins, 1908 ; de l'air, 1908 ; et souterrains, 1912), *L'Aviateur du Pacifique* (1909) où Danrit décrit, avec 32 ans d'avance, l'attaque de Pearl Harbor par les Japonais, *Alerte !* (1910), *Au-dessus du continent noir* (1912).

C'est un tout autre domaine que Driant explore avec la trilogie d'*Une famille de soldats* (1898-1901). Les trois romans historiques qui la composent permettent de raconter à la jeunesse, à travers la vie de trois générations, toutes les guerres que la France a connues depuis 1792. *Jean Tapin*, le petit tambour de l'an II, participe à toutes les guerres de la Révolution et du Premier Empire, les *Filleuls de Napoléon*, aux campagnes du Second Empire et *Petit Marsouin* aux aventures coloniales de la III[e] République.

Citons enfin une troisième catégorie d'ouvrages qui relève comme la première des œuvres d'anticipation mais qui vise des objectifs différents. *Vers un nouveau Sedan* (1906) est une mise en garde contre la montée de la puissance allemande et vient corriger le trop grand optimisme manifesté dans *La Guerre de demain*. *La Grève de demain* (1909) et *La Révolution de demain* (1910) sont des écrits politiques manifestant les craintes de Driant devant les risques de subversion sociale.

Les livres du capitaine Danrit, très souvent parus à l'origine sous forme de feuilletons, ont connu de multiples éditions, pour la plupart entre 1889 et 1914. Tout récemment plusieurs titres viennent de reparaître, notamment les *Invasions noire et jaune*. Danrit touchait tous les publics mais son influence était particulièrement grande sur la jeunesse. Ses ouvrages constituèrent pour plusieurs générations de collégiens et de lycéens des livres de prix particulièrement appréciés et figurèrent longtemps dans les rayons « jeunesse » des bibliothèques municipales ou paroissiales.

Driant au service de l'Histoire

Comment Driant, sans le chercher d'ailleurs et sans vouloir faire œuvre d'historien, a-t-il servi l'Histoire ? Parce que, dans ses œuvres d'anticipation, comme dans ses romans historiques, il décrit, avec une précision saisissante les unités dans lesquelles il a servi. Cette description s'attache aussi bien à l'organisation, à l'habillement, à l'armement aux tactiques utilisées qu'aux relations humaines et aux mentalités.

Dans *La Guerre de forteresse*, Danrit donne à ses lecteurs un véritable cours sur l'intérêt des tirs indirects de l'infanterie. Le réglage du tir est minutieusement décrit, avec dessin à l'appui montrant les chevalets sur lesquels seront alignés les fusils pour permettre l'exécution des feux de salve qui viendront perturber le travail des artilleurs allemands occupés à installer de nouvelles batteries.

Dans *Petit marsouin*, ce sont les deux années de formation de la promotion 1875 de Saint-Cyr qui nous sont décrites par le menu. Le lecteur connaît tout du terrible tableau de service commençant par un roulement de tambour à 5 heures du matin, des brimades et de l'argot comme aussi de l'enseignement théorique et pratique dispensé.

La description du comportement des multiples militaires de tous grades mis en scène par Danrit donne accès à une connaissance précise des mentalités dominantes dans l'armée où l'auteur a servi. On voit notamment se développer, dans ces unités où le service militaire universel a été instauré en 1889, un nouveau style de commandement, beaucoup moins hautain et beaucoup plus soucieux de la dignité, du bien-être et de la formation des hommes. C'est en mars 1891 que Lyautey fait paraître dans la *Revue des Deux Mondes* sa célèbre étude sur le rôle social de l'officier. Les héros de Danrit appliquent à la lettre les recommandations du futur maréchal qui étaient manifestement approuvées par une forte proportion des officiers en service.

3 Dans la conclusion de *La Guerre de forteresse*, Danrit indique que le tirage a atteint le nombre inespéré d'une centaine de mille.
4 Dédicace de l'auteur à Jules Verne.

Voici comment un vieux capitaine sorti du rang vante les mérites d'un général : « Voilà, dit le père Auzat, un chef sous les ordres duquel on doit aimer servir. Il sait ce qu'il veut, ne bavarde pas inutilement et ne se croit pas obligé d'être brutal et rude pour mieux affirmer son autorité[5]. » Dans la vie réelle et notamment lorsqu'il commande le 1er bataillon de chasseurs à pied, il organise des conférences au profit du personnel du contingent. Chaque hiver à Troyes des communications avec projections lumineuses sont prononcées par le professeur départemental d'agriculture de l'Aube. L'auditoire, au premier rang duquel ont pris place le chef de corps et quelques officiers, se compose des 350 cultivateurs et viticulteurs du bataillon[6].

Dans plusieurs ouvrages de Danrit apparaît un trait particulièrement important de la mentalité des officiers français : un mépris profond pour toutes les actions d'espionnage. Ce sentiment est lourd de conséquences pour la qualité du renseignement français. En Allemagne et en Grande-Bretagne, la recherche, par tous les moyens, du renseignement sur l'ennemi est considérée comme une noble tâche. En France, seuls des gens sans scrupules et sans aveux peuvent s'y livrer. À cet égard, *La Guerre de forteresse* nous donne un vivant témoignage de ces comportements contrastés[7]. Les Prussiens ont réussi à infiltrer dans le fort de Liouville un officier et son ordonnance qui se sont fait passer pour des déserteurs alsaciens. Démasqués après avoir réussi à orienter les tirs allemands sur les parties les plus sensibles du fort, les deux espions sont abattus sans autre forme de procès. Après cette exécution, le commandant du fort répond au capitaine qui lui fait part de la répugnance qu'il éprouverait s'il se voyait investi d'une telle mission : « Mais, mon cher Danrit, l'idée ne m'en viendra jamais ; chez nous on croirait insulter un officier en lui demandant de faire cette besogne-là et nous ne pouvons nous défendre d'un certain mépris pour les espions que nous employons en dehors de l'armée. Pourtant il en faut ; c'est une arme terrible que l'espionnage, et c'est évidemment une supériorité qu'ont sur nous ces gens-là de savoir se plier à des nécessités aussi répugnantes. »

Un autre trait de la mentalité française apparaît clairement dans l'œuvre de Driant : la profonde fracture séparant les Français du Nord de ceux du Midi. Nous avons dû, à de multiples reprises, déplorer dans cette assemblée le phénomène détestable du « provençal bashing » auquel hélas participe Danrit. Dans *La Guerre fatale*, le lieutenant de vaisseau d'Argonne, très brun et au type méridional, se défend avec vigueur d'être provençal dans un dialogue avec Raoul Petitet le vice-consul de Malte.

– « Voilà un habitant d'Arles ou de Marseille, s'écrit ce dernier. »

– « Merci, je n'y tiens pas ; je suis malouin, malouin de Saint-Malo… »

Dans *La Guerre de forteresse*, le capitaine de réserve Cognon, avocat d'origine marseillaise, est un personnage qui frise le grotesque. Les personnages d'origine provençale mise en scène par Danrit sont pour la plupart hâbleurs, présomptueux et froussards. Danrit manifeste de la sympathie pour les Bretons et les Lorrains et beaucoup d'antipathie pour tous les Méridionaux, à l'exception des Basques auxquels il reconnaît de grandes vertus maritimes.

En revanche, Danrit, bien évidemment antidreyfusard, n'est pas antisémite pour autant. S'il s'en prend volontiers aux financiers cosmopolites, il ne leur attribue pas systématiquement une origine juive. On trouve même dans un de ses écrits cité par Daniel David[8] la déclaration suivante faite à l'occasion de la dégradation du capitaine Dreyfus en 1895 : « Il y avait peu d'antisémites alors, et pour mon compte, ami de deux Bloch et d'un Valabrègue, je ne l'étais pas du tout. »

L'Histoire au service du capitaine Danrit

C'est évidemment dans sa trilogie d'une famille de soldats qu'Émile Driant, s'essayant au roman historique, utilise le plus abondamment les matériaux que lui fournit l'Histoire, une histoire qui commence en 1792 et s'achève au Tonkin en 1885.

Émule de Jules Verne, Danrit a certes, comme son modèle, le souci de s'appuyer sur une documentation sérieuse et ses récits respectent en général les grandes lignes de l'enseignement fourni par la science historique de son époque. Il n'a cependant nul désir d'être exhaustif et encore moins celui de prétendre à une quelconque

5 *La Guerre de forteresse*, tome 2, p. 388.
6 DAVID (Daniel), op. cit. p. 160.
7 *La Guerre de forteresse*, tome II, p. 7.
8 DAVID (Daniel), op. cit., p. 165.

impartialité. Les faits retenus et exploités sont ceux qui permettent de raviver et d'amplifier le patriotisme d'une jeunesse encore sensible à l'épopée napoléonienne. Si les erreurs des décideurs français sont relevées et stigmatisées, rien ne vient ternir le comportement et la vaillance des troupes françaises. Les travers et les traîtrises de nos adversaires, sont en revanche vigoureusement mis en lumière. Quant aux Russes, nos nouveaux alliés potentiels, ils bénéficient d'un traitement de faveur visant à faire oublier qu'ils furent naguères des ennemis redoutables. Voici comment dans les *Filleuls de Napoléon* Danrit commente un épisode de la bataille de l'Alma en saluant la vaillance des Russes tout en égratignant nos alliés britanniques :

« Le courage des Russes est légendaire, mais dans cette journée, il avait été au-dessus de tout éloge ! À notre gauche, ils avaient bousculé une deuxième fois les Anglais, et nos alliés avaient dû dégringoler en toute hâte, sous leurs farouches hurrahs, les pentes qui descendaient à l'Alma. Sans la réserve d'artillerie française qui vint prendre les Russes en enfilade, il n'était pas certain qu'ils eussent pu remonter[9]. »

Une utilisation aussi partisane de l'Histoire, qui pour Émile Driant était pleinement justifiée pour exalter le patriotisme de la jeunesse française, serait aujourd'hui justement condamnée comme une dérive nationaliste capable d'attiser l'incompréhension et la haine entre les peuples. Pourtant Danrit, en homme perspicace, remarquant qu'un de ses héros « ignorait de façon presque absolue l'histoire des autres pays de l'Europe », donne à ses jeunes lecteurs ce judicieux conseil : « Méfiez-vous, mes enfants, de cette ignorance, assez commune dans les générations d'aujourd'hui. On s'imagine connaître l'histoire parce qu'on sait à peu près celle de son pays ; que d'enseignement il y a cependant à puiser dans l'histoire générale du monde, et combien il est préférable de la connaître dans ses grandes lignes que de posséder à fond les menus détail de la vie politique et militaire d'un seul peuple ![10] » Danrit est pris ici dans une contradiction dont il n'a pas conscience. Le patriote intransigeant qui s'efforce de faire partager sa passion coexiste avec l'honnête historien soucieux d'objectivité.

Conclusion

Il est difficile d'évaluer l'influence qu'a pu avoir la lecture des ouvrages d'Émile Driant sur le comportement de l'armée française pendant la Grande Guerre. Cependant l'importance de la diffusion de son œuvre pendant la vingtaine d'années précédant le conflit et la jeunesse de son lectorat permettent d'avancer que les idées de Danrit et son patriotisme ont marqué une proportion notable de la masse des combattants français. Alors que les écrits de Maurice Barrès et même les chansons de Paul Déroulède, sont toujours cités par l'historiographie pour avoir renforcé le moral de nos soldats, au moins pendant les premiers mois de la guerre, le rôle d'Émile Driant semble largement occulté. Cet oubli s'explique sans doute par l'horreur éprouvée par la population française devant tout ce qui pourrait rappeler une guerre atroce. Loin de rêver à de nouveaux conflits, la jeunesse aspire à une paix éternelle et, à droite comme à gauche, le mot d'ordre « plus jamais ça » rencontre un très large consensus.

Avant de sombrer dans l'oubli, Émile Driant connut, en octobre 1922, une gloire nationale posthume avec l'érection au Bois des Caures d'un monument dédié aux chasseurs des 56e et 59e bataillons et à leur commandant.

Plus d'un siècle après sa disparition, notre auteur apparaît comme un visionnaire, aux idées géopolitiques très larges. Dans un débat de l'année 1912 à l'Assemblée nationale, il déclarait à ses collègues : « Soyez persuadés, Messieurs, que l'Allemagne veut une guerre foudroyante, parce que privée de la mer et trouvant fermés ses marchés de céréales habituels, elle ne pourra nourrir de longs jours ses 65 millions d'habitants. […] Ce sera le pays qui gardera la maîtrise de la mer qui pourra tenir le plus longtemps[11]. »

Quant à ses idées sur la conduite des opérations terrestres, elles portent la marque d'un spécialiste averti, aussi éloigné des thèses de Jean Jaurès, qui prône une armée de milices purement défensive, que des outrances de l'offensive à corps perdu qui fleurissent dans les hautes sphères du commandement militaire. Dans ses romans d'anticipation, et notamment dans *La Guerre en rase campagne* contre l'Allemagne, Danrit ménage une première phase défensive où l'ennemi vient se briser sur des positions françaises crachant un déluge de feu. Certes, il n'a pas prévu la guerre de tranchées, mais il a bien entrevu le rôle essentiel de l'artillerie lourde, ainsi que l'importance de la guerre aérienne.

9 *Filleuls de Napoléon*, Librairie Delagrave, p. 260.
10 *Filleuls de Napoléon*, p. 319.
11 Cité par Daniel David, *op. cit.*, p. 140.

Passionné par les techniques d'avant-garde, Émile Driant, en vrai Jules Verne militaire, a imaginé des engins de toute nature capables de se déplacer dans les airs et sous les eaux et dotés de puissants moyens d'observation et de redoutables armes offensives. Il n'est pas moins créatif dans le domaine des transmissions lorsqu'il décrit dès 1888 un système de communication à longue distance permettant d'entendre et de voir en même temps son interlocuteur.

Au terme de cette évocation d'un auteur qui m'est cher, je ne peux m'empêcher de regretter que les Français du XXIe siècle, et la jeunesse en particulier, soient privés de la lecture d'ouvrages capables de les faire rêver. André Maurois n'écrit-il pas dans ses mémoires qu'il avait été dans son enfance un lecteur assidu de Danrit et qu'il jouait avec sa sœur à *La Guerre de forteresse* !

Monument commémoratif de Driant au Bois des Caures.

PROPAGANDE ET IDENTITÉ NATIONALE : LA LITTÉRATURE D'INVASION DANS L'ANGLETERRE FIN DE SIÈCLE (1870-1914)

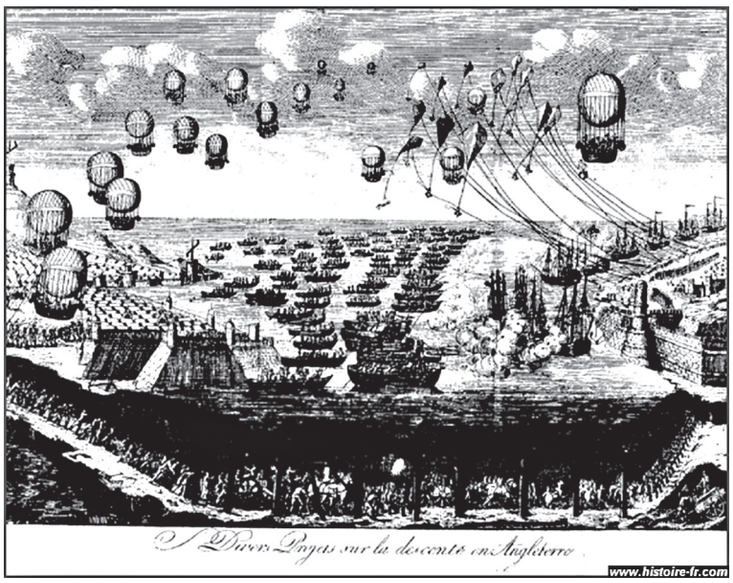
Bernard Sasso

Juillet-septembre 1870 : le Second Empire s'effondre sous les coups de boutoir des armées allemandes. Le 18 janvier 1871, l'Empire allemand est proclamé dans la galerie des Glaces du palais de Versailles. Toute la géopolitique du continent européen en est bouleversée, avec une France diminuée et corsetée, un Empire allemand triomphant, une Angleterre inquiète mais toujours attentive à ne pas laisser un seul pays du continent imposer son hégémonie, bien qu'elle n'ait plus la puissance économique du milieu du siècle. L'entrée des troupes prussiennes dans Paris allait déclencher une alarme générale en Angleterre : les hommes politiques autant que les journaux y virent l'annonce de ce qui pourrait arriver un jour au royaume, s'il ne se préparait pas militairement. Dans un climat d'inquiétude, le magazine *Blackwood's* publia à l'été 1871 une nouvelle *La Bataille de Dorking : Souvenir d'un volontaire*. Elle racontait l'invasion de l'Angleterre par un pays étranger jamais désigné sous son nom propre (l'auteur parlait de « L'Autre Puissance » ou de « L'Ennemi ») mais tout désignait l'Allemagne. Après une longue suite d'erreurs, d'impréparations, d'incompétences et la destruction de la Royal Navy par un mystérieux *wonder weapon* (« arme magique »), l'Angleterre était vaincue et soumise. Son empire était morcelé : le Canada revenait aux États-Unis tandis que l'Australie, l'Inde, l'Irlande devenaient indépendantes. Le récit fut tout d'abord publié anonymement, mais plus tard attribué au lieutenant-colonel (plus tard général) George Tomkyns Cheney.

Le thème de l'invasion de l'Angleterre n'était pas nouveau en France. Dès le milieu du XVIII[e] siècle et surtout pendant les guerres révolutionnaires, des ouvrages ou des pièces de théâtre (ainsi *La Descente en Angleterre : prophétie en deux actes*, de 1789) avaient mis le thème à la mode. Quelques gravures de l'époque montraient ainsi une armée française avançant à travers un tunnel nouvellement construit, tandis que sur la mer une flotte nombreuse s'approchait des côtes anglaises. En 1844, le prince de Joinville, l'un des fils de Louis-Philippe publiait un opuscule *Notes sur les forces navales de la France*, où il insistait sur le développement des bateaux à vapeur comme moyen de descente française en Angleterre. L'écho de cette publication fut important en Angleterre. Lord Palmerston allant jusqu'à déclarer que la Manche n'était probablement plus l'infranchissable barrière qu'elle avait été. Mais les craintes provoquées par ces publications ne furent rien comparées à celle provoquée par *La Bataille de Dorking*. L'opuscule fut traduit presque immédiatement dans de nombreux pays européens (en France sous le titre *La Bataille de Dorking, Invasion des Prussiens en Angleterre)*. Le Premier ministre de l'époque, William Gladstone dût même condamner les appréhensions que cet ouvrage provoquait dans l'opinion publique britannique. De fait *La Bataille de Dorking* était la première œuvre iconique ouvrant la voie à un genre nouveau : celui des guerres imaginaires ou de la littérature d'invasion qui allait connaître jusqu'à nos jours un succès jamais démenti. Comme l'écrit Ignatius Clarke dans son livre fondateur *Les Voix prophétisant la guerre,* l'ouvrage s'imposa comme « un mythe politique pour une époque de nationalisme ». La littérature d'invasion allait profiter d'un projet grandiose dont le XIX[e] siècle était coutumier : le tunnel sous la Manche. Vers la fin des années 1870 et au début des années 1880, la construction avait commencé des deux côtés de la Manche. Plusieurs centaines de mètres avaient été creusés quand soudain, les journaux et périodiques britanniques commencèrent à s'inquiéter : ce tunnel qui se construisait ne pourrait-il servir de route d'invasion à des armées étrangères et en premier lieu aux Français ? Les années 1882-1883 allaient voir la publication d'ouvrages, directement liés à la littérature d'invasion et prenant pour thème le tunnel sous la Manche : *La Prise du tunnel sous la Manche* ; *Le Tunnel sous la Manche ou l'Angleterre en danger* ; *La Bataille du tunnel sous la Manche et le château de Douvres* ; *Comment John Bull perdit Londres ou la prise du tunnel sous la Manche* ; *L'Angleterre écrasée : le secret du tunnel sous la Manche révélé* ; *La Surprise du tunnel sous la Manche - Une histoire sensationnelle du futur ».*

Tous ces ouvrages fonctionnaient sur un canevas commun : une attaque surprise contre le tunnel par des troupes ennemies le plus souvent déguisées, qui s'emparaient de Douvres, la ville frontière du Kent, et de là fonçaient sur Londres y semant crimes et dévastations. Dans *Le Tunnel sous la Manche ou l'Angleterre en danger* de Nathan Hugues, les détails de cette invasion étaient donnés en nombre :

« Ceux qui auraient des biens ou l'honneur de leurs filles ou femmes à protéger de la soldatesque française, seraient trop occupés à prendre les mesures pour s'enfuir au plus vite de Londres avec leurs biens les plus précieux. La populace déchaînée et ivre de colère et de haine se répandrait dans les rues [...]), tous les voyous de Londres se mettraient en campagne au milieu de la populace toujours plus nombreuse et décidée car la police, trop occupée par ailleurs, ne pourrait intervenir contre eux [...] Les dépêches annonçant que les troupes françaises continuaient à se déverser à une moyenne de 10 000 soldats par heure dans le tunnel, intensifieraient l'agitation et donneraient aux classes prédatrices un bon prétexte pour affirmer qu'elles ne laisseront pas la mise à sac de Londres aux seuls Français et qu'il fallait donc qu'elles soient les premières sur les lieux pour commencer le pillage ». Dans un autre de ces ouvrages, *La Bataille du tunnel sous la Manche et le château de Douvres*, son auteur, le révérend Thomas Berney, prenait un ton prophétique. Il affirmait que, s'il avait bien compris certaines prophéties, la construction du tunnel serait une folie suicidaire. Non seulement, il avait envoyé son opuscule aux députés mais aussi au Premier ministre Gladstone lui demandant de le faire parvenir à la Reine, au prince de Galles et au duc de Cambridge, commandant en chef des armées britanniques. Au-delà des sourires que ces histoires d'invasion pleines de soldats français barbares, d'ambassadeurs sournois et mielleux, de vaillants et courageux colonels anglais peuvent aujourd'hui provoquer, cette littérature n'en traduit pas moins des craintes fortes : celles des conséquences quasi-apocalyptiques que provoquerait l'invasion de l'île par des troupes étrangères. Ces ouvrages multipliaient les visions de chaos, de déchirements, de désordres, d'anarchie, d'un ordre social à la dérive que ne protègeraient plus ni la police, ni l'armée, ni les lois, ni les strictes structures de classes de la société victorienne. Ces ouvrages sont donc déjà les signes annonciateurs d'une crise d'identité au moment même où l'avance que l'Angleterre avait eu depuis le début de la Révolution industrielle commençait à s'effriter et que les règles du jeu économique, en particulier la politique de libre-échange, qui avait tant favorisé le commerce britannique, était de plus en plus remise en cause.



Tunnel sous la manche.

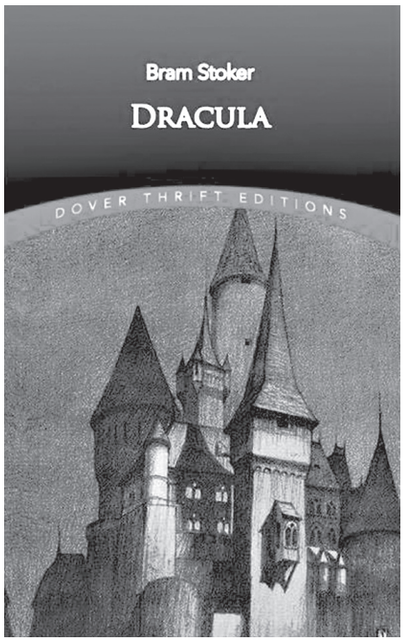
Il n'est donc pas étonnant que quelques mois plus tard, par un vote de la Chambre des communes, le projet ait dû être arrêté tant il rencontra d'opposition. Sans doute la plus décisive fut celle des chefs militaires et au premier rang de ceux-ci l'un de ses plus prestigieux représentants : Sir Garnet Wolseley (plus tard premier vicomte). Bien qu'oublié aujourd'hui, Wolseley fut l'un des plus grands militaires de l'ère victorienne. Il s'illustra contre les Ashantis en Afrique de l'Ouest avant d'occuper plusieurs postes coloniaux (Chypre, Transvaal) et de conduire de nouvelles expéditions militaires. En 1882, envoyé en Égypte pour réduire la rébellion du chef nationaliste Arabi, il remporta la victoire de Ter-el-Kébir qui allait asseoir définitivement la mainmise anglaise sur l'Égypte et ainsi protéger la route des Indes via le canal de Suez. Dans son *Mémorandum* publié en décembre 1881, Wolseley dénonçait la construction du tunnel sous la Manche. Reprenant la fameuse citation du *Richard II* de Shakespeare de l'Angleterre comme une « pierre précieuse enchâssée dans une mer d'argent », Wolseley y voyait là les différences essentielles distinguant le royaume des puissances continentales : « Comment se fait-il qu'alors que ces grandes et soi-disant grandes puissances continentales courbent sous le poids de lourds fardeaux militaires, nous avons vécu en toute sécurité et avons prospéré, bien que notre armée soit de dimension modeste ? Comment se fait-il que nous n'ayons pas à nous soumettre au joug du service militaire obligatoire ni à la conscription sous aucune forme ? Qu'est-ce qui nous a si longtemps protégés des invasions étrangères ? Il ne peut y avoir qu'une seule réponse : cette "pierre précieuse enchâssée dans

une mer d'argent". » Comment le tunnel pourrait servir à un envahisseur. C'est là que Wolseley développait sa thèse : d'abord un coup de main surprise réussi contre le tunnel (le fameux *bolt from the blue*, le coup de tonnerre dans un ciel sans nuage) suivi d'une invasion à grande échelle se servant du tunnel comme moyen d'approvisionnement en matériel et hommes, Douvres servant de tête de pont à l'invasion, hors de portée de destruction de la flotte. Il semble bien, à en croire une lettre privée adressée à un correspondant anonyme, que les craintes de Wolseley allaient bien au-delà de considérations militaires mais touchaient à l'identité même du royaume : « Le tunnel permettrait à la France de s'emparer de Douvres à perpétuité comme garantie matérielle contre nous si nous osions relever la tête ou tentions de former une nouvelle armée ou créer une nouvelle flotte. Le tunnel nous enchaînerait et nous abaisserait à tout jamais à la position d'ilotes de la France ».

Sir Garnet Wolseley.

L'opposition contre le tunnel témoigne des interrogations qui traversaient le Royaume-Uni à cette époque concernant le rôle même de l'armée au sein de la société. Pour ses critiques (et ils étaient nombreux au sein du Parti libéral au pouvoir à cette date), une armée était une aberration. Son existence en temps de paix ne se justifiait que par l'obligation de défendre l'Empire, la défense de l'île étant assurée par une marine puissante et maîtresse des mers. L'armée devait se cantonner aux expéditions lointaines, la défense des bases navales et de l'Inde, la contre-attaque contre un envahisseur après que le contrôle de la mer ait été assuré par la Marine, le maintien de l'ordre public, la défense du territoire. Ces responsabilités étaient même contestées puisque selon certains, elles pouvaient être confiées à des civils regroupés au sein de forces auxiliaires et de réserve (milice, yeomanry, volontaires) et cela à un moindre coût financier. La préparation même de plans stratégiques et militaires en prévision d'une attaque dénotait une volonté militariste contraire aux traditions anglaises estimaient encore les critiques.

L'année 1897 marque l'apothéose du règne de la reine Victoria : c'est son jubilé de diamant. Le monde entier est réuni à Londres pour l'événement. Les premiers ministres des colonies dotées d'autonomie (Canada, colonies d'Afrique australe, Nouvelle-Zélande, Australie), les gouverneurs des autres colonies, les chefs africains, les princes indiens, les représentants des grands États européens, la plupart des têtes couronnées sont présents. En même temps, beaucoup ont conscience que ce jubilé marque la fin d'une époque de domination. La littérature l'a déjà anticipée avec des œuvres magistrales : *Dr Jekyll et Mister Hyde* de Robert-Louis Stevenson (1887), *Le Portrait de Dorian Gray* d'Oscar Wilde (1891) parmi beaucoup d'autres textes. La même année que le jubilé paraissait une œuvre iconique de la littérature d'invasion. Il ne s'agit pas d'un opuscule aujourd'hui oublié mais d'une œuvre aux résonnances universelles et toujours lue et étudiée : le *Dracula* de Bram Stoker. C'est un texte complexe, difficile à saisir tant son écriture est fragmentée. Un certain nombre de critiques ont replacé le livre dans un contexte irlandais. À travers le vampire insatiable, Stoker voulait montrer le landlord protestant avide, pressurant la paysannerie catholique pour pouvoir mener une existence faite de dissipation et de loisirs. Mais la réflexion sur l'irlandicité de *Dracula* doit dépasser le cadre de l'Irlande pour s'étendre à l'ensemble



de l'Empire britannique au moment même où il célèbre le jubilé de sa souveraine. *Dracula* est un transgresseur et une figure de l'invasion. Face au comte oriental transylvanien, arrivé de ces régions où à travers l'histoire ont toujours transité les grandes épidémies venues d'Asie, va se dresser le groupe de bourgeois victoriens. Le combat est féroce car l'enjeu est non seulement existentiel mais civilisationnel. Le professeur Van Helsing, le chasseur de vampires, le rappelle dans le texte : les vampires sont universellement présents depuis des siècles dans le monde et ils n'ont pas cessé de menacer l'humanité. Leur objectif a toujours été le même : s'emparer de la planète pour remplacer les êtres humains par des créatures à leur image, c'est-à-dire des non-morts. La métaphore est ici capitale. Elle se rattache à une thématique insistante, à une obsession de la fin du siècle victorien : la crainte de l'invasion par des créatures venues d'autres régions du monde ou d'autres espaces au-delà de la terre. Dracula devient ainsi un migrant dangereux, car il va par contamination vampirique faire des sujets britanniques ses propres sujets au service d'un projet diabolique qui au final doit établir sa domination et celle des non-morts sur le monde. Comment alors s'étonner que la première victime anglaise du vampire est Lucy Westenra, la vierge anglo-saxonne qui va devenir à son tour un vampire que Van Helsing et ses comparses devront sacrifier pour préserver la société d'autres contaminations diaboliques !

Dès l'année suivante, une autre œuvre iconique de la littérature d'invasion paraissait : *La Guerre des mondes* d'Herbert George Wells. Si dans le *Dracula* de Stoker, l'invasion arrivait des marches de l'Orient, dans le livre de Wells, elle venait de beaucoup plus loin : de l'espace. Beaucoup connaissent le célèbre passage sur les envahisseurs : « Par-delà le gouffre de l'espace, des esprits qui sont à nos esprits ce que les nôtres sont à ceux des bêtes qui périssent, des intellects vastes, calmes, impitoyables, considéraient cette terre avec des yeux envieux, dressaient lentement et sûrement leurs plans pour la conquête de notre monde ». Face aux humains, les Martiens se révèlent comme la « race supérieure ». Pour les combattre, les Anglais tentent de recourir à leur formidable cuirassé de type pré-dreadnought. Le combat s'engage dans l'estuaire de la Tamise. Le cuirassé détruit un tripode mais les autres tripodes le détruisent grâce à leur « rayon ardent ». Dans le *Dracula* de Stoker, les vampires descendaient sur Londres, dans *La Guerre des mondes* de Wells les envahisseurs venaient de Mars. Le livre de Wells a cependant une dimension humaniste que la plupart des autres récits de la littérature d'invasion n'ont pas : l'attaque martienne, si elle s'attaque à l'Angleterre, représente aussi une menace pour l'humanité tout entière.

La fin du XIX^{e} siècle et le début du XX^{e} voient l'échiquier géopolitique européen bousculé. Après la crise de Fachoda et la guerre des Boers en Afrique, les relations franco-britanniques atteignirent leur nadir dans un climat d'obsession impériale et d'impérialisme héroïque. Le conflit entre les deux puissances est ouvertement discuté par des opinions publiques chauffées à blanc. Peu après Fachoda, le quotidien *La Patrie* écrivait que « le duel sans merci » avec la Grande-Bretagne avait commencé.

La menace économique et navale de l'Allemagne impériale allait rapprocher les deux pays, d'autant que rompant avec la vieille politique bismarckienne qui faisait de l'Empire allemand une puissance conservatrice dans le concert des nations, l'empereur Guillaume II, pourtant petit-fils de la reine Victoria, rompt aussi les liens dynastiques en particulier avec son oncle le très francophile Édouard VII. Dès 1902, le premier Lord de l'Amirauté, Lord Selborne, attirait l'attention du Cabinet sur l'expansion navale allemande qui, selon lui, était directement dirigée contre le royaume en particulier dans la mer du Nord. « Je suis convaincu, écrivait-il, que la nouvelle marine allemande est en train d'être soigneusement construite en vue d'une guerre contre nous ». On assiste alors aux premiers signes d'engagements limités de la part du Royaume-Uni. La visite du roi Édouard VII à Paris (avril 1903) puis celle du président Loubet à Londres en juillet concrétisèrent ce changement. À peine un an après les accords de l'Entente cordiale, le roi Édouard VII et la reine Alexandra croisant en Méditerranée sur le yacht royal *Victoria & Albert* débarquaient à Alger. Ils y restèrent une semaine. Ce séjour fut largement interprété comme un soutien à la France qui souhaitait établir un protectorat sur le Maroc et contre lequel s'élevait l'empereur d'Allemagne qui venait juste de se rendre à Tanger. Le gouverneur-général de l'Algérie, Charles Jonnart, rapportait au Quai d'Orsay les paroles d'Édouard VII : « C'est le voyage de mon fou de neveu qui vous préoccupe ! Le cas échéant, la présence de la flotte anglaise en Méditerranée donnerait à réfléchir aux personnages brouillons et trop impatients qui dirigent la politique allemande ». Il n'empêche que la course aux armements navals engagée avec l'Empire allemand coûtait très cher, d'autant que Londres tentait coûte que coûte de maintenir la doctrine du *two-power standard* (la Marine anglaise devant

être plus puissante que la somme des deux marines de guerre venant après elle). Entre l'espace de six ans (1895/1896-1902) les dépenses militaires britanniques passèrent de 105 à 147 millions de livres-sterling. De nouveaux armements faisaient d'immenses progrès : sous-marins, aviation, dirigeables. Les premiers avaient été sous-estimés au début du siècle par la Marine britannique qui y voyait « l'armement des nations faibles ». En 1914, l'Allemagne comptait ainsi plus de sous-marins construits ou en construction que l'Angleterre. Les manœuvres navales de 1912 avaient confirmé que les sous-marins allemands ne se cantonneraient pas, en cas de guerre, dans le rôle de gardien des côtes de leur pays mais représenteraient une réelle menace pour les mouvements de la flotte anglaise en mer du Nord. L'avance de l'Allemagne impériale dans les domaines des dirigeables et de l'aviation était tout aussi considérable. Alors que l'Allemagne possédait à la veille de la guerre vingt grands dirigeables, l'Angleterre n'en possédait aucun, dirigeables tous stationnés à distance de navigation de toutes les bases anglaises de la côte est. Quand à l'aviation, il suffira de rappeler ce qu'en disait le *Berliner Tagblatt* en 1907, justement à propos du tunnel sous la Manche dont on avait recommencé à parler à cette époque : « Les pays intéressés par la question de savoir si l'Angleterre peut-être envahie devraient s'intéresser aux progrès des machines volantes. Beaucoup de difficultés en ce domaine ont été surmontées et les perspectives sont prometteuses ».

Les menaces allemandes, la situation internationale vont multiplier la littérature d'invasion dans les années précédant la première guerre mondiale. Dès 1903, Robert Erksine Childers publiait un livre iconique de la littérature d'invasion *L'Énigme des sables* qui prédisait une guerre avec l'Allemagne. Parmi les œuvres les plus diffusées à cette période, citons celle du journaliste franco-anglais William Le Queux. Il avait déjà publié en 1894 un premier ouvrage *La Grande guerre de 1897 en Angleterre*. Dans celui-ci, l'Angleterre était envahie par les forces conjointes franco-russes. Mais l'entrée en guerre de l'Allemagne, aux côtés de l'Angleterre, bouleversait la situation. Cet axe anglo-allemand triomphait et imposait sa loi à l'Europe. L'Empire colonial français était dépecé et l'Algérie devenait anglaise. L'Angleterre s'emparait aussi de l'Asie centrale russe devenant ainsi le vainqueur du « Grand jeu ». Quant à l'Empire allemand il annexait la plus grande partie de la France en plus de l'Alsace-Lorraine. Le Queux récidivait en 1906 avec *L'Invasion de 1910* où le thème traditionnel d'un débarquement allemand sur la côte est de l'Angleterre revenait en force. Ce nouveau livre fut un énorme succès, traduit en vingt-sept langues et vendu à un million d'exemplaires. En 1915, mais écrit juste avant la première guerre mondiale, John Buchan publiait *Les 39 marches*, un thriller sur une cellule d'espions allemands installés en Écosse et qui préparait l'invasion de l'Angleterre. Alfred Hitchcock allait (en 1935) tirer du livre un chef-d'œuvre absolu avec Robert Donnat et Madeleine Carroll dans les rôles principaux.

Entre la guerre franco-prussienne et la première guerre mondiale, la littérature d'invasion prit son essor d'abord en Angleterre, puis dans le monde entier une fois le siècle écoulé. Aux craintes d'une invasion française via le tunnel sous la Manche, allait se substituer avec le début du XX^{e} siècle la crainte d'une invasion allemande. La concurrence économique, l'industrialisation rapide de nations comme l'Allemagne remettaient en cause la suprématie anglaise. L'idée même de sécurité perpétuelle dont l'esprit poétique de Shakespeare s'était fait le chantre, se trouvait remise en question par les avancées techniques, militaires et navales. L'armée mais aussi la Marine anglaises ressentirent très tôt les problèmes qu'allaient poser l'isolationnisme anglais. La littérature d'invasion servait d'une certaine manière à alerter, avec une note d'exagération, sur la nouvelle donne internationale. Les paniques qu'elle créa dans l'opinion furent donc d'utiles outils de propagande. En même temps, se développait dans le public anglais, une véritable hantise (que révèle bien le *Dracula* de Bram Stoker) sur l'arrivée massive d'étrangers qui remettraient en cause l'identité nationale anglaise. Un très complexe assemblage de propagande, d'appréhensions identitaires, de menaces extérieures, se mettait donc en place pour reformuler pendant cette période les priorités nationales anglaises. Le 20 juillet 1914, le roi George V passait en revue la flotte anglaise au grand complet. Le lendemain, le très influent *Times* titrait en français son éditorial : « Elle se sait insulaire ». Si l'article était dirigé contre la construction d'un tunnel sous la Manche, il prenait valeur d'affirmation identitaire : « Il existe un sentiment profondément ancré, largement partagé bien qu'à moitié exprimé, demandant que nous rejetions sans la questionner, toute proposition qui paraît être une attaque contre notre singularité nationale. Un tel sentiment n'est pas aveugle préjudice. Il est enraciné dans notre histoire ».

Une semaine plus tard, jour pour jour, l'Autriche déclarait la guerre à la Serbie. Le 30 juillet, la Russie décrétait la mobilisation générale, suivie le lendemain de la déclaration de guerre de l'Allemagne à la Russie et à la France. Le 4 août 1914, l'Angleterre entrait à son tour dans la guerre…

ROMAIN GARY : LA FRANCE DANS LES VEINES

Antoine CARVALHO

Romain Gary : 8 mai 1914, Wilno, empire russe, aujourd'hui Vilnius en Lituanie – 2 décembre 1980, Paris. Entre ces deux dates, une vie – ou plusieurs : exilé, pilote de guerre, compagnon de la Libération, diplomate, cinéaste et, avant et par-dessus tout, écrivain. Grand écrivain. Une vie bien remplie, un destin dirons-nous. Et, précisément, comment se détacher de cette question que posait André Malraux et qui, de son aveu même, l'a poursuivi toute sa vie : « À quel moment la vie d'un homme bascule-t-elle pour se transformer en destin ? »

Pour avoir côtoyé l'œuvre de Gary pendant très longtemps et « rencontré » le personnage, non pas en personne mais à travers ses écrits et sa biographie, j'incline à penser que ce moment-là eut peut-être lieu avant sa naissance : l'immense amour que lui portait sa mère, Nina, et ses professions de foi quant à l'inéluctable grande destinée de son fils laissent peu de doute là-dessus. Elle avait décidé pour lui : « Tu seras un héros, tu seras général, ambassadeur de France, tu seras un grand *écrivain français*… » lui prescrivait-t-elle, et tout s'est passé comme si le fils, qui avait un amour tout aussi profond pour sa mère, ne pouvait faire autrement que de réaliser son rêve. Il parlera de son adoration pour sa mère dans *La Promesse de l'aube*, roman autobiographique mais, avant tout, roman d'amour entre une mère et son fils.

De la Russie à la France

Dominique Bona, dans sa remarquable biographie de Romain Gary, nous apprend que Nina a élevé son fils dans le culte de la France, lui enseignant le français et *La Marseillaise*. Pour elle, la France était le symbole de la réussite et du bonheur, et c'est en France, et nulle part ailleurs, que le destin de ce fils démesurément aimé se réaliserait. En 1929, Roman Kacew – c'est son nom de naissance – et Nina émigrent en France. Ils s'installent à Nice. Roman poursuivra ses études secondaires au lycée avant d'entamer des études de droit à la faculté d'Aix-en-Provence puis à Paris où il obtiendra une licence.

Ce culte de la France, Roman le fera sien, sans doute bien avant l'arrivée à Nice et les années de lycée, bien avant la faculté de droit d'Aix et Paris, bien avant d'être naturalisé français en 1935. Son engagement militaire, son ralliement aux forces françaises libres, ses exploits pendant la guerre qui interviendront plus tard, et sa fidélité au général de Gaulle s'expliquent, à n'en pas douter, par cette passion pour la France et la culture française qui lui fera dire : « Je ne suis pas français mais la France coule dans mes veines. »

1938. Il est appelé au service militaire pour servir dans l'aviation. Incorporé en novembre, il est élève observateur à l'École de l'air d'Avord. Breveté mitrailleur le 1er avril 1939, parmi trois cents élèves, il est le seul, en raison de ses origines étrangères, à ne pas être nommé officier. Il en subira une profonde humiliation et c'est un petit soldat, un petit caporal qui entre alors en guerre. N'osant avouer à sa mère la véritable raison de cet échec, il lui racontera avoir eu une liaison avec la femme du commandant de l'École et que cet adultère lui aura coûté son galon d'officier.

En avril 1940, le soldat Roman Kacew est à Salon-de-Provence où sont formés les équipages qui piloteront les Potez 25 datant de la guerre de 1914. Il est nommé instructeur de tir aérien. Les journées sont calmes à Salon-de-Provence. La guerre est loin et, pour s'occuper, Romain visite la région, se rend aux Baux, contemple le paysage et les champs d'oliviers en attendant une affectation qui lui permettra d'entrer enfin dans le feu de l'action. L'escadre d'entraînement est finalement transférée à Bordeaux-Mérignac. Roman volera plusieurs heures par jour, toujours instructeur. Il sera nommé sergent. À la suite d'un accident dans un Potez piloté

par un Polonais, il souffrira de nausées et maux de tête qu'il cachera pour ne pas être réformé et gardera une rigidité de la mâchoire gauche.

Le ralliement à la France libre

Pendant ce temps, l'offensive allemande et l'avancée des troupes ennemies laissent clairement entrevoir l'issue : la défaite sera lourde. Impuissant, Roman assiste à la débâcle mais ne désespère pas : il appartient à cette race d'hommes chez qui l'instinct de survie, au nom de la liberté et de l'honneur, est inaltérable. Il lui faut partir : le combat continue ailleurs, il ne peut rester et, en toute logique, décide donc de rallier les Forces françaises libres. Il s'évade de France par avion, atterrit à Alger, séjourne à Meknès et Casablanca le temps de trouver un cargo britannique qui l'emmènera à Gibraltar. Deux semaines plus tard, le 22 juillet 1940, il débarquera à Glasgow. Dès son arrivée, il signe un engagement volontaire et demande à servir dans une unité combattante sous le nom de Romain Gary.

Il sera incorporé en août 1940 aux Forces aériennes françaises libres (FAFL), et promu au grade d'adjudant un mois plus tard. Il entre ainsi, pour la seule fois de sa vie, dans un groupe, le seul qu'il ne reconnaîtra jamais : Français libre et gaulliste pour la vie, membre d'une fraternité d'hommes engagés dans un combat auquel ils croient. On trouvera la Résistance en filigrane tout au long de son œuvre, de son premier roman *Éducation européenne* au dernier *Les Cerfs-volants*.

Affecté à l'escadrille de bombardement Topic, il quittera l'Angleterre pour l'Afrique, à Takoradi en Gold Coast (aujourd'hui le Ghana) en octobre 1940. Cette formation, rattachée aux Forces aériennes équatoriales françaises libres, devient, le 24 décembre 1940, avec l'escadrille « Menace », le groupe réservé de bombardement n°1 (GRB1), sous les ordres du commandant Jean Astier de Villatte. Avec son unité, Romain Gary sert en Libye, à Koufra notamment en février 1941, puis en Abyssinie et en Syrie en juin-juillet 1941. Entre-temps, en avril 1941, il a été breveté observateur en avion et nommé sous-lieutenant. Ayant contracté le typhus et presque mourant, il reste six mois à l'hôpital. Rétabli, il rejoint l'escadrille de surveillance côtière en Palestine et se distingue dans l'attaque d'un sous-marin italien au large des côtes palestiniennes.

Sur la base de Rayak, au Liban, il est officier de ravitaillement en matériel, de février à juin 1942, puis officier de liaison à l'état-major des FAFL du Moyen-Orient avant de rejoindre en août 1942, l'escadrille Nancy du groupe de bombardement Lorraine.

Pendant tout le temps des combats, Romain Gary ne cessera d'écrire. Ce besoin pressant, permanent, est ancré en lui. L'écriture chevillée au corps, comme chaque fois qu'il est possédé par le sujet d'un livre, il se replie sur lui-même. Il entame la rédaction de son premier roman, *Éducation européenne*, qui sera publié à la fin de la guerre.

Promu lieutenant en décembre 1942, il est ramené avec son unité par voie maritime en Grande-Bretagne où il débarque en janvier 1943 pour servir sur le théâtre d'opérations de l'Ouest. Le groupe est rééquipé et formé dans les centres d'entraînement de la RAF.

À partir d'octobre 1943, l'action de bombardement du Lorraine est principalement dirigée contre les sites de V2. Les appareils Boston qui équipent désormais le Lorraine volent rassemblés par groupe de six, en rase-mottes, accompagnés par des Spitfire de protection. C'est dans ces conditions que le lieutenant observateur Gary se distinguera particulièrement le 25 janvier 1944 quand, leader d'une formation de six appareils, il est blessé par un éclat d'obus en même temps que son coéquipier pilote Arnaud Langer, lui-même gravement touché aux yeux. Malgré sa blessure, Gary guide son coéquipier qui n'y voyait plus, et l'ensemble de sa formation avec suffisamment de maîtrise pour réussir un bombardement très précis et ramener l'escadrille à la base.

Le héros des FAFL

Voici le récit qu'en fait Gary lui-même : « Un jour, nous eûmes une sortie un peu plus mouvementée que d'habitude. À quelques minutes de l'objectif, alors que nous dansions entre les nuages des obus, j'entendis dans mes écouteurs une exclamation de mon pilote Arnaud Langer. Il y eut ensuite un moment de silence, puis sa voix annonça froidement :

– "Je suis touché aux yeux. Je suis aveugle".

Sur le Boston, le pilote est séparé du navigateur et du mitrailleur par des plaques de blindage et, en l'air, nous ne pouvions rien les uns pour les autres. Et, au moment même où Arnaud m'annonçait sa blessure aux yeux, je recevais un violent coup de fouet au ventre. En une seconde, le sang colla mon pantalon et emplit mes mains.

Fort heureusement, on venait de nous distribuer des casques d'acier pour nous protéger le chef. Les équipages anglais et américains mettaient naturellement les casques sur leurs têtes, mais les Français, à l'unanimité, s'en servaient pour couvrir une partie de leur individu qu'ils jugeaient beaucoup plus précieuse. Je soulevai rapidement le casque et m'assurai que l'essentiel était sain et sauf. Mon soulagement fut tel que la gravité de notre situation ne m'impressionna pas particulièrement.

Ayant poussé un soupir de soulagement, je fis le point. Le mitrailleur, Bauden, n'était pas touché, mais le pilote était aveugle ; nous étions encore en formation et j'étais le navigateur de tête, c'est-à-dire que la responsabilité du bombardement collectif reposait sur moi. Nous n'étions plus qu'à quelques minutes de l'objectif et il me parut que le plus simple était de continuer en ligne droite, nous débarrasser de nos bombes sur la cible et examiner ensuite la situation, s'il y en avait encore une.

C'est ce que nous fîmes, non sans avoir été touchés encore à deux reprises. Cette fois, ce fut mon dos qui fut visité et quand je dis mon dos, je suis poli. Je pus tout de même lâcher mes bombes sur l'objectif avec la satisfaction de quelqu'un qui fait une bonne action.

Nous continuâmes un instant tout droit devant nous, puis nous commençâmes à diriger Arnaud à la voix, nous écartant de la formation, dont le commandement passa à l'équipage d'Allégret. J'avais perdu pas mal de sang et la vue de mon pantalon gluant me donnait mal au cœur.

Un des deux moteurs ne donnait plus. Le pilote essayait d'arracher un à un les éclats de ses yeux. En tirant sur ses paupières avec les doigts, il parvenait à voir le contour de sa main, ce qui semblait indiquer que le nerf optique n'était pas touché. Nous avions pris la décision de sauter en parachute dès que l'avion couperait la côte anglaise, mais Arnaud constata que son toit coulissant avait été endommagé par les obus et ne s'ouvrait pas. Il ne pouvait être question de laisser le pilote aveugle seul à bord ; nous dûmes donc demeurer avec lui et tenter l'atterrissage, en le dirigeant à la voix.

Nos efforts ne furent pas très efficaces et nous manquâmes le terrain à deux reprises. Je me souviens que la troisième fois, alors que la terre dansait autour de nous et que je me tenais dans ma cage de verre, dans le nez de l'avion [...] j'entendis la voix d'Arnaud, devenue soudain une voix d'enfant, crier dans mes écouteurs :

– "Jésus-Marie protège-moi !",

Et je fus attristé et assez vexé qu'il priât ainsi uniquement pour lui-même et qu'il oubliât les copains.

[...] Je crois que ce fut la première fois dans l'histoire de la RAF qu'un pilote aux trois quarts aveugle parvint à ramener son appareil au terrain. Le compte rendu de la R.A.F. indiquait seulement que : "Pendant l'atterrissage le pilote était parvenu à desserrer d'une main les paupières, malgré les éclats dont elles étaient criblées".»

Cet exploit valut à Arnaud Langer la *Distinguished Flying Cross* britannique à titre immédiat. Il devait retrouver la vue complètement ; ses paupières avaient été clouées aux globes des yeux par des éclats de plexiglas, mais le nerf optique était intact.

Temporairement inapte au combat, le lieutenant Gary sera affecté à l'état-major des Forces aériennes françaises à Londres à partir de mai 1944. Capitaine en mars 1945, il a effectué sur le front de l'ouest plus de 25 missions offensives totalisant plus de 65 heures de vol de guerre.

C'est un héros qui sera démobilisé le 18 juin 1944. Romain Gary recevra la Croix de la Libération et c'est le général de Gaulle lui-même qui le décorera de la Légion d'honneur, le 14 juillet 1945, sous l'arc de triomphe de l'Étoile. Pour être complets, nous citerons ses autres décorations : la Croix de guerre 1939-1945 avec deux citations, la Médaille coloniale avec agrafe « Koufra-Érythrée » et la Médaille des Blessés.

Dans l'après- guerre, un gaulliste engagé

Sa guerre lui aura coûté un véritable effort pour surmonter une nature au fond solitaire et anti-militante. Allergique à toute forme de violence, mais profondément épris de liberté, il transcendera ses passions naturelles pour adhérer à l'esprit de la grande famille gaulliste à laquelle il restera fidèle jusqu'à la fin de sa vie. « Je compris que la France était faite de mille visages, qu'il y en avait de beaux et de laids, de nobles et de hideux, et que je devais choisir celui qui me paraissait le plus ressemblant. Je me forçai, sans y réussir tout-à-fait, à devenir un animal politique. Je pris parti, choisis mes allégeances, mes fidélités, ne me laissai plus aveugler par le drapeau, mais cherchai à reconnaître le visage de celui qui le portait. »

On le verra défiler, en mai 68, avec son ruban vert, et c'est dans sa tenue de Compagnon, arborant toutes ses médailles, qu'il assistera aux obsèques du général de Gaulle. L'image avait surpris quelques-uns. C'était méconnaître le respect et la fidélité qu'il portait au Général, oublier ou ignorer ce culte de la France évoqué plus haut. Écoutons-le à ce propos : « De Gaulle, c'était pour moi la faiblesse qui dit non à la force, c'était l'homme tout seul, dans sa faiblesse absolue, à Londres, disant non aux plus grandes puissances du monde, non à l'écrasement, non à la capitulation. C'était pour moi la situation même de l'homme, la condition même de l'homme, et ce refus de capituler, c'est à peu près la seule dignité à laquelle nous pouvons prétendre. » Plus tard, dans *La Nuit sera calme,* il écrira : « On donne sa vie une fois, une seule, même si on s'en tire vivant. »

Le diplomate et l'écrivain

Après sa démobilisation, en décembre 1945, il entre dans la carrière diplomatique tandis que Calmann-Lévy publie *Éducation européenne* qui recevra le Grand prix des Critiques. Ce roman sur la résistance polonaise, fait de lui un écrivain connu. Il l'a rédigé dans les baraques de l'armée de l'air entre deux raids : « Nous étions quatre dans chaque mission de groupe. Nous décollions à l'aube. Les uns revenaient, les autres pas. Moi, j'écrivais pendant la nuit, sans savoir si je pourrais me relire. » Pour certains lecteurs, *Éducation européenne* a joué dans la France de l'après-guerre le même rôle que *les Conquérants* ou *L'Espoir* d'André Malraux.

Nommé secrétaire d'ambassade, il exercera ses fonctions en Bulgarie et en Suisse. En 1952, il est secrétaire à la délégation française auprès des Nations Unies à New York, puis à Londres en 1955. En 1956, il est nommé consul général de France à Los Angeles et reçoit le prix Goncourt pour *Les Racines du ciel.* En 1967, après quelques années de mise en disponibilité passées à écrire et à réaliser deux films, il occupera le poste de chargé de mission au ministère de l'Information pendant dix-huit mois.

A-t-il été heureux dans sa vie diplomatique ? Il avouera s'être ennuyé à Berne et on sait que le séjour à New York ne fut pas une sinécure. Porte-parole de la Représentation française aux Nations Unies, lors d'une intervention radiodiffusée, il se voit brutalement couper la parole par un participant qui s'adresse au président de séance : « Monsieur le président, nous attendions un porte-parole français. Or, nous savons tous que depuis un mois la France est sans gouvernement. Pouvez-vous donc nous dire au nom de qui ou de quoi ce monsieur prétend nous parler ? » Rappelons que la séance était radiodiffusée. Imaginez le désastre si Gary n'avait eu cette réponse imparable : « Monsieur le président, voulez-vous expliquer, s'il vous plaît, à ce monsieur, que lorsqu'un porte-parole de la France, deux mille ans, s'adresse au public américain, trois cents ans, il ne parle pas au nom de tel ou tel gouvernement, mais au nom de vingt siècles de civilisation. » Quelle plus belle façon de défendre son pays ?... Bien entendu, pendant tout ce temps diplomatique, Romain Gary n'a cessé d'écrire. Son œuvre comportera vingt-cinq volumes parmi lesquels les récits vécus, *La Promesse de l'aube, Chien Blanc,* ou des entretiens comme *La Nuit sera calme.*

De fait, à l'issue de la guerre, Gary, qui n'est alors l'auteur que d'un premier roman, n'aura de cesse de s'interroger sur la vie d'après : comment vivre après l'horreur, après Auschwitz ? La condition humaine au sortir de la seconde guerre mondiale renvoie chaque homme à sa propre limite – la mort – mais surtout l'humanité à sa fin – son autodestruction. Si, pour l'individu, son existence avait une fin empiriquement admise – la mort biologique –, l'humanité, elle, ne semblait pas en avoir, puisqu'elle dépassait la somme des existences individuelles. La Shoah aura induit cette rupture qui n'a hélas rien de théorique et qui, de plus, est imputable à l'homme lui-même.

Mais son œuvre n'est pas seulement autobiographique comme on l'a souvent affirmé. « En tant que romancier, j'écris pour connaître ce que je ne connais pas, pour devenir celui que je ne suis pas, jouir d'une expérience, d'une vie, qui m'échappent dans la réalité. [...] Il n'y a pas un roman de moi qui ne soit une histoire d'amour, que ce soit pour une femme ou pour l'humanité, pour une civilisation ou pour la liberté, pour la nature ou

pour la vie, ce qui, du reste, revient au même. Le thème de tous mes livres, c'est la comédie de l'absolu, de l'inspiration, le rêve d'ailleurs. » La fiction et la réalité sont inextricablement liées chez Gary. C'est l'un des rares écrivains chez qui l'intrication entre le réel, le vécu et le romancé est portée à un point extrême, dans la vie et dans l'œuvre à la fois. Autrement dit, sa vie est son œuvre et son œuvre est sa vie. On pourrait mettre cette proposition au pluriel et parler de ses œuvres et de ses vies tant le personnage est complexe, et multiples ses sources de création et ses identités.

En 1975, sous le pseudonyme d'Émile Ajar, un de plus après Fosco Sinibaldi, il publiera *La Vie devant soi*, roman qui lui vaudra une nouvelle fois le Goncourt, et dont on ne connaîtra réellement le nom de l'auteur que quelques jours avant sa mort. Cinq autres titres suivront sous le pseudonyme d'Ajar dont *Pseudo* et *L'Angoisse du roi Salomon*. Les critiques s'accordent à reconnaître que ces romans publiés sous le nom d'Ajar constituent une œuvre à part entière. Pied-de-nez au monde littéraire, à la vie ? Ou désir incoercible de création, d'une vie supplémentaire ? Cette pirouette ou farce médiatique, comme on voudra, aura, entre autres, fait de lui le seul écrivain à recevoir deux fois le prix Goncourt. Tous ceux qui l'admirent – et j'en suis – vous diront qu'il les a mérités.

Romain Gary mit fin à ses jours le 2 décembre 1980, dans son appartement du 108 de la rue du Bac à Paris. Ses obsèques furent célébrées en l'église Saint-Louis des Invalides. Selon sa volonté, ses cendres ont été dispersées au large de Menton. Gary en russe veut dire « Brûle ! » à l'impératif… Cendres dispersées… lesquelles ? Celles de Romain Gary ? d'Émile Kacev ? Ou de Romain Ajar ?… À n'en pas douter, celles d'un homme jusqu'au bout fidèle à ses passions, à sa liberté, et… à sa mère !

Dans *Éducation européenne* nous trouvons cette belle phrase : « Rien d'important ne meurt… sauf les hommes et les papillons… » Tout Romain Gary est là, solitaire, dépouillé de ses pseudonymes, s'interrogeant face au paradoxe du monde, à son immense violence et à sa poésie.

Sources :

Musée de la Libération/Compagnons de la Libération
BONA D. *Romain Gary*, Mercure de France-Folio, Paris 1987.
La Promesse de l'aube, Gallimard, Paris 1960.
La Nuit sera calme, Gallimard, Paris 1974.
Éducation européenne, Gallimard, Paris 1956.

COMMISSION DES SCIENCES

Responsable : Anne Sohier-Meyrueis

séance du 19 mars 2019

LES VACCINATIONS

INTRODUCTION

Anne Sohier-Meyrueis

Quelques notions d'immunologie

En février 2019, le Costa Rica vient de placer en quarantaine une famille de Français dont le petit garçon non vacciné a déclaré sur place une rougeole contractée en France. La maladie avait disparu de ce pays depuis 2014. Une campagne de vaccination a été mise en place pour toutes les personnes ayant été en contact avec l'enfant. Due à un virus, la rougeole est une maladie infectieuse contagieuse et grave. Elle sévit et tue, même en France. L'OMS lui attribue 136 000 morts par an dans le monde.

Alors que le principe même de la vaccination est remis en cause, ces tristes records nous ont incités à aborder le problème des vaccins.

Les microbes

Sous le terme microbe, on regroupe tous les êtres vivants constitués par une seule cellule : bactéries, protistes et champignons microscopiques ainsi que les virus. Les microbes sont partout : dans l'air que nous respirons, la terre que nous foulons, l'eau que nous buvons, les objets que nous manipulons. Ils sont installés à demeure dans les parties du corps en contact avec le milieu extérieur. Aussi nombreux que nos propres cellules (100 000 milliards), ils pèsent plusieurs kilos. Chaque être humain a sa petite collection personnelle ; nous avons notre flore cutanée, notre microbiote intestinal. Beaucoup vivent en bonne intelligence avec nous : les bactéries intestinales participent à la digestion, produisent des vitamines… Les « bons » microbes font partie des barrières actives qui s'opposent à la pénétration dans notre organisme des formes pathogènes responsables des maladies.

Les microbes ont mauvaise réputation. Lorsque Pasteur mit en évidence l'activité des bactéries, il démontra surtout leur rôle d'agents infectieux. Invisibles à l'œil nu, ces êtres vivants devinrent des assassins de l'ombre contre lesquels on était jadis complétement démuni. On traite actuellement les maladies infectieuses :

- de façon curative en détruisant les microbes par diverses molécules dont les antibiotiques ;
- de façon préventive par les vaccins en utilisant les défenses naturelles de l'organisme.

L'immunité

Au sein de notre corps des batailles sont livrées en permanence par le système immunitaire qui a la possibilité de reconnaître et de tolérer ce qui nous appartient : le soi, et de reconnaître et de rejeter ce qui nous est étranger : le non-soi.

Le soi est l'ensemble des molécules qui résultent de l'expression de nos gènes. Toutes nos cellules portent à leur surface ces marqueurs du soi qui sont notre carte d'identité.

Le non-soi correspond à tout ce qui est étranger : microbes, greffons, allergènes, toxines, etc. Le non-soi s'étend aux molécules du soi modifiées (cellules cancéreuses) ou infectées par un virus ou une bactérie. Toute particule du non-soi est appelée antigène.

La pénétration de l'antigène dans le corps déclenche la réponse immunitaire qui est une riposte des leucocytes (globules blancs). Patrouillant dans le sang ou tapis au cœur des ganglions lymphatiques, les différents types de leucocytes ont des rôles différents.

Une réponse immédiate non spécifique, la phagocytose, est essentiellement le fait des macrophages. Ils capturent, ingèrent puis digèrent tout élément étranger. Ils absorbent même ce qu'ils ne peuvent pas digérer comme des particules d'amiante.

Les défenses spécifiques dirigées contre un antigène particulier interviennent ensuite. Elles sont le fait d'une autre catégorie de globules blancs : les lymphocytes. Les lymphocytes T, « à médiation cellulaire », détruisent l'antigène par contact en perforant la membrane de leur cible.

Les lymphocytes B, « à médiation humorale », produisent des molécules spéciales, les anticorps qui, libérés dans le sang neutralisent les antigènes en se fixant à leur surface et en les agglutinant avant de les présenter aux macrophages qui les digèrent. Ces trois catégories de cellules immunitaires coopèrent de façon coordonnée et efficace.

La mémoire immunitaire

Lors d'un premier contact avec un antigène, les lymphocytes se spécialisent puis se multiplient. Certains, immédiatement actifs, neutralisent l'antigène. D'autres mis en réserve conservent les compétences qu'ils ont acquises. Ce sont les lymphocytes-mémoire. Une nouvelle attaque active les lymphocytes-mémoires nombreux et prêts à intervenir. Ils reproduisent le scénario en l'amplifiant. La présence des lymphocytes-mémoire définit l'état d'immunité acquise.

Le but de la vaccination est de provoquer, en la contrôlant, l'attaque. Les rappels de vaccination renforcent l'immunité. La partie active d'un vaccin est une substance biologique, ou antigène, provenant d'un microbe dont la pathogénicité atténuée permet de stimuler spécifiquement les défenses naturelles de l'organisme. L'immunité acquise est la mise en mémoire de l'antigène pour que lors d'une vraie contamination la riposte soit rapide et forte

DE LA GÉNÉRATION SPONTANÉE AUX MICROBES D'ARISTOTE A PASTEUR

André Bérutti

La vie peut-elle naître du non-vivant ? Autrement dit un être vivant si minuscule soit-il, peut-il spontanément naître d'un élément solide, liquide ou encore gazeux ? C'est ce que défendait au quatrième siècle av. J.-C. Aristote avec la théorie de la génération spontanée. Ainsi les pucerons naîtraient de la rosée du matin, les mouches de la matière en décomposition, les souris du foin sale. La vie ne serait pas générée par la vie, et pourrait naître d'éléments inorganiques. On peut parler d'abiogénèse, opposée plus tard à la biogénèse.

Pour tenter de faire évoluer les connaissances scientifiques, comme le fit Roger Bacon, il fallut oser aller à l'encontre des idées et des enseignements d'Aristote : « Aucun discours ne peut donner la certitude, tout repose sur l'expérience » écrivait Bacon. Malgré cela et près de quatre siècles plus tard, Van Helmont, chimiste, alchimiste et médecin flamand « démontre » que, pour « créer » des souris en vingt et un jours, il suffit de laisser reposer un pot empli d'excréments et de vieux chiffons dans un placard obscur. C'est un constat et non une expérience !... Et ce constat ne démontre rien ! La théorie de la génération spontanée a encore de beaux jours devant elle !

Il faudra encore plus de deux siècles pour qu'à l'issue d'une controverse l'opposant à un tenant de la génération spontanée, Louis Pasteur démontre que la génération spontanée n'existe pas.

Pour aboutir à cette véritable révolution, les scientifiques ont dû se doter d'instruments de recherche et d'observation leur permettant de voir des êtres vivants que l'œil nu ne peut voir. C'est la naissance, puis la longue amélioration du microscope optique qui va aboutir à la découverte de ces êtres microscopiques et unicellulaires, contre lesquels la lutte va dès lors pouvoir s'engager... après que leur contagiosité et leur pouvoir de nuisance auront été démontrés. Cette période est celle des théories philosophico-religieuses touchant au problème fondamental de l'origine de la vie, avec des expériences hasardeuses et des conclusions inexactes. C'est cette épopée que je me propose de résumer pour vous.

Premières expériences

Francesco Redi, médecin et naturaliste italien a décrit ses premières expériences dans un ouvrage paru en 1668. Un morceau de viande est placé dans un bocal ouvert permettant l'accès des mouches : des asticots se développent sur la viande. Fermons un bocal avec un bouchon hermétique, et un autre par un simple tissu : aucun asticot n'apparaît sur la viande. Ils ne naissent pas par génération spontanée, leur naissance nécessitant la présence et le contact d'un vecteur, les mouches. Contrairement à ce qu'affirmait Aristote, non seulement les mouches ne naissent pas de la matière en décomposition, mais elles sont capables de générer des êtres vivants, qui, eux, seront capables d'entraîner la putréfaction. Il s'agit là de la première démarche scientifique rationnelle et de la première égratignure à la théorie d'Aristote.

Le temps de l'observation microscopique

C'est à Zacharias Janssen qu'est attribuée l'idée d'observer à l'aide d'un système à deux loupes, oculaire et objectif, l'image agrandie des objets. Puis un drapier de Delft, Antoni van Leeuwenhoek, consacra une grande partie de sa vie à la fabrication de microscopes. Il s'inspire des compte-fils des drapiers, sortes de loupes rudimentaires qui servaient à analyser la texture des étoffes en grossissant 6 à 15 fois. Il obtiendra des grossissements de 200 à 300 pour un pouvoir de résolution de 1,4 µm. Il évoque des formes de vie minuscules observées dans les eaux d'un lac à proximité de Delft. On découvre des animalcules partout et paradoxalement ce constat conforte Leeuwenhoek et les tenants de la génération spontanée dans leur croyance. En effet Aristote, référence absolue en matière d'histoire naturelle, avait écrit : « Dans toutes les matières solides qui s'humectent comme dans toutes les matières liquides qui se dessèchent, il se produit autant d'êtres animés qu'elles en peuvent contenir ».

Apprenant quelques années plus tard que Francesco Redi avait pu prouver que les mouches ne se reproduisaient pas par génération spontanée, Leeuwenhoek est conduit à devenir un adversaire de l'abiogénèse.

Avec son microscope à trois lentilles, Robert Hooke, savant physicien, astronome et mécanicien britannique, apporte de grandes améliorations au microscope de Leeuwenhoek et atteint des grossissements trente fois supérieurs à ceux obtenus par son prédécesseur, mais reconnait que les images qu'il obtient sont moins claires. Il décrit les cellules végétales, sans pour cela faire évoluer les connaissances sur la nature des animalcules. En 1665, observant des coupes pratiquées dans du liège, il voit des cavités quadrangulaires régulières et jointives. Hooke les nomme « cellules » par analogie avec les chambres des moines. En fait, il n'avait vu que des cellules mortes remplies d'air et réduites à leur paroi.

Ni Robert Hooke ni ses contemporains, ne comprirent l'importance de cette notion de « cellule ». C'est seulement au XIX^{e} siècle avec Schleiden pour les végétaux et Schwann pour les animaux, que la théorie cellulaire s'imposera : « Tous les êtres vivants sont formés d'un ensemble d'unités de même type, les cellules ».

Le temps des expériences

En 1711, Louis Joblot, naturaliste français, démontre expérimentalement que les micro-organismes résultent d'une contamination de l'air ambiant. Sa méthode consiste à faire bouillir pendant quinze minutes un bouillon de viande dans deux séries de récipients, les uns fermés, les autres ouverts. Les premiers restent inchangés tandis que les seconds deviennent troubles. Il tire la conclusion logique de cette expérience : « Elle m'a permis de comprendre que les animalcules sont nés d'œufs provenant de l'air. » La notion de contamination apparaît, ce qui est extrêmement important et novateur, mais ne peut abattre le bastion de la génération spontanée.

En 1745, John Needham reprend l'expérience de Noblot et la contrôle par l'utilisation du microscope. Il chauffe des fioles ouvertes contenant du bouillon de viande, excellent milieu de culture, avant de les laisser refroidir à température ambiante. Au bout de trois jours toutes les solutions foisonnent d'animalcules. Needham conclut que les animalcules sont apparus spontanément car, pour lui, la chaleur aurait dû les détruire et il publie son résultat, contraire à celui de Joblot, malgré un protocole expérimental superposable à celui de son prédécesseur.

En 1768, un des détracteurs de la génération spontanée, le naturaliste italien Lazzaro Spallanzani reprend les expériences de Needham et, comme Joblot porte le bouillon à l'ébullition dans des fioles fermées cette fois. Aucun microorganisme ne se développe tant que les fioles devenues stériles restent scellées. Il met ainsi en évidence la notion de stérilisation par la chaleur (que Pasteur reprendra) tout en démontrant comme Joblot que les animalcules viennent de l'air. Ces expériences, somme toute assez semblables, auraient dû porter un rude coup à la théorie d'Aristote, mais il en faut davantage pour ébranler les convictions des tenants de la génération spontanée. Elles ont au moins eu le mérite de démontrer l'importance de la chaleur et de la mise à l'abri de l'air des milieux étudiés. La stérilisation par l'ébullition en milieu fermé en découlera bien plus tard.

Buffon, l'ami français de Needham, croyait à la génération spontanée et pensait qu'il y avait dans la nature une « force de vie » qui émergeait de l'inerte sous forme de création divine : « La nature est pleine de germes de vie capables de s'éparpiller lors du pourrissement, puis de s'unir pour produire des animalcules… »

La situation de la fin du XVIII^{e} au début du XIX^{e} siècle

Résumons la situation à ce stade des découvertes scientifiques : il existe des animalcules partout. Ces animalcules ne résistent pas à la chaleur, à la condition qu'ils soient conservés dans un récipient hermétiquement fermé. Il aurait été facile et logique de conclure que la génération spontanée n'existe pas, mais la croyance résista longtemps à des démonstrations scientifiques bien menées.

Au début du XIX^{e} siècle la génération spontanée était encore soutenue par d'éminents scientifiques comme Geoffroy Saint-Hilaire ou Jean-Baptiste de Lamarck. Le premier théoricien de l'Évolution pensait que les animalcules apparaissent de manière permanente et qu'à partir de là de nombreuses espèces se diversifient selon une série continue et linéaire. Pour lui, les composés organiques ne pouvaient être fabriqués à partir de composés minéraux mais étaient l'émanation d'une mystérieuse « force vitale ». Faute de pouvoir expliquer l'origine de la vie, (on ne le peut toujours pas), le vitalisme théorisait.

La polémique Pouchet-Pasteur

Cent cinquante ans après Joblot, Félix Archimède Pouchet, médecin et naturaliste français, publie un traité de la génération spontanée dans lequel il développe une théorie de l'hétérogénie étayée par de nombreuses expérimentations. Or, à bien lire ces observations, elles sont autant d'exemples de contamination par l'air. Décidément la génération spontanée des animalcules découverts par Leeuwenhoek a la vie dure, alors que la plupart des expérimentations qui prétendent la démontrer auraient pu démontrer son inexistence si elles avaient été correctement interprétées.

Louis Pasteur, entre 1859 et 1861, met au point un protocole expérimental qui va l'opposer à Félix Archimède Pouchet. Ce dernier avait décrit en 1858 « des micro-organismes végétaux et animaux nés spontanément dans l'air artificiel et le gaz naturel ».

En 1860, l'Académie des sciences décide de récompenser d'un prix de 2 500 francs « celui qui, par des expériences bien faites, jettera un jour nouveau sur la question des générations spontanées ».

Deux candidats se dégagent, Pouchet qui pense avoir démontré l'existence de la génération spontanée, et Louis Pasteur qui est persuadé du contraire. Deux ans plus tard, Pasteur reçoit le prix Alhumbert à l'issue d'une longue controverse et d'expériences somme toute assez semblables et pas si bien faites que cela par les deux candidats. Pasteur tire de ce prix une gloire considérable et durable, relayée par la suite par d'autres découvertes. Mais ceci est une autre histoire, polémique dans la polémique, qui pour les besoins d'expériences discutables avait transformé les deux candidats en alpinistes, Pasteur dans son Jura natal, puis dans les Alpes, Pouchet dans les Pyrénées.

Le candidat perdant ne s'avouant pas vaincu, une seconde commission de l'Académie des sciences est formée en 1864, et Pouchet écrit la même année un nouvel ouvrage intitulé *Nouvelles expériences sur la génération spontanée*.

« La génération spontanée est une chimère »

Le 7 avril 1864, avant la réunion de la seconde commission et lors d'une séance publique mémorable devant le tout-Paris assemblé dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, Pasteur fait un véritable *show*. Il conclut : « La génération spontanée est une chimère. » Pasteur analyse et explique une de ses trois expériences restées célèbres, l'expérience des ballons à cols de cygne. Invention ingénieuse, les méandres du col des ballons étant censés laisser passer l'air mais piéger les éventuels micro-organismes qui s'y trouveraient. Effectivement, au bout d'une année il n'observe aucun micro-organisme, ce qui le renforce dans sa conviction. Pour Pasteur donc, « La génération spontanée est une chimère. » La commission confirme ses conclusions. Le 20 février 1865, l'Académie des sciences conclut à l'inexistence de la génération spontanée.

Pour la petite histoire, notons que Pasteur avait eu de la chance en n'utilisant jamais pour ses démonstrations l'infusion de foin de Pouchet. En effet, quelques années après la controverse, il sera établi qu'un bacille présent sur le foin, *Bacillus subtilis*, peut former des endospores résistant à 100 degrés et détruites à 130…

Des animalcules aux microbes

Il était temps de donner un nom à ces animalcules découverts sous le microscope de Leeuwenhoek plus de deux siècles plus tôt. C'est le médecin général Charles-Emmanuel Sédillot qui propose à Littré le choix entre microbe et microbie. Le linguiste interrogé répond : « *Microbe* et *microbie* sont de très bons mots. Pour désigner les animalcules je donnerais la préférence à microbe, d'abord parce que, comme vous le dites, il est plus court, puis parce qu'il réserve *microbie*, substantif féminin, pour la désignation de l'état de microbe… Et maintenant laissons ce mot se défendre tout seul, ce qu'il fera sans doute. » Le mot et les micro-organismes qu'il désigne se défendront effectivement tout seuls.

Philippe Ignace Semmelweis a touché le streptocoque ou les débuts de l'antisepsie

Il n'est pas si loin le temps où à Vienne le professeur Klein, bête noire de Philippe Ignace Semmelweis, apostrophait l'homme qui voulait sauver les femmes :

« Monsieur Semmelweis prétend que nous transportons sur nos mains de petites choses qui seraient responsables de la fièvre puerpérale. Quelles sont ces petites particules qu'un œil ne peut voir ? C'est ridicule ! Les petites choses de monsieur Semmelweis n'existent que dans son imagination ! »

C'est par la simple observation que, dans deux maternités de Vienne, Semmelweis avait démontré la transmission manuportée de la maladie et préconisé un simple lavage des mains à l'eau chlorée et citronnée. Je résume la communication que je vous ai présentée en 2007 :

L'hôpital de Vienne héberge deux maternités dans des bâtiments proches et identiques, l'une tenue par le professeur Klein, l'autre par le professeur Bartsch. Semmelweis observe que, depuis 1840, les parturientes meurent davantage chez Klein que chez Bartsch. On meurt moins dans la rue que chez Klein parce que les parturientes préfèrent accoucher dans la rue que dans le service de très mauvaise réputation de Klein. Et la mortalité la plus faible est celle des maternités privées. Cette différence de mortalité, tout de même effroyable, est apparue lorsque des étudiants ont été affectés, en 1840, dans le service de Klein où ils examinaient les femmes en sortant de salle de dissection !

Conclusion : ce sont les mains qui transportent et transmettent l'infection Il est indispensable de se laver les mains. Les résultats de cette mesure mal acceptée sont impressionnants : la mortalité passe en quatre mois de 18, 3 pour cent à 1,9 pour cent.

Semmelweis a touché le streptocoque, agent de la fièvre puerpérale, avant que Pasteur ne le voie !

Dans la première moitié du XIX^{e} siècle la naissance et l'évolution de l'anesthésie a permis aux chirurgiens toutes les audaces. Malheureusement, comme en obstétrique, la mortalité est effroyable, les vieilles méthodes de cautérisation des plaies, de stérilisation et de lavage à l'eau bouillante des instruments et des linges étant abandonnées. En même temps que Semmelweis à Vienne, Trousseau à Paris se bat pour imposer la propreté dans son service et isoler les opérés infectés. En Angleterre, Joseph Lister est convaincu que l'infection source d'hécatombe dans son service naît dès l'intervention. Il désinfecte tout ce qui sert aux interventions à l'aide d'étuves et d'acide phénique. Pour tous les médecins, chirurgiens et biologistes, de tous pays, l'hygiène, la désinfection et la stérilisation sont les piliers de la lutte contre l'infection et la contagion, préalable indispensable à la compréhension des maladies transmissibles, microbiennes ou virales.

Pasteur et la vaccination

Un autre moyen est la vaccination, sujet de la polémique qui inquiète le monde médical actuel.

Pasteur s'est particulièrement illustré dans la mise au point de la vaccination, qui, depuis la fin du XVIII^{e} siècle fait toujours ses preuves dans la prévention puis l'éradication de la variole. En voici trois exemples historiques :

En septembre 1879, Pasteur met au point un vaccin contre le choléra de la poule. En 1881, une épidémie décime les troupeaux du Morvan. C'est le charbon du mouton. Pasteur, Chamberland et Roux sont prêts, et, à l'issue d'une expérience publique à Pouilly-le-Fort, démontrent l'efficacité de leur vaccin. 4 juillet 1885. À Maisonsgoutte, petit village d'Alsace, le jeune Joseph Meister est mordu par un chien présentant tous les signes de la rage. On redoute cette maladie terrifiante parce que constamment mortelle dans des conditions effroyables. Deux jours plus tard l'enfant, accompagné de sa mère et du propriétaire du chien, se présente rue d'Ulm, où Pasteur a installé son laboratoire.

Le jour même, Joseph reçoit sous les yeux de Pasteur, une première injection quotidienne obtenue à partir d'une moëlle de lapin mort de la rage. L'enfant va toujours très bien, ne présentant aucun signe de rage. Le 16 juillet, il reçoit une dernière injection, celle-ci de moëlle épinière prélevée la veille sur un lapin malade. Rien ne se passe, et deux mois après son arrivée, il rentre chez lui. Il est guéri et vacciné ! Quelques mois plus tard, Jean-Baptiste Jupille, un berger mordu par un chien enragé reçoit le même vaccin et guérit.

Le terme de vaccination donné par Pasteur à ce geste qui peut être préventif ou curatif est un hommage clair à Jenner dont il connaissait bien entendu les travaux sur la prévention de la variole : le *cowpox,* en français la vaccine, touche la vache (*vacca*), et, inoculé à l'homme, lui assure ce que l'on appelle maintenant une immunisation artificielle.

Le bout du chemin est atteint et de nouvelles voies peuvent s'ouvrir vers la mise au point d'autres vaccinations.

Orientation bibliographique

BÉRUTTI A. « Ignace-Philippe Semmelweis, l'homme qui voulait sauver les femmes ». *Bulletin de l'académie du Var. 2007.*
CÉLINE L. F. *Semmelweis (1818-1865).* Paris : Gallimard. 1952.
CHEVASSUS-AU-LOUIS N. « Génération spontanée : cherchez l'erreur ». *La Recherche. N° spécial Hors-série. N° 24. Controverses*
FABIANI J. N. *Ces Histoires insolites qui ont fait la médecine.* Paris : Plon. T. 1. 2011.
ORSENNA E. *La Vie, la mort, la vie.* Paris : Fayard. 2015.

LA VARIOLE ÉRADIQUÉE PAR LA VACCINATION

Bernard Brisou

Dès l'origine, les êtres vivants ont communiqué entre eux, se sont concurrencés pour l'espace vital et la nourriture, n'hésitant pas à éliminer l'autre en cas de nécessité. Au fil de l'évolution, ils ont mis au point des moyens de défense de plus en plus sophistiqués. Le système immunitaire est né qui, chez les animaux à sang chaud, comporte deux volets : une composante cellulaire macrophagique et une composante humorale avec l'élaboration d'anticorps ; ces deux composantes restent en étroite collaboration. Très spécifique de l'individu, ce système immunitaire a la propriété de reconnaître ce qui n'est pas « soi » et, par des mécanismes complexes, fait en sorte de le neutraliser voire de l'éliminer.

L'immunité

Ainsi, lorsqu'un virus pathogène pénètre dans un organisme, il se comporte comme un ensemble d'antigènes et provoque, de la part de l'agressé, une réaction mettant en œuvre l'ensemble de ses moyens de défense, en particulier l'élaboration d'anticorps correspondant aux antigènes intrus. Suivant les paramètres en jeu, l'issue du combat est : soit le décès de l'agressé, soit sa guérison, avec élimination de l'intrus et mise en mémoire de l'agression. En règle générale, une première attaque « immunise » contre des attaques ultérieures. Cette immunité s'affaiblit avec le temps sauf si une nouvelle attaque vient redonner force à cette immunité.

Au cours des derniers siècles, les savants ont pris le relais de dame Nature en inoculant, à titre préventif, des microbes ou certains de leurs composants, modifiés de telle sorte que leur pouvoir pathogène soit quasiment neutralisé et leur pouvoir immunisant le plus efficient possible. Ce sont les vaccins.

Pour bien comprendre la place de la vaccination en santé publique, il est nécessaire de la replacer dans ce que les spécialistes appellent la chaîne épidémiologique avec son corollaire, la prophylaxie. En ce domaine, il est commode de distinguer des maladies infectieuses dites ouvertes, des maladies fermées.

Les agents pathogènes des premières sont éliminés par le malade dans les milieux extérieurs et la contamination de l'individu sain se fait par l'air, l'eau ou tout objet contaminé. Ainsi en est-il des affections pulmonaires comme la grippe, des maladies intestinales comme la poliomyélite ou la typhoïde, ou des maladies extériorisées par une éruption cutanée comme la variole.

Dans les secondes, l'agent est emprisonné, la contamination ne pouvant avoir lieu qu'à l'occasion d'un contact intime, d'une transfusion sanguine ou par le truchement d'un tiers, par exemple un insecte dit vecteur. Le virus du SIDA, celui de l'hépatite B, le virus de la dengue ou l'agent du typhus sont des exemples démonstratifs. Qui ne se souvient de l'affaire du sang contaminé ?

La variole maladie

La variole, maladie éruptive, est l'exemple type d'une affection meurtrière et épidémique qui a été éradiquée grâce à la vaccination, le terme même de vaccination ayant été inventé à son propos. Grâce à elle, ce fléau a disparu de notre monde en 1980.

Maladie très caractéristique, la variole ou « petite vérole », est connue depuis la plus haute Antiquité ; les historiens admettent que le pharaon Ramsès V en a été la victime, comme l'étude de sa momie, datant de moins 1160, a permis de le supposer. La multiplication des contacts avec l'Orient, aux XI^{e} et XII^{e} siècles, favorisa la diffusion de certains fléaux en Europe et, en 1285, Bernard Gordon, de la faculté de Montpellier, signala la variole comme fort répandue chez nous. Avec l'exploration de l'Afrique, puis la découverte et la conquête des Amériques, le fléau traversera les océans. En France, au XVIII^{e} siècle, la variole est omniprésente, Louis XV y succombe et la couronne de France est menacée.

Nous savons, aujourd'hui, que l'agent de la variole est un gros virus en forme de brique, de 250 µm (micromètre ou millionième de mètre), à ADN bicaténaire, de la famille des Poxviridés. Éliminé dans le milieu extérieur, le virus atteint sa victime par voie cutanée ou respiratoire : 10 à 100 particules virales sont suffisantes pour contaminer un individu. Pendant 12 à 14 jours, le virus se développe de façon silencieuse : c'est la phase d'incubation. La seconde phase, dite d'invasion, dure quatre jours marqués par un syndrome infectieux sévère fait de fièvre, de malaises, de maux de tête et d'asthénie. Suit la phase caractéristique de l'éruption débutant au visage, puis s'étendant en vagues successives sur tout le corps, n'épargnant que la plante des pieds. Elle est faite de petites vésicules rouges assez semblables à des piqures de puce. Au fil des jours, ces vésicules se transforment en pustules tandis que la peau se tuméfie. C'est la phase la plus critique durant laquelle la mort peut survenir.

Vers le 14e jour commence la dessiccation, phase la plus redoutable pour l'entourage, car le convalescent sème sur son passage une poussière hautement virulente et ses croûtes vont contaminer à long terme son linge et ses vêtements. Le malade est alors hors de danger et ne gardera, s'il est chanceux, que des marques indélébiles sur sa peau, essentiellement celle de la face. Le visage de Danton est resté célèbre, alors que Louis XIV n'avait gardé qu'une petite cicatrice. Les formes de la maladie sont multiples, allant des atteintes discrètes aux varioles foudroyantes. Suivant les régions du globe et les années, la variole tuait entre un quart et un septième des malades. Vers la fin du XVIIIe siècle en France, plus de 90 % des décès concernait les enfants de moins de 10 ans.

La prévention

Combattre le mal par un « moindre mal » est une pratique qui se perd dans la nuit des temps et l'utilisation de la contagion directe ou de l'inoculation de pus de cas bénins à des enfants sains a suivi la propagation de la variole de pays en pays, d'Est en Ouest. Cette variolisation était en pratique rurale chez nous au XVIIIe siècle. Cependant, la légende veut que ce soit, en avril 1721, l'épouse de l'ambassadeur d'Angleterre en Turquie, lady Mary Wortley Montagu, qui introduisit cette pratique en Angleterre. Meurtrie elle-même par cette affection qui avait emporté son frère en 1713, elle écrivait ces vers révélateurs :

Sous mon masque, tremblant à la vue du jour
Ma beauté s'est enfuie et ma vie disparaît…

Ainsi sensibilisée, elle s'était intéressée à l'inoculation lors de son séjour à Istanbul en 1717 : elle y avait fait, avec bonheur, inoculer son fils. De retour à Londres, elle fit, avec succès, la promotion de cette méthode et nombreuses furent les têtes couronnées qui firent inoculer leur enfants. Cependant, il fallait bien admettre que la méthode avait ses dangers et les cas mortels compliquèrent sérieusement l'entreprise. Certes peu nombreux, 1 sur 50, ces effets pervers n'étaient pas à négliger. En France, la question de principe fut posée que les sommités du monde médical approuvèrent. Dodart, Chirac, Helvésius, Falconnet et Astruc apportèrent leur caution. Mais des voix autorisées s'élevèrent, condamnant le procédé et, comme le rappelle Darmon : « En 1725, la variole reste bien le premier facteur de mortalité et rien, dans l'immédiat, ne semble devoir lui ôter ce triste privilège ».

Cependant, les ravages causés par la variole étaient d'une telle ampleur que, peu à peu, en commençant par les États-Unis d'Amérique, la reprise de la variolisation entra dans les mœurs. Dans sa plaidoirie, présentée à l'Académie des sciences de Paris sous le titre de *Mémoire historique et critique en faveur de l'inoculation*, La Condamine relança sa pratique. Le duc d'Orléans, le 12 mars 1756, fit inoculer ses enfants, le duc de Chartres et « Mademoiselle », par le prestigieux Tronchin. Mais, malgré ces exemples venus de très haut, la pratique resta dans de modestes limites. Or, dans ses résultats, l'inoculation était bénéfique, comme le prouvaient les inoculations massives de Franche-Comté, de 1765 à 1787. Le risque de mortalité variait de 1/100 à 1/300, alors que la variole tuait une fois sur sept ! L'affaire semblait entendue et, en 1774, Louis XVI et ses frères se faisaient inoculer, mettant un terme aux luttes intestines qui divisaient la Faculté de médecine.

À la même époque, en 1795, le chirurgien Joseph Adams fait paraître l'article suivant :

> « La vaccine est une maladie bien connue des fermiers de Gloucester. Elle se caractérise par un ulcère phagédénique aux trayons de la vache. Quand cette maladie est transmise à l'homme, elle détermine une ulcération à la main, du gonflement au bras, et une fièvre symptomatique, qui se dissipent à la vérité insensiblement ; mais ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que les personnes qui ont contracté cette maladie deviennent inaccessibles à la contagion de la petite vérole. »

Restait à oser une véritable expérimentation afin d'offrir une certitude au corps médical, une preuve irréfutable de l'action protectrice et sans dangers de cette inoculation particulière qui fut rapidement appelée « vaccination », de vacca, la vache, terme qui s'attache depuis à toute immunisation artificielle.

Ce pas décisif reste l'honneur d'Edward Jenner, chirurgien du Gloucester, puis docteur en médecine en 1788. À Londres, il s'initie à l'art de l'inoculation et prend au sérieux la coutume locale. Afin de renforcer son impression, Jenner inocule de nombreuses personnes ayant contracté le cow-pox les années précédentes et n'obtient aucun résultat : le cow-pox immunise bien contre la variole. Le pas décisif est franchi le 14 mai 1796, lorsque Jenner prélève une goutte d'une pustule sur la main d'une laitière, Sarah Nelmes, et l'inocule au bras d'un enfant de huit ans, James Philipps. Les suites sont bénignes, avec rougeur, pustule, légère douleur à l'aisselle, céphalée et frissons au neuvième jour. Tout rentre dans l'ordre au dixième jour. Le 1er juillet, Jenner variolise James, sans résultat. La science a pris le relais de la coutume populaire. Le principe de la vaccination vient d'être inventé. Bientôt, son nom est célébré dans le monde entier et toutes les sociétés savantes sollicitent son adhésion.

Si le succès est garanti au Royaume-Uni, malgré bien des oppositions, la diffusion de la vaccine va se heurter, en particulier en France, à de redoutables obstacles techniques, administratifs et sociétaux. Les vaccinations se pratiquent de bras à bras ou grâce à de la pulpe conservée sur des fils. Or dans les conditions ordinaires, le virus conserve mal sa virulence. Les adeptes de la variolisation ne désarment pas aisément. Un élan était nécessaire venant des instances dirigeantes, ce qui se réalise lorsque le préfet de la Seine, Frochot, décide, par un arrêté du 18 pluviôse an IX, 22 février 1801, de fonder un hospice pour les indigents dans la maison du Saint-Esprit, près de l'Hôtel de Ville. Cet hospice devient un centre de vaccination, d'enseignement et le premier dépôt français de fluide vaccinal. En 1811, Bonaparte fait vacciner les troupes du camp de Boulogne.

Les résultats sont spectaculaires. Le nombre des vaccinés augmente rapidement jusqu'à atteindre le chiffre considérable de 2 500 000 en l'espace de huit ans. Le nombre de varioles déclarées, avoisinant habituellement le million annuel, passe sous la barre des 100 000. Cependant, les disparités entre les départements restent importantes et si, de 1816 à 1820 la couverture vaccinale des nouveau-nés atteint plus de 90 %, elle stagne aux environs de 30 % dans le Var.

Mais, bientôt une crise sévère fait chuter le nombre des vaccinations : l'utilisation de la pulpe d'origine humaine montre de plus en plus de faiblesse protectrice, les cas de variole ultérieures se multipliant, sans compter sur quelques cas de syphilis d'inoculation, les passages se faisant de bras à bras.

En France, en 1836, un tournant décisif est pris par le docteur Bousquet. La pulpe d'origine animale fait la preuve de sa grande efficacité. Mais le mal était fait et les « anti » triomphaient. La vaccination marque le pas et la variolisation refait surface. La solution viendra de Naples et de la communication du docteur Gennaro Galbiati au congrès de Lyon, en septembre 1864. Dans la ville italienne, la vaccine animale est utilisée depuis 1852. Ayant pris connaissance de l'article dans *l'Union Médicale*, l'étudiant Ernest Chambon et le docteur Gustave Lanoix, vont acheter au professeur Negri à Naples, une génisse inoculée. Au retour, l'animal est hébergé à Saint-Mandé. Le 8 décembre 1864, le docteur Depaul vaccine un certain nombre de nouveau-nés de sa clinique. La réussite est totale. Lanoix et Chambon procèdent à l'inoculation d'une génisse du Limousin : la chaîne animale française est née au sein de ce qui devient l'Institut Chambon.

À cette époque, au Val-de-Grâce, le médecin de 2e classe Jean Antoine Villemin organise le premier centre vaccinogène des armées. Dans le monde entier, les médecins de la marine et des colonies sont les acteurs efficaces de la propagation de cette prophylaxie. À Saigon, dans le laboratoire qui deviendra un des premiers instituts Pasteur d'outre-mer, Albert Calmette inaugure la production de vaccine sur des bufflonnes.

Cependant, la partie est loin d'être gagnée et la patrie de Jenner devient un centre de contestation lors du vote de l'obligation vaccinale en Angleterre en 1871 avec, huit ans plus tard, la naissance de la *Ligue anglaise des antivaccinateurs*. L'année suivante, cette ligue devient internationale et tient son premier congrès à Paris. Divisée dans un premier temps, notre Académie de médecine finit par se prononcer en faveur de l'obligation. Mais il faudra attendre encore quelques années pour convaincre les députés de voter, enfin, la fameuse loi du 15 février 1902 rendant la primo-vaccination et la revaccination obligatoires dans le cours des douze premiers mois, de la onzième et de la vingtième année. C'est la première intrusion massive de l'État dans le domaine de la santé publique française. Darmon conclut : « En 1914, la variole a cessé d'exister en France en tant que facteur endogène de mortalité ». La dernière poussée épidémique française date du 9 décembre 1954, à Vannes. Elle avait pour origine un militaire revenu d'Indochine ; elle toucha 73 personnes, causant le décès de 16 malades. La vaccination en urgence de 250 000 autochtones, enraya cette ultime bouffée.

L'éradication

Si la situation sanitaire des pays occidentaux était satisfaisante, il n'en allait pas de même dans le reste du monde. L'Organisation mondiale de la santé estimait de 10 à 12 millions le nombre annuel des sujets atteints de variole et à 2 millions le nombre des décès. Depuis des années, des voix autorisées prêchaient pour la mise en place d'une vaste campagne mondiale de vaccination, avec pour objectif la disparition du fléau.

Trois raisons sous-tendaient une telle décision. Premièrement, la nature de la maladie : la variole est une maladie strictement humaine, sans réservoir animal. Deuxièmement, la technique : les procédés de conservation de la pulpe vaccinale disponibles étaient efficaces, en particulier la lyophilisation, et l'inoculation par injecteur à pression permettant à un seul homme de vacciner 1 500 personnes par jour. Troisièmement, la logistique : l'OMS pouvait mobiliser les moyens financiers et humains indispensables à la réussite d'une telle entreprise.

L'exemple de faisabilité fut apporté par le président de la Côte-d'Ivoire, le docteur Houphouët-Boigny, au moment où son pays accédait à l'indépendance. Entre 1961 et 1963, 3 600 000 Ivoiriens furent vaccinés et la variole disparut du pays. La campagne mondiale d'éradication fut lancée en 1967. Pendant dix ans, 687 responsables de l'OMS, 200 000 personnels sanitaires des pays à forte endémie, dont 100 000 rien que pour l'Inde, plus d'innombrables volontaires et bénévoles furent sur le terrain. Les difficultés ne manquèrent pas, les fraudes se multipliaient, les réticences religieuses soulevaient les foules qui s'opposaient aux équipes, la manière de procéder enfin. Une nouvelle stratégie fut adoptée qui montra rapidement son efficacité : elle consistait à isoler en priorité tout point chaud par un cordon serré de vaccinations.

En octobre 1977, au terme de dix ans de campagne mondiale, la maladie achevait sa carrière avec la guérison d'un cas bénin, celui d'Ali Maow Maali. Le 8 mai 1980, l'OMS proclamait solennellement la disparition de la variole, événement sans précédent dans les annales de la biologie, comme le souligne Darmon. La mémoire de l'américain Donald Henderson doit être honorée, lui qui, pendant dix ans, avait conduit cette gigantesque entreprise. Il s'est éteint dans le Maryland en 2016, à l'âge de 87 ans.

Maintenant

La variole était un tel fléau que sa disparition fit naître bien des doutes et des interrogations ! L'OMS, avec raison, recommanda l'abandon pur et simple de la vaccination antivariolique. Les coûts de la santé en seraient ainsi réduits et les quelques complications définitivement évitées. Mais tout danger était-il écarté qui justifierait un tel abandon ?

En 1958, en effet, le professeur Preben von Magnus, de Copenhague, n'avait-il pas isolé le virus de la variole du singe, le *monkeypox* ? Or, dès 1970, des cas humains ont été identifiés chez des Africains de la zone équatoriale. Cependant, ces cas humains restent bénins, ne diffusant pas ou très peu dans la population locale. Que nous réserve l'avenir ? Comme le virus du SIDA s'est adapté aux humains, la variole du singe peut-elle redevenir un fléau comme sa cousine ? L'avenir seul pourra répondre.

Plus sérieux reste le problème des stocks de virus de la variole dans certains laboratoires. Leur utilisation comme arme de dissuasion biologique ne peut être écartée. Aussi, la vaccination étant abandonnée officiellement en France, même dans les armées, c'est à juste raison qu'un plan d'urgence a été mis en place, avec réserves de vaccin, de matériel d'inoculation et règles de mise en œuvre. Car peut-on, sans arrière-pensée, compter sur la raison humaine ?

Biographie succincte

Association Santé Navale et Outre-mer : *La variole*. Site internet, page écrite le 11 janvier 2018.
Comité d'histoire du service de santé des armées : *Histoire de la médecine aux armées*. Lavauzelle. Paris. Trois volumes : 1982, 1984, 1987.
DARMON P. *La longue traque de la variole, les pionniers de la médecine préventive*. Perrin, Paris, 1986.
Organisation mondiale de la Santé : *Fine report of the global commission for the certification of smallpox*. Genève. 1979.
SANSONETTI Ph. *Vaccins*. Odile Jacob. Paris, 2017.

DE LA NÉCESSITÉ VACCINALE EN SANTÉ PUBLIQUE

Jacques Le Vot

Parler de nécessité vaccinale est une prise de position forte. Or, parmi vous il existe vraisemblablement des incrédules, des indécis ou des opposants aux vaccinations. Comment en un temps relativement bref sinon les convaincre du moins leur apporter des éléments d'information sur cette pratique médicale ? Pour tenter de le faire, il sera proposé dans cet exposé une réflexion sur le vaccin, outil de santé publique, un rappel sur la fabrication et la composition des vaccins, l'exposé de la nouvelle politique vaccinale de notre pays. Nous tenterons de montrer que l'effort en faveur des enfants en bas âge, les adolescents, les professions de sécurité et de santé concourent à la santé publique en luttant efficacement contre des maladies transmissibles. Enfin, nous évoquerons la vaccinovigilance, outil d'observation scrupuleux des risques et des effets indésirables des vaccinations.

La vaccination, outil de la Santé publique

La vaccination est un des outils de la Santé publique adapté à la lutte contre les épidémies et les maladies infectieuses protégeant à la fois la collectivité et l'individu isolé. La Santé publique, en France, a œuvré depuis longtemps pour développer les vaccinations disponibles. On se souvient des prix accordés par les préfets aux vaccinateurs zélés du XIX^{e} siècle, aux efforts des services de vaccination des grandes villes dont Toulon, aux incitations des états-majors au début du premier conflit mondial pour que les officiers donnent l'exemple aux hommes.

Les vaccinations ont permis la disparition de maladies ou d'épidémies qui frappaient jadis les populations épargnant selon l'OMS entre 2 à 3 millions de décès par an dans le monde. L'exemple désormais historique de la disparition de la variole après une lutte prolongée vient d'être rappelé. On pourrait évoquer aussi la poliomyélite, la typhoïde, la diphtérie dont la quasi extinction est à porter au crédit de la vaccination.

Se faire vacciner est donc un acte citoyen assurant à la fois une protection individuelle et collective. Les sujets vaccinés créent un « effet barrière » lors d'une épidémie protégeant ceux qui ne le sont pas ou ne peuvent l'être, à la condition que ces sujets vaccinés soient en nombre suffisant, ce qui nécessite une couverture vaccinale correcte.

On définit la couverture vaccinale comme la proportion de personnes vaccinées dans une population à un moment donné. Pour les vaccins devenus obligatoires on vise un taux supérieur à 95 % et pour la grippe saisonnière un taux de 75 % pour les populations cibles. L'effort vaccinal porte en premier lieu sur les nourrissons et les jeunes enfants pour éviter une morbidité et une mortalité infantile excessives.

Le vaccin est un médicament

Le vaccin est un médicament. Il doit répondre à toutes les phases de mise au point d'un médicament et obtenir les autorisations nécessaires à la mise sur le marché.

On peut rappeler qu'il existe deux grands types de vaccins : les vaccins vivants atténués et les vaccins inactivés.

Les vaccins vivants atténués sont issus de germes (virus, bactérie) vivants modifiés de façon à perdre leur pouvoir infectieux tout en conservant leur capacité immunogène. On trouve dans cette catégorie le vaccin antipolio oral, le BCG, les vaccins contre la rubéole, oreillons, rougeole, fièvre jaune, varicelle.

Les vaccins inactivés sont composés de matériel inactivé, fragment ou ensemble de l'agent infectieux. Dans la première catégorie, l'exemple historique de l'anatoxine tétanique s'impose avec le vaccin contre l'hépatite B ; dans la seconde catégorie on retrouve de nombreux vaccins dont celui contre la coqueluche.

Après vaccination, le système immunitaire garde la mémoire du pathogène grâce à une faible proportion de lymphocytes T et B qui survit. Cette fraction survivante de lymphocytes assurera la protection de l'individu en cas d'agression par le véritable pathogène en secrétant rapidement les anticorps qui neutralisent celui-ci.

Il est indispensable d'évoquer la question de la composition des vaccins et plus particulièrement des adjuvants qui y figurent. Ces substances alimentent les polémiques sur les éventuels effets délétères des vaccins. Les industriels utilisent ces adjuvants pour accroître la réponse immunitaire des vaccins inactivés, réduire la quantité d'antigènes injectée par dose et réduire le nombre d'injections nécessaires pour assurer l'immunité. L'hydroxyde d'aluminium fait partie de la composition de très nombreux vaccins, avec la double fonction d'adsorbant et d'adjuvant de l'immunité. Ce composé aluminique a été accusé de provoquer des effets secondaires graves, musculaires ou neurologiques, sans que la preuve scientifique de la relation causale vaccination/effets indésirables ait pu être formellement apportée. Notons que la limite d'aluminium métal par dose vaccinale est fixée à 0,85 mg. Cette limite n'est jamais atteinte dans les vaccins du calendrier vaccinal en France.

La politique vaccinale en France : de la recommandation à l'obligation

Jusqu'en 2017, il existait des vaccins obligatoires et des vaccins simplement recommandés. La couverture vaccinale de ces vaccins recommandés était trop faible, entraînant épisodiquement des foyers épidémiques (rougeole notamment) à conséquences graves.

Pour lutter contre cette situation sanitaire vaccinale déficitaire, les autorités de Santé publique ont pris la décision d'une extension temporaire de l'obligation vaccinale. Celle-ci s'étend désormais à onze maladies pour tous les enfants nés à partir du 1er janvier 2018. Un calendrier vaccinal nouveau, contraignant, abolissant la distinction entre vaccins obligatoires et recommandés, est donc mis en place. L'absence de réalisation de ces vaccinations chez l'enfant empêche l'inscription dans les structures collectives.

Pourquoi vacciner les nourrissons et les enfants ?

Comme on vient de le voir, l'enfant en bas âge (0-2 ans) concentre les efforts en matière vaccinale. C'est un être fragile chez qui les maladies infectieuses et épidémiques telles que coqueluche, rougeole, pneumococcies, méningococcies peuvent avoir des conséquences dramatiques. D'autre part, l'immunité conférée par la mère s'épuise tandis que l'efficacité antigénique des vaccins est reconnue comme forte dans la prime enfance. Aussi, entre 0 et 2 ans l'enfant reçoit onze vaccins, ce qui est considérable et n'est possible que parce qu'il existe des vaccins polyvalents comme les vaccins hexavalents (*Infanrix® ou Hexyon®*) du nouveau programme vaccinal qui comportent l'anatoxine diphtérique (D), tétanique (T), l'antigène coquelucheux (acellulaire, multicomposé) (Ca), celui de l'hépatite B (ADNr) (HepB), le virus poliomyélitique inactivé (P) et *d'Haemophilus influenzae* type b (Hib) conjugué (adsorbé).

Les obligations vaccinales nouvelles

La question de la rougeole, de la rubéole et des oreillons et de leur vaccination

La rougeole fait partie de ces maladies historiques de la petite enfance que l'on considérait jadis comme inévitables. La rougeole maladie virale, due à un paramyxovirus, est parfois considérée comme une maladie bénigne. On sait désormais que cela est faux car les complications peuvent être mortelles. Jusqu'en 2017, malgré l'existence d'un vaccin spécifique *(Rouvax®)*[1], la couverture vaccinale demeurait très faible. Les statistiques indiquent aujourd'hui plus de 41 000 cas de rougeole dans 53 pays d'Europe. En France, dans ses données de surveillance au 22 mai 2017, l'Institut de veille sanitaire relève que les épidémies de rougeole entre 2008 et 2014, sont à l'origine de 24 000 cas déclarés, entraînant plus de 30 encéphalites et 10 décès, avec une épidémie sévère en Aquitaine en 2011. L'OMS s'est fixée l'objectif d'éradiquer la rougeole ainsi que la rubéole sur le continent européen en 2020. Pour cela, un taux de couverture vaccinale de 95 % est nécessaire. Deux doses des vaccins trivalents vivants, atténués (*Priorix® MM ou RVaxpro®*) suffisent. La France avec son régime d'obligation devrait éradiquer la rougeole, la rubéole et les oreillons dans l'espace de temps assigné.

1 Fabriqué par Pasteur. Commercialisation arrêtée en 2017.

Autre question : pourquoi vacciner contre l'hépatite B [2] ?

Cette vaccination, désormais obligatoire, a fait l'objet de polémiques au cours des années 90, polémiques qui se poursuivent encore et ont été responsables d'une diminution sensible des pratiques vaccinales.

Les arguments en faveur de la réintroduction dans le domaine obligatoire sont nombreux. Ainsi le taux de passage à la chronicité de l'hépatite B est très élevé chez l'enfant. Or, on sait que l'hépatite chronique fait plus tard le lit du terrible hépatocarcinome. La vaccination anti hépatite B réduit donc indirectement l'incidence du cancer du foie. Le vaccin est très immunogène et la petite enfance est la période de vie où la vaccination est la plus aisée et où le risque neurologique, d'ailleurs hypothétique, n'a jamais été observé chez le nourrisson. Si l'on raisonne globalement, on peut retenir les conclusions du Dr Thomas Hanslik qui fit partie d'une commission d'études en 2003 : « Si on fait les comptes en termes collectifs, on évite sans doute plus d'hépatites qu'on ne crée d'effets indésirables. »

Trois vaccinations du nouveau schéma vaccinal 2018

Il s'agit de trois vaccinations anti-bactériennes destinées à lutter contre *Hémophilus influenzae b (Hib),* le pneumocoque C *(Streptococcus pneumoniae)*, le méningocoque *(Neisseria meningitidis)*. Ces trois bactéries se logent bien volontiers dans le gîte oto-rhino-laryngologique des jeunes enfants et peuvent donner des affections respiratoires et surtout des complications graves, parfois mortelles, à type de méningites. En collectivité, les infections se transmettent facilement et sont redoutées.

La mise au point des vaccins est délicate compte tenu de la richesse des sérotypes de la capsule des pneumocoques et méningocoques. On dispose désormais de vaccins adaptés à ces trois bactéries. Il s'agit du vaccin inactivé hexavalent *Infanrix® ou Hexyon®* remarquablement efficace sur Hémophilus influenzae, du vaccin 13-valent conjugué *Prevenar 13®* contre le pneumocoque C et de plusieurs vaccins contre le méningocoque[3]. Notons que les vaccinations en cause sont proposées chez les adultes fragiles notamment dans les EPHAD pour le pneumocoque C.

L'adolescent et la vaccination HPV - La prévention du cancer du col de l'utérus

Les infections par le virus HPV sont responsables d'un grand nombre d'affections en particulier des cancers génitaux, des cancers de l'anus et de la sphère oto-rhino-laryngologique. Malgré des progrès indéniables, 3 000 femmes décèdent encore du cancer de l'utérus en France par an. Or une victoire définitive contre ce cancer grave est à portée de la main. On en trouve la preuve dans l'exemple australien qui associe dépistage et vaccination par le *Gardasil®*, vaccin anti HPV (6-11-16-18), qui prévient les infections par ces virus, à l'origine de lésions précancéreuses. L'Australie se propose de parvenir à l'éradication du cancer du col en combinant prévention et vaccination. La situation française ne permet pas actuellement d'atteindre l'objectif souhaité par l'OMS. Il faudrait pour cela vacciner tous les enfants de 11-12 ans, garçon ou fille. En 2011, et depuis la mise sur le marché de *Gardasil®* en 2006, la couverture vaccinale reste faible, inférieure à 21 % de la population cible en 2015**.** Rappelons que le Haut Conseil de la santé publique (HCSP) recommande la vaccination des jeunes filles entre les âges de 11 et 14 ans (deux doses) mais que l'ouverture de la vaccination HPV aux garçons reste discutée, mais souhaitable, compte tenu de l'épidémiologie « explosive » des cancers liés aux virus HPV[4].

Professions de sécurité (armée, gendarmes, pompiers, police)

Le calendrier vaccinal dans les armées est assez lourd. Il s'étend sur une année et comporte les vaccinations anciennement considérées comme obligatoires (DTP) mais aussi l'immunisation contre les méningococcies, les deux types d'hépatites A et B, la grippe et la fièvre jaune. L'immunité tuberculinique est vérifiée par une IDR à la tuberculine et la vaccination par le BCG (qui n'est plus obligatoire) est éventuellement pratiquée. La vaccination ROR est effectuée au 60e jour avec une contraception un mois avant pour les femmes militaires.

La vaccination contre la grippe est réalisée avec une attention particulière pour les personnels de santé.

2 Engerix® B10 µg HBVaxpro® 5 µg.

3 Dont le vaccin *Menveo®* qui peut être utilisé dès l'âge de 2 ans, les vaccins *Menjugate®* et *Neisvac®* utilisables dès l'âge de 2 mois et le vaccin *Nimenrix®* injectable dès l'âge de six semaines depuis novembre 2016 (au lieu de 12 mois auparavant).

4 Colloque scientifique de la Ligue contre le cancer. 31 janvier et 1er février 2019.

La vaccination contre la fièvre jaune est pratiquée à J90 pour éviter de vacciner des jeunes gens qui rompront peut-être leur contrat quelques semaines après l'incorporation.

Le refus vaccinal s'accompagne d'une restriction d'emploi notamment pour servir outre-mer.

Les sapeurs-pompiers départementaux ont un programme vaccinal complet mais des contraintes d'exécution moindres. Les candidats aux écoles de police doivent être à jour des vaccinations obligatoires.

Professions de santé (médecins, infirmières, aides-soignantes, techniciens de laboratoire)

On s'attendrait à trouver dans ces catégories de populations un taux de couverture global excellent à la fois pour cause d'adhésion à la vaccination dans son principe, par souci d'exemplarité, de responsabilité vis-à-vis des malades et plus encore pour conserver aux structures de santé leur plein potentiel humain en cas d'épidémie dans la population. Ce taux de couverture vaccinale n'est correct que pour la vaccination DTP, mais il est insuffisant pour le reste des valences vaccinales notamment l'hépatite et la grippe saisonnière. Pour cette dernière affection la vaccination des soignants se situe entre 20 et 40 %.

La vaccination contre le virus grippal est un sujet sensible, objet de polémiques depuis la campagne de 2009-2010, jugée mal conduite par les responsables de la santé publique. On se souvient qu'à cette époque les pouvoirs publics, craignant une pandémie H1N1, avaient entrepris une vaste campagne de vaccination qui fut un échec lié à une faible participation, à la mise à l'écart des médecins libéraux, à la surestimation notoire de la pandémie. Il en résulte un discrédit qui pèse encore sur la couverture vaccinale dans ce domaine.

Il convient d'ajouter que le vaccin n'est valable que pour l'année en cours et que ses capacités immunogènes sont plus faibles que celles des autres vaccins. Le vaccin 2018 est un produit tétravalent comportant des souches dont la probabilité de présence est forte pour l'année en cours soit deux souches de virus A (H1N1, H3N2) et 2 souches de virus B. On sait que la circulation spatio-temporelle des souches virales est indépendante, parfois couplée, et souvent imprévisible. On sait aussi que les virus A sont prépondérants mais les virus B sont responsables de 49 % des décès survenus en réanimation dans les hôpitaux européens en 2017. Des travaux remarquables menés par le professeur Bruno Lina et son équipe dans les Hospices civils de Lyon ont montré le caractère nosocomial de la grippe hospitalière (ou des EPHAD) qui représente 30 % des cas de grippe hospitaliers. Ces travaux ont montré aussi l'importance des contacts patients-soignants et soignants entre eux pour la transmission du virus. La responsabilité non fautive des soignants est certaine dans la transmission de la grippe nosocomiale. L'équipe a pu démontrer aussi que le risque de transmission de la grippe nosocomiale baissait significativement si 40 % du personnel était vacciné, chiffre moindre que l'idéal de couverture vaccinale de 70 % mais nettement plus facile à atteindre. Dans la population, la recherche d'amélioration de la couverture vaccinale a conduit à des extensions de compétences vaccinales vers certains professionnels de santé, dont les pharmaciens, pour faciliter la réalisation des vaccinations, à la fureur du corps médical qui considère que vacciner est un acte purement médical.

Quelques cas particuliers

Les voyageurs et la vaccination contre le virus amaril (fièvre jaune)

Rappelons le bilan tragique de la fièvre jaune au cours des siècles passés pour qu'il soit bien inutile de plaider la cause du vaccin. Le président Brisou avait fait ici un tableau de la situation au XIX^{e} siècle rappelant notamment l'épidémie sénégalaise et le tribut payé par le corps de santé de la Marine. Ce vaccin vivant cultivé sur œuf et atténué n'est administré que dans des centres agréés. Il est nécessaire pour tous les voyageurs circulant en zone d'endémie amarile (zones tropicales ou sévit le moustique *Aedès egypti* notamment). Une seule injection suffit. À titre d'exemple, en 2009, le taux de couverture vaccinale pour les enfants de 6 ans était pratiquement de 96 % en Guyane, zone d'endémie, où la vaccination est obligatoire

La rage

Si la vaccination contre la rage fait partie indiscutable de la saga vaccinale et amène au souvenir respectueux du grand Pasteur, la vaccination contre cette maladie mortelle est maintenant très sélective et ne s'adresse qu'à des catégories de personnels très restreintes (laboratoires, maîtres-chiens, vétérinaires, militaires servant en zone endémique).

Femmes enceintes - Personnes immunodéprimées

On notera que la vaccination antigrippale est recommandée chez la femme enceinte, eu égard aux risques majeurs pour la mère et son fœtus lors d'une grippe. Les sociétés savantes résument l'intérêt de cette vaccination sous le slogan suivant : « Protéger la mère. Protéger l'enfant ».

À l'inverse, chez les personnes immunodéprimées les vaccins vivants atténués, tels celui contre la fièvre jaune, sont contre-indiqués ainsi que chez les femmes enceintes.

Premiers résultats de couverture vaccinale avec le nouveau schéma vaccinal

Il est certainement trop tôt encore pour produire des résultats définitifs de la nouvelle politique vaccinale. Cependant, des orientations se dessinent et notamment une augmentation de la couverture vaccinale contre les infections à méningocoques C et pour la première dose de vaccin rougeole-oreillons-rubéole à 12 mois, qui est passée de 72,41 % à 75,0 %. Une hausse modérée des vaccinations contre le virus HPV est également observée chez les jeunes filles de 11 à 14 ans. La vaccination contre l'hépatite B du nourrisson pour les enfants nés en 2018 atteint désormais 97,8 % grâce aux vaccins hexavalents. La vaccination contre la grippe saisonnière en 2018-2019 est aussi un succès de participation, mais il est reconnu que le vaccin est d'efficacité insuffisante.

Vaccinovigilance (article L.5121-1 du Code de la santé publique)

La problématique des vaccinations est celle d'un acte agressif sur des sujets sains pour des résultats non observables puisque le sujet demeure en bonne santé. On comprend alors que le moindre événement défavorable survenant à l'issue de cet acte de prévention sera immédiatement relié à l'acte vaccinal avec des conséquences dommageables pour la politique vaccinale globale.

Il faut donc que la population soit convaincue qu'un plan rigoureux de recueil des événements indésirables post vaccinaux est mis en place. Dans notre pays, l'organisation de la pharmacovigilance est sous l'égide de l'ANSM[5] qui collige, analyse et hiérarchise les incidents. Les résultats de cette surveillance sont accessibles à tous, parfaitement lisibles et analysables[6]. Dans l'ensemble, les effets secondaires restent très faibles eu égard aux bénéfices rendus. Pour l'armée française entre 2002-2010 (BCG, DTPcoqueluche) 473 cas d'effets indésirables ont été recensés, dont 31 graves avec 2 cas présentant des séquelles, soit 14 effets indésirables sur 100 000 vaccinations. Pour la vaccination anti HPV, le taux d'effets indésirables de toutes natures est de 38 pour 100 000 vaccinations. Le vaccin antigrippe a des effets secondaires bénins bien connus : fièvre, douleurs au point d'injection. Mais on doit reconnaître que pour juger de ces effets indésirables, le citoyen non averti est l'otage de faits négatifs répandus sur les réseaux sociaux émanant parfois de personnes ayant autorité. Les professionnels de santé doivent faire un effort pour analyser les publications scientifiques, d'origines diverses, qui se contredisent assez souvent et laissent place au doute. Dans ce contexte, la certitude qu'il existe un réseau de vaccinovigilance solide ne peut que contribuer à l'acceptation des vaccinations.

Conclusion

Si la nécessité des vaccinations apparaît au plus grand nombre et aux autorités de santé publique et que de grands espoirs sont fondés sur cette méthode, il n'en reste pas moins que pour d'autres, la pratique vaccinale, surtout obligatoire, met en cause la liberté individuelle voire apparaît inutile ou dangereuse face à des maladies oubliées. Il importe donc à la puissance publique de convaincre les populations des bienfaits de la vaccination par une communication appropriée, persuasive, fondée sur des arguments scientifiques irréprochables, de rassurer ces mêmes citoyens par un outil de pharmacovigilance post-vaccinal exemplaire. Et puisque les citoyens se flattent de vivre une époque moderne avec des moyens exceptionnels d'information, il leur revient d'exercer leur sens critique et de ne pas attacher de valeur aux arguments de ceux qui grâce à ces outils exploitent leurs craintes ou leurs émotions.

---

5 Agence nationale de sécurité du médicament et des produits de santé (ANSM).
6 Notamment dans les rapports des centres régionaux de pharmacovigilance accessibles sur Twitter.

Sources

ANSM. (Agence nationale de sécurité du médicament et des produits de santé). Fiche technique du vaccin Gardasil®. Consultable sur le site https ://www.ansm.sante.fr.

Article « Grippe », septembre 2018, Site de Vaccination Info Service (accessible en ligne)

Article « Prévenir la grippe saisonnière », 2017, Santé Publique France (accessible en ligne)

Article « La vaccination contre la grippe saisonnière », Site de l'Assurance maladie

Circulaire ministérielle N° 2202/DEF/DCSSA/AST/TEC/EPID du 17 décembre 2010 pour le calendrier 2011 (Vaccinations dans les armées)

Colloque - Vaccination et santé publique : comment situer un bien collectif face à des enjeux individuels ? 3 au 5 décembre 2019. EHESP.

Dossier de recommandation vaccinale « Extension des compétences des professionnels de santé en matière de vaccination », juillet 2018, Haute Autorité de Santé (HAS) (accessible en ligne)

http ://vaccination-info-service.fr

http ://social-sante.gouv.fr/IMG/pdf/calendrier_vaccinal_2016.pdf

Sources imprimées publiées

Document d'information « Vaccination contre la grippe », Santé du Ministère de la Santé du Canada, septembre 2018 (accessible en ligne)

Guide des vaccinations Édition 2012. Vaccination des militaires. INPES. Site @INPES.

Instruction ministérielle 3200/DEF/DCSSA/AST/TEC/EPID du 18 février 2005. Direction générale de la santé Comité technique des vaccinations

Instruction du 27 juillet 2018 relative à la prophylaxie des infections invasives à méningocoque.https ://www.mesvaccins.net/textes/20180727_Circ_Min_Meningo_2018.pdf.

Ministère des solidarités et de la santé. Liste des centres de vaccination habilités à effectuer la vaccination anti-amarile et à délivrer les certificats internationaux de vaccination contre la fièvre jaune. Juillet 2018. https ://solidarites-sante.gouv.fr.

Bibliographie

ANTONA D., FONTENEAU L., LEVY-BRUHL D., GUIGNON N., DE PERETTI C. *ET AL. Couverture vaccinale des enfants et des adolescents en France : résultats des enquêtes menées en milieu scolaire.* 2001-2004. Bull Epidemiol Hebd 2007 ;6 : 45-9.

CALES P. *Vaccination anti-hépatite B : modalités pratiques et histoire d'une polémique.* Hepato-Gastro 2000 ;7(no spec) : 34-9.

CALES P. *Vaccination anti-hépatite B et risque de sclérose en plaques : études cas-témoins.* Gastroenterol Clin Biol 2001 ;25 :927-9.

CALÈS P. *Controverse sur la vaccination anti-hépatite B : l'approche scientifique.* Gastroenterol Clin Biol 2001 ;25 :859-862 859Septembre, 2001

FONTENEAU L., URCUN J.-M., GUTHMANN J.-P., COLLET M., NEULAT N. *ET AL. Couverture vaccinale des enfants âgés de 6 ans, scolarisés en grande section de maternelle, France, 2005–2006.* Archives de Pédiatrie 2013 ; 20 : 241-7.

INCa. Fiche repère pour la vaccination contre les papillomas virus. Mai 2018.

GUTHMANN J.-P., FONTENEAU L., LEVY-BRUHL D. *Mesure de la couverture vaccinale en France. Sources de données et données actuelles.* Institut de veille sanitaire. 2012.

HAROCHE A. *Amélioration de la couverture vaccinale : des résultats au-delà des prescriptions de la loi.* Le Quotidien du médecin. 9 septembre 2018.

NICOULET I. *La vaccination, succès et actuels défis.* Site @ de l'Institut de Santé publique

ROYO C., LEROI E., BEZIOUA C., XIANG L., CHONGJUN H., BRUHIERE S. *Vaccin contre l'hépatite B et sclérose en plaques. Cartographie des controverses.* Ecole des sciences politiques de Paris. 2009

Ouvrages

BARNEOUD L. *Immunisés. Un nouveau regard sur les vaccins.* Premier parallèle. 2017. 237 pages.

BAZIN H. *L'histoire des vaccinations.* John Libbey éditeur. 2008.

JOYEUX H. *Vaccins. Comment s'y retrouver ?* Rocher éditeur. 2015. 415 pages.

MOULIN A. M. *L'aventure de la vaccination.* Fayard éditeur. 1996

PASTEUR L. *Correspondances. Tome 3. L'étape des maladies virulentes. Virus. Vaccin du choléra des poules, du charbon, du rouget, de la rage. 1877-1882.* Flammarion éditeur. 1951.

RAOULT D. *La vérité sur les vaccins.* Lafont M. éditeur. 2018.

SIMON S. *Vaccins. Mensonges et propagande.* Souccar éditeur. 275 pages

LE REFUS DES VACCINATIONS

Jean-Paul Meyrueis

Les campagnes de vaccination ont toujours généré incompréhension et résistances, mais aussi violences, assassinats et révoltes obscurantistes.

C'est au Pakistan, un des derniers pays touchés par la poliomyélite, que s'est manifesté récemment ce stupide aveuglement. Le 26 novembre 2014, quatre médecins vaccinateurs ont été assassinés à la Kalachnikov dans un petit village du Baloutchistan, une province pakistanaise reculée. Les talibans les avaient condamnés à mort pour *crime de propagation d'un vaccin non islamique* qu'ils percevaient comme une tentative de s'opposer à la volonté d'Allah et un moyen pour les Américains de stériliser les femmes musulmanes. Plus de soixante-dix personnes impliquées dans ces campagnes, personnel médical et membres d'ONG, ont été assassinées dans ce pays depuis 2012.

Sans ces assassinats, la poliomyélite aurait disparu de la surface du globe, comme la variole.

Les résistances à la vaccination

Elles sont apparues avec celle-ci, il y a plus de deux siècles, en Angleterre, patrie de Jenner, qui mit au point le vaccin contre la variole en 1796. Dès le début il fut moqué. En 1802, des pamphlets et des figures satyriques circulaient. Elles montraient des vaccinés contre la variole se transformant en vache et en porc.

Mais les moqueries se changèrent en oppositions franches, voire en révolte sanglante dès l'élaboration, en 1853, des premières lois imposant une obligation vaccinale. En 1871, une loi imposa des amendes de 20 shillings pour les récalcitrants. Quand les contrevenants ne pouvaient pas payer, ils étaient emprisonnés. Leurs biens étaient saisis et vendus aux enchères. Les commissaires-priseurs étaient fréquemment agressés et insultés par la foule. Face à cette situation une autre loi fut votée en 1898. Elle instaurait une clause de conscience qui permettait aux parents de déclarer, devant la justice ou la police, qu'ils refusaient que leurs enfants soient vaccinés, en raison de leur crainte « sincère » concernant les conséquences possibles sur leur santé. Il appartenait aux juges d'apprécier la sincérité des déclarations. Dans certaines régions des juges complaisants signaient jusqu'à 800 certificats d'exemption par jour, encourageant un des premiers mouvements de désobéissance civique.

En 1885, le Canada fut frappé par la pire épidémie de variole de son histoire. À Montréal, 5 864 personnes succombèrent à la maladie, dont une grande majorité d'enfants. À l'époque, le vaccin contre la variole, connu depuis 1796, était déjà ancien et éprouvé. Mais il n'était pas accepté par la population francophone et pauvre de Montréal. Le tract d'un médecin, reproduit dans le journal *La Minerve,* qualifiait la vaccination de mesure inutile et dangereuse. Devant l'urgence, le gouvernement décréta la vaccination gratuite et obligatoire.

Du 10 au 16 novembre 1904, se déroula à Rio de Janeiro, alors capitale du Brésil, la révolte des vaccins. Elle fut déclenchée par la publication d'un projet de loi réglementant l'application des vaccins obligatoires. Ce projet prévoyait des bons de vaccination pour l'inscription dans les écoles et pour la recherche d'emplois. Il était également prévu de faire payer des amendes à ceux qui refusaient les vaccinations. Les manifestants obtinrent le retrait du projet de loi.

En France, patrie de Pasteur, les vaccinations se heurtèrent d'abord à peu de résistance. Dans l'imaginaire républicain le vaccin était synonyme de progrès. Le réseau des instituts Pasteur fut très efficace. Les oppositions à la vaccination n'ont commencé en France que dans la deuxième moitié du XX^{e} siècle. Mais elles sont extrêmement virulentes. Quarante pour cent de la population française ne feraient plus confiance aux vaccins. Seuls vingt pour cent des infirmiers se vaccineraient contre la grippe saisonnière… Une étude internationale publiée en 2016 montre que la France a pris la tête des pays dans lesquels la confiance dans les vaccins s'effondre.

Comment expliquer cette vague de méfiance, menaçant de faire resurgir en Occident des maladies que l'on pensait disparues ? Nous envisagerons tout d'abord les moyens utilisés par la propagande anti-vaccinale, puis

de classer les opposants aux vaccins en fonction de leurs arguments, avant de terminer par les interrogations qui demeurent…

Comment les opposants aux vaccinations parviennent-ils à convaincre un nombre toujours croissant de sympathisants voire même de militants ?

La réponse est simple. Ils utilisent les méthodes modernes de désinformation sur le net, les blogs et les réseaux sociaux, les *fake news* ou « fausses informations », lancées par des sites de fausses nouvelles et réparties dans des espaces de publicité en ligne, choisis par des algorithmes. Ces fausses nouvelles utilisent le « biais de confirmation », phénomène qui nous fait privilégier les informations allant dans le sens de notre vision du monde et ignorer celles qui la contredisent. Les analyses montrent que les internautes forment des groupes solidaires qui autoentretiennent leurs opinions et préjugés.

Le fait d'asséner une vérité scientifique du haut de nos antécédents d'enseignants de la médecine ne changera pas l'opinion de ceux qui sont convaincus du contraire et ne fera que renforcer leur conviction. Face à internet, une révolution pédagogique s'impose. Le développement de l'esprit critique doit devenir une priorité.

Pour la propagande anti-vaccinale, les Américains n'hésitent pas à faire appel aux mannes de Gandhi qui affirmait : « La vaccination est une pratique barbare et une des illusions les plus mortelles de notre temps. Les objecteurs de conscience opposés aux vaccinations devraient se dresser, seuls si nécessaire contre le monde entier, pour défendre leur conviction. »

Appel également au sex-appeal de Léonardo di Caprio qui trinque : « À tous ceux qui sont assez intelligents pour ne pas vacciner leurs enfants. »

Près de sept millions d'Américains entrent dans cette catégorie. Ils sont en général blancs avec une formation universitaire et appartiennent à la classe moyenne supérieure. Ils choisissent de ne pas faire vacciner leurs enfants contre des maladies infectieuses ayant fait des millions de morts. Ces parents, nourris par une méfiance envers la communauté médicale, suivent, notamment sur les différentes pages Facebook, tout ce qui se dit sur les vaccins. Dix-huit États américains autorisent les parents à ne pas faire vacciner leurs enfants. Toujours aux États-Unis, on atteint les sommets de la bêtise nauséabonde avec deux affiches : la première affirme : « Amener votre enfant à la clinique pour des vaccinations est littéralement comme amener vos enfants à Auschwitz », et l'autre : « Arrêtez de faire une injection de criminalité à nos enfants » en suggérant un lien entre le nombre d'Américains emprisonnés et le nombre de vaccins qu'ils ont reçu.

En France la propagande anti-vaccinale est peut-être un peu plus subtile. Quoique… On peut lire sur le net : « Pasteur = menteur, voleur, imposteur… Le fameux chien n'était même pas enragé… », etc.

Quels sont les arguments des opposants aux vaccinations et comment peut-on les classer ?

Il y a d'abord les complotariens ou conspirationnistes. Ils défendent la théorie du complot. Pour eux il existe un lobby très influent baptisé *Big Pharma*. Il serait formé de sociétés pharmaceutiques, d'organismes de réglementation, d'ONG, de politiciens et de médecins, partageant un intérêt pour la prescription de produits pharmaceutiques qui leur rapportent de gros revenus. Il existerait un conspirationnisme médical, l'obligation vaccinale étant imposée pour les profits qu'elle génère.

Les complotariens utilisent volontiers des images choc et des slogans dignes des films d'horreur. Certaines de ces images proclament que les laboratoires pharmaceutiques omettraient ou supprimeraient des informations importantes sur les dangers éventuels et l'efficacité des vaccins. L'argumentaire du complot *Big Pharma* n'est qu'une redite des accusations séculaires des semeurs de peste, médecins, infirmiers, barbiers, parfumeurs, que la foule soupçonnait de répandre volontairement la maladie pour augmenter leur activité.

Le 7 novembre 2017, un étrange duo tenait l'affiche du théâtre Michel à Paris. D'un côté, le P[r] Luc Montagnier, prix Nobel de Médecine, membre de l'Académie des sciences et de l'Académie de médecine… De l'autre, le P[r] Henri Joyeux, cancérologue, spécialiste de chirurgie digestive. Le Pr Joyeux, radié depuis de l'Ordre des médecins, accuse le gouvernement d'être à la solde des industriels, argument qui sera largement repris par les conspirationnistes. Le professeur Montagnier tente d'établir un rapport entre la mort subite du nourrisson et les vaccinations, en contradiction avec toutes les statistiques. À la suite de cette dérive, 106 académiciens

se sont levés en séance pour une proclamation : « Nous, académiciens des sciences et/ou académiciens de médecine, ne pouvons accepter d'un de nos confrères qu'il utilise son prix Nobel pour diffuser, hors du champ de ses compétences, des messages dangereux pour la santé, au mépris de l'éthique qui doit présider à la science et à la médecine. »

Il y a ensuite les libertariens, qui prônent la liberté individuelle comme valeur suprême. L'obligation vaccinale est considérée comme une atteinte à la liberté individuelle, même quand elle est jugée légitime au nom du bien commun. Ils ont de belles formules : « La liberté est un droit, vacciner est un choix.» Mais ce choix n'est pas acceptable quand il est en contradiction avec la santé publique.

Les crédules constituent un autre groupe. Ils basent leur conviction sur l'ignorance et sur des stupidités comme : « Notre système immunitaire est suffisant », ou « La maladie est plus efficace que le vaccin », ce qui n'est pas faux. L'ennui c'est que cette maladie est mortelle dans trente pour cent des cas pour le tétanos, parfois mortelle et souvent suivie de paralysies définitives pour la poliomyélite, mortelle dans trente pour cent des cas pour la variole qui a fait, au seul XX^{e} siècle, 300 millions de morts dans le monde, avant de disparaître de la surface du globe grâce à la vaccination. Il est certain qu'un certain nombre de maladies infectieuses infantiles, comme la rougeole et la rubéole, sont moins graves et sont immunisantes. On ne peut donc les attraper qu'une seule fois. Mais elles exposent aussi à des complications redoutables voire mortelles, ce qui n'est pas le cas de la vaccination. Tout se résume, comme toujours en médecine, à une évaluation statistique de la balance bénéfice/risque. Si vous refusez que votre enfant soit vacciné contre la rougeole, le risque qu'il attrape cette maladie et en meure est très faible, mais il existe. Par contre, il est quasi nul si vous le faites vacciner. Par ailleurs en refusant le vaccin, vous contribuez à la baisse de la couverture vaccinale et au développement de la maladie.

Plus compréhensible est le cas de ceux qui basent leur conviction anti-vaccinale sur des affirmations mensongères et des escroqueries. En 1998, *The Lancet* publie une étude remettant en cause l'innocuité du vaccin rougeole-oreillons-rubéole (ROR). Le travail ne porte que sur douze enfants et conclut que ce vaccin est responsable d'un tableau combinant un autisme et des troubles digestifs. Le gastro-entérologue Andrew Wakefield, auteur principal de la publication, organise à cette occasion une conférence que la presse britannique va relayer et qui fait rapidement effet auprès de l'opinion publique. Elle entraîne, au Royaume-Uni une baisse importante de la couverture vaccinale du ROR dès l'année 1998, provoquant la résurgence de la rougeole et de ses complications, y compris mortelles. Or cette étude reposait sur un mensonge doublé d'une escroquerie :

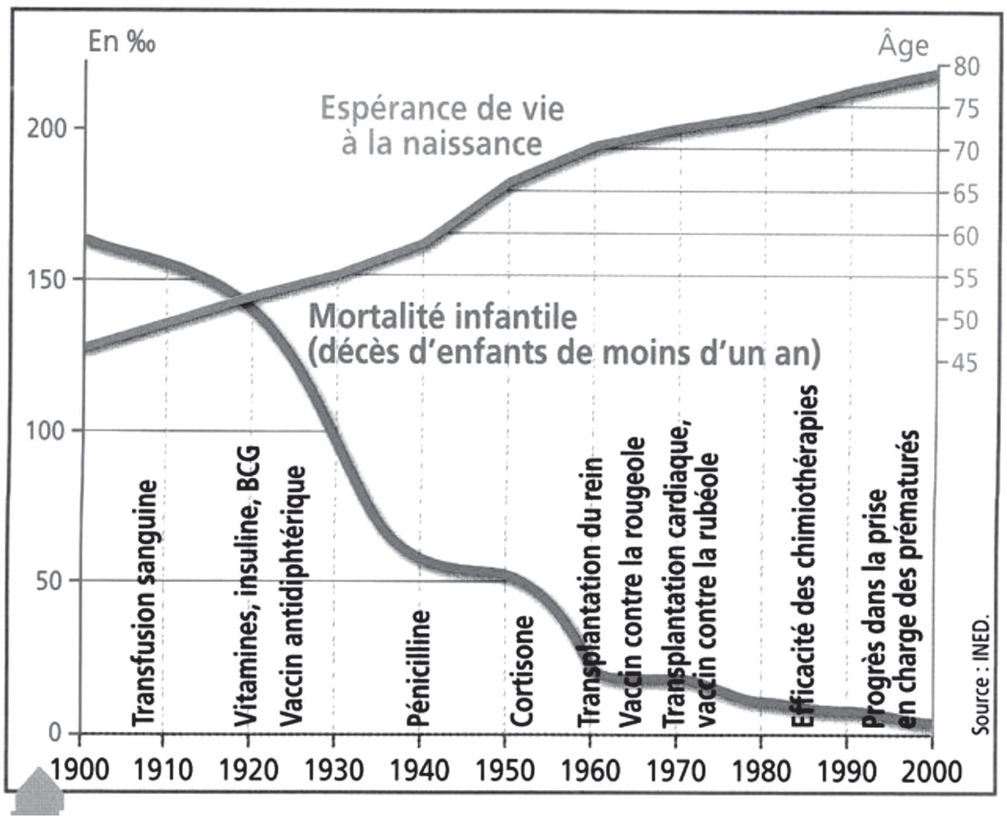
- A. Wakefield avait été rétribué (55 000 livres) avant la parution de son article par un cabinet d'avocats, dans le but d'établir un lien scientifique entre la vaccination et une maladie, afin de faciliter la mise en œuvre d'une plainte à grande échelle.
- A. Wakefield prévoyait de commercialiser un test de dépistage pour « l'entérocolite autistique », test dont la rentabilité était estimée à plusieurs dizaines de millions de livres par an.

Après la publication de l'article, d'autres chercheurs n'ont pas retrouvé les mêmes résultats que Wakefield. La plupart de ses coauteurs ont retiré leur soutien aux interprétations de l'étude. Le British Medical Council (BMC) a ouvert une enquête sur des allégations de faute professionnelle. *The Lancet* a retiré la publication de 1998, notant que des éléments du manuscrit avaient été falsifiés. Wakefield a été radié du registre médical du Royaume-Uni et donc interdit d'exercice de la médecine, avec une déclaration indiquant « falsification délibérée dans la recherche publiée ».

En 2014 un consensus scientifique, appuyé par l'analyse d'un million et demi de dossiers médicaux, conclut à l'absence de preuve d'un rôle quelconque de la vaccination dans l'autisme. Mêmes conclusions pour une publication universitaire danoise du début mars 2019 portant sur 650 000 enfants. Cela n'a pas empêché le président Trump de rejeter l'affirmation officielle en déclarant dans un tweet que le vaccin ROR est responsable de l'autisme et que l'on a camouflé la vérité.

Parmi les opposants aux vaccins il y a ceux qui ont la mémoire courte.
Ils devraient se souvenir de l'évolution de la mortalité infantile et de l'espérance de vie à la naissance.

En France au XVIII^{e} siècle, près de 3 nouveau-nés sur 10 mouraient au cours de leur première année. Cette mortalité était de 160 $^{o/oo}$ en 1900 avant de continuer à descendre et de se stabiliser autour de 3,5 $^{o/oo}$ un siècle plus tard. En même temps l'espérance de vie est passée d'environ 45 ans à 79 ans. Cette évolution, extraordinairement favorable, est certes due en partie aux progrès de l'hygiène, des conditions de vie et de l'alimentation ainsi qu'aux politiques de protection de la petite enfance. Mais les progrès des soins médicaux ont également joué un rôle considérable, en particulier grâce aux antibiotiques et aux vaccinations qui ont fait totalement disparaître la variole et pratiquement disparaître la diphtérie et la poliomyélite tout en réduisant la fréquence des lésions tuberculeuses et des maladies infectieuses.



Évolution de la mortalité infantile et de l'espérance de vie en France, source INED.

Les maladies infectieuses ont tellement diminué qu'elles ne font plus peur. Seuls les médecins de notre génération se souviennent des ravages de la polio ou de la tuberculose. Ce risque est devenu un lointain souvenir que remplace progressivement l'ignorance. Or l'état pour le moment satisfaisant de la santé infantile est dû en grande partie au fait que la couverture vaccinale est encore élevée. Mais dès qu'elle a tendance à baisser les maladies infectieuses repartent avec leurs complications et imposent des mesures autoritaires de vaccination. C'est ainsi que les Américains viennent de rétablir le vaccin ROR contre la rougeole en Californie, en raison d'une épidémie de rougeole avec complications partie de Disneyland.

La peur est une des motivations de l'opposition aux vaccins. Elle est entretenue par des scandales sanitaires largement médiatisés et repose sur l'amalgame avec des cas antérieurs sans le moindre rapport avec les vaccins, tels que le scandale du sang contaminé ou celui des hormones de croissance.

En 1930 s'était produit à Lubeck le plus grand accident vaccinal du XX^{e} siècle. Des cultures virulentes du bacille de la tuberculose (bacille de Koch) furent administrées, par l'erreur d'un laboratoire inadapté, à 256 nouveau-nés à la place des cultures vaccinales atténuées BCG venues de Paris. Dans les suites 72 enfants moururent d'une tuberculose généralisée et 131 eurent une tuberculose clinique. Les mesures de sécurité actuelles rendent impossible la répétition de ce drame vieux de presque 90 ans. Mais comment le profane pourrait-il ne pas avoir l'arrière-pensée irrationnelle d'un germe inactivé ou atténué, redevenu actif…

Il y a enfin ceux qui s'interrogent et qui se posent des questions sur la composition des vaccins. Moins sur l'antigène microbien que sur les adjuvants destinés à stimuler la réponse immunitaire, sur les résidus de fabrication présents certes à dose infinitésimale, sur les conservateurs et les stabilisants ainsi que sur les antibiotiques destinés à empêcher la dégradation du vaccin et à bloquer la prolifération microbienne.

Le sujet le plus discuté est l'utilisation de l'hydroxyde d'aluminium (AlOOH) comme adjuvant dans 60 % des vaccins. Des centaines d'articles condamnant cette utilisation peuvent être consultés sur Internet. *Mediapart*, toujours à l'affût d'un scandale, s'en mêle. Des associations font appel à l'OMS. C'est en 1976 que les premières découvertes sur la toxicité de l'aluminium ont été faites, lorsque des troubles neurologiques furent diagnostiqués chez des patients dialysés. Notre organisme contient environ 30 à 50 mg d'aluminium

stocké dans les os, le foie et les poumons. Lorsqu'on ingère de l'aluminium, 95 % est rejeté sans passer dans le sang, 83 % des 5 % restants sont éliminés par les reins. Lorsque la fonction rénale est altérée, ce qui est le cas des patients dialysés, l'aluminium peut s'accumuler dans le cerveau.

Utilisés depuis 1925, à plus de 1 milliard de doses, comme adjuvant dans de nombreux vaccins (diphtérie, tétanos, coqueluche, hépatite B) les composés aluminiques sont actuellement accusés de tous les maux : autisme, sclérose en plaques, myofasciite à macrophages… Il est maintenant prouvé statistiquement qu'il n'y a aucun rapport entre vaccination et autisme, ni entre vaccination et sclérose en plaques. La myofasciite à macrophages a été décrite en France. Son existence même demeure très discutée. (500 cas environ dans le monde) Elle se manifesterait par des douleurs musculaires et une grande fatigue. Il s'agirait d'un syndrome d'auto-immunité induit par les adjuvants.

Compte tenu des inquiétudes sur l'hydroxyde d'aluminium, la vaccination des adolescents contre l'hépatite B avait été suspendue en 1998. Depuis cette date les conséquences de cette suspension ont été redoutables. Si la vaccination avait été maintenue, elle aurait permis d'éviter chaque année 1 000 hépatites aiguës, 100 hépatites chroniques et 5 hépatites fulminantes mortelles.

Pour savoir si l'hydroxyde d'aluminium pouvait continuer à être utilisé comme adjuvant dans les vaccinations, les plus hautes autorités sanitaires ont été consultées : l'OMS en 1999, l'Institut de veille sanitaire en 2002, l'Académie de médecine en 2012, le Haut conseil de la santé publique en 2013, l'académie nationale de Pharmacie en 2016. Toutes ont conclu que le rapport bénéfice/risque est très en faveur de la poursuite de l'utilisation des adjuvants aluminiques. Dans ce cadre la vaccination contre l'hépatite B a été rétablie en 2018.

Si l'augmentation du taux d'aluminium dans le cerveau des autistes et de certains malades atteints par la maladie d'Alzheimer n'est pas discutable, il apparaît que la responsabilité des doses minimes d'hydroxyde d'aluminium contenues dans un vaccin (0,85 mg) ne peut pas être retenue, d'autant plus que la libération de l'aluminium de l'hydroxyde d'aluminium ne se produit qu'à ph 2 c'est-à-dire dans un acide concentré incompatible avec la vie. Le processus d'entrée de la molécule d'aluminium dans le cerveau des autistes reste donc pour l'instant à déterminer.

Terminons ce propos par un mot sur les 11 vaccins obligatoires pour les enfants nés à partir du 1e janvier 2018. L'argument des autorités de santé est double :
- l'organisme de l'enfant dès sa naissance est confronté à des millions d'antigènes auxquels il répond et à côté desquels les 11 vaccins seraient une goutte d'eau dans l'océan. L'organisme peut, en effet, réagir simultanément contre un nombre très important d'antigènes distincts.
- suivant l'ancien calendrier vaccinal obligatoire, les enfants recevaient déjà la presque totalité de ces vaccins : la vaccination unique simplifie un calendrier vaccinal qui virait au casse-tête. Mais on peut aisément comprendre que l'injection massive de 11 vaccins à un petit bébé puisse inquiéter les parents.

CONCLUSION GÉNÉRALE

Anne Sohier-Meyrueis

Lorsqu'il fut élu à l'Académie française au siège de Pasteur, Erik Orsenna avoua à son voisin François Jacob qu'il ignorait tout de Pasteur. Il s'entendit répondre par le biologiste : « Puisque, on ne sait par quel désolant hasard, tu occupes le fauteuil de Pasteur, plonge-toi dans son existence, tu seras bien obligé d'apprendre… » Ses lectures déclenchèrent un enthousiasme sans nuance et donnèrent naissance à un très joli livre : *Louis Pasteur. La vie, la mort, la vie.*

« Depuis que l'espèce humaine tremble de souffrir et de mourir, c'est-à-dire depuis que la médecine existe, aucun arsenal n'a plus prouvé son efficacité, n'a plus préservé, n'a plus guéri, n'a plus sauvé de vies que la vaccination. »

NEUROSCIENCE ET INTELLIGENCE

INTRODUCTION

Anne SOHIER-MEYRUEIS

Depuis que nous avons lancé ce thème, on nous fait remarquer avec un certain humour que pour oser parler d'intelligence, il fallait s'estimer soi-même très intelligent… Telle n'est certainement pas notre prétention. Mais depuis quelques années nous sommes littéralement submergés par l'Intelligence. La controverse oppose ceux qui souhaitent restreindre le concept aux seules activités humaines et ceux qui l'octroient aux systèmes informatiques, aux animaux et tout récemment aux plantes.

L'intelligence des plantes

Si vous tapez sur Google « plante intelligence » vous aurez la surprise d'apprendre qu'elles parlent, entendent, apprennent, mémorisent, qu'elles ont une vie affective, etc. Les revues de vulgarisation scientifique et jusqu'au très sérieux *Scientific American*, se joignent au concert allant jusqu'à parler de « neurobiologie des plantes » ; comme elles n'ont pas de système nerveux cela pose un petit problème sémantique.

Stefano Mancuso, pour qui les plantes sont « supérieurement intelligentes », fait un triomphe de librairie avec *L'Intelligence des plantes* publié chez Albin Michel. Il revendique un « droit de la plante ».

Peter Wohlleben, le forestier allemand, exploite avec efficacité sa connaissance de la forêt. Son bestseller, *La Vie secrète des arbres*, traduit en trente-deux langues a provoqué un véritable engouement du public. Pour lui, les plantes ont un langage fait de signaux chimiques. Chacun connaît l'histoire des acacias des savanes qui éloignent les girafes, leurs prédateurs, en augmentant la teneur en substances toxiques de leur feuillage. Un arbre agressé émet de l'éthylène qui prévient ses congénères du danger ; les girafes vont brouter plus loin ou remontent au vent.Les arbres de Wohlleben ont la notion du temps. Comme les sociétés humaines, ils manifestent une solidarité intraspécifique opposée à une lutte interspécifique. Les séquoias de nos parcs sont isolés. N'ayant « pas d'oncle, pas de tante, pas de joyeux jardin d'enfant » ils ne peuvent compter que sur eux-mêmes. Ce qui expliquerait qu'ils ne dépassent pas 40 m tandis que leurs homologues californiens sont deux fois plus grands. Mais quand au cours d'une interview il affirme que « s'ils votaient, les arbres ne voteraient pas à droite… » on reste pantois.

Cet anthropomorphisme un peu lourd laisse les spécialistes perplexes. La principale qualité de ces visions naïves et poétiques de la forêt c'est de rappeler au grand public que les plantes ne sont pas des automates. Elles sont vivantes et génétiquement parfaitement adaptées à leur milieu.

L'intelligence des animaux

Les études sur une possible intelligence végétale sont récentes tandis le statut de l'animal a toujours préoccupé philosophes et théologiens. Selon la Genèse, Dieu dit : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance et qu'il domine sur les poissons de la mer, sur les oiseaux des cieux et sur tous les reptiles qui rampent sur la terre ». « Dieu avait formé l'homme de la poudre de la terre et avait soufflé dans ses narines une respiration de vie ; l'homme fut fait d'une âme vivante ».

Théorisée par les philosophes de la Grèce antique, puis reprise par le christianisme, la suprématie de l'homme pourvu d'une âme vivante, sur l'animal s'impose. Elle est la source de l'anthropocentrisme occidental qui atteignit des sommets avec Descartes.

Pour Descartes, l'homme est un sujet pensant. L'animal n'utilisant pas un langage élaboré ne pense pas, donc il est matière. Dénué de conscience, c'est une machine composée de rouages osseux, musculaires, de fluides, de ressorts. Son comportement n'est qu'un automatisme sensoriel prévisible. « Non seulement [...] les bêtes ont moins de raison que nous mais [...] elles n'en ont pas du tout. » Descartes affirme que l'on pourra un jour créer une machine indifférenciable d'un animal...

Il faudra attendre 1930 et la naissance de l'éthologie scientifique pour que les supputations philosophiques laissent la place aux observations scientifiques. C'est le zoologiste Konrad Lorenz qui pose les bases de cette science du comportement. Il a consacré 75 années de sa vie aux oies cendrées et souligné les similitudes entre les systèmes comportementaux humain et animal : ambition hiérarchique, jalousie ou attachement. L'acte instinctif est défini comme coordination héréditaire produisant une séquence de mouvements stéréotypés. Cette suite innée de mouvements est identique chez tous les représentants de l'espèce et n'est pas modifiée par l'apprentissage. Elle est donc déterminée par la génétique mais un mécanisme qu'il nomme « empreinte psychologique » peut se mettre en place pendant une période dite critique. Ainsi, les oisons nouveaux-nés suivent leur mère et s'y attachent. Pendant cette période critique, ils peuvent suivre et s'attacher à n'importe quel objet mobile, à Lorenz ou même à un ballon multicolore qui devient alors leur parent réel... ce qui donne lieu à d'étranges associations.

Von Frisch reçut le prix Nobel en 1973, en même temps que Lorenz, pour avoir décrypté le « langage des abeilles » qui est un système de communication fait de signaux olfactifs et de mouvements. L'abeille exploratrice qui découvre un champ de fleurs rentre à la ruche et renseigne les butineuses. Le parfum dont son corps est imprégné signe la nature de la fleur et sa danse d'orientation indique la distance, la direction et même la quantité du nectar repéré. La communication assez simple des insectes sociaux relève de l'instinct. Il faut cependant noter que l'abeille exploratrice fait partie des plus vieilles et des plus expérimentées de la ruche. Il y aurait donc eu un apprentissage.

Le chien communique par la posture et la voix. Il murmure, aboie, grogne, lève la queue ou la rabaisse... Ces comportements instinctifs innés lui permettent de s'exprimer. Mais le chien peut apprendre. Chien de berger, Saint-Bernard, chien policier, tous apprennent un métier d'homme. Après deux années d'éducation, obéissant à la voix, le chien guide d'aveugle a acquis les compétences nécessaires pour assurer la sécurité de son maître. Et il le fait bien.

Ce sont évidemment les singes, nos proches cousins, qui manifestent le plus d'aptitudes. Les chimpanzés communiquent entre eux par la voix, les expressions du visage, les attitudes. Ils grognent, rugissent ou crient selon leur humeur et semblent en tirer beaucoup de satisfaction. Bien éduqués, certains arrivent même à communiquer avec les humains en utilisant la langue des signes. La femelle Washoe est célèbre pour avoir maîtrisé 250 mots qu'elle apprit à son fils Loulis. La primatologue Jane Goodal découvrit que les chimpanzés utilisent pour se nourrir des outils rudimentaires mais efficaces : des pierres pour casser les noix, des branches creuses pour aspirer les fourmis dont ils sont friands. Ils transmettent ces techniques à leurs enfants. Technologie, transmission du savoir et apprentissage. Nous sommes en présence de comportements, certes assez simples, mais intelligents.

Descartes se trompait lourdement. L'intelligence animale existe bien.

Abraham Lincoln militait déjà pour que les droits des animaux soient reconnus ; notre confrère Boris Cyrulnik lui a emboîté le pas. Ira-t-on jusqu'à leur accorder le statut de « personnalité juridique » comme certains le demandent ? Depuis le 22 février 2015, il est inscrit au code civil : « Les animaux sont des êtres vivants doués de sensibilité ». Cette formule est ambiguë car elle ne fait appel qu'à la sensibilité nerveuse simple, la nociception, qui permet de s'éloigner des dangers. Elle concerne de ce fait tout le règne animal depuis les formes les plus simples comme les méduses, qui d'ailleurs ont inventé le neurone. Ce statut exclu les notions de douleur, de souffrance et l'intelligence ce qui réduirait, tout en le précisant, son champ d'application.

Si les animaux ont longtemps été considérés comme des machines insensibles, les derniers succès de librairie font maintenant appel à leur génie. C'est peut-être excessif ; le terme pourrait être réservé à quelques très rares humains.

Les neurosciences

Les **neurosciences** sont définies comme les études scientifiques du système nerveux, tant du point de vue de sa structure que de son fonctionnement, depuis l'échelle moléculaire jusqu'au niveau des organes, comme le cerveau, voire de l'organisme tout entier.

LE CERVEAU
BASES ANATOMIQUES ET HISTOLOGIQUES

Jean-Paul Meyrueis

Longtemps considéré comme le siège des émotions et des sentiments, le cœur a perdu sa primauté. Nous sommes entrés dans l'ère du cerveau. Pour aborder la notion d'intelligences, quelques notions de base sur son anatomie et son fonctionnement sont indispensables. Si l'anatomie du cerveau est pour l'essentiel connue depuis plus d'un siècle, nos connaissances dans le domaine de son fonctionnement progressent rapidement mais sont encore limitées.

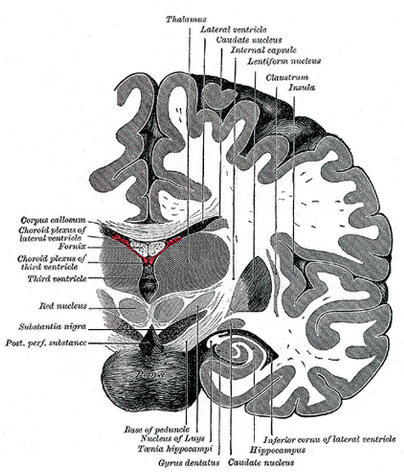
Les crânes préhistoriques ayant subi une trépanation sont assez nombreux mais nous ignorons quelles étaient les indications de cette intervention : traitement d'une fracture pour lever la compression du cerveau par les fragments osseux ? Essai de traitement de troubles psychiques ? Dans ce dernier cas cela voudrait dire que, dès la Préhistoire, le rapport entre cerveau et intelligence était établi.

La première allusion certaine au rôle du cerveau apparaît, dans un papyrus, copie du traité de chirurgie de guerre rédigé par Imhotep, 2 700 ans av. J.-C. Sur les champs de bataille, il voit « le cerveau ridé, composé de deux hémisphères, entouré de méninges et baignant dans un liquide ». Il constate qu'une blessure au crâne « fait traîner les pieds », identifiant ainsi le cerveau comme centre de la motricité**.** Mais il n'évoque pas son rôle dans la pensée.

Hippocrate, père fondateur de la médecine qui vécut entre 450 et 370 ans av. J.-C., semble en fait être le premier à avoir placé dans le cerveau l'intelligence et les sensations. Galien (131-201), médecin des gladiateurs de Pergame, reprit la tradition hippocratique. Considérant que l'esprit commande les mouvements du corps par l'intermédiaire des nerfs, il eut l'intuition de l'influx nerveux.

Bases anatomiques

Avec la Renaissance, la pensée scientifique et l'expérimentation se développent en médecine. La dissection des cadavres, jusqu'alors interdite par l'église, est autorisée.



Coupe du cerveau (J.B. Luys).

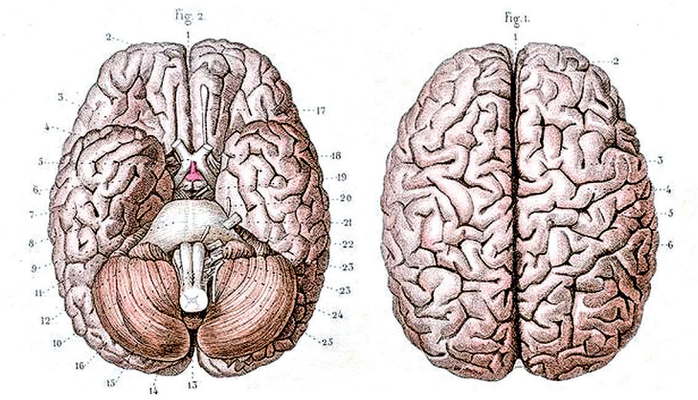
André Vésale (1514-1564), professeur à l'université de Padoue, rassemble ses découvertes anatomiques dans un ouvrage qu'il illustre de planches légendées d'une haute précision.

C'est l'Anglais Thomas Willis (1621-1679), le fondateur de la neurologie (on lui doit le terme), qui distingua pour la première fois dans le cerveau, le cortex ou matière grise superficielle et la matière blanche profonde, sans pouvoir encore expliquer à quoi correspond cette différence.

En 1873 Jules Bernard Luys (1828-1897), un neuroanatomiste français, fut le premier à utiliser la photographie naissante pour réaliser une superbe *Iconographie photographique des centres nerveux* , un atlas de 70 photographies et 65 schémas lithographiés.

Ses coupes du cerveau mettent en évidence la complexité de l'organe, le cortex qui s'enfonce dans la substance blanche et la présence, au sein de cette substance blanche de noyaux gris profonds.

À la fin du XIX^{e} siècle, l'essentiel de l'anatomie du système nerveux central était connu.

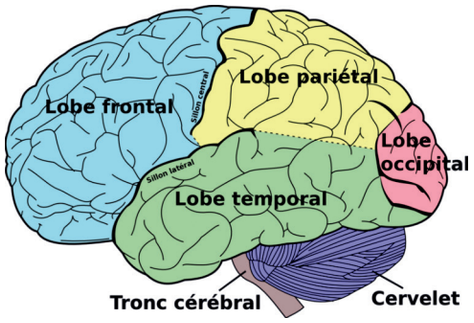


Anatomie de l'encéphale, gravure de 1886.

Le système nerveux central comprend deux parties :
- la moelle épinière logée dans le canal rachidien
- et l'encéphale qui occupe l'intérieur de la boite crânienne sur deux étages.

L'étage inférieur réunit le cervelet, le bulbe, la protubérance. Il ne joue pas de rôle fondamental dans l'intelligence qui est du domaine de l'étage supérieur ou cerveau proprement dit.

Blanchâtre, fragile et mou, organe le mieux protégé du corps grâce à la boîte crânienne osseuse, le cerveau est peut-être l'organe le plus complexe de l'univers. Enveloppé par les trois méninges et baignant dans le liquide céphalorachidien, il pèse 1,5 kg, ce qui représente seulement 2 % du poids du corps dont il consomme 20 % de l'énergie.



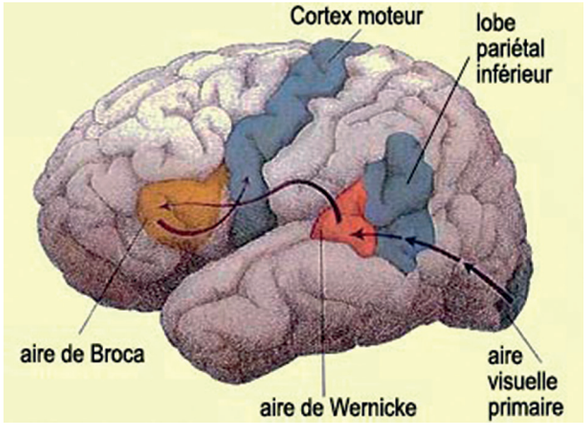
Lobes et circonvolutions, Wikimedia Commons.

La surface des hémisphères cérébraux est découpée par des scissures profondes en lobes (frontal, pariétal, temporal et occipital) sur lesquels des sillons plus superficiels dessinent des circonvolutions. La disposition générale de ces sillons varie d'un sujet à l'autre, comme varient les empreintes digitales. Leur direction et leur trajet vont servir de repère pour le neurochirurgien.

Franz-Joseph Gall (1741-1801) enseignait que toutes les facultés de l'esprit humain sont localisées dans le cerveau et que « Le cerveau est composé de différents organes ayant chacun un rôle précis ». Il en déduisait que lorsqu'une personne possède une aptitude intellectuelle particulière, la partie correspondante du crâne présente une protubérance. Les bosses du crâne correspondraient à ces localisations et donc reflèteraient le caractère. Ce fut la phrénologie, une pseudo-science pour laquelle on se mit à mesurer à tout va, à chercher une relation entre le faciès et les mœurs, en particulier lorsque celles-ci sont douteuses. Il nous en reste la « bosse des maths » ou « la bosse du commerce ». Cette approche du cerveau fut tournée en dérision. D'éminents phrénologues étudiant un crâne y reconnurent un jour « un être vil à l'esprit animal, probablement mort sur l'échafaud ». C'était en fait le crâne de Bichat (1771-1802) un de leurs éminents confrères… Très critiquée, la phrénologie ouvrait cependant la porte à la localisation des fonctions cérébrales dans le cerveau qui sera reprise par Broca.

Paul Broca (1824-1880) fut d'abord un disciple de Gall. Le 11 avril 1861, monsieur Leborgne, fut admis à l'hôpital Bicêtre pour un problème de gangrène dont il devait mourir. Malgré des capacités cognitives normales,

cet homme présentait depuis trente ans un trouble sévère du langage : il ne pouvait produire qu'une seule syllabe : « tan » répétée deux fois, d'où son surnom, « Monsieur Tan-Tan ». Broca fit l'autopsie du cerveau et y découvrit des régions « ramollies ». La partie moyenne du lobe frontal gauche était la plus touchée. Par la suite, Broca étudia huit patients présentant le même déficit ; tous avaient une lésion au même endroit. C'est sur ces bases qu'en 1864, il associa cette partie du cerveau aux troubles de la parole. Il venait d'identifier un centre du langage chargé de produire les sons. L'aire de Broca organise le mouvement des muscles du visage impliqués dans la parole. Elle fut la première région du cerveau associée à une fonction précise.



Aires de Broca et de Wernicke Copyleft,
Le cerveau à tous les niveaux.

Dix ans plus tard, un neurologue, Carl Wernicke (1848-1905), mit en évidence dans la partie postérieure du lobe temporal gauche une nouvelle région spécialisée. Dans les cas d'aphasie de Wernicke le langage du patient est perturbé, le débit de la parole peut être très important puisque l'aire de Broca est intacte mais le patient transforme les mots ; il est incompréhensible. L'aire de Wernicke est impliquée dans la compréhension du langage. Le malade atteint de surdité verbale entend normalement mais il n'arrive plus à reconnaître les mots ni à analyser les phrases. Lorsqu'il parle, il s'entend mais ne comprend pas ce qu'il dit.

Soutiens anatomiques de la conversation, l'aire de Wernicke et l'aire de Broca sont connectées par le faisceau arqué, une sorte de boucle impliquée dans la compréhension orale du langage et sa production par la parole.

Le cerveau est un organe en mosaïque. Les localisations motrices et sensorielles ont été délimitées dans différentes régions des hémisphères. Aire visuelle dans le lobe occipital, sensorielle dans le lobe pariétal, gustative et olfactive dans le lobe frontal.

Les aires motrices d'où partent les voies nerveuses qui aboutissent aux muscles se situent dans le lobe frontal, plus précisément dans la circonvolution frontale ascendante.

Les travaux du neurochirurgien canadien Wilder Penfield (1891-1976) ont permis de dresser une cartographie précise des régions du cortex moteur rapportées aux différents organes du corps.

À chaque muscle correspond une région du cortex (Penfield), fr.wikipedia.org.

Penfield mena des expériences de stimulation corticales : lors d'opérations chirurgicales à crâne ouvert, il appliquait des micro-décharges électriques sur différentes zones du cortex moteur. En observant les mouvements corporels correspondant à chaque stimulation, il établit une carte fonctionnelle des zones liées aux mouvements : à chaque muscle correspond une région du cortex. La taille des différentes zones du cortex moteur n'est pas proportionnelle à celle des organes correspondants mais au degré de complexité des mouvements à effectuer. Le langage est le propre de l'homme : la zone corticale motrice des muscles de la phonation, en particulier ceux de la langue, est très étendue. La main définit l'homme : bien que plus petite que le tronc, elle exécute des mouvements plus complexes, ce qui implique une zone de contrôle corticale plus étendue.

Homonculus moteur de Penfield, en.wikipedia.org.

On illustre cette distorsion par des images très frappantes de ce que serait la morphologie humaine si elle était proportionnelle aux parties de l'homonculus moteur présent dans le cerveau.

À ce jour, les chercheurs sont parvenus à identifier plus de 150 aires fonctionnelles, c'est-à-dire des régions du cerveau liées à une fonction spécifique.

Bases histologiques

Pour tenter d'avoir une idée, même très vague, du fonctionnement cérébral, nous devons descendre à l'échelle microscopique. Le système nerveux fonctionne grâce à l'existence de quelque 100 milliards de cellules spécialisées : les neurones.

Depuis 1830 on considérait grâce à Theodor Schwann que « Tous les tissus animaux sont faits de cellules ». C'était la théorie cellulaire. Cependant la plupart des scientifiques, avec les techniques de l'époque, pensaient que le principe ne s'appliquait pas au tissu nerveux. Celui-ci apparaissait comme un enchevêtrement de fibres et de cellules. On admettait que le tissu nerveux était un maillage comparable à un réseau électrique où les cellules avaient seulement une fonction nutritive. C'était la théorie réticulaire.

En 1873, l'Italien Camillo Golgi (1843-1926) mit au point une technique de coloration basée sur l'utilisation d'un sel d'argent. Parmi des centaines de cellules, seules quelques-unes étaient colorées et cette coloration concernait à la fois le corps cellulaire et l'ensemble de ses prolongements. Mais curieusement Golgi refusa l'évidence et resta toute sa vie un fervent partisan de la théorie réticulaire !

L'Espagnol Ramón Y Cajal, en revanche, tira des travaux de Golgi les conclusions qui s'imposaient. Ses observations personnelles, illustrées par des dessins de grande qualité révélant la continuité entre cellules et fibres, prouvaient que la cellule nerveuse est une entité. Il défendit dès lors la théorie cellulaire. Ses dessins de neurones de la substance grise du cervelet soutiennent la comparaison avec les techniques de fluorescence les plus modernes.

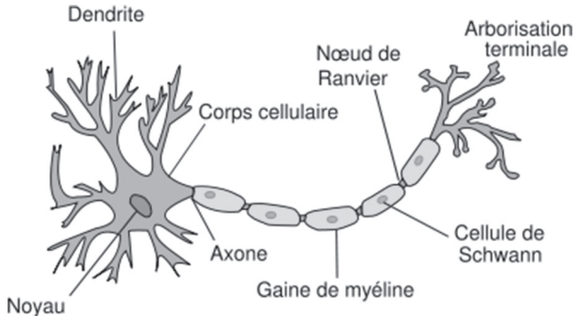
Le 25 octobre 1906, le prix Nobel de médecine fut attribué conjointement à Cajal et à Golgi pour leurs travaux sur la structure du tissu nerveux. Ils eurent enfin l'occasion de se rencontrer à Stockholm, mais cela se passa très mal. À la surprise générale, Golgi consacra son discours à une défense désespérée de la théorie réticulaire. Lorsque vint son tour, Cajal contredit la position de Golgi et exposa sa théorie cellulaire. Il déclarera plus tard : « Golgi défendit ses élucubrations extravagantes avec tellement d'orgueil et de vantardise que cela produisit un effet déplorable sur l'assistance ».

La théorie cellulaire sera admise après une controverse de plus de dix ans, et ce malgré les travaux de l'auteur du mot neurone, Wilhelm von Waldeyer qui, dès 1891, discréditait la théorie réticulaire. Celle-ci ne sera définitivement enterrée que dans les années 1950 avec l'avènement du microscope électronique qui montre clairement que les neurones sont des cellules indépendantes.

Unité structurelle et fonctionnelle, le neurone est la base des neurosciences. Les neurones, vedettes incontestées du tissu nerveux, sont entourés par les cellules gliales dix fois plus nombreuses qu'eux et qui furent longtemps considérées comme de simples éléments de remplissage. On sait maintenant qu'elles interviennent dans les phénomènes de mémorisation et d'apprentissage. Par ailleurs, elles soutiennent le système nerveux central en formant une sorte de filet tridimensionnel.

Notre cerveau compte environ 100 milliards de neurones parmi lesquels de nombreux types ont été identifiés. Coniques, sphériques, pyramidaux, fusiformes, étoilés… Leur forme varie en fonction de leur rôle et de leur situation.

Mais cette apparente diversité masque une grande similitude. Tous les neurones comportent un corps cellulaire volumineux d'où émergent d'un côté une fibre longue et unique, l'axone, et de l'autre des dizaines voire des centaines de petits prolongements courts et ramifiés, les dendrites.



Neurone, fr.m.wikipedia.org.

Le diamètre de l'axone est constant. Sa longueur varie de quelques mm pour les neurones du cerveau à 1 m ou plus pour ceux qui atteignent l'extrémité des membres. L'axone est entouré d'une gaine de myéline constituée de cellules enfilées comme autant de perles.

C'est à la myéline que la substance blanche du cerveau et les nerfs doivent leur couleur.

Sur la coupe d'un nerf vue au microscope on voit la coupe des axones, chacun entouré de sa gaine de myéline.

L'axone s'épanouit en une arborisation terminale dont les ramifications se terminent par des petits renflements, les boutons synaptiques. La connexion entre deux neurones correspond à un schéma de base assez simple : les boutons synaptiques d'un premier neurone présynaptique viennent au contact des dendrites d'un autre neurone ou du corps cellulaire d'un deuxième neurone postsynaptique.

Le problème c'est que chacun des 100 milliards de neurones du cerveau est susceptible d'établir 10 000 connections**.** Ce qui fait un nombre potentiel de 1 million de milliards (10^{15}) de synapses.

Les neurones sont donc organisés en réseaux constitués d'entités propres entre lesquelles il n'y a pas continuité mais contiguïté. Ce réseau extrêmement dense constitue une véritable « jungle neuronale ».

Le cerveau, unité fonctionnelle

Après avoir survolé de façon extrêmement simplifiée l'anatomie macroscopique et microscopique du cerveau, arrêtons-nous maintenant sur les bases essentielles de son fonctionnement.

Descartes, pour qui l'homme est une machine, croyait encore aux « esprits animaux » de Galien. Devenus des « fluides subtils » qui partent de l'âme située dans le cerveau, ils s'écoulent dans les nerfs assimilés à des tubes creux et provoquent le gonflement des muscles.

Au XVIII^{e} siècle l'idée d'une analogie entre fluide nerveux et fluide électrique fit son chemin. Luigi Galvani attribua à une électricité d'origine animale la contraction d'une patte de grenouille reliée à la moelle par un arc bimétallique. Pour son compatriote Alessandro Volta, cette électricité est d'origine métallique : les deux métaux séparés par le corps conducteur de la grenouille constituant une pile électrique. Volta avait raison. L'interprétation de Galvani était fausse mais il avait pressenti la nature électrique du message nerveux.

En 1963, Alan Hodgkin et Andrew Husley reçurent le prix Nobel pour avoir compris la nature de ce message. Utilisant un oscilloscope cathodique qui permet d'afficher et de mesurer un signal électrique faible tout en évaluant sa vitesse de propagation, ils travaillèrent sur des neurones géants de calmar, dans lesquels ils implantèrent de fines électrodes. Ce dispositif simple leur permit de visualiser l'influx nerveux. L'excitation du nerf fait apparaitre sur l'écran une faible impulsion électrique de l'ordre de 110 millivolts, un potentiel d'action qui se propage à une vitesse de 1 à 100 mètres/seconde et qui correspond à un mouvement d'ions à travers les protéines de la membrane du neurone. Le message nerveux est un message codé sous forme d'un train de petites impulsions électriques dont le nombre et la fréquence sont fonction de la nature et l'intensité du stimulus. C'est sous forme de ce code neuronal que le cerveau reçoit, intègre et transmet les informations sensorielles, informe diverses aires fonctionnelles et envoie si nécessaire des ordres moteurs.

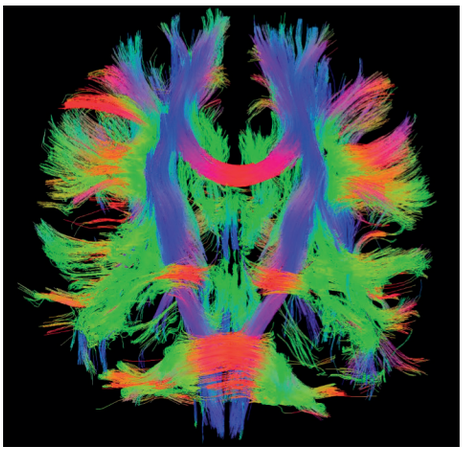
L'influx doit trouver son chemin dans l'incroyable jungle neuronale. Il existe donc des circuits neuroniques.

On doit à Charles Sherington le fait d'avoir compris le premier circuit neuronique, le plus simple, celui du réflexe rotulien.

Le problème de l'orientation de l'influx est résolu par les synapses. Après Hodking et Huxley, de nombreux travaux sur celles-ci ont été couronnés par des prix Nobel. Ces synapses sont des zones de contact fonctionnelles au niveau desquelles le passage de l'influx est à sens unique, systématiquement orienté de l'axone d'un premier neurone vers les dendrites ou le corps cellulaire d'un second, le neurone post synaptique.

Lorsque le signal atteint l'extrémité de l'axone, il déclenche la libération d'un messager chimique appelé neurotransmetteur dont les molécules traversent un écart microscopique puis se fixent sur les récepteurs des dendrites, ce qui déclenche de nouvelles impulsions électriques.

Rappelons qu'en moyenne, chaque neurone est en liaison avec 10 000 autres neurones, que l'on connaît actuellement près d'une centaine de molécules ayant un rôle de neurotransmetteur et que certaines synapses sont inhibitrices tandis que d'autres sont excitatrices… Et on a une idée de la complexité de ces autoroutes de l'information que sont les circuits neuronaux.



IRMd, Human connectome project
Copyleft, Le cerveau à tous les niveaux.

L'imagerie médicale nous apporte-t-elle des renseignements sur les capacités intellectuelles du sujet ?

La radiographie simple du crâne n'apporte aucun renseignement valable concernant le cerveau et l'intelligence.

L'électroencéphalogramme qui s'est développé à partir du milieu du XX^{e} siècle renseigne sur l'activité électrique du cerveau mais sans rapport évident avec l'intelligence.

À partir de la seconde moitié du XX^{e} siècle, l'imagerie se perfectionne de façon incroyable. De la mise au point du scanner, en 1972, jusqu'aux techniques plus récentes de l'IRM, l'image montre avec toujours plus de précision la réalité du corps humain.

Le scanner cérébral ou tomodensitométrie cérébrale (TDM) permet de reconstituer des images du cerveau sous forme de fines coupes axiales en deux ou trois dimensions. Ses indications sont multiples, Mais il ne renseigne en rien sur l'intelligence du patient.

Utilisé comme le scanner en imagerie structurelle, l'IRM (Imagerie par résonance magnétique) donne des images très supérieures à celles obtenues avec le scanner mais elles ne nous renseignent pas d'avantage sur l'intelligence du sujet.

Avec les moyens d'exploration cérébrale les plus récents nous disposons par contre, maintenant, de moyens d'étude du fonctionnement cérébral. La TEP (Tomographie par émission de positons) est la première technique d'imagerie fonctionnelle. Sur une image TEP, les couleurs ou les niveaux de luminosité différents représentent des niveaux d'activité différents.

L'IRMf (Imagerie par résonnance magnétique fonctionnelle) consiste à mesurer l'oxygénation qui augmente localement dans les aires activées suite à un apport accru en sang frais. On peut ainsi voir les aires qui s'activent pendant une activité mentale et identifier les aires cérébrales qui sont connectées entre elles.

L'Imagerie par résonnance magnétique de diffusion (IRMd) réalise des images précises et en couleurs des fibres nerveuses, c'est-à-dire des axones avec leur gaine de myéline, qui constituent la matière blanche du cerveau. Un code couleur indique la direction des fibres. On découvre ainsi les faisceaux d'association entre les aires corticales en particulier les plus courts.

Les axones peuvent s'étendre sur de grandes distances. On estime que mis bout à bout, les axones des neurones du cerveau pourraient atteindre une longueur de 150 000 km soit presque la moitié de la distance de la terre à la lune. Chacun d'entre eux établit des connexions avec des neurones voisins, plonge dans la matière blanche, atteint différentes destinations, se ramifie et établit des synapses avec d'autres neurones. Les connexions varient avec l'apprentissage, le développement et le vieillissement.

Human Connectome Project est un projet pharaonique qui vise à établir un plan complet des connexions neuronales du cerveau. Ce projet utilise les techniques d'observation de l'activité cérébrale que nous avons citées et la microscopie électronique par balayage en série de blocs d'images. Le but de ces travaux, auxquels participent des centaines de milliers de volontaires, est d'élucider le connectome humain, ce qui pour Seug représente l'un des plus grands défis technologiques de tous les temps, en sachant qu'il existe des milliards de configurations possibles et un connectome différent pour chaque individu.

Nos connaissances progressent vite. Nous sommes passés de la notion d'un organe constitué d'un ensemble de régions distinctes, spécialisées dans des fonctions particulières comme la vision, la motricité ou le langage, au concept d'un organe connecté dans lequel chaque région est en interaction constante avec le reste du cerveau.

Les images sont d'une grande beauté. Pour le moment elles ne montrent que le patron général des connexions. Elles ne permettent pas encore de comprendre comment le cerveau fonctionne et comment émergent les fonctions cognitives et donc l'intelligence.

Il n'y a rien d'unique dans le cerveau humain du point de vue anatomique et histologique comparé aux cerveaux d'autres animaux.

Organe le plus étudié, le cerveau demeure encore le moins compris.

Bibliographie

Le grand atlas du cerveau, *Le Monde,* R Frackowiak et coll., Glénat ICM 2018.
L'Intelligence des plantes, S. Mancuso, A. Viola, Albin Michel, 2015.
Les Secrets de l'intelligence animale, Y. de la Bigne, Larousse, 2018.
Pour la Science hors-série, La révolution végétale, Novembre-décembre, 2018.
Le Cerveau, Les défis de la science, J. Viosca, RBA Coleccionable. Barcelone, 2018.
Pour la Science, Dossier spécial : ce qui distingue l'homme des autres animaux, No 493 Novembre 2018.
Singe toi-même, Prochiantz, Odile Jacob sciences, 2019.
La Recherche, Le Génie de l'animal, Numéro spécial no 50 juin août, 2018.
Apprendre : les talents du cerveau, le défi des machines, Dahaene S., Odile Jacob, 2018.
La Beauté dans le cerveau, Changeux, J.P., Odile Jacob, Paris, 2016.
L'Homme neuronal, Changeux, J.P. (1983), Fayard Paris, (1985 Neuronal Man : The Biology of Mind).

INTELLIGENCE ET NEUROSCIENCES

Anne Sohier-Meyrueis

Il existe sur la planète Terre une espèce à part, un primate appartenant au genre *Homo* et à l'espèce *sapiens*. C'est un être chétif qui aurait pu être la proie des grands carnivores or il est à l'aise partout. Malgré sa fragilité physique *Homo sapiens* est le seul à avoir conquis la terre. Des pôles à l'équateur, sur terre et sur l'eau, sous les mers et dans l'espace, il s'adapte à tous les milieux, à tous les climats et sa population augmente de façon inquiétante.

Il a une vie sociale faite de compétition et de collaboration. Il maîtrise l'environnement, cultive la terre, bâtit des villes. Ses activités provoquent de profonds changements de la biosphère, causant la disparition de nombreuses espèces et mettant en péril sa propre existence. *Sapiens* invente. La créativité technologique est propre à l'humanité. De l'industrie lithique aux capsules spatiales et à l'intelligence artificielle, l'homme crée des outils puis des machines de plus en plus complexes. Parmi les derniers nés, les robots humanoïdes auxquels il prête sa propre morphologie nous inquiètent ou bien nous fascinent. Tandis que les autres espèces consacrent tout leur temps à leur survie et à celle de leur descendance, l'homme pratique toutes sortes d'activités gratuites. Il peint, sculpte, écrit des poèmes, compose et écoute de la musique. Il se passionne et pratique le sport qui, dans l'absolu, est une activité dépourvue de sens, voire dangereuse.

L'homme doit toutes ces performances et son incroyable succès à un ensemble d'aptitudes intellectuelles. Présentant un niveau de cognition supérieur, il comprend et apprend. Il transmet un savoir qui, à chaque génération, se construit sur les acquis des précédentes. Son langage articulé est un système de communication unique d'une infinie souplesse. Vocabulaire et syntaxe lui permettent d'exprimer toutes les nuances d'une pensée complexe à la fois logique et symbolique. Il mémorise, stocke puis partage l'information grâce à des procédés de plus en plus sophistiqués : écriture, imprimerie informatique. Il a conscience du soi. Il est le seul être capable de se souvenir de son passé et de se projeter dans le futur. La conscience de sa finitude nourrit ses angoisses métaphysiques.

Il est impossible de lister les activités qui participent de l'intelligence humaine dont il n'existe d'ailleurs pas de définition simple. Les neuroscientifiques qui travaillent sur la mémoire ont obtenu quelques résultats intéressants. Mais l'essentiel qui relève du psychisme nous échappe complétement. Ainsi, nul ne sait comment un message physico-chimique d'origine externe se transforme en émotion (sensibilité consciente). Nul ne sait comment une intention immatérielle d'origine interne fait naître un message physico-chimique susceptible de déclencher un mouvement (motricité volontaire).

À défaut de pouvoir définir l'intelligence, on essaie de la quantifier. La technique la plus connue est la mesure du QI. C'est en 1904 que Jules Ferry, alors ministre de l'Éducation, charge Alfred Binet de concevoir un outil susceptible de repérer les enfants en difficulté scolaire (et non de traquer les petits génies). Avec le psychiatre Théodore Bonet, Binet met au point une « échelle psychométrique » autrement dit le QI.

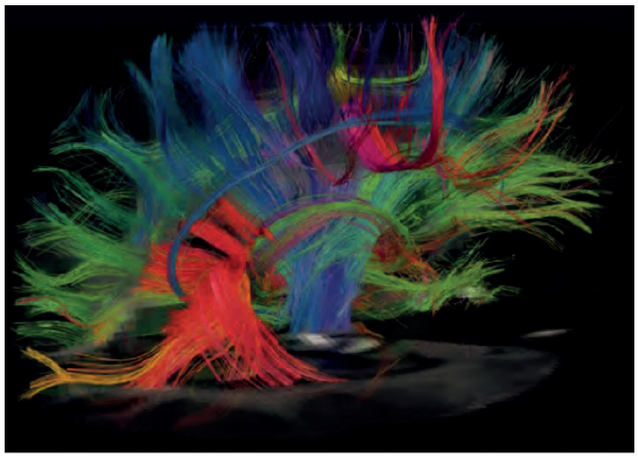
QI = (âge mental/ âge réel) X 100

L'âge mental est déterminé à partir d'une batterie de tests portant sur la mémoire, la compréhension, le raisonnement. Le rapport entre l'âge mental et l'âge réel permet de mesurer le niveau de développement de l'intelligence. Mais le QI ne prend en compte que certains aspects de l'intelligence telle qu'elle est définie par le monde occidental qui favorise la logique et néglige la créativité ou l'intelligence sociale, émotionnelle ou manuelle.

De nouveaux tests plus représentatifs ont été mis au point mais il n'existe pas de mesure de l'intelligence qui fasse l'unanimité.

Où se cache l'intelligence

Un cerveau démesuré grâce auquel il pense et parle, ressent et agit, est la grande originalité du « phénomène humain ».



Fibres myélinisées, Human connectomeproject
Copyleft, L'intelligence à tous les niveaux.

Le cerveau est apparu il y a 500 Ma (millions d'années) chez les premiers poissons. Dépourvus de mâchoire, des plaques osseuses les recouvraient d'une épaisse cuirasse. Au cours de l'évolution, à partir d'un même plan de base, le cerveau a vu se modifier le volume de chacune de ses cinq parties. Les hémisphères prennent de l'ampleur. Chez *sapiens*, ils se replient vers l'arrière jusqu'à recouvrir les autres parties. Vers l'avant, une augmentation du volume de la matière blanche provoque une hypertrophie du lobe frontal.

Le néocortex contenant les corps cellulaires des neurones est absent chez les poissons. Il apparaît sous une forme primitive chez les reptiles et devient prépondérant chez les mammifères. Chez l'homme, sa surface est telle qu'il se plisse en circonvolutions afin de se loger dans l'étroite boîte crânienne. Si on admet que les capacités cognitives d'un poisson rouge sont limitées et qu'avec son cerveau lisse, la poule n'est pas une intellectuelle, il faut bien admettre que l'intelligence est liée au cortex. Nous ne possédons seulement que les moulages endocrâniens de nos ancêtres hominidés, il est donc impossible d'en faire une étude anatomique précise, mais la taille du cerveau humain n'a cessé d'augmenter *; n*otre cerveau est trois fois plus volumineux que celui de notre ancêtre australopithèque.

Dans un premier temps on a donc été tenté de lier intelligence et volume du cerveau. Avec un poids moyen de 1,5 kg et un volume de 1 290 cm^3, le cerveau des hommes est plus gros que celui des femmes qui plafonnent à 1 130. Ce qui leur a permis (aux hommes) de conclure qu'ils sont naturellement plus intelligents. Le cerveau d'Einstein, qui était un homme doté d'une intelligence incontestable, fut prélevé quelques heures après sa mort. Il a fait et fait encore l'objet de nombreuses études. Première découverte : le père de la Relativité avait un cerveau qui pesait seulement 1 225 kg donc beaucoup moins que la moyenne des messieurs. Mais ce cerveau génial présentait plusieurs particularités. Les circonvolutions étaient plus complexes et les lobes pariétaux hypertrophiés. Des neuro-pathologistes ont étudié la matière grise de l'illustre physicien. En 1996, Anderson et Harvey découvrent une haute densité de neurones dans le lobe frontal droit. En 1997, Kigar rapporte un taux élevé de cellules gliales dans les deux cortex temporaux. La saga continue mais il est peut-être vain de chercher l'intelligence d'Einstein dans les replis de sa matière grise.

Existe-t-il une aire de l'intelligence comme il existe une aire visuelle ou une aire motrice ?

On sait depuis longtemps que le système limbique, cerveau primitif et profond qui existait déjà chez le poisson, est le siège de la mémoire à long terme. Il est à l'origine des réponses automatiques et des émotions. Des chercheurs américains ont fait passer les tests à 160 vétérans de la guerre du Vietnam qui présentaient des lésions cérébrales localisées. Pendant que les sujets répondaient à une batterie de tests cognitifs, leurs cerveaux étaient observés par IRMf qui permet de visualiser l'activité cérébrale. On put alors localiser l'intelligence générale (compréhension) dans le cortex temporal et les fonctions exécutives (raisonnement, planification) dans la partie antérieure du lobe frontal.

Mais il existe de nombreuses régions où les différentes capacités se chevauchent. Le cerveau est donc un organe hyperconnecté comme le montrent les images fascinantes qui dévoilent les fibres axonales reliant les différentes parties du cortex.

L'intelligence se cache peut-être dans cet enchevêtrement de fibres myélinisées qui constituent la substance blanche. On peut penser que les personnes ayant de fortes capacités cognitives ont des fibres plus rapides et des connections mieux établies, dans une substance blanche mieux organisée.

Mais il faut bien admettre qu'à ce jour, on ignore où se cache l'intelligence. Elle concerne tout le cortex et les relations entre ses différentes parties.

Innée ou acquise ? Les deux

Francis Galton, le cousin de Darwin, publie en 1869 *Hereditary Genius* dans lequel il analyse 300 familles d'hommes éminents parmi lesquelles la famille de Bach. Il constate que 31 % des hommes éminents ont un père éminent et que 38 % ont un fils éminent. Pour Galton, l'intelligence est héréditaire ce qui justifie les thèses eugénistes qu'il a développées et la recherche de « la race pure » de sinistre mémoire.

Les jumeaux homozygotes qui ont exactement le même patrimoine génétique ont des QI très proches et dans tous les cas, beaucoup plus proches que ceux de leurs autres frères. Il y a une part d'hérédité dans l'intelligence mais on n'a pas trouvé le gène de l'intelligence. Et s'il existe, il est multiple.

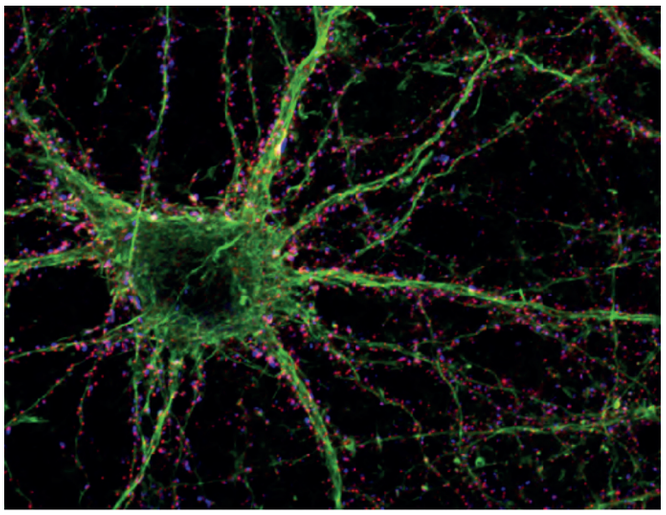
Chez le fœtus, des gènes architectes mettent en place le plan général d'organisation du système nerveux. Le cortex se forme. Les neurones sont produits au rythme de 5 000 par seconde. À 7 mois, le cerveau du fœtus compte 100 milliards de neurones. Le nouveau-né possède donc un cerveau dont le gros œuvre est un héritage génétique mais dont la fabrication est loin d'être terminée. Il atteindra sa taille définitive à 20 ans ; la myélinisation s'achèvera à 25 ans.

Durant une phase dite de maturation, les structures mises en place lors de l'exécution du programme génétique vont être profondément remaniées et devenir fonctionnelles en rapport avec l'environnement.

À la naissance les synapses sont à peine ébauchées ; seulement 10 % d'entre elles sont présentes.

Jusqu'à 5 ans de nombreuses connections se forment.

Après 5 ans et jusqu'à la puberté, non seulement leur nombre n'augmente plus mais, curieusement, beaucoup disparaissent (au rythme de 3 000 000 par seconde).



« Trop de synapses »
Copyleft, Le cerveau à tous les niveaux.

En 1976, Antoine Danchin et Jean-Pierre Changeux ont proposé une théorie expliquant cet élagage synaptique. Au départ, le cerveau hyperconnecté aurait trop de synapses ; selon les tâches à accomplir, il choisirait les plus pertinentes. Ainsi, quand un enfant apprend une langue, certaines synapses sont stimulées et les circuits correspondants sont renforcés, tandis que les synapses non utilisées sont éliminées.

L'élagage favorise certaines capacités intellectuelles au détriment de certaines autres. Il est étroitement associé à la phase d'apprentissage et au développement neurocognitif de l'enfant. Il permet d'affiner les faisceaux neuronaux, mais également d'éliminer les structures devenues obsolètes ou déficientes. Un biologiste poète à ses heures écrit : Le cerveau « du jeune enfant est un buisson où les branches poussent en toutes directions. Il faut un jardinier pour éliminer certains rameaux, afin que des branches maîtresses puissent se développer. » On pense que ce rôle de jardinier revient aux cellules gliales. L'étude des synapses de personnes présentant un déficit cognitif illustre l'importance de l'élagage. Chez elles, de nombreuses liaisons inutiles persistent et les circuits correspondants restent fonctionnels, ce qui peut provoquer une mauvaise coopération entre les différentes zones du cerveau. Un brouillage du message. Les personnes très intelligentes auraient un cerveau spécialisé. Elles n'utilisent que les aires corticales et les circuits nécessaires à la résolution d'une tâche.

Le renforcement des circuits a été bien étudié dans le cas des pianistes. La pratique du piano est un exercice d'une grande complexité car il faut mémoriser une gestuelle faisant fonctionner de façon corrélée main droite et main gauche tout en lisant simultanément deux portées aux écritures différentes. Et si possible ressentir et transmettre une émotion. Or le cerveau est latéralisé. Pour s'en tenir à la seule motricité, l'hémisphère gauche commande la moitié droite du corps et l'hémisphère droit la gauche. Chez les droitiers, plus nombreux que les gauchers, il existe une prédominance de la main droite : l'hémisphère gauche domine largement le droit. La maîtrise de l'instrument réclame de longues heures de travail pour coordonner deux hémisphères aux compétences différentes. Il faut développer la motricité de la main gauche qui doit devenir aussi habile que la droite. D'où la pratique intensive des *Inventions* de Bach composées afin d'exercer les mains des élèves et à laquelle sont astreints les jeunes pianistes : un même motif rapide passe alternativement d'une main à l'autre.

Ainsi que Cajal l'avait déjà compris, une formation musicale reçue pendant l'enfance modèle la structure du cerveau. Outre un épaississement du cortex dans les zones dédiées à la motricité des mains, l'imagerie permet de constater une augmentation du volume du corps calleux. Fait de fibres axonales, le corps calleux est un pont, une voie de passage entre les deux hémisphères. Le corps calleux d'un pianiste précoce est plus développé que la normale et les modifications cérébrales sont proportionnelles au temps consacré à la pratique du piano pendant la petite enfance. Chez un virtuose on évoque le chiffre de 20 % de plus.

Après 65 ans le cerveau vieillit. Beaucoup de neurones disparaissent mais la récupération d'une fonction à la suite d'une lésion prouve que de nouveaux circuits peuvent se mettre en place. Recyclage ou développement de nouvelles structures ? Encore discutée en ce qui concerne les humains, la découverte de cellules souches au cœur du cerveau de certains animaux bouleverse la croyance selon laquelle le quota de neurones est définitivement fixé dès le 7e mois de vie fœtale. Quel que soit notre âge, notre cerveau fabriquerait des neurones capables d'établir de nouvelles connexions. Cette neurogénèse tardive ouvre évidemment des perspectives thérapeutiques nouvelles et un espoir pour les personnes âgées à qui les neurobiologistes recommandent de fuir la routine car le changement est stimulant et surtout de garder « la soif de comprendre et apprendre ».

Notre cerveau est un chantier permanent ; des neurones meurent, d'autres se forment, des axones poussent, d'autres disparaissent, des synapses s'allument, d'autres s'éteignent. La plasticité est une des caractéristiques les plus impressionnantes de cet organe défini comme « le plus complexe du monde ». La plasticité cérébrale est particulièrement intense chez l'enfant qui vit une période critique allant de la naissance à environ 10 ans alors que le cerveau très malléable se construit en fonction des expériences sensorielles et sociales. « Le cerveau est suffisamment plastique, malléable par l'expérience pour que chacun se construise une intelligence générale qui lui est spécifique ». Quoique ralentie, cette plasticité persiste toute la vie.

Face à la réponse génétique des plantes immobiles et prisonnières du milieu auquel elles se sont adaptées une fois pour toute, face à l'intelligence assez élémentaire des animaux dont la plupart des comportements sont instinctifs, la plasticité cérébrale explique sans doute l'extraordinaire souplesse de l'intelligence humaine apparemment seule capable de faire face aux situations les plus inattendues, de trouver des solutions à ses échecs et finalement de progresser.

RUÉE VERS L'INTELLIGENCE ARTIFICIELLE ET LES TECHNOLOGIES QUI Y SONT LIÉES : RÉALITÉS ET FANTASMES ?

Patrick Penel

Le célèbre symbole à deux lettres, « IA », s'affiche dans le titre comme à l'écran. D'ailleurs il s'affiche partout à un rythme obsédant. L'« IA » assiste, l'« IA » soigne, l'« IA » vend, l'« IA » recrute, l'« IA » traduit, l'« IA » conduit, l'« IA » surveille et démasque le célèbre symbole peut être superposé au portrait de celui qui, ces dernières années, a œuvré pour populariser les techniques informatiques d'apprentissage profond automatique, Yann Le Cun[1].

Symbole « IA » neuf fois répété, c'en est trop me direz-vous, mais symbole de quoi ? D'un enjeu de société depuis peu, voilà qui est à peu près clair et pèse sur les tendances avant-gardistes actuelles. Des perspectives inquiétantes seraient sous-jacentes et jugées telles par la plupart de nos concitoyens. De mystérieuses tentatives d'intelligence artificielle s'inscriraient perspectives pour un avenir proche (2040 ?), ou déjà réalités (2010 ?). Celles et ceux qui mettent « IA » au premier plan médiatique n'invitent pas au doute. Pourtant nous ne sommes vraiment pas à l'orée d'une prise de pouvoir des machines et des robots associés.

Rêvée, la machine pensante ?

Selon l'OCDE[2], 14 % de nos activités sont automatisables, 70 % avec une proportion importante de tâches automatisables. Est en cours une transformation numérique de grande envergure touchant tous les secteurs économiques. Dans bien trop de domaines l'« IA » impacte l'organisation de nos sociétés, et devrait l'impacter davantage à l'avenir, comme un défi pour les acteurs de ces domaines. Le développement multiplicateur annoncé de produits estampillés « IA » est un vrai sujet. On devrait dire développement conjecturé, toujours conjecturé en effet, et depuis bien longtemps en fait. Rêvée, la machine pensante ? Illusoire, la machine à extraire de l'information ? Fantasmée, l'intelligence artificielle ?

Mais l'« IA » devrait inspirer davantage de questionnement scientifique. Tant que les conjectures ne sont pas prouvées, il n'y a pas de faits établis, auquel cas il y a rêve, illusion, fantasme. Tant qu'il n'y a pas de notion de stabilité des apprentissages profonds automatiques, tant qu'il n'y a pas de profondeur idéale établie pour ces apprentissages, il n'est pas raisonnable de se lancer dans une pseudoscience disant le bien ou le mal au lieu du vrai, il n'est pas raisonnable d'en vanter imprudemment une intelligence qui n'y est pas. Nous pouvons le vérifier sur quelques exemples.

La neuro-biologisation et l'« IA » toujours en devenir

Grâce notamment à l'imagerie par résonance magnétique fonctionnelle, de magnifiques images sur l'anatomie cérébrale ont pu vous être présentées[3] : les réseaux de neurones biologiques se constituant, très belle occasion pour dégager ces concepts de plasticité neuronale, de mémoire, d'apprentissage, d'intelligence et les réseaux de neurones se renforçant à tout âge. De bonnes nouvelles au demeurant.

Mais le génie technologique en demande beaucoup plus, il voudrait que l'on sache visualiser et connaître le propre fonctionnement de notre cerveau, il voudrait y suivre le processus qui construit la pensée, le processus qui conduit à l'action intelligente ou à la décision intelligente. Pourquoi ? Pour s'en emparer bien sûr, et le reproduire en machine : l'ordinateur étant considéré comme machine universelle, la neuro-biologisation des

1 Professeur, responsable de la recherche en « IA » de Facebook, Yann Le Cun a reçu le prix Turing 2019 conjointement avec Yoshua Bengio et Geoffrey Hinton pour leurs travaux sur le *deep learning*.

2 Organisation de Coopération et de Développement Economique : Les risques d'automatisation des emplois cités datent d'une étude de 2018.

3 Voir infra, p. 333, l'article « Intelligence et neurosciences ».

techniques de programmation est « LA » perspective depuis 71 ans déjà. Au XXIe siècle l'informatisation est galopante, et l'« IA » est toujours en devenir !

La communication présentée ici ne doit pas cacher les difficultés rencontrées pour la préparer, elles ne permettent pas d'entrer dans tous les détails. Le sujet touche des questions fort diverses et d'une très grande complexité. Il n'est pas vrai qu'un imbroglio extravagant serait caché dans l'« IA », sauf confusion sémantique sur le mot *intelligence*.

L'intelligence artificielle n'existe pas

« Sauf en matière de jeux, l' « IA » erre et balbutie, le vocabulaire qui s'y attache est trompeur et malheureux, les craintes sont mal inspirées. Ce qui manque aux machines, aux algorithmes, aux ordinateurs et aux logiciels, et donc à l' « IA », est compromettant pour satisfaire aux lois de développement d'une intelligence, compromettant sans doute pour très longtemps encore. L'urgence est certainement à impulser une réflexion pour savoir comment mieux s'approprier les technologies numériques et les produits de l' « IA » » à venir. J'ajoute la prudence évidente requise lorsqu'il s'agit d'utiliser des données personnelles ». Je partage ce sentiment qui est aussi celui d'un des grands spécialistes mondiaux, le vice-président innovation de Samsung Monde qui écrit : « L'intelligence artificielle n'existe pas »[4]. Depuis les temps antiques, l'homme tente de projeter ses propres facultés dans ses créations techniques, technologiques et artistiques. Aux temps modernes, les développeurs d'« IA » tentent encore et toujours de projeter des facultés humaines sur leurs outils technologiques. Avant et après les années 2010, avant et après le grand boom de l'informatique et du traitement des données, avant et après le développement du *deep learning*, les technologies ont naturellement beaucoup progressé et radicalement changé.

Ruée vers l'« IA », premiers exemples

Informatique avancée et « IA », s'agissant des images de radiologie, offrent des opportunités récentes et précieuses, 2012, 2015… La santé est toujours un enjeu majeur, ce sera notre premier exemple : Therapixel comptait 640 000 mammographies et son logiciel s'est imposé, à distinguer le suspect du normal. Les images sont décodées et déconnectées de la parole du médecin. Par les algorithmes développés, la machine a appris et dispose de signatures radiologiques pertinentes, pour analyser une (n+1)ième mammographie, aide au diagnostic, augmentation numérisée des capacités visuelles du médecin et du radiologue. Therapixel[5] a enregistré beaucoup de succès, et en cas d'intervention chirurgicale, la même imagerie peut remarquablement servir. Mais ce n'est pas la machine qui effectue le diagnostic, pas davantage la réponse thérapeutique. Le grand nombre d'images requis pour assurer une prédiction de qualité de la pathologie visée est un défi à la performance. Ce grand nombre de variables et cette sur-paramétrisation souhaitée par l'« IA » peuvent conduire à des catastrophes de dimensionnalité, c'est contre-intuitif mais cela est parfaitement connu de la science. Un autre défi, parce qu'une évidente exigence, tient au trop petit nombre d'images bien labellisées à l'avance. On ne peut l'ignorer, car sinon, quelques étrangetés peuvent faire douter de la fiabilité des algorithmes.

Deuxième exemple d'utilisation de l'« IA », brièvement et sans commentaire : 120 vidéos d'examen de la cavité abdominale par endoscopie, l'objectif étant de décrire les étapes chirurgicales et les outils. L'algorithme, entraîné sur les vidéos, reconnaît dans 90 % des cas les étapes chirurgicales et les outils en temps réel.

Troisième exemple : avec 44 766 paires de jumeaux d'Europe du Nord, l'algorithme entraîné sur les données diabétiques aide à conclure que les homozygotes ne concordent qu'à 23 % pour le diabète de type 1, à 34 % pour le diabète de type 2, et illustre bien la part limitée de déterminisme génétique, ce qui était l'objectif.

La reconnaissance automatique

Reconnaître le portrait d'un chat, pour quatrième exemple d'utilisation de l'informatique avancée et de l'« IA » : 100 000 portraits photos de chats, plusieurs millions de neurones artificiels et 16 000 ordinateurs connectés assurent le travail préparatoire d'apprentissage automatique à partir des photos, apprentissage d'un

4 Luc Julia, auteur de *L'Intelligence artificielle n'existe pas*, publié chez First (2019). Julia a été l'un des deux créateurs de Siri, l'assistant vocal de l'*iphone* d'Apple.

5 Thérapixel est une entreprise française de logiciels appliqués à l'imagerie médicale, basée à Sophia Antipolis et lauréat du concours national 2013 de création d'entreprises innovantes.

nombre suffisant de paramètres pour identifier le portrait de l'animal, les résultats sont des matrices de pixels caractéristiques. Pour réussir sur une photo la reconnaissance automatique d'un chat, il faut remonter des pixels sélectionnés à ceux du portrait appris où se dessine un chat. Le coût total en ressources est exorbitant. Un enfant en bas âge, à coût nul, très vite après avoir été instruit avec 2 ou 3 photos, reconnaît un chat sans difficulté. Tandis qu'ici la reconnaissance automatique n'est pas vraiment assurée ! Concrètement le principe est algorithmique, les algorithmes transforment une photo en un certain nombre d'images filtrées simplifiées, puis à partir d'elles isolent des paquets de pixels comparés à une matrice de pixels représentant quelque caractéristique de chat, un œil, un nez, des moustaches, etc. Des traitements successifs itérés sont censés aboutir à la prédiction, c'est un chat. Mais la sensitivité à la valeur de quelques pixels sélectionnés peut compromettre totalement la prédiction et aboutir à un résultat erroné.

Un exemple d'informatique avancée en agriculture

Le dosage phytosanitaire en agriculture, comme cinquième exemple d'utilisation de l'informatique avancée et de l'« IA », est intéressant. Fongicides-bactéricides, insecticides-acaricides et herbicides sont concernés : le dosage des quantités réellement appliquées est évidemment d'importance. Des cartes d'application des produits pour une bonne localisation sur la végétation sont établies. Lors de l'application de ces produits, un système électronique visualise et enregistre plusieurs paramètres-clés, données météo, GPS, débit, volume, dosage, niveau de cuve, gestion parcellaire… Un logiciel analyse ces paramètres et sur la base des cartes d'application commande en temps réel des dosages comparés aux dosages de référence.

Pluridisciplinarité et interfaces homme-machine

Des exemples de logiciels et d'algorithmes pourraient être produits en grand nombre sur à peu près tous les problèmes sociétaux. Intelligence artificielle ou pas, les outils et tentatives de l'« IA » agissent sur le monde réel, il convient de comprendre comment ils relèvent de l'ingénierie élaborée dans chaque domaine spécifique concerné. L'homme expert et les utilisateurs doivent pouvoir tirer profit de progrès technologiques réalisés incontestables. Ils savent aussi que les outils de l'« IA » doivent gérer de vastes quantités de données associées non nécessairement structurées et que les progrès observés n'illustrent pas véritablement des sauts technologiques liés à de nouvelles avancées scientifiques comme en mathématique ou en physique théorique ou en biomédecine. Ils savent aussi que les ressources mises en œuvre sont importantes, très importantes, et que les défis à relever sont multiples, de validation notamment. Ces systèmes de l'informatique avancée et de l'« IA » ont tous vocation à interagir avec des utilisateurs humains, complètement pilotés par eux (et non l'inverse) : les interfaces homme-machine seront fondamentales à l'avenir.

Nombreuses sont les disciplines que croisent toutes les tentatives d'« IA ». Il y a l'informatique, la mathématique, la logique, la neuroscience, l'anatomie du cerveau, la biologie, la psychologie, etc. La liste n'est pas exhaustive. Il y a aussi la science biomédicale, certains rêvent même de fusion de l'homme et de la machine à la limite du vivant. Les sciences et techniques les plus proches de l'« IA », outre l'algorithmique, sont certainement l'analyse et la gestion des données (*Big Data*) et la statistique. Aussi certaine que soit cette pluridisciplinarité, il semblerait en fait que l'« IA » l'ignore parce que chaque expérience se concentre sur un domaine spécifique.

Le champ investi par les développeurs d'« IA »

Parole et vision viennent en tête des transferts de technologies et d'une multitude d'applications visées, le champ investi par les développeurs d'« IA » est extrêmement large : Traitement et reconnaissance de la parole, des objets, des images, des textes (pour la traduction notamment), de scènes urbaines où tous les objets sont catégorisés, traitement et reconnaissance d'une action (exemple administrer un vaccin via une main robotisée), traitement et reconnaissance faciale, planification automatisée et assistance robotique, stockage et fouille des données (et leur traitement statistique), algorithmique orientée apprentissage automatisée (pour les jeux notamment), enfin des études vers le contrôle de robots humanoïdes, vers la voiture autonome, vers l'arme autonome, et autres innovations de rupture.

Le développement culturel continu de l'humanité

« Ruée vers l'IA » est clairement un sujet à dominante numérique et technologique. Soutenant que tout est nombre, tout est calcul, feu le philosophe Michel Serres[6] insistait à juste raison pour insérer le numérique dans le développement culturel continu de l'humanité, depuis Pythagore. Voilà notre vie redevenue pythagoricienne ! Sympathique souvenir du lycée, le nombre pour comprendre le monde, le nombre et la loi de l'Univers, le bon ordre pour les Pythagoriciens. Science du numérique et techniques du numérique sont à l'évidence deux clés du monde du numérique actuel. Nos concitoyens sont-ils d'accord ? Qu'ils sachent que la France y est bien placée, dans la science du numérique en effet, elle est même leader, cette information rappelée est importante. Le nombre, la modélisation et la science du numérique relèvent de l'analyse mathématique et s'inscrivent avec force preuves dans la plupart des conquêtes scientifiques.

L'outillage informatique de l'« IA » a amplement élargi le monde du numérique, bien au-delà du monde du numérique scientifique. Quel bilan aujourd'hui en termes de découvertes, en termes de perceptions et compréhensions nouvelles ? À l'idée de machines pensantes s'attache une invention historique : participer à cette idée serait croire possible de les réaliser aujourd'hui ? Le nombre, la numérisation et la loi des ordinateurs, avec d'une part l'impressionnante montée en puissance de calcul que nous connaissons, avec d'autre part l'explosive récolte des données, et leur stockage massif tout aussi impressionnant, tout serait-il réuni pour le croire ?

Le codage binaire, Boole, Shannon

L'influence des GAFAMI semble sans borne, ces géants que sont Google, Apple, Facebook, Amazon, Microsoft, IBM sont très actifs pour l'« IA ». « Rendre la planète plus intelligente », telle était la publicité IBM de 2008. Les algorithmes d'« IA » proposés ou utilisés par ces géants visent des services le plus souvent à des fins commerciales. Ont-ils raison d'entretenir parallèlement ces confusions nombreuses, machines pensantes, humains augmentés, humains robotisés, transhumanisme et irrationalité menaçante ? Ces géants ont pris à cet égard une énorme responsabilité, faut-il leur adjoindre Netflix et Tesla (GAFAMINT) et aussi ajouter les géants chinois[7] ? Pouvons-nous garder les pieds sur terre et raison, et leur demander de parler seulement de techniques de l'informatique avancée ? Pouvons-nous mesurer l'utilité et la validité de ces techniques ? Pouvons-nous parler différemment d'intelligence ? Des lois de la pensée ?

Des lois de la pensée, dans leur version logique et information numérisée ? Déjà en 1854, le logicien George Boole publiait sa célèbre algèbre précisément sous l'intitulé *Les Lois de la pensée*. Les raisonnements logiques auxquels il invitait fascinèrent très tôt le jeune Claude Shannon. Shannon était diplômé en génie électrique et en mathématique. Après un doctorat au MIT, en 1940, il devint le fondateur de la théorie de l'information, information numérisée. Il développa le codage binaire, et alors le monde pouvait se laisser décrire uniquement avec des 0 et des 1, et toute l'informatique numérique suivra à partir de 1948. Le CNRS présente Shannon comme le père du binaire.

Assistance robotique au quotidien

Du code binaire aux facilités qu'offrent nos téléphones et nos tablettes, la transition est toute trouvée. En 1994, les premiers téléphones portables étaient commercialisés. Il était une fois le *smartphone*, « smart » attaché à cet appareil pour intelligent déjà. Treize ans plus tard, nous étions en 2007, devenu ordinateur de poche avec interface tactile, l'appareil avait intégré photographie numérique, localisation, cartographie, navigation en temps réel, avant d'intégrer cette dernière décennie l'assistance vocale. Manipuler la parole et la vision à un niveau abstrait, en code binaire, est une belle réalité. Y attacher cette idée que cela rendrait les machines intelligentes n'est qu'une hypothèse. Mais notre monde nouveau a été immédiatement réceptif, ces assistants robotiques ont rapidement été adoptés. Naturellement, pour les utilisateurs l'hypothèse importe peu, tandis que l'illusion opère, l'informatique avancée servant au quotidien de tels canaux de transmission des savoirs et des informations et des paroles et des images. Mesure rapportée à la journée, la durée d'utilisation de ces assistants robotiques dépasse l'entendement. Les milliards d'îlots d'informations disponibles ne produisent pas

6 Michel Serres, auteur de *Petite poucette*, publié chez Le pommier (2012).
7 Et en effet ajouter les géants chinois, BATX, Baidu, Alibaba, Tencent et Xiaomi.

vraiment du savoir, mais ils fascinent. Jean-Michel Besnier[8] parle d'affaiblissement intellectuel et d'hommes simplifiés, on ne peut qu'être d'accord, la réflexion et la pensée de ces hommes simplifiés ne semblent pas en passe de devenir plus élaborées, à l'image de leurs dispositions à communiquer.

Intelligence artificielle ou informatique avancée

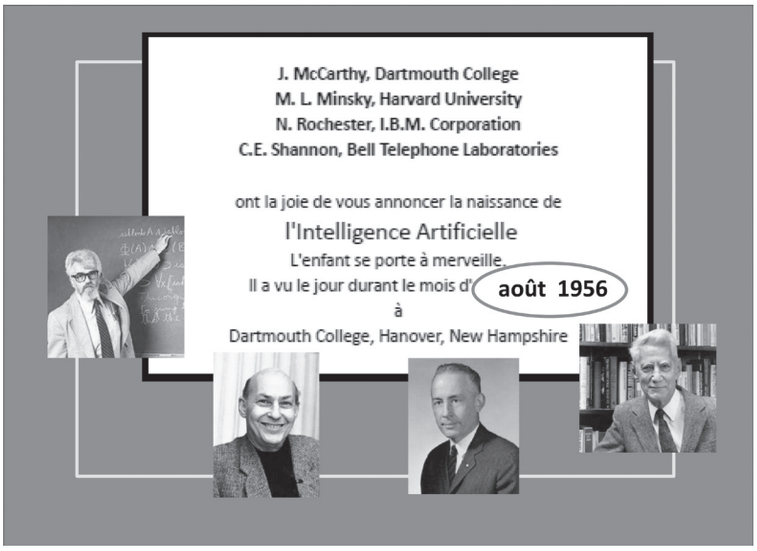
Il serait temps maintenant rendre à ces deux mots, « intelligence », et « artificielle », leur perception et sens profonds. Même si, et nous le savons tous, la question « qu'est-ce que l'intelligence ? » continue de s'inscrire sur une page blanche. Même si, et nous le savons également, la question « peut-on reproduire le fonctionnement du cerveau humain ? » continue elle aussi d'être sérieusement posée.

Dans la dite « intelligence artificielle », il semble difficile d'apprécier la présence du mot intelligence, pas plus qu'il n'est facile de tolérer celle du mot cerveau dans « cerveau électronique ». Ni les forces ni les faiblesses des produits estampillés « IA » ne sont à négliger. C'est la raison pour laquelle j'ai insisté sur les transferts de technologies de l'informatique avancée. Mais quelle rationalité apportée ? Quelle capacité à discerner là où il demeurerait des ambiguïtés ? Quelle capacité à cerner quelque idée nouvelle à l'origine de découverte et de connaissance nouvelle ? On le perçoit bien, la question fondamentale relative à l'intelligence pour l'« IA » paraît existentielle. L'« IA » au sens intelligence artificielle n'existe pas encore, tandis que l'« IA » au sens informatique avancée existe bien, assurément.

Proposons donc de promouvoir cette traduction de « IA » par « informatique avancée » comme suggérée par Jean-Louis Dessalles[9]. Nous sommes ici bien loin du jeu de mots, tant il nous semble que compréhension intelligente et intelligence sont fondamentalement hors de portée des robots et des machines, même avec de déraisonnables ressources mises en œuvre…

Des techniques scientifiques fondamentales se sont révélés incontournables pour faire évoluer les outils de l'« IA », morphologie différentielle, morphologie statistique, transformée de Fourier, transformée en ondelettes, filtrage, codage, convolution, corrélation entre pixels voisins dans le cas de traitement et reconnaissance d'images… Pour autant, en restant dans ce domaine de l'imagerie, il semble bien que la réputation et la réussite des techniques citées, intelligemment (scientifiquement) fondées, n'impliquent ni la lisibilité, ni la stabilité ou la validation des produits de l' « IA » et de l'assistance robotique pour la reconnaissance d'images.

Le cerveau mathématiquement modélisable ?



L'« IA » porte l'histoire de la machine pensante rêvée et de la révolution informationnelle. Et il y a continuité de cette histoire, 71 années durant, depuis 1948. Autour du mathématicien Norbert Wiener, en conjecturant « le cerveau mathématiquement modélisable », on jugeait réalisable ce rêve de projeter les facultés humaines sur les premiers ordinateurs. Alors on se tourna vers les neurones, des neurones formels[10] copiant les neurones biologiques, des outils mathématiques abstraits très simples, conçus pour calculer une somme pondérée des valeurs 0 ou 1 entrées, et soumis à une fonction d'activation à seuil pour décider en sortie plutôt 0 ou plutôt 1… Les doter sans tarder de capacité

8 Jean-Michel Besnier, auteur de *L'Homme simplifié : le syndrome de la touche étoile*, publié chez Fayard (2012). La même année, chez Pluriel, il a également publié *Demain les posthumains : le futur a-t-il encore besoin de nous ?*

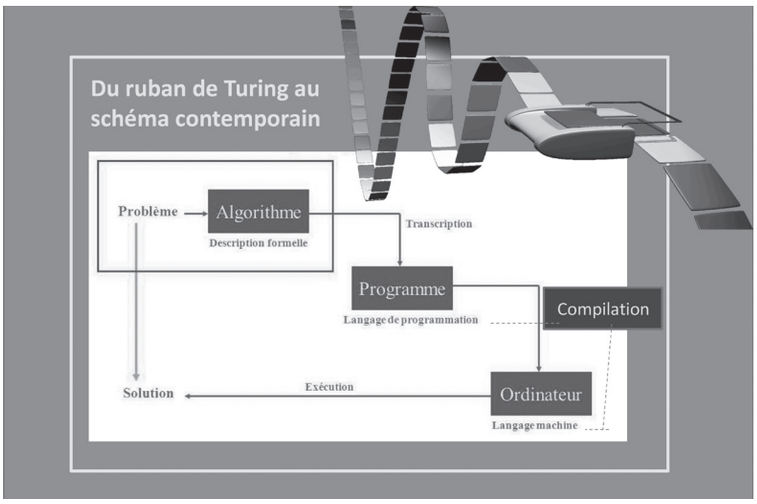
9 Jean-Louis Dessalles, auteur de *Des Intelligences très artificielles*, publié chez Odile Jacob, 2019.

10 W. Mc Culloch et W. Pitts inventèrent le neurone formel en 1943, et D. Hebb inventa en 1949 la règle pour doter les neurones formels de capacité d'apprentissage… Le premier traité suivant cette règle est dû à A. Samuel en 1956.

d'apprentissage fut dès 1949 une recommandation des neuropsychologues. Le premier traité de *machine learning* est publié en 1956.

Le premier laboratoire d'« IA » est fondé au MIT, en août de la même année, par John Mc Carthy et Marvin Minsky qui surent attirer des crédits suffisants appâtés par les promesses d'avenir de l'« IA ». Parallèlement en France était créé à Grenoble le laboratoire d'étude de la traduction automatique, cofinancé par le CNRS et par l'Armée.

Les machines peuvent-elles penser ?



Le thème « les machines peuvent-elles penser ? » fut une véritable obsession pour le mathématicien anglais Alan Turing. Turing s'intéressa aux travaux de John Von Neumann, et mit au point en 1936 le concept d'une machine universelle, comme un objet mathématique, capable de calculer tout ce qu'un processus algorithmique de calcul communiqué à la machine serait capable de faire. Un processus algorithmique de calcul n'est rien d'autre que la séquence « écrite » des règles opératoires à suivre propres à ce calcul. Il doit être ensuite traduit dans un langage de programmation. C'est au tour du programme de communiquer l'algorithme à la machine et de commander le calcul. Partant de là, à la suite de Turing, tout étant nombre binaire et tout étant calcul, le mot « algorithme » continuera à signifier description des règles ou instructions précises à appliquer successivement sur toutes données numériques bien préparées afin d'obtenir sur ordinateur la résolution d'un calcul précis, « une belle recette de cuisine informatique », dit Cédric Villani, strictement suivie par l'ordinateur sans la moindre pensée. Le programme associé à cet algorithme commandera en sortie (aujourd'hui à l'écran ou sur imprimante) le résultat attendu, lequel illustre un problème précis ou fournit une information répondant à un objectif précis. Au temps de Turing, un ruban mémorisait les données et tous les états successifs du calcul, ce ruban-mémoire était théoriquement infini.

Depuis, contrôlabilité et finitude se sont imposées dans la définition d'un algorithme, intégrant désormais séquence finie d'instructions et nombre fini de données.

Tout ramener à manipulation de symboles sur ordinateur

Les ordinateurs modernes sont essentiellement des réalisations concrètes de machines de Turing, mais à mémoire finie. *Computing machinery and intelligence* est le texte fondateur de Turing de 1950, cela faisait plus d'une dizaine d'années qu'il s'interrogeait : les machines pourraient-elles aussi tenir une conversation humaine ? Alan Turing introduisit ce qui deviendra le célèbre jeu-test de Turing, un humain en confrontation verbale avec un opérateur, éventuellement pensant, doit pouvoir déterminer si cet opérateur est un humain ou bien une machine (un ordinateur). Ce test n'a jusqu'ici jamais été passé avec succès pour une machine.

Une des questions posées par Turing était : « Comment lier pensée et langage de façon symbolique ? » Cette abstraction recherchée conduisit à un rapprochement fort pertinent, linguistique, science et technologie, pour tout ramener à des manipulations de symboles. Voilà qui fut à l'origine des premiers développements de l'assistance robotique pendant la guerre et des progrès de l'informatique avancée depuis. La guerre avait imposé de savoir décrypter les codes secrets des nazis, puis la guerre froide commanda de savoir traduire automatiquement en anglais les données des textes russes et vice-versa. Les enjeux étaient bien là.

Nouveaux enjeux, les méga-données ou *Big Data*…

L'explosion actuelle du nombre des données numérisées est largement due à leur facilité d'acquisition (capteurs, sites internet, smartphones, cartes de fidélité, etc.). Un changement d'échelle contraint les professionnels de l'information. Tous les paysages documentaires se sont complexifiés. Les données arrivent même en continu ! Mais elles sont mal spécifiées, comment retrouver les aiguilles au milieu des tas de foin ? C'est un peu la question. Une question qui coûte en infrastructures de stockage des données, qui coûte, en consommation énergétique mondiale, au moins 2 % d'entre elles[11].

Robots et machines seraient seuls à même de fouiller intelligemment ces données massives, forme actualisée de l'obsession de Turing : « Les robots et les machines peuvent-ils penser ? ». Les mêmes questions sont formulées et reformulées. Pourraient-ils aussi être intelligents, avec nous ou contre nous ? Pourraient-ils être intelligents tout court ? La traçabilité des procédés qui manipulent les données est-elle encore loin d'être assurée ? Les algorithmes d'apprentissage sont-ils fondés, vérifiables et certifiables ? Plus généralement les algorithmes de l'informatique avancée sont-ils hypothético-déductifs et déterministes ? Ou bien comportent-ils des aspects aléatoires pas forcément bien traités par les méthodes statistiques utilisées pour analyser les données ? Sur l'automation et sur la révolution informationnelle que nous connaissons, bref sur tous les processus d'automatisation visée, il y a plus de questions que de réponses. Et pour y répondre, on fait un formidable appel à l'intelligence humaine.

Le système de classification statistique ne comprend rien

Seulement échantillonnée, la statistique n'est pas toujours qualifiante. Sur l'exploration des *Big Data*, que se passe-t-il si le résultat visé n'est pas fourni au sein des données d'entrée ? Même dans ce cas, le risque de biais ou d'erreur n'est pas négligeable. Il faut penser à ce risque en imagerie biomédicale. Il faut penser aux risques de biais pour la reconnaissance faciale, pour la personne qui, « mal apprise » par le logiciel, est tuée par une voiture autonome… Un autre exemple un peu trivial, mais tellement explicite, montre la nature du risque d'erreur : partant de résultats statistiques montrant que la probabilité est plus grande de mourir sur un lit d'hôpital que dans son propre lit, il serait erroné d'en déduire et de conclure « les hôpitaux endroits les plus dangereux » !

Souvent l'apprentissage avec des réseaux de neurones s'appuie sur une démarche de classification statistique des données, afin de les rendre utiles pour l'utilisateur-expert qui comprend, mais le système de classification, lui, ne comprend rien ! Avoir de l'esprit critique, pouvoir argumenter, c'est encore le fort de l'utilisateur-expert, un homme intelligent.

Les jeux où le mot réflexe a remplacé le mot intelligence ?

En matière de jeux, l'« IA » n'erre plus, ne balbutie plus, depuis 2016. Deux étapes furent nécessaires : La première datait de 1958, la plus marquante des promesses de l'« IA ». Elle promettait avant dix ans un algorithme équipant un ordinateur devant battre le champion du monde du jeu d'échecs, mais *Deep Blue* d'IBM contre Kasparov, ce ne sera qu'en 1997 ! Trente-neuf ans et non dix ans s'écoulèrent donc avant que se réalise la prédiction de Herbert Simon.

Sans diminuer la performance informatique réalisée, disons que l'algorithme produit se contentait d'explorer un espace de possibilités de jeu fondamentalement fini, suivant des règles en nombre fini, et il avait pu basculer en temps fini du recensement de tous les coups possibles sur un petit nombre de coups pertinents pour finaliser une partie gagnante. Les promesses jusqu'alors non tenues de l'« IA » étaient temporairement « effacées ».

La deuxième étape suivit, le défi d'une nouvelle prouesse dans les jeux, au go cette fois, défi lancé sans promettre un délai.

11 Si l'on ajoute les coûts de connexions et interconnexions, c'est environ 7 % de la production mondiale d'électricité.

Continuer à parler d'« informatique avancée »

Avec l'apprentissage profond numérique et la magie des réseaux de neurones, le succès s'appelle AlphaGo de *Google Deep Mind* contre le champion du monde Lee Sedol. Impact considérable à la fois pour le grand public et pour les développeurs d'« IA », c'était en 2016, 19 ans après *Deep Blue* d'IBM. Toutefois, le glorieux algorithme d'« IA » de 2016 ignorait les règles non écrites du plaisir de jouer !

AlphaGoZéro et AlphaZéro lui ont succédé avec 1 000 fois moins d'options de jeu explorées, ce dernier logiciel aurait inventé sa propre façon de jouer à partir des règles de jeu et bien sûr des données enregistrées de très nombreuses parties d'entraînement. Continuer à parler d'« informatique avancée » paraît fort pertinent, d'autant plus que la suite de l'histoire est maintenant faite de championnats d'ordinateurs « machine contre machine », des combats de jeux entre artificiels qui peuvent être de conception intelligente sans être intelligents. On peut conjecturer qu'à force les ordinateurs joueront la même fin de partie répétée. Qu'il en soit ainsi pour tous les jeux fermés et finis n'est pas très étonnant.

Toutefois, avec ces expériences dans le monde des jeux, échecs, go, etc., la preuve est indirectement donnée que la clé de l'« IA » n'est pas le développement cognitif. Alors la traduction de « IA » par intelligence artificielle est invalidée.

La prétendue pensée algorithmiquement produite

Entre homme et machine, le dualisme dominé-dominant populaire serait devenu un faux débat puisqu'il n'y a plus d'engagement de champion humain dans ces championnats d'ordinateurs. Il n'est plus de « pensée algorithmiquement produite » en opposition à la pensée humaine. Mais la suite de l'histoire de l'« IA » n'est peut-être pas encore écrite.

La problématique inversée, suggérée dès le début de cette communication, « servir l'humain, l'intérêt collectif et le bien individuel » s'avèrerait naturellement la meilleure orientation d'avenir pour tous les nouveaux produits de l'« informatique avancée ». Les nouveaux métiers auront en responsabilité les travaux indispensables sur la préparation et la gestion des données, sur la révision des règles et l'adaptation des législations, sur les interfaces homme-machine, sur les certifications des logiciels, sur l'amélioration de la cybersécurité, sur les preuves des conjectures pour plus de scientificité, sur les exigences de respect de la vie privée, et que la liste s'allonge, on ne peut formuler d'autre souhait, car le stockage et l'analyse des méga-données d'une part, l'algorithmique et l'assistance robotique d'autre part, peuvent engendrer des bienfaits sociétaux, à commencer par l'emploi.

En guise de conclusion

Les technologies de l'« informatique avancée » sont inadéquates à copier les capacités reines de l'intelligence humaine. L'appropriation des progrès réalisés et des « outils » disponibles devrait être une évidence dans l'assistance robotique. La pensée humaine en opposition à la soi-disant pensée algorithmiquement produite demeurera certainement un vrai sujet de débat.

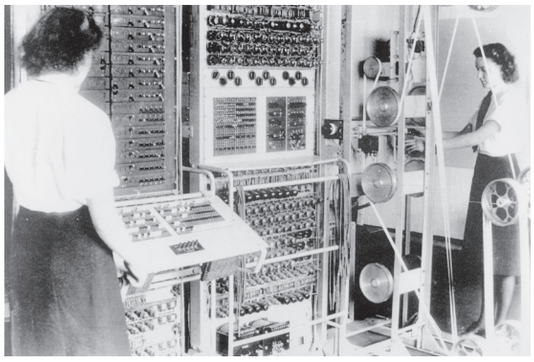
Qu'il me soit permis de dire que la pensée humaine peut générer de la jouissance intellectuelle, cet état d'émotion suprême qui suit une trouvaille, une découverte, un éclair d'intelligence, il m'étonnerait qu'un algorithme en fasse de même (?)

LE JULES VERNE DES ROBOTS, ISAAC ASIMOV

Geneviève Nihoul

Nous allons parler de science-fiction. Pour beaucoup, ce n'est qu'une sous-littérature mais pour d'autres, elle représente par excellence la littérature moderne de l'âge de la science. Entre ces deux appréciations excessives, on pourrait la considérer comme une littérature entretenant des relations ambiguës avec la science et mêlant volontiers imaginaire et raison, ou encore comme une fiction spéculative. Comme dans tous les genres d'écritures, il y a de la bonne science-fiction comme il y en a de la mauvaise et l'on peut reconnaître qu'il y a beaucoup plus de mauvaise que de bonne !

Nous présenterons ici un grand écrivain dont l'imagination visionnaire, épaulée par de fortes connaissances scientifiques, a produit quelques chefs d'œuvre qui justifient largement le titre de cette contribution. Isaac Asimov est peu connu en France. D'origine russe, émigré enfant en Amérique, il passa un doctorat de biochimie en 1948 et fut nommé chargé de cours à l'université de Boston jusqu'en 1956, date à laquelle il décida de se consacrer à l'écriture. Encore étudiant, il avait commencé à écrire des nouvelles de science-fiction : la première fut publiée en 1939 mais c'est avec la merveilleuse nouvelle *Nightfall*, en 1941, qu'il commença à être connu. Une de ses inventions la plus connue concerne les robots : à partir de 1940, il commença à publier toute une série de nouvelles regroupées plus tard sous forme de livres. Signalons que c'est dans la nouvelle *Liar*, parue en 1941, qu'apparaît le terme « robotique » promis à un grand avenir.



En 1943, un ordinateur de décryptage Colossus Mark 2.

Il s'agit vraiment d'une œuvre très en avance sur son temps : en 1940 les ordinateurs sont à l'état embryonnaire. Les ordinateurs les plus performants de l'époque sont ceux de Bletchey Park où travaillait le célèbre Turing. Vus leur taille et leur manque de performances, on ne peut envisager quelque chose ressemblant, même vaguement, à un robot. Asimov comprend que l'avenir permettra de créer une intelligence artificielle grâce non seulement à la découverte de nouveaux matériaux permettant la création de ce qu'il appelle des « cerveaux positroniques » mais aussi grâce aux mathématiques et à leurs nouveaux algorithmes. Un cerveau positronique tient le rôle d'unité centrale pour les robots et leur fournit une forme de conscience décelable par les humains. Asimov resta vague concernant les détails techniques sur la structure de ce cerveau. Les histoires d'Asimov se concentrant avant tout sur le logiciel même des robots et, dans U.S. Robotics Inc., l'immense usine ayant l'exclusivité de fabrication des cerveaux positroniques, ce n'est pas par hasard que deux des trois personnages principaux sont des mathématiciens. La troisième, et la plus importante en fait, est la « robopsychologue », Susan Calvin, qui essaye de comprendre et de régler les rapports entre robots et humains. Elle insiste d'ailleurs bien sur le fait qu'elle n'est pas psychologue des humains, sa préférence allant visiblement aux robots ! Comme personnages intervenant souvent, signalons enfin deux malheureux que l'on pourrait décrire comme testeurs en situation réelle des robots nouvellement créés et auxquels il arrive des histoires assez extraordinaires, et souvent pleines d'humour, dans leurs rapports avec ces nouveaux instruments qui deviennent, au cours des histoires, de plus en plus humains.

Avant de décrire, très brièvement, quelques-unes des histoires, je voudrais résumer les constantes dans cette œuvre visionnaire : les robots d'Asimov ne sont jamais menaçants mais ils ne sont pas aimés par la population. Celle-ci apprécie certes les services qu'ils peuvent rendre, en particulier travailler dans des conditions qui peuvent être dangereuses pour les humains. Mais le roman de Mary Shelley, *Frankenstein ou le moderne Prométhée*, publié en 1818 ne l'oublions pas, a rempli de terreur les humains qui ont peur que les robots créés par l'homme ne se retournent contre lui comme le monstre créé par Frankenstein. Aussi tous les robots sans exception doivent obéir à trois lois qui sont implantées dans le cerveau du robot : la première loi dit qu'un « robot ne peut porter atteinte à un être humain ni, restant passif, laisser cet être humain exposé au danger. » Elle protège complètement l'homme contre le robot. La seconde loi dit qu'un « robot doit obéir aux ordres donnés par les êtres humains, sauf si de tels ordres sont en contradiction avec la première loi. » Elle asservit le robot à l'homme (du moins dans l'esprit des hommes mais les robots, eux, n'en sont pas conscients). La troisième enfin s'écrit : « Un robot doit protéger son existence dans la mesure où cette protection n'entre pas en contradiction avec la première ou la deuxième loi. » Elle empêche un robot (qui coûte très cher) de prendre des risques importants sauf, bien sûr, si on le lui ordonne.

À partir de là, Asimov va étudier avec passion, et humour, les rapports difficiles entre les robots et les humains qui s'en méfient énormément. Si les premiers robots sont assez primitifs, Susan Calvin et ses collègues mathématiciens vont rapidement développer des cerveaux suffisamment performants pour qu'on puisse parler de conscience robotique voire de morale, et c'est évidemment à partir de là que d'innombrables problèmes vont se poser. Asimov s'ingénie à montrer toutes les situations où les robots vont être mis en difficulté par des contradictions. Un exemple : un robot intelligent sait que fumer est mauvais pour un homme. Doit-il, en restant passif devant un fumeur, le laisser s'empoisonner ?

Il faudrait pouvoir analyser les subtilités de chaque robot mis en scène par Asimov mais, pour faire court, nous avons sélectionné trois nouvelles qui correspondent à différents stades de développement des robots. Les premiers robots sont des êtres frustes : ils sont construits pour remplir une fonction donnée. L'histoire d'un robot « bonne d'enfants » est un bon exemple : une petite fille a reçu un robot qui est doué d'une petite intelligence. Il peut non seulement la garder mais aussi jouer avec elle. Il est évidemment un compagnon de jeux idéal et est doué de suffisamment de sensibilité pour rendre les rapports entre eux intéressants : il est capable de bouder si elle triche et, de son côté, elle lui raconte des histoires pour se réconcilier avec lui. Il peut même être triste aussi. Mais les humains ne l'aiment pas et la mère renvoie le robot : sa fille fait alors une dépression sévère et finira par obtenir le retour de son compagnon.

Ce robot-là est encore primitif : il ne parle pas et est dédié à une seule tâche. Mais très rapidement, les robots deviennent plus capables de réflexion et sont alors bannis de la Terre pour être utilisés dans le système solaire colonisé par les humains pour ses ressources minières ou énergétiques. On leur confie des tâches de plus en plus difficiles et ils sont amenés à remplacer complètement les humains dans des conditions quasi impossibles pour ceux-ci.

Nous arrivons ainsi à un robot qui est doué de raison appelé QT. Il est sur une station interplanétaire qui sert à renvoyer sur la Terre de l'énergie solaire à l'aide d'un convertisseur d'énergie et il y dirige une équipe de robots un peu inférieurs qui font tourner la station. C'est, en fait, le premier robot suffisamment intelligent pour manifester de la curiosité quant à sa propre existence. Quand les deux humains, encore présents pour vérifier s'il peut vraiment diriger la station lui expliquent que c'est eux qui l'ont créée à partir d'éléments venant de la Terre, il est plus que sceptique. Impossible de ne pas citer sa réponse : « Regardez-vous : les matériaux dont vous êtes faits sont mous et flasques, manquent de force et d'endurance et dépendent pour leur énergie de l'oxydation inefficace de tissus organiques. » Ce disant, il montre un sandwich qu'un des hommes est en train de manger ! Il ajoute : « Vous tombez périodiquement dans le coma… En un mot, vous n'êtes que des pis-aller. » « Je suis composé d'un métal résistant, je jouis d'une conscience sans éclipses, je puis facilement supporter des conditions climatiques extrêmes. » « J'absorbe directement l'énergie électrique et je l'utilise avec un rendement voisin de cent pour cent. » Cette tirade est évidemment mal reçue et les humains le prient de trouver une autre explication. Un peu plus tard, le robot revient et explique qu'il a tout compris : à bord, tout le monde « sert » le convertisseur d'énergie donc celui-ci est le Maître. Citons à nouveau : « Le Maître a tout d'abord créé les humains, la catégorie la plus basse et la plus facile à réaliser. Il les a remplacés graduellement par des robots occupant le niveau immédiatement supérieur et enfin il m'a créé pour prendre la place des derniers humains. » Pour finir, le robot convertit les autres robots qui vont répétant : « Il n'y a pas d'autre Maître que le Maître et QT est son prophète ». Comme les deux hommes ont tendance à « blasphémer » d'après lui, il les enferme, en douceur, dans le carré. Mais au cours d'une tempête solaire particulièrement difficile, il maintient parfaitement le faisceau dirigé vers la Terre et les deux humains concluent avec philosophie qu'après tout il fait très bien son travail et que le reste n'a pas d'importance, et repartent vers la Terre… sous le regard compatissant du prophète qui pense que le Maître les rappelle à lui.

Et puis les robots deviennent complètement identiques, extérieurement, aux humains : nous arrivons aux élections du maire de New York, devenue la capitale la plus importante du monde. Deux candidats s'affrontent et l'un d'entre eux accuse l'autre d'être un robot : son argument est qu'on ne l'a jamais vu manger en public ni dormir. L'accusé refuse de faire une démonstration en arguant du respect de sa vie privée. La tension monte d'autant plus que le supposé robot a été un excellent juriste et a des chances d'être élu. Mais l'accusation portée contre lui pèse lourd : et il résout le problème magnifiquement. Au cours d'une manifestation organisée devant chez lui par des extrémistes religieux, il se fait interpeller par un homme qui l'injurie et le met au défi de lui taper dessus : rappelez-vous la première loi des robots. Et le candidat, excédé, lui envoie un magnifique coup de poing qui fait s'effondrer le contestataire : horrifié, le candidat le fait transporter et soigner dans sa maison mais le fait est là. Et Susan Calvin, la robopsychologue qui suivait bien sûr l'affaire avec intérêt, s'éloigne en criant aux journalistes qui l'interrogent : « il est humain. » Et il est élu à une forte majorité.

Mais, en privé, elle lui dira plus tard que ce coup de poing ne prouve rien car, si quelqu'un a été capable de faire un robot humanoïde comme lui, il aura été capable de faire un robot plus grossier comme son contradicteur : or, ajoute-t-elle, rien n'empêche un robot de frapper un autre robot. Nous ne saurons donc pas si le nouveau maire est un robot : mais, conclut Susan Calvin, un maire qui obéit aux trois lois de la robotique est un maire remarquable, au service de ses concitoyens, travailleur infatigable et incorruptible. Que peut-on demander de plus ?

Comme vous le voyez, Asimov avait anticipé la plupart des problèmes qui vont se poser avec l'intelligence artificielle. Rappelons que Turing, en 1950, avait déjà proposé un test pour essayer de différencier un ordinateur d'un humain.

Et maintenant quittons la fiction. Les robots ont envahi notre existence, non pas sous forme humaine certes, mais sous des formes correspondant à leur utilisation. Car, pour le moment ces machines artificielles sont hautement spécialisées. Néanmoins signalons quelques exemples : un robot humanoïde créé par SoftBank Robotics qui est capable d'identifier les visages et les principales émotions humaines. Pepper parle aux humains et a été conçu pour assurer l'accueil, l'information et l'orientation des visiteurs d'entreprises, magasins ou banques. Elle coûte quand même cher, mais on envisage déjà de la doter d'une famille.

Pepper, le robot parlant de SoftBank Robotics, et sa famille.

Honda a créé un robot ASIMO, une presque anagramme clin d'œil à notre auteur, qui est doté d'une mobilité proche de celle des humains, monte les escaliers et joue au football (avec succès). Un dernier exemple consiste en un petit robot capable d'exprimer des émotions. Il a été conçu comme compagnon de personnes isolées et il manifeste, paraît-il, une grande empathie. Est-ce notre avenir ?

COMMISSION DES BEAUX-ARTS

Responsable : Monique Bourguet

SÉANCE DU 1ER AVRIL 2019

FEMMES ET CRÉATIVITÉ

INTRODUCTION

Monique Bourguet

Remercions notre confrère Philippe Granarolo, adjoint à la culture et à l'éducation de son accueil toujours chaleureux. Un grand merci également à la municipalité de La Garde qui accueille le salon et la commission des beaux-arts de l'académie du Var.

Fondée à l'origine en 1817, notre académie a pour but de concourir au développement de la culture dans tous les domaines, et, à ce titre, elle réunit historiens, scientifiques, gens de lettres, poètes et artistes.

Elle fait partie des trente-deux académies de province réunies, sous l'égide des cinq académies de l'Institut de France, formant la Conférence nationale des académies des sciences, lettres et arts.

L'académie se réunit en séances mensuelles auxquelles s'ajoutent les Heures réservées aux conférences particulières, et les journées à thème que sont les colloques. L'ensemble est ouvert au public que nous espérons nombreux.

Elle comprend quatre commissions, sciences, histoire et archéologie, littérature, et enfin beaux-arts, dont la séance d'aujourd'hui se déroule en association avec le salon des beaux-arts.

Il convient maintenant d'aborder le thème de la commission de ce jour : Femmes et créativité.

La créativité est définie dans le Larousse comme, je cite, « la capacité d'imagination, d'invention, de création ».

Pendant longtemps, les femmes n'ont pas été reconnues comme créatives à part entière, mise à part leur capacité de création de mère qui leur est propre.

Selon les études faites par les historiennes de l'art américaines Ann Harris et Linda Nochlin, organisatrice de l'exposition *Femmes peintres* en 1976 à Los Angeles, il y aurait eu, de 1400 à 1800, 500 femmes artistes-peintres répertoriées, dont 212 françaises.

En France, l'Académie royale de peinture et de sculpture, est ouverte aux femmes dès sa création, mais des modifications ultérieures la transforment en bastion masculin, malgré la présence de quelques femmes dont une des plus connues est madame Vigée-Lebrun. Les salons périodiques organisés par cette académie depuis 1667 leur restent accessibles, leur permettant une reconnaissance artistique.

Pour sa rivale, l'Académie de Saint-Luc, plus ouverte aux femmes, ces historiennes avancent le chiffre de 130 femmes sur 4 500 noms de maîtres recensés entre 1617 et 1777, date de son abolition.

La Révolution française, malgré les grands principes mis en avant, les écarte de la Société populaire et républicaine des arts fondée en 1793, comme elle les a écartées du droit de vote.

En 1881, la création de l'Union des femmes peintres et sculpteurs leur donnent du poids et les rend solidaires.

Enfin, en 1896, les femmes peuvent entrer à l'École des beaux-arts à Paris, ce qui sera suivi en 1903 de la possibilité de concourir pour le Grand prix de Rome, leur permettant une plus grande facilité d'accès aux commandes.

Au Salon de 1865, Berthe Morisot, pour son tableau *Chaumière en Normandie,* reçoit de la part du critique Gonzague Privat un compliment qui traduit la mentalité de l'époque : « Bientôt, ce seront les mains praticiennes des plus élégantes femmes du monde, qui tiendront la brosse et qui montreront aux hommes la façon dont on fait de la bonne peinture ».

Pour commencer, Philippe Granarolo posera le problème de la beauté, au centre de la création artistique.

Rémy Kertenian montrera comment le vêtement devient un vecteur social essentiel dans la libération du corps de la femme et de l'émancipation féminine du XVIII^{e} siècle à nos jours.

Un aspect moins connu de l'art a été choisi pour faire apparaître l'implication des femmes et leur génie inventif et créatif : Colette Gluck présentera l'art de la mode et des arts décoratifs.

LA BEAUTÉ EST-ELLE FÉMININE ? [1]

Philippe Granarolo

« Car c'est l'exercice de ces organes [d'attaque et de défense] et des facultés intellectuelles correspondantes qui entretient la laideur et rend plus laid encore. C'est pourquoi le vieux babouin est plus laid que le jeune, et la jeune femelle du babouin ressemble le plus à l'homme : et donc elle est plus belle. – Que l'on en tire une conclusion sur l'origine de la beauté des femmes »[2] Friedrich Nietzsche.

Faut-il voir dans cette comparaison entre la femme et la jeune femelle du babouin un indice supplémentaire de la prétendue misogynie nietzschéenne ? Ou notre philosophe manifeste-t-il une fois de plus un remarquable flair ? Nos connaissances biologiques et paléontologiques, infiniment supérieures à celles dont disposait le penseur allemand du XIXe siècle, vont-elles dans le même sens, ou nous contraignent-elles à corriger sérieusement le diagnostic nietzschéen ? C'est à l'élucidation de ces interrogations que sera consacrée cette brève étude, dont nous espérons qu'elle ne nous vaudra pas d'être à notre tour accusé de misogynie.

La beauté a-t-elle un genre ?

En langue française, le mot « beauté » est du genre féminin. Il en est de même dans presque toutes les langues européennes (*Schönheit* en allemand, *bellezza* en italien, *belleza* en espagnol, etc.). Mais le genre grammatical est-il un argument suffisant pour féminiser une notion ? Rien n'est moins sûr. Les féministes, souvent à juste titre, se sont insurgées contre le phallocentrisme de nos grammaires, depuis cette pionnière que fut en France Luce Irigaray, auteure d'un texte majeur publié en 1985 : *Parler n'est jamais neutre*[3], jusqu'au discours contemporain beaucoup plus radical de l'américaine Judith Butler, dont le livre *Gender trouble* publié en 1990, et traduit en français sous le titre *Trouble dans le genre / Pour un féminisme de la subversion*[4], remet en cause, dans la totalité de ses dimensions, l'idée même d'une naturalité du genre. « Ce que nous voyons dans le genre comme une essence intérieure est fabriqué à travers une série ininterrompue d'actes, cette essence est posée en tant que telle dans et par la stylisation genrée du corps », affirme-t-elle (op. cit., p. 36).

Même si elle n'aborde pas frontalement la question de la beauté dans son ouvrage, il paraît évident que Judith Butler considérerait qu'en attribuant le genre féminin à la notion de beauté, et en considérant comme quasiment naturelle cette attribution, nous sommes victimes du partage phallocratique dans lequel le féminisme lui-même s'est laissé piéger, et auquel il doit s'arracher. Même si l'argumentaire de la féministe américaine est parfois convaincant, il faut le reconnaître, et si ses analyses renouvellent en profondeur le discours féministe, faut-il la suivre dans sa totale dénaturalisation du genre ? Peut-on écarter de façon aussi péremptoire la nature, et plus nettement encore la biologie, oubliant ainsi que si nous sommes des êtres sociaux, nous sommes aussi le fruit d'une longue évolution animale ? Écarter cette certitude de nos théories, n'est-ce pas sombrer dans un artificialisme aussi contestable que le naturalisme avec lequel nous avons heureusement su prendre nos distances ?

La beauté dans le monde animal et dans l'humanité archaïque

Nietzsche a sans doute raison quand il enracine dans l'histoire de la civilisation le caractère féminin de la beauté. Libérée par une très archaïque division du travail des fonctions d' « attaque et de défense », la femme a échappé toujours davantage à la pression sélective qui pesait sur le groupe masculin. Mais il faut néanmoins nuancer les affirmations nietzschéennes à la lumière à la fois de la biologie et de l'ethnologie.

Si l'on se penche sur le monde animal, on constatera une incontestable masculinité de la beauté dans l'immense majorité des espèces vivantes. Judith Butler viendrait sans doute ici nous semoncer, en nous reprochant de

1 Ce texte est la version abrégée d'une conférence prononcée en mai 2013 à Clermont-de-l'Oise, dans le cadre d'un colloque national intitulé « De la beauté » organisé par l'association « Arts et thérapie ».
2 Friedrich Nietzsche, *Aurore*, § 25, *Œuvres philosophiques complètes*, tome IV, Paris, Éditions Gallimard, 1970, p. 34-35.
3 Luce Irigaray, *Parler n'est jamais neutre*, Paris, Éditions de Minuit, 1985.
4 Judith Butler, *Trouble dans le genre*, Paris, Éditions La Découverte, 2005.

camoufler un discours engendré par le partage phallocratique sous l'apparence d'un discours objectif. Et certes, il est toujours possible de dénoncer la conception de la beauté qui sous-tend toute affirmation de nature esthétique. Néanmoins, si l'on s'appuie sur le critère indiscutablement objectif de la nécessité biologique, si l'on appelle belles ces parties du corps qui n'apportent aucun avantage au plan de la survie, ces ornements qui relèvent d'une véritable gratuité par rapport à la pression darwinienne du *struggle for life*, tout nous amène à affirmer que c'est chez les mâles que se manifeste très majoritairement une recherche esthétique absente dans le sexe féminin. Les femelles ont tout intérêt à passer le plus inaperçues possible durant les périodes d'incubation en particulier. Les mâles, objectera-t-on, seraient-ils, quant à eux, indifférents aux dangers qu'entraîne une parure éclatante ? Sans doute pas. Mais deux raisons peuvent être invoquées, compatibles l'une et l'autre avec le schéma darwinien. La première est que les parures du mâle sont un facteur de séduction, et que la nécessité de l'emporter dans la lutte pour la reproduction rend secondaire le poids du danger ainsi encouru. La seconde est que les femelles dépensent la plus grande part de leur énergie dans les tâches de la maternité, tandis que les mâles, libérés de cette fonction, peuvent dépenser une part de leur énergie dans ce qu'il n'est pas excessif d'appeler une dimension « esthétique ».

Les mâles ne se contentent pas de modifier esthétiquement leur corps, ils « produisent » également des manifestations de type esthétique essentielles dans leur entreprise de séduction. Qu'on pense aux chants des oiseaux en période nuptiale, aux parades des mâles dans de très nombreuses espèces, à la roue effectuée par le paon, et à quantité de manifestations analogues.

Ainsi, que ce soit au niveau du corps et de ses ornements, ou à celui des comportements, on peut affirmer que la beauté serait plutôt masculine avant que l'homme n'apparaisse. Et même avec l'humain, cette masculinité de la beauté tend un moment à se perpétuer. Certes chacun a en mémoire ces modifications esthétiques tout à fait extraordinaires que sont les cous des « femmes girafes » ou les lèvres des « africaines à plateaux ». « Esthétiques », oui, incontestablement, toujours en fonction du critère biologique précédemment utilisé, quelles que soient nos réactions occidentales et/ou modernes à ces artifices. Que le beau soit relatif dans son contenu, qu'il varie considérablement selon les cultures, ne retire rien à l'universalité de son empire, et une telle relativité n'a pas à être prise en compte dans la recherche qui nous occupe. Mais pour l'essentiel, dans l'immense majorité des tribus archaïques, ce sont les hommes qui enjolivent leurs corps, qui les parent des plus beaux atours, qui rivalisent d'inventions esthétiques dont les travaux ethnographiques nous offrent un fabuleux inventaire : maquillage des guerriers dans la plupart des ethnies, tatouage des Indiens d'Amérique, bijoux des hommes aztèques ou incas. L'effort pour embellir son corps, le rendre plus visible, l'arracher à la monotonie naturelle, cet effort est incontestablement masculin. L'on peut bien sûr recourir ici à nouveau à l'explication utilisée à propos des animaux : ployant sous le poids des maternités, les femmes des groupes archaïques n'ont plus guère de force à investir sur le plan de la beauté, ce sont les hommes qui disposent de ce surcroît d'énergie qui peut être dépensé en création esthétique.

Au terme de cette seconde étape de notre réflexion, nous pouvons donc conclure que dans le monde animal, comme dans l'humanité archaïque, la beauté est plutôt masculine. On en vient du même coup à se demander, ainsi que le faisait Marcel Braunschvig dans un ouvrage aujourd'hui oublié (*La femme et la beauté*, Armand Colin, 1929), « pourquoi dans l'espèce humaine, à l'inverse de ce qui se passe chez les animaux, nous rencontrons la beauté chez le sexe prétendu économe et l'effacement esthétique chez le sexe prodigue par définition ».

La beauté, apanage féminin

Nous avons vu que dans le monde animal, c'est en embellissant leur corps propre que les mâles dépensaient leur force vitale inemployée en la consacrant principalement à la séduction des femelles. Nous avons montré ensuite que dans les populations archaïques, c'est dans la parure, donc dans l'artifice, que les hommes exprimaient leur soif de beauté. Avec l'essor de la civilisation, c'est dans ces deux directions esthétiques que les femmes vont s'arroger un quasi-monopole. En développant une inventivité sans pareille sur le plan des artifices de séduction (bijoux, maquillage, vêtement, etc.), et, de façon plus subtile et moins maîtrisée, en travaillant inconsciemment à améliorer continûment la beauté plastique de leur corps. Ont-elles été en ces domaines le jouet de la puissance masculine, ainsi que le supposent la plupart de nos féministes ? Ce n'est pas impossible. Mais ne pourrait-on, sans porter atteinte à l'égalité des sexes en droit et en dignité, supposer chez la femme un culte spécifique de la beauté qui renvoie, sinon à une essence en effet contestable, du moins à une identité qu'il serait imprudent de nier ?

Contrairement aux femelles animales contraintes d'assurer leur propre défense (défense rendue particulièrement problématique au moment des naissances) et condamnées à dépenser leur force vitale dans cette unique direction, la femme, dès les premières sociétés organisées, ne voit plus peser sur elle seule ce fardeau. Suivant

une division remontant à des dizaines de milliers d'années, ce sont les hommes qui prennent en charge les fonctions agressives (chasse, guerre, protection de la horde). Nous pouvons donc, à partir d'un certain stade de développement de nos sociétés, redonner toute sa validité à l'intuition nietzschéenne qui nous a servi de point de départ. Loin de toute misogynie, la formule du paragraphe 25 d'*Aurore* suggère au contraire que la femme est beaucoup plus civilisée que l'homme. La laideur masculine, la grossièreté des traits du visage et de la morphologie masculine, sont les indices de ce qu'il reste de primitif chez l'homme, elles sont les résidus de la vie sauvage et de ses terribles nécessités. Mise à l'abri de ces contraintes, la femme a pu consacrer ses forces à la séduction en déployant une inventivité esthétique inouïe dont seuls les préjugés de l'ethnocentrisme nous masquent parfois la prodigieuse créativité. Pendant que la femme s'embellissait en affinant son corps et en le parant de mille feux, l'homme, on le comprend, ne pouvait que valoriser les activités agressives et « laides » auxquelles il consacrait ses forces afin de se masquer à lui-même son infériorité et sa primitivité.

Loin d'être domestiquée par la ruse phallocrate, la femme n'a-t-elle pas au contraire triomphé depuis des millénaires en se livrant au culte du beau tandis que l'homme, se persuadant avec mauvaise foi de sa prétendue supériorité, n'avait de cesse que de quitter le champ de bataille pour se laisser attirer à son tour dans le cercle esthétique de la civilisation par tout l'artifice de séduction que la femme manipule avec génie ? On ne s'étonnera plus de ce que le même Friedrich Nietzsche, après avoir affirmé le caractère féminin de toute esthétique, ait pu écrire quelques années plus tard que « la femme parfaite est un type d'humanité supérieur à l'homme parfait »[5]. On aurait aimé sans doute qu'il franchisse un pas supplémentaire et qu'il finisse par affirmer que le Surhomme serait féminin. Seule l'indiscutable phallocratie de son siècle l'en a empêché, mais s'il ne s'est jamais prononcé explicitement en ces termes, quantité de textes nietzschéens suggèrent implicitement cette hypothèse, et prennent un nouvel éclairage si l'on les lit dans cette perspective dont nous avons vu qu'elle n'avait rien d'arbitraire.

Le genre à venir de la beauté

En poursuivant la lecture d'*Aurore*, on trouvera au cinquième et dernier livre de l'ouvrage de 1880, précisément au paragraphe 515, les réflexions suivantes qui prolongent incontestablement notre panorama : « Pourquoi la beauté s'accroît-elle avec la civilisation ? Parce que, chez les civilisés, les trois motifs de laideur se font de plus en plus rares : premièrement, les affections, dans leurs explosions les plus violentes ; deuxièmement les efforts physiques de nature excessive ; troisièmement la nécessité de provoquer la peur par son aspect [...] »[6]. Creusons et actualisons l'interrogation nietzschéenne : si la civilisation, par son essor, a substitué toujours plus nettement la beauté à l'ancienne laideur qui représentait une arme essentielle dans le combat pour la survie, si cette substitution s'est effectuée essentiellement dans la moitié féminine de l'espèce humaine, la partie masculine ne pouvant abandonner aussi radicalement la laideur, instrument de combat incontournable, si enfin un raffinement croissant de la civilisation est envisageable, qu'en sera-t-il de l'opposition du masculin et du féminin dans un avenir plus ou moins lointain ?

Tout nous oblige à supposer son progressif effacement, ce qui nous ferait rejoindre par un biais inattendu une part des hypothèses de Judith Butler quant à l'avenir du « genre ». La division masculin/féminin, que ce soit sous la forme animale d'une beauté masculine et d'une laideur plutôt féminine, ou sous la forme humaine et beaucoup plus récente dans le temps d'une beauté féminine et d'une laideur masculine, perdra insensiblement de sa pertinence. Une féminisation de l'homme, c'est-à-dire un embellissement de son corps et un souci croissant pour la parure, semble alors inéluctable. Quant à la femme, si elle s'est, dans les premiers temps de ses combats féministes, masculinisée, tout nous porte à croire qu'elle ne voit plus aujourd'hui dans sa préoccupation pour la beauté un signe de soumission.

Conclusion

La beauté, définitivement libérée des contraintes de la survie animale, pourrait bien à l'avenir devenir androgyne. En ce cas Platon, dans le plus somptueux de tous ses dialogues, *Le Banquet*, nous aurait livré non pas un mythe d'origine mais un récit d'anticipation.

5 Friedrich Nietzsche, *Humain, trop humain*, chapitre VII, § 377, *Œuvres philosophiques complètes*, tome II, volume 1, Paris, Éditions Gallimard, 1968, p. 222.

6 Friedrich Nietzsche, *Aurore*, chapitre VII, § 515, op. cit., p. 262.

MODE ET LIBERTÉ : LE VÊTEMENT COMME ÉLÉMENT DE LIBERTÉ DANS LA MODE FÉMININE EN OCCIDENT DU XIX^{e} SIÈCLE À LA FIN DU XX^{e} SIÈCLE

Rémy Kerténian

Le but de cette communication est d'exposer comment le vêtement peut être porteur de valeurs symboliques fondamentales permettant de relier deux éléments, l'un changeant et apparemment futile, l'autre pouvant être ressenti comme absolue nécessité pour tout être humain depuis la Déclaration des droits de l'homme et le premier principe de notre République. En effet, dès la fin du XVIII^{e} siècle, les femmes ont su se battre pour acquérir indépendance et libertés permettant de s'inscrire dans la voie de l'égalité, dans une société se souhaitant enfin fraternelle.

Le siècle des Lumières parle d'émancipation et beaucoup de femmes dans l'élite mondaine vont se piquer de philosophie et relayer ces idées. Les modes du règne de Louis XVI vont en être le reflet. Selon les principes rationnels des Lumières, les excès des modes rocailles et les contraintes qu'elles imposent au corps paraissent progressivement inacceptables intellectuellement. La liberté passe aussi par celle des mouvements du corps. Deux courants seront à la source de ce vent de simplification des garde-robes féminines. L'anglomanie, bien sûr, qui impose des robes moins encombrantes, sans panier ou encore des redingotes et des spencers pour dames, marquant pour la première fois un détournement des modes masculines vers la garde-robe féminine. L'autre influence déterminante fut celle du courant néoclassique déclenchant une véritable « anticomanie ». Pour être habillé à l'instar des Romaines, les robes tuniques vont d'abord s'imposer au théâtre avec M^{lle} Clairon, puis dans les soirées costumées. Pensons à celle organisée par M^{me} Vigée-Lebrun. En 1788, après une lecture du *Jeune Anacharcis* de l'abbé Barthélémy, elle drape l'ensemble de ses invités à l'antique et lance la mode de ces soirées à la grecque.

Avec la Révolution, les femmes vont participer à la rédaction de cahiers de doléances et organisent des clubs. Olympe de Gouges publie, en 1791, la *Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne* ; elle y réclame l'égalité des droits, dont celui de vote. Si une femme peut monter à la guillotine pour ses opinions, elle peut aussi monter à la tribune de l'Assemblée. Olympe n'aura droit qu'à l'échafaud. Condorcet est l'un des rares hommes à défendre le droit de vote des femmes en vertu des droits naturels du genre humain. En 1792, même à Londres, ces idées font écho et Mary Wollstonecraft publie *Vindication of the Rights of Woman*. En 1793, Claire Lacombe et Pauline Léon créent le Club des citoyennes républicaines révolutionnaires et n'hésitent pas à apostropher les députés pour réclamer l'égalité. Le club sera d'ailleurs interdit quelques mois plus tard. La Révolution accordera donc peu de droits aux femmes. En 1792, cependant, avec le mariage civil, le divorce par consentement mutuel est autorisé. Cette pratique restera minoritaire et ne touchera que les élites urbaines. Entre 1792 et 1802, on compte pour l'ensemble du territoire national 30 000 divorces contre 1 500 000 mariages. En 1793, alors que David menait à la Convention une réflexion sur le vêtement du nouveau citoyen, les femmes étaient absentes des débats et des projets envisagés. Elles conduiront donc elles seules leurs révolutions vestimentaires. La disparition de la société de cour et le rejet du luxe ostentatoire vécu comme antipatriotique accentueront le phénomène et vont les y aider.

En effet, avec le Directoire, un retour à la fête et à l'élégance se fait jour. Quelques femmes émancipées, ayant échappé à la guillotine et à l'exil, vont lancer une mode qui marquera toute l'Histoire. Les Merveilleuses entrent en scène. Thérésa Tallien, Fortunée Hamelin, Rose de Beauharnais (future Joséphine), Juliette Récamier et quelques autres vont désormais « s'habiller d'air ». Abolissant toutes contraintes, elles vont se vêtir en Romaines des bords de Seine. Le corps est voilé plus que couvert. Alors que dix ans plus tôt il fallait plusieurs malles pour transporter ses vêtements, désormais un sac suffit. Elles créent une silhouette tubulaire, longiligne. La taille marquée sous la poitrine est donc laissée libre. Certaines se coupent les cheveux à la « Caracalla », s'habillent en homme. Cette émancipation vestimentaire et comportementale sera enterrée par Bonaparte. Dès le 7 novembre 1800, le Premier consul fait édicter un décret par son préfet Dubois : Ordonnance concernant le travestissement des femmes. Les femmes y sont interdites du port des pantalons et doivent uniquement mettre des vêtements correspondant à leur sexe. Elles ne peuvent pas non plus exercer des métiers réservés aux hommes, puisque désormais leur vêtement les en empêche. Pour mémoire, cette ordonnance ne sera abrogée

qu'en 2013. Cela laisse songeur. Le Code civil adopté entre 1803 et 1804 confirmera l'infériorité des femmes. Bientôt le corset réapparaît et va régner en maître sur le XIX^{e} siècle.

Durant ce siècle de révolution technique et industrielle, les courants féministes vont s'organiser progressivement au sein des milieux fouriéristes et saint-simoniens. Ces derniers prônent l'égalité et l'accès à l'éducation, à l'université, etc. Dès la première moitié du siècle, des femmes vont aussi incarner cette lutte pour l'égalité et le vêtement sera l'un des vecteurs de la revendication. L'américaine Amelia Bloomer (1818-1894), journaliste et polémiste se fait un nom par sa volonté de réforme vestimentaire. Elle veut culotter les femmes avec un vêtement inspiré des pantalons turcs, afin de permettre l'aisance des mouvements, des déplacements. Elle fut, bien entendu, conspuée par la société puritaine de son temps. Pensons également à George Sand (1804-1876), qui dès son adolescence découpait les lacets de son corset. Plus tard, séparée de son mari, elle mène une vie libre et sans entrave, qui fait scandale. Elle s'habille régulièrement en homme et dit ressembler à « un petit étudiant de première année », puis adopte le costume des jeunes républicains. En 1838, Balzac de passage à Nohant évoque la camarade George Sand fumant le cigare en robe de chambre et pantalon rouge. En femme libre, elle s'autorise de passer d'un sexe à l'autre à sa convenance. C'est un statut d'exception ! Le peintre Rosa Bonheur (1822-1899) l'imitera avec succès.

Progressivement, en Angleterre, en Allemagne, aux États-Unis et en France les mouvements féministes s'organisent et vont communiquer. Le féminisme militant va devenir cosmopolite et international. Des congrès vont être organisés et réunir des femmes (et quelques hommes) des puissances occidentales. L'accès à l'éducation et à l'université reste primordial dans le combat. N'oublions pas Madeleine Brès qui doit son inscription à la faculté de médecine en 1861 à l'intervention de l'impératrice Eugénie. La Troisième République verra les organisations féministes se structurer en France. Nous n'en ferons pas ici le détail ni les petites avancées obtenues. Rappelons cependant que la loi de libéralisation de la presse, en 1881, permit à plusieurs femmes de devenir patron de presse : pensons à Marie Deraismes ou à Marguerite Martin. Parmi les figures incontournables du féminisme fin de siècle il faut citer Madeleine Pelletier (1874-1939). Grand médecin, militante féministe infatigable, elle s'habille régulièrement en homme et porte chapeau melon. Faisant fi des quolibets et des insultes elle répond : « Mon costume dit à l'homme : je suis ton égale ! »

Avec la Belle Époque, les modes font triompher la haute couture et la femme « ornée ». Worth, Doucet, les sœurs Callot inventent des silhouettes corsetées, des robes sinueuses emplies d'ornements, de dentelles, superposées sur des jupons voluptueux. Un couturier et quelques clientes excentriques vont bouleverser tout cela. En créant sa maison en 1904, Paul Poiret (1879-1944), déclare « la guerre au corset ». Pour cela il va s'inspirer de la mode néoclassique des Merveilleuses et des fastes des costumes orientaux, il culottera la femme avec des sarouels. Les lignes sont souples, la taille haute. Pour autant il ne renonce en rien aux fastes et à la couleur. Il sera rejoint dans ce combat par Mariano Fortuny (1871-1949), qui, de Venise, crée en 1909 la mythique et intemporelle robe Delphos, inspirée par l'aurige de Delphes et libérant complètement le corps. Son plissé permanent fera le bonheur d'Isadora Duncan, qui, au même moment, inventait la danse moderne. La Belle Époque voit aussi les dames de la bonne société s'adonner au sport. Le lawn-tennis, sport mixte, demande des tenues confortables. Et que dire de la pratique de la bicyclette qui oblige aussi de culotter la femme en s'inspirant des pantalons créés cinquante ans plus tôt par Amelia Bloomer ? Mais alors, le corps médical s'interroge : est-ce bien convenable pour une dame de monter à califourchon ? Cela ne peut-il pas entraîner la stérilité ?

Durant la Grande Guerre, on le sait, les femmes occidentales vont devoir suppléer les hommes dans leurs emplois, à l'usine, aux champs et dans les transports. La preuve est faite que la femme peut être l'égale de l'homme. La mode va devoir s'adapter, se simplifier, se raccourcir. En 1916, les *Élégances parisiennes*, publient trois ensembles signés Gabrielle Chanel : kaki, blanc et violine. La jeune couturière, plus célèbre à l'époque pour ses chapeaux invente son style. Elle détourne une matière réservée habituellement à la bonneterie, le jersey, et l'impose pour des vêtements de jour confortables, sans ornement et souples, mettant au défi toutes les convenances du luxe. Là, le corps est totalement libre. Dès 1917, elle coupe ses cheveux, devançant les garçonnes de la décennie suivante. L'après-guerre verra d'ailleurs plusieurs nations accorder le droit de vote des femmes : enfin, à l'instar de la Nouvelle-Zélande qui adopta le suffrage universel en 1893 ou encore de l'Australie en 1901, la Finlande en 1906, la Norvège en 1913… En 1917, la Russie se lance, suivie l'année suivante par l'Arménie, la Hongrie, le Canada, le Royaume-Uni, l'Allemagne, etc. Les États-Unis le feront en 1920. La France, on le sait, attendra 1944 et l'Italie voisine 1945…

Pour autant, durant l'entre-deux-guerres, les femmes françaises seront à la pointe de la liberté de leur silhouette. Le vêtement incarnera certainement ce que la société leur refuse. En 1922, Victor Marguerite publie son roman devenu celui d'un courant : *La Garçonne*. Récit d'une émancipation, il renvoie à plusieurs femmes qui, durant la période, coupent leurs cheveux, mènent une vie libre, n'hésitent pas à travailler, créer

des entreprises. On pense à Chanel, Colette, Kiki de Montparnasse, Suzy Solidor, la banquière Marthe Hanau, les championnes Suzanne Lenglen ou Violette Morris, Tamara de Lempicka… Les cheveux sont courts, la coupe des robes est droite, tubulaire, la taille est abaissée au niveau des hanches, la poitrine souvent légèrement écrasée. Les jambes sont découvertes : grande première. À cela s'ajoute dans les élites la pratique du sport et la participation des femmes à de grandes compétitions. On les retrouve au tennis, au ski, à la natation. Les costumes de sport libèrent le corps, favorisent les mouvements et le dévoilent. Venues d'Hollywood, la Babylone moderne, des stars imposent ces nouveaux codes au monde entier. Leur liberté de mœurs et leur allure jugée masculine marquent l'époque. Elles deviennent de véritables icônes, qui inspirent encore les créateurs de mode aujourd'hui : souvenons-nous de Louise Brooks, Marlène Dietrich, Greta Garbo, Joan Crawford, puis Katherine Hepburn. Parmi les grands couturiers de la période, farouchement attachés à la liberté du corps de la femme on peut rappeler Chanel, qui détourne la marinière, va imposer le blazer en 1926 et la même année lancer sa petite robe noire, qui permet à la femme de changer simplement d'accessoires pour voir son vêtement changer d'usage. Une révolution. Souvenons-nous aussi du formidable Jean Patou, inventeur du *sportswear* et qui dessine les costumes de Suzanne Lenglen, crée les premiers maillots de bain en tricot et ouvre deux magasins de maillots. On lui doit aussi le pyjama de plage, qui envahit Juan-les-Pins… La station d'été… dès 1925. Bien inspirée, deux ans plus tard, Elsa Schiaparelli lancera sa collection *Pour le sport* avec ses célèbres *sweaters* en tricot ornés d'un nœud de cravate en trompe-l'œil.

Après-guerre, la conquête des droits se poursuit. La mode féminine, quant à elle, tombe sous le joug des fastes de Christian Dior et de son *New-Look*. En 1954, à plus de 70 ans, Chanel, excédée par les frous-frous et les kilomètres de jupons, décide de faire son grand retour. Elle impose une silhouette à nouveau tubulaire avec son célèbre tailleur en tweed et sa petite veste devenue, en une saison, iconique. Ce tailleur sera porté par les femmes actives. On pense à Françoise Giraud ou Edmonde Charles-Roux. Les stars s'en emparent comme Marlène Dietrich ou Romy Schneider.

Autre phénomène important de la libération des mœurs et donc de la femme, l'arrivée au pouvoir de la jeunesse issue du baby-boom avec les années 1960. L'exemple vient d'Outre-Manche avec le *Swinging London*. La créatrice, Mary Quant, dont la coupe de cheveux due aux ciseaux de Vidal Sassoon devient iconique, y crée la mini-jupe, en 1964. Véritable révolution vestimentaire cette dernière impose par la même occasion le collant, renvoyant du même coup aux orties bas et porte-jarretelles. L'année suivante, à Paris, André Courrèges lance sa collection et reprend mini-jupe, collants, matières innovantes (vinyle, plastiques), chaussures plates. Le corps est jeune, définitivement libre. D'ailleurs lors des défilés, les mannequins dansent, sautent, bougent… au son de la musique pop. On parlera de la bombe Courrèges. Les copains ont pris la main. Les créateurs se projettent dans le futur à l'instar de Paco Rabanne et Pierre Cardin. En 1967, Lucien Neuwirth, soutenu par M^{me} de Gaulle, réussit à faire passer une loi autorisant la contraception.

Dans ce grand élan de liberté, il faut aussi penser à Yves Saint-Laurent. Ce dernier a ouvert sa maison en 1962. Très vite il va pratiquer le détournement de vêtements issus du vestiaire masculin et offrir le pouvoir vestimentaire aux femmes en leur permettant tous les possibles : le caban, le smoking pour le soir et le tailleur pantalon pour le jour. En 1966, alors qu'il ouvre Saint-Laurent Rive Gauche (première enseigne de prêt à porter de couturier), il recrée un vêtement unisexe : la saharienne, portée indistinctement par lui ou Loulou de la Falaise.

Les années 1960-1970 verront aussi l'influence grandissante des modes dites non-alignées et des courants de jeunes associés à des revendications de liberté et d'égalité sociales et pacifiques. Le mouvement hippy reste emblématique. Il prône l'amour libre et l'égalité de tous les êtres humains sans distinction aucune. Côté vestiaire, le mouvement se veut unisexe. Garçons comme filles portent des cheveux longs. Et surtout, hommes et femmes portent le *jean*, véritable symbole de toute une époque. Venu du vestiaire des ouvriers américains du XIX^{e} siècle, il envahit toutes les garde-robes occidentales. Il devient symbole parfait de l'égalité homme-femme. Les créateurs les plus originaux travailleront l'unisexe à l'instar de Jacques Esterel, couturier de Brigitte Bardot, inventeur de la jupe pour homme dans les 70's, bien avant son élève Jean-Paul Gaultier.

Les femmes occidentales ont donc su se battre depuis des siècles pour acquérir des droits et s'imposer dans la société civile, tout comme dans les organes du pouvoir économique et politique. Le combat n'est pas terminé. Les derniers mouvements lancés contre le harcèlement en sont la preuve. Mais aujourd'hui, les hommes aussi pourraient avoir des sujets d'inquiétude… En effet, depuis longtemps les femmes s'insurgent contre l'instrumentalisation de leur corps dans la publicité. Le corps ne serait pas un objet et nous en sommes tous d'accord. Mais, en 1971, Yves Saint-Laurent posait nu pour une publicité de parfum. Le créateur se mettait en scène lui-même et cela fit scandale. Depuis, les choses ont bien changé et l'homme aussi est devenu objet. Un corps offert à l'instar de celui des femmes, comme le montre régulièrement la publicité.

Restons donc vigilants, ne nous endormons jamais sur des acquis. La mode, loin d'être futile, est un révélateur des comportements et des avancées ou des reculs de la société. Car rappelons-nous que dans le règne animal, l'être humain est le seul à se vêtir !

Bibliographie sélective

BARD Ch. *Une Histoire politique du pantalon*, Points – Histoire, Le Seuil, Paris, 2010.
BOUCHER F. *Histoire du Costume en Occident*, Flammarion, Paris, 1996.
Coll., *Dictionnaire de la mode au XX^e siècle*, Editions du Regard, Paris, 1996.
DESLANDRES Y. et MULLER F. *Histoire de la Mode au XX^e siècle*, Somogy, Paris, 1986.
KERTÉNIAN R. *Le vêtement libéré, les femmes et la mode du Directoire (1795 – 1799)*, in, *Revue du Souvenir Napoléonien*, n°426-427, décembre 1999.
PELLEGRIN N. *Les vêtements de la Liberté*, Alinéa, Paris, 1989.
SAND G. *Histoire de ma vie*, *Classique de poche*, Paris, 2004.

UN GRAND COUTURIER, JEANNE LANVIN (1867-1946) : L'INVENTION D'UN STYLE

Colette Gluck

« En voulant émerveiller sa fille, elle a émerveillé le monde. » Louise de Vilmorin, célèbre mauvaise langue, ironise sur le logo de la Maison Lanvin, créé par l'illustre décorateur Paul Iriben : « Une femme à grande mitre penchée sur une enfant pareillement mitrée. L'enchanteresse enchantant la future enchanteresse. C'est le résumé de la vie de Jeanne Lanvin. »

Née à Paris dans un milieu très modeste, elle est l'aînée de onze enfants. Ce statut écrasant qui, certes, éveille son sens des responsabilités, lui interdit, néanmoins, tout caprice. Dès l'âge de neuf ans, elle court à travers Paris pour livrer des chapeaux. Entre deux occupations, elle trouve le temps de s'isoler et, religieusement, elle contemple sa collection de tissus dans laquelle elle pioche pour créer des robes de poupée qu'elle vend le dimanche, passage Choiseul.

Puis Jeanne est engagée comme garnisseuse de chapeaux chez madame Félix, la modiste du faubourg Saint-Honoré. Celle-ci, conquise par sa vivacité d'esprit et sa volonté sans défaut, l'initie au chiffonnage des fleurs et des rubans.

À 18 ans, Jeanne décide de s'établir comme modiste à son compte. Elle travaille nuit et jour. Gestionnaire redoutable, elle est sur tous les fronts : elle passe commande, reçoit, crée et assure elle-même ses livraisons. En 1889, à 22 ans, Jeanne Lanvin s'installe à l'angle de la rue Boissy-d'Anglas et du faubourg Saint-Honoré où se presse une clientèle aisée, séduite par la luxueuse simplicité qui caractérise ses coiffes. En 1901, Edmond Rostand dont le roman *Cyrano de Bergerac* connaît un véritable succès, demande à Jeanne Lanvin de réaliser son costume d'académicien. Un habit sur mesure à taille haute et col empire, brodé de rameaux d'olivier vert et or. Suivront plus d'une soixantaine d'autres costumes pour les Immortels comme Paul Valéry (1925), André Maurois ou Jean Cocteau.

Sa fille Marguerite

Son mariage éphémère avec le comte di Pietro donne naissance en 1897 à une petite fille qu'elle prénomme Marguerite Marie-Blanche. L'amour inconditionnel qu'elle porte à sa fille unique galvanise sa création. Elle devient sa première source d'inspiration, sa muse et marque de son empreinte le choix fréquent de la marguerite dans les décors brodés, les boutons et les noms de certains modèles. La tendresse maternelle va créer un empire d'élégance et la modiste entrevoit soudain un nouvel horizon : le vêtement d'enfant. Ses prestigieuses clientes lui passent commande de charmantes robes pour fillettes.

En 1908 Jeanne Lanvin ouvre un département « costumes d'enfant » qui s'étend l'année suivante à la jeune fille et à la femme. La fraîcheur et le naturel de ses modèles vont révolutionner la mode féminine.

Marguerite a une grande passion, le piano, qu'elle étudie avec les meilleurs professeurs et madame Lanvin va créer de nombreux modèles déclinant ce goût pour la musique : *Concerto, Prélude, Barcarolle, Arabesque, Opéra, Lohengrin, Sigurd, Diva,* sans oublier le parfum *Arpège*. C'est surtout pour habiller sa fille qu'elle crée ses plus beaux modèles de robes d'après-midi et surtout de grand soir.

En 1917, Marguerite épouse le docteur René Jacquemaire, petit-fils de Georges Clemenceau. Ce grand mariage inspire à Jeanne la robe de sa fille, suivie de nombreuses robes de mariée. Mais cette union est brève et Marguerite convole en secondes noces avec le comte Jean de Polignac qui préfère son deuxième prénom, Marie-Blanche. Les dimanches des Polignac sont très courus et leur salon s'ouvre à des pléiades d'artistes.

Les couleurs Lanvin

C'est alors que Jeanne Lanvin s'intéresse aux beautés du monde de l'art. Au musée du Louvre, elle admire le tableau de Fra Angelico, *Le Couronnement de la Vierge,* remarquable par ses différentes déclinaisons d'un même bleu qui va devenir sa couleur fétiche le bleu Quattrocento. Elle inaugure pour sa fille une nouvelle couleur le rose Polignac. Puis d'un voyage en Espagne elle rapporte le vert Velasquez emprunté aux *Ménines* et en propose une étourdissante variation dont le célèbre vert absinthe.

À ces trois couleurs il faut ajouter le noir, qui devient un incontournable de la haute couture moderne. Jeanne Lanvin affirme « Pour une femme dotée de quelques moyens financiers et d'un goût pour les effets contrastés, rien ne vaut une garde-robe noir et blanc. » Cette passion pour les couleurs exclusives l'amène à créer son propre atelier de teintures à Nanterre en 1923.

Ses décorateurs

La griffe qui estampille chacune de ses créations est due au graphisme avant-gardiste du célèbre Paul Iribe**,** qui s'est plu à styliser un cliché la représentant avec sa fille en tenue de bal.

En 1920, Jeanne Lanvin croise le décorateur Armand-Albert Rateau chez le couturier Paul Poiret. Cette rencontre réunit « une faiseuse de rêves et son magistral concepteur » qui, ensemble, vont imprimer aux canons de l'art décoratif une empreinte révolutionnaire. En 1921, la revue *Art & Décoration* annonce la toute nouvelle collaboration : Jeanne Lanvin et Armand-Albert Rateau. Lanvin décoration fait figure d'une entreprise à l'origine du mouvement Art Déco. Armand-Albert Rateau allie le goût des beaux matériaux et le sens du perfectionnisme. Les deux artistes sont complémentaires et créent tous les éléments d'un décor raffiné.

L'hôtel particulier de madame Lanvin

Tous deux entreprennent l'aménagement de l'hôtel particulier de Jeanne Lanvin, rue Barbet-de-Jouy, pour lequel ils choisissent un décor orientaliste intemporel, d'or, de bronze et de marbre. Les travaux durent cinq ans, jusqu'en 1925. La chambre de madame est entièrement tendue de bleu-Lanvin, mis en valeur par des moulures blanches. Le mobilier doré ajoute à la préciosité du décor. En 1965, lors de la démolition de l'hôtel particulier, sa chambre, son boudoir et sa salle de bain sont légués par la famille de Polignac au musée des Arts décoratifs où on peut les admirer encore aujourd'hui.

Le théâtre Daunou

En 1921, Jeanne Lanvin et Armand-Albert Rateau vont offrir à la comédienne Jane Renouardt un écrin de velours bleu-Lanvin et de boiseries d'or finement chantournées : le théâtre Daunou, le seul théâtre bleu de Paris ! Les somptueuses boiseries s'illustrent de sculptures d'animaux, de feuillages et de marguerites qui signent l'esprit Lanvin-Rateau. On peut toujours s'émerveiller devant ce chef d'œuvre de l'Art Déco, rue Daunou.

Les clientes célèbres

Jeanne Lanvin habille le tout-Paris cosmopolite et le milieu artistique international, séduit par cette mode destinée à une jeune femme idéale et moderne.

À la ville comme à la scène, elle répond à la demande des comédiennes, comme Jane Renouardt**,** propriétaire du théâtre Daunou qui est l'une des grandes ambassadrices de la Maison Lanvin.

Yvonne Printemps, la plus élégante, est aux yeux de la presse, indissociable des robes de Jeanne Lanvin. « Quelle chance pour Yvonne Printemps, clamaient les unes, d'être habillée par Jeanne Lanvin ! Quelle chance pour Jeanne Lanvin, disaient les autres, d'habiller Yvonne Printemps ». D'habiller Yvonne Printemps, qui véhicule son image jusqu'aux États-Unis. C'est le cas en 1934 à Broadway dans une comédie musicale, où l'actrice chante en anglais.

Costumes de scène

Comme Paul Poiret et Coco Chanel, elle crée parfois la totalité des costumes d'un spectacle. Ainsi *Amphitryon 38* de Giraudoux, mis en scène par Louis Jouvet. La collaboration avec Louis Jouvet va se prolonger sur douze productions dont *Les Bonnes* de Jean Genet et *Chouchou poids plume*, un grand succès du théâtre de boulevard.

Les boutiques

Lanvin-Rateau se penchent enfin sur la décoration des boutiques Lanvin du Faubourg Saint-Honoré et font preuve dans ce projet, d'une imagination délirante. La cage de l'ascenseur à grille ciselée et rectangles historiés constitue, à elle seule, une impensable curiosité.

En 1927, madame Lanvin ouvre la gamme cosmétique et parfum. Pour célébrer les trente ans de sa fille chérie, elle crée le parfum *Arpège*. Armand Albert Rateau imagine la fameuse boule noire coiffée d'un bouchon à godrons dorés en y apposant le motif en or dessiné par Paul Iribe, qui exprime le caractère fusionnel de cette relation. C'est ce même logo, qui continue d'accompagner les créations Lanvin aujourd'hui. *Arpège*, un concentré de luxe à la française, dont Louise de Vilmorin dit : « Un parfum musical qui murmure une chanson heureuse, un luxe raffiné, un miracle d'élégance ».

L'exposition des Arts décoratifs

En 1925, à l'occasion de l'exposition des Arts décoratifs de Paris, Jeanne Lanvin, qui emploie plus de 800 personnes déployées en huit ateliers, est nommée vice-présidente du « Pavillon de l'élégance ». Elle met en scène ses modèles dans un décor créé par Armand-Albert Rateau, une exposition qui propulse la France au 1er rang mondial dans le domaine de la mode et de la décoration d'intérieur. En 1938, la République lui témoignera sa reconnaissance et c'est au nom du président Albert Lebrun, que Sacha Guitry lui décerne la rosette de la Légion d'honneur avec ces mots : « Madame. Il y a longtemps qu'on vous couvre de roses, il est juste, enfin, que vous ayez la rosette. »

Non contente d'inaugurer de nouveaux départements (Lanvin parfums, Lanvin fourrures, Lanvin tailleurs et chemises), la couturière ouvre une série de succursales, tant dans les stations balnéaires en vogue (Biarritz, Cannes, Deauville, Le Touquet) qu'à l'étranger (Londres, Madrid, Sao Paulo…). Un jour, à Biarritz le roi Alphonse XIII d'Espagne franchit le seuil de sa boutique, s'incline devant la créatrice : « Il faut des doigts de fée, madame, pour qu'une telle harmonie vous obéisse ! » Ses créations séduisent le monde entier, notamment sur le *Normandie* où ses mannequins défilent au milieu du style Art Déco de Paul Iribe et Armand-Albert Rateau.

La robe de style

Le magazine *Vogue* écrit en 1924 : « Le succès des robes de styles composées par Lanvin a toujours été tel que très simplement le modèle à jupe bouffante est devenu "la robe Lanvin" ».

Mme Lanvin a compris que ces belles robes élargies, opposées à la verticalité des années 20, « s'harmonisent à la femme de toutes les époques et que leur charme est éternel comme celui d'une œuvre d'art ». *La Marjolaine*, robe de garden-party en taffetas de soie moiré, de couleur bronze. *La Colombine* en taffetas de soie ivoire, avec applications en velours de soie noire et broderies de perles et de fils or. Nœud couleur cerise en velours de soie.

La robe bijou

La Cavallini, romantique robe de style pour le soir, présentée à l'exposition de 1925 : taffetas noir, décoré d'un nœud surdimensionné brodé de fil argenté, de strass Swarovski et de perles fines.

Les collections font la part belle aux luxuriantes broderies entre exotisme et géométrisme. Dans *Vogue*, la robe *Raquel Meller* : taffetas de soie noir lamé or, broderies de cristaux Swarovski et perles.

En 1925 avec l'exposition des Arts décoratifs et industriels modernes, la mode compte désormais parmi les arts décoratifs. Et Jeanne Lanvin y joue un rôle majeur. Au Pavillon de l'Élégance, dévolu au grand luxe parisien, elle expose un ensemble de robes aussi précieuses que des bijoux, couvertes de perles, cristaux, lamés or et argent. *Bel Oiseau*, robe du soir taffetas noir, broderies de demi-tubes de cristaux Swarovski et de fils argent. *Cyclone,* magnifique robe du soir créée pour sa fille Marie-Blanche de Polignac : taffetas de soie noire, broderies de paillettes argentées superposées et de perles coq de roche.

Les robes de cocktail

Les Éclairs, en mousseline de soie blanche imprimée en rayures brisées noires, ce qui accentue gracieusement la silhouette. *Saturne*, en tulle noir et chair avec des broderies sur le bustier de perles de verre et de strass. *La Chauve-souris* : taffetas de soie noir et vert broderies de cristaux Swarovski en motif d'ailes stylisées. *Fusée*, robe à bretelles amovibles, satin de soie imprimé blanc et corail à motif de plumes.

Les robes du soir

Continuons ce rêve de la mode par quelques-unes des somptueuses robes du soir qui portent des noms emblématiques comme *My fair Lady*, à l'élégante simplicité ou *Marguerite de la nuit* en un discret retour aux sources, dédiée à sa fille : tulle de soie, fleur en satin de soie surpiqué et broderies de paillettes. On peut encore admirer cette splendide robe de style à col Médicis en faille noire et la perfection du tombé de *Phèdre* où les surpiqures magnifient la traîne et le haut des manches.

Les manteaux de soirée

Pour accompagner ses superbes robes de soirée, elle conçoit de beaux manteaux à motifs brodés. *Jupiter*, en velours violine brodé de motifs de fils d'or, *Mensonge*, veste en velours bleu à applications de galons en lamé or et paillettes argentées. Un majestueux manteau *Kimono* en taffetas noir brodé de paillettes juxtaposées, multipliant les jeux de lumière, couronne cet impressionnant défilé.

La fin

Jusqu'à la veille de son décès, Jeanne Lanvin préside aux destinées de la haute couture française. Elle confie à *Vogue,* en 1945, un véritable testament : « Loin de vouloir me répéter et me soumettre à une idée préconçue, je me fie à mon instinct et m'abandonne à mon inspiration. Si j'aime la mesure, je n'admets pas plus l'excès que l'étriqué ».

Jeanne Lanvin s'éteint à Paris le 6 juillet 1946, à 79 ans. Elle repose au cimetière du Vésinet.

EFFETS DE LUMIÈRE

INTRODUCTION

Monique BOURGUET

La vie naît de la lumière. La lumière est un phénomène physique, une onde électromagnétique à laquelle notre rétine est sensible. Le message matériel électrochimique, qui circule sur les nerfs optiques, est traduit au niveau du cerveau par une sensation visuelle immatérielle. Dans la lumière blanche provenant du soleil se trouvent toutes les couleurs qui font l'objet constant des préoccupations artistiques.

Au Moyen Âge, le passage de l'art architectural roman à l'art gothique est réalisé grâce à la maîtrise des poussées sur les murs permettant d'élever la couverture et, en même temps, par le désir de s'ouvrir à la lumière divine. Pour accentuer encore la spiritualité, la recherche des couleurs dans les vitraux sera une préoccupation constante des vitriers : au sommet de cet arbre de Jessé de l'église Saint-Étienne de Beauvais, sortent du lys immaculé Vierge et Enfant, illuminés de lumière jaune d'or.

L'arbre de Jessé.

En peinture, au moment de la découverte d'un monde nouveau que constitue la Renaissance, Léonard de Vinci, né en 1452, est le pionnier dans ce domaine. Il fait l'objet d'une grande exposition actuellement au Louvre, ce qui me permet de vous présenter un tableau tout en lumière de cette exposition, *Saint Jean-Baptiste*.

C'est un tableau de dévotion, peint vers 1508-1516, grand pour ce genre (69 cm), qui ouvre à la méditation et au dialogue, avec beaucoup de grâce et de mystère. Il est l'aboutissement, avec *La Gioconda* d'une série de figures sans arrêt retravaillées, véritables idéaux de beauté :

La Vierge aux rochers (1483-1494) : cette première version est peinte pour orner le panneau central du retable de la chapelle de l'église San Francesco Grande de Milan. Léonard de Vinci en obtient la commande alors qu'il est à la cour de Ludovic Sforza appelé le More, où Laurent le Magnifique l'a envoyé en ambassade en 1482. C'est à Florence qu'il a fait son apprentissage dans l'atelier, la « bottega », de Verrocchio, artiste aux champs d'intérêt multiples.

La Belle Ferronnière : ce portrait de Lucretia Crivelli, maîtresse de Ludovic le More, est commencé en 1495 et sera terminé quatre ans plus tard.

Sainte Anne, la Vierge et l'Enfant Jésus, dite *La Sainte Anne* : Léonard est passé au service de Charles d'Amboise, gouverneur de Milan et lieutenant du roi de France Louis XII vainqueur de la ville. Il peint ce tableau en 1503 et le termine en France en 1519, comme la *Joconde*, après avoir quitté en 1516 la cour papale de Rome sur les instances pressantes de François I[er], successeur de Louis XII. Le roi de France, grand admirateur du peintre, l'héberge alors avec tous les honneurs au château du Clos Lucé, proche du palais royal d'Amboise où Léonard meurt en 1519.

Saint Jean-Baptiste, commencé en 1508, sera lui aussi terminé en France en 1516.

Saint Jean-Baptiste.

À partir d'un dessin qu'il transforme sans arrêt, Léonard n'a de cesse de modifier le personnage, comme le montre l'étude des nombreux examens radiographiques, mettant des années à produire une œuvre qu'il veut vivante, faisant preuve d'un perfectionnisme insatiable, persuadé que « l'inachèvement même est le symbole de la vie », selon l'expression de Vincent Delieuvin, conservateur en chef des peintures au musée du Louvre et un des commissaires de l'exposition.

Ce travail de reprise de ses œuvres a permis à la France, son dernier refuge, d'acquérir cinq tableaux sur la quinzaine seulement des tableaux connus de Léonard de Vinci.

La narration du *Saint Jean-Baptiste* est complexe. Léonard refuse la narration habituelle concernant Jean, annonçant dans le désert l'arrivée du Sauveur : il lui fait simplement indiquer le ciel, qui en est le symbole. Dans un dépouillement du décor, sans paysage, sans matériau, avec une seule couleur brune, le peintre crée un espace de lumière sur un fond noir. Il emploie le *sfumato*, qui efface les contours, tout en donnant le relief et le mouvement. Il le définit ainsi dans ses *Préceptes du peintre :* « Veille à ce que tes ombres et lumières se fondent sans traits ni lignes comme une fumée ». Cette technique exige une superposition de multiples couches très fines de peinture à l'huile et demande beaucoup de temps pour parvenir à la transparence et à la vibration. *Saint Jean-Baptiste* ouvre un monde pictural nouveau, une représentation de la vie comme séduction divine, en créant un mouvement de l'âme chez le spectateur : les torsions du corps, le *sfumato*, les glacis de peinture rendent vivant le corps de ce personnage pour nous entraîner dans un monde énigmatique, celui du mystère divin. Avec simplement l'ombre et la lumière s'opère la magie.

Suivront dans ces recherches au siècle suivant, celles du Caravage, de Rembrandt, de Georges de La Tour. Mais ce n'est pas notre propos du jour qui se cantonnera aux recherches à partir du dernier quart du XIX[e].

À une époque de rationalisme, les découvertes scientifiques sur les couleurs et la mise en valeur de la lumière de plein air initiée par l'École de Barbizon modifient les données picturales : les impressionnistes feront de la lumière une pure recherche esthétique, essayant de traduire les impressions fugitives, la mobilité des phénomènes lumineux plutôt que l'aspect conceptuel : Monet, avec ses *Cathédrales de Rouen* ou avec ses *Meules,* illustre cette tentative.

Les effets de la lumière opérés sur les peintres dans les pays du Nord constituent la première partie de la séance, traitée par Bernard Sasso.

En deuxième partie interviendra Patrice Triboux, conservateur du patrimoine et directeur du service historique de la Défense de Toulon : il se focalisera sur les effets de lumière opérés sur l'œuvre de Picasso, peintre à la charnière entre les courants impressionniste, postimpressionniste, fauve et le nouveau courant qui ouvre la voie à l'art dit moderne du XX^{e} siècle.

Yves Borrini, comédien, metteur en scène et auteur dramatique, complètera ce panorama par une étude de la lumière au théâtre, domaine de ses recherches et de ses implications depuis de nombreuses années.

LUMIÈRES DE LONDRES : SOUS LES PINCEAUX IMPRESSIONNISTES

Bernard Sasso

Si Paris et Rome restent au XIX^e^ siècle les capitales de l'art, la première comme capitale moderne des arts, la seconde comme celle de l'art classique des siècles passés, Londres peut être considérée, à partir de cette époque, comme le troisième foyer artistique de l'Europe, du moins pour les artistes français. Tout au long du siècle, un nombre jamais très élevé mais continu d'artistes vont se rendre outre-Manche et principalement à Londres. Deux grandes périodes peuvent être distinguées :

- autour de 1820, qui voit le voyage outre-Manche de plusieurs grandes figures du romantisme ;
- la période 1865 - 1875, séjours souvent liés à des raisons politiques.

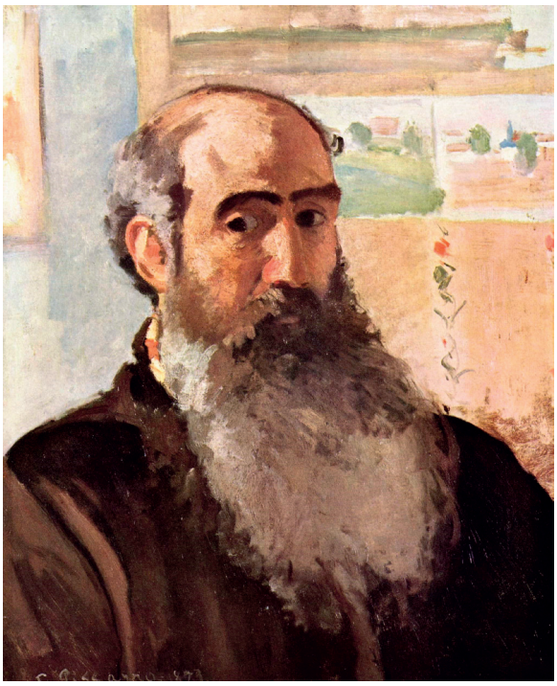
Parmi les artistes qui font la difficile traversée de la Manche pendant la première période, le sculpteur David d'Angers qui se rendit par deux fois à Londres en 1816 et 1828, mais aussi le peintre d'histoire Francis Gérard en 1816, Jean-Charles Isabey en 1820, Horace Vernet en 1823, Paul Delaroche en 1824, Henri Monnier et Eugène Isabey en 1825. Deux des plus célèbres peintres de la période romantique, Théodore Géricault et Eugène Delacroix eux aussi traversèrent la Manche. Le premier passa quatorze mois à Londres entre 1820 et 1821, principalement pour régler la présentation du *Radeau de la Méduse,* qui reçut un accueil enthousiaste de la presse et du public (40 000 visiteurs) lorsqu'il fut exposé à *l'Egyptian Hall*. Pendant ce séjour, Géricault découvrira les grands paysagistes anglais John Constable et William Turner. En Angleterre, sa passion pour la représentation des chevaux trouvera ample matière dont témoigne le magnifique *Derby d'Epsom* de 1821 conservé au musée du Louvre. Le second, Eugène Delacroix se rendit quatre ans après Géricault à Londres et y séjourna de fin mai à fin août 1825. Il était déjà un connaisseur de l'art britannique contemporain, ayant déjà vu quelques-unes des œuvres britanniques exposées au Salon de 1824. Londres l'impressionna par son immensité mais il le fut aussi par la beauté des rives de la Tamise et de manière générale par la nature des paysages anglais. Il confiera à son *Journal* à la date du 25 mai 1825 : « J'aime cette Angleterre, sa luminosité contrariée, son soleil d'une nature particulière. C'est continuellement un jour d'éclipse. » Eugène Delacroix réalisa deux carnets de croquis pendant son séjour : le premier *Album d'Angleterre : vues de Londres, de la Tamise, de Greenwich, études d'après les frises du Parthénon, étude de chevaux* et le second *Album d'Angleterre* qui représente en particulier des vues de l'Abbaye de Westminster.

L'un des motifs importants du voyage outre-Manche était aussi la possibilité d'y trouver de riches clients prêts à acheter des œuvres. Au XIX^e^ siècle, Londres offrait de multiples canaux pour rencontrer son public et des acheteurs potentiels. Alors qu'à la même période à Paris le Salon avait le monopole des expositions, Londres proposait des expositions hors des circuits officiels et en conséquence un commerce plus agressif et diversifié. Le phénomène des *galleries* remontait ainsi à la fin du XVIII^e^ siècle et offrait aux artistes de nombreuses opportunités.

Les défaites françaises de l'été 1870 à la suite de la déclaration de guerre de la France impériale à la Prusse, puis le terrible siège de Paris pendant l'automne et l'hiver 1870-1871 et enfin la sanglante guerre civile qui opposa le gouvernement d'Adolphe Thiers aux Communards entre le 18 mars et la fin mai 1871, allaient entraîner vers les provinces mais aussi l'étranger de nombreux artistes. L'une de leurs destinations fut l'Angleterre. Depuis longtemps, l'île avait accueilli des réfugiés ou des exilés politiques ou des monarques déchus car à l'époque la Grande-Bretagne n'imposait pas de véritables restrictions à l'entrée sur son territoire et les délits politiques étaient exclus des traités d'extradition. Avant même les événements de 1870-1871, des artistes français s'étaient établis de façon plus ou moins permanente en Grande-Bretagne. Au premier rang, car il joua un rôle important dans l'accueil des artistes réfugiés en Angleterre après 1870-1871, Adolphe Legros, l'un de ses passeurs essentiels (bien qu'aujourd'hui oublié) entre l'art français et l'art britannique dans le dernier quart du siècle victorien. Arrivé à Londres en 1863, il ne retournera en France que pour de brefs séjours. Il obtiendra la nationalité britannique une vingtaine d'années plus tard. Peintre dans le sillage du mouvement réaliste illustré par Gustave Courbet, il sera surtout un aquafortiste et un graveur d'un exceptionnel talent que les Britanniques sauront reconnaître, puisqu'après avoir été professeur à la South Kensington School of Art en 1875 il enseignera de 1876 à 1893 à la prestigieuse Slade School of Fine Arts.

Théodore Gudin, premier peintre officiel de la Marine, partagea à partir de 1848 sa vie entre la France et l'Angleterre. Sans avoir été impliqué dans la Commune, le peintre et graveur Gustave Doré connut à la fin du Second Empire avec la Doré Gallery qu'il ouvrit à Londres en 1868 un grand succès. En 1872, en collaboration avec Blanchard Jerrold, il publia son iconique *London : A pilgrimage* que beaucoup d'artistes français apprécièrent. Doré avait pour pratique de dessiner directement sur les blocs de bois, obtenant des effets d'ombre et lumière exceptionnels. Sans être chassé de Paris par la guerre franco-prussienne, Alfred Sisley (d'origine anglaise) dut prendre la route de l'Angleterre en 1874 car le conflit avait provoqué la faillite de l'entreprise paternelle et sa propre ruine. À Londres, il peignit des sujets comme la Tamise, semblables à ceux traités par Monet, Pissarro.

Plusieurs milliers de Français traversèrent la Manche entre juillet 1870 et l'été 1871. Ils y retrouvèrent des exilés politiques opposés au Second Empire mais aussi toute une communauté française de commerçants, d'enseignants, de restaurateurs, d'artistes déjà installée autour de Soho et Leicester Square. Les motivations pour fuir la France étaient diverses. Certains de ces artistes avaient été impliqués dans la Commune de Paris, ainsi le sculpteur Jules Dalou, participant actif à l'insurrection parisienne, mais aussi Édouard Lanteri qui vont jouer un rôle essentiel dans le renouveau de la sculpture en Grande-Bretagne, en particulier à travers le groupe de la *New Sculpture* et leur enseignement à la National Art Training School. Claude Monet, lui, a voulu échapper à la conscription, sans compter une situation financière désastreuse. Quant à Camille Pissarro, il a été chassé de sa maison de Louveciennes par les Prussiens qui l'occupent et détruisent une grande partie de ses toiles. D'autres artistes sont partis car fidèles du régime impérial, comme le sculpteur Jean-Baptiste Carpeaux qui espère conserver la faveur de la famille impériale exilée. D'autres veulent mettre leur famille à l'abri comme Charles François Daubigny qui séjourne en Normandie en octobre 1870 et préfère rejoindre l'Angleterre pour se mettre en sécurité ainsi que sa famille. Beaucoup aussi, espèrent trouver à Londres, comme les artistes de la période romantique, des clients fortunés ou des perspectives meilleures. C'est, parmi d'autres, le cas de James Tissot (bien connu avant son départ) qui connaîtra un immense succès auprès d'une clientèle aristocratique ou de la haute bourgeoisie. Bien que jamais engagé dans la cause impressionniste, on trouve dans les oeuvres tardives du peintre des thèmes impressionnistes traités dans une atmosphère britannique.



Camille Pissaro. Autoportrait (1873). Paris, musée d'Orsay.

Installés pour quelques mois ou quelques années, beaucoup de ces artistes vont cependant souvent connaître les difficultés financières et la mévente de leurs toiles. Pourtant l'un des plus grands marchands d'art de son temps, Paul Durand-Ruel allait prendre une part active dans les réseaux d'artistes réfugiés à Londres. En décembre 1870, il ouvrit dans New Bond Street un local où il présenta, à partir de mars 1871, plusieurs œuvres des futurs impressionnistes, dont celles de Monet et Pissarro. Malgré ce précieux appui et les efforts de Durand-Ruel au profit de ces artistes, leurs tableaux se vendront peu ou pire ne rencontreront aucun succès. Ces artistes exilés n'en poursuivront pas moins avec énergie leur œuvre. Londres et ses banlieues offraient

de nombreux paysages – parcs, berges de rivières, monuments et bien sûr la Tamise – comparables à ceux de France mais inscrits dans un tissu urbain différent et surtout dans une atmosphère qu'ils n'avaient jamais connue. Daubigny privilégia les rives de la Tamise. Il en saisit l'ambiance humide dans des tableaux proches par leur composition des marines et vues de rivières ou de ports peintes en France. *A contrario* de cette production, *La Cathédrale Saint-Paul vue de la rive sud* (1872-1873) tranche sur ses autres œuvres. Elle se démarque des paisibles scènes de campagne ou de bord de mer. La palette est dominée par des tons sombres et par le gris de l'épais brouillard enveloppant Saint-Paul. L'étude des effets du brouillard sur les monuments rapproche ce tableau de celui de Monet *La Tamise à Westminster*. Monet, qui allait exécuter six toiles pendant ce premier séjour londonien de huit mois, fut attiré par la ville moderne, les berges actives et industrielles de la Tamise. Il peignit en particulier l'*Embankment* et le *Bassin de Londres* avec ces silhouettes de bateaux sur lesquelles il pose le même regard que sur les mâts qu'il avait peints à Honfleur. Dans les années 1870, le fleuve continue avec ses ponts et son trafic maritime à offrir un spectacle magnifique.

En peignant le palais de Westminster et les quais de la Tamise, Monet choisit un sujet résolument moderne. Monet, dans cette peinture, utilise une palette de tons gris bleutés modulés pour donner forme en arrière plan au palais voilé par le brouillard. Pour donner au ciel brumeux de la profondeur mais aussi de la luminosité, il varie sa facture ample et frottée dans le ciel, et fractionne par petites touches épaisses pour peindre les reflets de la Tamise.

Camille Pissarro est installé à Upper Norwood, l'une des banlieues sud de Londres, dont il peindra dix-sept vues ainsi que deux toiles représentant Crystal Palace. Comme Monet, Pissarro incorpore dans ses toiles les éléments architecturaux et topographiques propres à Londres mais il capte l'atmosphère unique de la ville, sa qualité de lumière changeante et spécifique. Ainsi dans sa toile *Dulwich College* (1870) où les tons chauds du bâtiment avec sa façade en briques rouges et ses décors ocre s'accordent avec la lumière dorée du soleil couchant et les feuilles jaunes de l'arbre qui se reflètent dans le bassin. La touche libre et fragmentée adoptée par Pissarro pour peindre l'étang est ici particulièrement impressionniste (même si le terme sera employé plus tardivement). L'importance toute particulière que Pissarro accorde à la diffusion de la lumière et le traitement du ciel est peut-être à mettre en relation avec sa récente découverte de l'art de Turner à la National Gallery. Ces artistes font passer l'atmosphère avant la topographie. Daubigny et Monet ensevelissent leurs paysages urbains sous un épais brouillard. Face au défi de représenter la lumière filtrée par les nuages opaques et la fumée, les peintres évoquent cette ambiance par un rendu particulièrement réussi.

Claude Monet. Pierre Auguste Renoir (1875). Paris, musée d'Orsay.

À la fin du XIX^{e} siècle, Pissarro et Monnet allaient retourner à Londres. Le premier pour diverses raisons ; voir son fils qui était installé à Londres mais aussi car il venait de redécouvrir l'une des toiles de son exil de 1870 – 1871, *L'Avenue de Sydenham*. Pissarro choisit cette fois des sujets traités par Monet en 1870-1871 comme Hyde Park et la Tamise. Il installa son chevalet le long de la rivière à Chelsea, Battersea et sur le pont de Waterloo. C'est là qu'il se plaça pour peindre une vue panoramique de la rivière. Au-dessus de la ligne horizontale du Pont de Charing Cross s'élèvent au loin dans le brouillard les silhouettes du Parlement, de l'abbaye de Westminster. Pissarro se sert ici des principes du divisionnisme en combinant de petites touches de couleurs complémentaires pour rendre les effets de lumière sur le pont métallique. Les modulations du style et de la couleur créent ici une luminosité exceptionnelle. Pissarro revient aussi à des thèmes plus bucoliques lors de son retour à Londres en juin 1891. Dans *Hampton Court Green* (1891) l'ocre rouge des briques rehausse

l'éclat du vert de la pelouse où se déroule un match de cricket. L'artiste laisse à distance les joueurs et donne toute son ampleur au paysage. La ligne d'horizon étant placée bas, le ciel nuageux occupe plus de la moitié du tableau. La gamme des couleurs très riche restitue la luminosité humide du printemps anglais. Pissarro retourna à Londres pour un troisième séjour en 1892. La presque totalité des toiles (onze) sont consacrées à Kew où se trouvent les célèbres jardins. Il y peignit le sublime *Allée des Rhododendrons* mais aussi *Kew Green*. Pour cette dernière toile, Pissarro prit le parti de représenter le lieu comme une zone comprenant aussi bien un espace vert que résidentiel et industriel. La prairie accueille aussi une partie de cricket. La lumière d'une fin d'après-midi prolonge de ses ombres la silhouette des joueurs. De nombreuses variations chromatiques se déclinent dans une composition organisée en lignes de forces verticales et obliques.

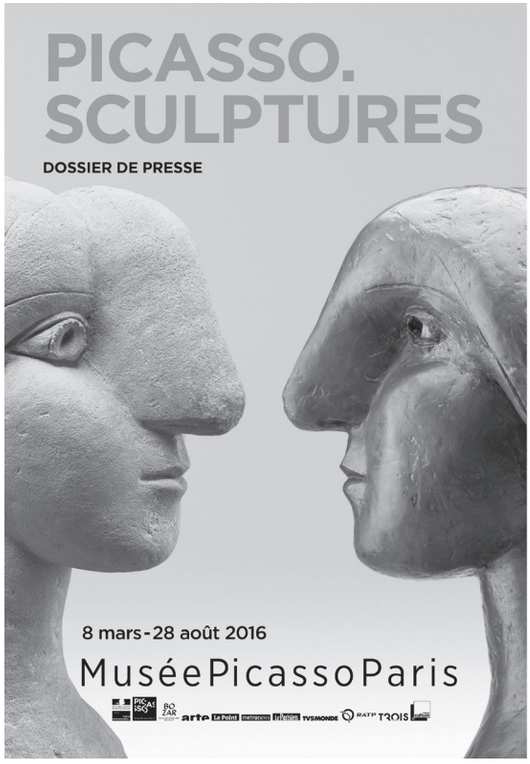
Monet lui aussi retournera en Angleterre à la toute fin du XIX^{e} siècle et au début du XX^{e} siècle (1899-1901). Il voulait résumer, selon ses mots « mes impressions et mes sensations du passé ». À Londres, il mit en chantier une centaine de toiles représentant le pont de Charing Cross, celui de Waterloo et le Palais de Westminster. Il travaillera l'ensemble de ses toiles jusqu'en 1904. Les célèbres toiles du Parlement sont peintes en silhouette systématiquement en fin de journée ou à la tombée de la nuit. Les formes du bâtiment paraissent s'évaporer par un mécanisme de diffusion et de rétraction de la couleur et de la lumière à travers la brume. La Tamise offrit à Monet ces atmosphères dans ce qu'elles ont de plus éphémère. Elle est prétexte aussi à d'innombrables variations chromatiques que le peintre décline avec une extraordinaire maîtrise.

L'impressionnisme est-il donc né à Londres plutôt que sur les rives de la Seine et de la Marne ? Ce débat divise depuis longtemps les spécialistes et les experts. On sait que Monet avait découvert Turner lors de son exil londonien de 1870 – 1871. Il visita le legs fait par l'artiste à la National Gallery. Monet découvrit-il *Coucher de soleil écarlate* ou *Les plages de Calais* de Turner ? On ne le sait pas. Ce qu'on devine cependant c'est que trente ans avant la naissance de l'impressionnisme une même recherche dans la façon d'appréhender la force de la lumière guide le Britannique et le Français ce dont témoigne pour ce dernier *Impression, soleil levant*. Plus tard, tant Monet que Pissarro allaient minimiser l'influence britannique sur l'impressionnisme. À ces échanges artistiques entre les deux rives de la Manche, il faut ajouter un autre artiste, l'Américain James Whistler. Whistler étudia en France et travailla en Angleterre à partir de 1859. Lui aussi découvrit Turner et la Tamise fut dès son arrivée un objet de fascination. Au début des années 1870, il commença ses célèbres *Nocturnes* qui donnent à voir la préoccupation de l'auteur pour les lignes, les formes, les couleurs. Elles révèlent aussi l'influence de l'esthétique japonaise, étant souvent comparées aux compositions d'Hiroshige.

En conclusion, on peut dire que ces quelques mois londoniens ont permis à plusieurs artistes français de faire évoluer leur production, leur pratique artistique à travers des innovations formelles et thématiques. La dette des impressionnistes à l'égard de l'Angleterre ne peut donc être négligée. Elle témoigne des intenses échanges culturels et artistiques entre les deux pays que permirent des événements tragiques.

PICASSO
MÉTAMORPHOSES LUMINEUSES

Patrick TRIBOUX



Affiche de l'exposition Picasso : Sculptures*, Musée Picasso, Paris.*

Toute sa vie, Picasso a conservé un goût marqué pour une palette très sensible « aux contrastes violents, aux découpages brutaux, même lorsqu'il utilisera des pluies de touche de couleur franche en 1901 ou la technique pointilliste »[1]. En 1901, Picasso a 20 ans, a déjà voyagé à Paris, et a intégré la leçon impressionniste et néo-impressionniste. Avec *La Nana (Danseuse naine),* peinte à Paris ou Barcelone en 1901, Picasso démontre qu'il a intégré les acquis artistiques occidentaux de la seconde moitié du XIX[e] siècle. Les œuvres contrastées de cette période augurent de la peinture fauve de 1905. Il en est de même avec le thème précoce de *La Corrida*, une œuvre peinte à Barcelone en 1901, où la lumière scande et partitionne le champ pictural en deux zones d'ombre et de lumière dans le cadre d'une corrida aux arènes. Les notions de scansion forte, de contraste violent, apparaissent très tôt comme consubstantielles de l'œuvre picassien.

La touche de l'année 1901, met donc en exergue cette scansion particulièrement vive entre matière picturale et lumière atmosphérique. Ces œuvres, peintes à Barcelone, pré-fauves, conséquences de la révolution impressionniste, se situent donc entre néo-impressionnisme, pointillisme/divisionnisme et futur fauvisme (*Cage aux fauves*, 1905), et font la part belle aux contrastes colorés des paysages méditerranéens, par « pluie de touches de couleurs franches », mais sont aussi le fruit de l'observation d'œuvres de peintres comme Mir, actif à Barcelone et l'un des précurseurs en Espagne du fauvisme bientôt naissant.

1 Pierre DAIX, *Dictionnaire Picasso*, coll. Bouquins, Paris, Robert Laffont.

Empreinte de la lumière de Méditerranée

Picasso est donc né à Malaga le 25 octobre 1881. Il y passe toute son enfance. C'est une enfance heureuse, dans un quasi gynécée, où il est entouré de ses deux petites sœurs, sa grand-mère maternelle, sa mère, les deux sœurs non mariées de son père, et son père lui-même. Malaga est à l'époque une ville pauvre qui rencontre de fortes difficultés économiques, mais le confort matériel relatif de sa famille le protège du besoin malgré les déboires professionnels de son père, professeur de dessin et peintre naturaliste spécialisé dans les pigeons.

Malaga, est une capitale d'Andalousie, baignée de lumière. C'est cette lumière franche et crue de Malaga, les premiers spectacles de la ville, de la campagne et des terres arides qui marqueront le jeune Pablo Ruiz et influenceront sa vision et son goût prononcé pour le Soleil et les ambiances méditerranéennes : Picasso héliophile. Il ne revint jamais à Malaga après 1901. La maison où il est né et a vécu les premières années de sa vie est située au 15 de la *Plaza de la Merced*.

Comme le souligne Pierre Daix, Picasso à la fin de sa vie se vantait de pouvoir encore regarder le Soleil en face. De fait, Picasso n'a jamais été vu portant des lunettes de Soleil. « Moi je regarde le Soleil en face depuis mon enfance » disait-il, faisant référence à son enfance malaguène, mais également aux lumières de La Corogne et de Barcelone. Toujours est-il que toute sa vie, Picasso gardera un goût marqué pour une palette très sensible « aux contrastes violents, aux découpages brutaux »[2].

La mort de Casagemas

Tableau de transition, exceptionnel, par son pré-fauvisme tout en s'inscrivant dans la première phase de la période des *Bleus de Barcelone* (*Tête de Casagemas*, Musée Picasso, Paris), la première œuvre du cycle de Casagemas emprunte une palette lumineuse mais sépulcrale autour d'une flamme de bougie. Picasso a dit : « C'est en pensant que Casagemas était mort que je me suis mis à peindre en bleu »[3].

Ainsi, au début de la période bleue (déc. 1901-hiver 1905), « l'espace d'une année, Picasso vécut cette peinture mouillée, bleue comme le fond humide de l'abîme et pitoyable »[4]. Le *Grand autoportrait bleu* et la *Célestine* constituent deux œuvres dans lesquelles l'éclairage, la lumière, fonctionnent comme contrepoint à la monochromie bleue. Cependant, cette lumière est sourde et laiteuse, n'existe que comme point d'équilibre harmonique, et rappelle davantage le ténébrisme espagnol du XVII^{e} siècle que les stridences à venir de la période surréaliste au milieu des années vingt.

Dans le *Grand autoportrait bleu* du début de la période bleue en 1901 conservé au musée national Picasso à Paris, l'artiste se représente vieilli et émacié, dans la misère qu'il s'imagine désormais vivre, depuis que les relations avec Manyac, son marchand, sont rompues. Avec la *Célestine*, œuvre de mars 1904, située à la fin de la période bleue, le même procédé est repris.

Éclairage artificiel vs éclairage naturel

Cet éclairage artificiel, celui notamment de la mort de Casagemas, une flamme de bougie, nous rappelle que Picasso, globalement, travaillait de nuit, à la bougie, puis à l'éclairage électrique. Les ampoules au tungstène ont fait leur apparition au début du XX^{e} siècle, mais l'éclairage à la bougie était alors encore très répandu. La lampe halogène, quant à elle, n'est inventée qu'en 1959.

Dans ses *Conversations avec Picasso*, que le photographe Brassaï publie en 1964 à Paris chez Gallimard, Brassaï explique à Picasso que Cézanne ne touchait jamais à ses pinceaux le soir. Picasso lui rétorque : « Il n'avait qu'une lampe à pétrole ! Et cette lumière, très jaune, faussait évidemment les couleurs… Mais avec les projecteurs dont nous disposons actuellement, dont la lumière est celle du jour, nous pouvons très bien peindre la nuit… Mon éclairage nocturne est magnifique, je le préfère même à l'éclairage naturel ! Il faudrait que vous veniez une nuit pour voir ça… Cette lumière qui détache chaque objet, ces ombres profondes qui cernent les toiles et se projettent sur les poutres, vous les retrouvez dans la plupart de mes natures mortes,

2 Op. cit., supra, p. 532.
3 Op. cit., supra, p. (Daix, 1977, 47, Exposition *Der Junge Picasso*, Berne, 1984).
4 Guillaume Apollinaire, *La Plume*, 15 mai 1905.

presque toutes peintes la nuit… Quel que soit l'entourage, il devient la substance de nous-mêmes, il déteint sur nous, s'organise selon notre nature… »[5].

Ainsi, comme inlassable travailleur nocturne, Picasso eut une approche particulièrement précise et approfondie des effets de lumière artificielle sur la conduite de ses travaux nocturnes. Il se méfiait par ailleurs, comme il l'a confié à Daniel-Henri Kahnweiler, des changements d'atmosphère, selon qu'il peignait au Sud ou dans le Nord, et Picasso se méfiait énormément du changement de lumière d'un lieu à l'autre, par exemple entre Céret et Sorgues.

Dans *Guernica*, l'une de ses œuvres devenues mythiques, manifeste pour la Paix, commande officielle de l'Espagne pour le pavillon de l'exposition universelle de Paris, peinte au printemps 1937, après les massacres de Guernica par les Allemands, un détail de l'œuvre illustre les éclairages de l'atelier des Grands-Augustins, l'atelier parisien situé quai des Grands-Augustins. Dans cette œuvre, « l'ampoule électrique remplace le Soleil »[6].

Il faut souligner par ailleurs que Picasso n'a que très rarement travaillé en extérieur et ne travaille pas sur le motif. Il travaille en atelier (par exemple l'atelier-appartement de la rue de la Boétie à Paris), de nuit, avec éclairage artificiel, l'atelier se confondant donc souvent avec son domicile *(Art as autobiography)*. Picasso fait sien l'adage léonardien : « La peinture est chose mentale »[7].

Période rose (fin 1904 - fin 1906)

Lors d'un voyage à Gosol en haute Catalogne où Picasso séjourne de mai à août 1906, après deux années passées à Paris, Picasso a de nouveau l'occasion d'expérimenter les outrances des passages plastiques inspirés du Soleil de Méditerranée, dans le cadre agraire d'une vie catalane non effleurée par la modernité, et qu'il recherche ardemment. Ceci, dans le contexte des derniers développements de l'œuvre et de son goût nouveau pour le primitivisme, les formes simples, schématiques, le retour à l'essentiel, à une nature panthéiste, et les premières incursions dans un pré-classicisme antiquisant sublimé par les ocres des terres de Gosol.

Gosol a donc permis de revenir aux « aux contrastes violents, aux découpages brutaux » que Picasso ne cessera jamais d'utiliser aux côtés d'œuvres plus tonales sur un plan chromatique. L'œuvre de Gosol, réalisée en quelques mois, atteint la pleine harmonie entre lumière crue formes et figures, le plus souvent nues, et empruntant au panthéon des formes classiques.

Développements cubistes

Dans la sculpture précubiste, dès 1909, puis cubiste se développent les expériences de séquençage formel et de la décomposition du couple forme / lumière. Les expériences de sculpture dans la dynamique du pré-cubisme puis du cubisme analytique définissent une nouvelle définition de l'expérience de la lumière et du modelé illusionniste. Le primitivisme et le regard porté à l'art africain depuis 1904-1905 jouent par ailleurs tout leur rôle dans cette déconstruction. *Tête de femme (Fernande)* de l'automne 1909, dont les derniers apports de connaissance ont été présentés lors de l'exposition *Picasso / Sculptures* en 2016 au musée national Picasso de Paris, est particulièrement représentative de ce dialogue entre forme, mouvement et lumière. Les variations sur *Tête de femme (Fernande)* explorent avec une authentique splendeur la métamorphose des traits du visage et le dialogue riche entre forme et lumière qui commencent à se dissocier.

Pomme (1909)

C'est une sculpture en ronde-bosse et en plâtre réalisée à Paris durant l'hiver 1909, soit boulevard de Clichy, soit dans l'atelier de son ami Manolo. Il s'agit d'un découpage en facette et de la déstructuration / reconstruction d'une pomme, après la sculpture de *Tête de femme (Fernande)*, et qui donne lieu à un ensemble de variations métamorphiques et de multiples transcriptions en peinture et en dessin.

5 Brassaï, *Conversations avec Picasso*, Paris, Gallimard, 1964, p. 108.
6 Daix, Op. Cit., supra, p. 424.
7 Léonard de Vinci, *Traité de la peinture,* traduit intégralement pour la première fois en français sur le *Codex vaticanus (Urbinas)* 1270, Paris, Delagrave, 1910, p. 55.

Convulsions surréalistes

Deux œuvres majeures sont ici présentées qui sont des jalons dans la peinture de Picasso et se rattachent au surréalisme picassien, très singulier, très exclusif (Picasso reste en effet très distant d'André Breton qui courtisait beaucoup Picasso et lui sera très hostile). Décomposition des mouvements, primitivisme assumé, rotation des formes, divisionnisme et saturation des aplats de couleur (héritage du cubisme synthétique) définissent ces œuvres et annoncent les acquis formels à venir. Les formes y convulsent dans un mouvement suggéré.

Le laboratoire des métamorphoses et des lumières estivales

Les métamorphoses ont donné leur nom aux *formes* qui surgissent dans les carnets de dessins (94, MP 1874 et 95) durant l'été passé à Cannes au chalet Madrid, boulevard Alexandre III entre juillet et septembre 1927. Cette série de carnets a été dénommée *Carnets du sculpteur* en référence au projet de monument à Guillaume Apollinaire, et les projets de sculpture en fil de fer qui leur sont contemporains. Selon Pierre Daix[8], le terme de métamorphose est relativement inadapté parce qu'il concerne en réalité un moment paroxystique de déformations dont on peut retrouver l'origine dans *La Danse* et *Le Baiser* de 1925. Ces pages sont tout à fait révolutionnaires en termes de déconstruction par le système des métamorphoses humaines, féminines, où formes / lumières composent des figures inédites puissamment sexuelles (le thème freudien de la baigneuse ouvrant une cabine y trouve des variations tout à fait remarquables sur le plan esthétique). Ces œuvres et cette maîtrise, transposées en dessin et peintures, vont avoir un retentissement mondial dans les milieux artistiques de l'avant-garde, de la Russie qui se fermait alors au monde, à l'Amérique de l'avant-garde fascinée par ces conquêtes plastiques.

La mise à plat de la composition dans des espaces compartimentés, suggérant le mouvement grâce à une extraordinaire science des couleurs et de leurs accords, caractérise ces œuvres. Schématisation, primitivisme et signes picassiens du surréalisme (bouche verticale, yeux en haut en bas, etc.) en définissent la codification.

Cette étourdissante maîtrise technique met en œuvre dans les pages de ces carnets une remarquable économie de moyens : encre de Chine, crayon graphite, sans correction, et où affleurent de façon juste ponctuelle des repentirs savamment construits et élaborés. Le regard porté aux bains de mer, alors à la mode dans la haute société sur la Côte d'Azur, est mordant d'ironie. Figures en mouvement, apparition du thème de la cabine, composition plate à la bouche en « vagin denté », l'un des codes picassiens de la période surréaliste, explosent dans ces pages.

Le second carnet de Cannes (11-24 septembre 1927) se montre tout aussi extraordinaire, et davantage monumental.

L'accent est donc donné à la monumentalité, où les figures métamorphosées dans la pierre, le marbre, le granit, se muent ou se fixent sur des plages désertes. Ces métaphores sexuelles géantes en mouvement permanent, très lent, trouveraient leur alter ego dans la musique atonale de l'entre-deux-guerres et l'on pense notamment à Arnold Schönberg. Il y a également une pensée permanente de Picasso durant cette période au projet de monument à Guillaume Apollinaire.

Peinte durant l'été cannois de 1927 avec Olga, cette œuvre propose une digression sur les codes picassiens de cette période, la robe jaune à rayures d'Olga Khokhlova, la bouche verticale dentée, l'orifice en forme de bouche placé sur la robe, la cabine en arrière-plan, les lignes noires du mouvement suggéré.

Métamorphoses II et I du musée national Picasso à Paris, constituent deux sculptures majeures, le plâtre et sa fonte en bronze. Ces figures anthropomorphes et métamorphiques où la lumière accentue les formes et les passages, matérialisent tangiblement des métamorphoses dessinées et peintes, digressions imaginaires, dans des propositions de sculpture en ronde-bosse. Picasso a toujours en tête la commande du projet de monument à Apollinaire. La petite sculpture, presque intimiste par son format, sera présentée et accueillie par le jury du projet de monument par des rires : on parla alors d'obscénité.

8 Daix, Op. Cit., supra.

Les métamorphoses sculptées ou peintes, s'incarnent en des œuvres majeures de transition de la sculpture picassienne cubiste et post-cubiste vers la sculpture picassienne surréaliste inaugurant fastueusement la période de Boisgeloup, du nom du château qu'il acquiert en juin 1930 à côté de Gisors, et où il installe un grand atelier de sculpture.

Figures au bord de la mer et *Femme lançant une pierre* de 1931 sont de grandes métaphores incarnées en figures anthropomorphes et métamorphiques peintes. Ces œuvres sont aussi représentatives d'un aboutissement du surréalisme picassien dans les peintures de grand et très grand format. La lumière franche et crue y fonctionne de manière très expressive et contribue à définir le mouvement.

Années de guerre : poursuite des explorations formelles « Mouvement / lumière / schématisation »

Picasso ayant assisté à une pêche de nuit à Antibes, une pêche au lamparo, joue de manière jubilatoire avec les formes et la lumière nocturne dans une magistrale composition monumentale.

Au début de la seconde guerre mondiale, Picasso poursuit la déstructuration formelle dans son rapport à l'espace et à la lumière. Il donne lieu à des figures anthropomorphes très violemment déconstruites. Il introduit et mêle la gueule de son lévrier afghan Kazbek au visage de Dora Maar qui restera l'incarnation de *La Femme qui pleure* dans une suite gravée restée célèbre. Picasso quitte Paris pour rejoindre Marie-Thérèse et leur fille Maya à Royan au moment de la déclaration de guerre. Avec le *Grand nu se coiffant* de 1939, l'hybridation figure humaine / figure animale, et réification de la figure humaine, se mêlent à la décomposition des formes aiguisée par des passages plastiques très contrastés.

Natures mortes de guerre

Les natures mortes de guerre[9], éblouissantes de contrastes mettent en scène différentes sources lumineuses, redondantes, telles des constantes d'éclairage de guerre en ce milieu du XX^{e} siècle : la bougie et lampe à pétrole évoquent en particulier le couvre-feu des nuits passées dans l'atelier des Grands-Augustins, où Picasso trouve une inspiration d'une richesse inédite.

L'explosion solaire méditerranéenne de l'après-guerre Installation progressive de Picasso dans le Sud de la France

C'est le début de la production des œuvres en rapport avec des « antiquités imaginaires » inondées de soleil, et la fin du *Soleil noir* de la seconde guerre mondiale.

Les expériences de métamorphoses lumineuses au sens littéral

Longtemps avant *Le Mystère Picasso* de Georges-Henri Clouzot tourné aux studios de la Victorine à Nice en 1955, Picasso s'est livré, à Vallauris en 1949 avec un photographe d'avant-garde, à l'exercice du stylo lumineux avec pose longue. « 1949, dans une pièce sombre, Picasso se déplace comme un danseur devant l'appareil photographique de Gjon Mili. Il a dans ses mains un briquet ou une petite lampe, et la trace lumineuse de ses gestes reste inscrite sur la pellicule. Il fait du "Light Painting" » (Paris Match, Light Painting, 3 février 2013, 17 : 44). Le photographe laissant travailler son appareil photo en pose (B) soit une pose longue. L'appareil capture alors la trace du passage des mouvements de lumière dans l'espace. Avant eux, les surréalistes et Man Ray s'étaient déjà amusés avec ce genre de technique qui semble moyenâgeuse aujourd'hui mais qui, à l'époque, avec la créativité de ces artistes, avait quelque chose de révolutionnaire. Picasso, par ce jeu de lumière, s'amuse à imaginer des formes dans le vide. On peut retrouver dans les tracés dessinés des formes que nous retrouverons dans ses œuvres. »

9 À signaler, l'exposition sur les années de guerre de Picasso au musée des Beaux-Arts de Grenoble en 2019.

Conclusion

Picasso a eu de très nombreux suiveurs sur les sentiers de ses explorations forme / lumière / mouvement. On pense notamment à Henry Moore, qui rencontra Picasso et visita son atelier à Paris en 1937. Henry Moore dira alors : « Les sculptures de Picasso sont réellement tridimensionnelles. [...] Picasso utilise l'objet dans toute sa réalité. Il tend véritablement à percevoir la forme dans sa complétude ». (Russel, « Moore explains his universal shapes », *New York Times Magazine*, 11 novembre 1962).

LA LUMIÈRE AU THÉÂTRE

Yves Borrini

Propos liminaires

La lumière est un phénomène physique qui produit une sensation visuelle. Le paradoxe de la lumière est d'être un phénomène physique perçu comme immatériel.

Les éclairages domestiques, industriels, urbains, artistiques sont aussi anciens que l'humanité. La « guerre du feu » fut une guerre pour la flamme, c'est-à-dire la chaleur et la lumière. Le mythe prométhéen avec ses représentations, ses chants et ses pièces de théâtre dont le *Prométhée enchaîné* d'Eschyle, établissent la naissance de la civilisation avec la conquête de la lumière. Peut-être est-ce là, la raison de la forte valeur symbolique attachée à la lumière. Elle permet de voir les objets avant de les toucher. Elle les fait « apparaître ». Le peintre Pierre Soulages, peintre du noir, plus précisément de la lumière reflétée sur différents noirs, dit que la peinture est née du noir puisque les premiers artistes peintres sont descendus au cœur de la Terre pour couvrir les parois de grottes profondes de scènes colorées et de bestiaires à la lumière vacillante et rougeoyante de torches ou de brasiers alimentés avec effort et organisation.

Pour beaucoup de spectateurs, le théâtre c'est d'abord le comédien qui joue un rôle. Pour ces spectateurs, l'éclairage de la scène permet juste de voir le comédien jouer son rôle et c'est tout. L'on ne peut nier cette fonction première et primaire de l'éclairage, mais la lumière au théâtre, et il en va de même en peinture depuis des siècles et au cinéma depuis un siècle, joue un rôle fondamental qui *éclaire* au sens figuré le texte, comme une méta-dramaturgie. Elle peut être réaliste ou totalement abstraite, elle peut être belle ou laide, clinquante ou misérable. Elle met dans l'ombre ou en pleine lumière les intentions de l'auteur, les partis pris et l'esthétique du metteur en scène, elle accompagne la vie intérieure des personnages, elle joue avec les acteurs, elle leur donne ou leur retire de l'énergie.

La scène d'un théâtre n'est pas une surface à deux dimensions. C'est une boîte, un volume, une *camera obscura*, une chambre noire, dans laquelle viennent se réfléchir ou se projeter les images inversées du monde comme dans un appareil photographique classique ou une caméra à pellicule.

Éléments d'histoire

Pourquoi joue-t-on la nuit ? Pourquoi sommes-nous passés du théâtre grec antique qui se jouait en plein air en lumière naturelle pour des milliers de spectateurs, au théâtre en salle obscure, de quelques centaines de places ? Roland Barthes en 1965 dans *L'Histoire des spectacles* de l'Encyclopédie de la Pléiade apporte des éléments de réponse : « Dans le plein air, le spectacle ne peut pas être une habitude… En plein air le spectacle est vulnérable donc irremplaçable » poursuit Roland Barthes et j'ajouterais, rare, exceptionnel. Et il continue : « De la salle obscure au plein air, il ne peut y avoir le même imaginaire : en salle l'imaginaire est d'évasion alors qu'en plein air il est de participation. » Depuis une vingtaine d'années au moins, dans notre pays en particulier, mais dans nombre de pays européens également, le théâtre de rue qui se produit comme dans l'Antiquité en lumière naturelle, connaît un développement et un succès extraordinaires et permet à la majorité de la population qui se tient habituellement à l'écart des salles de spectacles, de participer à la création artistique. Les spectacles de rue, quand ils se produisent en soirée, se réapproprient les éclairages antiques, des flammes, des cracheurs de feu ou se contentent simplement de la lumière des réverbères.

Avant d'arriver à la lumière électrique de nos éclairages de spectacle, je ferai un petit détour par les XVI^{e} et XVII^{e} siècles. Shakespeare a écrit la scène nocturne des sorcières de *Macbeth*, la scène du cimetière de *Hamlet*, ou les scènes du balcon de *Roméo et Juliette* et de tant autres apparitions avec en mémoire la lumière des bougies et de la fumée qu'elles produisent. N'en déplaise à Nicolas Boileau et son *Art Poétique* qui met en formule la règle des trois unités : « Qu'en un lieu, qu'en un jour, un seul fait accompli
Tienne jusqu'à la fin le théâtre rempli ».

La division en cinq actes des tragédies et des comédies classiques, obéit d'abord à la nécessité matérielle de la durée de vie des chandelles éclairant la scène et la salle. Il fallait interrompre le spectacle pour pouvoir les

changer, opération de changement requérant des entractes musicaux ou des divertissements. Molière connut la prison du Châtelet à deux reprises pour ne pas avoir payé ses factures de chandelles. Pour lui aussi, l'éclairage de ses spectacles fut un casse-tête. C'est cet échec qui l'a poussé sur les routes de province en compagnie de Madeleine Béjart pendant onze ans avant de revenir à Paris et de connaître le succès.

J'ai eu la chance de jouer et de faire jouer des spectacles dans des lieux dépourvus d'électricité, en Afrique et en tribu en Nouvelle-Calédonie, soit à la lumière du Soleil et à l'ombre de quelques cocotiers, soit à la clarté de la Lune. J'en garde une profonde impression. L'absence d'électricité, l'absence d'éclairages rajoutaient au mystère de la représentation en nous rapprochant de la nature dont nous devenions un des éléments, l'une des voix et l'incarnation d'esprits qui nous entouraient.

Le Dialogue des carmélites. *Création à Nouméa, Nouvelle-Calédonie, par la compagnie Kalachaka.*

Dans la longue histoire du théâtre et de ses théoriciens, on peut évoquer rapidement un des pionniers de la lumière, Adolphe Appia. Adolphe Appia fut un metteur en scène et scénographe genevois qui, dans les années 1910-1920, a attiré toute l'intelligentsia européenne, notamment pour ses mises en scène des opéras de Wagner. Opposé aux décors historiques et réalistes qui sévissaient à cette époque, il a profondément transformé l'esthétique de la mise en scène en remplaçant la peinture des décors traditionnels par l'architecture et par les lumières. Appia mettait ainsi fin à la scénographie à l'italienne, dans sa célèbre conférence de 1919, publiée en France en 1954. Appia voyait la lumière, l'espace et le corps humain comme des éléments malléables pouvant être unifiés. Il est le premier à comprendre le potentiel de la lumière au moment de l'apparition de l'électricité. Le premier projecteur date de 1911. Il ose jouer sur l'intensité de la lumière, manipule et mélange les couleurs. Il exploite la verticale et l'horizontale, découvre la diagonale. Ses scénographies étaient composées de plateformes qui se rejoignaient par des volées d'escaliers. Il fut par ailleurs le co-fondateur du Comité international de la Croix-Rouge, unifiant par son engagement, la création artistique et le développement social et économique de l'ensemble de la société. Une vision de l'humanité.

En France, Firmin Gémier, Jacques Copeau, Louis Jouvet et Jean Vilar, et bien d'autres, sont les contemporains et les continuateurs d'Adolphe Appia. En 1937, Louis Jouvet publiait un article sur « l'apport de l'électricité dans la mise en scène au théâtre et au music-hall ». Il y notait que l'art du music-hall était quasiment une création de la lumière électrique : « Grâce à ses possibilités multiples et illimitées de transformation » la lumière « n'est plus au service du jeu, le jeu est fait pour elle, elle le suscite. »

Un demi-siècle plus tard, en 1971, la création du metteur en scène américain Bob Wilson, *Le Regard du sourd*, est un manifeste où l'émotion esthétique naît de la puissance visuelle qu'autorise l'art des lumières. Louis Aragon écrit à André Breton à propos de ce spectacle « qu'il n'a rien vu de plus beau dans ce monde depuis qu'il y est né ».

Théâtre d'Avignon, cour d'honneur.

En 1947, lorsque Jean Vilar crée le premier festival d'Avignon ; en 1952 lorsqu'il inaugure la 1re saison du TNP au palais de Chaillot rendu à la France, qui était depuis la fin de la guerre le siège de l'ONU et de l'OTAN, son éclairagiste Pierre Saveron, est chargé de mettre en lumière cet idéal de la décentralisation et du « théâtre populaire ». À l'issue de la guerre, le peuple français est invité à reconquérir son patrimoine, ses chefs-d'œuvre, son répertoire classique sur l'ensemble du territoire et dans toutes les couches de la société. Cette reconquête s'opère sur d'immenses scènes nues, dépourvues de tout décor, sans utiliser d'autre artifice que des lumières savamment disposées : la scène de la cour d'honneur du palais des Papes (devant 4 800 spectateurs, le 4 septembre 1947, date de la première représentation du festival d'Avignon), celle de la salle Gémier du palais de Chaillot, ou encore devant les murs des usines de Suresnes et d'autres banlieues. Pierre Saveron n'a pour support de ses lumières que les acteurs, il n'a que le corps de l'acteur à illuminer, un corps physique et un corps symbolique hissé par les magies de la lumière au rang de saint laïc. Et c'est l'apparition de Gérard Philipe dans *Le Cid* ou *Lorenzaccio*, de Maria Casarès dans *Lady Macbeth*, *Marie Tudor* ou *Phèdre*, de la jeune Jeanne Moreau que ses collègues de troupe appelaient Jeannette ; et encore de Michel Bouquet, Bernard Noël, Jean Negroni, etc.Voilà les nouveaux héros, la nouvelle vision de l'humanisme républicain portée par ces metteurs en scène et leurs équipes. Les lumières de Pierre Saveron ont concrétisé cet idéal hérité du Programme national de la Résistance. La lumière touche directement au plus profond l'individu et les foules. À Toulon, nous avons vécu de semblables émotions au début de Châteauvallon, face (en tant que spectateur) ou sur (en tant qu'acteur) le grand plateau de l'amphithéâtre et confrontés aux dimensions et à la beauté du paysage méditerranéen de l'arrière-plan. Dès le début des années 60, adolescent donc, j'ai participé au festival d'Avignon. La seule troupe à y jouer à cette époque était la troupe du TNP. Dans l'enceinte de la cour d'honneur, envahie par des vols de centaines d'hirondelles piaillant dans la lumière couchante, les 2 500 spectateurs, dont j'étais, attendaient l'arrivée de la nuit pour que le spectacle commence. C'était la fusion de la lumière rougeoyante du Soleil et l'entrée de la lumière des projecteurs. Moment magique, moment d'émotion : les noces du jour couchant et de la nuit montante.

TNP. Gérard Philipe et Jeanne Moreau.

La lumière au service du texte

Il peut sembler paradoxal que la lumière ait pour mission première de faire entendre le texte. Et c'est pourtant ce que j'attends des éclairages d'une pièce, ce que j'attends de l'éclairagiste. La lumière est avant tout une lecture du texte. La lumière est le premier vecteur de l'émotion, comparable aux effets de la musique. C'est que signifie Marie-Christine Soma, éclairagiste et metteuse en scène recherchée de grand talent lorsqu'elle écrit que « la lumière est un langage muet qui parle aux émotions ». Elle ajoute : « Dans mon approche, je cherche plutôt à susciter l'écoute, à mettre les gens dans un certain climat [...] L'éclairagiste a également pour mission de relayer le metteur en scène, prenant en charge une partie de la signification du texte. Faisant exprimer à la lumière des choses qu'il n'a pas besoin de faire jouer aux acteurs. » Et de donner quelques exemples : « Une lumière plutôt grise, avec des ombres peu marquées, suggère un univers qui ne bouge pas. La lumière sert à rythmer le spectacle, à lui imprimer un mouvement d'accélération, ou au contraire à ralentir l'action. »

Le processus de la création des lumières procède par étapes.

Première étape. L'éclairagiste est associé au projet dès le départ, participe à toutes les séances de discussions, de réflexion, de recherches avec le metteur en scène, le scénographe et le décorateur-costumier, si costumes il y a. Ce travail est très long et très lent. Travail sur maquette, choix des matériaux, analyse pas à pas de l'œuvre. Tout ceci est théorique. Il faut passer à la pratique.

Deuxième étape : les semaines de répétitions. Au cours des répétitions, l'éclairagiste secondé par des assistants ou non selon les moyens de la production et des techniciens, introduit peu à peu des lumières. Il fait des essais et des propositions et observe les réactions des acteurs et du metteur en scène. Il lui faut ajuster, régler, recommencer, changer les intensités, les couleurs, les directions de lumière en fonction de l'évolution du travail des acteurs et en fonction de la manière dont le projet initial prend forme.

Troisième étape : la réaction des objets éclairés, qu'il s'agisse des décors ou de l'espace nu s'il n'y a pas de décor, et surtout les réactions des acteurs à ces tentatives de mise en lumière. Je peux vous assurer en tant qu'interprète que je suis également, les lumières peuvent m'aider ou au contraire me faire souffrir. Les lumières sont un partenaire omniprésent. En tant qu'acteur, je joue avec la lumière. En tant que metteur en scène, je demande par exemple aux acteurs d'attendre que la « réplique » du projecteur (son allumage ou son extinction plus ou moins rapide, son changement d'intensité ou de couleur) passe avant de répondre ou de bouger. Certains sont très réceptifs, d'autres moins, et avec ceux ou celles qui ont cette capacité réceptive, on a l'impression que ce sont eux et non pas les projecteurs qui produisent la lumière. On a l'impression qu'ils irradient. Ce phénomène est perçu par le public quand bien même il ne peut pas le nommer.

La quatrième étape consiste à mettre en mémoire, ce qu'on appelle faire la « conduite », et reproduire chaque soir l'éclairage prévu sur l'ensemble des machines. C'est un travail de planification électrique et numérique.

L'éclairagiste ou le concepteur des lumières d'un spectacle n'est donc pas celui ou celle qui fait joujou avec des projecteurs. Il/Elle est ce technicien-artiste ou ce philosophe-bricoleur qui maîtrise la colorimétrie et les températures de couleur et qui sait dialoguer, ressentir, analyser, et *in fine* exprimer les choix et les désirs formulés ou non du scénographe, des acteurs et du metteur en scène. C'est un technicien-artiste au fait de tous les progrès ou possibilités techniques et technologiques et qui met en images, en forme, en couleur, en direction de lumière, en matière lumineuse le dit et le non-dit d'un texte.

L'esthétique

On l'a vu précédemment avec l'esthétique d'Adolphe Appia, qui est une illustration de l'expressionnisme du début du XX^{e} siècle. On l'a vu avec les spectacles de Jean Vilar qui illustrent la France de De Gaulle et de son ministre de la culture André Malraux : l'éclairage des spectacles participent à l'esthétique d'une époque, mais procèdent également des choix éthiques et politiques du metteur en scène et de l'institution à laquelle il est rattaché.

Je me souviens d'une représentation de *La Dispute* de Marivaux en 1973 dans le Festival d'automne, mise en scène par Patrice Chéreau, mise en lumières par André Diot. Ce dernier, qui a créé toutes les lumières des spectacles de Patrice Chéreau, était un caméraman de la télévision puis un directeur de la photographie de l'ORTF. Lorsque j'assistai à cette représentation, je ne savais pas que Diot était un homme de cinéma, de télévision. Il se dégageait de cette mise en scène et de cette mise en lumière une impression de vérité, « comme

à la télé » : c'était le choc d'un Marivaux sans marivaudage, un texte du XVIII[e] siècle qui retrouvait sa cruauté, sa noirceur avec une mise en lumière des corps et des visages qui vous déchire, des corps et des visages mus par le désir effréné de s'étreindre.

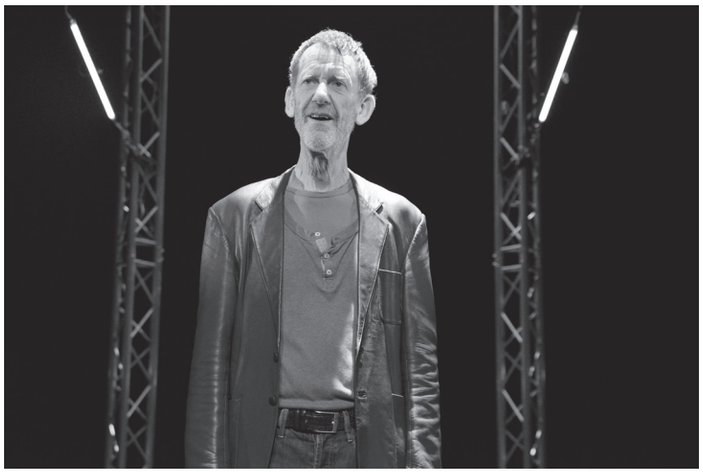
La Dispute *de Marivaux*.

Ayant beaucoup travaillé les textes de Samuel Beckett, j'ai eu à me confronter à ses didascalies tyranniques sur la lumière. Plusieurs de ces didascalies qui précèdent toutes ses pièces, commencent par la lumière, comme si la lumière précédait l'acte d'écrire. Les premiers mots qu'il met sur le papier traitent de la lumière. Les lumières chez Beckett sont constitutives de son écriture, elles ne sont pas seulement un méta-texte, elles sont le texte : *Fin de Partie*, « Intérieur sans meubles. Lumière grisâtre ». *Oh les beaux jours* : « Lumière aveuglante ». *En attendant Godot* : « Soir » et *Comédie*, un calvaire à jouer dans lequel l'acteur répond au projecteur qui s'allume sur lui, et de façon aléatoire : « La parole leur est extorquée par un projecteur se braquant sur les visages seuls. Le transfert de la lumière est instantané. Pas de noir (obscurité presque totale du début) sauf aux endroits indiqués. La réponse à la lumière est instantanée. »

Le cas d'André Diot n'est pas isolé. Le cinéma, avec ses directeurs de la photographie, ses chefs opérateurs et ses matériels d'éclairage qui lui sont spécifiques vont exercer à partir des années 1970 une profonde influence sur la conception des éclairages de scène. Avec le cinéma, le cinéma d'auteurs, on est dans le vrai, à la limite du documentaire. Le réel est le seul credo qui vaille. Plus de lumière artificielle, plus de maquillage. La sensibilité des nouvelles caméras, avec puis sans pellicule, est telle que la lumière naturelle, une bougie ou la lueur d'un réverbère suffisent. Les lumières de la Nouvelle Vague du cinéma français vont avoir progressivement une influence essentielle sur tous les arts du spectacle. Dans *L'Ascenseur pour l'échafaud* de Louis Malle (1958), la longue séquence durant laquelle Jeanne Moreau déambule de nuit dans les rues éclairées seulement par la lumière des devantures de magasin, est une scène mythique du cinéma mondial.

Et aujourd'hui ? Le théâtre contemporain offre toutes les esthétiques, tous les positionnements, tous les partis-pris, des plus conventionnels aux plus novateurs, des plus ringards aux plus révolutionnaires. Je me risquerai à observer quelques tendances dans la jeune création, hors institution ou avant son absorption par l'institution. Une précision, dans les professions du spectacle, nous entendons par « institution » le théâtre public, fortement subventionné, dont les directeurs ou directrices sont nommé(e)s par l'État voire par le chef de l'État lui-même.

Dans ce champ restreint de la jeune création pas ou peu subventionnée en comparaison du secteur institutionnel, qu'en est-il de la lumière ? Elle tend à disparaître, et pas seulement pour des raisons économiques. L'esthétique théâtrale d'aujourd'hui intègre les lumières de la rue (comme la mode intègre les habitudes vestimentaires de la rue, on parle de *street-art*) : la pauvre lumière de deux ampoules qui clignotent, un plein-feu froid, une lumière fixe, glauque et *trash* (anglicisme signifiant poubelle, rebus). Excès de lumière ou inversement abîmes de noirceur gagnent petit à petit les scènes contemporaines. Le théâtre s'affiche sans illusion, sans fiction, sans coulisses. Le distinguo acteur/personnage tend à disparaître. Ce n'est plus un personnage que je vois et écoute, un être de fiction, c'est un acteur, un individu identique à chacun d'entre nous qui regarde le spectateur droit dans les yeux alors que la réplique est sensée s'adresser à un partenaire. C'est un « face public » comme l'on joue le plus souvent face caméra en plan serré. La lumière, l'arrière-plan sont secondaires, seule compte la lumière de face sur le visage. Peut-être est-ce là l'ultime procédé de la fiction qui s'affiche comme de la non-fiction ?



L'acteur Didier Bourguignon dans la pièce The great disaster. *Compagnie Le Bruit des hommes. Metteur en scène, Yves Borrini.*

L'acteur et le spectateur se regardent. Ils sont dans la même lumière, de chaque côté de l'écran. La séparation scène/salle s'estompe. Acteurs et spectateurs sont des échantillons d'une même humanité, humanité qui courrait à sa perte, les yeux ouverts.

Quelques notions techniques

Ce n'est qu'après avoir survolé l'ensemble du champ historique et sémantique que nous pouvons aborder les questions et notions techniques.

La chaîne de l'évolution technique des lumières, chandelle, quinquet à huile, gaz, électricité et informatique, est parallèle à la chaîne économique et sociale. Le développement des lumières motorisées et contrôlées à distance d'aujourd'hui, le bond de l'informatique, du digital et de la lampe électronique dite LED (*Light Emitting Diode*) ou francisée en DEL (Diode Électro Luminescente) ne sont pas seulement de simples « progrès techniques ». Cette chaîne qui va de la chandelle à l'informatique, s'inscrit dans les mutations de notre civilisation.

Les directions de lumière sont les suivantes :

- La lumière de face,
- Le contre-jour,
- Les latéraux,
- La lumière en douche,
- La contre-plongée,
- Il faut ajouter désormais la projection d'images et de vidéo qui démultiplie à l'infini les variations de la lumière,
- Les ruses et la créativité des créateurs de lumière vont jusqu'à désorienter au sens propre les directions de lumière des projecteurs en jouant avec la réverbération sur des miroirs.

Les sources lumineuses :

Ce terme de « source » remplace de plus en plus le terme de projecteurs ou d'appareils. Les éclairagistes s'ingénient à produire de la lumière avec toutes sortes d'invention, de bricolage, d'ampoules diverses, de tubes fluorescents, d'appareils industriels, d'éclairages urbains, d'objet lumineux, d'éclairage de cinéma, de phares automobiles et de phares d'avion (lampe aircraft).

Dans l'immense catalogue des projecteurs traditionnels, l'éclairagiste doit choisir la puissance du projecteur, la nature de la lampe, la nature de la lentille située sur l'avant du projecteur et travers laquelle le faisceau passe et se concentre.

Depuis les premiers bulbes de Thomas Edison, l'industrie, qui fabrique toutes les lampes, s'est lancée dans une course avec le soleil. Et l'industrie a presque gagné son pari : la lumière des lampes dernière génération est très proche de la lumière solaire.

Notre étoile constituée d'hydrogène et d'hélium, nous dispense une lumière qui après avoir traversée tous les filtres de l'atmosphère, est une lumière standard de 5 500° Kelvin. La lumière du jour du lever au coucher varie de 2 500 à 3 800° K. La lumière du jour à midi est de 6 500° K.

La bougie culmine à 1 500° K, l'ampoule au tungstène 2 200° K, la lampe halogène entre 3 000 et 3 200° K, le tube fluo 4 500° K. La lumière d'un flash est de 6 000° K, et un arc électrique atteint 10 000° K.

Aujourd'hui la compétition technologique est engagée pour réduire la consommation électrique. L'arrivée des lampes basse consommation, des LED réduisent en moyenne par 4 la consommation des lampes. Mais ces nouvelles lampes ont des résultats en termes de qualité esthétique très inférieure aux lampes traditionnelles. Nous sommes au début de cette évolution, de cette révolution.

Les filtres de couleur et les gobos :

Les « gobos » abréviation de l'expression anglaise *goes before optics* sont des plaques métalliques découpées au laser (et parfois au cutter vite-fait, bien-fait) selon un motif (feuilles, nuages ou formes géométriques) à travers laquelle la lumière va passer et reproduire en ombre sur scène le motif découpé.

Les filtres sont fréquemment utilisés dans les instruments d'optique, en photographie par exemple. Plusieurs centaines de couleur sont à disposition des éclairagistes.

Conclusion

Pour conclure, je citerai un petit passage du roman de Bernard Tirtiaux, *Le Passeur de lumière,* qui raconte l'œuvre d'un maître verrier au temps de la construction des cathédrales : (André Malraux n'avait-il pas comparé les maisons de la Culture et nos grands théâtres aux cathédrales du XX^{e} siècle ?) Le maître parle à l'apprenti : « La lumière est diffuse » dit Rosal de Sainte-Croix au jeune Nivard de Chassepierre. « Elle est fugace, changeante, capricieuse. Elle a toutes les ruses. Jamais tu ne seras satisfait de ton ouvrage, si beau soit-il. Jamais tu n'auras assez de couleurs dans tes casiers pour donner vie à un vitrail comme tu le souhaites, jamais tu n'auras la certitude de colorer juste comme on chante juste. Qu'importe ! Tes pas partent du feu et tu dois atteindre le feu, devenir un maître en ton art. »

TROISIÈME PARTIE

Remerciements à François Trucy

Journées du Patrimoine à l'Opéra de Toulon

Compte-rendu de la Conférence nationale des académies

Hommage

ADRESSE À UN AMI

Antoine CAVALHO

Notre confrère François Trucy a offert à l'académie une copie sur clé USB des milliers de cartes postales anciennes de Provence, de sa collection personnelle. Au-delà de son intérêt historique, cette richesse iconographique nous sera d'une précieuse utilité pour illustrer nos travaux. Il fallait remercier François ; nous l'avons fait, lors d'une séance mensuelle, avec le texte suivant :

À François TRUCY

L'amitié, nous le savons,
Se décline et s'exprime de mille façons.
Un regard, un geste, une attention particulière,
Suffisent pour montrer à l'ami
combien il nous est cher.
...Puis il y a les mots pour le lui confirmer,
Encore et toujours assurer et rassurer.

Les mots... Voilà qui tombe bien !
J'en ai quelques-uns à portée de main
Qui vont me servir pour évoquer un ami cher.
Soyez bons et pardonnez la liberté de mes vers
Car, je vous l'avoue, je suis piètre poète
Et c'est bien ce qui m'embête !...

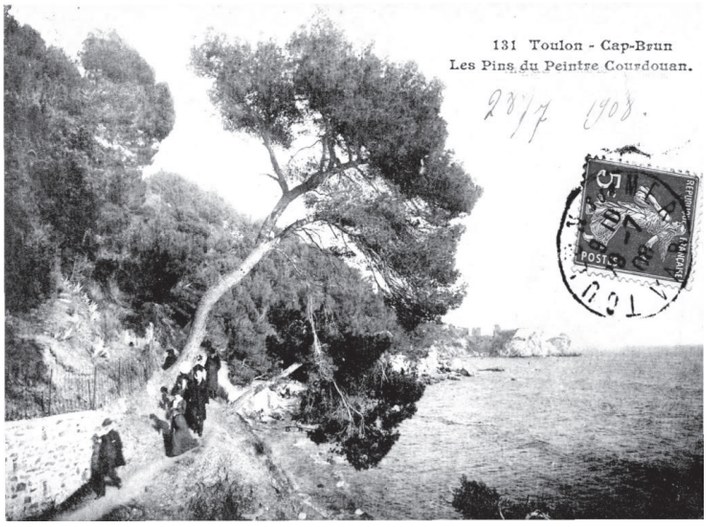
C'est mon ami, Il s'appelle François.
C'est notre ami à tous, je crois,
François. François Trucy.
Quand il est parmi nous, dans cette académie,
La joie se répand, les yeux pétillent, les rires fusent
Et beaucoup, parmi nous, s'amusent.
C'est un Provençal, François,
Un vrai, jusqu'au bout des doigts.

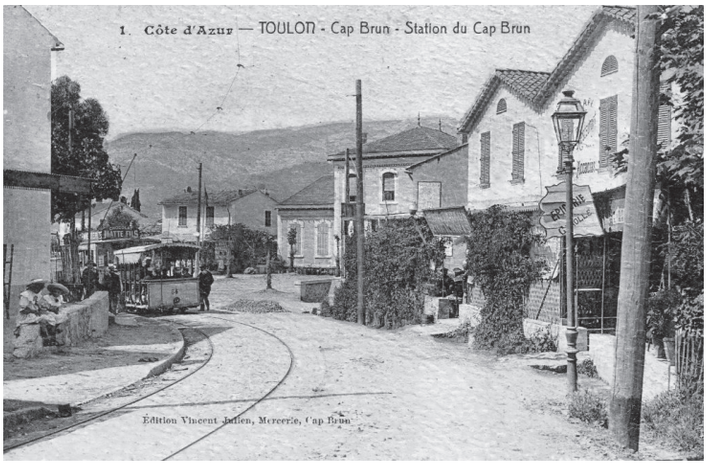
De Draguignan à Ollioules,
De Mazaugues à Néoules,
De Fayence à Gonfaron,
Et de Signes à Toulon,
Toulon avec sa rade
Et la Calade...
Dieu qu'il l'aime, sa Provence,
Et avec quelle élégance !

Sinon, comment expliquer toute une vie
Consacrée à ce pays,
De la Mairie à la Région,
D'Assemblées en commissions...
Ah ! Cher François, quel beau parcours
Jusques au palais du Luxembourg !

Et tout au long de ce voyage,
La mémoire et les images,
Les milliers et milliers de cartes postales
De notre bonne ville de Toulon s'étalent
Dans cette clé USB,
Patiemment recherchées,
Assemblées et classées,
(*Sparsa colligo*, mes amis quel festin :
Tout Toulon dans le creux de la main !)
François nous les offre en bouquet de sa magnifique collection
Pour embellir nos revues et publications.

Voilà pourquoi, François, j'ai voulu saisir l'occasion
Pour te dire toute notre affection.
Et dans cette maison qui est tienne,
Au nom de tous, académiciens et académiciennes,
Pour ta générosité,
Ta fidélité,
Ta grande gentillesse
Toujours sans faiblesse,
Il fallait bien que quelqu'un ici
Cher François Trucy,
Que quelqu'un ici
Te dise Merci !


131 Toulon - Cap-Brun
Les Pins du Peintre Courdouan.
28/7 1908.


1. Côte d'Azur — TOULON - Cap Brun - Station du Cap Brun
Édition Vincent Julien, Mercerie, Cap Brun

MUSIQUE ET THÉÂTRE À TOULON (1860-1995)
HOMMAGE À ISABELLE ANDRÉANI
OPÉRA DE TOULON, 22 SEPTEMBRE 2019

INTRODUCTION

Jacques KERIGUY

Isabelle Andréani, qui nous a quittés le 3 juin 2018, a vu le jour le 18 février 1923 à Solenza. De ses racines corses, elle a puisé la rude franchise et l'exigence indéfectible qui l'ont accompagnée depuis ses débuts sur la scène de l'opéra de Marseille jusqu'à ses derniers concerts toulonnais en passant par les triomphes obtenus dans le rôle de Carmen sur les plus grandes scènes nationales et européennes. Elle n'a malheureusement laissé que de rares témoignages musicaux : les disques, alors, ne servaient que celles et ceux que la renommée avait promus au rang de déesses et de dieux : Elizabeth Schwarzkopf, Renata Tebaldi, Mario del Monaco, Maria Callas. Peu de Français parmi les élus : Régine Crespin, Gabriel Bacquier. Les enregistrements qui subsistent, pourtant, permettent d'apprécier les qualités de la cantatrice ; pour les définir, j'emprunte les mots d'un musicologue belge, Claude-Pascal Perna : « beauté naturelle du timbre, cuivré et chatoyant, velouté et mordant, longueur de la ligne, aisance de l'émission et puis un instinct dramatique inné » ; plus loin, le critique vante la « clarté de la diction ». Ces qualités, Isabelle les possédait assurément.

Sa carrière a commencé à Marseille, en 1949. Premier prix de chant au conservatoire, premier prix d'art lyrique à l'unanimité. Premiers succès, aussi, qui l'ont insérée plus avant dans son rêve : chanter. Premiers engagements, première apparition sur la scène de l'opéra de la ville : Magdalena du *Rigoletto* de Verdi. Ont suivi Mignon d'Ambroise Thomas, Charlotte du *Werther* de Massenet, puis une tournée en Afrique du Nord, Casablanca, Alger, Oran. Les propositions se sont multipliées ; le répertoire s'est étoffé : La Tasse chinoise de *L'Heure espagnole* de Ravel, Marina de *Boris Godounov* de Moussorgski. Quand on lui proposa pour la première fois de participer à une représentation du *Carmen* de Bizet, dans le rôle de Mercedes, se doutait-elle que cette œuvre dominerait sa carrière jusqu'à l'étouffer ? La musique ne connaît pas de frontières : Bruxelles, Gand, Genève, Luxembourg, Amsterdam l'ont alors régulièrement invitée.

L'événement déterminant intervint quelques années plus tard, en février 1954, lorsque le directeur de l'Opéra de Paris, Maurice Lehmann, l'a invitée à tenir le rôle de Fatime dans l'*Oberon* de Weber puis à intégrer la troupe de cette institution. Aussitôt, elle devint titulaire du rôle de Carmen à l'Opéra-Comique, avant de le reprendre à l'Opéra en 1960 dans la mise en scène devenue mythique de Raymond Rouleau. L'œuvre fut jouée 367 fois au Palais-Garnier et 450 fois en Europe.

Quelle activité pendant ces années ! Des récitals salle Gaveau, dans plusieurs villes de province, et de nombreux enregistrements d'opérettes et d'opéras comiques dans la série initiée par l'ORTF, avec les grandes associations symphoniques de l'époque : Société des concerts de Conservatoire, Concerts Colonne, Concerts Lamoureux, Concerts Pasdeloup.

En 1972, l'Opéra-comique ferme ses portes et devient lieu de formation. L'année suivante, Rolf Liebermann est porté à la direction de l'Opéra. Sa volonté de rompre avec le passé, ses convictions, son expérience le conduisent à révoquer celles et ceux qui composaient la troupe et formaient un ensemble harmonieux. Avec une tristesse teintée d'amertume, tous se sont dispersés.

Isabelle est arrivée à Toulon en 1972 avec son mari, le chef d'orchestre Pierre Cruchon (1908-1973). Deux années plus tard, elle entrait à l'académie du Var en tant que membre associée ; en 1978, lui fut attribué le fauteuil numéro 37. Plus de grands rôles sur scène, sans doute, mais des vocalises pendant plusieurs heures chaque matin, encore et toujours ; plus de séances de maquillage et d'habillage interminables, plus de trac quand s'allument les projecteurs, mais des concerts : enfin, elle put accorder la place qu'elle mérite à la mélodie ; les festivals l'ont réclamée ; les récitals consacrés à cet art subtil et fascinant attiraient un public de connaisseurs ; ils lui ont apporté d'immenses satisfactions.

S'est ajoutée la transmission de l'expérience acquise. Comme elle l'avait fait précédemment à Aix-en-Provence, créer au conservatoire national de Toulon une classe de chant, une autre d'art lyrique pour des élèves motivés fut expérience captivante. Apprendre à respirer, à poser la voix, à articuler distinctement chaque mot, chaque syllabe, assurer le phrasé toujours avec la continuité du legato, respecter une discipline quotidienne impitoyable, puis explorer l'immense répertoire disponible, quels défis !

Ses propos en témoignaient : elle avait pris conscience que l'art est chose fragile, à l'instar de celles et ceux qui le pratiquent. La société subit des bouleversements qui affectent toutes ses activités. Les goûts évoluent d'une génération à l'autre. Ce qui plaisait hier ne suscite qu'indifférence aujourd'hui : l'œuvre est le fruit d'une époque et c'est la société qui impose son évolution à la musique. Mais Isabelle prêtait un intérêt constant aux aventures novatrices qui apparaissent chaque jour.

La musique pour elle était souveraine. Il lui était impossible de vivre sans elle. La musique magnifie la voix dont elle exalte la tonalité, les articulations et le sens qu'elle transporte. L'opéra, cet art où culmine la convention, paradoxalement, touche le réel comme nulle autre discipline artistique. Il reste le plus exigeant, le plus complet, mais aussi le plus fragile. Elle l'aimait avec passion, mais pas de façon exclusive : de son enfance, elle gardait un appétit insatiable pour le théâtre. Pendant ses années parisiennes, sa vie était un tourbillon ponctué de représentations à la Comédie-Française, – Ah ! le talent de Robert Hirsch ! l'humour de Jacques Charon, le génie de Madeleine Renaud – mais aussi dans toutes les salles où s'épanouissait un projet original. L'intérêt réel qu'elle portait à des disciplines artistiques considérées comme mineures a suscité le sourire de quelques proches. Et pourtant, l'opéra a été conçu pour éblouir et pour distraire. Longtemps, rappelait-elle, il s'est apparenté au café-chantant, au lieu de rendez-vous galant ou, disons-le, au cirque. Voilà pourquoi, sans doute, elle aimait les arts considérés à tort comme mineurs : elle a servi du mieux qu'elle pouvait l'opérette chaque fois que l'occasion se présentait. Offenbach tient évidemment une place privilégiée, mais elle aborda avec tendresse les œuvres de Planquette, Lecocq, Messager et de bien d'autres. En revanche, elle tenait plus secret l'amour qu'elle portait à la chanson, qui lui paraissait occuper une place essentielle tant la langue française lui a permis de s'épanouir en apportant un équilibre entre texte et musique immédiatement audible, proche de la déclamation théâtrale. Brassens, Brel, Ferré, par exemple, ont certes privilégié le texte, mais les notes libèrent la musicalité des mots et dévoile leur signification profonde. Après tout, pourquoi aurait-elle masqué cette attirance quand, aujourd'hui, les divas d'opéra se frottent à la variété et se découvrent rock stars ?

La musique a été la vie d'Isabelle. Sous toutes ses formes. Les rapports qu'elle a entretenus avec elle ont été d'amour passionné, car, rebelle à tout raisonnement, à toute analyse psychologique. La musique exprime la vie ; elle est souveraine. Elle est pure exaltation. Elle est seule capable de pénétrer le secret des passions et entre en résonance avec ceux qui, non satisfaits de s'approprier les apparences, veulent du bout du cœur en pénétrer le mystère et en approcher l'essence. Pour mener cette démarche, il est vrai, il faut un cœur, aurait dit Isabelle. Cette ivresse, elle a cherché la faire partager, pourquoi le cacher, à l'imposer, même. Névrose ? Non, pour elle, ce fut le bonheur.

LE THÉÂTRE DE TOULON EN 1914-1915

Dominique Amann

Le lundi 3 août 1914, l'Allemagne déclara la guerre à la France. Le président de la République proclama aussitôt l'état de siège sur l'ensemble du territoire : tous les pouvoirs civils furent transférés à l'autorité militaire. La désorganisation des troupes d'acteurs dont les hommes étaient appelés par la mobilisation et l'établissement du couvre-feu à 21 heures obligèrent les grands théâtres à cesser leurs activités.

À Toulon, si les petits établissements comme le *Casino*, le *Kursaal*, le *Fémina* ou le *Pathé* purent poursuivre leurs activités en alternant films et artistes de passage ou réfugiés à Toulon, le Grand-Théâtre ne put réunir une troupe complète et ne débuta pas de nouvelle saison en septembre 1914. Notre première scène fut alors utilisée comme casernement et affectée à l'hébergement de soldats appartenant au 10e régiment d'artillerie à pied. Un intéressant document de nos archives municipales indique que cinq mille hommes défilèrent ainsi dans ce théâtre jusqu'au 4 décembre 1914 et qu'ils avaient transformé en popotte la terrasse située au-dessus du balcon du Foyer. Par ailleurs, l'arrière-scène servit à entreposer le mobilier – lits et matelas – amassé pour équiper les établissements de soins aux blessés. Aucune photographie n'a, toutefois, été conservée de cette singulière période. Face à la nécessité de recueillir de l'argent pour financer les hôpitaux ou établissements de convalescence accueillant les blessés de guerre, de soutenir des familles dont le chef était mobilisé, de secourir veuves et orphelins, mais aussi de procurer quelques dérivatifs à une population éprouvée par une guerre cruelle, le maire décida la réouverture du théâtre pour des séances patriotiques. De nombreux artistes souhaitaient mettre leurs talents au service du pays : chacun voulait participer à sa manière à la lutte contre l'ennemi.

Dans le Var, le premier à partir ainsi en guerre fut incontestablement Jean Aicard, le célèbre poète provençal, élu en 1909 à l'Académie française. Né en février 1848, il était donc âgé de soixante-six ans et demi. Dès le début des hostilités, il avait voulu s'engager comme infirmier mais son âge lui fermait cette voie. Il mit alors sa plume au service de la cause nationale et, dès le mois d'août, distribua à la presse des poèmes ardents dont la matière lui était fournie par l'actualité. Il s'employa ainsi à flétrir l'agresseur, son désir de domination brute, sa philosophie de violence et ses méthodes barbares ; il magnifia également le courage des Français et de leurs Alliés, défenseurs de la civilisation chrétienne et de la démocratie républicaine. Il chercha enfin à entretenir l'union sacrée de toutes les classes de la société en vue de la victoire. Jean Aicard se lia d'abord avec Félix Mayol pour qui il composa, en septembre-octobre 1914, deux premières chansons patriotiques : *Allemagne au-dessous de tout* sous-titrée « réponse française à la marche guerrière des soldats allemands : *Deutschland über alles* », qui stigmatise les atrocités commises par les assaillants ; et *France et Prusse* qui permet au poète d'opposer deux conceptions de la guerre : celle de la France dans laquelle le soldat respecte son adversaire et les populations civiles qu'il conquiert, et celle de l'Allemagne qui accorde tous les droits – y compris les pires ! – au vainqueur. La musique de ces deux chansons fut écrite par une jeune compositrice marseillaise, Blanche Poupon et, dès la mi-octobre, ces trois artistes commencèrent la tournée des hôpitaux et des établissements de soin et de convalescence qui avaient été installés dans de nombreux locaux de la ville, mais aussi à La Seyne et à Saint-Mandrier. Jean Aicard composa ensuite une complainte sur la mort du jeune Émile Després qui, obligé par un officier allemand de tuer un sergent français blessé, osa retourner l'arme et abattre cet officier avant d'être lui-même massacré par l'ennemi, complainte que notre poète dit lui-même pour la première fois le jeudi 22 octobre 1914 ; il la confia ensuite à Félix Mayol qui l'inscrivit à son répertoire. Enfant de la Provence maritime et de Toulon, Jean Aicard eut toujours une grande sollicitude pour les marins et leur consacra un poème, *Nos cols bleus*, que Mayol se plut à réciter sur toutes les scènes où il se produisit. Enfin, en décembre 1914, Félix Mayol créa au théâtre de Toulon *Ce qu'ils n'auront pas*, une chanson patriotique composée par Jean Aicard qui insiste, de manière presque caricaturale, sur la lourdeur de l'esprit germain et la grossièreté de leurs mœurs. À la mi-novembre 1914, Jean Aicard et Félix Mayol furent rejoints par une jeune comédienne, Eva Dorel, de son vrai nom Hortense Berthelot, née à Toulon en 1880, premier prix de déclamation du conservatoire de Toulon en juillet 1905 et qui avait déjà obtenu des engagements successifs aux théâtres de Rouen, Bordeaux, Limoges et Cherbourg. Elle revint à Toulon durant la première guerre mondiale et ouvrit, en février 1915, un cours de déclamation au conservatoire de la ville.

Les troupes évacuèrent le théâtre le 4 décembre 1914 ; l'établissement fut nettoyé, débarrassé du matériel entreposé, remis en état de fonctionnement, rendu à son directeur M. Godefroy et put accueillir, le dimanche

20 décembre en matinée et en soirée, deux galas organisés par la municipalité au profit de la malheureuse Belgique envahie. Félix Mayol se chargea de bâtir le programme : il recruta des acteurs parisiens réfugiés à Toulon et Jean Aicard fit l'allocution d'ouverture. Plusieurs galas furent ainsi organisés dans notre théâtre, début janvier 1915, puis le 24 janvier : on y interprétait les hymnes des nations alliées ; Mayol chantait le répertoire patriotique que lui avait fourni Jean Aicard mais aussi des chansons en vogue de son répertoire personnel ; les artistes de passage apportaient leurs propres créations, dans différents genres ; et les séances se terminaient par une *Marseillaise* à grand orchestre, entonnée par un soliste et reprise en chœur par toute l'assistance debout. Le dimanche 7 février eut lieu un grand gala pour « La Journée du 75 » en l'honneur de notre célèbre canon de 75. Mais Jean Aicard ne put y participer car il avait été victime, le 31 janvier précédent, d'un accident d'automobile assez grave et il était encore en traitement à l'hôpital Sainte-Anne. Le dimanche 18 avril 1915, Jean Aicard, à peu près remis de ses blessures, organisa une matinée de gala dans ce théâtre au bénéfice des œuvres de guerre : dans une première partie intitulée « La Guerre infâme », il opposa les crimes des Allemands à la guerre sacrée que faisaient les Alliés. Il fit ensuite parler des enfants puis des adolescents incarnant « les voix de la France » ; M[me] Bertaud-Châteauminois et Eva Dorel déclamèrent un dialogue entre la France et l'Alsace retrouvée. Enfin, le poète évoqua, avec le concours de la musique des équipages de la flotte, nos cols bleus et tout particulièrement les marins du *Bouvet* récemment torpillé au large des Dardanelles. Le théâtre produisit encore le 26 avril *L'Ami Fritz*, une comédie en trois actes, inspirée du célèbre roman d'Émile Erckmann et d'Alexandre Chatrian décrivant la vie traditionnelle en Alsace ; puis, le 18 mai, *Les Oberlé*, une pièce d'Edmond Haraucourt d'après le célèbre roman de René Bazin ayant pour thème la résistance des Alsaciens à l'envahisseur allemand. Mais il y eut aussi des séances plus récréatives : *Le Barbier de Séville* et *La Fille du Régiment* à la fin du mois de mai ; *Faust* au début du mois de juin. Et, comme à l'accoutumée, ces spectacles se terminaient invariablement par *La Marseillaise* et les hymnes des nations alliées chantés par des artistes et repris en chœur par les spectateurs.

Ainsi s'acheva l'étrange saison 1914-1915 du Grand-Théâtre de Toulon, totalement désorganisé par la survenue de la guerre puis par la perspective d'un conflit appelé à durer.

Jean Aicard, élu en 1903 au fauteil n°10 de l'Académie française.

FÉLIX MAYOL
1872-1941

Magali Bérenger

Félix Mayol, Archives municipales de Toulon
(Fonds Mayol 90S).

Premiers pas sur scène

Félix Mayol est né le 18 novembre 1872 à Toulon, au 1 rue d'Isly, dans le quartier du Pont-du-Las. Son père breton, est premier-maître canonnier dans la Marine et sa mère provençale, est modiste. Le couple, passionné par le chant et le théâtre s'est rencontré au sein de la troupe d'amateurs toulonnais *Le Spectacle en famille*. C'est avec eux qu'à six ans, Félix Mayol fait ses débuts à l'opéra de Toulon comme figurant dans la pièce *Les Mystères de l'été*. Entouré de trois frères et d'une sœur, Félix perd ses parents à vingt mois d'intervalle. À treize ans, le voilà orphelin. Confié à la tutelle d'un grand-oncle paternel, peu enclin à le laisser déployer ses talents artistiques, il est mis rapidement en apprentissage. Il est successivement commis drapier, serrurier, mécanicien et enfin, sans plus de conviction, cuisinier. Logé chez son patron, ce qui lui permet de déjouer la vigilance de son tuteur, il participe à des concours de chant à Toulon et dans les environs. Il fréquente le *Casino* de Toulon où il observe les artistes de passage, copiant leurs attitudes. Ses activités nocturnes font long feu, et son oncle, lui reprochant de déshonorer leur nom, le somme d'y mettre un terme. Passant outre, il se rend en 1890 à Marseille, afin d'y passer une audition au café-concert le *Palais de Cristal*, établissement concurrent de *L'Alcazar*. C'est un échec magistral et la peur d'affronter son oncle après son escapade le décide à poursuivre sa route. Pendant quelques mois, il gagne sa vie en chantant dans les cafés des villes du Midi jusqu'à ce que sa famille le rattrape, et le contraigne à devancer l'appel. Il s'engage alors pour quatre ans dans la Marine, comme cuisinier de bord. En 1892, une grave chute depuis les mâts, suivie d'un séjour de cinq mois à l'hôpital, lui vaut d'être réformé. Il a vingt ans et sa santé encore fragile lui donne l'idée de soumettre son oncle à un chantage. Puisque le voilà presque invalide, il lui propose de rester à sa charge, ou de lui permettre d'embrasser une carrière artistique, désormais seule activité physique qui lui permettrait d'acquérir son autonomie. L'oncle finit par céder. Ainsi la même année, sous le pseudonyme du « Petit Ludovic », Félix Mayol joue et chante sur plusieurs scènes toulonnaises : *Chez Dardenne*, à la *Guinguette Dabault*, à la *Scala* et au *Théâtre Rampin*. En mai, il fait sa véritable entrée dans le monde professionnel en signant un contrat d'un mois au *Casino* de Toulon. Il y obtient un succès d'estime, qui lui permet de voir son contrat prolongé jusqu'en juillet. Il termine la saison estivale au *Théâtre Rampin*, où il joue les jeunes premiers comiques. Après plusieurs cachets en province et en Suisse, il se sent enfin prêt en 1895, « à monter » à Paris.

À Paris

Il est engagé le 1er mai, au café-concert le *Concert parisien*. Son répertoire est alors composé de chansons montmartroises. Le directeur, monsieur Dorfeuil, lui conseille de l'adapter au public populaire, en trouvant des chansons plus divertissantes. Il y connaît ses premiers succès avec, entre-autres, *La Paimpolaise*, écrite par le chansonnier breton Théodore Botrel, la *Polka des English* ou la *Cabane bambou*. Il chante le quotidien des classes moyennes dans un répertoire qui va de la romance à la fantaisie. En 1900, il débute à l'*Eldorado* et à *La Scala*, haut-lieu du café-concert parisien, où il crée en 1905, sa chanson la plus célèbre, *Viens Poupoule*. Son succès doit beaucoup aux titres entraînants qu'il interprète, mais aussi à une silhouette travaillée. Habillé d'un frac noir, un brin de muguet à la boutonnière, il est coiffé d'une houppe rousse improbable, qui le fera surnommer « Flamme de punch » par son public. Sa diction parfaite et la particularité d'occuper la scène en se déplaçant et en mimant les paroles de ses chansons, fera dire à l'écrivain Marcel Proust « Ce qui me plaît chez lui, c'est que c'est du chant dansé. ». En 1910, il est le grand chanteur du début du XXe siècle, avec des centaines de titres à son répertoire. Il achète la salle de ses débuts parisiens, alors en difficulté, qu'il rebaptise le *Concert Mayol*.

Un homme généreux

Cependant malgré ses succès, il n'oublie pas sa ville natale. Il y revient régulièrement dans le cadre des *Tournées Baret*, qui lui donnent l'occasion de se produire à l'Opéra ou au *Casino*, et, chaque été, il vient se reposer dans sa villa du quartier des Ameniers à proximité du Cap-Brun, le *Clos Mayol*. Anticipant quelque peu sa retraite, il y installe en 1914 un théâtre de verdure, qu'il imagine comme sa dernière scène. Il s'y produit avec ses amis artistes de passage, les dimanches devant la bourgeoisie toulonnaise et un important public populaire. Généreux, ses spectacles ont pour objectif de recueillir des fonds pour diverses organisations caritatives. Dans le même esprit, il encourage de nombreux artistes locaux à se lancer, notamment ses compatriotes Raimu et Valentin Sardou.

Dès le début de la première guerre mondiale, étant toujours réformé, il soutient à sa manière l'effort de guerre. Avec l'aide du poète et académicien toulonnais Jean Aicard, il s'introduit une nuit sans autorisation, dans le *Casino* de Toulon, transformé alors en casernement. Mayol y chante pour des territoriaux sur le départ. L'armée d'abord réticente, comprend bientôt le parti qu'elle peut tirer de la présence des artistes pour soutenir le moral des troupes, ce qui permettra à Mayol de se produire pendant toute la guerre sur le front, dans les hôpitaux et les maisons de convalescence.

Après la guerre, sa salle de spectacle revendue, il passe plus de temps à Toulon. Il est régulièrement sollicité pour présider des manifestations. Ainsi le 3 mars 1930, à la tête du comité des fêtes de charité, il dirige à l'Opéra, la pièce *Un Grand mariage au royaume de l'opérette*.

Les adieux de la star du café-concert

En 1929, il publie ses mémoires, avec l'aide du chansonnier Charles Cluny, puis débute en 1932, une tournée d'adieux au théâtre parisien de l'*Empire*. Il arrête de chanter définitivement en 1938, à la suite d'une attaque qui le laisse partiellement paralysé. Il s'éteint le 1er novembre 1941, à 69 ans, au *Clos Mayol*, qui avait accueilli pendant 30 ans, tout le petit monde du café-concert puis du music-hall, Raimu, Mistinguett, Maurice Chevalier, Paulus… Il est enterré à Toulon, au cimetière central. La ville a gardé son souvenir en donnant son nom à une rue du Pont-du-Las, un centre commercial et au stade du RCT (Rugby club toulonnais) dont il avait financé la rénovation en 1920.

GASTON COLL, UN DIRECTEUR ATYPIQUE

Monique DAUTEMER

La super cantine des sous-sols de l'opéra de Toulon a-t-elle hâté le départ du directeur Gaston Coll ? La salle de restaurant était décorée par Eugène Baboulène, ami de Coll et décorateur de l'opéra. On peut encore en voir l'entrée, située rue Molière.

En 1945, juste après la guerre, le Théâtre municipal était dirigé par un triumvirat : Lucien Casabianca, le directeur, compositeur et chef d'orchestre, venu de l'opéra d'Alger, Henri Magaglio, l'administrateur municipal, et Gaston Coll adjoint à la programmation. À cette époque, le décorateur en était Eugène Baboulène (1905-1994), le fameux peintre toulonnais qui, après ses études aux Beaux-Arts et aux Arts décoratifs de Paris, était revenu dans sa ville natale en 1931, avec une solide réputation de peintre décorateur dans les maisons bourgeoises de Toulon, les cafés, les restaurants, les maisons closes et le Théâtre.

Lily Pons, grande soprano colorature américaine, d'origine française et varoise, célébrité du Metropolitan opéra de New York était venue en Europe pour se produire aux côtés de Marlène Dietrich afin de soutenir le moral des GI. Elle sera d'ailleurs invitée par le gouvernement à chanter *La Marseillaise* à l'opéra de Paris le 8 mai 1945, jour de liesse nationale, sur le balcon extérieur devant une foule enthousiaste. L'année suivante, le programmateur Gaston Coll décide de la faire venir à l'opéra de Toulon pour chanter *La Marseillaise* le 14 juillet 1946. On aménage une loge derrière la scène, aujourd'hui foyer des artistes, afin de recevoir dignement la star internationale et Eugène Baboulène y peint quatre fresques murales pour la décorer. Bon nombre des décorations toulonnaises de Baboulène, réalisées entre 1931 et 1945, ont aujourd'hui disparu, victimes de la réhabilitation de la vieille ville, et il ne semble demeurer que les précieux échantillons conservés à l'opéra de Toulon, tous cachés, car ils ne sont pas situés dans les lieux ouverts au public.

En septembre 1947, Gaston Coll est promu directeur général, toujours secondé par l'administrateur Henri Magaglio. Venu du théâtre de Perpignan, Coll dirigera quatre saisons à Toulon, de 1947 à 1951. Originaire du Sud-Ouest, né à Camprodon en Catalogne espagnole, village natal du grand musicien Albeniz, Coll était cuisinier et restaurateur à Perpignan, tout en s'impliquant dans la vie théâtrale de la grande cité catalane.

Fresque du foyer Lily Pons, Mireille au val d'enfer par Baboulène.

C'est certainement par passion que Gaston Coll est entré dans le monde de l'opéra et qu'il s'est installé à Toulon, dès 1944. Il avait découvert la jeune et talentueuse Jeanne Duyrat, fille du grand bijoutier de la place d'Armes, qui avait terminé ses études de chant et d'art lyrique au conservatoire de Toulon dans la classe de Marcel Roques. Celui-ci l'avait fait débuter à ses côtés sur la scène toulonnaise et en France. Elle avait 18 ans et était déjà une belle artiste, d'une grande élégance. Il l'épouse et elle commence une carrière de diva sous le nom de Jane Coll. Elle chantera les premiers rôles de soprano à Toulon et en France, et entrera dans la troupe de l'opéra-Comique à Paris en 1949. La sœur de Jeanne, Georgette Duyrat-Vanel-Faissole, devient costumière au Théâtre de Toulon et réalise notamment les somptueux costumes de Jane Coll, dont certains font aujourd'hui partie de la collection de la fille de Georgette, Claudine Duyrat-Faissole-Garcia, danseuse, puis choriste, puis régisseuse des chœurs à l'opéra de Toulon. Claudine, la nièce de Jane Coll est connue de tous ici sous son surnom de Dodie. À noter que la belle-sœur de Jane Coll, Denise Duyrat-Mathis est professeur de chant, pianiste répétitrice puis chef des chœurs à l'opéra de Toulon. Elle sera la première épouse du peintre-sculpteur Henri Mathis dit Komatis, futur créateur de Châteauvallon.

À Toulon, Gaston Coll poursuit la programmation habituelle : opéras, opérettes, ballets, pièces de théâtres et concerts classiques. Il invite les têtes d'affiches du lyrique qui tournent en France et confie aussi le premier rôle à sa jeune épouse qui a trente ans de moins que lui. Jane Coll chante *Manon*, *Thaïs*, *La Tosca,* et surtout *La Traviata,* son rôle fétiche, avec les plus grands, notamment avec Jean Giraudeau de l'opéra de Paris.

Le 4 février 1948, pour le centenaire exact de la naissance de Jean Aicard, Coll fait jouer *Le Père Lebonnard* (1889), un drame théâtral en quatre actes qui a connu la gloire, en France à la Comédie- Française et en Italie à la Scala de Milan, au point de devenir en 1939 un grand succès cinématographique avec Madeleine Sologne et Pierre Brasseur. L'une des seize toiles du foyer Campra de l'opéra de Toulon, peinte en 1923 par Paulin Bertrand, rappelle ce succès théâtral.

Les décors de l'opéra de Toulon dont certains remontaient au siècle passé, avaient besoin d'être renouvelés et Gaston Coll commande à Baboulène et à son atelier un très grand nombre de toiles et de châssis, qui serviront jusqu'à la fin des années 1970. Coll organise aussi les *Bals de l'opéra* pour lesquels on recouvre le parterre, au-dessus des fauteuils d'orchestre, l'accès se faisant par un grand escalier central à partir du balcon. Rien n'est trop beau pour l'opéra de Toulon et la municipalité qui tient les comptes va accuser Coll de trop dépenser.

Dès la saison 1948-1949 de gros problèmes financiers apparaissent. On note pourtant deux événements marquants. Tout d'abord la venue de Roberto Benzi, le plus jeune chef d'orchestre au monde, lequel a tout juste onze ans et est à l'aube d'une grande carrière. Il donnera les 4 et 5 décembre 1948 deux grands concerts symphoniques avec l'orchestre de l'opéra comptant 60 exécutants. 1948 marque aussi le centenaire de la mort de Donizetti, que l'on célèbre à Toulon en jouant, fait exceptionnel, en italien, *Lucia di Lammermoor*. Jane Coll y tient le redoutable rôle-titre, entourée de chanteurs italiens et du baryton français Michel Dens.

Cependant en octobre 1949, le déficit est de plusieurs millions. L'ouverture de la saison est repoussée, au point que les artistes lyriques se font engager ailleurs. On réduit le ballet, l'orchestre et la troupe et, puisqu'il n'y a pas de musique, on multiplie les pièces de théâtre : galas Karsenty, tournées Baret, tournées Hebertot… On fera venir aussi de Paris le Ballet des Champs-Élysées dirigé par Boris Kochno, avec Jean Babilée. En 1950, on passe un accord avec l'opéra de Nice pour une série de dix opéras et opéras-comiques qui seront donnés avec les artistes de la maison niçoise. Magaglio, l'administrateur, est renvoyé, mais Coll reste, assisté par un secrétaire-comptable municipal. La régie municipale de Toulon met, les soirs de représentations lyriques, le théâtre à la disposition du directeur de Nice, M. Pogel, auquel reviennent les recettes.

Début 1951, le théâtre n'a plus de directeur. À partir de cette date, une nouvelle forme de direction, une concession commerciale, est confiée à Ernest et Marcellin Truphème qui tiendront l'opéra pendant huit saisons.

Ayant quitté Toulon, Gaston et Jane Coll s'installeront à Paris où Coll achète un hôtel-restaurant. Jane Coll après avoir poursuivi une belle carrière, meurt à 48 ans, à Paris, emportée par un cancer. Elle repose maintenant au cimetière du Pradet.

Mais revenons à la fameuse « cantine », dans les sous-sols, dont l'entrée principale est située à l'emplacement de l'ancien poste des pompiers, rue Molière. Ce restaurant où la succulente cuisine, souvent inspirée par les spécialités du Sud-Ouest, est très appréciée par les artistes et les employés du théâtre, Coll l'exploite à titre privé. C'est son ami le peintre Eugène Baboulène, habitué des lieux, qui a assuré la décoration des locaux situés sous la salle. Mais la jolie fresque de la petite salle dont une partie est photographiée ici en 2012, a disparu derrière des transformateurs électriques, et a été recouverte d'un crépi blanc. Elle représentait le festin du *Chat*

Botté. Seule demeure la gracieuse fenêtre en trompe l'œil qui apporte à ce sous-sol une heureuse échappée de ciel bleu. Espérons que ce dernier témoignage ne disparaîtra pas à son tour.

Fresque de la cantine en sous-sol par Baboulène.

La super cantine des sous-sols de l'opéra de Toulon a-t-elle hâté le départ de Gaston Coll ? La question reste posée.

LE CASINO DE TOULON

Évelyne MAUSHART

Avant la création du Théâtre municipal, Toulon s'est dotée d'un café-concert, édifié en bois en 1858 sur les terrains du Champ-de-Mars. Marius Fontaine, partisan de la démocratisation des loisirs, voulait offrir à la nombreuse population aux petits appointements des spectacles à bon marché. En 1865, le ministère de la Guerre ordonne la destruction de la « baraque Fontaine » qui est transportée sur le boulevard Napoléon (aujourd'hui, de Strasbourg), sur un terrain appartenant au génie militaire. Il pouvait alors accueillir 1 350 personnes. L'établissement prend le nom de Théâtre des Variétés, avec le sous-titre de Casino.

En 1877, la baraque en bois ne répondait plus aux normes de sécurité. Un nouvel établissement est construit par Baptiste Botto (propriétaire de la Taverne alsacienne) sur le même emplacement et l'établissement prend le nom de « Casino ». Sa surface est de 1 100 mètres carrés et pouvait accueillir 2 000 spectateurs contre 1 820 places au théâtre municipal. La façade massive comporte un péristyle ouvert, des escaliers et des guichets à droite et à gauche, trois petits balcons au premier étage et deux larges fenêtres éclairant les escaliers. La troisième direction est confiée à Lange Pélegrin jusqu'à la fin des années 1920, un homme d'expérience qui dirige en même temps le casino des Sablettes. Il a également été directeur du théâtre municipal de Toulon de 1903 à 1905.

Le Casino est le premier établissement privé de spectacle à susciter la création de journaux, *Le Papillon*, de 1878 à 1888 et *L'Entr'Acte* de 1890 à 1906. La concurrence est sévère entre le théâtre et le Casino, même si le genre de représentation est différent. Au théâtre, on donne majoritairement l'opéra. Le Casino propose des spectacles de curiosités, où les jeux d'adresse cohabitent avec les spectacles d'animaux. Le directeur propose une variété de spectacles allant du pétomane à l'unijambiste, en passant par le chanteur, le danseur, l'acteur de théâtre, le dresseur (d'ours, de phoques, de crocodiles, de chiens, de poneys), l'acrobate, le cycliste, la voyante, le boxeur, le trapéziste, le comique troupier, le dompteur, l'imitateur d'oiseau, le pantomime, l'illusionniste, le contorsionniste, l'artiste de music-hall, et enfin le cinématographe, spectacles très différents de ceux du théâtre municipal.

Les créations de province permettent à certains artistes de tester leurs talents avant de se rendre dans la capitale. C'est là qu'ont fait leurs débuts notamment Ouvrard, Paulus, Félix Mayol (sous le pseudonyme de Petit Ludovic), Maurice Chevalier, Jules Muraire (sous le pseudonyme de Raimut puis de Raimu) et Pierre Loti.

Félix Mayol, né à Toulon en 1872, fait ses débuts au Casino le 1er mai 1892. Comme il ne connaît pas un franc succès à ses débuts, il se rend à Marseille, puis à Paris où il est engagé au « Concert parisien », le 1er mai 1895. Sa carrière démarre réellement dans cet établissement, ce qui lui permet de le racheter et de le transformer en « Concert Mayol ». Là, il lance plusieurs grands artistes, dont Valentin Sardou, Maurice Chevalier et Raimu. Mayol revient tous les étés à Toulon jouer au Casino.

Valentin Sardou, fils d'un charpentier de Marine toulonnais et d'une couturière, est né à Toulon en 1868 (il meurt à Casablanca en 1933). Valentin se produit d'abord comme mime sur la scène toulonnaise. Puis, en 1905, il se rend à Marseille où Félix Mayol le remarque et lui propose en 1909 de débuter à Paris, dans son Concert Mayol. Mais Valentin ne reste pas plus d'un an avec Mayol. Il veut organiser des tournées en Europe et en Russie. Il est le père de Fernand Sardou et le grand-père de Michel Sardou (né à Paris en 1947).

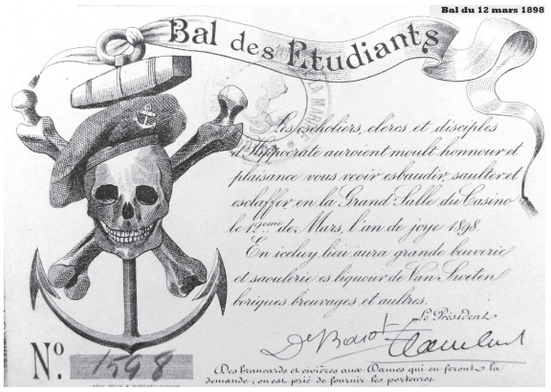
Jules Muraire est né, lui aussi, à Toulon (le 18 décembre 1883). Son père Marius Muraire tient une boutique d'ameublement rue de l'Intendance. Jules fait ses débuts sur la scène du Casino dès l'âge de seize ans en 1899. Il parvient à s'imposer comme comique-troupier dans la région. Mais ce n'est pas avant la fin des années 1920 qu'il se fait connaître dans la capitale, au théâtre grâce à Sacha Guitry et au cinéma grâce à Marcel Pagnol. Le succès ne le quitte plus après son premier film *Marius*, en 1928. Fidèle à sa ville natale, Raimu revient régulièrement pour de courts séjours. Après sa mort le 20 septembre 1946 à Neuilly, à l'âge de 63 ans, son corps est rapatrié au cimetière central de Toulon.

Le Petit Polyte, « l'ami des marins et des soldats », est un artiste un peu méconnu qui s'est produit au Casino de Toulon et dont je suis heureuse de raviver la mémoire. Arthur Barthélémy Lamouroux, né à Bordeaux (Gironde) le 25 novembre 1866, vivait à Toulon, 19 rue de l'Arsenal. Il était très impliqué dans les actions caritatives et donnait régulièrement, avec son épouse, des spectacles au profit des œuvres de bienfaisance. Lorsqu'il n'était pas sur scène, on pouvait le rencontrer dans la ville, en compagnie de son épouse… ou de son âne « Mouchamiel » qu'il promenait dans les fossés des fortifications de la ville.

Pierre Loti (1850-1923) a présenté des spectacles de lutte alors qu'il était jeune marin à Toulon (vers 1885). Il s'est exercé un temps à la lutte, donnant des combats publics pour amuser la clientèle. Ce spectacle de la chair attire toujours la foule.

Les revues du Casino sont toujours brillantes et font salle comble. Les succès sont légitimes car le directeur ne recule devant aucun effort pour satisfaire sa clientèle. Les « poseuses », en tenue très légère, encadraient l'artiste en gesticulant de façon suggestive. Elles restaient sur scène durant tout le spectacle. Les directeurs d'établissement ont largement contribué à l'érotisation du corps féminin, la transformant en femme-objet comme argument publicitaire.

Le Casino dispose, comme le théâtre municipal, d'un orchestre (vingt-deux musiciens). Plusieurs chefs d'orchestre en ont assuré la direction, notamment Henri Cas en 1890, le fils du compositeur Hug Cas (ancien directeur de sociétés musicales et chef d'orchestre du théâtre municipal), ou J. Nove, Spenlé, Clavet, ou Félix Corbeau, Chaix et Dédoroff.



Le directeur du Casino loue son établissement à différents groupes sociaux qui organisent leurs fêtes annuelles. C'est dans ce lieu de loisirs et de fêtes que se déroulent les grands bals de la jeunesse toulonnaise. Le premier est constitué par les étudiants de l'école de médecine navale de la Marine qui faisaient leurs études à l'hôpital maritime, place de l'Intendance (place Amiral Sénès), avant qu'il soit transporté à Sainte-Anne. L'orchestre du Casino joue des danses très entraînantes. Polkas, valses et quadrilles se succèdent jusqu'à l'aube.

Les jeunes gens arrivent dès neuf heures du soir déguisés en Pierrette, dominos, clowns ou bébés roses. Certains portent des instruments de chirurgie, des pots de pommade, de clysopompes (tuyau muni d'une pompe utilisée pour les lavements), d'autres portent des masques de roi ou des habits de cérémonie. On y voit la médecine avec tous ses attributs. Les dames sont également costumées.

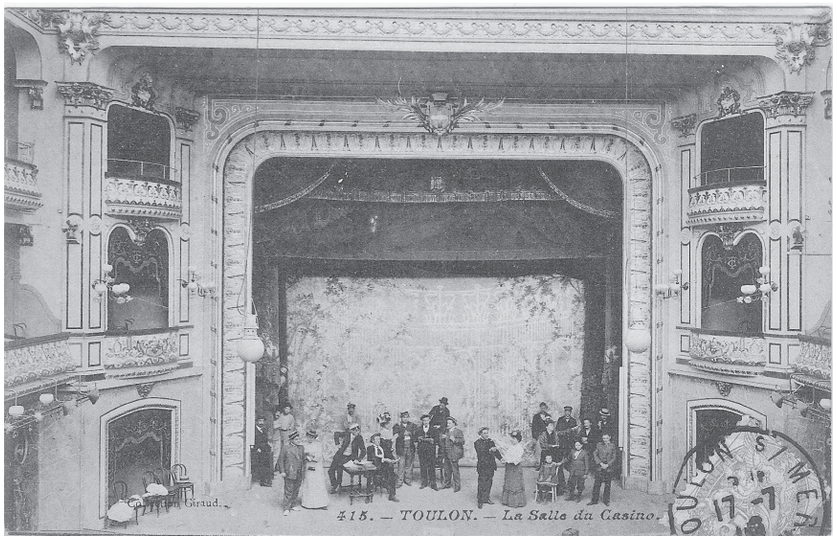
On voit aussi les troupes de Marine (artillerie et infanterie de Marine), logées à Toulon dans les casernes de Gardane, Lamer, Missiessy, Grignan, Gouvion Saint-Cyr et du Mourillon. L'iconographie des cartons d'invitation de l'artillerie et de l'infanterie de Marine est fortement imprégnée par la colonisation des pays africains et asiatiques entamée en 1880.

Le directeur du Casino décide, dès 1904, d'introduire des séances cinématographiques au programme. C'est l'un des rares établissements à oser proposer des courts métrages dès la fin du XIX^{e} siècle. D'abord simple attraction, il prend une place de plus en plus importante. Ces séances attirent les familles entières.

C'est donc grâce à la variété des divertissements proposés par le directeur du Casino que la clientèle reste attachée à cet établissement. Le rôle de Lange Pélegrin est essentiel dans la réussite de l'établissement. « Toujours du nouveau ! », telle est sa devise.

La création de ces cafés-concerts n'a pas été une affaire toute simple. Au début de la III^{e} République, les cabarets étaient plutôt mal vus par l'élite conservatrice. Pour elle, ils étaient dangereux au point de vue politique car touchant à l'ordre social. Au contraire, pour les républicains, il était un lieu où la libre expression était autorisée. Le café-concert vise un public populaire et non plus un public élitiste. Contrairement au théâtre et à l'opéra, il ne requiert en effet du public aucune culture générale pour comprendre les spectacles.

Ce type d'établissement a connu en France son chant du cygne avant la première guerre mondiale, mais le Casino de Toulon a tenu jusqu'au 5 mars 1966, date à laquelle il donne sa dernière représentation, cent un ans après sa création. Il est démoli deux ans plus tard, en 1968. Une galerie marchande occupe désormais son ancien emplacement.



Sources

AICARD J. *Le Pavé d'amour*, Paris, Chamerot et Renouart, 1891, 408 p.,
DAVIN E. *La Prostitution à Toulon*, Marseille, Édition Tacussel (Imprimerie toulonnaise), 1940, 129 p.,
FARRERE C., *Les Petites alliées*, Paris, Société d'éditions littéraires et artistiques, 1911, 315 p.,
LETUAIRE P. Les Cahiers de Pierre Letuaire (1796-1884), *Notes et souvenirs sur l'histoire et les moeurs de Toulon*, recueillis et arrangés par Louis Henseling, p. 5
MAYOL F. *Mémoires*, Paris, Louis Querelle Éditeur, 1929, p. 20.
ROSSI P. *Mes Souvenirs*, Toulon, Imprimerie régionale, volume 4 (1871-1884), 1897, 230 p.,
VERANE L. *Bars*, Toulon, Les Facettes, 1928, 68 p.,
VERANE L. *Imagerie toulonnaise*, Toulon, Imp. Daniel, 1941,
ZOLA E. *Pot Bouille*, 1882, le dixième roman de la série *Les Rougon-Maquart*.

Les journaux anciens :
Le Papillon,
L'*Almanach de Toulon*,
Le Petit Var,
Je dis tout,
La Sentinelle du Midi,
Le Spectateur,
L'Entr'Acte.

Bibliographie

AGULHON M. et alii, *Histoire de Toulon*, Toulouse, Privat, 1980
ARIES Ph., DUBY G. (dir.), *Histoire de la vie privée*, t. IV : *De la Révolution à la Grande Guerre*
BAUDELOT Ch., ESTABLET R., MALEMORT J., *La Petite bourgeoisie en France*, Paris, Librairie François Maspero, 1974, 304 p.
CASANOVA P., *Semaine Provence* n° 1742, du 6 au 13 mai 1994
CONDEMI C. *Les Cafés-concerts, histoire d'un divertissement (1849-1914)*, Paris, Édima, 1992, 207 p.
CONDEMI C. *Le Café-Concert à Paris de 1849 à 1914 : essor et déclin d'un phénomène social,* thèse d'histoire et sciences politiques, sous la direction d'Alberto Tenenti, Paris/EHESS, 1989
CONSTANT E. *Le Département du Var sous le Second Empire et au début de la Troisième République*, thèse d'État dactylographiée, Aix-en-Provence, 1977, 1595 p.
CORBIN A. *L'Avènement des loisirs (1850-1960)*, Paris, Aubier, 1995, 471 p.
GOUSPY C. *La Représentation du chanteur de charme et du scieur à travers les affiches de café-concert*, Published : December 2007
KALIFA D. *La Culture de masse en France. 1860-1930*, Paris, La Découverte, « Repères », n° 323, 2001
RIOUX J.-P., SIRINELLI J.-F. (dir.), *La Culture de masse en France de la Belle Époque à aujourd'hui*, Paris, Fayard, 2006 (2002)

Iconographie

Frédéric Bertocchi
Marylène Jardin
La Société des Amis du Vieux Toulon et de sa Région

CONFÉRENCE NATIONALE DES ACADÉMIES

COLLOQUE PARISIEN - OCTOBRE 2019

Jean-Paul MEYRUEIS

La Conférence nationale des académies des sciences, lettres et arts que j'ai eu l'honneur de présider de 2016 à 2018, est rattachée à l'Institut de France par un lien que le Chancelier Xavier Darcos déclare indispensable. Il considère en effet que les académies de province, toutes héritières d'une riche histoire, sont des relais précieux et divers qui assurent un rôle d'ambassadeur des savoirs.

La Conférence nationale des académies se réunit tous les ans au début octobre. Ces réunions se tiennent alternativement à Paris et en province sur invitation de l'académie qui prendra ensuite la présidence.

Cette année c'est dans la capitale que se sont retrouvés, les 11 et 12 octobre, 150 des 1 300 académiciens que compte la Conférence nationale. La première journée s'est tenue dans les locaux de la fondation Del Duca, propriété prestigieuse de l'Institut, aux abords du parc Monceau. Le thème du colloque était « L'Innovation ». Les conférences prononcées ont été éditées et sont à votre disposition à la Corderie.

J'ai le grand plaisir de vous dire que nous pouvons être fiers du fonctionnement de l'académie du Var, de son respect du temps de parole et de sa maîtrise de l'iconographie.

Président d'une des séances, j'ai été contraint d'arrêter deux consœurs orateurs. À la fin du temps qui leur avait été imparti, elles n'avaient pas atteint le milieu de leur propos.

De toutes les interventions de ce premier jour, je retiendrai une communication remarquable de Gemma Durand, une gynécologue, académicienne de Montpellier, dont le titre était : *D'Innovation médicale à innovation sociétale, Faire un enfant sans père.* Désir d'enfant, bioéthique, PMA elle a abordé avec une grande sagesse toutes ces questions fondamentales. Je ne peux que vous inciter à lire son texte.

La fin de la première journée fut consacrée à l'assemblée générale au cours de laquelle les nouveaux statuts que nous avions préparés ont été adoptés.

La soirée au Sénat fut très agréable et le lendemain le colloque s'est terminé à l'Institut, dans la splendide grande salle des séances.

Les discussions de ce deuxième jour furent très animées car de nombreuses voix se sont élevées pour demander que la CNA prenne partie dans le débat national sur la PMA. En l'absence, pour le moment, d'un règlement intérieur précisant les modalités de l'éventuelle expression publique de la Conférence, cette suggestion a été rejetée.

La prochaine réunion de la CNA aura lieu à Mâcon en octobre 2020.

HOMMAGE À CLAUDE LANGLOIS

par Jean PERREAU

En juin 2004, le président de l'académie, Bernard Brisou, me proposait de succéder au commissaire général de première classe Claude Langlois en tant que conservateur des beaux-arts. Celui-ci, pour des raisons familiales, souhaitait être déchargé de cette fonction qu'il assurait depuis quinze ans, une durée qu'aucun conservateur n'a égalée. Responsable de la conservation du patrimoine artistique de notre compagnie, le conservateur est en charge depuis 1948 de l'organisation d'un Salon d'art annuel réservé aux membres de l'académie et à quelques invités sélectionnés.

Claude Langlois est né en 1924 à Saumur dans une vieille famille angevine. Comme il l'a écrit, il fut bercé dès avant sa naissance par le roulis des paquebots sillonnant la Méditerranée de Marseille à Smyrne en Turquie où son père, ancien combattant de l'armée d'Orient à Salonique, était responsable d'un comptoir commercial. Avant sa dixième année, il avait traversé une douzaine de fois la Méditerranée, franchi le Bosphore, les Dardanelles, le canal de Corinthe, le détroit d'Otrante et celui de Messine, visité les ruines d'Ephèse, de Pergame, et de Pompéi, les villes d'Istanbul, Athènes, Venise, Naples, Marseille.

Rapatrié définitivement en France en 1933, Claude Langlois entama des études secondaires comme pensionnaire au lycée Lakanal à Sceaux, puis après la déclaration de la guerre, au collège de Joigny dans l'Yonne. C'est là qu'il commença à peindre et à pratiquer la linogravure avec son professeur de dessin. De retour à Paris en septembre 1940, il fut élève au lycée Rollin et commença à envisager une carrière de commissaire de la Marine, sa vue ne lui permettant pas de présenter le concours de l'École navale. Bachelier en juin 1942, il s'inscrivit à la faculté de droit de la rue Soufflot et à l'école libre des sciences politiques, rue Saint-Guillaume. Diplômé en droit public et en sciences politiques, il réussit le concours du commissariat de la Marine en juin 1946. En octobre, il ralliait l'école du commissariat récemment implanté dans la corderie de l'arsenal de Toulon. Son talent de dessinateur lui permit de décorer le cahier de sa promotion de nombreuses caricatures à l'encre de Chine. Après un périple dans l'Atlantique sud sur le croiseur école *Jeanne d'Arc*, il fut affecté en 1950-1951 sur le bâtiment de transport *l'Ile d'Oléron*. À bord de celui-ci, il traversa trois fois le canal de Suez, la mer Rouge, l'océan Indien, le détroit de Malacca et fit escale dans tous les ports de l'Indochine, du Cambodge au Tonkin, et visita trois fois le Japon sous occupation américaine. Tous ces voyages firent l'objet de carnets de dessins et de nombreuses aquarelles et gouaches. Plusieurs affectations à Paris lui permirent de fréquenter les musées et les expositions de peinture. Devenu commissaire général de la Marine, il fut directeur du commissariat de la III^{e} région maritime de 1981 à 1984 et à ce titre membre bienfaiteur de l'académie du Var. Promu commissaire général de 1re classe à la fin de sa carrière en 1984, il choisit de rester à Toulon.

La retraite permit à Claude Langlois de s'adonner pleinement à sa passion pour l'aquarelle. Élève de l'aquarelliste toulonnais Jean Falcucci en 1986 et 1987, il obtint le premier prix d'aquarelle et la médaille d'or au XX^{e} salon de Cuers, puis le prix Art 3000 en 1992 au concours de la municipalité toulonnaise « les Toulonnais ont du talent », et un prix d'aquarelle au VIII^{e} Grand prix de peinture du Castellet en 1996.

Il s'initia à la peinture à l'huile au sein de l'atelier de l'Union sportive et artistique de la Marine qu'il fréquenta jusqu'en 1993, participa à de nombreuses expositions de groupe à Toulon, à Marseille et dans de nombreuses villes du Var. Son talent fut récompensé par plusieurs expositions personnelles à Toulon, au Lavandou, à Sanary, au Pradet, à Ollioules, et à Hyères.

En 1988, il fut l'invité d'honneur du salon d'art de l'académie du Var en tant qu'aquarelliste. Élu membre associé l'année suivante, en raison de son talent de peintre, il fut immédiatement sollicité pour remplacer le

conservateur des beaux-arts Jacques-Henri Baixe. En 1991, Claude Langlois fut élu membre résident titulaire du fauteuil n°21.

Outre les salons annuels dont il assura le déroulement avec beaucoup de compétence de 1990 à 2004, sa discrétion, son affabilité, sa diplomatie et sa persévérance lui permirent de mener à bien plusieurs manifestations importantes à Toulon. Dès sa nomination en tant que conservateur, il prit l'initiative d'organiser en décembre 1990 au collège Peiresc une grande rétrospective des œuvres du peintre et poète Henri Olive dit Olive Tamari, conservateur des beaux-arts de 1965 à 1974 et ancien directeur de l'école des beaux-arts de Toulon. Cette manifestation fut couplée avec le 40e Salon d'art où les principaux artistes formés par le Maître furent invités à exposer.

En février 1992, il fut la cheville ouvrière d'un hommage rendu au musée d'art de Toulon à un autre membre de notre compagnie, le peintre Henri Pertus. Cette exposition se déroula en même temps que le salon de l'académie qui se tenait pour la première fois à la galerie de la porte d'Italie.

En mai 2000, il organisa, de nouveau au musée d'art, l'exposition du bicentenaire de la création de l'académie du Var pour honorer cinquante-huit artistes, membres ou correspondants, nés avant 1900. Commissaire de cette exposition, Claude Langlois rédigea un catalogue qui reste une référence sur l'histoire des arts à Toulon.

En 2004, peu après sa démission de son poste de conservateur, Claude Langlois demanda à devenir membre émérite. L'année suivante, il fit un don de plusieurs œuvres que des artistes de l'académie lui avaient offertes.

Après le décès de son épouse en 2008, il abandonna la peinture pour se consacrer à des recherches historiques. De 2010 à 2012, il travailla d'arrache-pied à la rédaction d'un livre important, *Deux siècles de beaux-arts à l'académie du Var*, véritable bible destinée à conserver et promouvoir la mémoire des artistes et historiens de l'art de notre compagnie. Cet ouvrage, qui l'obligea à maîtriser l'informatique, fut rédigé à partir d'un long et méticuleux dépouillement des archives de notre compagnie, complété par des recherches dans tous les ouvrages de référence disponibles. Il comprend une synthèse de l'activité artistique de l'académie du Var depuis sa création, la liste des artistes invités aux salons d'art annuels depuis le premier salon en 1948, et deux cent onze notices sur les artistes, les conservateurs de musée, les historiens de l'art, et les conservateurs des beaux-arts, élus à l'académie du Var entre 1810 et 2010. Comme l'a écrit le président Jacques Keriguy dans la préface : « Pour le rédiger, il fallait de l'obstination et de la patience. Ces qualités, le commissaire général Langlois les possède, mais il a apporté bien davantage : outre l'autorité que lui confèrent ses compétences, à chaque personnalité citée, il a offert attention et sympathie ; pour pratiquer lui-même la peinture, il sait bien que l'artiste compose à lui seul un univers où joie, tristesse, mélancolie, rêve transparaissent dans l'intime relation qu'il entretient avec la toile, les couleurs, le pinceau ou avec les ciseaux, les formes et les volumes. »

Avec ses paysages agréables et raffinés, Claude Langlois fut jusqu'en 2010 un fidèle exposant au salon de l'académie. Son œuvre traditionnelle, figurative à tendance impressionniste, est empreinte d'une grande sensibilité. Elle chante avec beaucoup de poésie les beautés de notre région, « l'empire du soleil » comme la désignait Frédéric Mistral.

Je vous livre à son propos un jugement de notre consœur, le peintre Marie Astoin, longtemps doyenne des artistes de notre compagnie : « Les couleurs transparentes de l'aquarelle, plus vives que celles de la peinture à l'huile ou de la gouache, traduisent avec bonheur le choc poétique de cet artiste devant la nature et ses contrastes de lumière. Notre époque, partagée entre la médiocrité et le chaos, a besoin de messages de clarté et de sérénité comme en apporte la peinture de Claude Langlois. »

Maquette, composition typographique
et mise en page ont été réalisées par

Caractere &SIRA IMPRIMEURS

◇

Achevé d'imprimer sur les presses de :

Caractere &SIRA IMPRIMEURS
960, route de Bandol
83110 SANARY-SUR-MER

pour le compte de :

ACADÉMIE DU VAR
Passage de la Corderie
83000 Toulon – France

en septembre 2020

◇

Directeur de la publication : Gilbert BUTI
ISSN : 1148-7852

Dépôt légal septembre 2020